

# HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE CORÉE

Charles Dallet

\* \* \*

## Première Partie

De l'introduction du Christianisme en Corée à l'érection de ce royaume en Vicariat Apostolique.

1784-1831

\* \* \*

Livre 1 : Depuis les premières conversions, jusqu'à l'arrivée du P. Jacques Zhou, prêtre chinois, envoyé par l'Évêque de Péking. 1784-1794 3

Chapitre 1 : Invasion des Japonais en Corée, au xvie siècle. — Néophytes et martyrs coréens au Japon. 3

Chapitre 2. Origine de l'Église de Corée. — Premières conversions. 13

Chapitre 3. Premières épreuves. — Rapports de l'Église coréenne avec l'Évêque de Péking. 23

Chapitre 4. Persécution de 1791. — Martyre de Paul Yun et de Jacques Gwon. 32

Chapitre 5. Suite de la persécution. — Défection de quelques chrétiens influents. — Martyre de Pierre Won. 46

Livre 2 Depuis l'entrée du P. Zhou en Corée, jusqu'à son glorieux martyre. 1794-1801. 55

Chapitre 1. Entrée du P. Zhou en Corée. — Martyre de ses introducteurs. — Travaux du P. Zhou. 55

Chapitre 2. Persécutions partielles. — Martyre de Yi Do-gi, de François Park, etc... — Mort du roi. 64

Chapitre 3. Régence. — Persécution générale. — Martyre de Jean Choe, d'Augustin Jeong, de Louis de Gonzague Yi, etc... 82

Chapitre 4. Les six martyrs de Yeaju. — Martyre de Barbe Sim, d'Alexis Hwang, etc. — Martyre du P. Zhou. 96

Livre 3 Depuis le martyre du P. Jacques Zhou, jusqu'à la fin de la persécution. 1801-1802. 111

Chapitre 1. Martyre de Josaphat Kim. — Martyre de Colombe Gang et de ses compagnes. 111

Chapitre 2. Martyrs dans les provinces depuis le cinquième jusqu'au huitième mois. 122

Chapitre 3. Procès de la famille Yu. — Martyre de Jean Yu et de sa femme Luthgarde Yi. — Lettres de Luthgarde. 131

Chapitre 4. Martyre d'Alexandre Hwang. — Sa lettre à l'évêque de Péking. — Lettre du roi de Corée à l'empereur de Chine, et réponse de l'empereur. 146

Chapitre 5. Proclamation royale au sujet de la religion chrétienne. — Dernières exécutions. — Résumé. 162

Livre 4. Depuis la fin de la persécution de 1801, jusqu'à l'érection de la Corée en vicariat apostolique. 1802-1831. 180

Chapitre 1. État déplorable de la chrétienté. — Lettre des chrétiens de Corée à l'évêque de Péking. — Leur lettre au Souverain Pontife. — Nouveaux martyrs. 180

Chapitre 2. Persécution de 1815. — Les martyrs de Daegu et de Wonju. 201

Chapitre 3. Nouveaux voyages à Péking. — Martyre de Pierre Jo et de sa femme Thérèse, en 1819 — Persécution de 1827 : les confesseurs de Jeonju. 218

Chapitre 4. Persécution de 1827 : interrogatoires de Pierre Sin et de Paul Yi. — Lettres de Paul. 238

Chapitre 5. Persécution de 1827 : les confesseurs de Daegu et Danyang. — Martyre de Paul Kim Ho-yeon. — Martyre de Pierre Hwang. — Résumé. 258

Livre 1 : Depuis les premières conversions, jusqu'à l'arrivée du P. Jacques Zhou, prêtre chinois, envoyé par l'Évêque de Péking. 1784-1794

\* \* \*

Chapitre 1 : Invasion des Japonais en Corée, au xvie siècle. — Néophytes et martyrs coréens au Japon.

Vers la fin du xvie siècle, quarante ans après la mort de saint François-Xavier<sup>1</sup>, lorsque l'Église du Japon florissante comptait déjà des millions<sup>2</sup> d'enfants, lorsque la Chine évangélisée dès le sixième siècle<sup>3</sup>, évangélisée de nouveau aux xiiie et xive siècles, venait enfin de se rouvrir pour la troisième fois au zèle des missionnaires, le royaume de Corée, dont le nom même était inconnu en Europe, n'avait encore jamais entendu prêcher Jésus-Christ.

À cette époque, on put espérer un instant que le jour de la miséricorde était arrivé pour ce pays. Taïko-Sama<sup>4</sup>, devenu maître absolu de tout le Japon, avait conçu le projet de conquérir la Chine. Pour se frayer un chemin, en l'an 1592, il fit envahir la Corée par une armée de deux cent mille hommes, qui battirent les Coréens et les Chinois venus à leur secours, s'emparèrent de cinq provinces sur huit, prirent la capitale, firent un immense carnage, et envoyèrent comme esclaves, au Japon, un nombre considérable de prisonniers.

La plupart de ces soldats japonais étaient chrétiens, car Taïko-Sama, qui avait secrètement résolu de faire disparaître du Japon la religion de Jésus-Christ, avait surtout employé pour cette expédition les princes et les seigneurs chrétiens. Il comptait, s'ils étaient vainqueurs, leur donner des apanages dans le pays conquis, et y transplanter de gré ou de force tous les chrétiens de son empire ; s'ils étaient vaincus, les abandonner sans secours et s'en débarrasser ainsi sans se donner l'odieuse d'une persécution ouverte.

La guerre se prolongeant en Corée, les princes et les seigneurs chrétiens, et surtout Augustin Arimandono<sup>5</sup>, roi de Bingo<sup>6</sup> et grand amiral du Japon, le principal et le plus zélé d'entre eux, firent de vives instances auprès du supérieur de la mission du Japon pour obtenir

---

<sup>1</sup> Saint Francis Xavier (1506-1552) est mort le 3 décembre, 1552, dans l'île de Shangchuan, Jiangmen, Chine. Il fut l'un des premiers jésuites à arriver au Japon, le 27 juillet 1549. Il quitta le Japon en 1551.

<sup>2</sup> C'est une exagération grossière. Tout au plus, on estime que le nombre de chrétiens au Japon en 1614 n'atteignait pas 300 000.

<sup>3</sup> Les chrétiens nestoriens étaient arrivés en Chine vers 635, date indiquée sur la stèle nestorienne découverte en 1625 et aujourd'hui conservée à Xian. Puis, au XIIIe siècle, la menace mongole contre l'Europe incite le pape à envoyer des franciscains évangéliser la Chine. Giovanni da Montecorvino (1247-1328) était un missionnaire franciscain italien, voyageur et homme d'État, fondateur des premières missions catholiques latines en Inde et en Chine et archevêque de Pékin. Après avoir passé quelque temps dans ce qu'on appelle aujourd'hui Chennai (Madras), il atteint la Chine en 1294, construit deux églises à Pékin, traduit le Nouveau Testament et les Psaumes dans la langue ouïghoure couramment utilisée par la classe dirigeante mongole de la Chine Yuan. Il mourut à Pékin et la mission qu'il fonda se poursuivit pendant une quarantaine d'années. L'évangélisation moderne de la Chine a commencé avec l'arrivée de Matteo Ricci et d'autres jésuites à Macao en 1582. Ricci fut nommé érudit impérial à Pékin en 1601, tandis que de nombreux missionnaires de divers ordres entraient clandestinement en Chine et établissaient des communautés catholiques dans un certain nombre de provinces. .

<sup>4</sup> Toyotomi Hideyoshi (豊臣秀吉, 1537-1598). Dallet l'appelle « Taïko-Sama ». Taïko 太閤 est un titre signifiant « père » que Hideyoshi a adopté vers la fin de sa vie, 'sama' est un suffixe honorifique.

<sup>5</sup> Le 'daimyo' catholique Konishi Yukinaga (1555-1600).

<sup>6</sup> La province de Bingo était située du côté de la mer intérieure de l'ouest de Honshū, comprenant ce qui est aujourd'hui la partie orientale de la préfecture d'Hiroshima.

un prêtre. Vers la fin de 1593, le vice-provincial de la Compagnie de Jésus<sup>7</sup> leur envoya le P. Gregorio de Cespedes<sup>8</sup>, et un frère japonais nommé Foucan Eion. Ce Père et son compagnon furent forcés d'hiverner dans l'île de Tsushima<sup>9</sup>, dont le prince, néophyte zélé, servait lui-même en Corée. Ils y baptisèrent un grand nombre de païens, entre autres les quatre principaux conseillers de Tsushima. Enfin, au commencement de 1594<sup>10</sup>, après une navigation assez longue et remplie de dangers, ils arrivèrent en Corée et gagnèrent la forteresse de Gomgae<sup>11</sup> où résidait Augustin<sup>12</sup>.

Pendant près d'un an, le P. de Cespedes exerça son ministère parmi les troupes japonaises avec un zèle infatigable. Il allait de forteresse en forteresse, luttant contre les désordres de toute nature, réformant les abus, raffermissant les chrétiens par l'administration des sacrements, et baptisant de nombreux soldats païens. Mais il fut soudain arrêté au milieu de ses travaux. Un général païen, jaloux de la haute fortune du prince Augustin, le dénonça à Taïko-Sama, prétendant que ses efforts et ceux du P. de Cespedes, pour la propagation de la foi chrétienne, cachaient une vaste conspiration contre le pouvoir de l'empereur. Averti à temps, Augustin renvoya immédiatement le prêtre au Japon, et y retourna lui-même peu après, pour se laver de l'accusation intentée contre lui. Il parvint aisément à se justifier, et l'affaire n'eut pas de suites fâcheuses.

La lettre annuelle de la mission du Japon, qui nous donne ces détails, raconte aussi que le prince de Tsushima envoya à sa femme Marie, fille d'Augustin, deux jeunes esclaves coréens, l'un fils d'un secrétaire du roi de Corée, et l'autre aussi d'une très-noble famille. La princesse touchée de leur infortune les donna à l'Église, envoya immédiatement le plus âgé au séminaire des PP. Jésuites, et garda l'autre chez elle jusqu'à ce qu'il pût y être envoyé à son tour<sup>13</sup>.

Dans sa lettre de l'année suivante le P. Louis Froës parle encore des Coréens, « Cette année, dit-il, on a instruit beaucoup d'esclaves coréens, tant hommes que femmes et enfants, qui demeurent ici à Nagasaki, et dépassent, dit-on, le chiffre de trois cents. Il y a deux ans qu'ils ont été baptisés pour la plupart, et le plus grand nombre s'est confessé cette année. On voit clairement par l'expérience, que c'est un peuple très-disposé à recevoir notre sainte Foi ; ils sont très-affables, reçoivent le baptême avec allégresse, et sont heureux de se voir devenus chrétiens. Ils aiment à se confesser, et en très-peu de temps, le plus grand nombre a appris la langue japonaise avec tant de facilité, que presque aucun d'eux n'a besoin d'interprète pour le faire. Le vendredi saint, aussitôt que la nuit se fit, pendant qu'on apprêtait l'église dont les portes étaient fermées, et qu'on disposait les fonts baptismaux pour le lendemain, un Père et

---

<sup>7</sup> Fr. Pedro Gomez.

<sup>8</sup> Gregorio de Cespedes), SJ (1551–1611), Jésuite espagnol arrivé au Japon en 1577.

<sup>9</sup> Groupe d'îles appartenant au Japon et situées entre le Japon et la Corée, connu en Corée sous le nom de Daema-do.

<sup>10</sup> En fait, il semble être arrivé en Corée le 27 décembre 1593 (cf. Ralph M. Cory, « Some notes on Father Gregorio de Cespedes », *Transactions of the Korea Branch of the Royal Asiatic Society*, Vol. 27, Séoul 1937, pp. 1-.55)

<sup>11</sup> Gomgae fait référence à un fort de la ville d'Ungcheon 熊川, dans ce qui est aujourd'hui Ungcheon-dong, Gimhae, province du Gyeongsang du Sud.

<sup>12</sup> (Dallet Note 16 : Lettre annuelle du Japon, de mars 1593 à mars 1594, écrite par le Père Pedro Gomez au Père Claude Acquaviva, général de la Compagnie de Jésus — Milan, 1597, — p. 112 ss.) (Cette note de bas de page doit en fait faire référence à *Lettera annua del Giappone del marzo del 1593, sino al marzo del 94*. Milano : Pacifico Ponte, 1597.)

<sup>13</sup> (Dallet Note 17: Lettre annuelle du Japon pour 1595, du P. Louis Froës au P. C. Acquaviva. — Rome, 1598, — p. 32 et suivantes.) Il doit s'agir de la *Lettera annua del Giappone dell'anno 1596* (Roma : Zanetti, 1599).

quelques Frères qui dirigeaient les préparatifs, entendirent un grand bruit du dehors, près de la porte de l'église. Ils ouvrirent une fenêtre et demandèrent ce que c'était. Quelques hommes, agenouillés avec une grande humilité, répondirent : « Père, ce sont les pauvres Coréens. Parce que nous sommes esclaves, nous n'étions pas prêts hier pour la procession, mais nous voici maintenant venus tous ensemble, pour demander à Dieu miséricorde et pardon pour nos péchés. » En disant cela ils se flagellaient cruellement, et tous ceux qui les entendirent et virent la rigueur de leur pénitence, en versaient des larmes. Cette nation unit un bon jugement à une grande simplicité, et elle paraît ne le céder en rien aux Japonais, Il a plu à Dieu Notre Seigneur de prendre ces prémices du royaume de Corée, à l'occasion de cette guerre, pour le plus grand bien de leurs âmes. L'opinion commune, dans les entretiens qu'ils ont entre eux, est que si la prédication de la loi évangélique pénétrait une fois en Corée (ce qui semble ne devoir pas être difficile par la voie du Japon), elle y serait très-facilement reçue, et pourrait prendre dans ce royaume de grands développements<sup>14</sup>. »

Ces belles espérances ne furent point réalisées. En 1598, Taïko-Sama, se sentant mourir, envoya à ses troupes l'ordre formel d'abandonner toutes leurs conquêtes, et de revenir de suite au Japon. Les tuteurs de son fils pressèrent l'exécution immédiate de cet ordre, et la Corée tout entière, sauf le poste militaire de Fusan-gae sur la côte sud-est, se retrouva sans coup férir sous l'autorité de son propre roi.

Les troupes japonaises, en quittant la Corée, y laissèrent-elles quelques germes de christianisme, et faut-il faire remonter à cette expédition la véritable origine de l'Église coréenne ? On l'a dit et répété dans ces derniers temps ; mais cette assertion ne soutient pas un examen sérieux.

Pendant son séjour en Corée, l'an 1594, le P. de Cespedes n'avait vu d'autres indigènes que les prisonniers de guerre<sup>15</sup> que l'on expédiait au Japon pour y être vendus comme esclaves. Les lettres écrites alors par les jésuites du Japon à leur Père général prouvent qu'il lui avait été impossible d'entrer en relation avec les gens du pays. En effet, la tactique des Coréens était d'isoler les Japonais, en dévastant complètement la contrée autour des forteresses qu'ils occupaient ; la plupart des habitants avaient fui dans les provinces septentrionales ; les autres reculaient devant les envahisseurs, et, à leur approche, cherchaient un refuge dans les bois et les montagnes. Après le départ du P. de Cespedes, l'armée japonaise resta encore plus de trois ans en Corée, mais le zélé missionnaire ne put y revenir, et aucun autre prêtre ne fut envoyé à sa place. Les Japonais chrétiens ne purent, pas plus que lui, se mettre en rapport avec les habitants ; d'ailleurs la haine innée des Coréens pour tout ce qui est étranger, l'exaspération naturelle d'un peuple vaincu contre ses vainqueurs, auraient certainement fait échouer toute tentative de prosélytisme. Les Coréens emmenés au Japon comme prisonniers de guerre eurent donc, seuls de leurs compatriotes, l'opportunité de connaître la foi chrétienne, et nous avons vu que, grâce à Dieu, un grand nombre en profitèrent. Quelques années après l'expédition de Taïko-Sama, commençait, au Japon même, cette persécution<sup>16</sup> si longue, si sanglante, si glorieuse qui semblait devoir y éteindre le

---

<sup>14</sup> (Dallet Note 18 : Lettre annuelle du Japon pour 1595. — Rome, 1599. — p. 136 et suivantes.) Ceci doit signifier *Lettera annua del Giappone dell'anno 1596* (Roma: Zanetti, 1599.) Dallet donne des titres français alors que ces livres étaient publiés en italien.

<sup>15</sup> Les Coréens en question n'étaient pas des soldats capturés mais des artisans de toutes sortes qui ont été kidnappés et emmenés au Japon pour y travailler comme esclaves, des potiers par exemple, et autres.

<sup>16</sup> La principale persécution commença en 1614 et culmina en 1622. Après 1635, le catholicisme fut formellement interdit au Japon.

christianisme, et on comprend facilement que les missionnaires de ce pays ne purent plus songer à la Corée, et ne firent aucune tentative pour y pénétrer.

Dans cette grande persécution, un certain nombre de néophytes<sup>17</sup> coréens partagèrent avec leurs frères japonais l'honneur de confesser Jésus-Christ devant les bourreaux. Leur vie et leur martyre appartiennent à l'Église du Japon, mais, par leur naissance, ils sont les prémices de l'Église de Corée. C'est pourquoi nous reproduisons ici, dans l'ordre chronologique, ce que l'on sait de leurs noms et de leur histoire<sup>18</sup>.

Michel<sup>19</sup>, pauvre laboureur coréen, avait été baptisé à Nangasaki. Il était d'une charité singulière envers les lépreux, les attirait dans sa maison, les faisait asseoir à son foyer, les servait de ses mains en leur disant : « Vous êtes mes frères, et votre infirmité m'oblige à vous honorer davantage. » On le suspendit à une fourche, puis on lui comprima les jambes et on lui coupa les jarrets. Il expira dans ce supplice, le 22 novembre 1614. Après sa mort, on lui trancha la tête, et son corps fut haché en morceaux.

Le même jour fut aussi martyrisé Pierre Djincouro<sup>20</sup>. Il avait été esclave chez les païens, depuis l'âge de treize ans jusqu'à celui de trente. Omis sur la liste des chrétiens dénoncés, parce qu'il n'était que locataire d'une boutique et n'avait pas de maison à lui, il fit de vives réclamations et obtint d'être inscrit avec eux. Il supporta courageusement les tortures, et comme il ne cessait d'invoquer le saint nom de Jésus, il eut les lèvres et la bouche fendues, fut percé d'un poignard, et enfin décapité. Il était âgé de trente-trois ans.

Le 18 novembre 1619, Cosme Takeya<sup>21</sup> fut brûlé vif à Nangasaki. Trois ans plus tard, sa femme Ines<sup>22</sup>, âgée de quarante-deux ans, subit à son tour le martyre. Elle eut la tête tranchée. C'était le 2<sup>23</sup> septembre 1622, journée à jamais glorieuse pour l'Église du Japon, qui s'enrichit d'un seul coup de cinquante-deux martyrs. Cinq d'entre eux étaient Coréens : Inès, que nous venons de nommer, Antoine<sup>24</sup>, qui fut brûlé vif, Marie, femme<sup>25</sup> d'Antoine, et leurs deux enfants, Jean, âgé de dix ans, et Pierre, âgé de trois ans, qui furent décapités.

Le 4 septembre<sup>26</sup> 1624, Sixte Kazayemon (加左衛門) et sa femme Catherine furent décapités à Semboku (仙北).<sup>27</sup>

---

<sup>17</sup> Le mot « néophyte » est souvent utilisé par Dallet lorsqu'il désigne simplement « croyants catholiques ». L'implication est que tous sont des convertis récents avec peu de connaissances sur la foi.

<sup>18</sup> (Dallet Note 19 : Le P. Charlevoix, *Hist. du Christianisme au Japon*, passim. — M. Léon Pagès, *Hist. du Japon*. Tome II, passim. — Les noms de famille des martyrs coréens cités par ces auteurs sont des noms japonais, soit qu'on ait donné aux captifs de nouveaux noms, soit qu'on ait purement et simplement traduit en japonais leurs noms coréens.) Fr. de Charlevoix, *Histoire du Christianisme au Japon* (1715) et Léon Pagès, *Histoire de la religion chrétienne au Japon depuis 1598 jusqu'à 1651* (1869).

<sup>19</sup> Léon Pagès *op. cit.* 291-2.

<sup>20</sup> Léon Pagès *op. cit.* page 293.

<sup>21</sup> Léon Pagès *op. cit.* pages 384-519 passim.

<sup>22</sup> Né en Corée 1580.

<sup>23</sup> La date officielle est le 10 septembre, 1622.

<sup>24</sup> Léon Pagès *op. cit.* page 517.

<sup>25</sup> Né au Japon.

<sup>26</sup> En fait le 4 août.

<sup>27</sup> Léon Pagès *op. cit.* page 666 (aucune mention d'une femme, mais ses trois fils ont été brûlés à petit feu le 4 septembre, puis il a été décapité le 10 septembre.)

Le 5 novembre de la même année, le jeune Coréen Caius<sup>28</sup> fut brûlé vif à Nagasaki<sup>29</sup>. Son histoire prouve, d'une manière éclatante, que Dieu ferait un miracle plutôt que d'abandonner un infidèle qui suit les lumières de sa conscience, et cherche la vérité d'un cœur droit et docile. Né quelque temps avant l'invasion japonaise, il éprouva dès son jeune âge un désir extrême de parvenir au vrai bonheur, c'est-à-dire à un bonheur qui n'eût point de fin. Il se retira dans une solitude pour méditer plus à son aise sur cette félicité qu'il cherchait. Il n'avait pour habitation qu'une caverne, qu'il partageait avec un tigre qui l'occupait avant lui. Ce féroce animal respecta son hôte ; il lui céda même la caverne quelque temps après, et se retira ailleurs. Le jeune solitaire dans l'unique vue de conserver son innocence, s'exerçait à toutes sortes de mortifications ; il s'abstenait de tout ce qui n'était pas absolument nécessaire à la vie. Une nuit qu'il était en méditation, un homme d'aspect majestueux lui apparut, et lui dit : « Prends courage ; dans un an tu passeras la mer, et, après bien des travaux et des fatigues, tu obtiendras l'objet de tes désirs. » Cette même année, les Japonais entrèrent en Corée, et le jeune solitaire fut fait prisonnier. Le vaisseau qui le transportait au Japon ayant fait naufrage près de l'île Tsoutsima, Caius se sauva à la côte ; ceux qui le conduisaient périrent probablement dans les flots. Quoi qu'il en soit, il recouvra sa liberté. Séduit par la vie austère des bonzes, il crut avoir trouvé ce qu'il cherchait depuis tant d'années, et se retira dans une des plus célèbres pagodes de Meaco<sup>30</sup>. Mais il ne fut pas longtemps sans s'apercevoir de son erreur ; ces religieux idolâtres n'étaient rien moins que des hommes parfaits.

Cette méprise lui causa un si grand chagrin qu'il en tomba malade. Pendant sa maladie, il lui sembla voir la pagode tout en feu, puis un enfant d'une beauté ravissante lui apparut et le consola : « Ne crains pas, lui dit-il, tu es à la veille d'obtenir ce bonheur tant désiré. » Il n'était pas encore guéri, qu'il abandonna la bonzerie. Le jour même, il rencontra un chrétien à qui il raconta ses peines et ses aventures ; celui-ci l'amena sur-le-champ au collège des Jésuites, où on l'instruisit des mystères de la religion<sup>31</sup>. Comme son cœur était déjà préparé à recevoir la divine semence, il crut sans hésiter, goûta sans peine la sainte morale de l'Évangile, et demanda aussitôt le baptême. On ne pensa pas devoir le soumettre à une plus longue épreuve, et la grâce du sacrement produisit dans une âme si bien disposée des effets admirables. Pendant qu'on l'instruisait, un des Pères lui montra un tableau représentant Notre-Seigneur : « Oh ! voilà, s'écria-t-il, voilà celui qui m'a apparu dans ma caverne, et qui m'a prédit tout ce qui m'est arrivé. » Il se mit à la suite des missionnaires et se consacra au soin des malades, surtout des lépreux. Il n'est point de vertu dont cette âme prédestinée n'ait donné l'exemple : mortifications presque excessives, charité pour les malheureux, soins empressés pour les missionnaires, dont il partageait les travaux et les dangers, zèle pour le salut des âmes, etc... Rien n'était au-dessus de ses forces, lorsqu'il fallait témoigner de la reconnaissance pour un Dieu qui l'avait prévenu de tant de grâces, avant même qu'il pût connaître et apprécier ses dons.

---

<sup>28</sup> "Caius de Corée" (Ne en 1571 en Corée, mort le 15 novembre, 1624).

<sup>29</sup> Ce texte sur Caius est tiré presque mot pour mot de la *Notice sur l'état du Christianisme en Corée* publiée par Mgr Brugière dans les *Annales* Vol 6 (1833) pp 547-9. La source originale est Charlevoix *Histoire* p. 351-3.

<sup>30</sup> Ancien nom de Kyoto.

<sup>31</sup> Dallet utilise très souvent le terme « la religion » lorsqu'il entend « la religion chrétienne ». Il fait parfois référence au bouddhisme comme à la « religion de Fo » et on retrouve également l'expression « religion des lettrés » pour désigner le Confucianisme et ses rites. Le mot « religion » isolé peut être déroutant pour les lecteurs modernes.

En 1614, il suivit aux Philippines, Ukandono<sup>32</sup>, général des armées du Japon, qui était exilé pour la foi. Après la mort de ce grand homme, il retourna au Japon, et reprit ses fonctions de catéchiste. La persécution prenant tous les jours un caractère plus effrayant, il se crut obligé de redoubler de ferveur ; il multiplia ses austérités et ses oraisons. Dieu récompensa tant de vertus par un glorieux martyr. Le néophyte étant allé un jour, selon sa coutume, visiter les confesseurs de la foi, se déclara lui-même chrétien et catéchiste ; il fut arrêté sur-le-champ et conduit dans les prisons de Nangasaki, où il eut beaucoup à souffrir. On le condamna à être brûlé à petit feu, supplice horrible, qu'il subit avec une constance admirable.

Vincent Kouan-Cafioïe<sup>33</sup>, qui, en 1626, souffrit le martyr avec plusieurs des PP. Jésuites, était fils d'un des principaux officiers du roi de Corée<sup>34</sup>. Ce seigneur, allant combattre les Japonais, confia son fils à une personne sûre, pour le conduire avec toute sa famille dans un château inaccessible ; mais Dieu qui voulait faire de Cafioïe un chrétien et un martyr, permit qu'il s'égarât en route et se trouvât par hasard assez près de l'armée japonaise. Bien loin d'en être effrayé, le jeune Cafioïe qui avait à peine treize ans, voulut, par une curiosité bien naturelle à son âge, la voir de plus près ; et, sans penser à quoi il s'exposait, il alla droit à la tente d'Augustin, roi de Fingo, général en chef. Ce prince se sentit ému de compassion à la vue du jeune orphelin, le prit en affection, et chargea un de ses parents d'en avoir soin jusqu'à la fin de la guerre. Il confia ensuite son éducation aux Jésuites, qui l'instruisirent de la religion et le baptisèrent. Le jeune Cafioïe, autant par affection que par reconnaissance, ne voulut plus se séparer de ceux qui l'avaient engendré à Jésus-Christ ; il les accompagna toujours dans leurs courses apostoliques, et fut enfin pris et conduit avec eux dans les prisons de Chimabara. Quelque affreuse que fût cette prison, les saints confesseurs ajoutaient encore des austérités volontaires à leurs souffrances. On avait choisi les gardes les plus brutaux, pour accroître la dureté de leur détention ; mais la vie angélique des prisonniers, leur patience, et un air de sainteté qui paraissait sur leur personne, adoucissaient insensiblement la férocité de ces satellites. Ils commençaient par admirer une religion qui élève l'homme au-dessus de lui-même, et finissaient souvent par l'embrasser. Aussitôt qu'on apercevait en eux quelques sentiments d'humanité, on leur substituait d'autres geôliers, qui bientôt se trouvaient vaincus à leur tour. À la fin, le gouverneur furieux commit le soin des confesseurs à un officier de ses parents, qui était plus semblable à une bête féroce qu'à un homme. Sa haine contre le christianisme ne connaissait point de bornes ; cependant, dès qu'il eut vu les prisonniers, il se sentit ému, et au bout de huit jours se déclara chrétien. Le gouverneur aussi surpris qu'irrité de cette conversion, n'épargna ni reproches ni menaces pour ramener le néophyte au culte des idoles. Cet officier lui répondit invariablement : «

---

<sup>32</sup> Justo Takayama Ukon (ジユスト高山右近), né Takayama Hikogorō (高山彦五郎, 1552-1615), daimyo Japonnais Catholique mort en exil à Manila.

<sup>33</sup> Saint Vincent Kaun [ビセンテ・かうん] ecclésiastique profès, jésuite, né vers 1579 en (Corée). Originaire de Corée, il est amené au Japon en 1591 en tant que prisonnier de guerre et est ensuite converti au christianisme. Entré chez les jésuites, il étudie au séminaire jésuite d'Arima et travaille pendant trois décennies comme catéchiste au Japon et en Chine. Saisi pendant la persécution de l'Église, il a été brûlé vif à Nagasaki le 20 juin, en même temps que le bienheureux Francis Pacheco. Le nom Cafioïe est dérivé de son nom de famille japonais Kahei 嘉兵衛.

<sup>34</sup> Le texte sur Vincent est tiré presque mot pour mot de la *Notice sur l'état du Christianisme en Corée* publiée par Mgr Brugière dans les *Annales* Vol 6 (1833) pp 549-552. La source originale est Charlevoix *Histoire* p. 356-7.



Vous pouvez me dépouiller de mes emplois, m'enlever mes biens, m'ôter même la vie ; mais vous ne pourrez rien sur mon esprit, je vivrai et mourrai chrétien. »

Le gouverneur voyant que la rigueur de la prison était inutile, se résolut à tourmenter les confesseurs, mais séparément, afin qu'ils ne pussent pas s'encourager les uns les autres, Il commença par Cafioïe ; croyant qu'un étranger serait vaincu plus facilement. Il le fit venir chez lui, le combla d'amitiés et de caresses, lui fit les promesses les plus séduisantes, et le menaça en même temps des plus horribles supplices, s'il n'obéissait à l'heure même. Le néophyte coréen lui répondit simplement : « Je suis chrétien et je ne renoncerai jamais à ma religion. » À l'instant même, il le fit exposer tout nu à un vent glacial, et oubliant en même temps le caractère de juge dont il était revêtu, il n'eut pas honte d'exercer la fonction de bourreau. Il tenailla de ses propres mains le saint confesseur, qui ne faisait que rire d'un si horrible supplice ; ensuite il lui fit avaler une drogue, que le patient rejeta par la bouche avec des flots de sang. Ce tourment lui causa une défaillance, mais il reprit aussitôt ses sens et recouvra ses forces. Dès ce moment, il ne sentit plus d'autre douleur qu'un léger engourdissement aux pieds et aux mains. On continua les tortures plusieurs jours de suite, sans pouvoir jamais lasser sa constance. Enfin on le renvoya en prison, dans une mesure ouverte à tous les vents ; il y passa vingt-quatre jours, exposé aux injures de l'air et privé de toute nourriture. Il respirait encore lorsque l'empereur donna ordre de le transporter à Nagasaki, pour y être brûlé vif comme chrétien, avec les illustres compagnons de sa prison et de ses souffrances. Avant de mourir, il demanda au Père Pacheco, provincial<sup>35</sup> des Jésuites, de l'admettre dans la société ; ce Père lui accorda cette grâce, et reçut ses vœux sur le lieu même où ils allaient tous les deux consommer<sup>36</sup> leur sacrifice.

Vers le même temps, une jeune Coréenne, nommée Julie Ota<sup>37</sup>, donna une preuve de courage à peu près semblable. Issue d'un sang illustre, elle était élevée à la cour de Cubo-Sama<sup>38</sup>, et fort chérie de ce prince, qui voulait la marier à un des plus grands seigneurs de l'empire. Il s'agissait d'abord de changer de religion ; Julie refusa, et fit, sur-le-champ, vœu de virginité. Puis, non contente de paraître en public avec toutes les marques extérieures de sa foi, elle se mit à fréquenter les maisons où les chrétiens tenaient leurs assemblées, chose extraordinaire au Japon, où les femmes de qualité ne sortent jamais qu'accompagnées du plus grand cortège, et encore très-rarement. Elle voulait par là, à quelque prix que ce fût, forcer Cubo-Sama à lui accorder la palme du martyr ; or, il ne s'agissait de rien moins que d'être condamnée au feu, ou à d'autres supplices bien plus cruels encore. Cubo-Sama, essaya par toutes sortes de moyens d'ébranler sa constance, et à la fin, voyant que les caresses et les menaces étaient également inutiles, il la déporta dans une île lointaine<sup>39</sup> où vivaient quelques pauvres pêcheurs, qui n'avaient d'autres habitations que de misérables cabanes. Son exil et ses souffrances durèrent quatre ans, c'est-à-dire autant que sa vie ; mais si les consolations humaines lui manquèrent, elle en fut pleinement dédommée par l'abondance des faveurs du ciel. Son seul chagrin était de n'avoir point versé son sang pour Jésus-Christ. Elle trouva

---

<sup>35</sup> Né au Portugal, il fut provincial jésuite à partir de 1622.

<sup>36</sup> Le 20 juin 1626, accompagné de 3 prêtres dont le P. Zola.

<sup>37</sup> Le texte sur Julie Ota est tiré presque mot pour mot de la *Notice sur l'état du Christianisme en Corée* publiée par Mgr Brugière dans les *Annales* Vol 6 (1833) pp 552-3. La source originale est Charlevoix *Histoire* p. 176-7.

<sup>38</sup> Dallet est confus. En fait, Julia a d'abord fait partie de la famille d'un général japonais de premier plan, un catholique, Konishi Yukinaga. Après la chute de Konishi Yukinaga à la bataille de Sekigahara en 1600, Julia a été mise au service du vainqueur de Yukinaga, Tokugawa Ieyasu (que Dallet appelle Cubo-Sama), en tant que dame d'honneur.-waiting.

<sup>39</sup> Les îles Izu (伊豆諸島, Izu-shotō).

l'occasion d'écrire à un missionnaire jésuite à ce sujet ; le missionnaire lui répondit que l'Église regarde aussi comme martyrs ceux qui ont été exilés pour la foi. Cette réponse la combla de joie, et dissipa toutes ses craintes.

En 1629, le 31 juillet, le gouverneur de Nagasaki fit conduire aux étangs sulfureux d'Oungen (雲仙)<sup>40</sup>, soixante-quatre chrétiens des deux sexes, parmi lesquels une néophyte coréenne, nommée Isabelle. On avait averti les confesseurs qu'ils ne seraient point mis à mort, mais que leur supplice se prolongerait, plusieurs années s'il était nécessaire, jusqu'à leur apostasie ; car les juges sachant que les chrétiens regardent comme un grand bonheur de mourir pour Jésus-Christ, ne voulaient pas laisser cette consolation à leurs victimes. Les eaux d'Oungen sont si corrosives qu'elles couvrent de plaies les parties du corps sur lesquelles on les répand. On avait partagé les confesseurs en cinq troupes, et les femmes avaient été séparées de leurs maris. Tous les jours on les arrosait de cette eau brûlante, et après quelque temps, le plus grand nombre faiblirent. Isabelle, presque seule, resta intrépide jusqu'à la fin, « Votre mari à apostasie, » lui disait-on. — « Que m'importe ! j'ai dans le ciel un époux immortel, et c'est à lui d'abord que je dois obéissance. » On la plaça debout pendant plus de deux heures, avec une pierre au cou, des pierres dans la bouche, et une autre sur la tête, lui déclarant que si cette dernière tombait, ce serait signe d'apostasie, « Non, répondit-elle, il n'est pas en mon pouvoir d'empêcher que cette pierre ne tombe, mais quand je tomberais moi-même à terre, ma volonté ne changera point. » La pierre ne tomba pas, et la nuit suivante une vision céleste vint consoler la courageuse chrétienne. Le lendemain, elle fut inondée de nouveau. « Nous continuerons dix ans, vingt ans, s'il le faut, » répétaient les bourreaux. — « Dix ans, vingt ans, cent ans même, s'il m'était donné de les vivre, sont un intervalle bien court, et je m'estimerai heureuse de passer ma vie entière dans les supplices, pour rester fidèle à mon Dieu. » La patience d'Isabelle finit par lasser ses persécuteurs. Après treize jours, on la traîna épuisée, meurtrie, devant le gouverneur de Nagasaki. On lui prit la main de force, et avec cette main on signa une déclaration d'apostasie, puis sans lui laisser proférer une parole, on la renvoya.

Tels furent les principaux martyrs coréens qui, les premiers de leur nation, allèrent intercéder auprès de Dieu pour la conversion de leurs infortunés compatriotes.

L'invasion japonaise avait disparu de la Corée sans y laisser aucune trace de christianisme, et, dans les desseins de Dieu, deux siècles encore devaient s'écouler avant que la foi pût pénétrer en ce royaume que la jalousie de l'enfer tenait si complètement fermé. Le seul l'ait à citer pendant ce long intervalle, est l'introduction en Corée, à diverses reprises, de quelques livres chrétiens en langue chinoise. Ceci eut lieu au moyen des ambassades que le roi de Corée envoie chaque année en Chine. On conçoit, en effet, que les ambassadeurs coréens et les seigneurs de leur suite, ne pouvaient pas ignorer entièrement l'existence officielle à Péking des missionnaires. D'un autre côté, les Jésuites fixés à la cour impériale, quelque gênés qu'il fussent dans l'exercice de leur zèle, n'ont certainement pas laissé échapper de pareilles occasions d'entrer en rapport avec les représentants d'un royaume païen non encore évangélisé.

---

<sup>40</sup> Le volcan du mont Unzen domine la péninsule de Shimabara, dans le sud-ouest du Japon, avec ses sources chaudes sulfureuses et bouillonnantes. Celles-ci ont été utilisées pour l'exécution des martyrs catholiques à partir de 1627. L'histoire de la torture d'Isabelle est tirée de Léon Pagès op. cit. page 703.

Dans un recueil coréen de documents curieux, on lit<sup>41</sup> qu'en l'année *sin-mi* (1631), l'ambassadeur Jeong Du-won<sup>42</sup> vit à Pékin<sup>43</sup> un Européen nommé Jean Yuk, âgé de quatre-vingt-dix-sept ans<sup>44</sup>, et jouissant encore d'une santé parfaite. « Il semblait, dit-il, être un des bienheureux *sin-sien* (les bienheureux immortels de la secte de Lao-tse). » C'était sans doute un des premiers compagnons du P. Ricci. L'ambassadeur reçut de lui beaucoup de livres de science, faits par les Européens, et aussi des objets curieux, tels que pistolets, télescopes, lunettes, horloges, etc.

(Ni<sup>45</sup>) Yi Su<sup>46</sup>, surnommé Si-pong, l'un des ancêtres du martyr Charles Yi Gyeong-do (李景陶), et l'un des plus célèbres savants qu'ait eus la Corée, mentionne dans ses écrits l'ouvrage du P. Ricci, intitulé : *Cheonju-sir-ui*<sup>47</sup>, ou Véritables principes sur Dieu, dont il donne une analyse assez exacte. Il parle aussi de la constitution de l'Église sous l'autorité du Souverain Pontife.

En l'an *gyeong-ja* (1720), l'ambassadeur Yi I-myeong<sup>48</sup> vit aussi à Péking plusieurs missionnaires, et eut avec eux des conférences sur les questions religieuses. Il raconte qu'il a trouvé l'enseignement chrétien sur la mortification des mauvais instincts et la purification du cœur, assez semblable aux théories de la religion des lettrés ; il croit voir dans le mystère de l'incarnation une des doctrines de Fo (le Bouddha), et assure qu'il ne faut nullement placer cette nouvelle religion au même rang que la secte de Lao-tse.

Yi Ik<sup>49</sup> surnommé Seong-ho, parle aussi de la religion dans ses livres. D'après lui, le Dieu des chrétiens n'est pas autre que le *Sang-je* des lettrés (le 上帝 *shangdi* des Chinois). La doctrine du paradis et de l'enfer lui semble empruntée au système de Fo<sup>50</sup>. Il a aussi quelques mots sur les sept vertus, opposées aux sept péchés capitaux.

La lecture de quelques livres chrétiens, les rapports nécessairement très-rares et très-limités des ambassadeurs avec les missionnaires de Péking, n'avaient, on le voit, pu donner aux Coréens qu'une idée bien vague du christianisme. Elle fut suffisante néanmoins, si l'on en croit les traditions coréennes, pour convertir un homme de bonne volonté. Cet homme

<sup>41</sup> C'est à ce moment que Dallet commence à suivre de près le texte de sa principale source, les « Notes pour l'histoire des Martyrs de Corée » de Mgr Daveluy, aujourd'hui conservées aux archives de l'IRFA sous le numéro 5C-MAR/070 (Volume 4), un d'un ensemble de 8 volumes de copies réalisées pour la plupart en 1887 des documents originaux utilisés par Dallet. Les originaux ont disparu sans laisser de trace après la réalisation des copies.

<sup>42</sup> 정두원 Jeong Du-won 鄭斗源 (1581-?)

<sup>43</sup> En effet, lors d'une mission diplomatique auprès de l'empereur Ming à Pékin au début de l'année 1631, Jeong s'arrête à Dengzhou (aujourd'hui Penglai) sur la côte nord du Shandong. Il y rencontre le gouverneur chrétien de la province, Ignatius Sun, qui le présente à l'interprète jésuite João Rodrigues Tçuzu (1561-1633). Ce dernier fit personnellement don à Jeong de son télescope, qui devint le premier appareil de ce type connu en Corée, ainsi que de textes jésuites sur l'astronomie et d'autres sciences, et d'une sorte d'arme à feu.

<sup>44</sup> En fait 70.

<sup>45</sup> Dallet utilise systématiquement cette orthographe pour le nom de famille coréen Yi.

<sup>46</sup> 이수광 Yi Su-gwang 李睟光, (1563-1628)

<sup>47</sup> Dans la prononciation chinoise *Tiānzhǔ shìlù* (天主實錄, Le record véridique du Seigneur du Ciel).

<sup>48</sup> 이이명 Yi I-myeong 李頤命 (1658-1722)

<sup>49</sup> 이익 Yi Ik 성호 Seongho 李瀾 星湖 (1681-1763) était un éminent spécialiste du néoconfucianisme, un philosophe du Silhak et un critique social.

<sup>50</sup> Le Bouddha.

nommé Hong Yu-han<sup>51</sup>, ou Sa-ryang, était né en 1736, d'une famille honorable dont les membres avaient souvent rempli des charges importantes. Il habitait Yesan, et, dans sa jeunesse, avait pris des leçons de Yi Ik dont nous venons de parler. En 1770, il rencontra des livres chrétiens, les lut avec joie, abandonna toute autre étude, et se livra à la pratique de la religion. N'ayant ni calendrier ni livre de prières, et sachant seulement que les fêtes se succédaient de sept en sept jours, il se mit à chômer religieusement les 7, 14, 21 et 28 de chaque mois, laissant de côté, ces jours-là, toutes les affaires du siècle, pour se donner tout entier à l'oraison. Comme il ne connaissait pas les jours d'abstinence, il prit pour règle de se priver toujours des mets les plus délicats, donnant pour raison à ceux qui lui en faisaient la remarque que la cupidité naturelle est mauvaise de soi, et qu'il faut, autant que possible, la dompter. On raconte de lui plusieurs traits édifiants. Un jour qu'il voyageait à cheval dans un chemin boueux, il vit un vieillard chargé d'un lourd fardeau. Touché de compassion, il descendit de cheval, fit monter cet homme à sa place, et marchant à pied le conduisit lui-même. Une autre fois, ayant appris qu'un champ vendu par lui, venait de disparaître sous un éboulement de montagne, il en renvoya le prix à l'acquéreur, et malgré le refus de celui-ci, le força à l'accepter. On dit que Hong Yu-han passa treize ans dans les montagnes de Baek-san, pour se livrer sans obstacle, dans la solitude, à la contemplation et à la prière. Il mourut à Yesan, n'ayant probablement jamais reçu d'autre baptême que le baptême de désir. On ne voit pas qu'il ait cherché à convertir personne, et à sa mort, il ne laissa point de disciples.

---

<sup>51</sup> 홍유한 Hong Yu-han 洪儒漢 dit 사랑 (士良) (1726-1785).

## Chapitre 2. Origine de l'Église de Corée. — Premières conversions.

L'an de Jésus-Christ 1784, le jour du salut se leva enfin pour la Corée. Alors Dieu, dans sa miséricorde, y implanta la foi chrétienne d'une manière définitive ; alors commença cette glorieuse Église, qui, depuis, n'a cessé de grandir et de se fortifier à travers les persécutions et les vicissitudes dont nous allons retracer<sup>1</sup> l'émouvante histoire.

Le principal instrument dont la Providence se servit pour introduire l'Évangile en Corée fut Yi Deok-jo<sup>2</sup>, surnommé Byeok. Il descendait de la famille des Yi de Gyeongju, et parmi ses ancêtres, déjà dans les dignités sous la dynastie Goryeo, on comptait un grand nombre de personnages qui s'étaient distingués dans les lettres, et avaient été honorés des plus hautes fonctions publiques. Depuis deux ou trois générations, cette famille s'était tournée exclusivement vers la carrière des armes, et ses membres avaient obtenu des grades militaires importants. Byeok étant doué des plus belles qualités du corps et de l'esprit, son père voulut l'appliquer, dès son enfance, aux exercices de l'arc et de l'équitation, qui pouvaient plus tard rendre son avancement facile. Mais l'enfant s'y refusa avec obstination, allant jusqu'à dire que, dût-il mourir, il ne s'y livrerait pas. Par là, il perdit, en partie au moins, l'affection de son père, qui lui donna ce surnom de Byeok (mur), pour désigner la ténacité de son caractère.

Avec l'âge, Byeok devint un homme d'une haute stature et d'une force prodigieuse. « Il avait, disent les relations coréennes, une taille de huit pieds<sup>3</sup>, et d'une seule main pouvait soulever cent livres. Son extérieur imposant attirait vers lui tous les regards ; mais il brillait surtout par les qualités de l'âme et les talents de l'esprit. Son élocution facile pouvait être comparée au cours majestueux d'un fleuve. Il s'appliquait à approfondir toutes les questions, et dans l'étude des livres sacrés du pays, il s'était fait, dès sa jeunesse, une habitude de creuser toujours les sens mystérieux cachés sous le texte. » Non content d'étudier les livres, Byeok cherchait à se lier avec tous les gens instruits qui pouvaient le diriger et l'aider dans l'acquisition de la science. Il aimait la plaisanterie, et se souciait assez peu des lois compliquées et minutieuses de l'étiquette coréenne ; mais, quoiqu'il ne conservât pas toujours cet air de dignité guindée qui, en ce pays, distingue les docteurs de profession, il avait naturellement dans sa manière d'agir quelque chose de noble et de grand. De si heureuses dispositions lui promettaient un brillant avenir dans le monde, lorsque Dieu daigna jeter sur lui un regard de miséricorde.

---

<sup>1</sup> C'est à ce point que commence l'histoire de la naissance de l'Église coréenne par Mgr Daveluy, dans le volume 4 de ses archives, que Dallet suit. Daveluy dit que son récit des premières années suit de près une série de notes prises par Jeong Yak-yong 丁若鏞, le grand érudit, qui fut l'un des premiers à se faire baptiser, avec ses frères. Ces notes n'ont pas été conservées parmi ses papiers.

<sup>2</sup> Yi Byeok 이벽 李蘖, (1754-1785) nommé Deokjo 덕조 德祚.

<sup>3</sup> (Dallet Note 20: Le pied coréen est plus petit que le pied français. À ce propos, il est bon de rappeler au lecteur que les mémoires de Mgr Daveluy sur cette période primitive, ne sont le plus souvent que la traduction littérale des documents originaux coréens, ce qui explique l'emphase toute orientale de certaines descriptions d'hommes et de choses.)

En l'année *jeong-yu* (1777)<sup>4</sup>, le célèbre docteur Gwon Cheol-sin<sup>5</sup>, accompagné de Jeong Yak-jeon<sup>6</sup> et de plusieurs autres nobles désireux d'acquérir la science, s'était rendu dans une pagode isolée<sup>7</sup> pour s'y livrer avec eux, sans obstacle, à des études approfondies. Byeok, l'ayant appris, en fut rempli de joie, et forma aussitôt la résolution d'aller se joindre à eux. On était en hiver, la neige couvrait partout les routes, et la pagode était à plus de cent lis de distance. Mais ces difficultés ne pouvaient arrêter un cœur aussi ardent. Il part à l'instant même, il s'avance résolument par des chemins impraticables. La nuit le surprend à une petite distance du but de son voyage. Il ne peut se déterminer à attendre plus longtemps, et continuant sa route, arrive enfin vers minuit à une pagode. Quel n'est pas, alors, son désappointement en apprenant qu'il s'est trompé de chemin, et que la pagode qu'il cherche est située sur le versant opposé de la montagne ! Cette montagne est élevée, elle est couverte de neige, et des tigres nombreux y ont leur repaire. N'importe, Byeok fait lever les bonzes et se fait accompagner par eux. Il prend un bâton ferré pour se défendre des attaques des bêtes féroces, et, poursuivant sa route au milieu de ténèbres, arrive enfin au lieu désiré.

L'arrivée de Byeok et de ses compagnons répandit d'abord la frayeur parmi les habitants de cette demeure isolée, et perdue au milieu des montagnes. On ne pouvait imaginer quel motif amenait, à cette heure indue, des hôtes si nombreux. Mais bientôt tout s'éclaircit, la joie succéda à la crainte, et dans les premiers épanchements que fit naître cette heureuse rencontre, on s'aperçut à peine que le jour avait déjà paru.

Les conférences durèrent plus de dix jours. Pendant ce temps, on chercha la solution des questions les plus intéressantes sur le ciel, le monde, la nature humaine, etc. Toutes les opinions des anciens furent rappelées et discutées point par point. On étudia ensuite les livres de morale des grands hommes ; enfin on examina quelques traités de philosophie, de mathématiques et de religion, composés en chinois par les missionnaires européens, et on mit tout le soin possible à en approfondir le sens. Ces livres étaient ceux qu'à diverses reprises les ambassadeurs coréens avaient rapportés de Péking. Un certain nombre de savants en avaient entendu parler, car dans les compositions littéraires qu'il est de mode d'échanger entre Coréens et Chinois, lors de l'ambassade annuelle, on voit, vers cette époque, qu'il est souvent fait allusion aux sciences et à la religion européennes.

Or, parmi ces ouvrages scientifiques, se trouvaient quelques traités élémentaires de religion. C'étaient les livres sur l'existence de Dieu, sur la Providence, sur la spiritualité et l'immortalité de l'âme, et sur la manière de régler ses mœurs en combattant les sept vices capitaux par les vertus contraires. Accoutumés aux théories obscures et souvent contradictoires des livres chinois, ces hommes droits et désireux de connaître la vérité, entrevirent de suite ce qu'il y a de grand, de beau et de rationnel dans la doctrine chrétienne. Les explications leur manquaient pour en acquérir une connaissance complète ; mais ce qu'ils avaient lu suffit pour émouvoir leurs cœurs et éclairer leurs esprits. Immédiatement, ils se mirent à pratiquer tout ce qu'ils pouvaient connaître de la nouvelle religion, se prosternant tous les jours, matin et soir, pour se livrer à la prière. Ayant lu quelque part que, sur les sept jours, on doit en consacrer un tout entier au culte de Dieu, les septième, quatorzième, vingt-

---

<sup>4</sup> Il est presque certain que les sessions d'étude ont commencé en 1774, mais l'étude des livres sur les sciences occidentales n'a commencé qu'en 1779..

<sup>5</sup> 권철신 Gwon Cheol-sin 權哲身 dit 녹암 Nok-am 鹿庵 (1736-1801) Ambroise.

<sup>6</sup> 정약전 Jeong Yak-jeon 丁若銓 (1758-1816). André.

<sup>7</sup> Ils se sont rencontrés dans un ermitage non loin de Jueosa 走魚寺, un temple situé dans les collines près de Gwangju, dans la province de Gyeonggi, qui a été détruit par la suite.

unième, et vingt-huitième jours de chaque mois, ils laissaient toute autre affaire pour vaquer uniquement à la méditation, et, en ces jours, observaient l'abstinence ; tout cela dans le plus grand secret, et sans en parlera personne. On ignore pendant combien de temps ils continuèrent ces exercices, mais la suite des événements porte à croire que la plupart n'y furent pas longtemps fidèles.

Une semence précieuse avait été ainsi déposée dans le cœur de Byeok, mais il sentait combien ces premières notions sur la religion étaient insuffisantes, et toutes ses pensées se portaient vers la Chine, où devaient se trouver les livres plus nombreux et plus détaillés nécessaires pour compléter son instruction. Se procurer ces livres était chose bien difficile et plusieurs années s'écoulèrent en tentatives infructueuses. Il ne se décourageait pas cependant, et ne manquait aucune occasion d'approfondir et de discuter la doctrine chrétienne. Nous lisons, dans une des premières relations écrites par les chrétiens, qu'au commencement de l'été de 1783, le 15 de la quatrième lune, après avoir séjourné quelque temps à Majae<sup>8</sup>, dans la famille Jeong, à l'occasion de l'anniversaire de la mort de sa sœur, Byeok monta sur un bateau avec les deux frères Jeong Yak-jeon et Jeong Yak-Yong<sup>9</sup>, pour se rendre à la capitale. Pendant le trajet, leurs études philosophiques habituelles furent le sujet de leurs conversations. Les dogmes de l'existence et de l'unité de Dieu, de la création, de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme, des peines et des récompenses dans le siècle futur, furent examinés et commentés tour à tour. Les passagers, qui entendaient pour la première fois ces vérités si belles et si consolantes, en étaient surpris et enchantés. Il est très-probable que de semblables conférences se seront souvent renouvelées, mais aucun autre détail ne nous a été conservé.

Dieu permit enfin la réalisation des vœux ardents de ces âmes droites qui cherchaient la vérité avec tant de zèle. Pendant l'hiver de cette même année 1783, Yi Dong-wook<sup>10</sup> fut nommé troisième ambassadeur à la cour de Péking. Son fils Seung-hun, l'un des amis intimes de Byeok, devait l'accompagner dans ce voyage. Disons ici quelques mots de ce dernier qui, pendant plusieurs années, va jouer un rôle important dans l'histoire de l'Église coréenne.

Yi Seung-hun<sup>11</sup>, appelé aussi Ja-sul, était de la noble famille des Yi de Pyeongchang. Ses ancêtres remplirent souvent des charges importantes comme mandarins civils, et sa maison jouissait d'une haute réputation. Il naquit en l'année *byeong-ja* (1756). Dès l'âge de dix ans, sa capacité précoce s'était déjà révélée, et à vingt ans il s'était fait un nom parmi les lettrés. Voulant marcher sur les traces des saints de son pays, il se lia avec les hommes les plus célèbres par leur science et leurs vertus. Il s'appliquait à régler ses mœurs autant qu'à se perfectionner dans les lettres et les sciences. À l'âge de vingt-quatre ans, en l'année *gyeong-ja* (1780), il obtint le degré de docteur, et sa réputation augmentait tous les jours.

Byeok fut comblé de joie en apprenant que Seung-hun devait suivre son père dans l'ambassade de Péking. Il alla aussitôt le visiter ; et voici, d'après les documents de l'époque, le discours remarquable qu'il lui tint ; « Ton voyage à Péking est une occasion admirable que le Ciel nous fournit pour connaître la vraie doctrine. Cette doctrine des vrais saints, ainsi que la vraie manière de servir l'Empereur suprême, créateur de toutes choses, est au plus haut degré chez les Européens. Sans cette doctrine nous ne pouvons rien. Sans elle on ne peut

---

<sup>8</sup> Le village de Majae, où vivait la famille Jeong, fait aujourd'hui partie de la ville de Namyangju, dans la province de Gyeonggi, à l'est de Séoul.

<sup>9</sup> 정약용 Jeong Yak-yong 丁若鏞 Dasan 茶山 (1762-1836) Jean.

<sup>10</sup> 이동욱 Yi Dong-wook 李東郁 (1739-?)

<sup>11</sup> 이승훈 Yi Seung-hun 李承薰 surnommé 자술 Jasul 子述 (1756-1801) Pierre.

régler son cœur et son caractère. Sans elle, on ne peut approfondir les principes des choses. Sans elle, comment connaître les différents devoirs des rois et des peuples ? Sans elle, point de règle fondamentale de la vie. Sans elle, la création du Ciel et de la terre, les lois des pôles, le cours et les révolutions régulières des astres, la distinction des bons et des mauvais esprits, l'origine et la fin de ce monde, l'union de l'âme et du corps, la raison du bien et du mal, l'incarnation du Fils de Dieu pour la rémission des péchés, la récompense des bons dans le ciel et la punition des méchants dans l'enfer, tout cela nous reste inconnu. » À ces paroles, Seung-hun qui ne connaissait pas encore les livres de religion, fut ému de surprise et d'admiration. Il demanda à voir quelques-uns de ces livres, et ayant parcouru ceux que Byeok avait en sa possession, tout ravi de joie il demanda ce qu'il devait faire. « Puisque tu vas à Péking, dit Byeok, c'est une marque que le Dieu suprême a pitié de notre pays et veut le sauver. En arrivant, cours aussitôt au temple du Maître du ciel, confère avec les docteurs européens, interroge-les sur tout, approfondis avec eux la doctrine, informe-toi en détail de toutes les pratiques de la religion, et apporte-nous les livres nécessaires. La grande affaire de la vie et de la mort, la grande affaire de l'éternité est entre tes mains : va, et surtout n'agis pas légèrement. »

Ce discours de Byeok nous le montre plus altéré de la soif de la religion que de la soif de la science. La grâce de Dieu préparait son cœur ; la grande affaire du salut devenait de plus en plus, pour lui, la seule importante. Ses paroles pénétrèrent profondément dans l'âme de Seung-hun. Il les reçut comme la parole du Maître, et promit de faire tous ses efforts pour réaliser leurs communs désirs.

Seung-hun partit donc pour Péking dans les derniers mois de l'année 1783. Arrivé dans cette capitale, il se rendit à l'église du Midi<sup>12</sup>, où il fut reçu par l'évêque Alexandre Tang 湯 auquel il demanda à s'instruire. — C'était le célèbre Alexandre de Gouvéa<sup>13</sup>, Portugais, de l'ordre de Saint-François<sup>14</sup>, l'un des plus doctes et des plus grands évêques dont peut se glorifier l'église de Chine, et l'un de ceux qui ont le plus travaillé à ramener les chrétiens Chinois à la stricte observation des décrets du Saint-Siège concernant les rites<sup>15</sup>. — Les relations coréennes disent aussi que Seung-hun vit à Péking l'Européen Sak Deok-cho<sup>16</sup>, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, encore plein de santé et d'un extérieur très-affable, et un jeune homme nommé Niang. Dans les quatre églises de la ville se trouvaient environ soixante personnes. Seung-hun se mit avec zèle à étudier la doctrine chrétienne, et fut bientôt en état de recevoir le baptême. Ce sacrement lui fut conféré avant son départ, et comme on espérait

---

<sup>12</sup> (Dallet Note 21 : Il y avait alors dans Péking quatre églises, une à chacun des points cardinaux. Celle du midi était, et est encore, la cathédrale.)

<sup>13</sup> C'est une erreur, de Gouvéa avait été consacré évêque au Portugal en 1783 mais n'était pas encore arrivé à Pékin. Yi Seung-hun a été baptisé par le Père Jean-Baptiste Joseph de Grammont (1736-1812), arrivé en Chine en 1770 pour servir comme érudit de la cour. En 1785, de Grammont quitta Pékin et vécut à Guangzhou entre 1785 et 1791.

<sup>14</sup> Il n'était pas franciscain, seulement membre du tiers-ordre.

<sup>15</sup> Le pape Clément XI a d'abord condamné les rites chinois et les rituels confucéens, et a interdit toute discussion ultérieure en 1704, avec le décret anti-rites *Cum Deus optimus*. En outre, il a publié la bulle papale du 19 mars 1715 *Ex illa die* qui condamnait officiellement les rites chinois. Le décret de Clément XI a été réitéré dans les bulles du pape Benoît XIV *Ex quo singulari* (1742) et *Omnium sollicitudinum* (1744).

<sup>16</sup> Le jésuite portugais Jose-Bernardo d'Almeida (nom chinois 索德超 Suo de chao), arrivé à Pékin en 1759, fut nommé président du département d'astronomie en 1783. Il est le dernier survivant des jésuites portugais en Chine. Il est mort en 1805 et ne devait donc pas être très âgé.



qu'il serait la première pierre de l'Église coréenne, on lui donna le nom de Pierre<sup>17</sup>. Voici comment M. de Ventavon<sup>18</sup>, missionnaire à Péking, écrivant en date du 20 novembre 1784, annonçait à ses amis d'Europe cet heureux événement :

« Vous apprendrez sans doute avec consolation la conversion d'une personne dont Dieu se servira peut-être pour éclairer des lumières de l'Évangile, un royaume où l'on ne sache pas qu'aucun missionnaire ait jamais pénétré ; c'est la Corée, presque île située à l'Orient de la Chine. Le roi de cette contrée envoie tous les ans des ambassadeurs à l'empereur de la Chine dont il se regarde comme vassal. Il n'y perd rien ; car s'il fait des présents considérables à l'empereur, l'empereur lui en fait de plus considérables encore. Ces ambassadeurs coréens vinrent, sur la fin de l'année dernière, eux et leur suite, visiter notre église ; nous leur donnâmes des livres de religion. Le fils d'un de ces deux seigneurs, âgé de vingt-sept ans et très-bon lettré, les lut avec empressement ; il y vit la vérité, et, la grâce agissant sur son cœur, il résolut d'embrasser la religion après s'en être instruit à fond. Avant de l'admettre au baptême, nous lui fîmes plusieurs questions, auxquelles il satisfait parfaitement. Nous lui demandâmes, entre autres choses, ce qu'il était résolu de faire, dans le cas où le roi désapprouverait sa démarche, et voudrait le forcer à renoncer à la foi ; il répondit, sans hésiter, qu'il souffrirait tous les tourments et la mort plutôt que d'abandonner une religion dont il avait clairement connu la vérité. Nous ne manquâmes pas de l'avertir que la pureté de la loi évangélique ne souffrait point la pluralité des femmes. Il répliqua : je n'ai que mon épouse légitime et je n'en aurai jamais d'autres. Enfin, avant son départ pour retourner en Corée, du consentement de son père, il fut admis au baptême que M. de M. de Grammont<sup>19</sup> lui administra, lui donnant le nom de Pierre ; son nom de famille est Ly<sup>20</sup>. On le dit allié de la maison royale. Il déclara qu'à son retour il voulait renoncer aux grandeurs humaines, et se retirer, avec sa famille, dans une campagne pour vaquer uniquement à son salut. Il nous promit de nous donner chaque année de ses nouvelles. Les ambassadeurs promirent aussi de proposer à leur souverain d'appeler des Européens dans ses États. De Péking jusqu'à la capitale de Corée, le chemin par terre est d'environ trois mois.

« Au reste, nous ne pouvons nous entretenir que par écrit avec les Coréens, Leurs caractères et les caractères chinois sont les mêmes, quant à la figure et à la signification ; s'il y a quelque différence, elle est légère ; mais leur prononciation est tout à fait différente. Les Coréens mettaient par écrit ce qu'ils voulaient dire : en voyant les caractères, nous en comprenions le sens, et ils comprenaient aussi tout de suite le sens de ceux que nous leur écrivions en réponse<sup>21</sup>... »

---

<sup>17</sup> Les noms chrétiens donnés aux Coréens, que ce soit ici à Pékin ou une fois de retour en Corée, étaient ceux en usage en Chine, généralement composés de deux caractères chinois imitant dans une certaine mesure la sonorité des noms de saints latins. Dallet n'essaie pas de reproduire cela et utilise les formes françaises habituelles.

<sup>18</sup> Jean-Matthieu de Ventavon (1733-1787) était un jésuite arrivé à Pékin en 1766. Horloger de formation, il construisit des curiosités mécaniques pour l'empereur Qianlong. Les jésuites français de Pékin attachés à la cour impériale avaient continué à vivre à l'église du Nord 北堂 après la suppression de l'ordre des Jésuites en 1773.

<sup>19</sup> Le jésuite français Jean-Baptiste-Joseph de Grammont (1736-1812 ?) arriva à Pékin en 1768 et était admis à la cour de l'empereur Qianlong.

<sup>20</sup> (Dallet Note 22 : Ly est la prononciation chinoise du nom coréen Yi.) Dans cette édition du texte de Dallet, la romanisation moderne standard est utilisée pour les noms de personnes et les noms géographiques coréens, chaque fois que possible, le Ni de Dallet ainsi devenant Yi.

<sup>21</sup> (Dallet 23 : *Nouvelles lettres édifiantes*. — Paris, 1818. — T. II, p. 20.)

Au printemps de l'année *gapjin* (1784), Pierre Yi Seung-hun rentra dans la capitale de la Corée, apportant des livres en grand nombre, des croix, des images et quelques objets curieux qui lui avaient été donnés à Péking. Il n'eut rien de plus pressé que d'envoyer à Byeok une partie de son trésor. Celui-ci comptait les jours et attendait avec la plus vive impatience le retour de l'ambassade. Dès qu'il eut reçu les livres envoyés par son ami, il loua une maison retirée, et s'y enferma pour s'appliquer entièrement à la lecture et à la méditation. Il avait maintenant, entre les mains, des preuves plus nombreuses de la vérité de la religion, des réfutations plus complètes des cultes superstitieux de la Chine et de la Corée, des explications des sept sacrements, des catéchismes, le commentaire des évangiles, la vie des saints pour chaque jour, et des livres de prières. Avec cela, il pouvait voir à peu près ce qu'est la religion, dans son ensemble et dans ses détails. Aussi à mesure qu'il lisait, sentait-il une vie nouvelle pénétrer dans son âme. Sa foi en Jésus-Christ grandissait, et avec sa foi grandissait également le désir de faire connaître le don de Dieu à ses compatriotes. Après un certain temps d'études, sortant de sa retraite, il alla trouver Seung-hun et les deux frères Jeong, Yak-jeon et Yak-yong : « C'est vraiment une magnifique doctrine, leur dit-il, c'est la voie véritable. Le grand Dieu du ciel a pitié des millions d'hommes de notre pays, et il veut que nous les fassions participer aux bienfaits de la Rédemption du monde. C'est l'ordre de Dieu. Nous ne pouvons pas être sourds à son appel. Il faut répandre la religion et évangéliser tout le monde. »

Pour sa part, il commença aussitôt à annoncer la bonne nouvelle. Il s'adressa d'abord à quelques-uns de ses amis, de la classe moyenne, distingués par leurs connaissances et leur bonne conduite. Plusieurs se rendirent presque immédiatement à sa parole vive et pénétrante ; c'étaient entre autres Choe Chang-hyeon<sup>22</sup>, Choe In-gil<sup>23</sup>, et Kim Jong-gyo<sup>24</sup>. Byeok prêcha aussi la religion à plusieurs nobles qui l'embrassèrent. Fidèle à sa mission, il ne se donnait pas de relâche ; il allait de côté et d'autre annonçant partout l'Évangile. Ses succès firent assez de bruit pour éveiller la susceptibilité des lettrés païens, qui comprenaient instinctivement que la nouvelle doctrine sapait par la base leurs croyances nationales. Plusieurs d'entre eux essayèrent tout d'abord de convaincre d'erreur les prédicateurs de l'Évangile, et de les ramener à la religion des lettrés. Le premier qui fit cette tentative fut Yi Ga-hwan<sup>25</sup>. Issu d'une famille distinguée, il comptait, parmi ses ancêtres et ses parents, plusieurs docteurs fameux, et lui-même, quoique jeune encore, avait déjà beaucoup de réputation. Apprenant la propagation rapide de la religion, il dit : « C'est ici une très-grande affaire. Quoique cette doctrine étrangère ne paraisse pas déraisonnable, ce n'est pas cependant notre doctrine des lettrés ; et puisque Byeok veut par là changer le monde, je ne puis rester immobile. J'irai donc et je le ramènerai dans la bonne voie. » On fixa le jour de la conférence. Les amis des deux docteurs et une foule de curieux se réunirent chez Byeok pour assister à cette discussion solennelle. Ga-hwan essaya tout d'abord de faire revenir Byeok de ce qu'il appelait ses erreurs. Il se croyait sûr de la victoire, mais chacune de ses assertions était relevée par son adversaire qui les réfutait article par article, et qui, le poursuivant jusque dans les plus petits détails, détruisait et réduisait en poudre tout l'édifice de ses raisonnements. En vain s'épuisait-il à le relever, tous les coups de Byeok frappaient juste.

---

<sup>22</sup> 최창현 Choe Chang-hyeon 崔昌顯 (1759-1801) Jean. Bienheureux.

<sup>23</sup> 최인길 Choe In-gil 崔仁吉 (1765-1795) Matthias. Bienheureux.

<sup>24</sup> 김종교 Kim Jong-gyo 金宗教 (1753-1801) François. Bienheureux.

<sup>25</sup> 이가환 Yi Ga-hwan 李家煥 (1742-1801).

Toujours d'accord avec lui-même, il n'avancait rien sans le prouver. Sa parole claire et lucide, disent les relations coréennes, portait partout la lumière ; son argumentation était brillante comme le soleil ; elle frappait comme le vent, et tranchait comme un sabre.

Les nombreux spectateurs de ce combat singulier jouirent alors d'un beau spectacle. C'était un des coryphées de la vieille école, un champion des ténébreuses doctrines chinoises, aux prises avec un défenseur de la lumière évangélique. Mais celui-ci, appuyé sur la vérité, demeurait inébranlable, tandis que l'autre, malgré sa souplesse, était renversé et ne se relevait que pour retomber encore. La foi chrétienne triomphait sur ce théâtre éminent. Elle faisait la conquête d'un grand nombre d'âmes droites et sincères, et fortifiait son empire dans les cœurs des néophytes. Une journée ne suffit pas néanmoins pour faire rendre les armes à l'adversaire de Byeok. Les discussions furent reprises pendant trois jours ; mais elles n'eurent pour résultat que de montrer de plus en plus la beauté et la solidité de la nouvelle doctrine. Alors Ga-hwan, entièrement vaincu, n'ayant plus aucun subterfuge à mettre en avant, dit ces mémorables paroles : « Cette doctrine est magnifique, elle est vraie ; mais elle attirera des malheurs à ses partisans. Que faire ? » Il se retira, et, depuis cette époque, n'ouvrit plus la bouche au sujet de la religion chrétienne, et ne s'en occupa aucunement<sup>26</sup>.

Byeok profita, pour faire de nouvelles conversions, de la gloire qu'il venait d'acquérir, mais bientôt un nouvel adversaire, apprenant les résultats de la fameuse conférence et les progrès de la foi, voulut, lui aussi, entrer en lice avec ses défenseurs. C'était Yi Gi-yang<sup>27</sup>, non moins remarquable par son érudition que par la haute position de sa famille. Byeok, fort de la vérité qu'il annonçait, n'était pas homme à éviter cette rencontre. Il développa l'origine du ciel et de la terre, le bel ordre du monde dans toutes ses parties, et les preuves de la Providence. Il expliqua la nature de l'âme humaine et de ses différentes facultés, l'admirable harmonie des peines et des récompenses futures avec les actes de chacun pendant sa vie : enfin il démontra que la vérité de la religion chrétienne s'appuie sur des principes inattaquables. Gi-yang, ne pouvant soutenir la discussion, garda le silence. Il semblait croire au fond du cœur, mais il ne pouvait se décider à l'avouer franchement. Aussi, quand il se fut retiré, Byeok dit en parlant de ces deux docteurs : « Ces deux Yi ne savent que répondre ; mais comme ils n'ont aucun désir de pratiquer la religion, il n'y a rien à en espérer. »

Cependant Byeok, afin de favoriser la propagation rapide de l'Évangile et d'établir solidement la religion chrétienne dans son pays, songeait à lui donner pour appuis quelques personnages dont la science et la réputation pussent imposer le respect et captiver les esprits. Ne comptant plus sur ceux dont il a été parlé plus haut, il jeta les yeux sur la famille Gwon de Yanggeun<sup>28</sup>, qui, auparavant, avait manifesté de bonnes dispositions. Cette famille, déjà dans les honneurs au temps des Goryeo, s'était, lors du changement de dynastie, ralliée une des premières au nouveau roi, et depuis, son crédit n'avait fait qu'augmenter. Gwon Cheol-sin, surnommé Nok-am, le promoteur des conférences de la pagode dont il a été question au commencement de cette histoire, et l'un des plus célèbres docteurs du temps, en était alors le chef. Il était l'aîné de cinq frères, tous renommés pour leur science et leur bonne conduite, parmi lesquels on distinguait surtout le troisième, Il-sin<sup>29</sup> surnommé Jik-am. Les cinq frères Gwon avaient un grand nombre de disciples, venus de toutes les parties du royaume. Byeok

<sup>26</sup> Dallet nous prépare à l'ironie par laquelle, en mars 1801, Yi Ga-hwan et Gwon Cheol-shin moururent ensemble en prison, alors que le premier n'avait jamais accepté la foi et que le second avait apostasié.

<sup>27</sup> 이기양 Yi Gi-yang 李基讓 (1744-1802)

<sup>28</sup> 양근 楊根 Yanggeun (Aujourd'hui Obin-ri, Yangpyeong-eup, Yangpyeong-gun, Gyeonggi-do.)

<sup>29</sup> 권일신 Gwon Il-shin 權日身 dit 직암 稷庵 Jik-am (?-1791) François-Xavier.

pensa donc qu'il serait très-utile de convertir ces savants et d'en faire les propagateurs et les soutiens de la religion.

À la neuvième lune de cette même année *gapsin* (1784), il se rendit dans leur maison à Gamsan, dans le district de Yanggeun. Dès qu'il fut arrivé, les conférences sur la religion recommencèrent, et bientôt la vérité brilla dans tout son jour. L'aîné, Cheol-sin, âgé d'environ cinquante ans, qui avait passé sa vie à approfondir la philosophie et la morale des livres sacrés des Chinois, hésita d'abord. Sans résister à la lumière de l'Évangile, il ne pouvait se décider à perdre en un instant tout le fruit des immenses travaux qui avaient fait sa réputation. Ce ne fut qu'un peu plus tard qu'il embrassa la religion, et fut baptisé sous le nom d'Ambroise. Sa foi constante et sa sainte vie lui méritèrent une belle couronne, comme nous le verrons dans la suite. Mais le troisième frère Il-sin se convertit de suite, et bientôt sa ferveur extraordinaire, son zèle éclairé, justifiaient pleinement les espérances de Byeok. Non content de pratiquer lui-même, il se mit à instruire tous les membres de sa famille et commença à prêcher la foi à ses amis et connaissances, avec tout le succès que lui assurait l'autorité de son nom, de sa science et de ses vertus. Dieu bénit tellement ses efforts, que le district de Yanggeun peut, à juste titre, être considéré comme le berceau de la religion en Corée.

Ce fut vers ce temps que Pierre Seung-hun, qui avait reçu le baptême à Péking, conféra lui-même ce sacrement à Byeok et à Il-sin. Le choix des noms de baptême ne se fit pas d'une manière indifférente. Yi Byeok avait commencé l'œuvre de la conversion de la Corée : il avait ainsi préparé les voies à la venue du Sauveur, Il fut décidé qu'il s'appellerait Jean-Baptiste. Gwon Il-sin, voulant se consacrer à la prédication de l'Évangile, prit pour son patron saint François-Xavier, l'apôtre de l'Orient, afin d'en faire son modèle et son protecteur. C'est sous ce nom que nous le désignerons désormais.

Ces trois hommes, Pierre, Jean-Baptiste et François-Xavier marchaient d'un pas égal dans la noble voie qu'ils s'étaient tracée, et profitaient de toutes les occasions pour faire briller la lumière de la foi aux yeux de leurs compatriotes. Jusqu'alors la prédication de l'Évangile s'était faite ouvertement et sans entraves, mais déjà il était facile de prévoir que la vérité ne se répandrait pas sans combats. Les contradictions commençaient à s'élever. Les préjugés bien connus du gouvernement et du peuple coréens faisaient craindre de prochaines violences. Ces prévisions ne découragèrent pas nos trois prédicateurs. Ils continuèrent à annoncer Jésus-Christ, et la foi lit de grands progrès. Xavier Gwon surtout, soit par lui-même, soit par ses disciples, obtint des succès prodigieux.

La prédication avait commencé à la capitale, et dans la province attenante ; mais bientôt la parole de vie fut portée dans les autres parties de la Corée.

Il y avait alors dans la maison de Xavier Gwon un jeune homme nommé Yi Dan-won ou bien Yi Jon-chang<sup>30</sup>. Il était né dans le village de Yeosaul<sup>31</sup>, au district de Cheonan, province de Chungcheong, sur les limites de la grande et fertile plaine de Naepo, et appartenait à une honnête famille de cultivateurs. Ayant reçu de la nature des talents peu ordinaires, il se livra d'abord chez lui à l'étude des lettres, mais bientôt le désir de s'instruire plus complètement fit naître dans son esprit la pensée d'aller étudier auprès de quelque maître célèbre. Les docteurs Gwon étaient alors en grande réputation. Dan-won se rendit auprès d'eux et se fit leur disciple. Xavier Gwon fut charmé du bon esprit et des belles qualités de son nouvel élève. Il lui donnait ses soins, déjà depuis un certain temps, lorsqu'il eut le

<sup>30</sup> 이존창 Yi Jon-chang 李存昌 ou 이단원 Yi Dan-won 李端源 (1752-1801)

<sup>31</sup> 여사울 餘村 Yeosaul (Aujourd'hui 예산군 신암면 신종리 Yesangun Sin-ammyeon Sinjong-ri)

bonheur de devenir chrétien. Aussitôt, il fit connaître la religion à Dan-won, s'appliquant à lui enseigner non seulement les principaux articles de la foi, mais surtout les devoirs de la vie chrétienne, et la manière de les remplir. Il réussit au delà de toute espérance. Yi Dan-won fut baptisé sous le nom de Louis de Gonzague, et reçut de son maître la mission de retourner dans son pays pour y prêcher à son tour. Il revint donc dans sa province, et convertit en très-peu de temps sa famille, ses proches, ses amis et une multitude de personnes que sa réputation de savoir et de vertu attirait de toutes parts. Ainsi furent jetés les premiers fondements de la célèbre chrétienté du Naepo, qui a toujours été depuis une pépinière de fervents chrétiens et d'illustres martyrs.

À Xavier Gwon devait aussi revenir la gloire d'établir sur des bases solides, la chrétienté de la province de Jeolla, dans la partie méridionale du royaume, en convertissant Yu Hang-geom<sup>32</sup>, qui fut appelé Augustin au baptême. Augustin appartenait à une des classes les moins élevées de la noblesse, mais son mérite personnel et sa grande fortune lui donnaient beaucoup d'influence. Il habitait à Chonam, au district de Jeonju. Ayant entendu parler de la nouvelle religion, il fut attiré par la réputation des hommes fameux qui l'embrassaient, et voulant examiner les choses par lui-même, il vint dans la famille Gwon. À peine eut-il connu les principes de la religion chrétienne, que son âme droite se rendit, et il voulut commencer de suite à la pratiquer. De retour chez lui, il instruisit immédiatement sa nombreuse famille, et annonça aussi la bonne nouvelle à ses amis, voisins et connaissances. Sa ferveur, son zèle et sa constance peuvent le faire regarder comme la pierre angulaire des chrétientés des provinces méridionales. Vers cette même époque. Paul Ji-jong<sup>33</sup>, demeurant aussi dans la province de Jeolla, au district de Jinsan<sup>34</sup>, reçut la foi par le moyen de Kim Beom-woo, dont nous parlerons plus tard.

Dans les pays plus rapprochés de la capitale, nous devons signaler la famille Jeong, comme ayant beaucoup contribué à la propagation de l'Évangile. Cette famille, depuis longtemps célèbre, était originaire de Yeosu, et demeurait alors à Majae, district de Gwangju, province de Gyeonggi. C'est à elle qu'appartenaient les deux frères Yak-jeon and Yak-yong, qui prirent part aux premières conférences de Byeok. Elle comptait encore plusieurs autres membres respectés<sup>35</sup>, qui secondèrent admirablement à cette époque le mouvement religieux. Il faut aussi mentionner la noble famille de Luc Hong<sup>36</sup>, dit Nak-min. Les deux frères étaient dans les charges publiques. Ils furent tous instruits et baptisés, par Pierre Seung-hun.

Dans la classe moyenne, ceux qui travaillèrent le plus à répandre la religion, dès le commencement, furent Mathias Choe<sup>37</sup>, Saba Ji<sup>38</sup> et Jean Choe. Mathias Choe In-gil<sup>39</sup>, d'une famille d'interprètes, fut instruit par Byeok. Sabas Ji dit Jang-hong, d'une famille de

<sup>32</sup> 유항검 Yu Hang-geom 柳恒儉 (1756-1801) Augustin. Bienheureux.

<sup>33</sup> 윤지충 Yun Ji-chung 尹持忠 (1759-1791) Paul. Bienheureux

<sup>34</sup> Dallet écrit Tsin-sou qui est vraisemblablement Jinsan 珍山 mais qui est situé à Geumsan-gun dans la province de Chungcheong.

<sup>35</sup> Surtout le troisième frère, 정약중 Jeong Yak-jong 丁若鍾 (1760-1801) Augustin, qui seul n'a pas apostasié mais était un membre dirigeant de l'Église, est mort martyr et est Bienheureux. Son fils, Jeong Ha-sang, fut martyrisé en 1839 et est Saint.

<sup>36</sup> 홍낙민 Hong Nak-min 洪樂敏 (1751-1801) Luc. Bienheureux.

<sup>37</sup> 최인길 Choe In-gil 崔仁吉 (1765-1795) Matthias. Bienheureux.

<sup>38</sup> 지항 Ji Hwang 池瓚 (1767-1795) Saba. Bienheureux.

<sup>39</sup> 최인길 Choe In-gil 崔仁吉 (1765-1795) Matthias. Bienheureux.

musiciens attachés à la cour, se présenta lui-même pour se faire instruire. D'un naturel simple, respectueux et diligent, après avoir bien étudié la religion, il s'appliqua avec ferveur à aimer Dieu, et son unique désir était de pouvoir mourir pour lui. Aussi s'exposait-il avec joie aux dangers, aux privations et aux souffrances. Jean Choe<sup>40</sup>, dit Chang-hyeon, et plus connu par son surnom de Gwan-cheon, appartenait lui aussi à une famille d'interprètes. C'était un homme actif et infatigable. Dès qu'il eut embrassé la religion, il copia de sa main tous les livres qui en traitaient, et par là, rendit d'immenses services. Sa réputation de copiste devint si grande, que tous les chrétiens qui désiraient des livres, s'adressaient à lui pour en obtenir. On lui attribue la traduction coréenne du livre chinois intitulé : Explication des Évangiles des dimanches et fêtes<sup>41</sup>.

Pour bien comprendre cette diffusion rapide de la doctrine chrétienne, il n'est pas inutile de se rappeler ce que nous avons dit dans l'introduction, sur la nature des relations habituelles de société dans ce pays. Les appartements des femmes, chez les nobles et les riches, se trouvant à l'intérieur et entièrement séparés, les rapports entre hommes n'en sont que plus libres et plus multipliés. Le devant de chaque maison, où réside habituellement le maître, est comme un salon de réception, toujours ouvert, où tous, amis ou étrangers, connus ou inconnus, peuvent entrer, s'asseoir, boire le thé, fumer, et prendre part à la conversation. Les Coréens, naturellement flâneurs et bavards, sont continuellement par voies et par chemins. Ceux qui n'ont rien à faire chez eux, vont de salon en salon, en quête de nouvelles. S'occupant peu ou point de politique, ils parlent science, littérature, se communiquent le résultat de leurs études, comparent leurs travaux littéraires, etc. Il est facile d'imaginer combien la doctrine chrétienne, si étrange et si nouvelle pour eux, et prêchée par des docteurs si renommés, dut frapper la curiosité publique, et combien de personnes en parlèrent et en entendirent parler, dès son apparition en Corée.

Outre ceux dont nous avons donné les noms, beaucoup d'autres néophytes travaillèrent alors à faire briller aux yeux de leurs compatriotes la lumière qu'ils avaient reçue. Nous ne pouvons les désigner tous ici. Nous n'avons fait connaître que les plus célèbres, dont le nom reviendra souvent dans le cours de cette histoire.

---

<sup>40</sup> 최창현 Choe Chang-hyeon 崔昌顯 dit Gwan-cheon 관천 冠泉 (1759-1801) Jean. Bienheureux.

<sup>41</sup> Les deux livres portaient le même titre, 聖經直解, prononcé en chinois *Tian zhu jiang sheng* et en coréen *Seongyeong Jikhae*, écrit par Manuel Dias le Jeune, un jésuite portugais (1574-1659).

### Chapitre 3. Premières épreuves. — Rapports de l'Église coréenne avec l'Évêque de Péking.

Quelques jours avant sa mort, Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit : « Si le grain de froment tombant en terre, ne meurt pas, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. Celui qui aime sa vie, la perdra, et celui qui hait sa vie, la garde pour l'éternité. » Ces paroles divines sont vraies pour tous les hommes, partout et toujours. La foi de chaque chrétien ne s'enracine et ne vit que par la mortification et la souffrance ; la foi de chaque peuple ne s'enracine, ne grandit, ne se développe, qu'arrosée du sang des martyrs.

La nouvelle Église de Corée allait bientôt en faire l'expérience. Mais le Dieu miséricordieux qui proportionne l'épreuve à notre faiblesse, ne permit tout d'abord qu'un commencement de persécution, assez pour avertir les néophytes, et leur montrer ce qu'ils devaient attendre, pas assez pour les décourager. Leur nombre augmentait tous les jours, mais le nombre et la violence de leurs ennemis augmentaient plus rapidement encore. Le roi cependant n'avait jusqu'alors pris aucun parti, et l'affaire dont nous allons parler semble avoir eu lieu sans sa coopération.

Au commencement de l'année *eul-sa* (1785), un an à peine depuis que l'Évangile avait été introduit en Corée, le ministre des crimes, Kim Hwa-jin<sup>1</sup>, voulut en arrêter les progrès par quelque coup d'éclat, de nature à jeter la terreur dans les esprits. N'osant pas s'attaquer directement aux chefs bien connus des chrétiens, il fit saisir et traduire à son tribunal Kim Beom-woo<sup>2</sup>, nommé Thomas au baptême.

Thomas, né à la capitale, appartenait à une des principales familles d'interprètes. Appliqué aux études et ami de la science, il s'était lié avec Yi Byeok, et c'est par lui qu'il fut instruit de la religion en 1784. Répondant aussitôt à l'appel de la grâce, il se mit à pratiquer avec ferveur, instruisit et convertit, non-seulement sa famille tout entière, mais encore un certain nombre de ses amis, surtout dans la classe des interprètes.

Appelé devant le ministre des crimes<sup>3</sup>, et sommé de renoncer à sa religion, Thomas, soutenu par la grâce divine, refusa avec constance d'apostasier. Il fut appliqué à diverses tortures : mais il ne fléchit pas un seul instant. Xavier Gwon ayant appris ce qui se passait, crut indigne de lui d'abandonner son fidèle coreligionnaire. Accompagné de plusieurs autres chrétiens, il se rendit devant le ministre : « Tous, s'écria-t-il courageusement, tous nous professons la même religion que Kim Beom-woo. Nous voulons partager le sort que vous lui

---

<sup>1</sup> 김화진 Kim Hwa-jin 金華鎭 (1728-1803)

<sup>2</sup> 김범우 Kim Beom-woo 金範禹 (1751-1787) Thomas.

<sup>3</sup> La source de Dallet n'a pas expliqué qu'en 1785 les serviteurs du ministère de la Justice avaient fait irruption dans un service catholique qui avait lieu dans la maison de Thomas Kim, dans le quartier nommé Myeongryebang (明禮坊), après avoir vu un certain nombre de personnes se rassembler et en supposant qu'ils jouaient illégalement. Ceci est connu en coréen sous le nom de « Eulsa chujojeokbal sageon » 乙巳秋曹摘發事件. Embarrassés de constater que tous les personnages principaux du groupe étaient des Yangban qui ne jouaient pas mais priaient, ils les renvoyèrent chez eux puisqu'ils n'avaient aucune autre juridiction sur eux. Mais Thomas Kim n'était qu'un Jungin 中人 (« classe moyenne ») et il a donc dû subir de sévères punitions, peut-être par méchanceté. À cette époque, le terme « catholique » était à peine connu et les autorités ne pouvaient probablement pas reconnaître au début l'aspect religieux du groupe. Thomas fut envoyé en exil à Danyang mais avait été battu avec une telle violence qu'il mourut quelques mois plus tard. Sa maison se trouvait quelque part près de l'endroit où la cathédrale de Myeongdong a été construite vers 1900.

réservez. « Le ministre ne crut pas prudent d'attaquer des personnages aussi puissants et aussi distingués. Il les fit renvoyer, sans les écouter, et n'en continua pas moins de persécuter Thomas. Après divers supplices, dont le détail n'est pas connu, ne pouvant triompher de la foi et de la constance du chrétien, il le condamna à l'exil dans la ville de Danyang, à l'extrémité orientale de la province de Chungcheong. Dans le lieu de son exil, Thomas Kim continua à pratiquer publiquement sa religion. Il faisait à haute voix ses prières, et instruisait tous ceux qui voulaient l'entendre. Son courage et sa patience ne se démentirent pas un seul instant. Il mourut des suites de ses blessures, quelques semaines après son arrivée à Danyang, selon les uns, ou selon d'autres, deux ans plus tard. Telle fut la fin du premier martyr qui, sur la terre de Corée, donna sa vie pour Jésus-Christ.

Cette affaire n'eut pas d'autres suites. Mais elle était suffisante pour montrer aux chrétiens qu'il faut non-seulement professer l'Évangile de bouche, mais aussi être prêt, le cas échéant, à signer de son sang sa profession de foi. Aussitôt la terreur se répandit, surtout à la capitale et dans les environs. Le Tae-hak-saeng<sup>4</sup> (太學生 savant précepteur<sup>5</sup> du roi) nommé Jeong Suk 鄭淑, fit publier alors une circulaire violente contre les chrétiens, engageant leurs parents et amis à rompre ouvertement et complètement avec eux. Ce document, daté de la troisième lune, 1785, est la première pièce publique connue, qui attaque officiellement le christianisme. Plusieurs familles firent tous leurs efforts, par prières et par menaces, pour obtenir l'apostasie de ceux de leurs membres qui avaient embrassé la religion. Il y eut alors de glorieuses confessions, mais il y eut aussi des défections déplorables, même parmi ceux qui semblaient être les colonnes de la nouvelle Église. Pierre Yi Seung-hun et Jean-Baptiste Byeok, étaient désignés par la voix publique, comme les principaux chefs et auteurs du christianisme ; aussi, ceux de leurs parents qui n'avaient pas embrassé la foi, épouvantés du supplice de Thomas Beom-woo, mirent tout en œuvre pour les faire renoncer à une religion qui allait attirer des malheurs sur eux et sur leur famille. Ils ne réussirent que trop, dans leur funeste dessein.

Le frère cadet de Seung-hun, appelé Yi Ji-hun<sup>6</sup>, témoignait surtout une haine violente contre la religion. Il employa tous les moyens pour décourager son aîné et le faire changer de résolution. Poussé à bout par ces persécutions domestiques qui se renouvelaient tous les jours, Seung-hun finit par céder. Il brûla ses livres de religion et fit un écrit pour se justifier devant le public d'avoir été chrétien.

Le père de Byeok, homme d'un naturel emporté, n'avait jamais voulu entendre parler de la nouvelle doctrine. Il fit des efforts inouïs pour arracher la foi du cœur de son fils. Ne pouvant y réussir, il tomba dans le désespoir, et, un jour, se passa une corde autour du cou pour se donner la mort. Byeok, ébranlé à la vue de semblables scènes, sentait son courage faiblir. Toutefois, il ne se rendait pas encore. Un chrétien, indigne de ce nom, vint près de lui pour achever de le perdre. Il y employa toutes les ruses, tous les mensonges imaginables, jusqu'à ce qu'enfin, fatigué de vexations, trompé par l'apostat, troublé par la vue et par les paroles de son père au désespoir, Byeok céda. Reculant devant une apostasie manifeste, il usa de mots à double sens pour dissimuler sa foi. Son cœur avait défailli ; Dieu n'y avait plus la première place, et Dieu le rejetait, car il est écrit : celui qui aime son père ou sa mère plus que

---

<sup>4</sup> 이용서 Yi Yong-seo 李龍舒

<sup>5</sup> Il n'était pas un 'précepteur' du roi mais un conseiller.

<sup>6</sup> 이지훈 Yi Ji-hun 李致薰 (1759-1822)



moi, n'est pas digne de moi. Depuis ce temps, circonvenu par ses proches et ses amis païens, il ne put avoir aucun rapport avec les chrétiens. Les relations coréennes racontent qu'il fut horriblement persécuté par les remords. Il devint morne, silencieux, mélancolique. Jour et nuit il versait des larmes, et souvent on l'entendait pousser des gémissements douloureux. Il ne pouvait plus se livrer au sommeil, il ne se dépouillait même plus de ses habits. S'il mangeait, c'était sans appétit, sans goût et sans profit pour son corps. Peu à peu cependant, les agitations de sa conscience se calmèrent ; les derniers efforts de la grâce se faisaient à peine sentir. Sa santé se rétablit, et on dit même que le désir des dignités pénétra dans son cœur. Quoi qu'il en soit, il n'eut le temps d'en posséder aucune. Au printemps de l'année *byeong-o* (1786), il tomba malade de la peste qui sévissait alors (le *io-ping* des Chinois, espèce de typhus), et mourut à l'âge de trente-trois ans, après huit jours de maladie. Il a été impossible de savoir d'une manière certaine comment se passèrent ses derniers moments. On prétend que des chrétiens purent parvenir jusqu'à lui, pour l'exhorter au regret de son crime, mais cette tradition n'est appuyée sur aucun document authentique.

Espérons néanmoins que Dieu aura fait miséricorde à celui dont le zèle et les grandes qualités ont tant servi à introduire et propager l'Évangile en Corée, et qu'à l'instant suprême, il lui aura accordé la grâce du repentir.

Cependant la foi du petit troupeau, ébranlée un instant, n'était point anéantie. Si la chrétienté était dans le deuil à l'occasion de l'apostasie de quelques-uns de ses membres, elle était en même temps consolée par la constance du plus grand nombre au milieu des persécutions domestiques, souvent plus difficiles à supporter que celles des juges et des bourreaux. Les conversions se multipliaient. Louis de Gonzague Tan-won<sup>7</sup>, le disciple de Xavier Gwon, continuait à prêcher l'Évangile dans la plaine du Naepo. Ses grands talents, joints à un don particulier de captiver les âmes, lui attiraient chaque jour de nouveaux auditeurs, et bien peu résistaient à ses prédications. Aussi le nombre des chrétiens augmentait considérablement dans cette province. Ce n'étaient plus seulement des familles de nobles et de lettrés qui embrassaient la foi ; les cultivateurs, les hommes de labeur, les gens du bas peuple, les pauvres, recevaient, eux aussi, le don de Jésus-Christ. Ils arrivaient de loin, en foule, pour entendre la bonne nouvelle, et demeuraient souvent plusieurs jours, nourris et logés par les chrétiens. Un de ces derniers, nommé Won Dong-ji<sup>8</sup>, qui plus tard reçut la couronne du martyr, est resté célèbre pour sa généreuse hospitalité. Il recueillait et traitait chez lui un grand nombre des auditeurs de Louis de Gonzague, et c'est alors que prit naissance ce dicton populaire : « On va chercher la science dans la maison de Yi Tan-won comme on va chercher la nourriture dans celle de Won Dong-ji. »

De son côté, François-Xavier Gwon, qui s'occupait toujours très-activement à la prédication, sentit le besoin de se retirer quelque temps dans la solitude. Il avait compris à l'école de l'Esprit-Saint qui fut en cela son seul maître, qu'avant tout il faut se sanctifier soi-même, si l'on veut être utile aux autres. Dans ce but, il forma la résolution de faire une retraite spirituelle en règle, et pour exécuter plus facilement son dessein, il quitta momentanément sa famille, et se retira secrètement dans une pagode déserte située dans les montagnes Yongmun-san 龍門山. Un seul de ses amis, Justin Jo, dit Dong-seom (趙東暹), l'accompagnait. Arrivés dans la pagode, ils convinrent de ne pas se dire un seul mot, pendant tout le temps de la retraite. Ils y passèrent huit jours entiers, uniquement occupés aux

<sup>7</sup> 이존창 Yi Jon-chang 李存昌 (1752-1801) dit Tan-won 檀원 端源. Louis de Gonzague.

<sup>8</sup> 원동지 Won Dong-ji 元同知. Dong-ji n'était qu'un surnom pour un vieil homme de classe inférieure.

exercices spirituels que leur suggéra le désir d'imiter Notre-Seigneur et ses saints. Une pratique si conforme au véritable esprit du Christianisme leur obtint certainement de Dieu des grâces abondantes pour eux et pour ceux qu'ils instruisirent après leur retraite. L'année suivante, *jeong-mi* (1787), les clameurs contre la religion se calmèrent peu à peu, les contradictions furent moins vives, et plusieurs de ceux qui avaient cédé à l'orage, manifestèrent leur repentir. Pierre Yi Seung-hun, entre autres, qui avait succombé par faiblesse, revint<sup>9</sup> de nouveau trouver François-Xavier Gwon et les frères Jeong, Yak-yong et Yak-jeon. Ceux-ci le reçurent à bras ouverts.

C'est vers cette époque<sup>10</sup> que, pour favoriser la propagation de l'Évangile, et confirmer dans la foi les néophytes, François-Xavier Gwon, Pierre Yi, les frères Jeong et autres chrétiens influents formèrent le dessein d'établir entre eux la hiérarchie sacrée. Cette pensée, quelque étrange qu'elle semble, était néanmoins bien naturelle. N'ayant pas le bonheur, comme les chrétiens de Chine leurs modèles, de posséder des pasteurs venus de l'Occident, les chrétiens de Corée comprenaient cependant très-bien qu'une église ne peut pas subsister sans chef. Dans leur ignorance sur la nature du sacerdoce, sur sa transmission par une chaîne non interrompue qui remonte jusqu'au souverain Prêtre Jésus-Christ, ils crurent ne pouvoir rien faire de mieux que de se créer à eux-mêmes, des évêques et des prêtres.

Pierre Seung-hun avait vu à Péking la hiérarchie catholique en action : l'évêque, les prêtres et les autres clercs inférieurs. Il avait assisté aux saints mystères dans l'église de cette ville. Les sacrements avaient été administrés en sa présence. Il rappela tous ses souvenirs, et à l'aide des diverses explications qui se trouvent dans les livres liturgiques ou dogmatiques à l'usage des chrétiens, on arrêta un système complet d'organisation, et on procéda de suite à l'élection des pasteurs.

François-Xavier Gwon, que sa position, sa science et sa vertu mettaient au premier rang, fut nommé évêque<sup>11</sup>. Pierre Yi Seung-hun, Louis de Gonzague Yi Tan-won, Augustin Yu Hang-geom 柳恒儉, Jean Choe Chang-hyeon 崔昌賢 et plusieurs autres<sup>12</sup>, furent élus prêtres. On ignore s'il y eut quelque cérémonie, ressemblant à une consécration ou ordination. Chacun se rendit immédiatement à son poste, et ils commencèrent une sorte d'administration des chrétiens, prêchant, baptisant, confessant, donnant la confirmation, célébrant les saints mystères, et distribuant la communion aux fidèles. Ces sacrements sont les seuls que nous trouvons mentionnés dans les mémoires du temps. Le baptême donné par ces pasteurs était évidemment valide, et conférait la grâce de la régénération. Les autres sacrements qu'ils administraient étaient évidemment nuls. Néanmoins, il est certain que leur ministère réchauffa partout la ferveur, et donna un nouvel élan à la propagation de la foi dans tout le royaume. On parle encore de l'enthousiasme des chrétiens, de leur sainte ardeur pour assister aux cérémonies et pour recevoir les sacrements. La grand'mère du célèbre martyr André Kim, le premier prêtre indigène de la Corée, a raconté que Louis de Gonzague Yi, son oncle, par qui elle avait été baptisée, se servait d'un calice d'or pour célébrer le sacrifice. Les ornements sacrés étaient confectionnés avec de riches soieries de Chine. Ils n'avaient pas la forme de nos chasubles, mais ils étaient semblables à ceux dont les Coréens font usage dans

---

<sup>9</sup> Bien qu'il semble s'être retiré brièvement en 1785, il était toujours actif dans la communauté plus tard la même année, de sorte que cette indication d'un retour en 1787 semble peu probable.

<sup>10</sup> Dallet semble vouloir dire 1787 mais en réalité les célébrations eucharistiques avaient commencé en 1786.

<sup>11</sup> Il semble qu'en fait le titre « Évêque » n'ait pas été utilisé.

<sup>12</sup> Il n'est pas sûr qu'il y en ait eu tant d'autres.

leurs sacrifices. Les prêtres portaient le bonnet usité en Chine, dans les cérémonies du culte catholique. Pour entendre les confessions des fidèles, ils se plaçaient sur un siège élevé sur une estrade, et les pénitents se tenaient debout devant eux. Les pénitences ordinaires étaient des aumônes, et pour les fautes les plus graves, le prêtre frappait lui-même le coupable sur les jambes avec une verge. Accoutumés, selon les lois de l'étiquette coréenne, à fuir la vue des femmes de condition, les prêtres refusèrent d'abord de les confesser ; mais les instances furent si vives qu'il fallut y consentir. Ils ne faisaient pas la visite des chrétientés, mais on venait auprès d'eux leur demander les sacrements. Ils voyageaient à pied, et s'excitaient toujours à éviter le faste et l'orgueil.

À la capitale, Jean Choe Gwan-cheon 崔貫泉 loua une maison pour l'administration des sacrements. Plein d'activité et doué d'une grande pénétration d'esprit, il réglait toutes les affaires, recevant les prêtres et préparant les chrétiens. Jour et nuit, il était occupé à ce ministère, sans redouter ni les embarras ni les fatigues ; il était comme le catéchiste général de la chrétienté. Son père, quoique ne pratiquant pas la religion, était loin de s'opposer aux nombreuses réunions qui se faisaient chez lui ; il les protégeait, au contraire, de tout son pouvoir.

Ce clergé coréen improvisé continua ainsi ses fonctions pendant près de deux ans<sup>13</sup>, avec de grands succès et dans une parfaite bonne foi. Mais en l'année *gi-yu* (1789), certains passages des livres de religion, examinés plus minutieusement, firent naître dans l'esprit des prêtres et de l'évêque des doutes sérieux sur la validité de leur élection et de leur ministère. Ils conclurent qu'il fallait de suite renoncer à toute administration comme à une entreprise téméraire, et prirent la résolution d'écrire à l'évêque de Pékin pour le consulter à ce sujet. Après s'être ainsi avancés devant toute la chrétienté, il dut leur en coûter beaucoup, pour abandonner immédiatement leur position, au risque de s'exposer à la risée publique. Mais leurs intentions étaient droites, leur foi sincère, et ils ne voulurent, sous aucun prétexte, s'exposer à profaner les choses saintes. Ils reprirent donc immédiatement leur place parmi les simples fidèles, et ne s'occupèrent plus qu'à instruire les nouveaux chrétiens, et à prêcher la foi aux Gentils.

La lettre consultative à l'évêque de Pékin<sup>14</sup> ayant été rédigée par Pierre Yi Seung-hun et François-Xavier Gwon, on rechercha les moyens de la faire parvenir sûrement. L'ambassade annuelle offrait une occasion naturelle. Mais il fallait trouver un homme capable et dévoué qui voulût accepter la périlleuse mission d'établir des relations nécessairement secrètes, avec l'Église de Chine. Il n'y avait pas de chrétien dans l'ambassade : il fallait y en faire entrer un à l'insu des païens. On jeta les yeux sur le catéchumène Paul Yun Yu-il<sup>15</sup>, pour ce rôle important. Paul Yun descendait d'une famille noble du district de Yeosu. Il avait été disciple des Gwon, et François-Xavier l'avait instruit des vérités de la religion. Son caractère doux et affable et sa grande discrétion le rendaient propre à l'entreprise projetée. Il accepta la mission qu'on lui confiait, se chargea de la lettre à

---

<sup>13</sup> La chronologie exacte de ces événements n'est pas tout à fait clair. Les célébrations auraient pu s'arrêter en 1787 ou 1788, mais elles semblent avoir continué pendant un certain temps, même après que des doutes aient surgi. Il y a probablement eu aussi du retard à contacter Pékin en raison de la pauvreté de la communauté ainsi que des persécutions.

<sup>14</sup> Écrite probablement en 1789, la lettre était adressée aux missionnaires français de l'Église du Nord de Pékin, et non à l'évêque. Une traduction en français existe dans les archives de la Propaganda à Rome.

<sup>15</sup> 윤유일 Yun Yu-il 尹有一 (1760-1795) Paul. Bienheureux.

l'évêque, et déguisé en marchand, partit pour Péking à la dixième lune de cette même année 1789.

La route de Séoul à Péking est de trois mille lis, plus de trois cents lieues. Ce long voyage, fait pendant l'hiver, dans un pays étranger, est très-pénible et offre des dangers véritables. Il n'est pas rare de voir plusieurs personnes de l'ambassade succomber à la suite de maladies contractées en route. Les fatigues ordinaires étaient bien plus grandes encore pour Paul qui, appliqué dès l'enfance à l'étude, et habitué à une vie sédentaire, n'avait aucune expérience des voyages, et se trouvait isolé au milieu de compagnons inconnus, sans aucun appui humain. Il dut cependant faire la route à pied, comme tous ceux dont il simulait la profession, et enfin, malgré mille difficultés, soutenu qu'il était par la grâce toute-puissante de Dieu, il arriva heureusement à Péking. Il se rendit aussitôt auprès de l'évêque<sup>16</sup>, lui remit la lettre dont il était porteur, et lui raconta dans le plus grand détail tout ce qui s'était passé en Corée, les joies et les tribulations de la chrétienté naissante. L'arrivée inattendue de Paul causa une joie bien vive dans l'église de Péking. La présence de ce chrétien, venu d'un royaume où jamais aucun prêtre n'avait prêché le nom de Jésus-Christ, et expliquant de quelle manière admirable la foi s'y était propagée, fut le plus doux des spectacles pour les missionnaires et surtout pour l'évêque, Mgr Govea, qui se hâta d'écrire une lettre pastorale à ces nouvelles ouailles que Dieu lui donnait.

Au printemps de l'année *gyeong-sul* (1790), Paul reprit à la suite de l'ambassade la route de sa patrie. Il avait reçu à Péking les sacrements de Baptême, d'Eucharistie et de Confirmation<sup>17</sup>. Fortifié par ces secours célestes, il sut se tirer adroitement de tous les mauvais pas, passa la frontière sans exciter de soupçon et revint à la capitale, sans s'être attiré aucune fâcheuse affaire.

La réponse de l'évêque était écrite sur une pièce de soie, afin que Paul pût la cacher plus aisément dans ses habits, et l'introduire en Corée d'une manière plus sûre et plus facile. Elle était adressée à Pierre Yi et à Xavier Gwon. Le prélat commençait par exhorter les néophytes à rendre d'immortelles actions de grâces au Dieu très-bon et très-grand, pour l'incalculable bienfait de la vocation à la foi. Il les excitait à la persévérance et à l'emploi des moyens nécessaires pour conserver la grâce de l'Évangile. Venait ensuite une exposition abrégée des dogmes et de la morale chrétienne. Pierre et François-Xavier étaient repris pour s'être ingérés témérairement dans le ministère sacerdotal. L'évêque leur expliquait qu'ils ne pouvaient nullement célébrer les saints mystères et administrer les sacrements, à l'exception du baptême, parce qu'ils n'avaient pas reçu le sacrement de l'Ordre ; mais qu'ils élaient une action très-agréable à Dieu en instruisant et encourageant les chrétiens, et en convertissant les infidèles. Il les exhortait à persévérer dans cette conduite<sup>18</sup>.

---

<sup>16</sup> Il se rendit à l'église du Nord où il rencontre le Père Nicolas-Joseph Raux, chef des Lazaristes, arrivé à Pékin en 1785 pour remplacer les membres de l'ordre des Jésuites (aboli en 1773).

<sup>17</sup> (Dallet Note 24 : Paul fut baptisé à Péking par M. Raux, supérieur des missionnaires Lazaristes français en Chine, le 5 février 1790. Le frère Pansi fut son parrain, et peignit son portrait que l'on envoya à Saint-Lazare. — *Nouv. lettres édif.*, tome II, p. 321. — Ce frère, horloger et mécanicien habile, est nommé Paris dans d'autres documents. — *Ann. de la Prop. de la Foi*, p. 127.)

<sup>18</sup> Dans les archives de l'ancienne Propaganda Fidei de Rome, il existe des traductions françaises de trois lettres, écrites à l'origine en caractères chinois mais aujourd'hui perdues, qui offrent un récit légèrement différent. La première est une lettre envoyée par Augustin Yu Hang-geom à Yi Seung-hun, lui disant qu'il avait lu dans le livre *Seong-gyo Jeolyo* 聖教切要 (la traduction française de la lettre l'appelle *Cheng kiao Iva yao*) sur la nécessité de l'ordination pour conférer un « caractère » sacerdotal et que, puisqu'il ne l'avait pas reçu, ils n'avaient pas le droit de célébrer les sacrements. Cette lettre a été envoyée avec la sienne par Yi Seung-hun aux prêtres de l'Église du Nord à Pékin, leur disant qu'ils avaient immédiatement arrêté les célébrations des

Cette réponse, attendue si longtemps, ne laissait plus aucun doute. Elle fut reçue avec une entière soumission, et chacun se félicita de la prudence qu'on avait eue d'interrompre les fonctions du saint ministère.

Cependant, les chrétiens coréens avaient un grand désir de recevoir les sacrements. Enflammés par les récits de Paul Yun qui leur parlait de églises qu'il avait vues à Péking, des missionnaires européens venus des extrémités de la terre pour propager l'Évangile, des entretiens qu'il avait eus avec eux et des sacrements qu'il avait reçus, ils résolurent d'envoyer une nouvelle lettre à l'évêque de Péking, pour le supplier instamment de leur envoyer des prêtres qui pussent les instruire par la prédication, et les fortifier par l'administration des sacrements. L'occasion était favorable. Une ambassade extraordinaire allait partir pour féliciter l'empereur Qianlong 乾隆, qui célébrait, au mois de septembre 1790, la quatre-vingtième année de son âge. Paul Yun reprit donc le chemin de la Chine. Il était accompagné, dans ce second voyage, par un catéchumène nommé Woo 禹, officier du roi de Corée, chargé par ce prince de faire quelques emplettes à Péking. Nos deux députés arrivèrent sans accident, et remirent à l'évêque la lettre de leurs compatriotes.

Outre les instantes prières des néophytes pour obtenir un pasteur, cette lettre contenait aussi plusieurs questions sur les contrats de leur pays, sur les superstitions, sur le culte des ancêtres, et sur quelques autres points difficiles. Après avoir pris sur des matières de cette importance l'avis de missionnaires savants et zélés, l'évêque répondit aux questions des Coréens, leur promit de leur envoyer un prêtre, et leur fit connaître à quelle époque et de quelle manière ce prêtre se présenterait à la frontière, afin qu'ils pussent préparer et faciliter son entrée.

Le catéchumène Woo fut baptisé<sup>19</sup>, et reçut le nom de Jean-Baptiste. On lui remit un calice, un missel, une pierre sacrée<sup>20</sup>, des ornements, et tout ce qui était nécessaire pour la célébration du saint sacrifice. On lui apprit aussi à faire du vin avec des raisins, afin que tout fût prêt, à l'arrivée du missionnaire.

Paul et Jean-Baptiste repartirent de Péking au mois d'octobre. Ils arrivèrent heureusement dans leur pays, et rendirent la lettre de l'évêque et les objets qui leur avaient été confiés. L'Église naissante tressaillit de joie, dans l'espérance de posséder bientôt un prêtre, mais la décision sur les superstitions et le culte des ancêtres fut, pour plusieurs, une pierre de scandale et une cause d'apostasie.

Jusqu'alors les néophytes coréens, assidus aux observances chrétiennes qu'ils connaissaient, n'en avaient pas moins continué le culte superstitieux rendu aux parents défunts. L'ignorance et la bonne foi pouvaient les excuser, mais dès ce moment toute participation à de semblables pratiques, sacrifices, cérémonies, prostrations, etc., devenait impossible. L'Église leur déclarait par la bouche de l'évêque de Péking que le culte des ancêtres est contraire au culte de Dieu. Cette déclaration, rendue publique, devait blesser à la prunelle de l'œil toutes les classes de la population, car en Corée, la religion des lettrés ou le culte des ancêtres, est la religion de l'État. Toute infraction à ce culte est reçue avec une

---

sacrements par leur « hiérarchie improvisée » et leur demandant comment ils pourraient un jour être pardonnés. La troisième lettre est écrite par Yi Seung-hun après le retour de Yun Yu-il de Pékin avec la réponse apparemment plutôt réconfortante des prêtres. Il indique que Yun est sur le point de repartir pour Pékin et demande que lui-même soit autorisé à se retirer de sa position de leader de la communauté.

<sup>19</sup> Comme d'habitude, par les missionnaires français de l'Église du Nord.

<sup>20</sup> Traditionnellement, l'autel où la messe est célébrée doit comprendre une pierre d'autel consacrée dans laquelle une relique fragmentaire d'un saint a été scellée.

violente répulsion par l'opinion publique dans le pays tout entier, et l'omission des cérémonies requises sévèrement punie. Ces usages traditionnels, dont l'origine remonte très-haut, et qui ont été transmis fidèlement de génération en génération, sont aux yeux de tous la base de la société, le fondement de l'État, le point d'appui de tous les rapports naturels ; et malheur à celui qui a l'audace de les attaquer, même en paroles ! Il était dès lors facile de prévoir l'orage qui allait éclater, et le parti que les ennemis des chrétiens allaient tirer de leur conduite pour détruire et anéantir l'Église naissante.

Quelques chrétiens faibles en furent épouvantés, et cessèrent, dès ce jour, de pratiquer la religion. Parmi eux, nous avons la douleur de compter Pierre Yi Seung-hun, que la crainte avait déjà fait tomber d'une manière si déplorable quelques années auparavant. Il se retira chez lui et n'eut plus aucun rapport avec les chrétiens. Bien plus, cédant à l'ambition des dignités, il obtint successivement divers emplois publics<sup>21</sup>, ce qui, en ce pays comme en Chine, entraîne nécessairement une participation fréquente au culte idolâtrique. Désormais, nous ne le verrons plus paraître que de loin en loin, poursuivi, malgré sa défection, par le mépris des païens eux-mêmes, et ne pouvant parvenir à se laver auprès d'eux du crime d'avoir introduit la religion en Corée. C'est là, aux yeux des gentils, une espèce de péché originel qu'ils reprochent encore aujourd'hui à ses descendants. Malgré cette seconde chute d'un chef influent, la foi des néophytes ne paraît pas avoir été ébranlée, et le très-grand nombre, soumis d'esprit et de cœur à la décision de l'Église, continua à pratiquer avec ferveur, et renonça à tous les actes superstitieux.

Xavier Gwon, resté seul des trois premiers fondateurs de la chrétienté, redoubla de zèle pour raffermir, diriger et augmenter le petit troupeau. Il fut en cela merveilleusement secondé par Choe<sup>22</sup>, surnommé Gwan-cheon, âgé alors de trente et quelques années. De leur côté, Louis de Gonzague au Naepo, et Augustin Yu Hang-geom dans la province de Jeolla, ne se découragèrent point, et continuèrent à travailler de toutes leurs forces au progrès de l'Évangile.

C'est dans cette année (1790) qu'eut lieu la conversion de Choe Pil-gong<sup>23</sup>, appelé Thomas au baptême. Thomas Choe était né à la capitale, d'une famille de la classe moyenne. Ses ancêtres avaient été employés comme médecins par le gouvernement ; mais à cette époque Choe était réduit à une grande pauvreté, parce qu'il n'avait aucun protecteur pour obtenir un emploi. Son indigence l'avait même empêché de se marier. La franchise et la générosité faisaient le fond de son caractère, aussi embrassa-t-il la religion aussitôt qu'il en entendit parler. Dès le premier jour de sa conversion il montra une grande ferveur, ne pensant qu'aux choses spirituelles, et oubliant même de subvenir aux nécessités du corps. Ce saint enthousiasme ne se refroidit point avec le temps. Inaccessible à la crainte, il ne cessait de prêcher publiquement le christianisme, et il lui arrivait quelquefois de s'arrêter dans les rues, au milieu de la foule, et de s'écrier à haute voix : « Il faut nécessairement servir le grand Roi du ciel et de la terre. Comment ne pas servir le grand seigneur de toutes choses ? » Aussi, quoiqu'il fût nouveau chrétien, il fut bientôt connu partout comme un des plus fervents.

---

<sup>21</sup> Au cours du dixième mois lunaire de 1790, il fut nommé *Uigeumbu Dosa* 義禁府都事, au cours du deuxième mois lunaire de l'année suivante, il fut nommé Seo-bu (partie ouest de Séoul) Dosa 西部 都事.

<sup>22</sup> 최창현 Choe Chang-hyeon 관천 Gwancheon 崔昌賢 冠泉 (1759-1801) Jean. Bienheureux.

<sup>23</sup> 최필공 Choe Pil-gon 崔必恭 (1744-1801) Thomas. Bienheureux.

Cette conversion, et un certain nombre d'autres sur lesquelles nous n'avons malheureusement pas de détails, servirent beaucoup à ranimer le courage des chrétiens de Corée, et à les fortifier d'avance contre la persécution qui ne pouvait tarder d'éclater.

#### Chapitre 4. Persécution de 1791. — Martyre de Paul Yun et de Jacques Gwon.

Après le martyre de Thomas Kim Beom-woo, les clameurs des ennemis de la religion s'étaient un peu calmées, mais leur haine n'était pas éteinte. Ils tramaient toujours de nouveaux complots pour perdre les chrétiens, et ils ne préparaient leurs batteries dans le secret que pour les rendre plus formidables. Deux hommes surtout se montraient les adversaires acharnés de l'Évangile. C'étaient Hong Nak-an<sup>1</sup> et Yi Gi-gyeong<sup>2</sup>. Le premier avait, en 1787 et 1788, publié des lettres violentes contre les chrétiens, et adressé une supplique au roi, pour obtenir un édit de persécution. Le second, ami de Pierre Seung-hun et son compagnon d'études, avait d'abord fait cause commune avec les fidèles, mais s'était bientôt retiré, et, en 1788, était allé grossir le parti de Hong Nak-an. Appliqués sans cesse à rechercher tout ce qui pouvait favoriser leur projet, ces deux individus épiaient la conduite et les paroles des chrétiens, et n'attendaient qu'une occasion favorable pour exciter une persécution contre eux. Cette occasion se présenta dans l'année *sin-hae* (1791), lorsque, à la mort de la mère de Yun Ji-chung, ce chrétien refusa de faire les sacrifices accoutumés.

Paul Yun Ji-chung<sup>3</sup>, appelé encore Wooyong, descendait d'une famille noble originaire de l'île de Haenam. Ses ancêtres avaient souvent occupé des places distinguées, et plusieurs d'entre eux s'étaient fait un nom dans les lettres. Son père, après s'être livré avec succès à l'étude de la médecine, était venu s'établir au village de Janggu-dong<sup>4</sup>, district de Jinsan, province de Jeolla. C'est là que naquit Paul Yun<sup>5</sup> en l'année *gi-myō* (1759). Dès l'enfance, il se fit remarquer par son intelligence et sa bonne conduite. Il acquit rapidement une réputation de science, qui grandit encore, lorsqu'en l'année *gye-myō* (1783), à l'âge de vingt-cinq ans, il obtint aux examens publics le grade appelé *jinsa* 進士 (licencié). Pendant l'hiver de l'année suivante, ayant fait un voyage à la capitale, il trouva chez Thomas Kim Beom-woo, deux livres de religion qu'il emporta et dont il prit copie : mais il ne pratiquait pas encore. Ce ne fut qu'environ trois ans après, qu'instruit par son cousin germain Jeong Yak-jeon, sur tout l'ensemble de la religion chrétienne, il l'embrassa définitivement et se mit avec ferveur à en remplir les devoirs. Lorsqu'on commença à persécuter les chrétiens, il brûla, par crainte, une partie de ses livres, mais n'en continua pas moins à pratiquer la religion en secret. On ne voit pas qu'il ait eu beaucoup de relations publiques avec les chrétiens, ni qu'il ait travaillé à la conversion des infidèles. La lettre de l'évêque de Péking défendant les sacrifices et autres superstitions en l'honneur des parents défunts, n'ébranla pas son courage. Il obéit sur-le-champ, et brûla les tablettes, qui, selon la coutume du pays, étaient conservées dans sa famille. Sur ces entrefaites, dans l'été de l'année *sin-hae* (1791), sa mère, nommée Gwon, vint à mourir.

La position était délicate. La nouvelle de cette mort allait attirer chez Paul ses parents et amis, pour lui faire leurs compliments de condoléance et pour assister aux sacrifices. Il devait violer sa foi et renier son Dieu au moins extérieurement, ou bien être prêt à affronter

---

<sup>1</sup> 홍낙안 Hong Nak-an 洪樂安 (1752-?)

<sup>2</sup> 이기경 Yi Gi-gyeong 李基慶 (1756-1819)

<sup>3</sup> 윤지충 Yun Ji-Chung 尹持忠 우용 Wooyong 宇庸 1759-1791 Paul. Bienheureux.

<sup>4</sup> 장구동 長久洞 Janggu-dong (Aujourd'hui 금산군 복수면 구례리 Geumsan-gun Bogsu-myeon Gurye-ri)

<sup>5</sup> 윤지충 Yun Ji-chung 尹持忠 (1759-1791) Paul. Bienheureux.



les reproches, les injures et les malédictions. Son âme noble et droite ne balançait pas sur le parti à prendre. Il revêtit l'habit de deuil, pleura sincèrement sa mère, et fit tout ce que peut suggérer, en pareille circonstance, une piété filiale éclairée et bien entendue. Rien ne manquait à ce qu'exigent l'amour d'un fils pour sa mère et les convenances extérieures, seulement il n'y avait pas eu de sacrifices. Aussitôt les murmures éclatèrent. On ne parla plus que de cet attentat jusqu'alors inouï, surtout de la part d'un enfant noble. La nouvelle s'en répandit au loin, et bientôt, signalé comme impie par tout ce qu'il avait de plus cher, montré au doigt par ses voisins comme un homme qui a renié tous les sentiments de la nature, injurié, menacé d'être traduit comme rebelle à son roi, Paul se trouva à peu près mis au ban de la société.

Mais rien ne put vaincre cette âme généreuse. Paul avait pour soutien sa conscience calme qui ne lui reprochait aucun crime. Il avait l'exemple du divin Sauveur, qui a été poursuivi le premier, par les injures et les calomnies. Il avait surtout la grâce de son Dieu, grâce d'autant plus forte que l'épreuve était plus terrible, et il persista dans sa courageuse profession de foi.

Cette nouvelle parvint aux oreilles de Hong Nak-an, et nulle autre ne pouvait lui être plus agréable. Il adressa aussitôt une pétition au premier ministre Chae<sup>6</sup>, tout-puissant alors, ne demandant rien moins que la peine capitale contre Paul. En même temps il écrivit au mandarin du district de Jinsan, nommé Sin Sa-won<sup>7</sup>, pour le presser de faire des perquisitions et d'arrêter le coupable. Il paraît que le ministre, de son côté, donna des ordres analogues au gouverneur de la province. Le mandarin de Jinsan se rendit donc chez Paul. Une visite domiciliaire chez un noble est, en Corée, une expédition très-délicate et souvent dangereuse, mais le mandarin était trop bien renseigné pour avoir rien à craindre. Il fut cependant un peu interdit en trouvant dans la maison de Paul, la boîte employée dans le pays pour enfermer les tablettes. La boîte fut ouverte, et se trouva<sup>8</sup>. Aussitôt Sa-won donna l'ordre d'arrêter Paul Yun Ji-chung et son cousin Jacques Gwon Sang-yeon<sup>9</sup>, l'un fils, l'autre neveu de la défunte. Comme ils s'étaient retirés l'un à Gwangju et l'autre à Hansou, probablement d'après quelque avis secret de l'arrivée du mandarin, celui-ci emmena prisonnier, comme caution, l'oncle de Paul.

Jacques Gwon Sang-yeon<sup>10</sup> que nous venons de nommer, appartenait à une famille originaire d'Andong, dans la province de Gyeongsang, mais établie depuis quelque temps dans le district de Gongju. Sans être de la première noblesse, elle comptait cependant parmi ses membres quelques personnages distingués. Gwon se livrait à l'étude des lettres et de la

<sup>6</sup> 채제공 Chae Je-gong 蔡濟恭 (1720-1799)

<sup>7</sup> 신사원 Shin Sa-won 申史源 (1732-1799)

<sup>8</sup> (Dallet Note 25 : Il est strictement défendu aux chrétiens de conserver et d'exposer à la vue cette boîte de tablettes, même quand elle est vide. Mais, à cette époque, le plus grand nombre des néophytes ne connaissaient pas bien cette prohibition, et, les tablettes une fois détruites, ne voyaient aucun inconvénient à laisser la boîte à sa place habituelle.) A ce stade du récit trouvé dans les Archives de Daveluy Volume 4, Daveluy a une note en bas de page disant : « Tout est à refaire depuis la prise : voir sa notice envoyée en France et y incluse tout l'interrogatoire et la défense de Ioun tsi t'siong qui ont été envoyés à part. » Le récit détaillé des interrogatoires qui suivent dans Dallet se trouve dans le Volume 5 de Daveluy, ff. 2-12.

<sup>9</sup> (Dallet Note 26 : Quelques relations donnent à ce dernier le nom de Jean. Mais il nous semble certain qu'il avait été appelé Jacques au baptême.)

<sup>10</sup> 권상연 Gwon Sang-yeon 權尙然 (1751-1791) Jacques. Bienheureux.

morale, lorsqu'il fut instruit de la religion par son cousin Paul. Il l'embrassa de suite, et ne cessa plus de la pratiquer fidèlement. À la mort de sa tante, mère de Paul, il imita la courageuse conduite de son cousin. Comme lui, il ne fit aucun sacrifice. Il supporta avec lui les reproches et les injures de ses parents et amis, et fut enveloppé dans sa disgrâce, ou plutôt, partagea son bonheur.

Dès qu'ils connurent le mandat d'arrêt lancé contre eux, et l'arrestation de l'oncle de Paul, ils partirent de compagnie, pour se livrer eux-mêmes entre les mains du mandarin Sin Sa-won, et faisant route nuit et jour, arrivèrent à la préfecture de Jinsan le soir du vingt-sixième jour de la onzième<sup>11</sup> lune de l'année *sin-hae* (1791). Les interrogatoires commencèrent de suite. Les voici<sup>12</sup>, tels qu'ils nous ont été racontés par Paul lui-même, dans des notes qu'il écrivit en chinois, et qui furent plus tard traduites en coréen. Nous reproduisons intégralement ces documents parce qu'ils sont les premiers de ce genre qui nous aient été conservés, et parce qu'ils feront comprendre, mieux que toute explication, les idées du peuple coréen sur le culte des ancêtres, et ses terribles préjugés contre la religion chrétienne.

« Vers le soir du vingt-sixième jour de la dixième lune (1791), j'arrivai à la préfecture de Jinsan, et aussitôt après le souper je fus cité devant le mandarin. — En quel état te vois-je, s'écria-t-il, et comment en es-tu arrivé là ? — Je ne comprends pas très-bien ce que vous me demandez, lui répondis-je. — Je dis qu'il circule contre toi des bruits très-graves. Se pourrait-il qu'ils soient fondés ? Est-il vrai que tu sois perdu dans des superstitions ? — Je ne suis nullement perdu dans des superstitions ; seulement, il est vrai que je professe la religion du Maître du ciel. — Et n'est-ce pas là une superstition ? — Non, c'est la véritable voie. — S'il en est ainsi, tout ce qui s'est pratiqué depuis Fuxi<sup>13</sup> jusqu'aux grands hommes de la dynastie Song, tout est donc mensonge ? — Dans notre religion, parmi les commandements, se trouve celui qui nous défend de juger et de condamner autrui. Pour moi, je me contente de suivre la religion du Maître du ciel, sans songer ni à critiquer personne, ni à faire des comparaisons. — Tu refuses d'offrir des sacrifices aux ancêtres ; mais l'animal *Sirang*<sup>14</sup> ne fait-il pas lui-même preuve de reconnaissance envers les auteurs de ses jours ! Certains oiseaux savent aussi faire les sacrifices ; à plus forte raison, l'homme doit-il en agir ainsi<sup>15</sup>. N'as-tu pas lu le passage des livres de Confucius où il est dit : Celui qui, pendant la vie de ses parents, les a servis selon toutes les règles, qui, après leur mort, a fait leurs funérailles selon toutes les règles, enfin offert les sacrifices selon les rites prescrits, celui-là seulement peut dire qu'il a de la piété filiale. — Tout cela, répondis-je, n'est pas écrit dans la religion chrétienne. — Alors, le mandarin citant d'autres passages des livres sacrés de Confucius, m'exhorta vivement à changer de conduite, et me dit en soupirant : — Quel dommage ! Depuis tant de générations la renommée de ta famille est allée en grandissant jusqu'à toi ; la voilà entièrement ruinée. Tu

<sup>11</sup> Erreur : cela devrait être le dixième mois lunaire (voir la lettre ci-dessous).

<sup>12</sup> Ce texte provient des archives de Mgr Daveluy Volume 5 ff. 3-13. Au milieu Dallet a introduit le texte de la Défense que Daveluy avait envoyée plus tard et qui se trouvait dans sa correspondance (Volume 6).

<sup>13</sup> Fuxi (伏羲 Bokhui dans la prononciation coréenne) un héros de la légende et de la mythologie chinoise, crédité avec sa sœur et sa femme Nüwa de la création de l'humanité et l'invention de la musique et d'autres arts domestiques.

<sup>14</sup> Un loup ou un chien sauvage.

<sup>15</sup> (Dallet Note 27: Ancien proverbe coréen fondé sans doute sur quelque histoire fabuleuse.) Pas un proverbe mais une traduction erronée d'une citation des classiques : « les loups, étant des animaux sauvages, font des offrandes puis dévorent les oiseaux » 豹乃祭獸戮禽.

avais toi-même la réputation d'un lettré plein de talent ; mais ton esprit manquant de maturité et de réflexion, tu en es venu au point d'abandonner le culte de tes pères. Si j'avais su plus tôt que tu agissais ainsi, je serais allé de suite t'exhorter, te faire ouvrir les yeux, et je t'aurais empêché d'arriver à cette extrémité. Cependant, tout n'est pas perdu. Il y a eu, par le passé, de grands hommes qui sont revenus, après avoir été longtemps égarés par les doctrines de Fo et de Lao-tse. Si donc, dès maintenant, tu songes à changer, tu peux encore marcher sur leurs glorieuses traces. — S'il y avait encore pour moi possibilité de changer, je l'aurais fait tout d'abord, et je ne serais pas venu jusqu'ici. — Il n'y a donc plus rien à tenter pour t'amener à de meilleurs sentiments ! Pour moi, je ne veux ni décider ton sort, ni t'interroger minutieusement. Arrivé devant le tribunal criminel, tu auras à rendre compte de toute ta conduite. Ce corps que tu as reçu de tes parents, tu veux donc follement lui faire souffrir les supplices et la mort ? De plus, tu es cause que ton oncle est emprisonné dans sa vieillesse ; est-ce là remplir le devoir de la piété filiale ? — Acquérir la vertu en dépit des supplices et de la mort, est-ce manquer de piété filiale ? Aussitôt que j'ai appris l'incarcération de mon oncle, sans même faire halle la nuit, je suis accouru me livrer entre vos mains ; n'est-ce pas là remplir les devoirs de la piété ?

« Le mandarin ordonna alors de me traiter selon la loi, et aussitôt on me passa au cou une lourde cangue, puis il me dit en soupirant : — Dans quel accoutrement te voilà ! Mourir sous la cangue et dans les fers, c'est mourir en criminel. — Il me fit conduire à la prison ; mais la chambre qui m'était destinée étant en ruines, et n'ayant pas encore pu être restaurée, je fus déposé dans une autre pièce. Ainsi se termina la journée.

« Le 27 se passa sans aucun incident remarquable. Le 28, à l'heure du déjeuner, je vis entrer dans la prison mon cousin Jacques Gwon. Il venait de subir son interrogatoire. On lui avait fait les mêmes questions, et il y avait répondu de la même façon que moi. À midi, le mandarin fit appeler mon oncle ; et, après lui avoir adressé de longues condoléances : — Ne pouviez-vous donc pas, lui dit-il, faire comme tel et tel, que vous connaissez, et empêcher ces jeunes gens de se livrer aux pratiques mauvaises ? — Mon oncle ne répondit pas un seul mot, sortit du tribunal ; et fut, je crois, relâché à l'heure même. Vers la chute du jour, nous fûmes cités de nouveau, mon cousin et moi ; la grande cangue nous fut enlevée et fut remplacée parla petite : — Vous allez, nous dit le mandarin, partir pour Jeonju, résidence du Jeong Min-si, gouverneur de la province. Mais quelle conduite tenez-vous donc ? ne pas suivre, avec la doctrine des lettrés, une voie de plaisirs, et s'attirer soi-même des malheurs, qu'est-ce que cela signifie ? — Puis, regardant mon cousin Gwon il lui dit : — Toi qui as vécu au milieu de tous tes parents, as-tu répandu ces superstitions parmi eux ? — Nous gardâmes tous les deux le silence, et le mandarin ne recevant pas de réponse, nous renvoya. Nous étions accompagnés du prétorien préposé aux affaires criminelles, d'un satellite et d'un geôlier. Ils avaient reçu l'ordre de nous faire partir sur l'heure, mais la nuit étant déjà venue quand nous sortîmes du tribunal, il fut impossible de se mettre en route, et nous couchâmes chez le correspondant du canton<sup>16</sup>.

---

<sup>16</sup> (Dallet Note 28 : On appelle ainsi le représentant que chaque mandarin inférieur, ou mandarin d'un canton, doit avoir à la capitale.)

« Le 29, au premier chant du coq, nous étions en route. Nous fîmes une première halte à l'auberge de Singeoreon<sup>17</sup> pour déjeuner, et plus tard une deuxième, à Gaepawoo<sup>18</sup>, pour faire manger les chevaux. À la chute du jour, après avoir passé près de l'hôtel de voyage des dignitaires à Andeok<sup>19</sup>, et franchi un petit monticule, nous rencontrâmes les satellites du tribunal criminel qui venaient nous chercher. De nombreux valets étaient sur pied et s'avançaient en poussant de grandes clameurs, et en faisant un tel vacarme, que notre prise ressemblait à celle d'insignes voleurs. On nous conduisit à la préfecture, en dehors de la porte du sud, et, comme les ténèbres étaient déjà complètes, et la nuit avancée, on alluma des torches à notre droite et à notre gauche, et l'on nous plaça près des gradins du tribunal. Le juge criminel nous dit : quels sont vos noms et prénoms ? — Nous les déclinons. — Connaissez-vous le crime dont vous êtes accusé ? — J'ignore ce dont il est question. Notre gouverneur nous ayant envoyés au juge, nous sommes venus sur son ordre, et contre toute attente, nous avons été, en route, saisis comme des voleurs. — Quelles sont vos occupations habituelles ? — Je me livre à l'étude. — À quelles études ? — À l'étude de la religion ? — En quel endroit vous étiez-vous retirés chacun séparément ? — J'ai été à Gwangju, répondis-je ; et moi à Hanju, dit mon cousin Jacques Gwon. Ayant appris, chacun de notre côté, l'ordre du mandarin, nous sommes revenus de suite, sans même faire halte la nuit, pour nous livrer entre ses mains. — Nous répondîmes ainsi franchement. Peu après, on passa au cou de chacun de nous une grande cangue du poids de dix-huit livres ; on nous attacha en outre au cou une chaîne de fer, et par un croc en bois on nous fixa la main droite contre le bord de la cangue.

« Le juge ayant donné l'ordre de nous emmener à la prison. on nous y conduisit. Là, nous nous assîmes sur le plancher en dehors de la porte. Puis, quand tout le monde se fut retiré, on nous fit passer à la salle où se trouvaient les voleurs, et nous fûmes bien obligés de prendre place parmi eux. Heureusement, le geôlier vint bientôt après nous faire entrer dans la chambre des gardiens. Cet appartement avait le désagrément d'être peu éloigné de la prison des brigands, mais en revanche il était élevé et le sol un peu chauffé. C'était comme une chambre ordinaire. Nous y passâmes la nuit, tantôt étendus à terre et sommeillant, tantôt assis. Le 30, à la pointe du jour, on nous lit encore changer d'habitation, et quand le jour fut tout à fait levé, on nous conduisit à la prison du gouverneur, qui nous cita à sa barre après midi, et nous fit subir l'interrogatoire suivant : — Quel est celui d'entre vous qui se nomme Yun ? et quel est celui qui s'appelle Gwon ? — Chacun de nous répondit en déclarant son nom. — Quelle est votre occupation ordinaire ? — Dans ma jeunesse, lui répondis-je, je me suis appliqué à la littérature afin de passer les examens ; depuis quelque temps, je me livre aux études qui règlent le cœur et la conduite de l'homme. — Tu as étudié les livres classiques des lettrés ? — Je les ai étudiés. — Si tu veux régler ton cœur et ta conduite, nos livres sacrés ne suffisent-ils pas, et pourquoi aller te perdre dans des superstitions ? — Je ne suis nullement perdu dans la superstition ? — Et la religion qu'on appelle du Maître du ciel, n'est-ce pas une superstition ? — Dieu est le père suprême, créateur du ciel, de la terre, des anges, des hommes et de toutes les créatures ; son service se peut-il appeler superstition ? — Donne-

<sup>17</sup> 신거런 Singeoreon (Aujourd'hui 전북 완주군운주면 가전리 Jeolla du Nord Wanju Gununju-myeon Gajeon-ri 싱그랭이 Singgeuraengi)

<sup>18</sup> 개바우 Gaebawoo : Aujourd'hui 전북 완주군 총진면 용흥리 구암 Jeolla du Nord Wanju-gun Chongjin-myeon Yongheung-ri Guam.

<sup>19</sup> 안덕 Andeok: Aujourd'hui 전북 전주시 우아동 Jeolla du Nord Jeonju-si Ua-dong.

moi un simple sommaire de cette doctrine. — Le lieu où nous sommes convient pour examiner les causes criminelles et non pour développer une doctrine. Ce que nous pratiquons se réduit aux dix commandements et aux sept vertus capitales. — De qui as-tu reçu tes livres ? — Je pourrais bien l'indiquer, mais quand on me prêta ces livres, la défense du roi n'existait pas, et par suite, celui qui les prêtait n'était pas coupable. Aujourd'hui qu'il y a défense rigoureuse, si je le désignais, il serait exposé, sans aucune culpabilité de sa part, à de violents supplices ; comment pourrais-je m'y résoudre ? ce serait enfreindre le précepte qui nous défend de nuire au prochain, je ne puis donc le dénoncer. — Il n'en est pas ainsi ; quand même tu le déclarerais, cet homme qui t'a prêté ces livres avant la prohibition, n'en deviendra certainement pas coupable. Ne sois donc pas retenu par cette vaine crainte. Le roi ayant ordonné de faire des informations exactes, si tu ne declares rien, comment pourrai-je faire un rapport ? Ce serait enfreindre l'ordre du roi, ce qui, sans contredit, n'est pas permis. Déclare-le donc et n'attends pas les tortures pour le faire.

« Je restai longtemps dans un silence complet, et, comme mon cousin Jacques me pressait de répondre, je dis d'abord : — C'est une chose qui date de loin et il m'est difficile de m'en bien souvenir. — Puis j'ajoutai : dans l'hiver de 1784, j'allai par hasard chez Kim Beom-woo, de la classe moyenne, et y trouvant ces livres, je les empruntai, les copiai et les renvoyai de suite à leur propriétaire. Quand ensuite j'appris la prohibition du roi, je brûlai ce qui était sur papier de Chine et lavai ce qui se trouvait sur papier coréen. Il y a déjà plusieurs années que les deux traités des dix commandements et des sept vertus capitales ne « trouvent plus chez moi. — L'ordre du roi porte que, s'il y a des livres, on doit les brûler. Si donc tu en as quelque autre, il est juste de le livrer de suite. — Le mandarin de mon district a visité toute ma maison, et n'y a pas trouvé une seule page. — Vous êtes coupables d'un péché que le ciel et la terre ne pourraient contenir, et l'ordre du roi portant qu'il faut examiner les choses à fond, voici des questions auxquelles vous devez répondre franchement, article par article. — Alors le gouverneur fait déposer devant nous une liste de questions dont voici à peu près le contenu. « Vous autres qui ne suivez pas la vraie voie et ajoutez follement foi à des paroles trompeuses, vous infatuez le monde, et débauchez le peuple, vous détruisez et faussez les relations naturelles de l'homme. Déclarez donc quels livres vous étudiez, et ceux avec qui vous le faites. Malgré une sévère défense, vous osez vous livrer à une grande licence d'idées, et vous joignez plus follement encore la pratique à la théorie. C'est une grande impiété. Mais cette faute serait relativement légère. Il est dit dans la dépêche du roi que vous ne faites plus les sacrifices. Ce n'est pas tout : vous brûlez les tablettes et empêchez d'entrer chez vous les visiteurs qui viennent payer leurs devoirs aux défunts. Enfin vous ne rendez pas même à vos parents les honneurs de la sépulture, et cela sans rougir et sans vouloir revenir à de meilleurs sentiments. Cette conduite est digne de la brute. Livrez de suite vos livres, et déclarez tous vos coreligionnaires. De plus, on dit qu'il y a parmi vous des évêques qui vous dirigent en secret, et répandent cette religion ; vous ne pouvez ne pas les connaître, déclarez donc tout, sans rien déguiser. »

« Après avoir lu ce réquisitoire jusqu'au bout, je répondis : — J'ai, il est vrai, omis les sacrifices, j'ai aussi détruit les tablettes, mais j'ai reçu les visiteurs qui venaient faire leurs condoléances, et ne les ai pas empêchés d'entrer. J'ai aussi rendu à mon père et à ma mère tous les honneurs de la sépulture. Pour les livres, je viens d'expliquer ce qu'il en était ; je n'en ai point à livrer. Je n'ai pas non plus de compagnons à déclarer. Pour ce qui regarde les évêques, ce nom même n'existe pas ici. En Europe, cette dignité existe, et l'on dit qu'ils traitent les affaires de la religion. Si vous voulez en demander, c'est en Europe qu'il faut le faire. Enfin dans la religion, il n'y a pas de maître, ni de disciple, dans le sens que l'on y attache ici. — Le gouverneur se tournant alors alors Jacques Gwon : — Et toi, lui dit-il, quels

livres as-tu étudiés ? — J'ai étudié le livre de la vraie notion de Dieu, et celui des sept vertus capitales. — D'où les as-tu reçus ? — Je les ai lus avec mon cousin Yun Ji-chung qui les avait empruntés. — Les as-tu aussi copiés ? — Je ne l'ai pas fait. — As-tu omis aussi les sacrifices ? — Je les ai omis. — Et brûlé les tablettes ? — J'ai encore chez moi, les boîtes que le mandarin a notées lors de sa visite. — Le gouverneur l'interrogea ensuite sur sa parenté avec divers personnages, et continua : — Un de les parents, à la capitale, a répandu le bruit que tu avais brûlé les tablettes, que faut-il en croire ? — Depuis que j'ai omis les sacrifices, mes parents me regardent comme un ennemi, et me réprimandent en disant : « Cet être-là en viendra sûrement à brûler les tablettes. » Leurs paroles de blâme, en se répandant, ont fait du bruit, et c'est ainsi qu'on a conclu sans doute que je les avais détruites<sup>20</sup>. — Le gouverneur s'adressant à moi de nouveau me dit : — Connais-tu Hong Nak-an ? — Je le connais de nom, mais ne l'ai jamais vu. — Hong Nak-an et ses amis ont fait un rapport au ministre contre vous, et celui-ci m'a envoyé des ordres. Telle est la cause de toute cette affaire. Mais le bruit qui court que tu n'as pas enterré tes parents, doit avoir un fondement quelconque ; comment pourrait-on dire en l'air de telles paroles ? — J'ignore vraiment la cause de ces bruits. Au moment de l'enterrement, la peste était dans ma maison, mes parents et amis ne vinrent pas, et ne pouvant avoir de rapports avec les étrangers, je fis toute la cérémonie funèbre avec les hommes du village seulement. Est-ce de là que ce bruit s'est répandu ? Vraiment j'en ignore la cause. — Parmi vous, il y a certainement des maîtres avec lesquels on discute et que l'on interroge, qui sont-ils ? — Dans la religion, comme je l'ai déjà dit, il n'y a ni maître, ni disciple, comme on l'entend ici ; à plus forte raison dans ce royaume, où personne n'a pu faire autre chose que lire quelques livres, quel est celui qui oserait se vanter d'avoir le mieux approfondi la doctrine et voudrait se donner pour maître ? — Quel être étonnant es-tu donc pour savoir sans avoir appris ? — Comme je connais quelques caractères, il me suffit d'avoir ouvert un livre et de l'avoir lu. — Es-tu licencié tsin-sa ? — Je le suis. — En quelle année l'es-tu devenu ? — Au printemps de l'année 1783. — Ensuite, après m'avoir interrogé sur ma parenté avec diverses personnes ; il me dit : — On prétend que dans votre religion, vous vous réjouissez des souffrances et des supplices, et vous aimez à mourir sous le glaive ; est-ce croyable ? — Désirer de vivre, et craindre la mort, est un sentiment commun à tous ; comment pourrions-nous être comme vous le dites ?

« Nous fûmes renvoyés, et quand nous arrivâmes à la prison, il faisait déjà nuit.

« Le 1<sup>er</sup> de la onzième lune, au point du jour, notre propre mandarin nous appela, nous fit asseoir dans une espèce de vestibule, et commanda à un prétorien de nous faire réciter les dix commandements et les sept vertus capitales. Nous les récitâmes ; il prit nos paroles par écrit et les envoya au gouverneur. Peu de temps après, ce mandarin nous fit rappeler et, après quelques exhortations, il nous dit ; — Ce que vous avez déclaré hier n'est pas la vérité et ne suffit pas pour porter un jugement. Et puis, cette religion, malgré ses dix commandements, ne renferme pas les rapports de roi à sujet. C'est ce que l'on appelle une doctrine sans roi, ou qui méconnaît le roi. — Il n'en est pas ainsi, lui répondis-je, le roi est le père de tout le royaume, et le mandarin, le père de son district ; on doit donc leur rendre les devoirs de la piété ; or, tout cela est compris dans le quatrième commandement. — S'il en est ainsi, il faut mettre des

---

<sup>20</sup> (Dallet Note 29 : En cet endroit, ainsi que dans les deux défenses écrites qui suivent, les confesseurs affectent de cacher le fait d'avoir brûlé les tablettes de leurs ancêtres, avant de les enterrer. C'était un acte passager de faiblesse, causé sans doute, par un reste de respect mal entendu pour les préjugés de leur nation. Plus loin, nous les verrons avouer courageusement qu'ils les ont brûlées, et aller au supplice par suite de cet aveu. Ces passages du récit de Paul, tout à son désavantage, montrent avec quelle loyauté et quelle exactitude il raconte ce qui s'est passé.)

notes dans ce sens au quatrième commandement, et le présenter annoté. La religion des Européens n'est à nos yeux qu'une superstition. Mais, vous autres, si vous la suivez parce que vous la croyez vraie, et parce que vous savez qu'elle n'est pas semblable à celle de Fo qui méconnaît les parents et le roi, quelle raison avez-vous de ne pas ériger les tablettes, et de ne pas faire les sacrifices aux parents ? Quand même vous n'offririez pas de nourriture, vous avez sans doute quelque autre moyen de témoigner votre piété filiale. Si tout cela existe parmi vous, il faut l'indiquer en détail. De plus, hier tu disais que le désir de la vie, et la crainte de la mort, sont des sentiments communs à tous ; il est donc juste de réfléchir et, en faisant tes déclarations, de mettre en avant des principes de fidélité au roi et de piété filiale, afin de trouver par là des moyens de te conserver la vie.

« Le mandarin de Impi<sup>21</sup>, chargé d'examiner l'affaire, vint aussi près de moi, et me parla d'un ton calme, et par manière de conseil. Je lui répondis : — Tout ce que vous me dites entre dans mes désirs, seulement je ne puis de vive voix tout expliquer clairement. Si vous voulez me donner un prétorien et des pinceaux, je ferai écrire le tout en détail. Alors il me fit passer dans un autre appartement, avec ordre d'écrire une défense et de la présenter. Je m'assis, et dictai ce qui suit<sup>22</sup>.

« Pour la cause de l'accusé Yun. De bonne heure, je me livrai au travail pour me préparer aux examens, dans la pensée de remplir des charges publiques. Mes humbles désirs se bornaient à tâcher de satisfaire aux devoirs de dévouement envers le roi, de piété envers mes parents, et d'amitié envers mes frères. Au printemps de l'année kiei-mio (1783), j'obtins le diplôme de licencié *jinsa*. L'année suivante, m'étant rendu pendant l'hiver à la capitale, j'allai par hasard chez Kim Beom-woo, de la classe moyenne, au quartier Myeong-ne-bang-gol. Il y avait dans cette maison deux livres intitulés, l'un : Véritables principes sur le Maître du ciel, et l'autre : les sept Vertus capitales. En les parcourant, j'y entrevis que le Maître du ciel est notre père commun, créateur du ciel, de la terre, des anges, des hommes et de toutes choses. C'est celui que les livres de Chine appellent *Shang-di*. Entre le ciel et la terre l'homme naquit, et quoiqu'il reçoive de ses parents la chair et le sang, au fond c'est Dieu qui les lui donne. Une âme est unie à son corps, mais celui qui les a unis, c'est encore Dieu. La base du dévouement au roi, c'est l'ordre de Dieu, la base de la piété envers les parents, c'est aussi l'ordre de Dieu. En comparant le tout avec la règle donnée dans les livres sacrés de la Chine, de servir le *Shang-di* de tout cœur et avec le plus grand soin, je crus y voir beaucoup de conformité. La pratique est renfermée dans les dix commandements, et les sept vertus capitales. Les dix commandements sont : 1° Adorer un seul Dieu au-dessus de toutes choses. 2° Ne pas prendre en vain le nom de Dieu pour faire de faux serments. 3° Observer les jours de fête. 4° Honorer ses père et mère. (La glose dit que le roi étant le père de tout le royaume, et les mandarins, pères des peuples de leur district, il faut les honorer également.) 5° Ne pas commettre d'homicide. 6° Ne pas commettre l'impureté. 7° Ne pas voler. 8° Ne pas porter de faux témoignages. 9° Ne pas désirer la femme de son prochain. 10° Ne pas désirer injustement le bien d'autrui. Ces dix commandements se rapportent en somme à deux points qui sont : aimer Dieu par-dessus toutes choses, et aimer tous les hommes comme soi-même.

<sup>21</sup> 임피 Impi 臨陂. Aujourd'hui 전북 군산시 Jeolla du Nord Gunsan

<sup>22</sup> Le texte de la Défense a été ajouté ici par Dallet. Elle a été envoyée à Paris à part en 1859 et se trouve dans le Volume 6 de l'Archive (Lettres). Dans le texte du Volume 5 Daveluy avait écrit: « les exemplaires (de la Défense) que j'ai vus sont inexplicables en plusieurs endroits, je dois donc attendre que de nouvelles recherches mettent à même de la traduire. »

Les sept vertus capitales sont : 1° L'humilité, pour combattre l'orgueil. 2° La charité, pour combattre la jalousie. 3° La patience, pour combattre la colère. 4° La générosité dans l'aumône, pour combattre l'avarice. 5° La tempérance, pour combattre la gourmandise. 6° La répression de la concupiscence, pour combattre la luxure. 7° L'assiduité au bien, pour combattre la paresse. Tout ceci étant clair, précis et facile pour aider à la pratique de la vertu, j'empruntai ces deux livres, je les mis dans ma manche et, de retour chez moi, en province, je les copiai.

« Au printemps de l'année *eul-sa* (1785), je les renvoyai à leur propriétaire. C'est seulement trois ans après, qu'ayant étudié et médité ces livres, je me mis à les pratiquer sérieusement. Deux ans plus tard, j'appris que cette doctrine était sévèrement prohibée, je brûlai ou lavai ces volumes et ne les conservai pas chez moi. Je n'ai donc appris la doctrine chrétienne de personne, comme aussi je ne l'ai communiquée à personne. Mais, après avoir une fois reconnu Dieu pour mon père, je ne pouvais me dispenser de suivre ses ordres. Or, les tablettes en usage chez les nobles, étant prohibées par la religion du Maître du ciel, puisque je suis cette religion je ne pouvais faire autrement que de me conformer à ce qu'elle prescrit. Le quatrième commandement nous ordonnant d'honorer nos père et mère, si, par le fait, nos parents étaient réellement dans ces tablettes, tout homme qui professe la religion devrait les honorer. Mais ces tablettes sont faites de bois. Elles n'ont avec moi aucun rapport de chair, de sang, ou de vie. Elles n'ont eu aucune part aux labeurs de ma naissance et de mon éducation. L'âme de mon père ou de mon grand-père une fois sortie de ce monde, ne peut plus rester attachée à ces objets matériels. Or, la dénomination de père et de mère étant quelque chose de si grand et de si vénérable, comment pourrais-je oser prendre un objet fabriqué et arrangé par un ouvrier, en faire mon père et ma mère, et l'appeler réellement ainsi ? Cela n'est pas fondé sur la droite raison, aussi ma conscience n'a pu s'y soumettre ; et quand bien même je devrais, par là, selon vous, déroger à ma noblesse, je ne veux pas me rendre coupable envers Dieu. J'ai donc enterré mes tablettes sous le sol de ma maison. Le bruit s'est répandu que je les avais brûlées, mais la religion ne nous faisant point, à ce sujet, un précepte formel, j'ignore quelles lèvres ont formulé l'accusation, et quelles oreilles l'ont entendue.

« Quant à l'offrande de vin et de nourriture aux morts ou à leurs tablettes, c'est aussi une chose défendue par la religion du Maître du ciel, et ceux qui la suivent doivent se conformer à ses lois. En effet, lorsque le Créateur a disposé les différentes espèces de créatures, il a voulu que les créatures matérielles usent de choses matérielles, et les créatures immatérielles de choses immatérielles. C'est pourquoi la vertu est la nourriture de l'âme, comme les aliments matériels sont celle du corps. Eût-on d'excellent vin et des mets délicieux, on ne pourrait en nourrir l'âme, par la raison qu'un être immatériel ne peut être nourri de choses matérielles. Les anciens ont dit : « On doit servir les morts de même que quand ils étaient vivants, » et vous admettez que c'est là une maxime fondamentale des livres de ce pays. Or, puisque, pendant la vie, leur âme n'a jamais pu se nourrir de vin et d'autres aliments, à plus forte raison ne le peut-elle pas après la mort. Quelque pieux que soit un homme envers ses parents, il ne leur offre pas de nourriture pendant leur sommeil, parce que le sommeil n'est pas un temps où l'on puisse manger. De même et à plus forte raison, quand ils sont endormis du long sommeil de la mort, leur offrir des aliments serait une chose vaine et une pratique fautive. Or, comment un enfant pourrait-il se résoudre à honorer ses parents défunts par des pratiques vaines et fautes ? Ainsi, mettant de côté l'emploi des aliments qui n'ont « nul parfum véritable pour les parents, s'appliquer de toutes ses forces à la pratique de la vertu pour en faire parvenir les effets jusqu'à eux, et en même temps, nourrir notre âme, voilà la vraie voie, la droite doctrine. Et, je le répète, dussé-je en la professant déroger à ma noblesse, je ne veux pas me rendre coupable envers Dieu. De plus, considérez que le peuple



qui n'érige pas les tablettes, n'est pas pour cela en opposition avec le gouvernement, que les nobles qui, à cause de leur pauvreté, ne font pas tous les sacrifices selon les règles, ne sont pas repris d'une manière sévère. Il me semble donc, dans mon humble pensée, que ne pas ériger de tablettes et ne pas offrir les sacrifices aux défunts, tout en étant chez moi la fidèle observation de la religion du Maître du ciel, n'est nullement une violation des lois du royaume.

« On m'accuse encore de prohiber les condoléances après la mort des parents. Faire et recevoir des visites de condoléance en pareil cas, est un devoir d'humanité. Comment un enfant bien né pourrait-il s'y opposer ? Si vous ne me croyez pas, il y a des personnes qui sont venues me faire des visites de ce genre, vous n'avez qu'à ordonner une information, et vous reconnaîtrez la vérité de ce que je dis.

« On ajoute que je n'ai pas inhumé mes parents. La mort de ma mère a eu lieu cette année à la cinquième lune, et j'ai fait les cérémonies de l'enterrement le dernier jour de la huitième lune. Quant à ce qui concerne la sépulture, le cercueil, les pleurs, les habits de deuil, etc., la religion chrétienne nous recommande de tout faire avec le plus grand soin. J'ai fait ces cérémonies et choisi un lieu convenable, comme le font tous les autres. La peste étant alors dans ma maison, je n'ai pu, il est vrai, me meure en rapport avec les étrangers, et mes parents et amis n'ont pu tous assister au convoi, mais tous les gens du village, grands et petits, y sont venus et y ont pris part. Ici encore vous n'avez qu'à prendre des informations pour voir que les bruits répandus sont faux et calomnieux. Ce mot : religion chrétienne, est un instrument dont on se sert pour soulever tous les blâmes. L'un en parle à l'autre, celui-ci à un troisième ; un mensonge en fait répandre un autre, et c'est ainsi que peu à peu on en est venu jusqu'à dire que je refuse de recevoir les condoléances habituelles, que même je n'enterre pas mes parents. L'accusation d'avoir brûlé mes tablettes, est aussi faite en l'air et sans preuve ; on s'en sert pour me charger et me charger encore. On prétend de plus que je suis évêque des chrétiens. Dans tous les royaumes d'Europe il y a bien, il est vrai, la dignité d'évêque, mais on ne la donne pas à des enfants ou novices, encore moins la donnerait-on à moi qui ai vécu dans un lieu retiré, au fond d'une province, qui n'ai rien vu ni entendu, qui seul, par le moyen de deux ou trois volumes, ai travaillé à ma sanctification personnelle, qui n'ai reçu de leçons de personne, et n'ai nulle part propagé cette doctrine. Dire que je suis évêque, c'est par trop ridicule, et je n'ai pas de réponse à faire. Né de parents nobles, ayant enfin à peu près découvert l'origine du ciel et de l'homme, et les commandements du dévouement au roi et de la piété filiale, mes faibles désirs se sont bornés à cultiver la vertu, et à tâcher de servir Dieu convenablement. Hors de là, je n'ai plus rien à exposer.

« Pour la cause de l'accusé Gwon. Étant cousin germain de Yun Ji-chong par sa mère, et demeurant dans le voisinage, j'ai vu chez lui, et je lui ai emprunté les livres intitulés : Véritables principes sur Dieu et Traité des sept vertus capitales. Il y a de cela nombre d'années. C'était avant que Ji-chong eût brûlé ou lavé ces livres, je ne les copiai pas et je ne fis qu'en prendre lecture. J'ai, il est vrai, cessé d'offrir les sacrifices, mais je n'ai ni brûlé ni détruit les tablettes, les boîtes en sont encore chez moi, et le mandarin de Jinsan ayant tout noté dans l'inventaire qu'il a fait, il m'est inutile d'en parler davantage. Depuis le moment où je commençai à pratiquer la religion, tous mes proches me regardèrent d'un mauvais œil, et déversèrent sur moi toute sorte de blâme. Puis, voyant que je ne faisais plus les sacrifices, ils dirent tous d'une voix : « Puisqu'il ne fait plus les sacrifices, les tablettes deviennent inutiles, et assurément il finira par les brûler. » À cette parole jetée en l'air, chacun ajouta encore et la répandit partout, et voilà pourquoi je suis aujourd'hui prisonnier. Du reste, ayant perdu mon père et ma mère de bonne heure, je n'ai pas eu lieu, depuis que je pratique la religion, de faire

les cérémonies d'enterrement de mes parents. Hors de là, tout ce que je pourrais dire n'est pas différent de ce qu'a déclaré Ji-chong, et je n'ai rien de plus à exposer.

« Par le moyen du prétorien, je fis présenter ces deux défenses au mandarin de Lim-p'i. Il les lut attentivement, les mil dans sa manche, et se rendit au tribunal criminel du gouverneur, donnant des ordres pour qu'on nous fît attendre à la porte. Il était environ midi, et nous nous assîmes en attendant. Longtemps après on nous appela, et le gouverneur dit d'abord à Jacques Gwon : — As-tu vraiment conservé les tablettes ? Tout à l'heure lu disais les avoir, et cependant le mandarin de Jinsan, dans son rapport, dit n'avoir vu que quatre boîtes vides et pas de tablettes ; qu'est-ce que cela ? — Jacques répondit : — Quand je vins de Jinsan, près du gouverneur, on me dit qu'il fallait tout déclarer, comme il était marqué dans le rapport du mandarin. Craignant donc, si j'en disais trop, que le mandarin ne fût lésé à cette occasion, j'ai dit simplement au gouverneur que les boîtes des tablettes étaient encore chez moi ; mais, par le fait, mes tablettes n'y sont plus, je les ai enterrées. — Où les as-tu enterrées ? demanda le gouverneur. Jacques indiqua l'endroit, mais ajouta qu'un éboulement ayant eu lieu depuis, on ne pourrait pas sans doute retrouver la place. — Tu ne les as pas enterrées seul, j'imagine ; il y a eu un homme qui a creusé la terre, il doit servir de témoin. — Comme, dans cette affaire, je craignais d'être vu de qui que ce fût, je n'ai fait venir personne, et je les ai enterrées de ma propre main. Le gouverneur s'adressant à moi, me dit : — Et toi, comment as-tu agi ? — J'ai tout déclaré dans ma défense écrite, veuillez bien ne plus m'interroger. — As-tu enterré les tablettes entières, ou seulement après les avoir brûlées ? Selon que tu les auras brûlées, ou non, ta culpabilité sera plus ou moins grave. En tous cas, il me suffira d'un délai de peu de jours pour savoir ce qu'il en est, quel avantage y auras-tu ? — Je les ai brûlées, puis enterrées. — Si tu les as honorées comme tes parents, passe encore de les enterrer, mais les brûler ! Cela peut-il jamais se faire ? — Si j'avais cru que c'étaient mes parents, comment aurais-je pu me résoudre à les brûler ? Mais sachant très-clairement qu'en ces tablettes il n'y a rien de mes parents, je les ai brûlées. D'ailleurs, qu'on les enterre ou qu'on les brûle, elles retournent toujours en poussière ; il n'y a donc rien qui rende un de ces actes plus grave que l'autre.

Le gouverneur, après nous avoir ordonné de monter et de nous asseoir sur la planche à supplices, nous fit signer notre jugement et me dit : — Reconnais-tu être condamné justement pour avoir brûlé les tablettes des défunts ? — Si j'avais brûlé quelque tablette, pensant que les parents y sont renfermés, les supplices seraient justes ; mais comme je l'ai fait, sachant très-clairement qu'il n'y a là rien de mes parents, quelle faute puis-je avoir commise ? — Si tu étais en Europe, tes paroles pourraient être justes, mais étant dans notre royaume, tu dois être puni selon la loi. — Dans notre pays, après cinq générations, tous, même les nobles, enterrent les tablettes, les punissez-vous sévèrement pour cela ? — D'après la décision des saints, c'est à ce terme de cinq générations que finissent pour l'homme les devoirs de parenté. À ces mots, le gouverneur ayant commandé de me battre, je reçus dix coups. Le gouverneur dit ensuite : — Toi qui es noble, ne souffres-tu pas dans ce supplice ? — Comment pourrais-je ne pas souffrir, puisque je suis de chair comme vous ? — N'as-tu pas de regret ? — Comme la religion chrétienne n'ordonne pas précisément de brûler une tablette, je pourrais, à la rigueur, regretter de l'avoir fait légèrement ; hors de là, je n'ai rien que je puisse regretter. Le gouverneur ordonne à un autre valet de me battre, et l'on me donne encore dix coups. Puis le gouverneur me dit : — Quand tu devrais mourir sous les coups, il faut que tu abandonnes cette religion ? — Si je venais à renier mon père suprême, vif ou mort, en quel lieu pourrais-je jamais aller ? — Si tes parents ou le roi te pressaient, ne te rendrais-tu pas à leur voix ? À cette question je ne fis pas de réponse. — Pour toi, tu ne connais ni parents, ni roi. — Je connais très-bien et parents et roi. «

Ici se termine le récit de Paul. On a remarqué qu'il ne répondit point à l'avant-dernière question : ce ne fut nullement par hésitation, mais pour ne pas blesser les usages de ce pays qui ne permettent pas une réponse négative quand le roi est mis en cause. Du reste, son silence fut très-bien compris des juges. Aussi le gouverneur lui fit donner dix autres coups ; ce qui faisait les trente coups fixés par la loi.

Après cela, Paul et Jacques furent ramenés et renfermés dans la prison. La nuit était déjà venue. À la suite de ces interrogatoires, le gouverneur envoya son rapport au roi.

Le roi de Corée était alors Jeongjo<sup>23</sup>. Il était âgé de quarante ans, et il y avait quinze ans qu'il gouvernait le royaume. L'histoire le représente comme un prince sage, modéré, prudent, ami de la science et juste appréciateur du mérite de ses sujets. Il reçut le rapport du gouverneur, mais il ne paraissait nullement disposé à pousser les choses à l'extrémité. Cependant les ennemis de la religion chrétienne se montraient de plus en plus menaçants : de tous côtés arrivaient des adresses au roi, des pétitions aux ministres, demandant la punition des coupables et l'extirpation de cette nouvelle doctrine, qui renversait tous les fondements de la société. Plus de trente<sup>24</sup> pièces de ce genre parurent du neuvième au douzième mois de cette année. Effrayé de ces manifestations, le premier ministre Chae, quoique loin d'être personnellement hostile aux chrétiens, entra dans les vues de leurs plus violents accusateurs, et pressa le roi de condamner Paul Yun et Jacques Gwon à la peine capitale. Cette conduite surprit beaucoup de monde, car le ministre appartenait au parti Nam-in, aussi bien que les principaux d'entre les chrétiens, et de plus, il était lié par le sang ou l'amitié avec la plupart d'entre eux. Mais, la crainte de perdre son crédit et peut-être sa dignité, le désir de conserver sa fortune et celle de sa famille, le rendirent persécuteur. Nous verrons plus tard que la justice de Dieu le punit, dès cette vie, de sa lâcheté.

Cédant aux instances de son ministre, le roi consentit enfin à signer le décret qui condamnait Paul Yun et Jacques Gwon à être décapités. Leurs têtes devaient être exposées en public pendant cinq jours, afin d'effrayer les populations voisines, et de les empêcher de suivre la nouvelle religion. Le décret, revêtu de la sanction royale, fut expédié au gouverneur de Jeonju. À la réception de la sentence, les deux confesseurs furent aussitôt conduits de la prison au lieu du supplice. Une foule immense de païens et de chrétiens les suivait. Jacques, affaibli par les coups qu'il avait reçus, se contentait de prononcer de temps en temps les noms de Jésus et de Marie. Paul, plus robuste, s'avancait avec un air d'allégresse, allant à la mort comme à un festin, prêchant Jésus-Christ avec tant de dignité que, non-seulement les chrétiens, mais les païens eux-mêmes étaient ravis d'admiration.

Arrivés au lieu de l'exécution, l'officier qui présidait leur demanda s'ils voulaient obéir au roi, rendre le culte ordinaire aux tablettes de leurs ancêtres, et renoncer à la religion étrangère. Sur leur réponse négative, l'officier commanda à Paul Yun de lire la sentence de mort, confirmée par le roi, et écrite sur une planche, suivant l'usage du royaume. Paul la prit aussitôt et la lut à haute voix. Il posa ensuite sa tête sur un gros billot, répéta plusieurs fois les saints noms de Jésus et de Marie, et, avec le plus grand sang-froid, fit signe au bourreau de frapper. Le bourreau lui trancha la tête d'un seul coup. Puis vint le tour de Jacques, qui ne cessait, lui aussi, d'invoquer Jésus et Marie. Il eut la tête tranchée immédiatement après son cousin. Il était trois heures de l'après-midi, le treizième jour de la onzième lune de l'année

---

<sup>23</sup> 정조 Le roi Jeongjo 正祖 (1752-1800)

<sup>24</sup> En fait, bien plus d'une trentaine.

*sin-hae* (8 décembre 1791). Paul Yun était âgé de trente-trois ans, et Jacques Gwon de quarante et un ans.

Le roi cependant s'était repenti d'avoir cédé aux instances de son ministre. Il prévoyait que, d'après les mœurs et coutumes du pays, ce premier acte deviendrait loi de l'État, et que dans la suite on continuerait à mettre à mort ceux qui suivraient la religion nouvelle. Un courrier extraordinaire fut envoyé en toute hâte au gouverneur de Jeonju pour faire surseoir à l'exécution. Mais il était trop tard ; Paul Yun et Jacques Gwon avaient déjà obtenu la couronne du martyr.

Comme le roi l'avait prévu, les ennemis de la religion s'appuyèrent toujours depuis sur cette sentence, pour faire considérer la condamnation à mort des chrétiens comme loi de l'État, et la première exécution publique fut la principale et souvent l'unique cause d'un grand nombre de celles qui suivirent. Les corps des deux martyrs restèrent neuf jours sans sépulture. Pour intimider les chrétiens, on plaça sur le lieu du supplice des satellites chargés de les garder jour et nuit. Le neuvième jour, les parents qui avaient obtenu du roi la permission de les ensevelir, et leurs amis qui étaient venus à leurs funérailles, furent très-étonnés de voir les deux corps sans aucune marque de corruption, vermeils et flexibles comme s'ils eussent été décapités le jour même. Leur étonnement redoubla lorsqu'ils virent le billot sur lequel ils avaient eu la tête tranchée, et la planche où la sentence de mort était écrite, arrosés d'un sang liquide et aussi frais que s'il eût été versé un moment auparavant. Ces circonstances parurent d'autant plus surprenantes qu'au mois de décembre, la rigueur excessive du froid, disent les Coréens, faisait geler tous les liquides, dans les vases qui les renfermaient. Les païens, pleins d'admiration, se récriaient contre l'injustice des juges et proclamaient l'innocence des deux confesseurs. Quelques-uns même, touchés du prodige qu'ils avaient examiné avec soin, se convertirent. Les yeux baignés de larmes de joie, les chrétiens bénissaient le Seigneur. Ils trempèrent un grand nombre de mouchoirs dans le sang des martyrs, et en envoyèrent à l'évêque de Péking quelques fragments, avec l'histoire circonstanciée de ce qui s'était passé. Les néophytes prétendent qu'un homme abandonné des médecins et près de mourir fut guéri, en un instant, après avoir bu de l'eau dans laquelle on avait trempé la planche arrosée de sang. Ils rapportent aussi que plusieurs moribonds, à qui l'on fit toucher un mouchoir teint de ce même sang, furent guéris sur l'heure<sup>25</sup>.

L'exemple de Paul et de Jacques eut une influence prodigieuse sur les premiers chrétiens de Corée. Leurs noms sont demeurés célèbres, et Paul surtout est, encore aujourd'hui, en grande vénération parmi les fidèles. Il laissait une fille âgée de treize ans, qui se retira momentanément dans la maison de Thomas Kim, prétorien, ancien disciple de son père. Le jour, elle se cachait dans le jardin, et la nuit elle venait dans la maison. Plus tard elle put être mariée, selon sa condition, dans la famille des Song 宋, à Soutpang<sup>26</sup>, district de Gongju. Sa mère la suivit chez son mari, et continua, dit-on, à pratiquer la religion. Depuis cette époque les chrétiens n'ont plus eu de rapport avec cette famille.

Quelques jours après le supplice de Paul Yun et de Jacques Gwon, le gouvernement coréen fit afficher leur sentence et la nouvelle de leur mort, dans toutes les villes et tous les villages, afin d'effrayer le peuple et d'empêcher de nouvelles conversions. Mais Dieu se plaît à déjouer les plans de ses ennemis. Cette publication officielle donna un très-grand retentissement au procès des deux confesseurs, fit connaître la religion chrétienne à nombre

<sup>25</sup> (Dallet Note 30 : *Nouvelles lettres édifiantes*. — Paris, 1820. — Tome II, p. 274.)

<sup>26</sup> 숯방이 Soutpang

d'hommes qui en ignoraient même le nom, et contribua beaucoup à la propagation de l'Évangile. Aujourd'hui comme toujours, en Corée comme dans le reste du monde, cette parole est toujours vraie : Sanguis martyrum semen christianorum. Le sang des martyrs est une semence de chrétiens.

Chapitre 5. Suite de la persécution. — Défection de quelques chrétiens influents. — Martyre de Pierre Won.

Pendant que la religion chrétienne était si glorieusement défendue devant le premier tribunal de la partie méridionale du royaume, plusieurs autres chrétiens étaient aussi appelés à confesser leur foi, à la capitale et dans les provinces voisines.

François Xavier Gwon Il-sin n'avait pas été inquiété en 1785, malgré son courage et ses réclamations publiques. Mais en 1791, il ne put échapper plus longtemps à l'envie de ses ennemis. Tous savaient très-bien quelle grande influence exerçaient pour la propagation de la nouvelle doctrine, son nom, sa science et ses continuels efforts. Aussi, à l'occasion de l'affaire de Jinsan, Hong Nak-an, Mok Man-jung<sup>1</sup>, et plusieurs autres, présentèrent-ils une accusation contre lui, le désignant comme le principal chef et fauteur de la religion chrétienne. François-Xavier fut donc arrêté et traduit devant le tribunal des crimes, à la onzième lune de cette même année. Ne pouvant pas obtenir sa rétractation, les mandarins le mirent plusieurs fois à la torture, et employèrent pour vaincre sa persévérance, des tourments extraordinaires. Mais Xavier resta ferme. Il fit clairement sa profession de foi sous le fer et le fouet des bourreaux : « Il est impossible, disait-il, de ne pas servir le grand Dieu, créateur du ciel, de la terre, des anges et des hommes. Pour rien au monde je ne puis le renier, et plutôt que de manquer à mes devoirs envers lui, je préfère subir la mort. » Les supplices eurent bientôt réduit son corps à un état affreux. Cependant, le roi qui connaissait Xavier Il-sin, et avait une grande estime pour ses belles qualités, ne pouvait, malgré les réclamations des ennemis du nom chrétien, se résoudre à signer sa sentence de mort. Il désirait toutefois le faire changer de sentiments, et commanda d'employer tous les moyens imaginables pour le gagner. D'après ses ordres, un nouvel assaut, plus dangereux que les précédents, fut livré au confesseur. Les caresses, les flatteries, les promesses, les insinuations, furent successivement mises en œuvre, avec toutes les ressources que l'amitié et la compassion peuvent suggérer ; mais sans résultat. On revint alors aux supplices et aux tortures, et le généreux confesseur triompha de la souffrance, comme il avait triomphé des perfides caresses de l'ennemi. De guerre lasse, le roi, qui ne pouvait se décider à faire mourir Xavier, le condamna à l'exil dans l'île Jeju (Quelpaert), et le gouverneur de cette île reçut l'ordre de mettre son prisonnier à la question, trois<sup>2</sup> fois par mois, jusqu'au moment où il ferait sa soumission.

Xavier Gwon restait donc victorieux de ces premiers et terribles assauts de l'enfer. Sa foi était intacte. Il sortit de prison, et comme l'état de ses blessures donnait de l'inquiétude, on lui permit de demeurer quelques jours à la capitale, avant de partir pour le lieu de son exil. Il alla se loger dans la maison de Yi Yun-ha<sup>3</sup>. Là, occupé à soigner ses blessures et à se disposer à son long voyage, il ne s'attendait guère, pas assez peut-être, à une dernière et plus violente tentation qui allait encore l'assaillir. À l'instigation du roi, quelques fonctionnaires du tribunal des crimes vinrent lui représenter que sa vieille mère, alors âgée de quatre-vingts ans, ne pouvait plus vivre longtemps. Une fois rendu à Jeju, au delà de la mer, comment pourrait-il supporter le remords de l'avoir laissée seule, et de l'avoir privée de la présence de son fils à ses derniers moments ? On insista sur ce tableau déchirant, et sans lui parler d'apostasie, ce qu'il repoussait toujours avec indignation, ou l'engagea seulement à faire au

---

<sup>1</sup> 목만중 Mok Man-jung 睦萬中 (1727-1810).

<sup>2</sup> Les archives gouvernementales parlent de deux fois par mois.

<sup>3</sup> 이윤하 Yi Yun-ha 李潤夏 (1757-1793).

roi une légère soumission, afin d'obtenir une commutation de peine, et d'être exilé en un lieu moins éloigné. Xavier vivement ému à cette pensée, se sentit faiblir. Les uns disent qu'il fit de la main un signe de soumission. D'autres prétendent qu'un des assistants, le voyant chanceler, se hâta de faire ce signe en son nom. Une troisième version rapporte qu'il écrivit la phrase incomplète et amphibologique suivante : « La doctrine des Européens très-différente, la doctrine de Confucius et de Mencius, mauvaise et fausse. » On lui fit remarquer qu'il manquait, au milieu de la phrase, un caractère nécessaire pour la compléter et la rendre intelligible. Xavier aurait répondu : « Laissez-moi tranquille, faites ce que vous voudrez. » On ajouta immédiatement un caractère, de façon adonner à la phrase le sens que voici : « La doctrine des Européens est très-différente de la doctrine de Confucius et de Mencius : elle est mauvaise et fausse. » Quoi qu'il en soit, un exprès fut envoyé au roi pour lui annoncer la soumission de Xavier. Le lieu de son exil fut immédiatement changé, et il eut ordre de se rendre à la ville de Yesan. Hélas ! il n'eut pas même le temps d'y arriver. Il s'était à peine mis en route qu'une maladie, causée par ses blessures, l'obligea de s'arrêter en chemin, et il mourut dans une hôtellerie.

Nous voudrions pouvoir déchirer de notre histoire, cette page que la vérité nous a forcés d'écrire. Cet homme que nous avons vu si grand dans sa vie, si grand au milieu des supplices, flétrissant ainsi ses derniers moments par une lâche faiblesse, quel spectacle ! mais aussi quelle leçon ! Sans doute, le peu de précision des documents ne nous permet pas d'apprécier exactement la portée de son acte de soumission, et de le qualifier d'apostasie ouverte, mais au lieu de raconter un triomphe, nous devons rester le cœur triste, en face d'un doute insoluble. Heureux, si après avoir refusé la couronne du martyr, que les anges tenaient déjà suspendue sur sa tête, Xavier Gwon a pu, par un acte de sincère repentir, trouver grâce devant le Dieu dont il avait propagé le culte et prêché la gloire, avec tant de zèle et de succès. C'est le second exemple que nous rencontrons, de chutes causées par un amour trop naturel pour les parents. Nous en trouverons d'autres. La piété filiale est un devoir sacré, sans aucun doute ; mais il y a pour l'homme d'autres devoirs plus sacrés encore, et parmi les premiers néophytes coréens, un grand nombre ne le savaient pas assez.

Pierre Yi Seung-hun que nous avons vu se retirer si honteusement avant le combat, était alors mandarin (*hyeongam* 縣監) de la ville de Pyeongtaek. Malgré sa défection bien connue du public, Hong Nak-an et ses partisans présentèrent à la cour une requête, dans laquelle ils le signalaient comme chef des chrétiens, ajoutant qu'on l'avait vu, à la préfecture, lire des livres de cette secte. Ils demandaient qu'il fût traduit devant les tribunaux et jugé selon les lois. On l'accusait aussi de ne pas faire les prostrations d'usage au temple de Confucius. Les faits ne purent être prouvés, et Seung-hun, de son côté, au lieu de confesser ouvertement la foi, publia une lettre pour se disculper de ce qu'il appelait une calomnie.

Dans cette requête de Hong Nak-an contre Pierre Yi, on lit la phrase suivante : « Parmi les dignitaires du royaume et les personnages les plus importants, déjà sept ou huit sur dix ont embrassé cette doctrine. Où arriverons-nous donc ? » L'exagération de ces paroles est manifeste, mais elles montrent bien qu'à cette époque, la religion chrétienne s'était grandement propagée en Corée, et que ses ennemis craignaient de la voir envahir bientôt tout le royaume. Le gouvernement effrayé faisait faire partout des perquisitions. Sur la proposition de Kim Sang-jip<sup>4</sup>, ministre des crimes, le roi ordonna que ceux qui ne livreraient pas leurs livres de religion dans l'espace de vingt jours, seraient poursuivis selon la rigueur des lois. Dans une autre ordonnance royale du 9 de la onzième lune, quatre jours avant le martyre de

---

<sup>4</sup> 김상집 Kim Sang-jip 金尙集 (1723-?)

Paul Yun et Jacques Gwon, il était dit que dans le procès des deux cousins, il ne s'agissait pas d'une question de funérailles, mais que les deux nobles avaient été mis en jugement, pour avoir osé porter la main sur les tablettes de leurs ancêtres. Si l'on supportait un tel crime, que ne devrait-on pas supporter ? Le roi ordonnait ensuite d'abaisser le rang de la préfecture de Jinsan, où le mal avait pris naissance, et de la mettre au-dessous des cinquante-cinq autres préfectures de la province de Jeolla. Le mandarin de cette préfecture devait être cassé, pour n'avoir pas pris lui-même, à temps, l'initiative de punir les coupables. Il fallait inviter les lettrés de tout le royaume à étudier plus à fond les vrais principes dans les livres classiques. Dans les examens de chaque province qui allaient avoir lieu, on devait faire un choix plus consciencieux des candidats, et éliminer avec soin les individus suspects. Enfin tous les fonctionnaires étaient excités à déployer le plus de zèle possible pour anéantir la nouvelle doctrine. On comprend, dès lors, combien nombreuses furent les arrestations.

Nous avons raconté plus haut la conversion de Thomas Choe Pil-gong<sup>5</sup>, cet homme courageux qui ne cessait de prêcher la foi, dans les rues et sur les places publiques. Il était trop connu pour échapper. Traduit devant le tribunal, et interrogé sur sa religion, il répondit hardiment : « Tout homme doit suivre la loi du Maître du ciel, et pour moi, je suis disposé à en remplir toujours les devoirs. Les supplices auxquels il fut soumis après cette réponse ne l'ébranlèrent pas. D'une voix toujours égale, il ne cessait de répéter la même profession de foi, parlant avec une simplicité, une franchise, et une conviction telles que tous les spectateurs en étaient dans l'admiration. Le roi partagea lui-même ce sentiment, et touché de pitié pour Pil-gong, voulut lui conserver la vie. Dans ce but, il ordonna de faire tous les efforts possibles pour obtenir de lui, par douceur, quelques paroles de soumission. On s'appliqua donc à séduire Thomas. Ruses, caresses, promesses de fortune, tout fut employé, mais tout fut inutile. Sur les ordres du roi, le vieux père<sup>6</sup> et le frère de Thomas furent appelés, et par leurs larmes et leurs supplications essayèrent d'émouvoir ce cœur généreux. Thomas fut vivement impressionné ; tous les sentiments de la nature se révoltaient dans son âme. Il ne se rendit pas néanmoins, et ne cessa de répéter que, malgré tout, il ne pouvait se résoudre à renier Dieu, son vrai roi et son vrai père.

Cette dernière tentative ayant échoué, il ne restait plus qu'à prononcer le jugement selon la rigueur des lois. Plusieurs fois le ministre des crimes demanda l'assentiment du roi, mais il ne put jamais l'obtenir. À la fin, le ministre touché lui-même de compassion, annonça au roi que Pil-gong avait fait une soumission telle quelle, et le prince aussitôt, louant beaucoup son bon esprit et son obéissance, lui fit donner une belle place, de celles que peuvent remplir les familles de médecin. Dans une autre circonstance, il se félicita encore d'avoir ramené Pil-gong à de meilleurs sentiments. Celui-ci avait-il réellement cédé à la crainte, comme quelques-uns le prétendent ? ou bien avait-il eu seulement la faiblesse de ne pas protester de suite et avec énergie, contre les paroles qu'on lui prêtait faussement ? Nous l'ignorons. Quoi qu'il en soit, il pleura amèrement sa faute, reprit sa première ferveur, et s'appliqua avec plus de zèle que jamais à tous ses devoirs de chrétien. Nous retrouverons un jour son nom dans la liste des martyrs.

Un grand nombre d'autres chrétiens arrêtés, vers la même époque, se délivrèrent de la persécution par l'apostasie. Nous pouvons citer parmi les principaux : Choe In-cheol<sup>7</sup>, Jeong

---

<sup>5</sup> 최필공 Choe Pil-gong 崔必恭 (1744-1801) Thomas. Bienheureux.

<sup>6</sup> En fait, son père était déjà mort, il ne pouvait s'agir que de ses jeunes frères.

<sup>7</sup> 최인철 Choe In-cheol 崔仁喆 (?-1801). Ignace. Bienheureux.



In-hyeok<sup>8</sup>, Son Gyeong-yun<sup>9</sup>, Yang Teok-yun<sup>10</sup>, Choe In-gil<sup>11</sup>, Choe Pil-je<sup>12</sup>, etc., qui tous eurent plus tard le bonheur de souffrir le martyre.

Dans le Naepo, nous rencontrons les mêmes exemples de faiblesse. Au district de Gwangju, apostasie de Marcellin Choe<sup>13</sup> et de ses nombreux compagnons d'emprisonnement ; au district de Hongju, apostasie de la famille de Seong-hwa ; au district de Dangjin, apostasie de François Bae et de beaucoup d'autres. Marcellin Choe et François Bae, lavèrent plus tard cette faute dans leur sang. Enfin la défection la plus triste, la plus humiliante pour les chrétiens du Naepo, fut celle de leur apôtre, Louis de Gonzague Yi Tan-won. Connu de tous, païens et chrétiens, il ne put longtemps éviter les embûches des persécuteurs. Il fut pris et enfermé à Gongju. Nous ne connaissons pas les supplices qu'il eut à supporter ; mais il paraît certain qu'il se laissa ébranler. Une lettre du gouverneur de Gongju, Park Jong-ak<sup>14</sup>, du 2 de la douzième lune, annonça au roi la soumission de Tan-won. « Il a apostasie, dit ce document, de la manière la plus formelle, a témoigné sa douleur de s'être laissé entraîner dans une mauvaise doctrine mêlée de magie, et s'est engagé avec serment à aller dissuader tous ceux qu'il avait endoctrinés, afin de les ramener dans la voie véritable. » Le roi répondit par un ordre de ne relâcher le coupable qu'après un retour positif et complet, car sa conversion était bien récente. Toutefois il fut mis en liberté, le 5 de cette même lune, et put retourner chez lui. Le rapport du gouverneur de Hongju est évidemment empreint d'une monstrueuse exagération. Quels qu'aient pu être les torts de Louis, sa faiblesse n'a pu aller jusqu'à s'engager par serment à faire apostasier les chrétiens. La meilleure preuve, c'est qu'aussitôt mis en liberté, il recommença à pratiquer tous les devoirs de la religion. Mais comme il était trop connu dans le Naepo, il prit le parti d'émigrer pour être moins exposé à de nouveaux périls. Dans la nuit du dernier jour de cette année (1791), il fit ses adieux à son frère aîné. Non-seulement plus de trente familles de sa parenté qui habitaient en ce lieu, mais encore tous les habitants du village, composé de plus de trois cents maisons, s'étaient réunis autour de lui. C'était lui qui leur avait fait connaître Jésus-Christ, lui qui les avait convertis et baptisés ; aussi semblait-il que chacun perdit un père, un frère, un ami. Son départ fut une scène déchirante. Il alla s'établir au district de Hongsan, et recommença à travailler à la prédication de l'Évangile, quoique avec beaucoup moins d'éclat et de publicité. Nous aurons plus tard le bonheur de raconter son martyre.

Dieu, qui avait, dans ses secrets desseins, permis tant de chutes, ne voulut pas cependant que les ennemis de son nom pussent se flatter d'un triomphe complet. De grands et glorieux exemples de fidélité vinrent consoler l'Église naissante de Corée. Dans le district de Myeonjeon, où les arrestations avaient été très-nombreuses, Laurent Park<sup>15</sup>, voyant les chrétiens emprisonnés depuis plusieurs mois, avait eu le courage d'aller souvent les consoler dans leurs cachots. Un jour, pendant que les prisonniers prenaient leur repas du matin, il alla

---

<sup>8</sup> 정인혁 Jeong In-hyeok 鄭仁赫 (?-1801). Thaddée. Bienheureux.

<sup>9</sup> 손경윤 Son Gyeong-yun 孫敬允 (1760-1802). Gervase. Bienheureux.

<sup>10</sup> 양덕윤 Yang Deok-yun 梁德潤 (et non pas le 'Sang' de Dallet)

<sup>11</sup> 최인길 Choe In-gil 崔仁吉 (1765-1795). Matthias. Bienheureux.

<sup>12</sup> 최필제 Choe Pil-je 崔必悌 (1770-1801). Pierre. Bienheureux.

<sup>13</sup> 최창주 Choe Chang-ju 崔昌周 (1748-1801). Marcellinus. Bienheureux.

<sup>14</sup> 박종악 Park Jong-ak 朴宗岳 (1735-1795)

<sup>15</sup> 박취득 Park Chui-deuk 朴取得 (1769?-1799). Laurent. Bienheureux.

frapper à la porte du mandarin, entra hardiment, et, se tenant debout en face de ce magistral, s'écria : « Batta avec violence des hommes innocents, les tenir en prison pendant des mois entiers, n'est-ce pas là un crime horrible ? » Le mandarin, en colère, demanda quel était cet homme. On lui répondit que c'était un habitant de Hongju, frère de Park Il-deuk<sup>16</sup>, alors en prison pour cause de religion. Laurent fut saisi aussitôt. On lui passa une lourde cangue au cou et on le battit violemment. Loin de se laisser ébranler, « cette cangue de bois est trop légère, disait-il au mandarin, faites-m'en mettre une de fer. » La position du mandarin devenait difficile : toute la ville était en émoi et les murmures commençaient à se faire entendre, car Laurent Park était très-populaire. N'osant pas le condamner, il s'en débarrassa en l'envoyant ailleurs. Laurent comparut successivement devant les tribunaux criminels de Haemi et de Hongju. Dans ce dernier, il fut soumis à une cruelle flagellation, mais son courage ne se démentit pas. Il y avait un mois et quelques jours qu'il était emprisonné, lorsqu'une dépêche de la cour arriva ordonnant de le relâcher.

Kim Pio<sup>17</sup>, l'aïeul du premier prêtre indigène<sup>18</sup> de la Corée, le vénérable André Kim, montra la même constance devant les juges ; néanmoins, il ne put pas obtenir la couronne du martyr.

Pierre Won Si-chang<sup>19</sup> fut plus heureux. Il était originaire du village de Eung-jeong-ri, au district de Hongju, et descendait d'une famille honnête et jouissant d'une belle fortune. La violence sauvage de son caractère, l'avait fait surnommer le Tigre. En 1788 ou 1789, il était âgé de plus de cinquante-cinq ans, lorsqu'il entendit parler de la religion chrétienne. Par une grâce extraordinaire de Dieu, il se convertit à l'instant, mais sans en parler à personne, et un jour il quitta sa maison, en disant : « J'ai vécu inutilement plus de cinquante années, quand je reviendrai, on saura la cause de mon départ. Soyez sans inquiétude et surtout ne m'attendez pas. » Il partit à l'instant, et, pendant plus d'un an, on ne put en avoir aucune nouvelle. Enfin, Pierre ayant reparu, ses parents et ses amis accoururent près de lui, lui faisant mille questions, auxquelles il répondit en souriant : « Pendant plus de cinquante ans, j'ai failli bien des fois mourir, mais maintenant j'ai une médecine qui assure la vie pour des milliers d'années, je vous expliquerai cela demain. » Le lendemain, en effet, il réunit tous ses parents, et se mit à leur développer l'origine et la fin de ce monde, l'existence d'un Dieu créateur et conservateur de toutes choses, le péché originel, l'Incarnation, les commandements de Dieu, le ciel et l'enfer, enfin, tout ce qu'il savait de la religion chrétienne. « Voilà, ajouta-t-il, pour quiconque a bonne volonté, le moyen de vivre éternellement. Ô vous tous, recevez mes paroles comme mes vœux testamentaires, et embrassez comme moi cette religion divine. » La grâce accompagnait ses paroles, tous promirent de se mettre, dès ce jour, au service du grand roi et père commun de tous les hommes.

Mais ce qui, plus que tous les discours, donnait à Pierre une force convertissante, c'était son bon exemple, c'était le triomphe qu'il avait remporté sur lui-même. Lorsqu'il revint chez lui, il avait tout à fait dompté son caractère, et montrait dans les diverses circonstances de la vie une inaltérable douceur. On admirait aussi son zèle ardent pour

---

<sup>16</sup> 박일득 Park Il-do 朴一得

<sup>17</sup> 김진후 Kim Jin-hu 金震厚 (1739-1814) Pio. Bienheureux.

<sup>18</sup> Le père Andrew Kim Dae-geon, martyrisé en septembre 1846, fut reconnu par Rome pour avoir fait preuve des « vertus héroïques » qui lui valurent le titre de « Vénérable » en 1857. Il fut parmi les béatifiés en 1925 et fut canonisé en 1984.

<sup>19</sup> 원시장 Won Si-jang 元—(1732-1793) Pierre. Bienheureux. Son histoire est tirée des Archives Daveluy Volume 5 f. 89.

soulager les pauvres en leur faisant part de ses biens, et pour exhorter les païens de sa connaissance dont il convertit plus de trente familles. Sa ferveur était si grande que, même en présence des païens, il accomplissait toujours ses exercices religieux. Environ deux ans après sa conversion, le bruit que sa famille était tout entière chrétienne, arriva jusqu'aux oreilles du mandarin. Celui-ci envoya des satellites pour saisir un cousin de Pierre nommé Jacques ; mais, sur l'avis de ses amis, Jacques avait pris la fuite. Les satellites s'adressèrent à Pierre : « Où est allé votre cousin ? — Il s'est caché par crainte de la mort ; comment voulez-vous que je sache où il est ? — Nous avons ordre du mandarin de l'arrêter comme chrétien ; mais, puisqu'il n'est pas ici, nous allons vous prendre en sa place. — Soit, » répondit Pierre, et aussitôt il fut pris et conduit au prétoire devant un officier subalterne qui lui dit : « Où est allé votre cousin ? — Je l'ignore. — On dit que votre cousin pratique la religion chrétienne ; la pratiquez-vous aussi ? — Je la pratique. — Promettez de ne plus la pratiquer, reniez Dieu, et j'avertirai le mandarin que tous ces bruits sont une pure calomnie, vous serez relâché de suite. — Je ne puis renier Dieu. » On l'enferma dans une chambre, et pendant plusieurs jours on ne cessa de le presser d'apostasier. Mais Pierre s'y refusant toujours, l'officier en colère l'envoya au mandarin. « Est-il vrai, lui dit ce magistrat, que tu suis la religion du Maître du ciel ? — Cela est vrai. — Renie ton Dieu, dénonce tes complices, et dis-moi que tu ne la suivras plus, je te relâcherai aussitôt. — Renier Dieu ! jamais ! Je ne puis non plus dénoncer d'autres chrétiens. — Ne veux-tu pas dénoncer tes complices et déclarer les livres que tu as chez toi ? — Cela m'est impossible. » Le mandarin furieux lui fit subir le supplice de l'écartement des os, et le fit battre de soixante-dix coups de la planche à voleurs. Mais Pierre souffrait tout patiemment, ne cessant d'exposer la vraie doctrine, sur Dieu, sur les devoirs de l'homme envers Dieu et les parents, sur la vanité des superstitions païennes, etc... Renvoyé à la prison, il comparut encore le lendemain, et aux mêmes questions du juge, fit les mêmes réponses.

Il subit de nouveau le supplice de l'écartement des os et fut frappé, plus cruellement que la veille, avec la planche à voleurs. Ses chairs étaient en lambeaux, ses deux épaules brisées, et les os du dos, tout meurtris, restaient à nu. C'est dans ce triste état qu'on le reconduisit à la prison. Malgré ses souffrances, son visage respirait le contentement et la joie. Il se mit à prêcher les geôliers, prétoriens et satellites, et peu de jours après, un chrétien étant venu le voir à la prison, il reçut de lui le baptême, car jusqu'à ce moment, il n'était que catéchumène. Cependant le mandarin ayant fait un rapport au gouverneur de la province, en reçut l'ordre de faire mourir Pierre sous les coups. Au troisième interrogatoire devant le juge criminel, on déploya un appareil formidable, et un grand nombre de satellites furent placés autour du confesseur pour l'effrayer. Le juge lui dit : « Le désir de te sauver la vie m'a fait employer tous les moyens pour te faire revenir à de meilleurs sentiments ; mais comme tu ne voulais rien écouter et que tu t'obstinais à désirer la mort, j'ai averti le gouverneur, et j'en ai reçu l'ordre de te faire périr sous les coups ; sache donc que cette fois tu vas mourir. » Pierre répondit : « c'est mon vœu le plus ardent. » À ces mots, on serra ses liens, et on commença à lui faire subir des tortures affreuses qui durèrent tout le jour. Pierre les supporta courageusement, mais il eut le corps tellement broyé qu'il ne pouvait plus faire usage de ses membres. On dut l'emporter à la prison, et lui faire mettre dans la bouche les aliments qu'il ne pouvait plus prendre lui-même.

Enfin le juge criminel et le mandarin réunis, firent un dernier effort pour le gagner, en lui parlant de ses enfants, qui sans cesse l'attendaient et l'appelaient. « Ceci me touche vivement, répondit Pierre, mais c'est Dieu lui-même qui m'appelle, comment pourrais-je ne pas répondre à sa voix ? » Alors ils lui firent donner le régal ordinaire des condamnés à mort. Puis on se mit à le battre avec plus de rage qu'auparavant, de manière à le tuer aussi vite que

possible. Mais il ne mourait pas. Le mandarin, les satellites et les bourreaux, épuisés de fatigue, se dirent alors : « ce coupable ne sent pas les coups, il n'y a pas moyen d'en finir. » — « Je sens les coups, répondit Pierre, mais Dieu est là qui me parle et me fortifie lui-même. » En entendant ces paroles, le mandarin dit : « Ce coquin-là a sans doute le diable à ses ordres, » et il fit frapper plus fort, mais inutilement. À la fin, désespérant de le tuer ainsi, le mandarin commanda de le lier et de l'exposer couvert d'eau au froid de la nuit, pour le faire geler. Pierre fut donc attaché avec une grosse corde et on lui versa de l'eau sur tout le corps. Bientôt, il fut entièrement couvert de glace. Dans ce supplice, il ne pensait qu'à la passion du Sauveur, et répétait : « Ô Jésus flagellé pour moi par tout le corps, et couronné d'épines pour mon salut, voyez la glace dont mon corps est couvert, pour l'honneur de votre nom ; » puis il offrait sa vie à Dieu avec action de grâces. Au second chant du coq, il rendit le dernier soupir. C'était le 17 de la douzième lune de l'année *im-ja* (janvier 1793). Pierre avait alors soixante et un ans.

Vers cette époque, la persécution diminua beaucoup d'activité et de rigueur, surtout à la capitale. Le roi, d'un caractère naturellement modéré, répugnait aux mesures de violence. Il préférait voir employer auprès des chrétiens les caresses, les promesses, les séductions de tout genre, et trop souvent ce système réussit à amener des apostasies, surtout parmi les nobles. Dans les provinces, les choses étaient abandonnées à peu près à l'arbitraire des gouverneurs, qui poursuivaient les chrétiens ou les laissaient en paix, selon leurs caprices ou leurs préventions personnelles. Aussi, tandis que quelques chrétientés jouissaient d'une liberté presque complète, dans d'autres, comme le Naepo, les néophytes furent toujours poursuivis et maltraités. En 1794, nous trouvons une nouvelle persécution à Hongju, sans pouvoir en préciser la violence et l'étendue. Paul Park Hyeong-hwa<sup>20</sup>, eut alors le malheur d'apostasier. Nous le verrons réparer glorieusement cette faute en 1827<sup>21</sup>. Paul Hwang<sup>22</sup>, qui n'obtint la couronne du martyr qu'en 1813<sup>23</sup>, fut plus généreux. Il était né à Je-un, au district de Cheongyang, et depuis longtemps pratiquait la religion avec ferveur, lorsqu'il fut arrêté et conduit devant le mandarin. « Renie ton Dieu, lui dit celui-ci, injurie-le, et je te permets de te retirer. — Injurier Dieu ! répondit Paul, c'est ce que les animaux eux-mêmes ne pourraient faire. Comment l'homme qui a une âme spirituelle l'oserait-il ? » Il fut battu violemment avec la planche à voleurs, mais ne faiblit pas un seul instant et, après une longue flagellation, fut reporté mourant à la prison. Les soins que lui donnèrent les autres prisonniers le firent cependant revenir à la vie. Le mandarin, étonné d'apprendre qu'il n'était pas mort, le condamna à exercer l'emploi de bourreau-fustigateur. Trois mois après Paul fut relâché. Des douze chrétiens arrêtés avec lui, il paraît que pas un n'eut le courage de l'imiter. Tous se tirèrent d'embarras par des paroles d'apostasie.

On parle aussi de quelques actes de persécution dans d'autres endroits. Mais ce n'étaient probablement que des vexations locales, de peu d'importance, et l'on n'en a conservé qu'un vague souvenir.

Telle fut la première persécution qu'eut à subir l'Église de Corée, tel fut le baptême de sang et de larmes qui consacra cette chrétienté naissante. Quand on songe que, par une

<sup>20</sup> 박경화 도항 Park Gyeong-hwa Do-hang朴—(1757-1827) Paul. Bienheureux.

<sup>21</sup> Dallet Volume 1 Livre 4, Chapitre 5.

<sup>22</sup> 황 바오로 Hwang Paolo (1754?-1813?)

<sup>23</sup> Dallet Volume 1 Livre 4, Chapitre 1.

disposition particulière de Dieu, unique peut-être dans l'histoire du christianisme, cette Église avait été fondée, croissait et se fortifiait sans le secours d'aucun pasteur, le courage de ses martyrs, la constance de ses confesseurs, la persévérance de ses enfants, son existence même, deviennent un éclatant prodige.

Sans doute tous ne surent pas confesser leur foi. Les premiers convertis, les plus célèbres propagateurs de l'Évangile, nous ont attristés du spectacle de leur lâcheté. En punition peut-être de quelque secret orgueil causé par le succès de leur parole, ils sont tombés, et en ont entraîné beaucoup dans leur chute. Mais ce n'est pas la défection de quelques-uns qui doit nous surprendre, ce qui est vraiment étonnant, ce qui montre une œuvre manifestement divine, c'est que tous n'aient pas apostasié. Ils n'avaient qu'une connaissance bien incomplète de la religion ; ils n'avaient pas d'autres maîtres que les quelques livres chinois introduits en cachette, possédés seulement par les plus instruits ; et surtout, ils n'avaient pas le secours des sacrements. Nous voyons tous les jours ce que sont, même avec ce secours surnaturel, tant de chrétiens qui les reçoivent souvent. Qu'auraient dû être ces pauvres néophytes qui en savaient à peine le nom !

Et cependant, par l'unique puissance de la grâce de Dieu, nous comptons, parmi ces néophytes, des martyrs, des confesseurs, des prédicateurs zélés de l'Évangile. Dix ans après le baptême de Pierre Yi à Péking, nous trouvons, malgré la persécution, malgré la défection coup sur coup des plus illustres chefs, plus de quatre mille chrétiens en Corée. Nous rencontrons chez eux la pratique des plus grandes vertus, la charité envers le prochain, la mortification, la chasteté, toutes choses si inconnues des païens et si inexplicables pour eux. Oui, le doigt de Dieu est là.

Une paix relative suivit l'apaisement de la persécution. La chrétienté en profita pour se resserrer, se raffermir dans le silence et la prière, et même faire de nouvelles conquêtes. Les chefs éminents avaient disparu. Il restait à la vérité Ambroise Gwon, frère aîné de Xavier, et l'illustre famille des Jeong, mais par caractère, ils se mêlaient peu des affaires de la chrétienté, et on ne voit pas qu'ils l'aient jamais dirigée. Ceux que nous trouvons alors à la tête sont : Jean Choe Gwan-cheon<sup>24</sup>, et Matliias Choe In-gil<sup>25</sup>, hommes zélés et capables, de la classe moyenne. Ils n'avaient pour eux ni la renommée, ni la grande naissance de leurs prédécesseurs, mais le progrès de la religion n'en souffrit nullement, et quoique moins frappant aux yeux des païens, fut plus réel et plus solide. On dirait que la Providence, après s'être servie de ces savants et de ces nobles, pour produire le premier ébranlement, les laissa disparaître presque aussitôt, pour montrer que l'Évangile n'a pas besoin d'eux, et faire comprendre aux Coréens qu'il ne s'agissait pas d'une de ces sectes philosophiques auxquelles le nom, la position et la science des adeptes donnent pendant quelques jours une vie factice, et qui meurent avec leurs fondateurs. *Non multi sapientes secundum carnem, non multi nobiles... ut non evacuetur crux Christi.* Peu de savants selon la chair, peu de grands, peu de nobles, afin que ne soit pas oubliée et réduite à rien la croix du Christ. — I Cor. i, 17.

Voici le portrait que tracent de Jean Choe les relations coréennes. Le chef catéchiste Jean Choe fut un des premiers à embrasser la religion. C'était un homme calme, prudent, éclairé, au cœur généreux et résolu. Il expliquait la vérité avec précision et douceur. Sa parole était sans apprêt, et cependant tous l'écoutaient avec satisfaction et grand profit pour leurs âmes. L'humilité, la résignation à la volonté de Dieu, lui étaient comme naturelles, et,

<sup>24</sup> 최창현 Choe Chang-hyeon 崔昌顯 dit 관천 Gwancheon 冠泉 (1754-1801) Jean. Bienheureux.

<sup>25</sup> 최인길 Choe in-gil 崔仁吉 (1765-1795) Matthias. Bienheureux.

quoiqu'il n'y eût rien d'extraordinaire dans sa conduite, jamais homme ne fut plus estimé et plus aimé des chrétiens.

Le premier soin de Jean Choe et de ses compagnons fut de chercher à obtenir un prêtre. Les difficultés nées de la persécution étaient presque aplanies, et le désir des fidèles de posséder le ministre de Dieu, était plus ardent que jamais. Il fut donc décidé que Paul Yun Iou-ir-i, qui avait déjà fait deux fois le voyage de Péking, se mettrait à la tête de l'expédition, et que Sabas Tsi Tsiang-hong-i l'accompagnerait avec quelques autres. Pendant leur absence, on devait préparer une maison, à la capitale, pour y recevoir le prêtre, et la garde de cette maison devait être confiée à Mathias Choe In-gil.

Les courageux députés partirent donc, à la suite de l'ambassade, vers la fin de l'année 1793. Dieu les protégea dans le chemin, et ils arrivèrent heureusement au terme de leur voyage.

Livre 2 Depuis l'entrée du P. Zhou en Corée, jusqu'à son glorieux martyre. 1794-1801.

\* \* \*

Chapitre 1. Entrée du P. Zhou en Corée. — Martyre de ses introducteurs. — Travaux du P. Zhou.

Nous avons vu qu'en 1790, l'évêque de Péking avait promis aux députés de l'Église coréenne, Paul Yun et Jean-Baptiste Woo de leur envoyer bientôt un pasteur. Il leur tint parole, et au mois de février 1791, Jean dos Remedios, prêtre séculier de Macao, nommé par lui missionnaire de Corée, partit de Péking<sup>1</sup>. Tous les ans, lorsque l'ambassade coréenne rentre dans le royaume, une foire a lieu sur les frontières de la Chine et de la Corée, et un grand nombre de marchands des deux nations s'y rendent pour faire le commerce. Il avait été convenu avec les envoyés coréens que le prêtre viendrait à la foire de cette année. Des chrétiens coréens, qu'on reconnaît à certains signes, s'y trouveraient aussi, pour le recevoir et pour l'introduire dans leur pays. Après vingt jours de marche, Jean dos Remedios arriva sur les frontières de la Corée, mais les chrétiens coréens, empêchés par la persécution si violente alors, ne parurent pas<sup>2</sup>. Dix jours s'écoulèrent, la foire se termina, l'ambassade rentra en Corée, et le zélé missionnaire, plein de douleur de l'insuccès de son entreprise, fut obligé de revenir à Péking, avec les Chinois qui l'accompagnaient.

Après avoir envoyé le P. dos Remedios en Corée, l'évêque Govea écrivit au pape Pie VI, pour lui annoncer la nouvelle du merveilleux établissement de l'Église dans ce pays. Sa lettre arriva à Rome en 1792. De grandes douleurs affligeaient alors le souverain Pontife, et ce fut au milieu des angoisses de cette terrible époque, qu'il apprit qu'à l'extrémité de l'Orient, de nouveaux fils étaient nés à la sainte Église Romaine, et que Notre Seigneur Jésus-Christ avait déjà des témoins, dans une contrée où jusqu'alors son nom n'avait pas été prêché. En lisant cette lettre, le vicaire de Jésus-Christ versa des larmes de joie, et du fond de son âme donna une première bénédiction à cette église naissante. Le cardinal Antonelli répondit à l'évêque de Péking : « Notre excellent Souverain Pontife a lu avec la plus grande avidité l'histoire que vous avez tracée de ce très-heureux événement. Il en a répandu des larmes bien douces et a éprouvé un plaisir ineffable de pouvoir offrir à Dieu ces prémices de contrées si éloignées. » Plus loin, il ajoutait : « Sa Sainteté aime avec une tendresse toute paternelle ces nouveaux enfants, ces illustres athlètes de Jésus-Christ. Elle désire leur accorder toute sorte de biens spirituels. Quoique absente de corps, elle les voit des yeux de l'esprit, les embrasse tendrement, et leur donne de tout son cœur la bénédiction apostolique. » Enfin il annonçait à l'évêque de Péking, que le Pape, pasteur de l'Église universelle, confiait à ses soins et à sa direction cette nouvelle église, fille de celle de Péking.

Après le retour du P. dos Remedios, l'évêque fut trois années entières sans aucune nouvelle de Corée. Ce silence prolongé était de mauvais augure. D'ailleurs, quelques mots prononcés par des personnes de la suite de l'ambassade, en 1792, lui avaient fait soupçonner qu'on persécutait les chrétiens, et comprendre pourquoi aucun d'eux n'était venu au rendez-

---

<sup>1</sup> Où il avait été ordonné prêtre quatre ans plus tôt.

<sup>2</sup> Il semble que ce soit en fait le prêtre qui ne s'est pas présenté à l'heure et au lieu fixés.

vous recevoir le prêtre. Ce ne fut qu'un an plus tard, à l'arrivée de Paul Yun<sup>3</sup> et de Sabas Ji<sup>4</sup>, qu'il put connaître tous les détails de cette première persécution. Il était évident qu'il fallait à tout prix, et le plus tôt possible, porter secours à cette Église désolée. L'évêque le comprit, et conféra aussitôt avec les courriers, sur les moyens de faire parvenir un prêtre dans leur patrie. Jean dos Remedios, le premier missionnaire désigné, était mort. Pour le remplacer, l'évêque jeta les yeux sur un jeune prêtre chinois, les prémices du séminaire épiscopal de Péking. Il se nommait Jacques Zhou<sup>5</sup>, et était originaire de la grande ville de Suzhou, dans la province de Jiangnan. Les Portugais l'ont toujours désigné sous le nom de P. Jacques Vellozo<sup>6</sup>. Il n'avait alors que vingt-quatre ans<sup>7</sup> ; mais sa grande piété, son habileté dans la littérature chinoise et dans les sciences ecclésiastiques, sa physionomie assez semblable à celle des Coréens, décidèrent l'évêque de Péking à le choisir, pour cette belle et périlleuse mission.

Le P. Jacques Zhou, muni de tous les pouvoirs ordinaires et extraordinaires, pour exercer le ministère apostolique, partit donc de Péking, au mois de février 1794. Après vingt jours de marche, il arriva aux frontières de la Corée. Des chrétiens l'attendaient afin de l'introduire et de le conduire jusqu'à la capitale ; mais comme la surveillance était alors très-sévère, par suite des ordres donnés pendant la persécution, il fut convenu que la tentative serait différée jusqu'au mois de décembre. En attendant l'époque fixée, le missionnaire visita les chrétientés de la Tartarie, voisines de la Corée, comme l'évêque de Péking lui en avait donné la commission, dans le cas où il ne pourrait pas pénétrer immédiatement en Corée.

Au mois de décembre, le P. Zhou revint à Pien-men, où Sabas Ji et d'autres chrétiens s'étaient rendus, pour lui servir de guides. Le prêtre changea ses habits, arrangea ses cheveux à la Coréenne, et, vers le milieu de la nuit du 23 décembre 1794, franchit le fleuve Apnok (Yalu), la terrible barrière qui le séparait de la Corée. D'autres chrétiens l'attendaient sur la rive coréenne du fleuve, à Uiju, vis-à-vis Pien-men, et le conduisirent jusqu'à la capitale, où il parvint au commencement de l'année 1795. Son arrivée causa une joie et une consolation inexprimables aux chrétiens qui le reçurent comme un ange descendu du ciel.

Le P. Zhou fut logé dans la maison préparée par Mathias Choe au quartier nord de la ville. Il commença par faire préparer tout ce qui était nécessaire pour la célébration du saint sacrifice, et se livra tout entier à l'étude de la langue coréenne, afin de pouvoir, le plus tôt possible, exercer le saint ministère. Le jour du Samedi-Saint, il baptisa plusieurs adultes, suppléa les cérémonies de ce sacrement à quelques autres, et reçut un certain nombre de confessions par écrit. Enfin, le jour de Pâques, il eut pour la première fois, en Corée, le bonheur de célébrer la sainte messe et de donner la communion aux personnes qu'il avait confessées la veille.

Tout alla bien jusqu'au mois de juin. Les chrétiens, au comble de leurs vœux, voulaient tous voir le prêtre, et recevoir les sacrements. Bientôt l'affluence fut extrême. Le P. Zhou, peu au courant des coutumes du pays, recevait facilement tous ceux qui se présentaient, et nul ne songeait à prendre les précautions exigées par la prudence. Sur ces entrefaites, un bachelier nommé Han Yong-ik (韓永益), de famille noble, qui n'était chrétien que depuis quelques mois et n'avait qu'une foi peu solide, parvint à se faire introduire auprès du prêtre.

---

<sup>3</sup> 윤유일 Yun Yu-il 尹有一 (1760-1795) Paul. Bienheureux.

<sup>4</sup> 지황 Ji Hwang 池瓊 (1767-1795) Saba. Bienheureux.

<sup>5</sup> Père Zhou Wen-mo 周文謨 (en Coréen 주문모 Ju Mun-mo) (1752-1801). Jacques. Bienheureux.

<sup>6</sup> Il y avait une coutume selon laquelle les prêtres chinois attachés à Macao prenaient des noms portugais.

<sup>7</sup> C'est une erreur. Le P. Zhou n'avait pas 24 ans mais 42 ans à cette époque.



Cette entrevue fit naître dans son cœur un dessein pervers. Il alla trouver le frère de Yi Byeok, ennemi déclaré de la religion, et alors en faveur à la cour. Il lui apprit qu'un prêtre chrétien, chinois de nation, résidait dans la capitale, lui fit connaître la maison où il était caché, et lui donna son signalement. Le premier ministre et le roi lui-même furent bientôt informés de tout. Ordre fut donné au grand juge criminel Jo Gyu-jin (趙奎鎮), d'envoyer à l'instant des satellites, pour se saisir sans bruit de l'étranger. C'était le 27 juin. Heureusement, les chrétiens, qui se défiaient un peu du traître, avaient épié ses démarches, et avaient pu connaître à temps ses dénonciations, et les ordres de la cour. Le P. Zhou, averti, s'était de suite réfugié chez un autre chrétien. Mathias Choe In-gil (崔仁吉) resta seul pour garder la maison menacée. Il eût pu chercher son salut dans la fuite, mais afin de mettre entièrement le prêtre en sûreté, il conçut la généreuse résolution de se faire passer pour le Chinois qu'on cherchait. Comme il était d'une famille d'interprètes, et parlait le chinois, il espérait de cette manière réussir plus facilement dans son dessein. Il se coupa donc les cheveux pour mieux contrefaire l'étranger, et attendit paisiblement l'arrivée des satellites. Ceux-ci arrivés à la maison, se précipitèrent sur lui, en criant : « Où est le Chinois ? — C'est moi, » répondit Mathias avec calme. Il fut aussitôt saisi et traîné devant le juge. Mais on ne tarda pas à s'apercevoir de la méprise. Le prêtre chinois avait été signalé comme portant une barbe assez bien fournie, et Mathias en était dépourvu. On se mit donc de nouveau à la recherche du prêtre, et il n'eût probablement pas échappé longtemps aux poursuites, si le roi, qui craignait de faire souffrir beaucoup d'innocents, n'eût ordonné de procéder dans cette affaire avec plus de modération.

Cependant Paul Yun et Sabas Ji, les deux introducteurs du P. Zhou, avaient aussi été pris le même jour, et réunis à Mathias Choe. La nuit même de leur arrestation ils furent conduits devant le tribunal. Leur fermeté et la sagesse de leurs paroles déconcertèrent les juges. Des professions de foi claires et généreuses étaient la seule réponse qu'ils faisaient à toutes les questions sur le prêtre étranger, sur son arrivée et sur son séjour dans la capitale. Pour leur arracher des aveux compromettants, on les mit plusieurs fois à la torture, on les accabla de coups, on leur disloqua les bras et les jambes, on leur écrasa les genoux, mais rien ne put faire fléchir leur courage ou lasser leur patience. Une joie céleste inondait leurs cœurs et se répandait jusque sur leurs visages. Enfin le roi, cédant aux réclamations multipliées des ennemis de la religion, signa leur arrêt de mort. La sentence fut exécutée cette nuit-là même dans la prison, et les corps des martyrs furent jetés dans le fleuve. C'était le 12 de la cinquième lune (28 juin 1795). Sabas Ji était âgé de vingt-neuf ans, Paul Yun avait trente-six ans, et Mathias Choe trente et un ans.

Telle fut la récompense magnifique que Dieu donna à ces trois généreux chrétiens qui avaient, au péril de leur vie, introduit un prêtre en Corée, et qui, par leur piété, méritèrent ce bel éloge de l'évêque de Péking. « L'Église de Péking et moi, écrivait-il en 1797, avons été témoins de la piété et de la dévotion de Paul Yun dans les deux voyages qu'il fit à Péking en 1790. Il y reçut les sacrements de Confirmation, de Pénitence et d'Eucharistie, avec une ferveur si frappante, que plusieurs de nos chrétiens ne purent retenir leurs larmes, dans la joie et l'admiration qu'ils éprouvaient de trouver chez ce néophyte, la modestie, les paroles, les vertus exemplaires d'un vieux chrétien consommé dans la pratique de l'Évangile. En 1793, nous fûmes aussi témoins de la piété de Sabas Ji, pendant les quarante jours qu'il passa à Péking. Les fidèles de cette ville furent édifiés de sa dévotion, de sa grande ferveur, et de l'effusion de larmes avec lesquelles il reçut les sacrements de Confirmation, de Pénitence et d'Eucharistie. Quant à Mathias Choe, nous n'avons pas été témoins oculaires de sa foi, parce qu'il n'est pas venu à Péking, mais j'ai appris par le missionnaire de Corée, que ce chrétien a

été un des premiers catéchistes, et qu'il s'est distingué par sa ferveur, sa piété et son zèle à étendre la gloire de Dieu<sup>8</sup>. »

Cinq autres chrétiens avaient été arrêtés avec nos trois martyrs, et accusés comme eux de s'être faits les introducteurs du prêtre étranger dans la Corée ; mais ils soutinrent, avec raison, qu'ils n'avaient pris aucune part à son entrée dans le royaume. On voulut les faire apostasier. Ils s'y refusèrent, et confessèrent leur foi au milieu des plus cruels supplices. Après quinze jours de tortures, ils furent mis en liberté, et s'en allèrent joyeux, louant et bénissant Dieu. Quant au dénonciateur Han Yeong-ik, il ne recueillit aucun profit de sa trahison. À l'automne de cette même année, il mourut misérablement, loin de sa famille et de sa maison. On dit qu'à l'heure de sa mort, il ne cessait de gémir et de verser des larmes. Puisse-t-il, par un sincère repentir, avoir obtenu de Dieu, le pardon de son crime !

Pendant qu'on mettait à mort ceux qui l'avaient introduit en Corée, et qu'on faisait de tous côtés des recherches pour le saisir, le P. Zhou était caché dans le bûcher d'une femme chrétienne. Cette néophyte courageuse, qui exposait ainsi sa vie pour le sauver, se nommait Colombe Gang Wan-suk<sup>9</sup>. Comme elle a joué un grand rôle dans l'histoire de la chrétienté à cette époque, nous allons raconter sa vie avec quelque détail. Elle était née dans le Naepo, d'une famille païenne de demi-nobles, ou, selon l'expression coréenne, de nobles bâtards. On nomme ainsi les familles issues d'une mésalliance. Dès son enfance, Colombe montra une pénétration d'esprit remarquable, jointe à un cœur droit, ferme et courageux. Elle ne se permettait point d'actions mauvaises, et supportait avec beaucoup de patience le caractère acariâtre de sa mère. Son âme élevée aspirait déjà à quelque chose de grand. Elle s'appliquait à pratiquer les maximes de la religion de Fo (Buddha), et avait même formé, dit-on, le dessein de quitter le monde, pour se livrer toute entière aux exercices religieux de cette secte.

Colombe fut mariée à un demi-noble du district de Deoksan, nommé Hong Ji-yeong (洪芝榮), qui avait perdu sa première femme. C'était un homme d'une simplicité extrême, entièrement dépourvu des qualités de l'intelligence, avec lequel Colombe avait bien de la peine à vivre en bonne harmonie, et qui lui causait beaucoup de chagrins. Elle faisait néanmoins tous ses efforts pour lui être agréable, et par ses prévenances et sa douceur, elle sut gagner l'affection de sa belle-mère dont le caractère était assez difficile. Colombe était mariée depuis quelque temps, quand pour la première fois elle entendit un parent de son mari, nommé Paul, parler de la religion du Maître du ciel. Ce mot la frappa. « Le Maître du Ciel, se dit-elle, ce doit être le maître du ciel et de la terre. Le nom de cette religion est juste, et sa doctrine doit être vraie. » Elle demanda des livres, et en les lisant, son cœur comprit la grandeur et la beauté de la vérité évangélique. Elle s'attacha à la religion par toutes les puissances de son âme et, dès ses premiers pas dans la vie chrétienne, aspira aux vertus héroïques. Son assiduité à remplir tous ses devoirs, sa ferveur, sa mortification étaient admirables. Elle s'appliqua aussitôt à convertir sa maison, ses parents et ses amis ; et son zèle s'étendit jusqu'aux villages voisins. Son mari fut le principal objet de sa sollicitude. Quand elle l'exhortait à se faire chrétien, il disait : « C'est vrai, c'est vrai, » mais quand ensuite les ennemis de la religion la décriaient, il remuait la tête en signe d'approbation, et accordait pleine créance à leurs paroles. Si sa femme le réprimandait, il versait des larmes et regrettait ses torts, puis si de mauvais amis revenaient le voir, il agissait comme auparavant. Colombe, malgré tous ses efforts, n'aboutissait à rien, et elle vit bien qu'elle ne pourrait jamais parvenir à lui faire pratiquer sérieusement la religion.

<sup>8</sup> (Dallet Note 31 : *Nouvelles Lettres édif.* T. 5.)

<sup>9</sup> 강완숙 Gang Won-suk 姜完淑 (1761-1801) Colombe. Bienheureuse.

Elle s'appliqua aussi à convertir sa belle-mère. Cette dernière commença à servir Dieu et à réciter les prières chrétiennes, mais elle ne pouvait se résoudre à abandonner le culte des ancêtres. Colombe l'exhortait sans cesse, et surtout adressait à Dieu de ferventes prières, pour obtenir sa conversion entière. Ses prières furent enfin exaucées. Un jour que la belle-mère balayait la salle des ancêtres, un fracas horrible se fit entendre tout à coup, les poutres et les colonnes de la chambre étaient ébranlées. Saisie de frayeur à ce bruit étrange, dont il était impossible de découvrir la cause, cette femme courut se jeter entre les bras de sa bru et abjura ses vaines superstitions. Après cette victoire, Colombe convertit encore son père et sa mère, qui moururent tous deux d'une manière édifiante.

En 1791, lorsque la persécution éclata, Colombe secourut les confesseurs de la foi, préparant leur nourriture et la leur portant dans les prisons. Elle fut arrêtée et conduite devant le gouverneur de Hongju. Nous ignorons les détails de son interrogatoire, mais il paraît qu'elle fut remise en liberté sans avoir eu de tourments à endurer, et sans avoir prononcé une seule parole d'apostasie. Peu de temps après, elle se sépara de son mari auquel elle confia le soin de ses terres, et accompagnée de sa belle-mère, de sa fille et de Philippe Hong, fils que son mari avait eu d'un premier mariage, elle vint résider à la capitale. Le motif qui la portait à agir de la sorte ne nous est pas bien connu. Les uns disent que ce fut le désir de vivre dans la continence ; d'autres assurent qu'elle cherchait seulement à se trouver au milieu de chrétiens plus fervents ; enfin, d'après la sentence rendue plus tard contre elle, elle aurait été chassée par son mari lui-même. Celui-ci, en effet, effrayé par la persécution, et n'ayant nulle envie de pratiquer la religion, aura pu lui ordonner de se retirer de chez lui. Cette dernière explication est beaucoup plus probable.

Colombe était donc à la capitale, lorsque le P. Zhou y arriva. Elle avait même aidé Sabas Ji et ses compagnons dans leur périlleuse entreprise. Le prêtre la distingua bien vite entre toutes les chrétiennes qu'il put voir. Ravi de joie de trouver, dès son arrivée, une auxiliaire si dévouée, il la baptisa et lui donna la fonction de catéchiste chargée de tout ce qui concernait l'instruction des femmes, emploi dont elle s'acquitta avec autant d'activité que d'intelligence. Lorsque le missionnaire fut trahi et poursuivi par les satellites, Colombe, avertie à temps, conçut la généreuse pensée de le sauver. Elle le cacha dans le bûcher de sa maison, et l'y nourrit pendant trois mois à l'insu de tous, et même de sa belle-mère et de son fils Philippe. Elle était cependant très-affligée de ne pouvoir offrir au prêtre un asile plus commode, mais elle n'osait pas se confier à sa belle-mère, qu'elle voyait bien éloignée de ses généreuses dispositions. Elle entreprit cependant de toucher son cœur. Elle se mit à pleurer et à gémir presque continuellement : elle ne mangeait et ne dormait presque plus. Sa belle-mère, craignant de la perdre, voulut savoir la cause de son chagrin. Colombe lui dit : « Le prêtre est venu ici, au péril de sa vie, pour sauver nos âmes, et nous n'avons rien fait pour reconnaître ses bienfaits, et il est aujourd'hui sans asile. À moins d'être de pierre ou de bois, comment ne serais-je pas vivement affligée à cette pensée ? Je vais donc m'habiller en homme, et parcourir le pays pour tâcher de le trouver et de le secourir. — La belle-mère répondit en pleurant : Si vous agissez ainsi, qui aurai-je pour appui ! Je vous suivrai donc et je mourrai avec vous. — Vénérable mère, reprit Colombe, je suis bien consolée de voir à quel degré de vertu vous êtes arrivée. Je ne craindrais certainement pas d'exposer ma vie pour sauver le missionnaire, mais dans des circonstances si difficiles, nous ne pourrions pas le trouver, et nous nous exposerions inutilement. Le Seigneur du ciel qui sait tout, et qui pénètre le cœur des hommes, voit notre bonne volonté, et il permettra peut-être que le Père vienne près de nous. S'il se présentait, oseriez-vous le recevoir ? Si vous me donnez l'assurance de votre consentement, votre fille aura aussitôt l'âme en paix. Elle reprendra sa joie première, et

s'acquittera envers vous jusqu'à la mort des devoirs de la piété filiale. — La mère répondit : Je ne veux pas me séparer de vous, faites tout ce que vous voudrez. » — Aussitôt Colombe tressaillant de joie courut à la cachette du prêtre, et l'introduisit dans la salle d'honneur. Ce fut là que le P. Zhou, protégé par l'usage coréen qui interdit aux étrangers l'entrée des maisons nobles, fit sa résidence habituelle pendant trois ans.

Au mois de septembre 1796, le P. Zhou écrivit à l'évêque de Péking, pour lui faire connaître sa position et l'état de la chrétienté coréenne. Les continuelles perquisitions de la police, et le redoublement de surveillance, surtout aux frontières, ne lui avaient pas permis de le faire l'année précédente. Thomas Hwang Sim<sup>10</sup>, né à Yongmeori<sup>11</sup>, au district de Deoksan, et l'un de ceux qui avaient attendu le prêtre sur la frontière en 1795, fut choisi pour courrier. Il dut acheter à prix d'argent une place de domestique auprès d'un des membres de l'ambassade. Ayant caché soigneusement dans ses habits les deux morceaux de soie sur lesquels étaient écrites la lettre latine du P. Zhou, et la lettre des chrétiens en caractères chinois, il se mit en route, et, le 28 janvier 1797, arriva à Péking. L'évêque Govea passa de l'extrême inquiétude à la joie la plus vive, en lisant les lettres du missionnaire et des chrétiens. Dans sa lettre, le prêtre parlait des moyens de procurer la paix à l'Église coréenne. Le meilleur à ses yeux eût été de demander à la cour de Portugal, un ambassadeur qui viendrait saluer le roi de Corée, et faire alliance avec lui. Avec cet ambassadeur, on eût envoyé des prêtres savants dans les mathématiques et dans la médecine, qui auraient pu s'établir dans le pays, et que le gouvernement coréen eût traité favorablement, par égard pour le roi de Portugal. Nous ignorons si la demande de cette ambassade fut faite. Ce qui est certain, c'est que jamais personne ne fut envoyé.

Aussitôt que le P. Zhou connut suffisamment la langue coréenne et les usages du pays, il s'occupa de l'administration des chrétiens, mais avec les plus grandes précautions. Lorsqu'il sortait. Colombe seule savait où il allait. On cachait soigneusement toutes ses démarches ; il n'avait de rapport qu'avec les chrétiens les plus sûrs, et le plus grand nombre, surtout dans les provinces, soupçonnaient à peine qu'il y eût un prêtre en Corée. Il ne se montrait même pas à tous les membres des familles qui le recevaient, et plusieurs fois des serviteurs même chrétiens purent seulement deviner sa présence, qui n'était publiquement avouée de personne. L'extrait suivant d'une lettre écrite par un chrétien de l'époque, va nous donner une idée de la rigueur avec laquelle le secret était gardé.

L'auteur de cette lettre est Pierre Sin Tae-bo<sup>12</sup>, martyrisé en 1839. Il l'écrivit dans sa prison en 1838, sur un ordre de M. Chastan<sup>13</sup>, qui recueillait avec soin tous les souvenirs des vieillards concernant les premiers temps du christianisme en Corée. Jean Yi Yeo-jin<sup>14</sup>, dont il est ici question, est le même que nous verrons plus tard renouer les communications avec Péking.

« Mon parent Jean Yi Yeo-jin et moi, étions chrétiens depuis cinq ans, mais assez peu fervents. Nous désirions vivement voir le prêtre, et depuis longtemps je fatiguais de questions

<sup>10</sup> 황심 黃沁 Hwang Sim (1757-1801) Thomas.

<sup>11</sup> 덕산 용머리 Deoksan Yongmeori (Aujourd'hui 충남 예산군 삽교읍 용동리 South Chungcheong Yesan-gun Sabgyo-eub Yongdong-ri)

<sup>12</sup> 신태보 Shin Tae-bo 申太甫 (1769?-1839) Pierre. Bienheureux.

<sup>13</sup> Jacques Honoré Chastan (1803-1839) entra en Corée à la fin de 1836. Il fut martyrisé avec Mgr Imbert et le Père Maubant en 1839.

<sup>14</sup> 이여진 Yi Eo-jin (?-1830) Jean. Martyr.

un chrétien de mes amis, fonctionnaire public. Une nuit, je couchai chez lui, et le matin, en réponse à mes instances, il se leva, tira de son armoire une paire de bas d'enfants, et me donna ces bas en me disant de les chauffer. Les ayant regardés, il me parut qu'un enfant lui-même ne pouvait les mettre, et tout étonné je dis : « Ceci est une mauvaise plaisanterie. Pourquoi engagez-vous une grande personne à mettre des bas d'enfant ? » — Il me répondit : « La religion étant très-équitable, il n'y a, vis-à-vis d'elle, ni grands ni petits, ni nobles ni roturiers. C'est à peu près comme ces bas qui, souples et élastiques, vont aux grands pieds comme aux petits. Dans la religion, avec de la ferveur, on peut voir le prêtre, comme ces bas avec un peu d'efforts chaussent bien, même un grand pied. » En effet, je parvins à les mettre. C'étaient des bas venus d'Europe qui, travaillés avec de la laine, s'élargissaient autant qu'on voulait. Je multipliai mes questions, mais inutilement, je n'obtins pas un mot de plus. Je revins dix jours plus tard, j'interrogeai d'autres chrétiens, j'envoyai Jean Yi à son tour. Partout silence absolu. En somme, Jean Yi et moi fîmes successivement sept ou huit voyages à la capitale, dont notre demeure était éloignée de cent quarante lis, et toujours sans succès. Jean Ni laissa même sa famille pour venir se fixer à Séoul afin de saisir plus facilement une occasion favorable... Malgré tout, nous n'eûmes jamais la consolation de voir le prêtre. La nouvelle de sa mort nous arriva plus tard, et ne fit qu'augmenter nos regrets. »

Combien d'autres démarches analogues durent être faites, dans le même temps, par un grand nombre d'âmes qui avaient faim et soif des grâces de Dieu ! et quelle leçon pour tant de chrétiens qui, vivant au milieu des secours de la religion songent si peu à en profiter ! Nous ne devons pas cependant blâmer comme exagérées, ces précautions si sévères. La présence du prêtre en Corée était connue du gouvernement, les recherches étaient continuelles, les arrestations se succédaient tous les jours. Pouvait-on prendre trop de soin pour conserver l'unique pasteur, sur la tête duquel semblait reposer le salut de tout le troupeau.

Le P. Zhou étant environné d'un tel mystère, il ne faut pas s'étonner que la tradition coréenne ne nous apprenne presque rien sur ses travaux apostoliques. On sait seulement qu'à la capitale il allait quelquefois chez Augustin Jeong Yak-jong<sup>15</sup>, chez Alexandre Hwang Sa-yeong<sup>16</sup> et chez Antoine Hong An-dang<sup>17</sup>. Il visita aussi plusieurs fois le palais Yangje-gung<sup>18</sup> or Pyeol-gung, et probablement y séjourna quelque temps. Ce palais appartenait à un frère bâtard du roi nommé Yi In<sup>19</sup> ou Il-wang-son<sup>20</sup>, dont le fils Dam<sup>21</sup> avait été mis à mort, comme coupable de conspiration. Les grands eussent voulu aussi qu'on fit mourir le père, mais le roi ne l'avait pas permis, et s'était contenté de l'exiler dans l'île de Ganghwa. Il n'était resté dans son palais Pyeol-gung que deux femmes, l'épouse du prince exilé, et sa belle-fille, veuve de Dam. Une chrétienne, ayant pitié de leur infortune, leur parla de religion vers l'année 1791 ou 1792. Le malheur avait préparé leurs âmes, elles se convertirent, mais personne n'osait avoir

<sup>15</sup> 정약종 Jeong Yak-jong 丁若鍾 (1760-1801) Augustin. Bienheureux.

<sup>16</sup> 황사영 Hwang Sa-yeong 黃嗣永 (1775-1801). Alexis. Martyr.

<sup>17</sup> 홍익만 Hong Ik-man 洪翼萬 ou 안당 Andang 安堂 (? -1802). Antoine. Bienheureux.

<sup>18</sup> 전동磚洞의 양제궁 良娣宮 Yangje-gung (Aujourd'hui Seoul 서울시 Jongro-gu Susong-dong, un des palais détachés.

<sup>19</sup> 이인 Yi In 李裨 은언군 Eun-eon-gun 恩彦君 (1754-1801) (fils du Prince Sado 사도세자)

<sup>20</sup> 일왕손 Il Wang-son 逸王孫

<sup>21</sup> 이담 Yi Dam 李湛 (?-1786)

de rapport avec elles sous le prétexte que cela pourrait attirer de fâcheuses affaires. Seule, la généreuse Colombe n'eut pas cette crainte ; elle alla voir les deux princesses, conduisit même le prêtre chez elles, et leur fit recevoir les sacrements. La femme de Yi In s'appelait Marie Song 宋, et sa belle-fille Marie Sin 申. Elles devinrent toutes deux très-ferventes, convertirent plusieurs de leurs esclaves, et s'agrégèrent à la confrérie Myeongdo, ou de l'instruction chrétienne. Elles étaient heureuses de recevoir le prêtre dans leur palais. Lorsqu'il s'y trouvait, il était caché dans une chambre séparée, attenante à la maison de Hong An-dang, et communiquant avec cette dernière par un trou secrètement pratiqué dans la muraille. Le prince exilé eut connaissance de ce qui se passait dans son palais, et n'y mit aucun obstacle. Cependant lui-même ne se fit jamais chrétien.

Le P. Zhou fit aussi plusieurs tournées dans les provinces. Il alla au district de Yeosu, dans la famille du martyr Paul Yun, son introducteur. Il résida quelque temps chez Augustin Yu Hang-geom<sup>22</sup>, à Chonami<sup>23</sup>, district de Jeonju, province de Jeolla, On sait aussi qu'il passa dans les districts de Gosan, Nampo, Gongju, Onyang, et dans le Naepo. Mais à quelle époque précise fit-il ces différentes excursions ? avec quel succès ? nous l'ignorons. Les mémoires du temps ne nous ont laissé aucun détail. Ce qui est certain, c'est que la plupart des fidèles ne purent alors participer à la réception des sacrements, à cause du secret inviolable qui devait partout protéger le missionnaire, et des autres difficultés de tout genre, causées par la persécution.

Les chrétiens sont du reste unanimes à faire l'éloge du P. Zhou. Ils nous le représentent infatigable au travail, se réservant à peine le temps nécessaire pour manger et pour dormir. La nuit, il exerçait le saint ministère ; le jour, il traduisait des livres ou en composait de nouveaux. Il jeûnait, se mortifiait et se sacrifiait tout entier à son devoir. Il semble même que Dieu voulut rehausser par des miracles l'éclat des vertus de son serviteur. Une tradition respectable rapporte qu'un jour, pendant son séjour à la capitale, un incendie éclata au quartier Changgol. Le feu durait depuis vingt-quatre heures, lorsque le prêtre, désolé de ses affreux ravages, et ne pouvant aller lui-même sur les lieux, envoya le jeune Song, fils de Philippe Song, avec ordre de jeter de l'eau bénite sur les flammes. Le jeune homme s'acquitta de la commission, pendant que le P. Zhou demeurait en prière, et presque aussitôt le vent changea, et poussa les flammes du côté où il ne restait plus que des ruines.

La prudence du prêtre, disent les relations coréennes, ses talents, son zèle, ses vertus, le mettaient au-dessus du commun des hommes. Il était environné de dangers ; néanmoins, semblable au Hu<sup>24</sup> dont on a réussi à cacher les angles, en l'environnant de cent pointes différentes, il sut, à force de précautions et d'expédients, se sauver de tous les mauvais pas. Lorsqu'il entra en Corée, la sainte religion du Maître du ciel ne faisait encore que de naître. L'éclat de sa doctrine était comme voilé par la grande ignorance des chrétiens. Pour remédier à ces maux, il ne se contenta pas de composer des livres, et de répandre lui-même l'instruction, mais il corrigea les abus, d'une main ferme et sage, et parvint à faire observer fidèlement par tous les pratiques de la foi. Il institua, sur le modèle d'une association semblable depuis longtemps établie à Péking, le Myeongdohoi 明道會 ou confrérie de

<sup>22</sup> 유항검 Yu Hang-geom 柳恒儉 (1756-1801). Augustin. Bienheureux.

<sup>23</sup> 전주 초남이 Jeonju Chonami (Aujourd'hui 전북 완주군 이서면 남계리 Jeolla du Nord Wanju-gun Iseomyeon Namgye-ri)

<sup>24</sup> (Dallet Note 32 : Le Gyu 圭 est une pièce d'ivoire avec laquelle se distinguaient les mandarins des anciennes dynasties.)

l'instruction chrétienne, que nous avons mentionnée plus haut. Le but des associés était de s'encourager et de s'aider mutuellement, d'abord à acquérir eux-mêmes une connaissance approfondie de la religion, et ensuite à la répandre parmi leurs amis chrétiens et païens. Augustin Jeong Yak-jong<sup>25</sup> fut établi président de cette confrérie. Le P. Zhou désigna ensuite les lieux de la ville où devaient se tenir les assemblées, nomma les chefs qui devaient y présider, statua que les hommes y assisteraient séparés des femmes, en un mot, il régla tout avec poids et mesure. Échauffés par son zèle, tous les confrères s'empressaient de venir recevoir le billet que les chefs distribuaient mois par mois, à chacun des membres, leur assignant pour patron un des saints honorés par l'Église durant ce mois ; c'est ce qu'on appelait le billet du patron. Cette pratique se répandit peu à peu dans tout le royaume, et produisit des fruits merveilleux.

Dans tous ses efforts, le prêtre était très-efficacement secondé par Colombe Gang. À l'intérieur de sa maison, elle prenait soin du prêtre, et lui fournissait tout ce qui lui était nécessaire ; à l'extérieur, elle était mêlée à toutes les affaires importantes, et Dieu bénissait ses entreprises en les faisant toujours réussir. Comme elle joignait à une instruction solide, une grande facilité d'élocution, elle convertit beaucoup de personnes de son sexe, parmi lesquelles un certain nombre de femmes de la plus haute noblesse. La loi du royaume n'infligeant aucun supplice aux femmes nobles, hors le cas de rébellion, ces néophytes ne s'inquiétaient pas de la prohibition du gouvernement.

Colombe réunissait aussi un grand nombre de jeunes filles et les instruisait solidement. Elle fut aidée dans cette bonne œuvre par la vierge Agathe Yun<sup>26</sup>, qui s'était retirée auprès d'elle et dont nous parlerons plus tard. Ces jeunes filles, après leur mariage, devenaient autant d'apôtres zélés, prêchaient la foi chrétienne dans leurs nouvelles familles, et souvent convertissaient leurs parents et connaissances. Douée d'une énergie et d'une activité extraordinaire, aidée par une grâce particulière d'en haut, Colombe animait et dirigeait toutes les œuvres de charité. Tous les chrétiens l'aimaient et l'admiraient. « Elle exhortait tout le monde, disent-ils, avec autant de fermeté que de prudence, et disposait, pour ainsi dire, de tous à son gré. Quoiqu'il y eût, parmi les hommes, beaucoup de chrétiens fervents, tous subissaient volontiers son influence, et se conformaient à ses vues avec la même précision que le son d'une cloche suit le coup du marteau. Elle gagnait les cœurs par son ardente charité, comme le feu embrase la paille. Dans les affaires compliquées et les grandes difficultés, elle tranchait avec la même dextérité qu'une main sûre coupe et divise une touffe de racines entrelacées. » Aussi doit-on, en toute justice, lui attribuer une grande partie des progrès que fit la religion à cette époque. Ces progrès furent très-considérables, et nous pouvons les résumer en un mot. Avant l'arrivée du P. Zhou, les chrétiens de Corée étaient environ quatre mille ; quelques années après, leur chiffre s'élevait à dix mille.

---

<sup>25</sup> 정약종 Jeong Yak-jong 丁若鍾 (1760-1801) Augustin. Bienheureux.

<sup>26</sup> 윤점혜 Yun Jeom-hye 尹占惠 (?-1801) Agathe. Bienheureuse.

Chapitre 2. Persécutions partielles. — Martyre de Yi Do-gi, de François Park, etc... —  
Mort du roi.

Nous venons de résumer le peu que l'on connaît des travaux apostoliques du P. Zhou pendant son séjour de six ans en Corée. Avant de raconter le glorieux triomphe qui couronna la vie de ce saint missionnaire, il nous faut faire connaître les noms et les actes des confesseurs et des martyrs qui rendirent témoignage à Jésus-Christ, pendant cette période.

La mort des trois introducteurs du prêtre étranger n'avait pas fait entièrement cesser la persécution. Les ennemis de la religion sollicitaient vivement le roi d'ordonner de nouvelles poursuites contre les chrétiens, et ce prince, malgré sa modération, se crut obligé de donner quelque satisfaction à leurs rancunes. Jeong Yak-Yong<sup>1</sup>, qui avait une position élevée à la cour, fut disgracié et envoyé comme surveillant des portes, à Geumjeong 金井. Il avait déjà apostasié une fois, et lorsqu'il fut arrivé dans son gouvernement, il eut la lâcheté de tourmenter quelques chrétiens, pour mieux se laver du crime d'être chrétien lui-même. Poursuivi malgré tout cela par ses adversaires, il finit par présenter au roi une adresse dans laquelle sa défection était clairement exprimée, ce qui lui permit de respirer un peu.

Pierre Seung-hun avait depuis longtemps abandonné la religion, et fait connaître son apostasie par un écrit public. Il fut néanmoins envoyé en exil à Yesan, où il demeura une année. Là, il publia encore une apologie de sa conduite, protestant qu'il avait rompu avec les chrétiens, et renié leur doctrine ; mais il était si méprisé à cause de sa faiblesse, que personne ne voulut ajouter foi à ses paroles. Yi Ga-hwan<sup>2</sup> lui-même, chef du parti Nam-in, ancien ministre des travaux publics, fut aussi disgracié et nommé mandarin *moksa* 牧使 de la ville de Chongju. C'est celui que nous avons vu, dans les premières années de l'établissement de la religion en Corée, entrer en conférence avec Byeok, reconnaître la vérité de la religion, mais refuser de se convertir. Jamais Yi Ga-hwan ne fut du nombre des fidèles. Au contraire, il s'était fait leur persécuteur, lorsqu'il était mandarin *yusu* 留守 à Ganghwa<sup>3</sup>, et, dans son nouveau gouvernement de Chongju, il suivit la même ligne de conduite. On raconte qu'il choisissait les jours d'abstinence des chrétiens, pour réunir chez lui les lettrés, et qu'il leur faisait servir de la viande, afin de reconnaître s'ils pratiquaient ou non la religion. Les trois villes, que nous venons de nommer, Gimjeong, Yesan et Chongju, avaient été, avec intention, choisies pour la résidence de ces dignitaires disgraciés. On savait que les chrétiens y étaient comparativement fort nombreux, et on voulait les effrayer et mettre obstacle à la conversion des gentils.

La disgrâce de ces trois hommes influents, dont deux apostats et un païen, montre bien clairement que les ennemis des chrétiens voulaient, non-seulement détruire la nouvelle religion, mais aussi abattre le parti Nam-in, dans la personne de ses principaux chefs. Quant à la conduite du roi, en cette circonstance, elle nous est expliquée comme il suit, dans les mémoires du martyr Alexandre Hwang.

---

<sup>1</sup> 정약용 Jeong Yak-yong 丁若鏞 dit 다산 Dasan 茶山 (1762-1836). Jean-Baptiste.

<sup>2</sup> 이가환 Yi Ga-hwan 李家煥 (1742-1801). Comme nous l'avons déjà indiqué, il est mort avec les martyrs en 1801, mais il n'était pas catholique et n'était donc pas un martyr.

<sup>3</sup> Il n'a jamais occupé un tel poste, il était seulement *buyun* à Yecheon 驪川府尹 et *moksa* à Chungcheon 忠川牧使.



« Le feu roi, dit-il, n'était pas sans craintes du côté de la Chine. La présence d'un prêtre de cette nation en Corée, pouvait lui attirer des difficultés avec la cour de Péking, difficultés d'autant plus graves qu'il lui eût été impossible de prétexter son ignorance du fait, puisque des preuves certaines en avaient été données devant les tribunaux. D'un autre côté, il répugnait, par caractère, aux mesures violentes. Jamais il n'avait voulu consentir à une persécution générale, et ce n'était qu'à force d'instances qu'on lui avait arraché, dans quelques cas particuliers, la signature des sentences de mort. Il eût désiré se débarrasser sans bruit du prêtre, et amener les chrétiens à l'apostasie par les séductions ou les menaces, plutôt que par les supplices. Il démêlait très-bien d'ailleurs les haines politiques qui, chez ses ministres, se déguisaient sous l'apparence de zèle pour la religion nationale, mais il n'avait pas la force d'y résister, et le plus souvent fermait les yeux sur les excès commis en son nom contre les chrétiens, par les différents mandarins des provinces. La plupart de ceux-ci, se sentant appuyés à la cour, donnèrent libre carrière à leur rapacité et à leurs rancunes. »

Une de leurs premières victimes fut Thomas Kim, connu aussi sous le nom de Kim Pung-heon<sup>4</sup>, (c'est-à-dire : chef de canton ou collecteur d'impôts). Né dans la province de Chungcheong, au district de Cheongyang, d'une famille du peuple, il avait reçu quelque instruction. Son caractère droit et ferme lui avait attiré l'estime de ses concitoyens, et c'est sur la demande du peuple qu'il avait été fait chef de canton. Devenu chrétien, il continua l'exercice de sa charge. Il pratiquait avec ferveur la religion, se livrait avec assiduité à la prière et aux lectures pieuses, instruisait avec soin sa famille et vivait en parfaite harmonie avec tout le monde. En l'année *pyeong-jin* (1796), il fut arrêté et conduit à la préfecture de Cheongyang où il eut à supporter les plus violents supplices. On en vint jusqu'à lui brûler de la feuille d'armoise sèche sur l'anus, mais rien ne put lui faire renier sa foi. On fit rougir au feu un soc de charrue, et on lui ordonna de quitter sa chaussure et de marcher dessus. Il allait obéir, quand on l'arrêta en disant qu'il était fou ; c'était la sainte folie de la croix. Thomas fut condamné à mort. Trois jours avant l'exécution, on lui barbouilla le visage avec de la chaux, et on lui fit faire trois fois le tour du marché au son du tambour. Sur ces entrefaites, le mandarin de Cheongyang ayant été cassé, l'affaire fut différée jusqu'à l'arrivée de son successeur, malgré les instances de Thomas qui demandait l'exécution de la sentence. Le nouveau mandarin, après avoir examiné les pièces du procès, fit sortir de prison le confesseur, en le plaçant sous caution dans la maison d'un particulier, et quelques jours après, lui fit ordonner de sortir du territoire de sa préfecture, Thomas, désolé de n'avoir pu obtenir la couronne du martyr, s'en alla en gémissant, et répétant à tous, qu'il n'avait pas eu de bonheur, et que désormais, pays, maison, famille, n'étaient plus rien pour lui. Il habita successivement dans les districts de Puyo, Geumsan et Gosan, s'appliquant à l'instruction des chrétiens, et vivant dans un dénûment complet de toutes choses. Si les fidèles lui donnaient des habits ou des souliers neufs, il disait que les beaux habits entretiennent l'orgueil, et changeait de vêtements avec le premier pauvre qu'il rencontrait. Il ne faisait souvent qu'un repas par jour, et sa nourriture était des plus grossières.

En l'année 1801, la persécution étant devenue plus violente, Thomas conduisit sa famille dans les montagnes : « Attendez là, dit-il, l'ordre de la Providence. Pour moi, j'ai toujours dans le cœur le regret de n'avoir pas souffert le martyr. L'occasion est belle, je vais me livrer. » On lui représenta que sans lui, toute sa famille mourrait de faim, et que, d'ailleurs, lui aussi devait attendre l'ordre de Dieu. Ce fut à grand'peine qu'on parvint à le retenir. Il conservait toujours l'espoir d'obtenir la grâce du martyr, mais Dieu exauça ses vœux d'une autre manière. Quelques jours après, à la septième lune de cette même année 1801, il tomba malade à Angogae, au district de Yongdam. La veille de sa mort, il prédit qu'il

---

<sup>4</sup> 김풍헌 Kim Pung-heon 金風憲 Thomas (Pung-heon n'est pas un nom propre mais le titre d'un policier local non rémunéré.)

mourrait le lendemain. Le moment étant venu, il se lit porter dans la cour de la maison qu'il habitait, s'agenouilla, et dans cette humble posture, rendit paisiblement le dernier soupir.

Tous les chrétiens, cependant, ne montraient pas un aussi grand courage. En 1797, Luc Hong Nak-min<sup>5</sup>, qui avait une dignité assez élevée à la cour, fut chargé d'office de présenter un rapport au roi sur les affaires de la religion. Il fut assez faible pour le rédiger en termes ambigus, et sans se prononcer ni pour ni contre, mais il n'eut pas lieu de se féliciter de sa lâcheté. Le roi, qui le connaissait comme chrétien, lui reprocha son peu de droiture et de franchise, ajoutant qu'un dignitaire public doit toujours parler au prince selon sa pensée. Au lieu de recevoir ces paroles comme un avertissement de Dieu, Luc Hong, dans sa réponse, en vint jusqu'à répéter au roi les odieuses calomnies répandues contre la religion, et à le prier de poursuivre les chrétiens<sup>6</sup>. Le roi fut très-mécontent, et dans la suite, ne manqua pas une occasion de faire sentir à l'apostat son déplaisir et son mépris. Nous verrons plus tard que Luc eut le bonheur d'obtenir de Dieu son pardon et la grâce du martyr.

En cette même année 1797, Han Yong-hwa<sup>7</sup>, gouverneur *gamsa* 監司 de la province de Chungcheong, résidant à Gongju, donna ordre à tous les mandarins de sa province d'emprisonner les chrétiens et d'anéantir à tout prix leur religion. Cette mesure violente donna lieu à de nombreuses arrestations, mais Dieu seul aujourd'hui sait le nom de ceux qui souffrirent alors pour sa gloire. Les mémoires du temps ne nous ont conservé le nom et l'histoire<sup>8</sup> que d'un de ces martyrs, celui qui est resté le plus célèbre, Paul Yi Do-gi<sup>9</sup>.

Paul, né dans le district de Cheongyang, province de Chungcheong, n'avait pas étudié les lettres, mais à l'école de l'Esprit-Saint, il avait appris l'amour de Dieu et la pratique sincère des vertus chrétiennes. Sa petite fortune fut, par lui, employée toute entière à la conversion des païens. Son zèle ayant attiré sur lui l'attention des ennemis de notre sainte religion, il dut cinq ou six fois changer de résidence, et chacun des lieux où il se retira, devint bientôt une fervente chrétienté. Enfin il s'établit dans une fabrique de poteries, du district de Jeongsan<sup>10</sup> 定山, et y vécut d'un petit commerce. Or, tous ceux qui l'entouraient étaient païens ; il s'appliqua à leur faire connaître le vrai Dieu, et y réussit si bien, qu'en peu de temps, tout le village fut converti. Quand parut l'ordre du gouverneur, un païen nommé Kim, qui vivait dans le voisinage, menaça Paul de le dénoncer comme chef des chrétiens. Sa femme, effrayée, l'engageait à fuir, mais il refusa, dans la crainte d'aller contre la volonté de Dieu et de scandaliser les néophytes qui avaient mis en lui leur confiance. Seulement, il cacha ses livres et ses objets de religion, et attendit.

Le huitième jour de la sixième lune (1797), il était chez lui occupé à son travail, quand tout à coup des hommes armés se présentèrent, demandant à travers la haie de son jardin, s'il était à la maison. « J'y suis, répondit-il, qui m'appelle ? » Aussitôt il sortit au-devant d'eux, les introduisit dans sa maison, les fit asseoir, et s'informa du motif qui les animait. « Nous sommes, dirent-ils, des gens du prétoire, occupés à rechercher un esclave de la préfecture qui s'est enfui. Ayant appris que tu as un calendrier, nous avons voulu le voir pour faciliter nos perquisitions. » Le calendrier chinois dont on fait usage en Corée, contient des paroles

<sup>5</sup> 흥낙민 Hong Nak-min 洪樂敏 (1751-1801) Luc. Bienheureux.

<sup>6</sup> Cela semble s'être produit en 1795 et non en 1797.

<sup>7</sup> 한용화 Han Yong-hwa 韓用和 (1732-1799)

<sup>8</sup> Ce récit provient d'une lettre du 22 février 1855 envoyée à M. Barran, Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères, par M. Daveluy, Archive Daveluy Volume 6 ff. 184-196.

<sup>9</sup> 이도기 Yi Do-gi 李道起 (1743-1798) Paul. Bienheureux.

<sup>10</sup> 정산 Jeongsan : Aujourd'hui Chungcheong du Sud Cheongyang-gun 青陽郡 Jeongsanmyeon 定山面.

superstitieuses pour retrouver les objets perdus. Paul répondit : « J'ai bien un calendrier, mais il n'indique que la suite du temps ; » et il l'apporta. « Lis pour moi, dit le chef des satellites. — Je ne sais pas lire les caractères chinois. — Tu ne sais donc lire que les livres de la religion du Maître du ciel ? » Et, sans attendre de réponse, il donna ordre de l'arrêter. Aussitôt une dizaine d'hommes se jetèrent sur lui et le garrottèrent étroitement. On fouilla la maison, où l'on découvrit un crucifix et quelques livres. On l'entraîna dans un bois voisin, et pendant qu'on le frappait de verges, le chef l'interrogeait, pour apprendre de lui la retraite du prêtre et l'obliger à dénoncer les chrétiens, mais ce fut en vain.

La nuit venue, on le conduisit, ainsi que d'autres chrétiens pris avec lui, dans une pauvre auberge, dont le maître, touché de compassion, obtint qu'on relâchât leurs liens qui les faisaient beaucoup souffrir ; mais arrivés à la ville, lui et ses compagnons de souffrances, furent chargés de fers.

Après avoir examiné le crucifix et les livres, le mandarin fit comparaître les prisonniers et interrogea d'abord Paul : « Quelle est la demeure ? — J'ai demeuré d'abord à Cheongyang, j'habite maintenant Jeongsan. — Qui t'a instruit et quels sont tes disciples ? — Je n'ai ni maîtres ni disciples. — Tu es un être digne de mort. Si tu n'as ni maîtres ni disciples, d'où viennent ces livres et cette image ? » Paul ne répondit rien. On le reconduisit en prison les mains et les pieds enchaînés, et la cangue au cou. Ses compagnons firent ce que voulut le mandarin, à l'exception d'un seul qui fut aussi mis en prison.

Le lendemain, le mandarin les menaça de les faire conduire tous deux au marché qui se tenait à six lis (environ trois quarts de lieue) de la ville, et de les exposer à tous les outrages de la multitude. — « C'est pour la cause de Jésus-Christ, répondit Paul, nous ne pourrons jamais assez reconnaître un pareil honneur. — La doctrine de Confucius, dit le mandarin, ou bien celle de Mencius, ou bien celle de Fo, sont véritables. Pour vous, refusant de vous en instruire, où êtes-vous allés chercher cette fausse doctrine que vous suivez, et pourquoi voulez-vous en infester tout le pays ? Votre secte ne connaît ni roi, ni parents ; vous vous livrez aux plus monstrueux penchants, et vous suivez cette doctrine, malgré la défense du roi. C'est là un grand désordre, et vous êtes dignes de mort. »

« Ignorant comme je suis, répondit Paul, je ne connais pas la doctrine de Confucius ni celle de Mencius qui sont réservées aux seuls lettrés. Celle de Fo (Buddha) ne regarde que les bonzes. Mais la religion chrétienne est faite pour tous les hommes ; votre serviteur va vous en dire quelque chose. Au commencement Dieu seul existait ; c'est lui qui a créé tout ce qui existe. Après la création, il y eut des époux et des familles, puis des rois et des sujets. Fo, Confucius, Mencius, les rois et les sujets, sont postérieurs à la création du ciel et de la terre. Dieu est le vrai roi du ciel et de la terre, le maître et le conservateur de toutes choses, le vrai père de tous les peuples, la source véritable de la piété filiale et de la fidélité aux princes. La piété filiale et la fidélité aux princes sont ordonnées par le quatrième des dix commandements. Pourquoi donc nous reprocher si injustement de ne connaître ni les parents ni le roi ? » — « S'il en était ainsi, reprit le mandarin, le roi, la cour et les mandarins le sauraient, et c'est d'eux que le peuple l'apprendrait ; au contraire, ils prohibent votre religion parce qu'elle porterait malheur à la Corée. Et vous, peuple stupide, qui refusez d'obéir et de dénoncer vos maîtres, vous méritez la mort. » — « Mourir pour Dieu, dit Paul, c'est assurer à son âme une gloire éternelle. »

On les fit alors sortir du tribunal. Les satellites les accablaient d'injures, en leur donnant des soufflets ou des coups de pied, les couvrant de crachats, ou pesant de tout leur poids sur les cangues des confesseurs. Les uns disaient : « Aujourd'hui, après vous avoir fait faire le tour du marché, on vous tuera. — Ces coquins-là vont monter au ciel, » s'écriaient les autres. Enfin, on leur barbouilla la figure avec de la chaux ; on leur attacha une inscription sur la tête, et, sur le dos, un énorme tambour. Le mandarin monta à cheval, et, à coups de fouet, on força les deux confesseurs à courir devant lui jusqu'au marché. Pendant le trajet, une foule

considérable se pressait sur leur passage, attirée par les cris des satellites, et les coups redoublés du tambour. Il était environ neuf heures du matin. Lorsqu'ils furent arrivés, le mandarin prit la parole : « Ces deux misérables, dit-il, sont chrétiens, et leur crime est celui des rebelles. Ils ne servent pas le roi, ne respectent pas leurs parents, et enfreignent la loi naturelle. Lorsqu'ils auront fait le tour du marché, on les fera mourir. » Il leur fait ensuite donner dix coups de planche, en leur commandant d'apostasier. — « J'ai déjà répondu à toutes vos accusations, dit Paul, je n'ai rien à ajouter. » On lui frappa les côtés avec la pointe de plusieurs bâtons à la fois, en répétant le même ordre. « Quand je devrais mourir dix mille fois, reprit le courageux chrétien, je ne puis apostasier. » — Le peuple admirait sa fermeté et disait : « Certainement, celui-là n'abjurera point. » Il était sept heures du soir, lorsqu'on les reporta en prison, après un supplice de plus de douze heures. Les satellites essayèrent encore d'ébranler Paul, en lui représentant que, s'il n'obéissait au mandarin, il ne pouvait éviter la mort. Il se contenta de répondre qu'il le savait bien. « Quel rebelle obstiné ! » disaient les soldats avec dépit.

Quatre jours après, le geôlier vint les prévenir que le mandarin avait ordonné pour le lendemain un grand repas sur la place publique. Les apostats devaient y prendre part avec lui ; les confesseurs, au contraire, s'ils persistaient dans leur résolution, devaient être mis à mort. Le compagnon de Paul ne comprenant pas bien ces paroles, croyait que la paix serait peut-être rendue aux fidèles. « Il n'en est rien, dit celui-ci. Ne nous laissons pas aller à un vain espoir, qui nous rendrait les supplices plus pénibles. Pour moi, je veux demeurer en prison, et si le mandarin m'obligeait à en sortir, loin de fuir, je resterais dans la ville. » — Son compagnon, saisi de crainte, se cachait la tête entre les mains, et gardait le silence. « Qu'as-tu ? demanda Paul. — Vraiment, je ne sais comment supporter les supplices ; que faire ? — Il est vrai que, moi aussi, je souffre beaucoup, et comme je suis plus vieux que toi, mon âge me rend les tortures encore plus pénibles ; mais le ciel s'achète t-il à vil prix ? Les souffrances sont la monnaie avec laquelle on achète le bonheur éternel. Prends courage et souffre encore quelques instants. »

Le lendemain, on les conduisit sur la place du marché. Là s'élevait une grande tente, et, sous cette tente, le tribunal du mandarin, environné de plusieurs sièges, où prirent place les apostats revêtus de beaux habits. Le festin commença, pendant que les deux prisonniers se tenaient au lieu du supplice. Le mandarin leur dit : « Le vrai paradis c'est d'avoir ici-bas une bonne nourriture, une belle musique et tout ce que l'on souhaite. Vous qui voulez monter au ciel, comment ferez-vous pour en escalader les trente-trois étages ? Abjurez et vous serez traités comme ceux-ci ; sinon, je vous déférerai au grand tribunal, et vous serez mis à mort. — J'ai déjà répondu, dit Paul, mais j'ajouterai encore une parole : Dieu est le seul maître de tout, de la vie et de la mort ; comment pourrais-je le renier ? » — Mais son compagnon, moins courageux, n'osa résister au juge, et eut la faiblesse de faire un signe d'apostasie. Encouragé par ce succès, le mandarin dit alors : « Allons ! toi aussi, injurie le maître du ciel. — « Quand le roi porte une loi, reprit Paul, on la transmet au peuple, et vous, loin de la violer, vous veillez à son exécution. Comment donc, aujourd'hui, osez-vous ordonner au peuple de maudire son véritable père ? Chez nous, on n'a pas coutume de maudire ses parents. » — Le mandarin, en colère, ordonna de brûler les livres saisis chez Paul, et de faire circuler le crucifix dans le marché, en disant : « Cet homme fait son Dieu de celui que vous voyez ; n'est-ce pas affreux ? » — Il était alors midi. Tout à coup, le temps devient sombre, le tonnerre gronde, le vent, soufflant avec violence, enlève la tente et renverse presque le mandarin. Les apostats qui se réjouissaient et faisaient bonne chère, sont effrayés et prennent la fuite. Le peuple s'émeut, et dit qu'on ferait bien de relâcher le chrétien. Mais le mandarin, furieux de ce contre-temps, fait frapper de nouveau le confesseur. Ce ne fut que vers le soir qu'on le reconduisit en prison, si épuisé qu'il tomba par terre, et qu'on fut obligé de le porter ;

ce qui n'empêcha pas de le charger d'une lourde cangue. Malgré tant de tortures, il était calme et ne cessait de prier.

À l'automne, il subit un nouvel interrogatoire, et fut de nouveau frappé de la planche. Ceux qui le voyaient, disaient : « Il mourra sous les coups. — Mourir sous les verges ou sous la planche, disait Paul, tout vient de l'ordre de Dieu : qu'il soit béni de tout ! » Et il demandait sans cesse la grâce du martyr.

Il souffrait souvent de la faim, et ses vêtements s'étant usés, le froid augmentait encore ses douleurs. Sa femme ramassa un peu d'argent, et lui apporta du vin et de la viande ; il refusa d'abord : « La sainte Vierge, disait-il, m'ayant placé sur la croix, il n'est pas convenable que je mange cela. J'ai bien entendu dire que Jésus, sur la croix, n'avait eu que des souffrances, mais je n'ai pas vu qu'il ait pris rien de délicat. Moi aussi, je suis sur la croix, je dois faire comme lui. » — Il dut néanmoins céder à ses instances, et accepter ce soulagement. Ordinairement assis ou couché, il pensait sans cesse à Dieu, et en recevait d'abondantes consolations. Un jour, il entendit une voix qui lui disait ces paroles de la Salutation angélique : « Le Seigneur est avec vous ; » et il se sentit tout rempli de joie. (Le texte coréen donne à entendre, sans néanmoins le dire formellement, que c'était une voix miraculeuse.) Il semblait aussi avoir reçu une intelligence surnaturelle, et goûtait la beauté des prières chrétiennes mieux que les plus instruits. Pendant les plus grands froids de l'hiver, ses blessures le faisaient beaucoup souffrir, et, le jour de Noël, ayant subi un cruel interrogatoire, il fut pris d'une fièvre brûlante : « Voyez, disait-il, le Seigneur, par une faveur spéciale, afin que mon âme ne se refroidisse pas, me réchauffe au moyen des coups. »

Après le nouvel an, il fut mis par trois fois à la question. La troisième fois, le mandarin lui dit : « Si tu veux abjurer, je te donnerai du riz, je ferai soigner tes plaies, et je te procurerai une place de chef de canton qui suffira pour te remettre à l'aise. — Il répondit : Quand vous me donneriez tout le district de Jeongsan, je ne pourrais jamais renier Dieu. — Tu prétends, ajouta le mandarin, que les chrétiens honorent leurs parents, mais tes quatre enfants ne sont pas venus te voir une seule fois depuis que tu es en prison. A-t-on jamais vu des cœurs aussi dénaturés ? — Obéir à ses parents, répliqua Paul, n'est-ce pas les honorer ? Or, j'ai maintes fois recommandé à mes enfants de ne pas venir près de moi, de peur que cela ne fût plus nuisible qu'utile aux uns et aux autres : c'est cette défense qui les empêche de venir. »

Pendant la cinquième lune, les satellites venaient souvent le voir, et ne gardaient pas beaucoup la porte, semblant l'inviter à s'enfuir : mais il ne voulut pas le faire. Lorsqu'on l'y engageait, il répondait : « C'est le mandarin qui m'a fait mettre en prison, je ne puis en sortir que sur son ordre. » Des chrétiens vinrent le voir, et lui dirent que la conduite des satellites ne pouvant qu'être dictée par le mandarin, il ne devait pas se faire scrupule de s'enfuir. Il réfléchit un peu et répondit : « Si nous nous laissons prendre aux pièges du démon, nous courons risque de perdre notre âme, avec tout ce qu'elle a pu acquérir de mérites. Ma maison est si pauvre qu'il ne m'est pas difficile de rester dans cette prison, où je suis en paix. Tout ce que les miens font pour moi me fait peine. » — Puis il dit à sa femme : « Tous ceux qui prient pour moi, s'ils le font pour me faire jouir encore des choses de ce monde, doivent cesser leurs prières : mais s'ils prient pour mon âme, pour mon éternité, pour que je n'oublie pas les souffrances de Jésus-Christ et ses mérites, recommande-moi à eux, afin qu'ils prient sans cesse. J'espère que c'est de la sorte que ma famille prie pour moi. Quant à ma nourriture, apporte-moi, selon tes moyens, une écuelle de riz par jour ou tous les deux jours, et quand tu ne le pourras pas, ne t'en inquiète nullement. Si je ne puis sortir d'ici, mon cadavre en sortira bien. Dorénavant, quand on te chargera de me dire quelque chose, même de la part des chrétiens, si cela tend à m'ébranler, ne me le rapporte pas : mon cœur pourrait être faible. »

À partir de ce jour, quand sa femme venait lui apporter quelque chose, il refusait de la voir, et se contentait de lui adresser de loin quelques mots. Quelques jours après, le mandarin

lui dit : « Tu as été trompé : en Chine, Ni-Matou<sup>11</sup> a séduit le peuple par sa science ; comment ne vois-tu pas que ce sont des fourberies ? — Ni-Matou, reprit Paul, est un homme comme les autres ; mais la doctrine qu'il a répandue en Chine et ailleurs, n'est pas la sienne ; c'est celle du grand Roi du ciel et de la terre. Si l'on doit publier et écouter avec une attention scrupuleuse les ordres des rois de la terre, à plus forte raison les ordres de Dieu qui sont plus terribles, plus redoutables et plus aimables en même temps que ceux des rois de ce monde. Il est le Tout-Puissant, le Très-Haut ; il est dix mille fois plus admirable que tous les princes. Quand il ordonne, comment pourrait-on prêcher négligemment la religion, la recevoir froidement, l'apprendre avec indifférence ? Voilà pourquoi, soutenu par la grâce, je dois supporter et je supporterai patiemment tous les tourments, mais jamais je ne consentirai à l'apostasie. » — Le mandarin le fit battre plus qu'à l'ordinaire, et le renvoya en prison.

Deux jours après, c'est-à-dire le troisième jour de la sixième lune, sa femme vint à la prison s'informer de son état, et des choses dont il pouvait avoir besoin. — « Je ne souffre pas, dit-il, je ne sens pas la faim ; j'ignore de combien de coups on m'a frappé. Il me suffira d'avoir des provisions jusqu'au 10 de ce mois. » — Il ne s'expliqua pas davantage ; mais il est facile de comprendre qu'il avait reçu d'en haut la connaissance de son prochain martyr.

Le 8, le mandarin le fit amener et lui répéta les ordres qu'il avait reçus de le faire mourir s'il persistait dans son refus d'apostasier. « Depuis plusieurs années que je connais la religion, répondit Paul, je sais qu'il est juste de mourir pour Dieu ; n'espérez donc pas me voir l'abandonner. » — On le tortura et il fut reconduit en prison. Le lendemain, sa femme et trois ou quatre chrétiens étant venus le trouver, il les pria de se retirer, de peur que leur présence ne fit sur son cœur une impression qu'il redoutait. Comme ils demeuraient, il insista. « Pourquoi ne faites-vous pas ce que je vous dis ? Si le Seigneur me soutient, les tourments les plus cruels sont faciles à supporter ; s'il m'abandonne, les moindres souffrances sont insupportables. Si j'étais livré à ma propre faiblesse, il me serait impossible de demeurer ferme ; mais Jésus et Marie me soutenant, rien ne me fait peur. Je vous conjure de me quitter. » — Ils se retirèrent alors, pour ne pas l'affliger.

Le 10, au matin, les satellites vinrent l'avertir que le jour de sa mort était arrivé ; il tressaillit de joie, et son visage parut tout rayonnant. — « C'est étonnant, disaient les gens du prétoire, depuis que cet homme est en prison, quand il n'est pas torturé il est maigre, pâle et abattu ; les tourments au contraire semblent lui rendre la vie, et aujourd'hui qu'on lui annonce sa mort, il semble plus radieux que jamais » C'était l'anniversaire du jour où on lui avait fait faire le tour du marché. On lui mit une petite cangue et il s'avança vers la place, entouré de satellites qui portaient les instruments de supplice, et suivi du mandarin. Celui-ci descendit de cheval, et commanda de le torturer ; alors on le coucha à plat-ventre, la tête assujettie par ses longs cheveux, et les deux bras liés à une grosse pierre. On serra la cangue jusqu'à l'étouffer, et plusieurs bourreaux le frappèrent avec un morceau de bois triangulaire, sorte de hache dont chaque coup fait une plaie. Le mandarin lui demanda de nouveau s'il ne voulait pas apostasier. Paul épuisé ne put répondre. — Alors un satellite s'approcha et lui dit : « Si tu veux abjurer, il est encore temps. » Le martyr ramassa ce qui lui restait de forces pour crier : « Jamais ! » Ses lèvres étaient noires et desséchées, à peine semblait-il lui rester un souffle de vie. Quelques minutes après, il leva la tête, regarda le ciel, et dit : Je vous salue Marie, puis il retomba comme mort.

Cependant les païens disaient : « C'est à cause de lui que la sécheresse nous désole, et que nous mourons de faim ; il faut l'achever à coups de pied. » La foule se pressait autour de lui. Sa femme voulut s'approcher pour le soulager ; les clameurs s'élevèrent contre elle, et repoussée, maltraitée, battue, foulée aux pieds, elle fut emportée évanouie. Paul ayant repris

---

<sup>11</sup> (Dallet Note 33 : C'est la manière dont les Coréens prononcent le mot chinois Ly Mateo, nom du père Matthieu Ricci, le grand apôtre de la Chine.)

connaissance, le mandarin le lit frapper pour la troisième fois. Ses jambes avaient été cassées au-dessous du genou ; on voyait à nu les os brisés, et la moelle coulait jusqu'à terre. Lorsqu'on le délia, il resta étendu sans mouvement. Sans lui ôter sa cangue, on le jeta sur une natte, et quatre satellites le rapportèrent à la prison, qui fut fermée avec soin. Le mandarin dit : « Si quelqu'un lui donne seulement un verre d'eau, je le fais mourir comme lui. » Pendant deux jours, le martyr ne reçut aucun soulagement, et personne ne put savoir s'il était mort ou vivant. Le 12, vers le soir, le mandarin dit à ses gens : « Allez à la prison, tirez ce chrétien dehors, voyez son visage, tâchez-lui le pouls, et s'il vit encore, achevez-le, et venez m'en rendre compte. Les satellites exécutèrent cet ordre, et, à coups de pierres et de bâtons le mirent dans un tel état que, sauf la paume des mains, aucune partie du corps n'était sans blessure ; toutefois, il lui restait encore un souffle de vie. Les bourreaux le dirent au mandarin, qui leur répondit en colère : « Si vous ne l'achevez pas, je vous fais tous assommer. » Ils retournèrent donc à la prison, et, cette fois, ne mirent de bornes à leur fureur que lorsque l'âme du martyr se fut envolée au ciel. Cependant le mandarin, craignant qu'il ne revînt encore à la vie, fit continuer le supplice sur le cadavre. Un des satellites lui appuya le bout de la cangue sur la poitrine, et monta dessus ; les côtes se brisèrent et le sang coula à flots. Le corps n'avait plus forme humaine. On le couvrit d'une natte, et on le garda pendant la nuit. Le lendemain, il fut enterré par ordre du mandarin ; mais sept ou huit jours après, des chrétiens éloignés d'environ dix lieues, vinrent le prendre pour l'ensevelir honorablement chez eux. Paul était âgé de 56 ans. Son martyre arriva l'an de Jésus-Christ 1798, le 12 de la sixième lune. Pour consoler sa veuve, le geôlier lui dit : « Ne vous affligez pas trop, car le 12, pendant la nuit, j'ai vu une grande lumière environner le corps de votre mari. »

Vers le même temps, mais dans une autre province, Laurent Park<sup>12</sup> donnait aux fidèles l'exemple du même courage et de la même persévérance. Nous l'avons vu, pendant la persécution de 1791, intervenir hardiment en faveur des chrétiens, et souffrir la flagellation pour sa foi. En 1797, lorsque la persécution éclata de nouveau dans le district de Hongju, ordre fut donné aussitôt de le saisir. Laurent, par une humble défiance de ses propres forces, se cacha d'abord. Mais son jeune fils ayant été emmené captif à sa place, sa mère lui dit : « Maintenant tu ne peux te dispenser de te livrer, » Il vit dans cette parole la volonté de Dieu, et, comptant sur le secours d'en haut, se rendit de lui-même à la préfecture, le 19 de la huitième lune. Le mandarin lui reprocha de s'être enfui, mais Laurent répondit : « J'étais parti avant que votre ordre ne me fût parvenu. À la nouvelle que vous aviez fait saisir mon fils, et sur l'ordre de ma mère, je suis venu ; de quoi s'agit-il ? — Pourquoi, lui dit le mandarin, suis-tu une mauvaise doctrine, prohibée par le roi et ses mandarins ? — Je ne suis pas une mauvaise doctrine, j'observe seulement les dix préceptes de la vraie religion, qui enseigne à adorer Dieu, créateur de toutes choses, J'honore ce Dieu, puis le roi, les mandarins, mes parents et autres supérieurs ; j'aime mes amis, mes bienfaiteurs et mes frères, et tous les autres hommes. — Tu as des parents et des frères ? On dit aussi que tout ton village suit la religion chrétienne, dénonce-moi tout exactement. — Je n'ai que ma mère et pas de frère cadet ; dans tout le village, je suis seul à pratiquer la religion. — Tu méconnaiss tes parents, le roi et ses mandarins, tu abuses des femmes des autres, tu dissipes ton bien en futilités, et ne fais pas les sacrifices aux parents ; pourquoi violer ainsi tous les principes naturels ? » Puis, se tournant vers les satellites : « Liez-moi cet homme, cria le mandarin, frappez-le et mettez-le à la question. — « Le quatrième précepte, répondit Laurent, nous ordonne d'honorer nos parents, nos supérieurs, le roi et les mandarins, et d'aimer nos frères et nos proches : ne sont-ce pas là

<sup>12</sup> 박취득 Park Chui-deuk 朴取得 (1769?-1799) Laurent. Bienheureux. Dallet ajoute le récit envoyé par Mgr Daveluy dans un lettre datée de 1857 (Archive Daveluy Volume 6 f. 243 ff. publiée dans les *Annales* Vol. 31 1859 pp 392-400. )

les vrais principes naturels ? Mais les parents, après leur mort, ne pouvant plus venir manger ce qu'on leur offre, nous ne leur offrons pas de nourriture, car la vraie doctrine rejette les choses vaines et ne s'attache qu'aux réalités. Du reste, nous faisons la sépulture des morts selon toutes les règles et convenances. Le sixième commandement nous défend toute espèce d'impuretés, et le neuvième nous défend même de désirer la femme du prochain. Le peu que j'ai, je l'emploie à soulager ceux qui sont nus ou dans le besoin ; ce n'est pas là dissiper son bien en futilités. »

Le mandarin commanda de lui mettre la cangue, et dit : « Par qui as-tu été instruit ? qui a copié tes livres, et qui sont tes complices ? — J'ai été instruit par Ji Hong (池洪 Saba), de la capitale, qui a été décapité pour la religion. C'est de lui aussi que me viennent les livres, il est juste que je meure. — Voudrais-tu par hasard mourir comme Ji Hong ? Qu'y a-t-il donc de si beau à mourir ? — Dieu m'a comblé de bienfaits sans bornes, et mes péchés sont sans nombre ; il est bien juste que je meure. — Quels péchés as-tu commis ? — Je n'ai pas observé dans leur intégrité les dix commandements. » Le mandarin le fit reconduire alors à la prison. Les geôliers, pour lui extorquer quelque argent, lui mirent les pieds dans des entraves, le couchèrent sur des morceaux de tuile, et lui tirent souffrir toute espèce d'avanies. Laurent répondit qu'il était disposé à mourir pour la justice, mais que s'il avait voulu donner de l'argent, il ne serait pas venu jusqu'à la prison. Ces paroles augmentèrent la rage des bourreaux, et il fut accablé de coups.

Au second interrogatoire, le mandarin le fit placer sur la planche à tortures, puis flageller, puis tirailler avec des pinces. — « T'obstineras-tu encore à méconnaître parents, roi et mandarins ? Brûle tes livres, croix, médailles et images, toutes ces choses-là sont mauvaises. — Quand je devrais mourir, reprit Laurent, comment pourrais-je brûler des livres si précieux ? » Il ajouta quelques mots sur l'Incarnation de Jésus-Christ, sur les mérites de sa passion, sur sa résurrection, son ascension et son second avènement, ce qui lui valut une volée de coups sur les jambes.

Il y avait trois mois qu'il portait la cangue, quand des chrétiens de différents lieux, étant venus pour le voir, obtinrent du geôlier, à prix d'argent, qu'elle lui fût enlevée dans la prison. Le troisième interrogatoire, comme ensuite tous les autres, commença par des menaces de mort. Puis le mandarin lui dit : « Toi, enfant de la Corée, pourquoi t'obstines-tu à faire ce que tous nos saints et hommes célèbres n'ont jamais fait ? Qu'as-tu à gagner en violant la loi du royaume ? Ta conduite n'est pas raisonnable. — Le roi, répondit Laurent, peut bien être maître du corps, mais Dieu seul est maître de l'âme ; il a établi des récompenses et des peines après la mort, et personne ne peut les éviter. S'il faut mourir, que m'importe ? Cette vie n'est-elle pas semblable à la rosée qui se dissipe. La vie est un pèlerinage, la mort n'est qu'un retour vers la patrie. »

Sept mois après, le quatrième interrogatoire officiel eut lieu, à l'arrivée d'un nouveau mandarin. Celui-ci dit à Laurent : « Pourquoi, après d'aussi violents tourments, persistes-tu dans ton obstination ? Et puis, ta mère vivant encore, comment peux-tu vouloir mourir ? décidément, tu es devenu insensé. — « La mort, répondit le confesseur, est de toutes les misères de ce monde la plus grande ; le désir de la vie et l'horreur de la mort sont des sentiments communs à tous. Mais Dieu étant le premier père de tous les hommes est le souverain maître de toutes choses, dussé-je mourir, je ne le renierai pas. — Il n'y a rien à faire avec cet être-là, » dit le mandarin, et il le fit battre cruellement, puis l'envoya à la préfecture de Haemi.

Devant ce nouveau tribunal, aux mêmes accusations ridicules du juge, Laurent fit les mêmes réponses ; aux tortures de tout genre, il continua d'opposer une patience inflexible. — « Quel est ce Dieu dont tu parles, disait le mandarin, où est-il ? que fait-il ? Peux-tu le connaître, toi, quand nos savants l'ignorent ? Si cette doctrine était vraie, le roi, la cour et ses mandarins ne la suivraient-ils pas ? — Dieu est au ciel, d'où il fait connaître ses ordres ; si



vous les exécutez, il vous fera monter près de lui ; si vous lui résistez, il vous précipitera dans les enfers. C'est une peine un million de fois plus forte qu'on ne peut l'imaginer ici-bas. Aucun être n'est en dehors de ses bienfaits ; mais puisqu'une pauvre créature telle que moi en a reçu plus que tous mes supérieurs, dussé-je mourir, je ne le renierai pas. — Après ton supplice, la mère aussi sera mise à mort à cause de toi. — Après ma mort, ma mère restera entre vos mains, mais elle aussi a été créée par Dieu, Dieu pensera à elle. — Est-ce par crainte de l'enfer que tu agis ainsi ? — Oui, c'est par crainte de l'enfer ; mais, en tous cas, je ne puis renoncer à mon Dieu. » Le juge le fit battre de quinze coups de la grosse planche, puis reconduire en prison.

À l'interrogatoire suivant, Laurent développa avec plus d'énergie la doctrine chrétienne sur le ciel et sur l'enfer. « Puisque vous voulez aujourd'hui même me mettre à mort et que vous traitez ma religion de vaine superstition, je ne puis me taire. Sachez-le donc : à la fin du monde, après l'anéantissement de tous les royaumes, tous les hommes de tous les âges, grands et petits, rois et peuples, seront réunis devant le Fils de Dieu, descendu du ciel et porté sur les nues, et il jugera les hommes des temps passés et présents. Les bons seront portés au ciel avec le Seigneur Jésus et ses saints, et jouiront d'un bonheur dix millions de fois plus grand que toutes les gloires et tous les plaisirs du monde. Les méchants seront engloutis dans l'enfer, par la terre qui s'ouvrira sous leurs pieds, et souffriront des peines dix millions de fois plus fortes que les douleurs de ce monde, plongés dans un feu ardent qui ne s'éteindra jamais. À ce moment-là, tout regret sera tardif et inutile ; chacun recevra selon ses œuvres. Puisque vous voulez me faire mourir, retournez maintenant mon corps, et, me frappant sur la gorge, tuez-moi tout de suite. — Tu mourras sous les coups du bâton des voleurs, » repartit le mandarin qui le fit frapper de vingt coups.

Au sixième interrogatoire, le mandarin s'écria : « C'est à cause des scélérats qui suivent cette mauvaise doctrine, que la famine et la sécheresse sévissent dans le royaume, et que tout le peuple va périr. Déclare les lieux où vous vous réunissez pour pratiquer votre religion, fais connaître les chefs des chrétiens. On dit qu'ils sont réunis dans les montagnes, dénonce tout. — Nous n'avons pas de chefs ; que les chrétiens soient dans les montagnes, c'est ce que j'ignore ; si vous le savez, pourquoi le demander ? » Le mandarin furieux s'adresse à un bourreau : « Brise les os de la jambe à ce coquin-là, et bats-le à mort pour qu'il ne sorte pas d'ici. » Cet ordre fut aussitôt exécuté, puis on le traîna à la prison.

Quelques jours après, le gouverneur de la province, dont le mandarin avait demandé les ordres, répondit : « La doctrine des Européens est sale, mauvaise et horrible : frappez ces gens-là sur les jambes, et si, au quatorzième coup, ils ne se rendent pas, défaites-vous-en en les tuant. » Lecture de cet édit fut faite à Laurent en plein tribunal, au milieu de tous les instruments de supplice. Puis le mandarin ajouta : « Ne désires-tu pas voir ta mère ? Qu'y a-t-il de si bon à mourir ? — Mon désir de voir ma mère est inexprimable ; mais, dussé-je mourir, je ne puis apostasier. Faites ce que vous voudrez, je n'ai plus rien à dire. — Mais les autres chrétiens ont obéi au roi. — J'ignore ce que d'autres ont fait : je n'ai pas à scruter leurs actions. Je ne réponds que de moi-même. » Le mandarin lui fit infliger une horrible torture. Pendant plusieurs mois, il fut tous les huit ou dix jours ramené devant le mandarin et remis à la question. La cruauté des satellites s'ingéniait à augmenter ses souffrances, et plus d'une fois ils le laissèrent nu et meurtri dans la boue, exposé la nuit entière au froid et à la pluie.

C'est vers cette époque, qu'il trouva le moyen d'écrire à sa mère la lettre suivante : « À ma mère, moi Laurent, fils ingrat, de ma prison, je vous adresse l'expression de mes sentiments. J'avais toujours fait résolution d'être dévot envers Dieu, pieux envers mes parents et mes frères, et d'accomplir les ordres de Dieu dans toutes mes pensées, paroles et actions. Mais, hélas ! j'ai péché envers Dieu, et je n'ai pas rempli tous mes devoirs envers mes parents et mes frères. N'ayant pu vaincre nos trois ennemis (les trois concupiscences), mes péchés sont sans nombre. Ma mère, pardonnez-moi mes désobéissances ; mon oncle, mon frère, ma

belle-sœur, pardonnez-moi de ne pas vous avoir mieux traités, et priez Dieu de me remettre mes péchés et de sauver mon âme ; par là Dieu vous remettra aussi tous vos péchés. Le printemps et l'automne passent comme le cours des eaux, le temps est comme l'étincelle qui jaillit du caillou sous les coups du briquet ; il n'est pas long. Surtout soyez sur vos gardes, et fidèles aux ordres de Dieu. Environ deux mois après mon arrivée en prison, je cherchais ce que je devais faire pour obtenir la grâce de Dieu. Un jour, pendant mon sommeil, j'entrevis la croix de Jésus, qui me dit : Suis la croix. Cette vision était un peu confuse, néanmoins je n'ai jamais pu l'oublier. » Le 25 de la deuxième lune de 1799, il écrivit encore : « Je suis inquiet en pensant que ma mère, ma femme et mes enfants auront de la peine à se conformer à l'ordre de Dieu. Si vous vous y conformez bien, je serai moi-même dans la joie. »

Cependant, l'heure du triomphe approchait pour Laurent. Deux jours après avoir écrit ces dernières lignes, à son quinzième ou seizième interrogatoire, il fut frappé de nouveau de cinquante coups de planche, et pour accélérer sa mort, le mandarin fit verser de l'eau sur lui, pendant qu'on le battait. C'est un raffinement de torture que l'on dit insupportable. Son corps était dans un état affreux. Il avait reçu en tout plus de quatorze cents coups de planche ou de bâton, et depuis huit jours entiers il n'avait pas pris une goutte d'eau. Le geôlier le crut mort, et après l'avoir emporté sur son dos à la prison, le dépouilla de ses vêtements, lui lava le dos avec de l'eau froide, et le jeta dehors.

Laurent cependant n'était pas mort. Pendant la nuit, des chrétiens purent pénétrer en secret auprès de lui et lui faire prendre quelque nourriture, sans que le geôlier s'y opposât. Le lendemain, 28 de la deuxième lune, nouvelle comparution devant le mandarin, et nouvelle flagellation. Le juge, les bourreaux, les spectateurs étaient stupéfaits de le voir vivant. On l'emporta évanoui, sans connaissance et sans mouvement. Onze chrétiens qui étaient alors enfermés dans la même prison, le virent quelques heures après, se lever seul, déposer lui-même sa cangue, entrer dans la salle et se coucher. Le geôlier furieux accabla les chrétiens d'injures, croyant que ceux-ci l'avaient aidé. Mais Laurent lui dit : « Je ne mourrai ni de faim, ni sous les coups, je serai étranglé. »

Le lendemain, le juge ayant appris que Laurent respirait encore, fit donner la bastonnade au geôlier, et le menaça de le faire tuer lui-même. Celui-ci, aidé de son fils, revint frapper le martyr, jusqu'à ce que le croyant mort, il tomba de fatigue et s'endormit. Pendant qu'il dormait, les prisonniers chrétiens s'approchèrent de Laurent, et quel ne fut pas leur étonnement quand il se mit à causer tranquillement avec eux. Toutes ses plaies étaient miraculeusement guéries, on n'en voyait pas même la trace. Il dut sortir un instant, et le geôlier s'étant réveillé, courut après lui, le saisit, et pour en finir avec ce qu'il croyait être une puissance magique, l'étrangla avec une corde de paille. Il était onze heures du matin, le 29 de la deuxième lune de l'année *gi-mi* (1799).

Ainsi mourut, à l'âge d'environ trente ans, ce glorieux serviteur de Jésus-Christ. Pendant les dix-huit mois que dura son martyre, chacun de ses jours fut marqué par quelque torture, chacun de ses pas laissa des traces ensanglantées. Il semble impossible qu'un corps humain puisse résister si longtemps aux supplices. Mais Dieu, par des motifs dignes de sa sagesse et de sa miséricorde, voulait donner un grand exemple, et, de fait, le lieu où Laurent a souffert, est toujours demeuré une de nos plus ferventes chrétientés. Son sang a été littéralement une semence de chrétiens.

Laurent Park avait trois amis intimes, nommés Jacques Won 元, Pierre Jeong 鄭 et François Bang 方. La tradition rapporte que tous les quatre, dans un élan de zèle peu éclairé, s'étaient promis de se dénoncer mutuellement, afin d'être martyrisés ensemble. Il ne paraît pas cependant qu'ils l'aient fait ; mais Dieu, pour récompenser leur bonne volonté, permit qu'ils tombassent entre les mains des mandarins l'un après l'autre, à peu près à la même

époque, quoique dans des districts différents, et tous les quatre eurent l'honneur de verser glorieusement leur sang pour la foi. Nous recueillons ici ce que les mémoires du temps et les traditions locales nous ont conservé de leur histoire. Il est très-probable qu'ils souffrirent dans cette même année 1799, et c'est la date que nous avons adoptée. Cependant le fait n'est pas absolument certain, car les premiers chrétiens de Corée qui prenaient un grand soin de marquer exactement le jour de la mort des martyrs, afin de célébrer leur anniversaire, n'ont pas observé la même exactitude dans la désignation des années, ce qui cause quelquefois une certaine confusion dans la suite des faits d'ailleurs les plus authentiques.

Jacques Won<sup>13</sup> était le cousin germain et l'aîné de Pierre Won<sup>14</sup>, martyrisé en 1793. Ils vivaient ensemble au village de Eungjeong-ri<sup>15</sup>, district de Hongju, et tous deux furent en même temps instruits de la religion. Jacques était doux, facile, droit et ouvert, et, dans un si bon fonds, la foi fit promptement germer toutes sortes de vertus. Dès qu'il fut chrétien, il fit serment de consacrer sa fortune, qui était considérable, au soulagement des indigents, et son occupation journalière fut de les chercher pour leur faire du bien. Afin d'expier ses anciens péchés de gourmandise, il jeûnait tous les vendredis. Son zèle à répandre la religion parmi les païens le portait à aller les trouver de côté et d'autre pour les prêcher. Non content de cela, les dimanches et jours de fête il faisait préparer des aliments en grande quantité, et invitait tout le monde à y prendre part. Quand on était réuni il disait : « C'est aujourd'hui le jour du Seigneur, il faut le célébrer avec une sainte joie, et aussi remercier Dieu de ses dons en faisant part des biens qu'ils nous a donnés. » De là il prenait occasion d'expliquer divers articles de la religion.

Sa réputation se répandit bientôt et, en 1792, le mandarin envoya des satellites pour le saisir. Mais il avait eu le temps de se cacher, et réussit cette fois à se sauver. Lorsqu'il apprit le martyre de son cousin, sa ferveur redoubla, et, regrettant de n'avoir pas été martyr avec lui, il se dit : « Si je pratique ma religion publiquement, le mandarin en aura bientôt vent, et me fera saisir. » Il se mit donc à faire ses prières et exercices de dévotion au milieu des païens, soit le jour, soit la nuit, pendant plusieurs années ; il alla même s'installer sur le grand chemin. Les satellites le savaient et quelquefois même le voyaient, néanmoins il ne fut pas inquiété.

Ayant appris l'entrée du P. Zhou en Corée, il alla de suite le trouver et témoigna le désir de recevoir les sacrements. Le prêtre lui dit : « Tout homme qui a deux femmes est rejeté par l'Église, sors de suite et ne te représente plus devant moi. » Jacques sortit et, pendant trois jours et trois nuits, il ne fit que pleurer et gémir sans vouloir prendre de nourriture. On alla avertir le prêtre qui permit de le laisser entrer, et lui dit : « Aussitôt après ton retour chasseras-tu ta concubine ? Sur ta promesse formelle je pourrai te donner les sacrements ; sinon, tu ne pourras plus même me voir. » Jacques répondit : « En vérité, j'ignorais qu'il fût défendu par la loi chrétienne d'avoir femme et concubine ; vos ordres me le faisant connaître, je promets de chasser de suite, à mon retour, ma concubine ; veuillez m'accorder les sacrements. » Il les reçut, et de retour chez lui, il dit à cette femme : « Un chrétien ne peut pas avoir de concubine, et une chrétienne ne peut pas être concubine. » Et sur-le-champ il la répudia.

Une étroite amitié l'unissait à Laurent Park ; ils se voyaient mutuellement et s'excitaient sans cesse à la pratique des vertus et au désir du martyre. Jacques avait ainsi passé plusieurs années, lorsqu'en 1798, il fut saisi par les satellites de Deoksan, et conduit à la

<sup>13</sup> 원시보 Won Si-bo 元— (1730-1799) Jacques. Bienheureux.

<sup>14</sup> 원시장 Won Si-jang 元—(1732-1793) Pierre. Bienheureux.

<sup>15</sup> 응정리 Eungjeongri (Aujourd'hui 충남 당진군 합덕읍 성동리 Chungcheon du Sud Dangjin-gun Hapdeok-eup Seongdong-ri)

prison, où il resta plus d'un mois sans qu'il fût question de l'interroger. Pensant alors que c'était la faute des satellites, il les pressa vivement de le faire comparaître devant le mandarin ou de le mettre en liberté. Cité enfin au tribunal, à cette question du mandarin : « Est-il vrai que tu pratiques la religion du Maître du ciel ? — Oui, répondit-il, je la pratique en effet, afin de servir Dieu et de sauver mon âme. — Dénonce tes complices. — Il y a, reprit-il, trois autres personnes animées comme moi du désir de servir Dieu et de donner leur vie pour lui. » Jacques parla ainsi, conformément à la promesse mutuelle que lui-même, Laurent Park, François Bang et Pierre Jeong se seraient faite de se dénoncer l'un l'autre, afin de souffrir ensemble le martyre. Toutefois on ne voit pas que Jacques ait fait de dénonciation bien positive. « Explique-toi plus clairement. — Quand je devrais mourir dix mille fois, je ne puis en dire davantage. » Le juge alors le soumit aux divers supplices de l'écartement des os, de la puncture des bâtons et de la flagellation, mais inutilement. Jacques fut ensuite transféré au tribunal criminel de Hongju, où il développa à plusieurs reprises les vérités de la religion, et subit deux ou trois fois d'affreuses tortures. On le renvoya à Deoksan, où il fut encore cruellement battu, et eut les jambes entièrement brisées.

Enfin sur un ordre spécial du gouverneur, on l'expédia à Cheongju, chef-lieu militaire de la province. Le jour de son départ, sa femme, ses enfants et quelques amis, le suivaient en pleurant. Il les fit approcher et leur dit : « Lorsqu'il s'agit du service de Dieu, et du salut de l'âme, il ne faut pas écouter l'affection naturelle ; supportez bien toutes les peines et les souffrances, et nous nous retrouverons dans la joie, auprès de Dieu et de la bonne Vierge Marie. Votre présence ne peut que m'ébranler et m'être très-nuisible. Ainsi donc, soyez raisonnables, et ne vous montrez plus devant mes yeux. » Puis il les congédia. Son ancienne concubine aussi lui envoya un exprès, demandant à le voir une dernière fois, mais il refusa en disant : « Pourquoi vouloir me faire manquer la grande affaire ? » Arrivé à Cheongju, il subit un interrogatoire. Le juge voulait le faire apostasier en lui promettant la vie, mais Jacques répondit : « Il y a neuf ans que je désire mourir martyr pour Dieu. » Le juge, en colère, lui fit souffrir de cruelles tortures durant tout le jour. Le lendemain on recommença, et ainsi de suite chaque jour, pendant près d'un mois. Les verges, les bâtons et planches de supplice, l'écartement des os, tout fut mis en œuvre, jusqu'à ce qu'il mourut sous les coups, le 13 de la troisième lune de l'an *gi-mi* (1799). Il avait alors soixante-dix ans. Après sa mort, son corps parut enveloppé d'une lumière extraordinaire. Une foule de païens furent témoins du prodige, et près de cinquante familles se convertirent à cette occasion.

Pierre Jeong<sup>16</sup>, né d'une famille honnête du district de Deoksan, était, avant sa conversion, redouté de tous à cause de son caractère violent et de sa force extraordinaire. Il eut le bonheur de se faire chrétien et de recevoir le baptême des mains du P. Zhou ; dès lors, il devint humble, doux et affable. On croit qu'il resta quelque temps au service du prêtre. Plus tard, nommé catéchiste dans le Naepo, il se montra assidu à la prière et aux lectures pieuses, s'occupant sans cesse à instruire et à exhorter ceux qui lui étaient confiés. En l'année 1798 ou 1799, il fut pris et conduit à la ville de Deoksan, où il eut à subir bien des interrogatoires et des tortures ; il confessa Dieu généreusement, et signa sa sentence sans laisser paraître sur son visage la moindre émotion. Dans la prison, il encourageait les chrétiens ses compagnons de captivité, et, le jour du supplice, quand on lui apporta le repas des condamnés à mort, il les invita à le partager avec lui, disant : « Pour la dernière fois, il faut manger avec actions de grâces les aliments que Dieu a créés pour l'homme, et ensuite nous irons au ciel jouir du bonheur éternel. » Il eut la tête tranchée. On croit qu'il avait alors de cinquante à soixante ans.

---

<sup>16</sup> 정산필 Jeong San-pil 鄭山弼 (1739?1749?-1799) Pierre. Bienheureux.

François Bang<sup>17</sup>, né au village de Yeo, district de Myeon-cheon, était *bijang* 裨將, c'est-à-dire intendant du gouverneur de la province. On ignore entièrement de quelle manière et à quelle époque il se convertit. Il se distinguait par une ferveur extraordinaire, et désirait vivement le martyre. En l'année 1798, il fut pris à Hongju, et eut à subir, pendant six mois, des supplices fort nombreux, dont les détails ne nous sont pas parvenus. On rapporte seulement qu'il y avait alors dans la prison deux autres chrétiens comme lui condamnés à mort, qui, lorsqu'on leur apporta, selon l'usage, le dernier repas des condamnés, se mirent à verser des larmes ; mais François, d'un visage rayonnant de joie, remercia Dieu et la vierge Marie, et dit à ses compagnons : « La création et la conservation sont des bienfaits de Dieu, mais un si généreux traitement, de la part du mandarin, n'est-il pas aussi un bienfait de la Providence ; pourquoi êtes-vous tristes et abattus ? C'est là une tentation du démon. Si nous perdons une aussi belle chance de gagner le ciel, quelle autre occasion attendrons-nous désormais ? » Dieu rendit efficaces ses exhortations et ses encouragements ; ses deux compagnons, regrettant leur faiblesse, partagèrent bientôt la sainte joie de son cœur. Ils furent tous trois martyrisés dans cette même ville de Hongju. On ne sait pas si François mourut sous les coups ou fut étranglé. C'était le 16 de la douzième lune. (Janvier 1799.)

À la suite de Laurent Park et de ses trois amis, mentionnons un autre martyr qui souffrit à la même époque et dans la même province.

François Bae Gwan-geom<sup>18</sup>, né au village de Jinmok<sup>19</sup>, district de Dangjin, avait embrassé la religion dès qu'elle fut prêchée par Byeok. Arrêté une première fois en 1791, il eut, comme nous l'avons dit, la faiblesse d'apostasier devant le mandarin. Mais bientôt après, touché d'un sincère repentir, il se remit à servir Dieu avec ferveur. Obligé de quitter son district, il s'était d'abord retiré dans celui de Seosan. Plus tard, en compagnie d'autres chrétiens, il vint s'établir à Yangje<sup>20</sup>, district de Myeoncheon, et c'est là qu'en 1798, lui et ses compagnons préparèrent un oratoire, dans l'espérance d'y recevoir le prêtre. Quelque temps après, un apostat, nommé Jo Hwa-jin<sup>21</sup>, les trahit près du mandarin, et amena lui-même les satellites dans le village. François Bae fut arrêté, le 3 de la dixième lune, et conduit à Hongju. On voulut le forcer à faire connaître les autres chrétiens et à livrer ses livres de religion ; mais les plus violents supplices ne purent lui arracher une dénonciation. Pendant plusieurs mois il fut mis fréquemment à la question, puis on le transféra à Cheongju, chef-lieu militaire et criminel de la province, où il partagea les souffrances de Jacques Won et des autres chrétiens prisonniers. On n'a pas de détails sur les derniers mois qu'il passa en prison. On sait seulement qu'il supporta les tortures avec une patience héroïque. Toute sa chair était en lambeaux, ses membres brisés, et les os mis à nu. Il expira enfin sous les coups, à l'âge d'environ soixante ans. La tradition de sa famille fixe la date de son martyre au 13 de la douzième lune de l'année *gi-mi* (1799).

---

<sup>17</sup> 방 프란치스코 Bang Francisco 方—(?-1799) François. Bienheureux.

<sup>18</sup> 배관겸 Bae Gwan-gyeom 裴—(1740?-1799) François. Bienheureux.

<sup>19</sup> 진목 Jinmok (Aujourd'hui 충남 당진군 석문면 장항 Chungcheong du Sud Dangjin-gun Seokmun-myeon Janghang)

<sup>20</sup> 면천의 양제 Yangje (Aujourd'hui 충남 당진군 순성면 양유리 Chungcheong du Sud Dangjin-gun Sunseong-myeon Yangyu-ri)

<sup>21</sup> 조화진 Jo Hwa-jin 趙和鎭

C'est à cette même année, croyons-nous, qu'il faut aussi rapporter le martyre de François Yi Bo-hyeon<sup>22</sup> et celui de Martin In Eon-min<sup>23</sup>, morts sous les coups, le 15 de la douzième lune.

François descendait d'une famille honnête et riche de Hwangmasil<sup>24</sup>, au district de Deoksan. Dès l'enfance, son caractère ferme et quelque peu opiniâtre le faisait remarquer entre ses compagnons. La mort de son père, qu'il perdit jeune encore, en le laissant maître de ses volontés, fit qu'il lâcha la bride à toutes ses passions, et devint si violent que personne ne pouvait le contenir. Mais à l'âge de vingt-quatre ans, instruit de la religion par Thomas Hwang, il se convertit et arriva en très-peu de temps à tellement se réformer et à si bien dompter son tempérament naturel, que sa conduite calme et réglée fit bientôt l'édification de tous. Quoiqu'il n'eût lui-même aucun désir de se marier, il le fit néanmoins pour obéir à sa mère.

De jour en jour sa ferveur augmentait, et il s'appliquait avec zèle aux exercices de la pénitence et de la mortification. On dit même qu'il quitta quelque temps son pays pour aller dans les montagnes ; et là, vivant de légumes, il répétait : « Pour servir Dieu et sauver son âme, il faudrait ou pratiquer la continence, ou donner sa vie par le martyre ; c'est le seul moyen de devenir un véritable enfant de Dieu. »

Quand on commença à persécuter les chrétiens, François, loin d'en concevoir aucune crainte, ne cessait d'exhorter sa famille, et les chrétiens de son village. Il discourait chaque jour sur la passion de Notre-Seigneur, et les engageait à ne pas laisser échapper une aussi belle occasion de confesser la foi, et de gagner le ciel. Prévoyant qu'il ne serait pas longtemps en paix, il fit un jour préparer une grande quantité de vin ; « c'est, disait-il, pour faire une dernière fête, et régaler tout le village, mais il faut le faire promptement. » Deux jours après, les satellites se présentèrent en effet, et lui demandèrent : « Es-tu chrétien ? — Non-seulement je le suis, répondit-il, mais, depuis deux jours, j'attends que vous arriviez pour méprendre. » Puis il traita les satellites libéralement, après quoi, il fut arrêté et conduit au mandarin. « Es-tu chrétien, lui demanda celui-ci, et de quel pays es-tu ? — Je suis chrétien, et originaire de Deoksan. — Quel a été ton précepteur, quels sont tes complices, et quels livres as-tu en ta possession ? — Mon maître et mes coreligionnaires sont dans mon pays. Quant aux livres, j'en ai bien quelques-uns, mais ils traitent tous de choses très-importantes, et je ne puis vous les remettre. — Quelle est donc cette chose si importante que tu ne puisses me montrer ces livres ? — Comme ils parlent de Dieu, le souverain maître de toutes choses, je ne puis inconsidérément vous les mettre entre les mains. » Piqué de cette réponse, le mandarin le fit battre violemment, puis reconduire à la prison.

Cependant, le juge criminel ayant reçu avis de cette affaire, et ordonné de transférer François à sa ville natale, on le conduisit à Haemi, dont le mandarin gérait alors les deux préfectures. Ce nouveau juge lui dit : « Pour quelle raison, abandonnant tes parents et le tombeau de tes pères, vas-tu établir à 500 lis dans un autre district ? Pourquoi aussi fais-tu ce que le roi défend, en suivant cette détestable doctrine ? » — François répondit : « Pourquoi qualifiez-vous si injurieusement une religion sainte, que le roi et les mandarins ne connaissent pas ? D'où les hommes tirent-ils leur origine ? Si c'est Dieu qui, au commencement, leur a donné l'être, comment ne pas honorer Celui qui est notre Père suprême et notre grand Roi ? — Le roi et les mandarins valent-ils moins que toi, pour dire qu'ils sont dans l'ignorance ? Et puis, pourquoi suivre une doctrine étrangère ? Si elle était bonne, le roi et les mandarins, qui

<sup>22</sup> 이보현 Yi Bo-hyeon 李步玄 (1773-1800) François. Bienheureux.

<sup>23</sup> 인언민 In Eon-min 印彦敏 (1737-1800) Martin. Bienheureux.

<sup>24</sup> 덕산 황모실 Deoksan Hwangmasil (Aujourd'hui 충남 예산군 고덕면 호음리 Chungcheong du Sud Yesan-gun Godeok-myeon Hoeum-ri)

te valent bien, la pratiqueraient. Tu n'es qu'un grand rebelle qui méconnaiss les principes. » Puis, faisant approcher les valets et préparer les divers instruments de supplice, il répéta d'un ton de colère : « Dénonce tout sans déguisement ; » et sur son refus, lui fit infliger la puncture des bâtons. — « Partout, dit François, il y a des maîtres et des disciples, mais si je les dénonçais, vous les traiteriez comme moi ; dussé-je donc mourir moi-même, je ne puis rien dire. » En vain les bourreaux, excités par le juge furieux, redoublèrent de cruauté et lui firent subir plusieurs fois l'écartement des os ; François demeura ferme. « Non, cent mille fois non, répétait-il, je ne veux rien dénoncer. » Pendant plus d'une demi-journée, toutes les tortures imaginables furent mises en œuvre, et bien des fois François perdit connaissance, mais sans se laisser vaincre. À la fin, on le chargea d'une lourde cangue, et on le reconduisit à la prison. Quoique tout son corps ne fût qu'une plaie, il avait le cœur content et joyeux, priait, exhortait les autres prisonniers, et, selon son habitude, leur expliquait le mystère de la passion de Jésus-Christ.

Au deuxième interrogatoire, le mandarin, qui avait déployé un appareil de tortures effrayant, lui dit : « Cette fois, tu ne peux échapper, dénonce donc tout et renie le Dieu des chrétiens. — Pourquoi m'adressez-vous encore de telles paroles ? répondit François ; si un sujet renie son roi, lui impose-t-on des punitions, on lui donne-t-on des récompenses ? Vous, mandarin, payé par le roi, traitez-moi selon la loi. » Stupéfait de tant de constance, le mandarin fit son rapport au juge criminel, en demandant ce qu'il y avait à faire. Celui-ci répondit de tuer François sous les coups, s'il s'obstinait à ne rien dénoncer. Le confesseur fut donc mené de nouveau au tribunal, et subit encore toute la série des supplices. Enfin, ne pouvant rien gagner sur lui, le mandarin lui présenta sa sentence, qu'il signa d'un air si satisfait, que tous les assistants se regardaient, muets d'étonnement. Il fut reconduit à la prison et dès le lendemain on lui servit le repas des condamnés, qu'il prit joyeusement ; puis, après lui avoir fait faire le tour du marché, on commença à le battre. Les bourreaux, ayant lié chacun devant soi une natte grossière en guise de tablier, s'évertuèrent longtemps à frapper ; puis, comme leur victime tardait à rendre le dernier soupir, ils le retournèrent sur le dos, lui enfoncèrent leurs bâtons dans les parties naturelles, et l'achevèrent ainsi. François avait alors vingt-sept ans. Quelques jours après, on recueillit son corps, et tous les habitants du village purent constater de leurs propres yeux que sa figure était toute fraîche et souriante. Plusieurs païens, dit-on, se convertirent à cette vue.

François eut un digne compagnon de son triomphe dans Martin In Eon-min<sup>25</sup>, jeune noble qui vivait à Jurae<sup>26</sup>, district de Deoksan. D'un caractère à la fois doux et ferme, Martin avait fait d'assez bonnes études, et s'était lié avec le licencié Alexandre Hwang, qui l'instruisit de la religion. À peine fut-il converti, qu'il enferma les tablettes de ses ancêtres dans un vase, et les jeta à l'eau. Ensuite, il gagna la capitale, où il fut baptisé par le P. Zhou. Il laissa près du prêtre son fils aîné, nommé Joseph, et maria son second fils dans une famille qui avait alors beaucoup de réputation parmi les chrétiens ; puis, abandonnant sa maison et ses biens, il émigra au district de Gongju. Ses parents païens ne pouvant comprendre la raison d'une aussi étrange conduite, il la leur déclara franchement, et leur développa la religion, sans réussira gagner leurs cœurs. Arrêté par les satellites du mandarin de Gongju, il déclara sans détour qu'il était chrétien et voulait donner sa vie pour Dieu. Envoyé à Cheongju, il y subit de si violentes tortures, qu'il fut mis hors d'état de marcher. Renvoyé à Haemi tribunal criminel de son district natal, il dut être transporté, de relais en relais, sur les chevaux du

---

<sup>25</sup> Dallet se trompe en écrivant Eun-min. Il s'agit de 인연민 In Eon-min 印彦敏 (1737-1800) Martin. Bienheureux.

<sup>26</sup> 덕산 주래 Deoksan Jurae (Aujourd'hui 충남 예산군 삽교읍 용동리 Chungcheong du Sud Yesan-gun Sapgyo-eup Yongdong-ri)

gouvernement. Sa constance ne se démentit pas un seul instant, et le juge, poussé à bout, le condamna à mourir, comme François, sous les coups. On lui servit le repas d'usage, puis une vingtaine de satellites le prirent et procédèrent à l'exécution de la sentence, Pendant le supplice, Martin répéta plusieurs fois : « Oh ! oui, c'est de bon cœur que je donne ma vie pour Dieu ! » À la fin, un des bourreaux, saisissant une énorme pierre, le frappa plusieurs fois sur la poitrine. La mâchoire inférieure se détacha, les os de la poitrine furent broyés, et le saint confesseur expira dans ce supplice, à l'âge de soixante-trois ans.

Cependant, malgré ces exécutions et d'autres encore qui ensanglantèrent diverses chrétientés des provinces, on peut dire qu'il n'y eut pas en Corée, pendant le règne de Jeongjo Daewang, de persécution officielle et générale. Comme nous l'avons déjà remarqué, ce prince, d'un caractère assez modéré, ne voulait point verser le sang. Il avait en grande estime quelques chrétiens illustres du parti Nam-in, et sachant que beaucoup d'hommes éminents embrassaient la nouvelle religion, il voulait examiner les faits par lui-même, et avec calme. Plusieurs fois, il présida en personne aux interrogatoires des chrétiens. Le martyr Pierre Sin<sup>27</sup>, cité plus haut, nous a conservé, dans ses lettres, un fragment curieux d'un de ces interrogatoires, probablement celui que Thomas Choe Pil-gong eut à subir, à la troisième lune de l'année *gi-mi* (1799). En voici la traduction littérale.

Le roi. — Moi aussi, j'ai lu les livres de religion, mais comment te semble cette doctrine, comparée à celle de Fo ? — Le chrétien. — La religion de Jésus-Christ ne doit pas être comparée à celle de Fo. Le ciel, la terre, les hommes, tout ce qui est, n'existe que par un bienfait de Dieu, et ne se conserve que par un autre bienfait, c'est-à-dire par l'Incarnation et la Rédemption de ce même Dieu très-haut et très-grand, père et gouverneur de l'univers. Comment oser mettre en comparaison avec cette religion une doctrine dénuée de sens et de principes. Ici est la véritable voie, la véritable science. — Mais comment, dit le roi, celui que tu appelles très-bon et très-grand maître de toutes choses, a-t-il pu venir dans ce monde, s'y incarner, et qui plus est, le sauver par la mort infâme que les méchants lui ont fait subir ? Cela est bien difficile à croire.

— Nous lisons dans l'histoire de la Chine, reprit le chrétien, que le roi Cheng Tang<sup>28</sup> voyant tout son peuple réduit à la mort par une sécheresse de sept années, ne put y rester insensible. Il se coupa les ongles, se rasa les cheveux, se revêtit de paille, et se retira dans le désert de Sang-lin. Là il se mit à pleurer et à faire pénitence, puis chantant une prière qu'il avait composée, s'offrit lui-même en sacrifice et en victime. Sa prière n'était pas achevée, qu'une pluie abondante tomba sur un espace de plus de deux mille lis ; c'est depuis ce temps que le peuple dans sa reconnaissance, l'a appelé le saint roi<sup>29</sup>.

« Or, combien plus grand est le bienfait de la Rédemption ! Tous les peuples anciens, présents, futurs, toutes les choses du monde sont imprégnées de cette rédemption, et ne subsistent que par elle. Voilà pourquoi, sire, je ne puis comprendre que vous trouviez ceci difficile à croire. — Mais la doctrine de Fo, non plus, ne doit pas être traitée légèrement. Le nom seul de Fo signifiant celui qui sait et comprend tout, est un nom sans égal, comment oserais-tu en parler avec mépris ? — Si ce n'était ce nom, de quoi eût-il pu se couvrir ? Aussi l'a-t-il volé. Mais par le fait, ce roi Sakya, que vous appelez Fo, n'est qu'un homme, fils du

<sup>27</sup> 신태보 Shin Tae-bo 申太甫 (1769?-1839) Pierre. Bienheureux.

<sup>28</sup> Tang le Parfait (Cheng Tang 成湯), dit Lü 履, était le fondateur de la dynastie Shang (17e-11e siècle. BCE).

<sup>29</sup> [Dallet Note 34 : Peut-être s'agit-il de l'empereur Suen-vang, dont il est parlé dans le *Chi-king*. — Duhalde, tome II, p.15.]



roi Jeongban<sup>30</sup> et de la dame Maya. Il a dit en montrant de la main droite le ciel, et de la main gauche la terre : « Moi seul je suis grand. » N'est-ce pas là un orgueil ridicule ? Quelle vertu, quelle sainteté a-t-il eu, pour que ce soit un crime de le mépriser ? — La vérité, reprit le roi, se soutient par elle-même, et chaque chose à la fin tourne du vrai côté ; nous verrons la suite. » Puis, sans rien décider, il fit reconduire le chrétien à sa prison. Devant un tribunal inférieur, ce confesseur aurait expié sa franchise par une dure flagellation, peut-être même par le dernier supplice, mais le roi rejeta les adresses des ministres qui voulaient le faire condamner à mort, et, quelque temps après, le fit relâcher.

Pendant l'été de cette même année 1799, le *Daesagan* 大司諫 Sin Heon-jo 申獻朝 présenta une requête contre Ambroise Gwon Cheol-sin et Augustin Jeong Yak-jong, qu'il représentait comme les chefs et les soutiens des chrétiens. Le roi se fâcha contre l'auteur de la requête, le cassa de sa dignité, et défendit de donner suite à cette affaire.

Ces faits et plusieurs autres analogues donnaient à bien des chrétiens l'espoir de faire triompher enfin la vérité. Malgré l'opposition secrète des ministres, et la cruauté de quelques gouverneurs de provinces, l'Évangile se répandait parmi les païens ; les conversions se multipliaient, surtout à la capitale. Mais la mort soudaine du roi laissa bientôt le champ libre aux persécuteurs. Ce prince mourut d'une tumeur sur le dos. Un coup de lancette donné à temps eût pu le sauver, mais une loi inflexible de l'étiquette coréenne défend de toucher le corps du roi, même en cas de maladie, et pour le guérir. Cette tumeur dégénéra en une large plaie, et il expira le 28 de la sixième lune de 1800, après vingt-quatre ans de règne.

---

<sup>30</sup> 정반 淨飯, le nom chinois de Suddhodana, le père de Siddhartha Gautama, mieux connu sous le nom de Bouddha.

Chapitre 3. Régence. — Persécution générale. — Martyre de Jean Choe, d'Augustin Jeong, de Louis de Gonzague Yi, etc...

La mort du roi Jeongjo était un malheur pour tout le royaume qui perdait en lui un prince sage, modéré, ami de son peuple ; mais pour les Nam-in et les chrétiens, c'était un véritable coup de foudre. Ils voyaient disparaître tout à coup le dernier obstacle qui pouvait s'opposer à la rage de leurs ennemis. Voici comment Alexandre Hwang<sup>1</sup>, dans ses mémoires, nous décrit la position respective des partis politiques en Corée, à cette époque :

« Depuis longtemps les nobles étaient divisés en quatre partis nommés No-ron 老論, So-ron 少論, Nam-in 南人 and So-buk 少北. Les deux principaux étaient celui des No-ron et celui des Nam-in. Vers la fin du dernier règne, ces partis s'étaient subdivisés en deux camps ou deux fractions. On appelait Si-pa 時派, ceux des divers partis qui étaient sincèrement dévoués au roi et disposés à le seconder dans ses vues. Ceux au contraire qui, attachés à leurs idées particulières, étaient toujours prêts à faire de l'opposition, étaient nommés Byeok-pa. Tous les ennemis les plus acharnés des chrétiens étaient Byeok-pa 僻派. Les Nam-in Si-pa étaient en petit nombre. C'est parmi eux que la religion se propagea d'abord, et quoique plusieurs eussent renoncé à l'Évangile pour conserver leur vie et leurs emplois, cependant ils n'étaient pas foncièrement hostiles aux chrétiens. Les chefs des Nam-in Si-pa étaient Yi Ga-hwan 李家煥, Yi Seung-hun 李承薰, Jeong Yak-yong 丁若鏞, etc. La fraction des Nam-in Byeok-pa avait pour chefs Hong Ui-ho 洪義浩 et Mok Man-jung 睦萬中. »

Le roi redoutait les Byeok-pa qui étaient nombreux et puissants, et dont les rangs se grossissaient tous les jours. Il favorisait au contraire les Nam-in Si-pa, lesquels étaient presque tous des hommes d'un grand mérite. Ni Ga-hwan était le premier lettré du royaume ; Jeong Yak-yong avait comme savant et comme homme d'État des talents extraordinaires. Le roi les avait en particulière affection, et tous deux, avant 1795, furent souvent honorés des plus hautes dignités. Les Byeok-pa détestaient ces deux hommes et leurs partisans, aussi, comme nous l'avons vu, se servirent-ils du prétexte de la religion chrétienne pour les perdre, et réussirent-ils, après l'entrée du P. Zhou en Corée, à les faire éloigner de la cour comme suspects. C'est alors qu'ils furent privés de leurs fonctions et relégués dans des postes inférieurs. Néanmoins le roi les protégea toujours, et repoussa toutes les accusations portées contre eux.

Mais à la mort de ce prince, son fils et successeur étant trop jeune pour gouverner lui-même, la régence fut dévolue de droit à son aïeule Jeongsun (Kim), seconde femme de Yeongjo, père du feu roi. Aussitôt elle prit en main la conduite des affaires et abaissa la grille (c'est-à-dire le store en bambous derrière lequel elle devait assister au conseil des ministres, car, quoique nommée par tous grande reine et mère du peuple, elle ne pouvait, suivant les usages, être assise près des hommes). Tous ses parents appartenaient au parti No-ron et Byeok-pa, et avaient été éloignés des charges publiques sous le règne précédent. Ils se

---

<sup>1</sup> 황사영 Hwang Sa-yeong 黃嗣永 (1775-1801) Alexius (Daveluy et Dallet se trompent en l'appellant Alexandre) écrit un long récit des persécutions en Corée sur de la soie, son *Baekseo* 백서 帛書 Lettre sur soie, destiné au pape, mais il fut découvert par les autorités coréennes..

préparèrent à profiter du pouvoir absolu qui tombait inopinément entre leurs mains, et à satisfaire leurs rancunes politiques et religieuses, en ruinant à la fois le parti Nam-in et la religion chrétienne.

La tempête, toutefois, ne se déchaîna pas immédiatement. La loi coréenne, par respect et par superstition, défend de s'occuper d'affaires importantes avant l'enterrement du roi défunt. Or, le temps marqué entre la mort et les obsèques de l'empereur de Chine étant de sept mois, le roi de Corée, qui est son vassal, ne doit attendre que cinq mois, tandis que pour les membres de la haute noblesse l'intervalle est de trois mois. Pendant cinq mois donc, on eut à accomplir tous les jours diverses cérémonies en présence du corps du défunt, et l'on ne put s'occuper que des immenses préparatifs nécessaires pour lui donner la sépulture selon toutes les règles.

Les cérémonies funèbres à peine terminées, vers la fin de la onzième lune, la régente cassa tous les dignitaires du parti Si-pa, et renvoya tous les ministres jusqu'alors en fonction. Ces derniers furent remplacés par Yi Byeong-mo<sup>2</sup>, Kim Gwan-ju<sup>3</sup> et Sim Hwan-ji<sup>4</sup>, tous trois du parti No-ron. Ce brusque changement était un coup d'État, car, d'après la loi coréenne, on ne peut pas ainsi improviser des ministres à volonté. La dignité de ministre est à vie, c'est-à-dire qu'ils conservent toujours le titre, même quand ils ne sont plus en fonction, et ceux-là seuls peuvent être faits ministres, par un simple décret royal, qui ont déjà rempli cette charge. Pour en créer de nouveaux, il faut observer une foule de règles, de cérémonies, de formalités longues et minutieuses, qui demandent un temps considérable. Mais la régente ne tint nul compte des lois et coutumes, et passa par-dessus tous ces obstacles, pour avoir de suite sous la main des agents dévoués à son parti. Quelques jours après parut, au nom du jeune roi et de la régente, le décret impie qui prohibait la religion chrétienne dans tout le royaume, mettait au ban de la loi tous ses adhérents, ordonnait à tous les fonctionnaires publics de les saisir, et leur donnait plein pouvoir de les juger sans miséricorde<sup>5</sup>.

D'anciennes lettres, imprimées en Europe, portent qu'un ministre eut alors le courage de défendre les chrétiens en plein conseil, et qu'il reçut la palme du martyr en récompense de sa généreuse apologie. Mais toutes nos recherches n'ont pu jusqu'à ce jour nous faire rencontrer des traces de ce fait, et nous ne voyons pas de qui il pourrait être question.

Le décret de persécution était à peine publié que les arrestations commencèrent. Le premier saisi fut Thomas Choe Pil-gong 崔必恭, le même qui, l'année précédente, avait soutenu avec tant de talent et de courage la cause de l'Évangile, devant le roi lui-même. Quelques jours après, le 19 de la douzième lune, fête de la Purification<sup>6</sup>, Pierre Choe il-je<sup>7</sup>, cousin germain de Thomas, fut pris à son tour. Il était en prière, à l'aube du jour, avec quelques autres chrétiens, dans une pharmacie qui donnait sur une des grandes rues de la capitale. Des agents de police entendirent en passant ces néophytes qui se frappaient la poitrine, et croyant reconnaître le bruit d'un jeu de cartes prohibé, enfoncèrent la fenêtre, se

---

<sup>2</sup> 이병모 Yi Byeong-mo 李秉模 (1742-1806)

<sup>3</sup> 김관주 Kim Gwan-ju 金觀柱 (1743-1806)

<sup>4</sup> 심환지 Sim Hwan-ji 沈煥之 (1730-1802)

<sup>5</sup> Il se peut qu'il ne s'agisse pas en fait d'un ordre formel.

<sup>6</sup> Le 2 février, dans le calendrier de l'Église la fête de la Présentation de Jésus-Christ au temple, fête de la Purification de la Bienheureuse Vierge Marie, ou Chandeleur.

<sup>7</sup> 최필제 Choe Pil-je 崔必悌 (1770-1801) Pierre. Bienheureux.

précipitèrent dans l'appartement, fouillèrent toutes les personnes présentes, et trouvèrent, non des cartes, mais un calendrier chrétien. Comme aucun d'eux ne savait lire, ils le portèrent de suite à des camarades plus instruits, et apprenant que c'était un écrit de religion, revinrent en toute hâte saisir les délinquants. Tous s'étaient enfuis, excepté Pierre Choe et Etienne O Hyeong-dal 吳玄達, qui furent conduits au mandarin et enfermés dans la même prison que Thomas Choe.

Deux chrétiens nobles, du parti des Nam-in, furent pris dans ces mêmes jours, l'un au district de Yanggeun et l'autre dans la ville de Jeongju. Le premier était ce même Justin Jo Dong-seom<sup>8</sup>, que nous avons vu autrefois se livrer aux exercices de la retraite spirituelle avec Xavier Gwon. Il fut de suite jeté en prison. L'autre, nommé Yi Gi-yeon 李箕延, échappa à la prison par l'apostasie et fut exilé.

Les perquisitions se multipliaient de toutes parts ; toutes les maisons suspectes étaient fouillées par les satellites et souvent dévastées ; l'effroi se répandait parmi les chrétiens, lorsque, à la fin de cette douzième lune, les fêtes du nouvel an coréen leur procurèrent un sursis de quelques jours, et donnèrent à plusieurs le temps de se mettre en sûreté, eux et leurs familles.

L'année qui commençait, l'année *sin-yu* (1801), devait être à jamais mémorable entre toutes pour ses désastres. Elle est gravée en caractères de sang dans les annales de la Corée. C'est alors surtout que cette Église naissante acquit droit de cité dans l'Église catholique ; c'est alors surtout que la foi de Jésus-Christ planta dans cette terre infidèle des racines que l'enfer ne saurait arracher et que le temps ne fera jamais périr. Les fêtes du nouvel an étaient à peine terminées lorsque le 11 de la première lune fut publié, au nom de la régente, un nouveau décret 윤음 *Yuneum* 綸音 dont voici le texte :

« Le feu roi disait souvent que si l'on s'appliquait à faire briller la droite doctrine, la doctrine perverse s'éteindrait d'elle-même. Maintenant j'entends dire que la doctrine déréglée se maintient, et que depuis la capitale jusque dans le fond des provinces, surtout dans le Hochong, elle se répand de jour en jour davantage ; comment pourrais-je ne pas en trembler ? L'homme ne devient vraiment homme que par l'observation des relations naturelles, et un royaume ne trouve sa vie que dans l'instruction et la vraie doctrine. Or, la doctrine déréglée dont il est question ne reconnaît ni parents, ni roi ; elle rejette tout principe, elle ravale l'homme au rang des sauvages et des animaux. Le peuple ignorant s'en laisse pénétrer de plus en plus, et s'égare dans une fausse voie ; c'est un enfant qui court à la rivière et s'y perd. Comment mon cœur ne serait-il pas touché ? et comment pourrais-je ne pas prendre en pitié ces pauvres malheureux ?

« Les gouverneurs et mandarins, *gamsa* 監司 et *suryeong* 守令, des villes doivent donc ouvrir les yeux aux ignorants, faire en sorte que les adeptes de cette religion nouvelle s'amendent sincèrement, et que ceux qui ne la suivent pas soient fortement éclairés et avertis. Par là, nous ne foulerons pas aux pieds les instructions que le feu roi s'est si généreusement efforcé de donner, et les lumières qu'il a fait briller. Après cette stricte prohibition, s'il y a encore des êtres qui ne reviennent pas à résipiscence, il faut les poursuivre comme rebelles. En conséquence, les mandarins de chaque district établiront, chacun dans toute l'étendue de sa juridiction, le système des cinq maisons solidaires l'une de l'autre. Si parmi les cinq

---

<sup>8</sup> 조동섬 Jo Dong-seom 趙東暹 (1739-1830) Justin.

maisons il y en a qui suivent la mauvaise doctrine, le chef préposé à leur surveillance avertira le mandarin pour les faire corriger. Après quoi, s'ils ne veulent pas encore changer, la loi est là ; qu'on les extermine de façon à n'en laisser aucun germe. Telle est notre volonté ; qu'elle soit connue et exécutée, tant dans la ville capitale que dans les provinces. »

Cet édit sanglant n'était que l'écho des cris de mort que poussaient de toutes parts les ennemis du nom chrétien, car pendant tout le cours de la première et de la deuxième lune, on vit publier une foule d'adresses au roi, de pétitions aux ministres, de circulaires des nobles, etc., venues de tous les points du royaume. Nous en avons sous les yeux une collection qui, bien que très-incomplète, montre à quel point les esprits étaient montés, et prouve à elle seule qu'aucune force humaine ne pouvait arrêter la persécution.

Comme il arrive toujours en pareille circonstance, l'enfer suscita parmi les chrétiens eux-mêmes quelques traîtres qui vendirent leurs frères. Entre ces malheureux un surtout acquit une triste célébrité par les désastres qu'il occasionna. C'était Kim Yeo-sam<sup>9</sup>, originaire du district de Hochong, dans la province de Chungcheong. Ses trois frères aînés ayant quitté leur pays pour échapper à la persécution, étaient venus s'établir à la capitale. Yeo-sam les y suivit. Mais bientôt il se perdit par la fréquentation des mauvaises compagnies et, malgré les avis de ses frères, tomba dans les plus grands excès. Réduit à la misère, il extorqua d'abord quelques aumônes à un chrétien de sa connaissance, originaire de la même province, nommé Yi An-jeong 李安正. Puis, celui-ci ne pouvant ou ne voulant satisfaire à ses demandes, il lui voua une haine acharnée.

Yi An-jeong fréquentait les sacrements, Yeo-sam, qui le savait, se dit à lui-même : « Si le prêtre l'exhortait à faire l'aumône, il ne pourrait s'empêcher de la faire, et s'il ne la fait pas, c'est que le prêtre ne l'y pousse pas. » Afin de se venger du prêtre, il s'en alla faire une déclaration aux chefs des satellites. Ceux-ci qui, depuis l'entrée du prêtre en Corée, n'avaient encore pu pénétrer les secrets des chrétiens, furent transportés de joie et lui dirent : « Si l'affaire réussit, nous te ferons obtenir une place grassement rétribuée. Tâche seulement de savoir où est maintenant cet homme. » Le prêtre restait à cette époque chez Colombe Gang, et Yeo-sam s'en doutait. Il convint avec les satellites d'un jour où ils pourraient venir chez lui, promettant de leur faire savoir la retraite du prêtre. Mais il tomba gravement malade, et son projet échoua. Le P. Zhou, averti secrètement, se retira ailleurs.

En vain Yi An-jeong essaya de ramener cet infortuné en lui donnant, à diverses reprises, des sommes assez considérables. Kim Yeo-sam, toujours plus avide, lié d'ailleurs par ses déclarations antécédentes, retourna à ses habitudes coupables, et se mêla plus que jamais aux complots contre les chrétiens. Ce fut lui qui, deux jours avant le second décret de la régente, conduisit les satellites chez le catéchiste en chef, Jean Choe Chang-hyeon<sup>10</sup>. Pour échapper à la persécution, Jean Choe s'était d'abord retiré chez d'autres chrétiens, mais une indisposition l'avait forcé à revenir chez lui pour se soigner. Il fut saisi au milieu de la nuit et jeté en prison. Peu après, il eut à subir un premier interrogatoire, reçut treize coups de planche, et quoique étendu sans mouvement sur le sol, retrouva assez de force pour expliquer au juge les dix commandements de Dieu, et la vanité du culte des ancêtres.

---

<sup>9</sup> 김여삼 Kim Yeo-sam 金汝三

<sup>10</sup> 최창현 Choe Chang-hyeon 崔昌顯 (1759-1801) Jean. (Dallet se trompe en écrivant T'soi Koan-tsien). Bienheureux.

Beaucoup d'autres chrétiens furent arrêtés, surtout des gens du peuple, des pauvres, des ignorants et des femmes. On eût dit que le nouveau gouvernement n'osait pas s'attaquer de suite aux personnes influentes par leur noblesse ou leur fortune.

Sur ces entrefaites, survint un très-fâcheux accident. Une caisse qui renfermait des livres et des objets de religion, ainsi que des lettres du P. Zhou et d'autres objets compromettants, avait été déposée dans une maison que l'on croyait sûre. Quand parurent les nouveaux édits de persécution, le dépositaire effrayé voulut la faire reporter au propriétaire, et par précaution l'enveloppa dans des branches de sapin, espérant que le tout passerait pour du bois lié en fagot. Un chrétien nommé Thomas Im Dae-in 任大仁 consentit à s'en charger. Mais l'étrange forme de ce fardeau fit soupçonner à un agent de police que ce pourrait bien être de la viande de bœuf tué en fraude. Il arrêta donc le porteur et le conduisit jusqu'au poste de la mairie. La caisse fut ouverte devant le mandarin ; tout ce qu'elle contenait, livres, objets de religion et lettres du prêtre, fut confisqué, et Thomas envoyé immédiatement sous escorte au tribunal des voleurs. Ce fut de l'huile jetée sur le feu, et l'agitation devint extrême. Ceci se passait le 19 de la première lune. Cette caisse, au dire d'Alexandre Hwang et des chrétiens de l'époque, appartenait à Augustin Jeong Yak-jong, et le mandarin de la mairie le déclara ainsi dans son rapport au grand juge criminel Yi Yu-gyeong 李有慶. Celui-ci, soit qu'il conservât des doutes, soit qu'il fût effrayé de la gravité de cette affaire, ne fit pas de plus ample information pour le moment.

Dans les premiers jours de la deuxième lune, ce grand juge criminel fut cassé et remplacé par Sin Dae-hyeon 申大顯, qui, on ne sait dans quelle pensée, relâcha immédiatement tous les apostats dont la prison regorgeait, et ne garda enchaînés que quatre chrétiens fidèles : Thomas Pil-gong 崔必恭, Peter Choe Pil-je 崔必悌, John Choe Chang-je 崔昌悌, et Thomas Im Dae-in 任大仁. Les uns disent qu'on voulait les faire périr sous les coups, d'autres qu'on songeait à les envoyer en exil. En même temps, Sin Dae-hyeon fit cesser les arrestations ; mais les ennemis de la foi se concertèrent aussitôt, et, dans une adresse à la régente, demandèrent qu'on traitât les chrétiens en rebelles, et que le grand juge fût puni comme eux pour leur avoir montré trop d'indulgence. La régente furieuse destitua Sin Dae-hyeon, annula tous ses actes, ordonna de reprendre tous ceux qu'il avait mis en liberté, et fit transférer les quatre chrétiens à la prison du tribunal appelé *Geumbu* 禁府.

D'après la loi coréenne, les dignitaires publics et les individus accusés de lèse-majesté ou de rébellion sont seuls justiciables du *Geumbu*. Le tribunal des voleurs ne s'occupe que des délits contre la propriété. Pour les autres genres de délits, il y a le tribunal des crimes, auquel sont amenables non-seulement les gens du peuple, mais tous les nobles qui n'exercent aucune fonction publique. Les chrétiens avaient jusqu'alors été envoyés au tribunal des voleurs. Les transférer au *Geumbu*, c'était les accuser de rébellion afin de pouvoir les punir en conséquence.

Tout d'abord, ainsi que nous l'avons remarqué, on n'avait saisi que des hommes du peuple ou de la classe moyenne. Le parti nouvellement au pouvoir essayait ses forces. Bientôt il se sentit assez puissant pour frapper un coup décisif, et le 9 de la deuxième lune, un mandat d'arrêt fut lancé avec toutes les formalités requises contre Ni Ga-hwan, ministre de second ordre, Jean Jeong Yak-yong, dignitaire du quatrième degré, Pierre Yi Seung-hun, ex-mandarin, et Luc Hong Nak-min, haut fonctionnaire. Ils furent tous les quatre conduits à la prison du *Geumbu*. Le 11 de la même lune, Ambroise Gwon Cheol-sin et Augustin Jeong

Yak-jong furent pris à leur tour. Le 14, François-Xavier Hong Gyo-man<sup>11</sup> fut arrêté avec son fils Leon<sup>12</sup> ; mais ce dernier fut envoyé à la prison de Pocheon 抱川, ville où sa famille résidait.

On cherchait et on jetait en prison des néophytes de toutes conditions et de tout âge. On fit même venir à la capitale, pour y être jugés par le tribunal *Geumbu*, les chrétiens détenus dans les villes de Yeosu et de Yanggeun. Les allées et venues des satellites dans tous les quartiers ne discontinuaient ni jour ni nuit. Le *Geumbu*, les deux divisions du tribunal des voleurs, la prison du tribunal des crimes, tout regorgeait de prisonniers. Des arrestations si nombreuses firent beaucoup de bruit dans la ville. Chacun était épouvanté ; les chrétiens surtout étaient dans la consternation, et leur frayeur fut portée à son comble, quand, le 24, on vit les satellites, en violation de tous les usages du pays, ne plus épargner même les femmes nobles, forcer la maison de Colombe Gang, et la saisir avec ses esclaves. Ce premier pas une fois fait, le même jour et les jours suivants, beaucoup d'autres femmes nobles furent aussi jetées en prison.

La plupart de ces personnages importants ont été souvent mentionnés dans cette histoire ; nous ajoutons ici quelques mots pour faire connaître les autres.

Ambroise Gwon Cheol-sin était le frère aîné du célèbre François-Xavier et le chef de cette famille des Gwon, que Yi Byeok choisit pour établir solidement la religion dans ce pays. Nous avons déjà dit quelle réputation de science et de vertu il s'était acquise. Quand il entendit parler de la religion, il eut d'abord peine à y croire, et ce ne fut qu'après avoir approfondi avec précaution et prudence les divers points de doctrine, qu'il se résolut à l'embrasser ; mais une fois son parti pris, il ne se démentit jamais. Près de ses parents il s'exerçait aux devoirs de la piété filiale ; dans ses rapports de société, il savait par sa libéralité et son dévouement gagner la confiance de tous, et tous avaient pour lui le plus grand respect. L'autorité de son nom attira beaucoup de païens à l'Évangile. « Puisque cet homme-là regarde la religion comme vraie, se disait-on, comment pourrions-nous ne pas y croire ? » Cependant il ne faisait pas de propagande directe, et ne se mêla jamais aux affaires de la chrétienté. Il restait toujours chez lui occupé de ses études et de ses pratiques religieuses, ne s'inquiétant en aucune manière des injures dont on l'accablait dans des circulaires et écrits publics, ni des calomnies dont on chercha souvent à le noircir auprès du roi.

Entendant parler des actes d'apostasie que les supplices arrachaient aux chrétiens, il disait en soupirant : « Pauvres gens ! quel dommage ! ils rendent par là inutiles les travaux de la moitié de leur vie, et perdent la couronne due à leurs souffrances. » Pris lui-même et conduit devant les juges, il fit une courageuse apologie de la religion et de ses pratiques. Dans les supplices, son visage ne changea point et il répondit avec calme et tranquillité, au point qu'un de ses ennemis les plus acharnés, que sa fonction obligeait d'être présent quand on le mit à la question, disait en sortant à ceux qu'il rencontrait : « Pendant les interrogatoires, les autres coupables sont tout hors d'eux-mêmes, mais pour Gwon Cheol-sin, il ressemble à un homme tranquillement assis à un festin. »

Un des principaux compagnons de captivité d'Ambroise Gwon était Augustin Jeong Yak-jong, descendant de l'illustre famille des Jeong de Majae, dont nous avons souvent parlé, et l'un des frères aînés de Jean Jeong Yak-yong. D'un caractère droit, d'un esprit sagace et profond, il s'appliqua de bonne heure aux études et obtint des succès dans les lettres. Il se

---

<sup>11</sup> 홍교만 Hong Gyo-man 洪教萬 (1738-1801) François-Xavier. Bienheureux.

<sup>12</sup> 홍인 Hong In 洪鎭 (1758-1802) Leon. Bienheureux.

plaisait dans la compagnie des personnes graves et instruites, et devint l'ami du fameux Yi Ga-hwan, et des plus célèbres lettrés alors existants. Regardant la littérature des examens comme trop légère, il l'abandonna entièrement et, par cela même, renonça d'avance aux dignités dont l'accès lui était d'ailleurs si facile, afin de se livrer sans obstacle aux recherches de philosophie et de morale. Pendant quelque temps il s'appliqua à la doctrine de Lao-tse, pour obtenir l'immortalité qu'elle promet à ses adeptes ; mais il reconnut bientôt le vide et le ridicule de cette théorie. Il étudia aussi la médecine et s'y acquit beaucoup de réputation.

Dès que la religion se répandit en Corée, il s'en fit instruire, mais ne se rendit pas de suite. Il répétait souvent que Yi Byeok sortait de la vraie voie, et ce ne fut que quatre ou cinq ans plus tard qu'il céda aux sollicitations de la grâce ; et reconnaissant dans ses hésitations quelque chose de semblable à celles de saint Augustin, il voulut prendre ce saint pour patron au baptême. Devenu chrétien, il ne regarda plus en arrière et pratiqua sa religion avec une ferveur et une persévérance au-dessus de tout éloge. En 1791, l'exemple funeste donné par ses frères et tant d'autres de ses amis qui apostasièrent misérablement, ne l'ébranla pas. Il ne s'émut pas davantage des persécutions de sa famille. Son père non-seulement avait refusé de pratiquer, mais encore il décriait la religion et la prohibait sévèrement à ses enfants. Augustin, tout en continuant de se montrer fils pieux et dévoué, demeura fidèle à tous ses exercices religieux, et supporta avec une patience inaltérable tous les mauvais traitements.

Il avait été marié, mais sa femme mourut très-jeune, lui laissant un fils nommé Charles<sup>13</sup>, qu'il instruisait avec soin de tous les devoirs de chrétien. Cédant aux instances de sa famille, il se remaria peu de temps après, avec le dessein de vivre dans la continence avec sa femme. Les chrétiens l'en dissuadèrent, et il eut plusieurs enfants dont nous parlerons dans la suite.

Alexandre Hwang, qui avait intimement connu Augustin, nous trace de lui ce portrait : « Ne s'occupant nullement des affaires du monde, il se plaisait surtout à l'étude de la philosophie et de la religion. Un point de doctrine était-il obscur pour lui, dans l'ardeur de ses recherches il oubliait la nourriture et le sommeil, et ne se donnait point de repos qu'il ne l'eût éclairci. En chemin ou dans sa maison, à cheval ou en bateau, il ne discontinuait pas ses profondes méditations. S'il rencontrait des ignorants, il mettait tous ses soins à les instruire, et quelque fatigué qu'il pût être, on ne voyait chez lui ni paresse, ni ennui à le faire ; il réussissait merveilleusement à se faire comprendre de ses auditeurs, quelque grossiers qu'ils fussent. Il composa en coréen deux volumes intitulés : Principaux articles de la religion<sup>14</sup>, où il réunit ce qu'il avait vu dans les livres religieux, y ajoutant quelque peu du sien et s'efforçant surtout d'être clair. C'est un livre précieux pour les nouveaux chrétiens de ce pays, et le prêtre l'a approuvé. Quand Augustin rencontrait des chrétiens, après les premiers compliments d'usage, il parlait de suite de doctrine, et pendant tout le jour on ne pouvait placer une parole inutile. Si on lui donnait la solution de quelque difficulté qu'il n'avait pu pénétrer, il en avait le cœur tout rempli de joie, et remerciait chaleureusement son interlocuteur. Lorsque des gens tièdes ou stupides n'entendaient pas volontiers les vérités du salut, il ne pouvait contenir sa peine et sa tristesse. On l'interrogeait sur toute espèce de sujet et, grâce à la précision admirable de son esprit, grâce à sa parole simple et claire, il fortifiait la foi et échauffait la charité dans le cœur de tous. Sa vertu était moins grande peut-être et sa

---

<sup>13</sup> 정철상 Jeong Cheol-sang 丁哲祥 (?-1801) Charles. Bienheureux.

<sup>14</sup> 주교 요지 *Jugyo Yoji* The Essentials of the Lord's Teaching.



réputation moins brillante que celles du chef catéchiste Jean Choe, mais il était supérieur à ce dernier en talents et en connaissances. »

Outre le livre qu'Alexandre Hwang vient de citer, Augustin, de concert avec Josaphat Kim Geon-sun<sup>15</sup>, s'occupa de composer un traité complet, montrant toutes les vérités de la religion dans leur ordre et enchaînement méthodique. Ils en avaient à peine fait la moitié quand la persécution les surprit. Un ouvrage de ce genre, rédigé par des hommes du pays, eût été certainement beaucoup plus à la portée des peuples de ce royaume ; malheureusement il n'en reste aucun vestige.

Pendant son séjour à la capitale, Augustin eut des rapports très-fréquents avec le P. Zhou, le reçut nombre de fois dans sa maison, et fut nommé par lui président de la confrérie Myeongdo. On rapporte que peu de temps avant son arrestation, un de ses amis, chrétien de la classe des interprètes, étant venu le trouver, vit sur ses habits mille petites croix resplendissantes de clarté, et lui demanda ce que c'était. Augustin, sans répondre directement, détourna la conversation d'une manière adroite, mais les chrétiens y virent un présage des souffrances qu'il allait bientôt endurer, et leurs prévisions ne furent pas trompées.

Le 11 de la première lune, revenant à cheval de Majae à la capitale, Augustin rencontra sur la route un mandarin du tribunal *Geumbu*. Il l'avait déjà dépassé quand, soupçonnant que ce mandarin allait pour le prendre, il lui envoya son esclave demander qui l'on voulait saisir, ajoutant que si c'était lui-même, il était inutile d'aller plus loin. Le mandarin allait en effet le chercher ; Augustin fut donc pris en ce même lieu, et conduit droit à la prison. Dans les interrogatoires, il fit noblement sa profession de foi, développa les vérités de la religion devant ses juges, et déclara nettement que jamais il ne consentirait à renier son Dieu pour se sauver la vie.

Au sujet de la caisse d'objets de religion, prise le 19 de la première lune, il déclara qu'elle lui appartenait, mais interrogé ensuite sur les lettres qui y étaient renfermées, il garda le silence. Le juge n'en pouvant rien tirer, s'avisa d'envoyer à la maison d'Augustin et de faire dire à sa famille : « Si votre père voulait seulement indiquer les noms et la demeure du prêtre, il n'y aurait plus de raison pour le faire mourir ; mais il préfère subir de violents supplices plutôt que d'ouvrir la bouche. Vous, sa famille, ses enfants, songez-y bien, et pour sauver la vie de votre chef, avouez tout franchement. » La famille répondit qu'elle ne savait pas de quoi il était question.

Augustin était accusé non-seulement, comme les autres chrétiens, d'avoir violé la loi, mais d'avoir commis le double crime de lèse-majesté et de rébellion. En faisant l'apologie de la religion, il avait dit qu'on ne devait pas la prohiber. C'était accuser d'injustice le roi lui-même, puisqu'on venait de la proscrire en son nom ; c'était par conséquent crime de lèse-majesté. De plus, dans son livre des : Principaux articles de la religion chrétienne, il avait mentionné<sup>16</sup> le monde, la chair et le démon comme les trois grands ennemis contre lesquels les fidèles doivent lutter sans cesse. Or cette expression : le monde, ne pouvant signifier que le gouvernement du roi, la rébellion était évidente. Le tribunal admit et consacra cette ridicule interprétation. Il ne faut pas trop s'en étonner, car en Corée, comme partout ailleurs, toute parole ou objection contre la religion trouvera d'autant plus de croyants, qu'elle sera plus

---

<sup>15</sup> 김건순 Kim Geon-sun 金建淳 (1776-1801) Josaphat.

<sup>16</sup> Le livre *Jugyo Yoji* écrit par Jeong Yak-jong proposait un résumé de l'enseignement catholique entièrement écrit en Hangeul, le premier de ce type. Il n'y a aucune mention des Trois Ennemis dans ce texte, mais quelque chose de ce genre a été trouvé dans son journal confisqué.

inepte, plus niaise et plus stupide. Nous<sup>17</sup> avons entre les mains une réfutation du christianisme<sup>18</sup>, composée par un mandarin de la même époque, où il est dit : « Cette religion ordonne de haïr ses parents, puisqu'elle ordonne de haïr le corps que les parents ont engendré ; elle ordonne de traiter le roi en ennemi, puisqu'elle dénonce comme ennemi le monde que le roi gouverne ; enfin elle veut anéantir le genre humain, puisqu'elle enseigne que la virginité est plus parfaite que le mariage. » Cette phrase a été écrite sérieusement, et, aujourd'hui encore, elle est regardée par la plupart des païens comme un résumé complet de l'Évangile.

L'autre prisonnier, François-Xavier Hong Gyo-man<sup>19</sup>, plus connu parmi les chrétiens sous le nom de Hong de Namyang, descendait lui aussi d'une noble famille du parti Nam-in, depuis longtemps honorée de charges importantes. Livré de bonne heure à l'étude, François-Xavier était *jinsa* ou licencié, et son caractère grave et réfléchi, aussi bien que l'étendue et la variété de ses connaissances, lui avaient obtenu l'estime générale. Après avoir résidé quelque temps à la capitale, il alla s'établir au district de Pocheon, à huit ou dix lieues de là, où il entendit parler du christianisme, vraisemblablement par la famille des Gwon de Yanggeun dont il était allié. Il ne l'embrassa pas de suite, mais plus tard, éclairé et pressé par son fils Léon, il en reconnut la vérité, se mit à la pratiquer avec ferveur, et reçut le baptême des mains du P. Zhou. Quoique dans une belle position, il n'eut plus dès lors de pensées pour les grandeurs humaines ; il cessa ses relations avec ses nombreux amis païens, sans s'inquiéter des reproches que cette conduite lui attirait. Tout appliqué à ses devoirs et à l'instruction de sa famille, il s'efforçait de réchauffer les tièdes et de propager la religion, et passait fréquemment les soirées à exhorter les chrétiens du pays, réunis chez lui à cet effet. Quand l'édit de persécution fut publié, François-Xavier Hong se cacha pendant quelques jours, puis voyant qu'il ne pouvait échapper longtemps à ses ennemis, il prit le parti de retourner chez lui, accompagné de son fils, et d'y attendre l'ordre de Dieu. Sur la route même, il fut rencontré par les satellites, qui l'arrêtèrent et le conduisirent à la capitale.

Le procès de tous ces hommes marquants ne devait pas durer bien longtemps, leur sort était décidé d'avance. Il reste peu de détails<sup>20</sup> sur les interrogatoires et les supplices qu'ils ont subis, mais quelques pièces détachées des actes civils<sup>21</sup>, que nous avons entre les mains, nous les montrent accusés tous d'être sectateurs d'une religion étrangère et dépravée. Augustin Jeong seulement est accusé en outre de lèse-majesté et de rébellion. Avant la fin des débats, le 21 de la deuxième lune, Ambroise Gwon mourut dans la prison, à l'âge de soixante-six ans, tué sous les coups, au rapport des uns, des suites de ses blessures ou d'inanition, selon les autres<sup>22</sup>.

Quatre jours plus tard, tous les prisonniers furent condamnés à mort. Les deux frères d'Augustin, Jean Jeong Yak-yong et Jeong Yak-jeon, qui déjà, dans une circonstance semblable, avaient donné un triste exemple de faiblesse, eurent de nouveau la lâcheté de

<sup>17</sup> Le « nous » ici, c'est Daveluy, et non pas Dallet. Ce texte se retrouve dans le volume 4 de Daveluy quelques lignes plus tard, après la découverte de la caisse avec les livres.

<sup>18</sup> An Jeong-bok (安鼎福 1712-1791) *Cheonhak Mundap* 天學問答.

<sup>19</sup> 홍교만 Hong Gyo-man 洪教萬 (1738-1801) François-Xavier. Bienheureux.

<sup>20</sup> En fait, il existe un dossier complet dans les archives judiciaires *Gwanbyeon Girok* 官邊紀錄 et *Sinyu Chuan* 辛酉推案.

<sup>21</sup> Surtout le *Byeokuipyeon* 關衛編.

<sup>22</sup> Jeong Yak-yong (*Yeoyudang* 1-15, 34a) indique qu'il est mort le 25 des suites de coups.

fouler aux pieds les exhortations, les prières, les larmes et les nobles exemples de leur frère, et de racheter leur vie par l'apostasie. La sentence de mort fut pour eux commuée en une condamnation à l'exil. Ajoutons de suite que Jean Jeong, gracié quelques années après, fit une longue et sincère pénitence de son crime, qu'il consola les chrétiens par sa ferveur et sa mortification exemplaires, et fit une mort très-édifiante. Il a laissé plusieurs écrits religieux, et principalement des mémoires sur l'introduction de l'Évangile en Corée, où sont recueillis la plupart des faits jusqu'à présent relatés dans notre histoire<sup>23</sup>.

Yi Ga-hwan, dont tout le crime était d'avoir été l'un des plus illustres chefs du parti vaincu, fut condamné à mort comme chrétien, et enfermé, sans nourriture, dans une chambre où il expira, après sept jours de souffrances. Il connaissait très-bien la religion, mais, comme tant d'autres savants, il aima mieux la gloire des hommes que celle de Dieu, et ne donna jamais aucun signe de conversion. Eut-il, à quelqu'une des heures de sa longue et solitaire agonie, le bonheur de reconnaître et d'adorer ce Christ, pour le nom duquel on le faisait mourir ? C'est le secret de Dieu. Quoiqu'il en soit, un grand nombre des descendants de cet infortuné ministre sont aujourd'hui de fervents chrétiens.

Les six autres condamnés, savoir : Pierre Ni Seung-hun, Thomas Choe Pil-gong, Jean Choe Chang-hyeon, François-Xavier Hong Kyo-man, Luc Hong Nak-min, et Augustin Jeong Yak-jong, furent décapités en dehors de la porte de l'Ouest<sup>24</sup>, le 26 de la deuxième lune (8 avril 1801).

Pierre Ni Seung-hun avait alors quarante-cinq ans. Voici le texte officiel<sup>25</sup> de sa sentence :

« Les mauvais livres de l'Occident sont une monstruosité sans exemple dans les temps anciens et modernes. Par des paroles mensongères, ils prêchent un certain Jésus, et trompent le monde. Ce qu'ils appellent paradis et enfer n'est qu'une maladroite imitation de la doctrine de Fo ; ce qu'ils appellent père spirituel, n'est que l'anéantissement des rapports naturels de l'homme. Ils disent que les biens et les femmes peuvent être mis en commun, et que les supplices et la mort ne doivent pas être redoutés. Toutes leurs paroles sont fourbes, désordonnées et impudentes ; les saints doivent les rejeter, et le peuple les repousser. Malgré cela, l'accusé a reçu le baptême, a acheté ces livres, les a apportés d'une distance de dix mille lis, les a répandus parmi ses parents et alliés, à la capitale et en province, au près et au loin. C'est encore peu. Il a communiqué avec les étrangers et s'est lié avec eux ; il a ourdi avec Iou-i-ri (Paul Yun) de mauvais et secrets complots, et s'est uni dans de coupables démarches avec Yak-jong (Augustin). Quand le roi eut fait afficher la loi, l'accusé vit comme dans un miroir les mauvais génies qui le dirigeaient ; il fit au dehors semblant de changer, mais au dedans son cœur continua d'être perdu et aveuglé. Dans cette clique fourbe et cette race dégoûtante des chrétiens, il n'est personne qui ne l'ait regardé comme chef de religion, et ne l'ait appelé père. Comment, après de telles fautes, pourrait-il être supporté entre le ciel et la terre ? Toutes les preuves sont révélées, tous ses crimes ont paru au grand jour ; la loi du ciel brille avec éclat, la loi du roi est justement sévère. Je le reconnais. » Ces trois derniers mots,

<sup>23</sup> Mgr Daveluy fait référence à ces « mémoires » au début de ses Notes pour l'Histoire (Archives Daveluy, tome 4) mais ils n'ont jamais été identifiés.

<sup>24</sup> Dallet écrit simplement « porte de l'Ouest » mais Daveluy (tome 4 f. 108) écrit « la petite porte de l'Ouest », ce qui est correct. La plupart des exécutions ont eu lieu sur un espace ouvert à l'extérieur de la Petite Porte de l'Ouest (서소문 Seo-so-mun 西小門) qui était située au sud de la Porte de l'Ouest.

<sup>25</sup> Daveluy (Archive Volume 5 à partir de la f. 242) donne des traductions de nombreuses condamnations à mort, celle-ci étant la première.

qui se retrouvent à la fin de toutes les pièces analogues, sont la formule habituelle d'acquiescement, que l'on fait signer de gré ou de force à tous les condamnés.

La mort de Seung-hun fut plus triste encore que celle de Ni Ga-hwan. Jamais peut-être, plus belle et plus facile occasion de se repentir n'avait été offerte à un pécheur. Chrétien ou non, il lui fallait mourir ; l'apostasie même ne pouvait lui sauver la vie, tandis qu'un simple acte de retour à Dieu pouvait changer en triomphe ce supplice inévitable. Mais ses défections, ses lâchetés réitérées et persistantes semblent avoir lassé la patience de Dieu, et il expira sans rétracter son apostasie, sans donner le moindre signe de contrition. Lui, le premier baptisé ; lui, qui avait apporté à ses compatriotes le baptême et l'Évangile, marcha à la mort avec les martyrs et ne fut pas martyr ; il eut la tête tranchée comme chrétien et mourut en renégat. Ô mon Dieu, que vos jugements sont justes et terribles !

Cette mort épouvantable consterna les païens eux-mêmes. Le corps de Seung-hun, ayant été après trois jours reporté dans sa maison, personne n'osa y aller faire les visites habituelles de condoléance. Seul, un de ses parents et amis, Sim Yu 沈洙, s'y rendit vêtu de deuil, mais sa conduite excita les murmures du peuple.

Depuis cette époque, dans la nombreuse parenté de Pierre Yi Seung-hun, on ne compte que très-peu de fidèles, et le plus grand nombre de ses parents se sont toujours signalés par leur hostilité contre la religion chrétienne. Il laissait trois fils, qui furent la souche d'autant de familles, dont deux seulement font aujourd'hui profession de christianisme.

Détournons maintenant nos regards de ces scènes attristantes, et reportons-les sur la mort précieuse de nos martyrs. Thomas Choe Pil-gong 崔必恭, dont le caractère si droit et la noble franchise avaient conquis les sympathies du feu roi, marcha résolument au supplice. Le bourreau, encore peu expérimenté, ne put lui trancher la tête du premier coup. Thomas, portant la main sur sa blessure, la retira tout ensanglantée, et la fixant avec attention, s'écria : « Précieux sang ! » Précieux, en effet, car c'était le prix du ciel, dont un second coup de sabre lui ouvrit immédiatement les portes.

Vint ensuite le zélé catéchiste Jean Choe Chang-hyeon 崔昌顯. Dans un des interrogatoires subis au tribunal des voleurs, il avait eu un moment de faiblesse ; mais Dieu vint à son aide, et la grâce reprit bientôt le dessus. À peine arrivé devant le tribunal supérieur, il rétracta courageusement ses paroles ambiguës. Il fit plus, comme on le voit par le texte de sa sentence ; il composa alors même une apologie écrite de la religion chrétienne, la présenta aux juges, et le lendemain la scella de son sang. Il était âgé de quarante-trois ans.

François-Xavier Hong Gyo-man 洪教萬 en avait soixante-quatre. Nous n'avons aucun détail sur ses derniers moments ; mais les juges eux-mêmes ont fait un éloge magnifique de sa persévérance, en inscrivant dans son arrêt de mort ces paroles : « Il ose dire impudemment que c'est un bonheur de mourir pour cette religion. Son obstination est plus forte que le bois et la pierre. Pour lui, tous les supplices sont trop légers. »

Luc Nak-min ayant, quelques années auparavant, renié le christianisme publiquement et à plusieurs reprises, le tribunal lui fit grâce de la vie. Il fut donc condamné à l'exil, et, selon l'usage, il reçut d'abord une forte bastonnade sur les jambes. C'est là que Dieu l'attendait. Pendant cette torture, la foi, le repentir, les sentiments généreux se réveillèrent dans son âme, et relevant la tête, il dit cases juges : « Tout ce que j'ai fait par le passé n'était que pour conserver lâchement ma vie. Maintenant que je suis encore battu et déshonoré, j'aime mieux vous dire franchement tout ce que j'ai sur le cœur, et mourir avec courage. Le Dieu que je sers, c'est le souverain Seigneur du ciel, de la terre, des esprits, des hommes et de

toutes choses. Mathieu Ni (nom coréen du P. Matthieu Ricci, l'apôtre de la Chine), et les autres missionnaires, sont des hommes admirables de doctrine et de sainteté ; toutes leurs paroles sont vraies. Je désire donc maintenant mourir pour Dieu, et par là confesser la vérité de la foi chrétienne. » Les premiers ministres qui présidaient le tribunal furent aussi irrités que surpris des paroles du confesseur de la foi, et une grande rumeur s'éleva dans toute l'assemblée. Un exprès fut immédiatement envoyé à la régente pour l'informer de ce qui venait d'avoir lieu, et celle-ci furieuse envoya l'ordre de soumettre Luc à une cruelle torture. Son corps fut brisé de coups. Renvoyé à la prison, il disait, en lavant le sang qui décollait de ses blessures : « Maintenant, je suis heureux, et j'ai le cœur à l'aise. » S'il faut en croire la sentence, Luc aurait dit aussi qu'il souffrait la mort avec joie, comme une punition de ses anciennes apostasies. Quand il monta sur le chariot pour aller au supplice, sa figure rayonnait de bonheur. Les yeux levés au ciel, il ne cessait d'exhorter le peuple. Il mourut ainsi, à l'âge de cinquante-un ans.

L'auteur contemporain qui nous a conservé ces faits, ajoute quelques paroles bien dignes d'attention : « Après avoir été fermes au commencement, dit-il, beaucoup fléchissent à la fin. Se relever après la chute, et devenir martyr après l'apostasie, n'est pas chose commune, ni facile. Luc Hong, à ce qu'on assure, récitait tous les jours son rosaire ; même au milieu de ses fonctions publiques, et de la foule des hôtes et des amis qui s'empressaient chez lui, il ne l'omit jamais un seul jour. C'est sans doute cette pratique qui lui aura mérité une grâce aussi extraordinaire. » — On est heureux de trouver cette réflexion touchante sous la plume d'un néophyte. C'est une preuve de plus que partout et toujours, les vrais chrétiens ont, pour ainsi dire instinctivement, la même foi inébranlable dans la toute-puissante intercession de Marie, mère de Dieu,

Les derniers moments d'Augustin Jeong Yak-jong furent dignes de sa vie. Quand on le conduisit au supplice, son visage paraissait tout lumineux. Pendant le trajet il appela le conducteur et lui dit qu'il avait soif. Les assistants l'ayant réprimandé, il répondit : « C'est pour imiter mon grand modèle que je demande à boire. » Infatigable prédicateur dans la prison et devant le tribunal, il fit encore du théâtre de son martyre une chaire bien éloquente. Assis en face des instruments de supplice, il les contempla avec bonheur, puis, élevant la voix de manière à être entendu de tout le peuple, il s'écria : « Le Seigneur suprême du ciel, de la terre, et de toutes choses, existant par lui-même et infiniment adorable, vous a créés et vous conserve. Tous vous devez vous convertir à votre premier principe ; n'en faites pas follement un sujet de mépris et de raillerie. Ce que vous regardez comme une honte et un opprobre sera bientôt pour moi le sujet d'une gloire éternelle. » On l'interrompit en l'avertissant de mettre sa tête sur le billot ; il se plaça de manière à voir le ciel, disant : « Il vaut mieux mourir en regardant le ciel, qu'en regardant la terre. » Le bourreau tremblait et n'osait frapper ; mais enfin la crainte du châtement l'emportant sur l'admiration, d'une main mal assurée il donna un premier coup de sabre. La tête n'était tranchée qu'à moitié, Augustin se redressa, fit ostensiblement un grand signe de croix, et se replaça paisiblement dans sa première posture pour recevoir le coup mortel.

Ainsi mourut, à l'âge de quarante-deux ans, l'un des hommes les plus remarquables et l'un des plus grands martyrs que la religion chrétienne ait comptés dans ce pays. Son corps fut recueilli avec soin, et on l'emporta dans la ville où résidait sa famille pour lui donner la sépulture. Ses parents et alliés, tant païens que chrétiens, affirment que plusieurs guérisons miraculeuses ont eu lieu sur son tombeau. Augustin avait été accusé du crime de rébellion ; tous ses biens furent, en conséquence, confisqués par un ordre spécial du gouvernement. Il est probable que ses ennemis voulurent par là empêcher à tout jamais la réhabilitation de sa famille, et lui rendre la vengeance impossible.

Le même jour, 26 de la deuxième lune, une autre sentence de mort avait été portée. C'était celle de Louis de Gonzague Yi Tan-won, l'apôtre du Naepo. Après son apostasie, en 1791, touché d'un sincère repentir, il avait repris avec ferveur ses pratiques religieuses. Il put voir le P. Zhou, et même demeurer quelque temps auprès de lui. Le prêtre lui répétait souvent : « Après avoir commis tant de fautes, après avoir administré les sacrements sans autorité, après avoir scandalisé les fidèles par ton apostasie, comment pourrais-tu faire assez pénitence ? Le martyr seul pourra te faire pardonner. » Aussi Louis pensait-il sans cesse à s'y préparer. Arrêté par ordre du gouverneur de la province, vers la fin de l'année 1795, il eut à souffrir de cruels supplices, mais il ne faiblit pas et fut renvoyé à T'ien-an, sa ville natale, pour y être mis au rang des fustigateurs. Ce châtement, fréquent en Corée, est très-honteux pour une personne de condition honnête ; mais le mandarin ne fit pas exercer à Louis cette vile fonction, et se contenta de le placer sous caution chez un particulier. Il resta ainsi sous la surveillance de la police pendant six ans environ, jusqu'au moment où l'on reprit son procès en 1801.

L'ordre avait été donné de le mettre à la question, le 1er et le 15 de chaque mois. Il est probable toutefois que les prétoriens ne firent pas trop souffrir un homme qui avait conquis leur estime, et s'était dévoué à l'éducation de leurs enfants. Louis demeura ferme pendant cette longue épreuve. Il pratiqua constamment sa religion au vu et su de tout le monde, et, par ses paroles aussi bien que par ses exemples, fit un grand bien dans le pays. Ayant obtenu un jour la permission d'aller visiter sa famille à Ie-sa-ol, il s'y informa de l'état de la religion. Il apprit alors que, cédant à la crainte, les chrétiens avaient réuni et brûlé sur la place publique du village tous leurs livres de religion. À cette nouvelle, il ne put retenir ses larmes, et le cœur rempli d'amertume, il demanda si aucun volume n'avait échappé à l'incendie. On lui en apporta deux, enlevés secrètement.

Lorsque, après la mort du roi, la persécution redoubla de rigueur, Louis fut transféré d'abord à Cheongju<sup>26</sup> pour y subir la question, puis à la capitale, où il fut condamné à mort avec Jean Choe, Augustin Jeong et leurs compagnons. Afin d'effrayer les populations, le gouvernement donna ordre de l'exécuter à Gongju, chef-lieu de la province où il avait, pendant longtemps, prêché l'Évangile. C'est là qu'il fut décapité, deux jours après les martyrs de la capitale, le 28 de la deuxième lune (10 avril 1801). Sa tête ne tomba, dit-on, qu'au sixième coup de sabre. Louis avait alors plus de cinquante ans. Quelques-uns de ses parents avaient assisté à l'exécution, mais ce ne fut que plusieurs jours après, qu'ils purent recouvrer ses précieux restes et les transporter dans le tombeau de sa famille. On assure qu'au moment où ils recueillirent le corps, la tête se trouva solidement attachée au cou, sans autre trace du supplice qu'une cicatrice circulaire, qui ressemblait à un fil blanchâtre.

Louis de Gonzague Yi Tan-won, malgré sa faiblesse lors de la première persécution, est, sans contredit, l'un de ceux qui ont le plus travaillé à la propagation de l'Évangile en Corée. Une grande partie de nos chrétiens d'aujourd'hui sont les descendants de ceux qu'il convertit alors. Aussi sa mémoire est-elle en vénération dans le Naepo et les districts voisins. Par une coïncidence assez singulière, les deux premiers prêtres coréens étaient de sa famille : le P. André Kim, petit-fils d'une de ses nièces, et le P. Thomas Choe, petit-fils d'un de ses neveux. Sa descendance directe est aujourd'hui éteinte.

---

<sup>26</sup> En fait à Gongju, pas à Cheongju.

Quinze jours après le triomphe de Louis de Gonzague Yi, eut lieu dans cette même ville de Gongju l'exécution d'un autre chrétien, assez peu connu. Les quelques détails qui suivent ont été racontés par un vieillard octogénaire, que des circonstances avaient alors amené près de la prison, et qui entendit distinctement tout ce qui s'y passait. Yi Jong-guk, dont on ignore la famille et le nom de baptême, avait été pris à Chongju et conduit au chef-lieu de la province. La veille de sa mort, vers le milieu du troisième mois, la lune étant dans tout son éclat, il se tint, toute la nuit, appuyé sur le seuil de la porte de sa prison, récitant ses prières. Au point du jour, il entr'ouvrit la porte et regardant du côté de l'Orient, il s'écria à diverses reprises : « Pourquoi le jour tarde-t-il tant à paraître ? » Puis, entendant un coup de fusil, il se leva tout rempli de joie et dit : « Voilà qui est un bon signe, on ne tardera pas à m'appeler, » et il se remit en prières avec un redoublement de ferveur.

Quelques minutes après, un nouveau coup de fusil se fit encore entendre, la porte de la prison s'ouvrit, et les geôliers lui apportèrent le repas des condamnés à mort. Yi Jong-guk se mit à table, remercia Dieu longuement d'avoir créé dans le monde une telle abondance de biens, puis goûta de chacun des mets qu'on lui avait présentés, et, renvoyant la table, se mit de nouveau à prier. Tout à coup, un cri fut entendu : « Faites sortir Yi Jong-guk. » Il se leva aussitôt et appelant par leur nom chacun des chrétiens qui étaient prisonniers avec lui, il leur dit : « Pour moi, par la miséricorde infinie de Dieu et le secours de Marie, je vais maintenant jouir du bonheur du ciel ; vous tous ne perdez pas confiance, faites comme moi. » Il les exhortait ainsi chaleureusement et à haute voix, lorsque les soldats le pressèrent de sortir. On le plaça sur un cheval, la figure tournée vers la queue. Le visage rayonnant de joie, il fut conduit au lieu de l'exécution, et décapité, dans la vingt-septième année de son âge.

Chapitre 4. Les six martyrs de Yeosu. — Martyre de Barbe Sim, d'Alexis Hwang, etc.  
— Martyre du P. Zhou.

Nous avons dit plus haut que le gouvernement de la régente avait fait transférer à la capitale, pour y être jugés par le *Geumbu*, les chrétiens détenus dans les prisons de Yeosu et de Yanggeun. Ceux de Yeosu, arrêtés à diverses époques, avant la mort du roi<sup>1</sup>, avaient déjà subi de longues tortures quand cet ordre fut exécuté. Nous allons donner ici les quelques détails conservés par les traditions coréennes sur les principaux de ces confesseurs.

Martin Yi Jung-bae<sup>2</sup>, de la branche des Yi de Jeonju, était né au district de Yeosu, d'une famille attachée au parti Si-ron. Il se faisait remarquer par son caractère droit, mais violent et irascible, par ses connaissances en médecine, par sa force et son courage extraordinaires, et par son ambition démesurée. On raconte de lui que dans tous ses voyages, même les plus courts, il avait la manie de se reposer le jour et de marcher seulement la nuit, et qu'il commettait fréquemment, sans le moindre scrupule, des actes de violence et d'injustice. Il fut amené à la foi par son ami intime, Josaphat Kim Geon-sun<sup>3</sup>, le collaborateur d'Augustin Jeong dans la composition de ce traité de religion, qui ne put être terminé. Les deux amis se firent chrétiens et furent baptisés ensemble. Dès lors Martin fut un nouvel homme. Il réussit à dompter son caractère, et ne conserva que sa droiture et sa fermeté. Rempli d'une courageuse ferveur, il professait ouvertement sa foi, et, avec son père et sa femme qu'il avait convertis, accomplissait ses exercices religieux sans se cacher de personne.

Son cousin Jean Won "Sa-sin"<sup>4</sup>, de la ville de Yeosu, avait, lui aussi, été converti par Josaphat Kim, avec lequel il était très-lié. Toute sa famille avait suivi son exemple et pratiquait la religion chrétienne.

À la troisième lune de l'année *gyeong-sin* (1800), Martin et Jean allèrent passer les fêtes de Pâques chez un de leurs amis, Jeong Jong-ho<sup>5</sup>. Ce dernier, dont le nom de baptême nous est inconnu, les reçut avec joie au milieu de sa famille, qui était tout entière chrétienne. Un chien fut tué, du vin préparé en abondance, et, le jour de la fête, la famille et ses hôtes se réunirent à quelques fidèles du voisinage, sur le bord de la route. Là, tous récitèrent à haute voix l'Alleluia et le *Regina cæli*<sup>6</sup>, puis chantèrent leurs prières au son de la calebasse. Ils firent ensuite un repas avec la viande et le vin qu'ils avaient apportés, et le repas terminé, les chants recommencèrent. Le jour s'écoulait ainsi dans des exercices de piété et dans un festin fraternel, lorsque le mandarin, prévenu par des païens de ce qui se passait, envoya des satellites pour les saisir. Ils furent tous arrêtés et conduits en prison. Pendant le trajet on passa devant la maison de Jean Won, et sa vieille mère, tout en larmes, se jeta au-devant des satellites, les conjurant de lui permettre de voir son fils un instant avant de l'emmener, mais elle ne fut pas écoutée, et les prisonniers continuèrent leur route. Arrivés au tribunal, le mandarin leur dit : « Dénoncez vos complices et ceux qui vous ont séduits, et reniez Dieu. »

---

<sup>1</sup> Vers la fin de 1800.

<sup>2</sup> 이중배 Yi Jung-bae 李中培 (1751?-1801) Martin. Bienheureux. (Daveluy l'appelle « Tsong pai » et Dallet l'appelle « Tsong-po-i ».)

<sup>3</sup> 김건순 Kim Geon-sun 金建淳 (1775-1801) Josaphat. Martyr.

<sup>4</sup> En fait 원경도 Won Gyeong-do 元景道 (1774-1801) Jean. Bienheureux.

<sup>5</sup> 정종호 Jeong Jong-ho 鄭宗浩 (?-1801)

<sup>6</sup> C'est la prière récitée pendant le temps pascal chaque matin, midi et soir à la place de la prière populairement connue sous le nom d'Angélus.



Jean répondit au nom de tous : « Il nous est sévèrement défendu de dénoncer quelqu'un ; et dussions-nous mourir, nous ne pouvons nuire à personne. Quant à renier Dieu, la chose est encore plus impossible. » Le mandarin en colère leur fit subir l'écartement des os et la puncture des bâtons. Mais soutenus par le courage et les exhortations de Martin Yi, tous furent fermes dans ces violents supplices, qu'on renouvela inutilement plusieurs fois. Ils furent ensuite enfermés dans la prison.

Vers cette époque, vivait à Jeomdeul<sup>7</sup>, dans ce même district de Yeosu, un noble nommé Im Hui-yeong<sup>8</sup>, de la branche des Im de Pongcheon. Son père, sa mère, ses frères et sœurs étaient fervents chrétiens. Lui seul s'obstinait à rester païen, et donnait pour excuse que c'était une chose au-dessus de ses forces, « puisque, disait-il, pour pratiquer fidèlement la religion, il faudrait n'avoir ni yeux, ni oreilles, ni aucun autre sens. » À toutes les exhortations, à tous les reproches de son père, il ne répondait jamais un seul mot. Sur son lit de mort, son père le fit appeler et lui dit : « Si avant de mourir je te voyais chrétien, je n'aurais plus aucun regret en quittant ce monde. » Le fils gardant le silence, « Je dois mourir demain, reprit le père. À ton air, je suppose qu'après ma mort tu comptes me faire les sacrifices d'usage pour les parents. Pendant ma vie tu ne m'as guère écouté, eh bien ! écoute maintenant : si après ma mort tu fais les sacrifices, je ne te regarde plus comme mon fils, et je te défends de porter mon deuil. » De telles paroles sont, chez tous les Orientaux, mais en Corée surtout, le plus terrible des anathèmes. Ici encore Hui-yeong ne répondit rien.

Deux jours après, son père étant mort, il donna des marques non équivoques de sa désolation, se revêtit des habits de deuil, mais ne fit aucun des sacrifices accoutumés. Tous ses parents et alliés, toutes ses connaissances le regardaient avec surprise, et ne dissimulaient ni leur mécontentement ni leurs murmures. Au printemps de l'année *gyeong-sin* (1800) arriva le premier anniversaire, et alors encore il ne fit aucun sacrifice. Bientôt après, le mandarin de Yeosu, qui le surveillait, envoya des satellites et le fit comparaître à son tribunal. « Je sais clairement, lui dit-il, que tu ne suis pas la religion du Maître du ciel, mais on t'accuse de ne pas faire les sacrifices aux parents défunts. Si cela est vrai, je serai forcé de te faire mourir. » Hui-yeong resta muet comme devant son père, et fut conduit dans la prison où se trouvaient déjà Martin Yi, Jean Won et leurs compagnons, pour être jugé et condamné avec eux.

Deux chrétiens avaient été pris dans la maison de Hui-yeong, en même temps que lui. C'étaient Jo Je-dong, et son fils Pierre Jo Yong-sam<sup>9</sup>. Ce Jo Je-dong était un noble du district de Yanggeun de la branche des Jo de Anyang. Devenu veuf et tombé dans la misère, il avait quitté son pays natal où il ne pouvait plus subsister, et s'était réfugié avec ses deux fils chez Hui-yeong, qui, depuis quelque temps, leur accordait une généreuse hospitalité. Pierre Yong-sam, l'aîné des fils de Jo, était d'un tempérament faible et maladif, d'un extérieur fort peu avantageux, et d'une ignorance absolue de toutes les choses de ce monde, ce qui, joint à la pauvreté de sa famille, l'avait empêché de trouver un parti. Bien qu'âgé de trente ans, il n'avait pu encore prendre le chapeau et se marier<sup>10</sup>. Tous se riaient de lui, le seul Augustin Jeong avait su reconnaître une grande âme dans ce corps chétif. Il le traitait avec beaucoup

<sup>7</sup> 여주의 점들 Jeomdeul (Now 경기도 여주군 금사면 금사 2 리 Gyeonggido Yeosu-gun Geumsa-myeon Geumsa2ri)

<sup>8</sup> 임희영 Im Hui-yeong 任喜永 (?-1801). Martyr

<sup>9</sup> 조용삼 Jo Yong-sam 趙龍三 (?-1801). Bienheureux. Fils de Jo Je-dong 조제동 (?-1801)

<sup>10</sup> (Dallet Note 35 : En Corée, les jeunes gens n'ont pas le droit de porter chapeau avant leur mariage. Ils vont tête nue, les cheveux pendants, et liés en une seule tresse. À l'époque du mariage seulement, ils les relèvent et les nouent au sommet de leur tête.) En fait, un peu avant le mariage.

d'égards, et ne cessait de louer sa foi et sa vertu. Quand les satellites vinrent arrêter Hui-yeong, Pierre et son père furent saisis avec leur hôte, mais Ho-sam-i, le frère de Pierre, parvint à s'évader.

Pendant la route, Jo dit à son fils : « Cette fois, je suis décidé à donner ma vie pour Dieu, et je serai certainement martyr. Pour toi que feras-tu ? » Pierre répondit : « Nul ne peut se fier à ses résolutions ni à ses forces ; comment oserais-je, faible et misérable que je suis, me promettre le martyre ? » Ils furent conduits au mandarin, et, dès le premier interrogatoire, le père fut puni de sa folle présomption et, pour avoir trop compté sur ses propres forces, fit une chute déplorable. Le mandarin dit à Pierre : « Toi aussi renonce à ta religion. — Je ne puis le faire, répondit Pierre. — Eh quoi ! quand ton père veut conserver sa vie, tu voudrais mourir ? N'est-ce pas là un manque de piété filiale ? — Nullement. Si les parents viennent à dévier et que les enfants continuent à remplir tous leurs devoirs, dira-t-on pour cela que les enfants manquent à la piété filiale ? Chacun, il est vrai, doit honorer et servir son père et sa mère selon la nature, mais il y a, avant eux et au-dessus d'eux, le grand Roi et Père commun de toutes les créatures du ciel et de la terre ; c'est Lui qui a donné la vie à mes parents, c'est Lui aussi qui me l'a donnée, comment dès lors pourrais-je le renier ? » Le mandarin irrité lui fit subir deux ou trois autres interrogatoires accompagnés de tortures plus cruelles qu'à l'ordinaire, dans lesquelles il eut un genou brisé et détaché de la jambe, et tout le corps couvert de plaies. Pierre eut à supporter une épreuve plus redoutable. Le mandarin voyant l'inutilité des exhortations et des supplices, fit appeler le père et lui dit en présence du confesseur : « Je suis forcé de vous faire mourir à cause de votre fils. Parlez-lui donc, une seule de vos paroles peut sauver la vie à tous les deux ; tout dépend de vous, exhortez-le à se repentir. » En même temps, il le fit frapper cruellement sous les yeux de son fils. Pierre, vaincu, s'écria : « Je ne puis rompre avec les sentiments de la nature. Je ne veux pas que mon père meure à cause de moi, sauvez-nous tous deux. » Puis il fit sa soumission, et le mandarin, joyeux de son succès, les fit relâcher et renvoyer immédiatement.

Mais Pierre en sortant du tribunal rencontra Martin Yi Jung-bae 李中培, qui le réprimanda vivement de sa faiblesse, et l'exhorta à une prompte pénitence. Il n'avait cédé qu'à un aveuglement de tendresse filiale, et la loi était toujours vivante dans son cœur. Effrayé de sa faute et touché d'un sincère repentir, il passa la nuit dans les larmes, et dès le lendemain matin se présenta devant le juge : « Ce que j'ai fait hier, lui dit-il, est maintenant pour moi la cause d'un regret mortel. J'espère que le mandarin voudra bien faire mourir le fils pour sa propre faute et traiter le père selon ses désirs, car il serait injuste, pour la faute du fils, de faire mourir aussi le père ? À chacun selon ses œuvres. »

Le mandarin, d'autant plus vexé qu'il s'était imaginé à la mine chétive de Pierre venir facilement à bout de son obstination, le fit enfermer très-étroitement. Puis, à chaque interrogatoire, il ne manqua pas de le faire frapper plus longtemps et plus violemment que les autres chrétiens. Mais tout fut inutile, et Pierre, protégé par son humble contrition, aussi bien que par la grâce divine, demeura inébranlable.

Le même mandarin avait fait arrêter aussi le beau-père de Jean Won, Marcellin Choe Cheong-ju<sup>11</sup>, vulgairement nommé Yeojong . C'était un noble du district de Yeosu, qui pratiquait la religion avec toute sa famille. En 1791, il avait échappé à la persécution par l'apostasie. Mais, depuis lors, il ne cessa de faire pénitence de sa faute, et de demander Dieu la grâce de la laver dans son propre sang. Lorsque les premiers bruits de persécution

---

<sup>11</sup> 최창주 Choe Chang-ju 崔昌周 (1749-1801) Marcellin. Bienheureux.

s'élevèrent, il répondit en riant à sa femme qui l'exhortait à fuir : « Sois tranquille, quand je ne serai plus, tu vivras tout de même. » Sa mère lui fit aussi de vives instances, et par respect pour ses ordres, il quitta la maison et partit pour la capitale. Mais à peine en route, il changea de résolution et revint chez lui. Ce soir-là même, les satellites envoyés de Yeosu le saisirent et le traînèrent au tribunal. « De qui as-tu appris la religion, lui demanda le mandarin, et quels sont tes complices ? Dénonce tout. — La religion, répondit Marcellin, me défend de nuire à qui que ce soit. Je n'ai rien à déclarer. » Le mandarin le fit mettre à la question, lui fit donner la bastonnade, et enfin voyant, qu'il restait ferme dans sa foi, le fit jeter dans la même prison où étaient déjà son gendre Jean Won, Martin Yi, les quelques confesseurs dont nous venons de parler, et un assez grand nombre d'autres chrétiens.

Pendant plus de six mois, les prisonniers eurent à comparaître, une fois tous les quinze jours, devant le mandarin, pour y être interrogés et subir des tortures de plus en plus cruelles. On assure que le corps de Jean Won, mis en lambeaux par ces exécutions répétées, fut à diverses reprises miraculeusement guéri. La famille de Jean tenta plusieurs fois de l'ébranler, et une vieille esclave venait souvent lui faire la plus triste peinture de la désolation de sa mère et de sa femme. Un jour qu'il paraissait plus ému que de coutume à ces récits, Martin Yi vint à son aide, et lança de travers à la vieille un regard si terrible, qu'elle s'enfuit épouvantée et n'osa plus revenir.

Martin, de son côté, eut à subir une tentation redoutable. Son vieux père vint, tout en larmes, le trouver dans sa prison et, lui prenant la main, lui dit : « Veux-tu donc mourir et abandonner ton père aux cheveux blancs ? — Mon père, répondit Martin, je n'oublie point les devoirs de la piété filiale. Sans doute, ma conduite paraît bien peu généreuse, mais vous êtes chrétien comme moi, et nous devons voir les choses de plus haut. Serait-il juste, en cédant à des affections naturelles, de renier notre Père qui est aux cieux ? Jugez vous-même. »

Dieu sembla récompenser cette foi héroïque par le don des guérisons. En effet, quoique Martin eût une certaine connaissance de la médecine, il est difficile d'expliquer naturellement ce fait, attesté par des témoins oculaires, que tous les malades qui vinrent le consulter dans sa prison s'en retournèrent guéris. Sa réputation s'était étendue au loin ; les malades arrivaient en foule, au point que la porte de la prison ressemblait à une place de marché. Le mandarin n'osait s'y opposer, car plusieurs de ses propres serviteurs avaient été guéris. Josaphat Kim Geon-sun 金健淳, interrogé sur les guérisons opérées par Martin, répondait alors même, pour ne pas faire trop d'éclat, que sur dix infirmes huit ou neuf guérissaient ; mais il a avoué depuis que les guérisons étaient de dix sur dix, de cent sur cent, et que pas un malade ne se retira sans une cure complète. Les geôliers demandaient à voir ses livres de médecine, Martin leur répondit : « Je n'ai aucune formule à moi, seulement je sers le Maître du ciel. Si vous voulez étudier la médecine, il faut d'abord commencer comme moi par croire en Dieu. — Mais vous prétendez avoir brûlé tous vos livres, comment pourrions-nous apprendre ? » Martin dit en riant : « J'ai dans le cœur des livres incombustibles qui suffisent amplement pour vous instruire, et vous apprendre à pratiquer la religion. »

Fatigués de leur longue détention et des continuels supplices qu'il leur fallait subir, plusieurs prisonniers chrétiens se laissèrent peu à peu gagner par la tiédeur et le découragement. Martin Yi, toujours enflammé de zèle, ne cessait de les exhorter et encourager. « Nous avons été pris en même temps, leur disait-il. Quel bonheur si tous nous pouvions mourir le même jour pour Dieu ! » Mais ses efforts et les prières de ses fervents amis n'eurent pas un plein succès, et un certain nombre de leurs compagnons de captivité achetèrent la délivrance, en prononçant une formule d'apostasie. Pour consoler ceux qui

restaient. Dieu permit qu'un des geôliers, touché de la grâce, se convertît alors même, et devînt un fervent chrétien.

À la dixième lune de l'année 1800, les confesseurs furent cités devant le gouverneur de la province, qui essaya tout d'abord de les gagner par la douceur, disant qu'une seule parole d'apostasie les ferait de suite mettre en liberté. Marcellin répondit au nom de tous : « Après avoir eu le bonheur de connaître et de servir le vrai Dieu, roi et père de tous les hommes, nous ne pouvons le renier. Nous préférons mourir. » Voyant toutes ses tentatives inutiles, le gouverneur leur fit donner la bastonnade sur les jambes, prononça contre eux une sentence de mort qu'il leur fit signer, puis les renvoya à la prison. Ils reçurent cette sentence avec une sainte joie, et dès lors redoublèrent de ferveur dans leurs oraisons et la pratique de tous leurs devoirs, afin d'obtenir la grâce de rester fermes jusqu'à la consommation de leur sacrifice.

Cependant, le païen Im Hui-yeong 任喜永 avait subi régulièrement avec les chrétiens deux interrogatoires par mois, sans jamais y proférer une parole. Comme eux, il avait souffert de violents supplices, et toujours sans pousser aucun cri, ni même ouvrir la bouche. Le juge stupéfait lui dit à plusieurs reprises : « Toi qui n'es pas chrétien, promets seulement de faire les sacrifices d'usage et je te renvoie immédiatement ; mais si tu refuses de le faire, je te mettrai à mort. » Hui-yeong restait toujours muet. Enfin, après l'interrogatoire de la dixième lune, les chrétiens ses compagnons de prison lui dirent : « Pour toi qui n'adores pas notre Dieu, les supplices que tu endures sont tout à fait inutiles. Il vaudrait bien mieux faire ta soumission et te conserver la vie. » Alors seulement il répondit : « Mon père à l'heure de la mort, en déclarant ses dernières volontés m'a dit : Si tu fais les sacrifices pour moi, tu n'es plus mon fils, et je te défends de porter mon deuil ; maintenant que j'ai pris le deuil, comment pourrais-je pour me conserver la vie promettre de faire les sacrifices ? Si l'on me tue, j'en serai quitte pour mourir ; mais faire les sacrifices, jamais ! »

Ce respect pour les ordres d'un père mourant, cette résolution inébranlable de ne jamais les enfreindre, peuvent sembler bien extraordinaires, surtout chez un païen. Mais, quand on connaît l'esprit de ce peuple, dont toute la religion se résume dans l'honneur et l'obéissance que les enfants doivent à leurs parents vivants ou morts, l'étonnement diminue. Tous les missionnaires peuvent affirmer, pour l'avoir vu, que des faits analogues ne sont pas rares dans ce pays.

Les chrétiens voyant Hui-yeong si déterminé, travaillèrent à l'exhorter et à l'instruire. Ils lui firent comprendre que puisque son père était mort chrétien, et lui avait défendu les sacrifices par respect pour la vraie religion, ce serait lui obéir beaucoup plus complètement, et se procurer la seule chance de le revoir un jour au ciel, que de se faire chrétien comme lui. La grâce de Dieu aidant leurs paroles, Hui-yeong se convertit sincèrement, et ne lit plus avec eux qu'un cœur et qu'une âme. On croit qu'il fut baptisé dans la prison.

Le gouverneur cependant laissait traîner les choses en longueur, et n'osait point faire exécuter de suite la sentence de mort qu'il avait portée. Les sentiments personnels du roi lui étaient connus, et il craignait de se compromettre. Mais aussitôt que l'édit de persécution eut été publié par la régente, il fit comparaître de nouveau les confesseurs, et ordonna de les torturer cruellement. C'est dans cet interrogatoire que Pierre Jo Yong-sam répondit : « Il n'y a pas deux Seigneurs au ciel, et l'homme n'a pas deux cœurs. Mon seul désir est maintenant de mourir pour Dieu. Il est inutile de m'interroger davantage, je n'ai rien autre chose à dire. » Il fut alors fustigé d'une manière si atroce, qu'un ou deux jours après, le 14 de la deuxième lune, il rendit le dernier soupir, après avoir été baptisé dans la prison, car il n'était que catéchumène.

Le bruit courut bientôt qu'il apparaissait du feu sur l'endroit où son corps avait été déposé. Les satellites et un grand nombre de curieux allèrent s'en assurer, et virent, non du feu, mais une lumière étrange au-dessus du tombeau. Les chrétiens de cette province ont conservé pour Pierre une grande vénération, et souvent encore on les entend parler de lui avec un respect et une confiance extraordinaires.

Les autres prisonniers furent conduits à la capitale. Le tribunal *Geumbu* confirma de suite la sentence de mort, et afin de frapper de terreur les populations, ordonna qu'ils fussent reconduits dans leur propre district de Yeosu, pour y être exécutés. Le 13 de la troisième lune (25 avril 1801), ils furent tous les cinq décapités en dehors des murs de cette ville. Jean Won n'avait que vingt-huit ans ; Marcellin Choe en avait cinquante-trois ; Martin Yi et Jong Chong-ho, avaient environ cinquante ans ; nous ignorons quel était l'âge de Im Hei-ieng. Cinq soldats avaient été chargés de trancher la tête aux martyrs. Mais le moment venu, quatre d'entre eux se refusèrent à cet office, et le cinquième seul consentit à les tuer tous. Quelques instants après, ce malheureux poursuivi, disait-il, par les ombres sanglantes de ses victimes, alla se précipiter dans la rivière, et s'y noya.

Ce même jour, 25 avril, la ville de Yanggeun eut aussi ses martyrs, dont la sentence, selon toute probabilité, avait été ratifiée par le tribunal suprême en même temps que celle des confesseurs de Yeosu. Les principaux étaient Yu Han-suk<sup>12</sup> et Jacques Yun<sup>13</sup>.

Le premier appelé aussi Sa-gyeom, appartenait à une famille de demi-nobles du village de Dong-mak-gol<sup>14</sup>, au district de Yanggeun. L'histoire de sa vie et de son martyre ne nous est point parvenue. Nous n'avons non plus aucun détail sur Jacques Yun, frère cadet de ce Paul Yun, qui fut martyrisé en 1795, pour avoir introduit le prêtre en Corée. Et il ne faut pas s'étonner si les actes du procès de Jacques ne purent être recueillis, car cette famille fut à peu près anéantie par la persécution. Son père et un de ses oncles furent déportés dans les îles ; un autre oncle du nom de André Yun Gwan-su<sup>15</sup> mourut dans les tortures, et nous verrons bientôt la fin glorieuse d'Agathe Yun, cousine germaine de Paul et de Jacques.

La tradition la plus autorisée porte à treize<sup>16</sup> le nombre total de chrétiens martyrisés à Yanggeun pendant ce mois. Ils sont en grande vénération parmi les chrétiens, quoique les noms de presque tous soient maintenant oubliés.

Toutes ces exécutions, loin d'assouvir la soif que les persécuteurs avaient du sang des chrétiens, ne faisaient que l'irriter de plus en plus. Le tribunal *Geumbu* fonctionnait avec une activité diabolique. Chaque jour, de nouveaux procès et de nouveaux supplices. Le 2 de la quatrième lune (14 mai), six confesseurs furent condamnés à mort et exécutés. C'étaient : Charles Jeong<sup>17</sup>, Peter Choe<sup>18</sup>, Jeong In-hyeok<sup>19</sup>, Yi Hap-gyu<sup>20</sup>, et deux femmes, nommées

<sup>12</sup> 유한숙 Yu Han-suk 俞汗淑 (?-1801). Martyr

<sup>13</sup> 윤유오 Yun Yu-o 尹有五 (?-1801) Martyr

<sup>14</sup> Plus exactement Dongmak-dong 東幕洞.

<sup>15</sup> 윤관숙 Yun Gwan-suk Martyr.

<sup>16</sup> Les documents officiels n'en mentionnent que 7.

<sup>17</sup> 정철상 Jeong Cheol-sang 丁哲祥 (?-1801). Charles. Bienheureux.

<sup>18</sup> 최필제 Choe Pil-je 崔必悌 (1770-1801). Pierre. Bienheureux.

<sup>19</sup> 정인혁 Jeong In-hyeok 鄭仁赫 (?-1801). Thaddeé. Bienheureux.

<sup>20</sup> 이합규 Yi Hap-gyu 李鶴逵 (?~1801). ?. Martyr.

Un-hye and Bok-hye. Ces quatre derniers ne nous sont connus que par le texte officiel<sup>21</sup> de leurs sentences, tel qu'il est conservé dans les actes publics ; nous ignorons leurs noms de baptême. Voici quelques détails sur les deux autres.

Charles Jeong Cheol-sang, fils du glorieux martyr Augustin Jeong, ayant, dès le bas âge, perdu sa mère, fut instruit de la foi chrétienne, et formé à la pratique de la religion, par les paroles et les exemples de son père. À une telle école, il fit de rapides progrès, et méprisant les honneurs auxquels sa naissance semblait devoir lui donner un accès si facile, il ne se proposa qu'un seul but : servir Dieu de toutes ses forces, l'aimer de tout son cœur, et, par là, assurer le salut de son âme.

Il avait environ vingt ans, quand éclata la persécution de 1801. Son père et son oncle ayant été enfermés à la prison du *Geumbu*, Charles les suivit selon l'usage, et resta en dehors, près de la prison, pour tâcher de leur rendre quelques services, et d'adoucir leur captivité. Il ne quitta point ce poste jusqu'à la mort de son père. Pendant qu'il était là, les juges, à plusieurs reprises, renvoyèrent sommer de faire connaître tout ce qu'il savait des affaires du prêtre, et de déclarer le lieu où il s'était retiré, ajoutant que c'était le seul moyen de sauver la vie à son père. La tentation dut être bien violente pour un cœur comme celui de Charles, néanmoins il ne s'y laissa pas entraîner. On eut beau le mettre à d'horribles tortures ; on eut beau faire subir devant lui d'autres supplices à son père et à son oncle, il resta inébranlable, et ne dit pas un mot qui pût compromettre le prêtre ou la chrétienté. Sorti victorieux de cette épreuve, il continua à rester près de la prison, et quand son frère eut obtenu la couronne, il fut saisi lui-même et traduit devant le tribunal des crimes. Il ne faiblit pas un instant, ne témoignant qu'un désir, celui de suivre son père et, comme lui, de mourir pour Dieu. La captivité dura un peu plus d'un mois, pendant lequel ce jeune homme élevé dans l'abondance et la délicatesse dut, pour se procurer la nourriture, tresser des souliers de paille.

Le jour venu, il marcha résolument au supplice et présenta avec joie sa tête au bourreau. Son corps, recueilli par sa famille, fut enterré avec celui de son père à Majae. Augustin avait laissé une veuve et trois enfants ; Charles laissait aussi une jeune veuve et un fils. Leur maison et leurs biens ayant été confisqués, tous restaient sans ressources, et leurs parents, par crainte de la mort, semblaient redouter de leur venir en aide. Toutefois, un ancien ami d'Augustin ayant reconduit ces pauvres délaissés à Majae, on n'eut pas le courage de les chasser, et ils commencèrent dès lors une vie de gêne et d'épreuves, que la Providence rendit, comme nous le verrons plus tard, très-abondante en fruits de salut.

Pierre Choe Pil-je, cousin germain du martyr Thomas Choe Pil-gong 崔必恭, semble avoir, lui aussi, pris beaucoup de part aux affaires de la religion, en Corée. Il était de ceux qui, arrêtés en 1794, se rachetèrent par l'apostasie, mais reprirent bientôt la pratique de tous leurs devoirs religieux. Les efforts continus de son père pour le détacher du christianisme n'eurent aucun succès, et ne servirent qu'à éprouver sa vertu dans le creuset des persécutions domestiques, plus dangereuses souvent que les interrogatoires et les supplices officiels. Pierre fut saisi et emprisonné avec son cousin Thomas.

Celui-ci ayant été décapité, Pierre demanda la permission de sortir de la prison pour aller lui donner la sépulture. Ces derniers devoirs des enfants envers leurs parents, ou des membres d'une même famille entre eux, sont quelque chose de si essentiel, de si sacré aux

---

<sup>21</sup> Ceux-ci ont été jugés par le *Hyeongjo* 刑曹 (Ministère de punitions) et non par le *Geumbu* 禁府 (tribunal ordinaire).

yeux des Coréens, que les détenus pour délit civil sont presque toujours momentanément relâchés en pareil cas, et qu'il n'est pas rare de voir même les grands criminels et les condamnés à mort obtenir congé de s'absenter quelques jours. L'histoire de nos martyrs offre plusieurs exemples analogues. Pierre reçut donc cette permission, et le fonctionnaire par qui elle fut accordée, touché de commisération, lui insinua d'en profiter pour échapper par la fuite à une mort inévitable. Mais le généreux confesseur n'eut garde de suivre cette insinuation. « Je veux me venger du démon, disait-il à quelques amis, je veux réparer mon apostasie d'autrefois, et mon plus grand bonheur sera de donner ma tête, pour le témoignage de Jésus-Christ. » En conséquence, les cérémonies de l'enterrement terminées, il revint de lui-même, au terme fixé, se reconstituer prisonnier, et quelques jours après, eut la tête tranchée. Il avait alors trente-deux ans.

C'est aussi au commencement de la quatrième lune que fut mise à mort une jeune vierge, nommée Barbe Sim<sup>22</sup>, du district de Gwangju. Touchée des grands exemples qu'elle avait rencontrés dans la vie des saints, elle avait résolu de renoncer au mariage, et de consacrer à Dieu sa virginité. Elle vivait retirée, dans sa famille, et pratiquait la religion avec une ferveur exemplaire. Son frère, Sim Yo-san<sup>23</sup>, ayant été arrêté comme chrétien, elle dit un jour à ceux qui l'entouraient : « Mon frère m'attend, pour que nous soyons martyrs tous deux ensemble. » Cette parole n'attira point l'attention, mais ce jour-là même, les satellites se présentèrent en disant qu'ils venaient chercher la jeune chrétienne qui se trouvait à la maison. On leur répondit que certainement ils se trompaient, qu'il n'y avait personne, etc... ; mais ils étaient trop bien renseignés pour lâcher prise, ils s'obstinèrent et en vinrent aux menaces. Barbe, les entendant, dit à sa mère : « Ne vous contristez pas trop, et laissez-moi obéir à la volonté de Dieu. » Aussitôt, sortant de l'appartement des femmes, elle se présenta devant les satellites, et leur fit nettement sa profession de foi. Sur leur ordre, elle se prépara à les suivre, changea d'habits sans s'émouvoir, se laissa arrêter et conduire à la capitale, où sa constance dans la foi lui mérita, après vingt jours seulement d'épreuves, d'aller recevoir la double couronne du martyr et de la virginité. Elle eut la tête tranchée à l'âge de dix-neuf ans. Son corps fut recueilli par sa famille, et l'on assure que son visage n'avait aucunement changé, et que ses membres conservaient la flexibilité et la fraîcheur de la vie.

Le martyre suivant qui, selon toute probabilité, eut lieu presque le même jour, est pour nous d'un intérêt particulier. Chez les peuples chrétiens, on est tellement habitué à reconnaître l'égalité devant Dieu de tous les hommes quels qu'ils soient, grands ou petits, nobles ou roturiers, riches ou pauvres, que l'on est tenté de regarder cette notion comme toute naturelle. On oublie trop facilement que c'est Jésus-Christ seul qui nous a révélé cette égalité, en nous apprenant que tous nous sommes appelés à être fils de Dieu. Mais dans tous les pays infidèles, aujourd'hui en Corée comme autrefois à Rome et dans la Grèce, ce qui est naturel, c'est le mépris de l'homme pour l'homme ; l'égalité chrétienne, au contraire, est maintenant comme jadis, le dogme de l'Évangile le plus révoltant pour l'orgueil des païens. Aussi, pour l'instruction et l'édification des néophytes de Corée, Dieu daigna-t-il montrer sa souveraine indépendance dans la distribution de ses dons, en choisissant un de ses plus glorieux martyrs dans la classe la plus infime et la plus avilie du pays.

---

<sup>22</sup> 심아기 Sim Agi 沈阿只 (1783-1801) Barbe. Bienheureuse.

<sup>23</sup> 심요산 Sim Yo-san ou 심락훈 Sim Nak-hun 沈樂薰.

Alexis Hwang Il-gwang<sup>24</sup>, né à Hongju, dans le Naepo, était de la caste des abatteurs de bœufs, caste tellement méprisée en Corée, que ceux qui en font partie sont mis au-dessous des esclaves. On les regarde comme des êtres dégradés, en dehors de l'humanité ; ils sont forcés de se faire des habitations à part, loin des villes ou villages, et ne peuvent avoir avec personne les relations ordinaires de la vie.

L'enfance et la jeunesse d'Alexis se passèrent dans sa famille, au milieu des insultes et des rebuts de tous, triste héritage que recueillent, de race en race, ceux de sa condition. La Providence, comme pour l'en dédommager, lui avait donné une intelligence remarquable, un esprit vif, un cœur ardent, un caractère plein de gaieté et de franchise. À peine fut-il instruit de la religion, qu'il l'embrassa de grand cœur, et pour la pratiquer plus librement, quitta son pays avec son frère cadet, et alla s'établir au loin, dans la province de Gyeongsang. Là, cachant son extraction aux païens, il avait plus de facilité pour communiquer avec les chrétiens. Ceux-ci connaissaient bien son origine, mais loin de lui en faire un reproche, ils s'empressaient par charité de le traiter en frère. Partout, même chez les nobles, il était reçu dans l'intérieur des appartements, sur le même pied que tous les fidèles ; ce qui lui faisait dire plaisamment que, pour lui, il y avait deux paradis, l'un sur la terre, à cause de la manière trop honorable dont on le traitait, vu sa condition, et l'autre dans la vie future.

De Gyeongsang, il passa plus tard à la capitale, et fut reçu dans la maison d'Augustin Jeong, où il vécut sur le pied ordinaire des domestiques, rendant au maître de la maison les services habituels. Sa ferveur, loin de diminuer, augmentait de jour en jour, et excitait l'admiration de tous. Au printemps de cette année, quelques jours avant l'arrestation d'Augustin, il était sorti pour acheter du bois, selon son office, quand, rencontré par les satellites, il fut pris et mené en prison. Il ne se laissa pas intimider et, d'un ton jovial, dit à ceux qui le conduisaient : « Vous me transportez de la préfecture de Namwon<sup>25</sup> 南原 à celle d'Okcheon 沃川, qui est un lieu de délices, je vous suis très-reconnaissant de cet insigne bienfait. » Dans la langue coréenne, *namu* signifie bois, et *ok* veut dire prison. En nommant ces deux préfectures, Alexis faisait allusion à ce qu'au lieu d'acheter du bois, comme son maître le lui avait commandé, il se trouvait jeté en prison.

Dans les divers interrogatoires qu'il eut à subir, il répondit toujours noblement et avec une sainte liberté à tout ce que les juges lui opposaient, et ceux-ci, irrités de ce qu'un homme d'aussi basse condition ne les craignait pas, et refusait la vie qu'on lui offrait au prix de l'apostasie, lui firent endurer d'affreuses tortures. Alexis les supporta non-seulement avec fermeté, mais avec une joie toute céleste. « Dussé-je souffrir dix mille fois plus, criait-il, je ne renierai pas Jésus-Christ, faites de moi ce que vous voudrez. » Après l'avoir fait battre d'une manière si cruelle, qu'une de ses jambes en resta brisée et broyée, on le condamna à mort et on l'envoya pour être exécuté à Hongju, sa ville natale. Porté sur une litière en paille, parce qu'il ne pouvait plus marcher, il conserva, dans la route, malgré d'horribles souffrances, toute sa gaieté naturelle. Sa femme et son fils le suivaient pour le servir jusqu'au dernier moment, mais de peur qu'ils ne fussent pour lui le sujet de quelque tentation, il ne voulut jamais les laisser approcher. Le jour même de son arrivée à Hongju il fut décapité. Il avait alors quarante-cinq ans.

---

<sup>24</sup> 황일광 Hwang Il-gwang 黃日光 (1757-1802) Simon (Daveluy / Dallet disent Alexis). Bienheureux.

<sup>25</sup> Dallet écrit par erreur Namon-an.



Les rares vertus d'Alexis, qui formaient un si touchant contraste avec la bassesse de son extraction, ont rendu son nom populaire parmi les chrétiens, et ils le citent encore aujourd'hui avec respect et admiration, comme un de leurs plus illustres confesseurs. Mais les païens de ce pays, et surtout les nobles, rient d'un air méprisant quand ils entendent dire qu'un homme de cette classe est l'honneur de la religion. *Gentibus autem stultitiam* ; la sagesse de Dieu a toujours été et sera toujours folie aux nations.

Quatre chrétiens du district de Gwangju, dénoncés par des apostats, avaient été saisis à la même époque. C'étaient : Park Jung-hwan<sup>26</sup>; Park Yun-hwan<sup>27</sup>, frère aîné du précédent ; Sim Yo-san<sup>28</sup>, le frère de la vierge martyre Barbe Sim, et Jo Chae-jo. Après avoir été plusieurs fois interrogés et mis à la question par leur propre mandarin, ils furent, comme les autres chrétiens, expédiés à la capitale. Mais, quoiqu'ils fussent restés également fermes dans les tortures, le premier seul eut la tête tranchée<sup>29</sup> ; les trois autres, pour des raisons qui nous sont restées inconnues, furent exilés séparément dans les provinces les plus reculées du royaume. Une tradition dit qu'une grande sécheresse étant survenue alors, le peuple murmura contre la cruauté de la régente, l'accusant de provoquer le courroux du ciel par tant de sang versé. La régente effrayée aurait commué la sentence de mort, quelques heures seulement avant qu'elle ne fût exécutée. Mais cette explication est inadmissible, car, après comme avant le procès de ces quatre chrétiens, la persécution continua avec la même fureur. Quoiqu'il en soit, Park Jung-hwan, plus heureux que ses trois compagnons, fut décapité<sup>30</sup> le 18 de la quatrième lune, à l'âge de trente-trois ans.

Le lendemain 19, ce fut le tour du P. Zhou, dont nous devons reprendre l'histoire d'un peu plus haut.

Depuis l'entrée du prêtre en Corée, la police n'avait cessé de faire des perquisitions pour découvrir le lieu de sa retraite. On peut imaginer combien, après l'édit de persécution lancé par la régente, ces recherches devinrent plus actives. L'enfer semblait avoir révélé aux ennemis du christianisme cette parole de la sainte Écriture : « Je frapperai le pasteur et les brebis seront dispersées, » tant ils mettaient d'acharnement à se saisir de l'unique pasteur des néophytes coréens. Aussi, voyant que sa position n'était plus tenable, que tous les jours on multipliait les tortures pour le faire dénoncer par les chrétiens, le P. Zhou prit la résolution de retourner momentanément en Chine, afin de laisser passer l'orage, espérant que, son départ une fois connu, la persécution cesserait, ou au moins diminuerait de violence. Nous ignorons à quel moment il se mit en route, mais il paraît certain qu'il alla jusqu'à la ville de Uiju, sur la rive du fleuve qui sépare la Corée de la Chine, vis-à-vis de Pien-men. Arrivé là, par une inspiration secrète de la grâce divine, il abandonna son projet, et reprit le chemin de la capitale<sup>31</sup>.

Sa situation et celle de ceux qui lui donnaient asile, devenant de plus en plus critique, un chrétien courageux alla en province lui préparer deux retraites sûres, et revint supplier

---

<sup>26</sup> 박중환 Park Jung-hwan 朴重煥 (1768?-1801). Martyr. C'était en fait l'aîné de deux.

<sup>27</sup> 박윤환 Park Yun-hwan 朴允煥, (?-1801). Martyr.

<sup>28</sup> 심요산 Sim Yo-san ou Sim Nak-hun 沈樂薰

<sup>29</sup> Il n'a pas été décapité mais fouetté à mort.

<sup>30</sup> Il a été tué en prison, battu à mort.

<sup>31</sup> Selon son propre témoignage, après s'être caché dans un palais à Séoul le 20 du deuxième mois lunaire, il ne s'est dirigé vers le nord que pendant 2 jours avant de retourner à Séoul.

Colombe Gang<sup>32</sup> d'en prévenir le prêtre, se chargeant de le conduire lui-même, hors de l'atteinte des persécuteurs. Colombe répondit que c'était inutile, que le prêtre était trop bien caché pour avoir rien à craindre. Ce chrétien fil, à plusieurs reprises, de nouvelles instances, toujours sans succès, et fut lui-même obligé, quelques jours après, d'abandonner sa maison et de s'enfuir avec toute sa famille.

Augustin Jeong, dans les divers interrogatoires, n'ayant rien déclaré sur le prêtre. Colombe et Philippe<sup>33</sup> le fils de son mari, furent interrogés à leur tour, et soumis à de cruelles tortures ; mais tous deux bien décidés à mourir, ne firent non plus aucune dénonciation. Alors le juge fit mettre à la question une des esclaves de Colombe, qui, vaincue par la souffrance, déclara toute la vérité, et en même temps fit connaître l'âge, la figure et la tournure du prêtre. Le juge dit alors à Colombe : « Ton esclave ayant tout dénoncé, il ne t'est plus possible de cacher la vérité ; déclare donc le lieu où s'est retiré cet homme. » Elle répondit : « Il est vrai qu'il est resté chez moi, mais il y a déjà du temps qu'il en est sorti, et j'ignore où il est maintenant. » En conséquence, on fit partout coller des affiches indiquant les récompenses promises à celui qui prendrait le prêtre, et l'on donna son portrait et son signalement que l'on fit circuler jusque dans les provinces éloignées.

Dans ce péril extrême, il restait au prêtre d'autant moins de chances d'échapper, que ses ennemis, peu scrupuleux sur le choix des moyens, travaillaient surtout à susciter des traîtres même parmi les chrétiens. On prétend qu'un mandarin feignit de se convertir, et parvint à connaître sa retraite. Quoi qu'il en soit, le P. Zhou ne lui laissa pas le temps de venir l'y chercher. Il était alors dans le palais dont nous avons parlé, ou dans la maison attenante. Le 28 avril, 16 de la troisième lune, un peu après le son de la cloche qui permet de circuler dans la ville, il prit les habits d'un chrétien de cette maison et s'en revêtit. On lui demanda où il voulait aller, mais il répondit qu'il était inutile de le suivre, et sortit absolument seul. Un chrétien le suivait de loin pour savoir ce qu'il allait faire, mais le prêtre s'en apercevant, lui fit avec son éventail signe de s'en retourner. Le chrétien cependant continua à le suivre, quoique de plus loin ; et bientôt la foule qui circulait le lui ayant fait perdre de vue, il s'en revint chez lui.

Le P. Zhou alla droit à la prison du *Geumbu*. Les valets du tribunal lui ayant demandé qui il était et ce qu'il voulait : « Moi aussi, leur dit-il, je pratique la religion des chrétiens. J'ai entendu dire qu'elle est sévèrement prohibée par le gouvernement, et que chaque jour on fait périr des innocents en grand nombre ; comme ma vie serait désormais inutile, je viens vous demander la mort. C'est moi qui suis ce prêtre que vous cherchez en vain partout. Il paraît que dans votre royaume il n'y a pas un seul homme habile, puisque jusqu'à présent on n'a pu parvenir à me découvrir. » Il fut aussitôt saisi et mis en prison. Le président du tribunal lui demanda pourquoi il était venu en Corée, il répondit : « Je n'ai eu qu'un seul motif en y entrant, celui de prêcher la vraie religion, et de sauver par là les âmes de ce pauvre peuple. »

Pendant son procès, il eut une contenance digne de sa belle vie, répondant à tout avec gravité et prudence, sans laisser échapper un seul mot qui pût compromettre personne. Il composa même par écrit<sup>34</sup> une longue et éloquente apologie de la religion chrétienne, qui eût sans doute fait impression sur ses juges, s'ils n'avaient été aveuglés par la passion et le parti pris.

---

<sup>32</sup> 강완숙 Gang Wan-suk 姜完淑 (1760-1801) Colombe. Bienheureuse.

<sup>33</sup> 홍필주 Hong Pil-ju 洪弼周 (1774-1801) Philippe. Bienheureux.

<sup>34</sup> Il ne se sentait pas à l'aise pour parler coréen et écrivait donc en caractères chinois.

Alexandre Hwang, dans ses mémoires, parlant de l'emprisonnement du P. Zhou, s'exprime ainsi : « On lui mit seulement des entraves aux pieds, et on le soumit aux interrogatoires sans le torturer aucunement. On dit qu'il y a eu entre ses juges et lui beaucoup de dialogues mis par écrit ; je n'ai pu les voir, seulement j'ai appris que les païens disaient : Celui qui s'est livré se dit Européen. Quand on a fait d'abord mourir six chrétiens (ceux exécutés le 26 de la deuxième lune), on les accusait du crime de rébellion ; mais il paraît que dans sa prison, le prêtre a clairement fait voir que les chrétiens ne sont pas des rebelles. On rapporte encore que l'Européen n'a pas voulu mourir de suite, mais qu'il a demandé la permission de dire d'abord tout ce qu'il avait à dire, après quoi seulement on le ferait mourir. » Tous ces bruits semblent ne pas être complètement faux.

Les révélations de l'esclave de Colombe avaient fait connaître les rapports du prêtre avec le palais. Aussi, dès le lendemain ou surlendemain du jour où le P. Zhou se fut livré (29 ou 30 avril), sans procès, sans interrogatoire, sans qu'aucune forme légale eût été observée, la régente prononça contre les princesses qui lui avaient donné asile, une sentence de mort dont voici les termes exprès :

« Pour l'affaire de Song 宋, épouse du coupable In 禔, emprisonné à la ville de Ganghwa, et celle de Sin 申, épouse de Tarn 湛, fils dudit coupable In.

« Il appert que la belle-mère et la belle-fille sont toutes deux perdues dans la mauvaise religion ; qu'elles ont communiqué avec l'infâme race des étrangers ; qu'elles ont vu le prêtre étranger et, sans craindre la sévérité des prohibitions, l'ont impudemment caché dans leur maison. En considérant des fautes si graves, il est manifeste pour tous qu'on ne peut les laisser même un seul jour entre le ciel et la terre. Qu'on leur donne donc le poison, et qu'on les fasse mourir ensemble. »

Cet ordre fut exécuté immédiatement, et quelques heures après, on porta le poison aux deux princesses chrétiennes. La tradition rapporte qu'elles refusèrent de le prendre elles-mêmes, afin de ne pas se rendre coupables du crime de suicide, et qu'on dut recourir à la force pour le leur faire avaler. Ainsi périrent victimes de leur foi et de la généreuse hospitalité qu'elles avaient donnée au prêtre persécuté, Marie Song et sa belle-fille Marie Sin. On n'a pas d'autres détails sur leur fin édifiante ; et les palais sont ici tellement fermés, tellement séquestrés de toutes relations extérieures, qu'il ne faut pas s'en étonner. Les longues infortunes de ces malheureuses princesses furent, dans les secrets desseins de la Providence, la cause de leur conversion et de leur bonheur éternel, car Dieu se plaît souvent à choisir ceux que le monde rejette. Elles eurent le mérite d'être constamment fidèles à la grâce, et de donner, par leur ferveur et leur résignation, aussi bien que par leur nom et leur dignité, un grand encouragement à la chrétienté naissante.

Leur mort entraîna naturellement celle de plusieurs servantes du palais, qui avec elles avaient embrassé la foi, et s'étaient dévouées au service du prêtre. Elles subirent la même condamnation, mais, d'après la tradition, elles durent aller recevoir le poison dans une maison réservée à cet effet en dehors de la petite porte de l'Ouest. Leur nombre et leur nom sont restés inconnus. Il est certain qu'il y en eut au moins deux martyrisées ; quelques-uns en portent même le nombre à cinq.

La condamnation des princesses amena par contre-coup celle du prince Yi In, époux de Marie Song, déjà exilé à Ganghwa, par suite de la prétendue rébellion de son fils. Ses ennemis prétendirent que les rapports du prêtre avec les princesses, ne pouvaient avoir

d'autre but que la machination de quelque complot monstrueux contre la sûreté de l'État, complot dont, sans aucun doute, le prince In était le moteur secret. Ils publièrent cette odieuse calomnie dans une adresse présentée à la régente, et conçue en ces termes : « La femme du rebelle In, et la femme du rebelle Tam, retirées dans les profondeurs du palais, ont communiqué avec une mauvaise race. Après avoir d'abord préparé les voies, par le moyen de plusieurs infâmes esclaves, chaque nuit elles allaient et venaient : elles se sont intimement liées avec des êtres coupables ; puis, cachant et recelant les gens échappés à la justice, elles ont fait de leur demeure un repaire de rebelles. Leurs desseins et leurs ténébreux projets devaient enfin aboutir à une inexprimable monstruosité. Mais comment ceci pourrait-il être seulement l'œuvre de deux femmes ? Le moteur et l'agent de ces infâmes menées est certainement In lui-même. L'ordre de mettre à mort la femme de In et celle de Tam a été sans aucun doute, motivé par une sainte vertu qui veut affermir les principes généraux, et anéantir les complots des méchants. Mais si on laisse In, seulement un quart d'heure, entre le ciel et la terre, la position des rebelles restera la même qu'auparavant ; c'est pourquoi on demande humblement que le poison soit aussi donné à In, et qu'on le fasse mourir. »

La régente n'eut garde de prendre la défense de ce malheureux prince calomnié, et, bientôt après, quoiqu'il fût frère du roi défunt, et n'eût jamais pratiqué la religion chrétienne, il reçut le poison envoyé officiellement de la cour, et dut le prendre de ses propres mains.

Revenons au procès du P. Zhou. Il paraît que les ministres tinrent plusieurs fois conseil à son sujet, avant de prendre une résolution définitive. Quelques-uns opinaient pour le renvoyer en Chine, et le faire remettre entre les mains de l'Empereur, d'après une convention internationale portant que « tout sujet de l'un des deux royaumes, qui sera trouvé sur le territoire de l'autre, doit être renvoyé à son propre souverain. » Malgré ce texte formel, le plus grand nombre, ne pouvant se résigner à laisser ainsi impuni le chef d'une religion qu'ils poursuivaient avec rage, votèrent pour le mettre à mort, et obtinrent le consentement de la régente. Voici dans quels termes celle-ci fit rédiger la sentence.

« Le 19 de la quatrième lune. Affaire du coupable Zhou Wen-mo, de l'affreuse race des étrangers. Lui-même s'appelle Maître de religion et père spirituel. Cachant avec soin son ombre et les traces de ses pas, il a surpris et trompé une foule d'hommes et de femmes, et établi la règle de conférer le baptême. Tout ce qu'il dit n'est qu'une suite de paroles vaines et mensongères. Pendant sept à huit ans, il a détourné dans une fausse voie l'esprit du peuple, et, semblable à une inondation sans cesse croissante, sa doctrine, en se répandant, est devenue une calamité inquiétante, car ceux qui la suivent doivent nécessairement arriver à un état bien au-dessous de celui des sauvages et des animaux. Mais voici que, par un heureux destin, le ciel se chargeant de le poursuivre, le coupable s'est livré lui-même aujourd'hui. Ayant échappé aux satellites, il y a quelques années, il a continué depuis à répandre autour de lui et au loin ses fausses doctrines ; maintenant qu'il a été mis en prison, le peuple de la capitale et des provinces peut facilement reconnaître son illusion. Si l'on considère sa condition, il n'est que d'une origine basse et méprisable ; sa conduite est uniquement celle d'un fourbe et d'un artificieux. Pour sa punition, nous pensons qu'il est convenable de lui appliquer la loi militaire. On le conduira donc au tribunal militaire, pour qu'il soit exécuté selon les formes en usage, et que son supplice fasse impression sur la foule. Nous en chargeons le général du poste nommé O Yeong-cheong 御營廳. Telle est notre volonté. »

Ce général, nous ne savons pour quel motif, ne voulut pas se charger d'une semblable mission. Il feignit une maladie qui l'empêchait de sortir, et un autre général fut nommé pour

le remplacer. Au moment de sortir de la prison, le prêtre reçut la bastonnade sur les jambes, selon l'usage constant en pareille circonstance. Ensuite, il se rendit avec allégresse vers le lieu des exécutions militaires nommé Nodeul, or Saenamteo<sup>35</sup>, situé à une lieue de la ville. Porté en litière, il dominait ceux qui l'entouraient, et en passant sur la place du marché, il regarda paisiblement toute la foule des curieux, puis dit qu'il avait soif et demanda du vin. Les soldats lui en donnèrent une tasse qu'il but en entier.

Lorsqu'il fut arrivé au lieu du supplice, on lui fixa une flèche dans chaque oreille, et on lui présenta le résumé de son procès, avec la sentence, pour qu'il prit lecture de ces diverses pièces. Quoique cet écrit fût fort long, il le lut en entier avec le plus grand calme, puis élevant la voix, il dit au peuple assemblé : « Je meurs pour la religion du Seigneur du ciel. Dans dix ans, votre royaume éprouvera de grandes calamités, alors on se souviendra de moi. » On le fit promener trois fois, selon l'usage, autour de l'assemblée ; puis, le général commandant les évolutions voulues, il s'agenouilla, joignit les mains, inclina avec bonheur la tête, qui bientôt tomba sous le glaive. C'était le 19 de la quatrième lune (31 mai 1801), jour de la sainte Trinité, à l'heure appelée *sin-si* 申時 c'est-à-dire de 3 à 5 heures du soir. Le P. Zhou avait alors trente-deux ans<sup>36</sup>.

Pendant les longs préparatifs de l'exécution, le ciel, auparavant pur et serein, s'était tout à coup couvert de nuages épais, et un ouragan terrible éclata sur le lieu du supplice. La violence du vent, les roulements répétés du tonnerre, une pluie mêlée de houe et tombant par torrents, des ténèbres épaisses que les éclairs sillonnaient de toutes parts, tout contribuait à glacer d'épouvante les acteurs et spectateurs de cette scène sanglante. Mais à peine l'âme du saint martyr se fut-elle envolée vers Dieu, que l'arc-en-ciel parut, les nuages se dissipèrent et la tempête s'apaisa soudain. On eût dit que le soleil, après s'être voilé pour ne pas être témoin du crime des bourreaux, reprenait tout son éclat pour célébrer le triomphe de leur victime. Les spectateurs, païens et chrétiens, virent dans cette coïncidence si étrange, une preuve de la sainteté du missionnaire. « Le ciel n'est pas indifférent au sort de ce condamné, disaient les païens, frappés de stupeur, puisqu'il fait apparaître des signes aussi effrayants. »

La tête du martyr resta suspendue, et son corps exposé, au lieu de l'exécution, pendant cinq jours et cinq nuits, et, pendant tout ce temps on en garda strictement les approches, sans que personne eût la permission d'y pénétrer. On prétend que chaque nuit des arcs-en-ciel, ou des lumières éclatantes paraissaient sur le corps. Quoi qu'il en soit de ces faits, il est certain, et c'est une tradition unanime des chrétiens et des païens consignée dans plusieurs mémoires du temps, qu'il se passa alors des phénomènes extraordinaires, dont beaucoup de païens furent fortement impressionnés. Plusieurs chrétiens affirment qu'il n'est pas rare d'en entendre parler, encore aujourd'hui. Enfin le général donna ordre d'enterrer le corps, et on continua de le garder comme auparavant. Les chrétiens avaient bien remarqué le lieu, dans l'intention de transporter bientôt ailleurs les restes du martyr ; mais les gardiens, ennuyés de leurs veilles continuelles, allèrent l'enterrer secrètement dans un autre endroit. Depuis, les chrétiens ont eu beau le chercher, jusqu'à présent on ignore le lieu où reposent les précieuses reliques du premier missionnaire de la Corée.

Le souvenir du P. Jacques Zhou est encore vivant dans le cœur des fidèles coréens, qui ne parlent qu'avec une profonde vénération de son zèle, de sa prudence, de sa vie mortifiée, de ses travaux et de sa mort. L'évêque de Péking avait dit en l'envoyant, qu'il perdait son

---

<sup>35</sup> Dallet se trompe en écrivant Mi-nam-to.

<sup>36</sup> Comme nous l'avons déjà noté, la source de Dallet avait écrit par erreur 24 ans au lieu de 42 ans comme son âge à son entrée en Corée. Il avait en fait 50 ans lors de sa mort.

meilleur sujet ; et, en effet, le P. Zhou joignait à de grands talents, et à une connaissance approfondie des caractères chinois, une science de la religion, et une vertu peu communes. Il fit, en tout et toujours, honneur à la religion dans ce pays. Son extérieur digne, sa contenance noble et sa grande bienveillance, lui avaient gagné tous les cœurs. Condamné d'abord pendant plusieurs années, à une retraite absolue, et à la fin, obligé de cacher toutes ses démarches avec les plus grandes précautions, il eut occasion d'acquérir de nombreux mérites devant Dieu, et, par sa fidélité, d'obtenir la grâce martyr.

La tradition des chrétiens assure qu'il prédit presque au moment de sa mort, que, dans trente ans, des prêtres rentreraient en Corée. Ce ne fut en effet qu'après trente-deux ans d'attente que les chrétiens reçurent de nouveaux missionnaires.

Il reste un ouvrage composé en chinois, et traduit en coréen, que l'on a toujours attribué au P. Zhou, et qui paraît véritablement avoir été composé par lui. C'est un Guide pour le Carême et le Temps de Pâques, dans lequel sont expliquées d'une manière claire et très-précise, les dispositions qu'il faut apporter aux sacrements de pénitence et d'Eucharistie : ce livre rend encore aujourd'hui service aux chrétiens de Corée.

Les habits, le chapeau du prêtre, et deux images qui lui avaient appartenu furent longtemps conservés avec un soin jaloux par les néophytes. Pierre Sin Dae-bo 申大甫 dit, dans ses mémoires, que plusieurs fois ces reliques échappèrent à l'incendie, d'une manière qui tient du prodige ; aujourd'hui, à la suite des dernières persécutions, on ne sait plus ce qu'elles sont devenues.

Pour s'éviter des difficultés avec la Chine, le gouvernement coréen avait, au moment de l'exécution du P. Zhou, fait répandre le bruit qu'il était originaire de Jeju (île de Quelpaert). Plus tard, comme nous le verrons, dans la lettre écrite à l'empereur, au nom du roi, on avoua qu'il était chinois, en protestant que son origine n'avait été connue qu'après sa mort, par les déclarations subséquentes de ses complices. On eut soin d'accompagner cet aveu de l'envoi d'une forte somme d'argent destinée à calmer la colère de l'empereur, et l'affaire n'eut pas de suites.

Livre 3 Depuis le martyre du P. Jacques Zhou, jusqu'à la fin de la persécution. 1801-1802.

\* \* \*

Chapitre 1. Martyre de Josaphat Kim. — Martyre de Colombe Gang et de ses compagnes.

La mort du P. Zhou était une grande calamité pour l'Église de Corée. Elle perdait en lui son unique pasteur, et il semblait humainement impossible qu'il pût être remplacé avant de longues années. Sans doute les circonstances n'avaient pas permis à tous les néophytes de voir le prêtre, d'entendre ses instructions, et de recevoir de sa main les sacrements. Un petit nombre d'entre eux seulement avaient eu ce bonheur. Mais au moins, lui présent, il y avait un centre commun, un point de réunion pour les diverses chrétientés ; il y avait une direction unique dans les affaires importantes ; et surtout il y avait la célébration fréquente du saint sacrifice, et le sang de Jésus-Christ, source de toute grâce, coulait souvent sur cette terre infidèle.

En se livrant, le P. Zhou avait espéré user sur lui-même la rage des persécuteurs, et empêcher ainsi le malheur de son troupeau. Les ennemis de la religion, de leur côté, s'imaginaient qu'après la mort du prêtre, les chrétiens démoralisés comme une armée sans chef, seraient facilement amenés à l'apostasie, et leur culte anéanti. Il n'en fut rien. Dieu permit que les espérances du prêtre fussent déçues, et que la persécution augmentât de violence ; mais en même temps il déjoua tous les calculs des impies, en inspirant à ses fidèles un courage plus ferme, une patience plus indomptable, et en multipliant ses martyrs. Nous allons donner quelques détails sur les principaux d'entre eux. L'histoire de l'Église offre peu de pages aussi glorieuses.

Le P. Zhou avait été décapité le 31 mai 1801. Le lendemain, 1er juin, Josaphat Kim Geon-sun<sup>1</sup>, d'une des plus illustres familles du parti No-ron, et plusieurs de ses parents, obtinrent par le même supplice le même triomphe. Ici vient naturellement se placer une remarque importante. Bien que les rancunes de parti fussent pour beaucoup, comme nous l'avons expliqué, dans la publication de l'édit qui proscrivait la religion chrétienne, la première et principale cause néanmoins était, en Corée, comme partout et toujours, la haine éternellement active de l'enfer contre l'Église. Or, il y avait des chrétiens dans les autres partis aussi bien que dans le parti des Nam-in, car la religion ne s'inféode jamais à aucune caste, ni à aucune faction. De fait cependant, les grands personnages condamnés à mort depuis l'avènement de la régente, appartenaient presque tous aux Nam-in, ce qui donnait à la persécution un caractère de vengeance politique, et pouvait, aux yeux des païens, altérer et diminuer la gloire des martyrs. Afin donc de montrer clairement à tous que, pour le plus grand nombre des victimes, la profession du christianisme était l'unique cause de condamnation ; afin de restituer à la mort des confesseurs son véritable caractère. Dieu permit que les persécuteurs fussent forcés par les circonstances d'immoler plusieurs membres éminents de leur propre parti.

Josaphat Kim Kim Geon-sun descendait d'une branche cadette de la famille Kim de Andong, qui était alors une des principales du parti No-ron, et se trouve aujourd'hui la

---

<sup>1</sup> 김건순 Kim Geon-sun 金健淳 (1766-1801) Josaphat. Martyr

première famille de la Corée. Il fut adopté dès l'enfance par le principal descendant de la branche aînée, et se trouva ainsi placé à la source des dignités et des honneurs ; son père adoptif habitait la ville de Yeosu. Josaphat se fit remarquer par une intelligence extraordinairement précoce. Dès l'âge de neuf ans, disent les relations coréennes, il voulut s'appliquer à la doctrine de Lao-tse, qui passe pour ouvrir le chemin de l'immortalité à ses sectateurs. Dans sa maison, il y avait un livre, espèce d'introduction à l'étude de la vraie religion, composé en chinois, sous une forme attrayante et populaire, par les anciens missionnaires de Péking. Josaphat le lut avec grand plaisir, à l'âge de dix ou douze ans, et bientôt se mit à discuter sur le ciel et l'enfer, sur la nécessité de leur existence, et autres matières traitées dans ce livre. On disait de lui, dès lors, qu'il parviendrait au grade de ministre. En grandissant, il se livra à de vastes études ; les livres sacrés, l'histoire, les doctrines de Fo et de Lao-tse, la médecine, la géoscopie, l'art militaire même, rien ne lui resta étranger.

Il eut bientôt occasion de montrer ses talents. En effet, il n'était âgé que de dix-huit ans, lorsque son père adoptif vint à mourir. Or, le deuil légal, en Corée, se faisait alors avec les cérémonies du temps de la dynastie Song<sup>2</sup>, en négligeant les rites plus anciens. Josaphat, qui avait des doutes à ce sujet, consulta le fameux docteur Ambroise Gwon Cheol-sin, qui alors n'était pas encore chrétien, et ayant, par son moyen, reconnu que certaines pratiques n'étaient pas fondées sur les livres sacrés, il les rejeta comme erronées et s'en abstint à la mort de son père. Les lettrés, effrayés de cette infraction aux usages, se récrièrent vivement. Aussitôt Josaphat, pour justifier sa conduite, écrivit une longue apologie, dans laquelle les citations et les preuves affluaient d'une manière si savante et si heureuse que Yi Ga-hwan, qui passait alors pour le premier lettré du pays, avoua qu'il ne pourrait rien faire de semblable.

À la maison, Josaphat se faisait remarquer par la gravité de son caractère, sa piété filiale, sa fidélité et sa générosité. Sa famille étant riche, il prenait un vrai plaisir à dépenser en aumônes tout ce qu'il possédait, tandis que pour ses propres habits et pour sa nourriture, il se limitait au plus strict nécessaire, et se traitait comme un pauvre. S'il allait à la capitale, les chaises et les chevaux affinaient à la porte de la maison où il descendait, car chacun voulait avoir la satisfaction de le voir et de l'entretenir, au moins une fois. On raconte qu'avec Martin Yi et quelques autres amis, il avait conçu le projet de traverser la mer, pour aller à Péking consulter les savants européens, acquérir auprès d'eux beaucoup de connaissances utiles, et revenir les répandre dans son pays.

Jusqu'alors Josaphat n'avait ouï parler de la religion que très-indirectement, et n'en avait pas une idée exacte. De concert avec quelques amis, au nombre desquels se trouvait Gang Yi-cheon<sup>3</sup>, il s'était mis à l'étudier, pensant y trouver des secrets magiques et des procédés extraordinaires. Ce Gang Yi-cheon était un lettré renommé du parti Seo-buk, d'un esprit méchant et rusé. S'imaginant qu'il y aurait bientôt un changement de dynastie, il cherchait des recettes merveilleuses, et étudiait les arts magiques, pour être prêt à l'époque voulue et faire son chemin.

---

<sup>2</sup> (Dallet Note 36 : La dynastie Song est la dix-neuvième dynastie chinoise. Elle compta dix-huit empereurs, dans l'espace de 319 ans, de l'an de J.-C. 964 à l'an 1283. Ce fut la dernière dynastie nationale, à laquelle succédèrent les diverses dynasties tartares.) Dallet oublie complètement la dynastie Ming (1368-1644) qui était également une dynastie « Han ».

<sup>3</sup> 강이천 Gang Yi-cheon 姜彝天 (1768-1801)



Josaphat, en se liant avec cet homme, était loin de connaître le fond de ses idées, car pour lui-même, outre la curiosité naturelle d'apprendre quelque chose d'inconnu, il avait réellement le désir sincère d'approfondir la doctrine de l'Évangile. Aussi, ne trouvant pas de chrétiens éminents dans le parti No-ron, auquel sa famille appartenait, il résolut de recourir à des membres du parti Nam-in, et fit demander à Ambroise Gwon d'avoir quelques conférences avec lui sur des matières religieuses. Le noble chrétien y consentit avec joie, mais comme les inimitiés héréditaires des deux familles ne permettaient pas qu'on se vît publiquement, Josaphat se rendait de nuit à la maison d'Ambroise. Dès les premiers entretiens, il n'eut pas de peine à croire l'existence de Dieu et le mystère de la sainte Trinité ; mais le simple énoncé du mystère de l'Incarnation renversa toutes ses idées, et il demeura triste et abattu. Plusieurs jours il s'abstint de revenir, croyant que celui qui avait prononcé une telle parole ne pouvait manquer d'être foudroyé, ou frappé de quelque autre punition céleste. Puis, voyant que Dieu ne l'avait pas anéanti, il examina de nouveau, et la grâce du Saint-Esprit agissant sur son cœur, il s'avoua vaincu, soumit sa raison à la foi, et embrassa fermement la religion. Le P. Zhou entendit parler de la droiture d'âme de Josaphat, et lui écrivit pour lui faire connaître le véritable esprit de l'Évangile, et lui faire déposer toute idée de choses merveilleuses et de puissances magiques. Josaphat, ému, se rendit avec joie, rompit définitivement avec les études auxquelles il s'était livré, et se mit à marcher tout droit dans la voie du salut. Il avait alors vingt-deux ans.

Presque tous ses amis suivirent son exemple. De ce nombre étaient les glorieux martyrs, que nous avons vu décapiter à la ville de Yeosu, Martin Yi et Jean Won. Gang Yi-cheon seul ne crut pas, et demeura plus enfoncé que jamais dans ses rêveries ambitieuses et dans ses chimériques recherches. Deux mois s'étaient à peine écoulés, que les projets de ce dernier et des siens se dévoilèrent, et le gouvernement, croyant voir dans leur conduite une tendance à la révolte, et le danger d'exciter des troubles parmi le peuple, les fit saisir et citer en justice. C'était en 1797. Josaphat se trouva naturellement compromis, à cause de ses rapports antérieurs avec Gang Yi-cheon. Heureusement ses belles qualités et sa droiture étaient déjà connues du roi, qui lui ayant donné toute son estime, sut le protéger et le mettre à l'abri des mauvaises suites de cette affaire. Bientôt après, Josaphat fut baptisé par le prêtre, et sa ferveur en reçut une grande augmentation. Il ne craignait pas de se montrer publiquement comme chrétien, instruisait ses parents et amis, les exhortait au bien, et ne cessait de prêcher l'Évangile en toute occasion. Grand nombre de païens, dans le district de Yeosu et les environs, lui dirent, après Dieu, le bienfait de la foi.

Son père, cependant, le voyait avec peine pratiquer le christianisme, et faisait tous ses efforts pour l'en éloigner. Pendant plusieurs années, Josaphat eut à supporter continuellement des persécutions domestiques bien pénibles, mais il triompha de toutes les difficultés, et continua la pratique fidèle de ses devoirs. Quand il apprit la défection de Jean Jeong qui, pour éviter la mort, avait signé une formule d'apostasie, il en fut profondément ému, et témoigna toute la douleur qu'il en ressentait, mais n'en fut pas ébranlé. Quoique impliqué, par sa naissance et sa position sociale, dans beaucoup d'affaires du monde et de la cour, il ne paraît pas que Josaphat ait jamais pris une grande part à la direction des affaires de la chrétienté. On voit même qu'il se tint un peu à l'écart, quand les clameurs des nobles de son parti, arrivés subitement au pouvoir, préparaient et annonçaient la persécution. C'est alors probablement que, de concert avec Augustin Jeong, il travailla à rédiger un ouvrage complet et méthodique sur la religion. Nous avons dit plus haut qu'ils ne purent le terminer, et que les chrétiens ne réussirent à en sauver aucun fragment.

La conduite de Josaphat avait toujours été, depuis son baptême, ferme, grave et irréprochable. Son humilité égalait son mérite ; aussi était-il aimé et respecté de tous les

chrétiens, et l'éclat de ses vertus le désignait-il d'avance pour victime de la persécution. On se fera difficilement une idée de tous les efforts que tentèrent, dans ces circonstances, ses parents et amis pour obtenir de lui une parole de faiblesse, qui le mît à l'abri des poursuites. Il ne paraît pas néanmoins que le noble athlète de Jésus-Christ ait failli à son devoir, et, en effet, le mandat d'arrêt fut lancé contre lui, probablement dans le courant de la troisième lune. On alla le chercher dans la maison de son propre père, à la capitale ; celui-ci prenait alors son repas, et sans discontinuer, il dit aux agents du *Geumbu* : « Mon fils est allé aujourd'hui aux examens ; il doit être assis sous tel arbre, vous le reconnaîtrez à tel et tel signe. Remplissez votre devoir, sans donner l'éveil à qui que ce soit. » En disant ces mots, il ne changea ni de ton ni de couleur. Josaphat fut donc arrêté et déposé à la prison.

Nous savons que tout fut mis en œuvre pour empêcher sa condamnation. Sa famille si puissante, dont l'honneur allait être compromis par le procès criminel d'un de ses membres, avait tout arrangé pour que, sans apostasie formelle, le noble prisonnier fût relâché sur quelque petit signe, indifférent par lui-même. Comme on devait nécessairement le confronter avec le P. Zhou, il avait été convenu avec les juges que, s'il voulait prétendre ne pas connaître le prêtre, il serait immédiatement mis en liberté. Quels combats ne durent pas se livrer dans le cœur de Josaphat à la vue de tous ses parents et des grands du royaume, qu'on laissait à dessein circuler dans la prison pour ébranler sa constance, et qui se jetaient en pleurs à ses pieds, le conjurant d'avoir au moins pitié des siens et d'éviter la ruine totale de sa famille ! lien fut sans doute un peu affecté, car quand on l'amena devant le prêtre et qu'on lui demanda s'il connaissait cet homme, il hésita un instant à répondre. Le P. Zhou, comprenant sa tentation, essaya de le stimuler en disant : « Ah ! toi aussi tu vas te montrer un petit homme d'un petit royaume. » La fierté du noble coréen fut piquée de ce reproche, et, la grâce accompagnant cette parole sortie de la bouche d'un apôtre, chargé de fers pour Jésus-Christ, le confesseur reprit courage et confessa hardiment sa foi<sup>4</sup>.

Dans les interrogatoires, Josaphat fit plusieurs fois éloquemment l'apologie de la religion, et apporta, pour la confirmer, une multitude de textes tirés des livres sacrés du pays. Les juges lui dirent : « Comment un homme d'une aussi noble maison peut-il parler et agir ainsi ? Tu veux user de nos livres sacrés pour confirmer une doctrine perverse, tu es digne de mort. » Josaphat répondit : « Je désire que toute la cour et les grands du royaume pratiquent cette religion, pour faire le bonheur du peuple, et assurer de longues années au roi. » Tous les expédients étant épuisés, et la constance du confesseur ne laissant plus aucun espoir, il fut condamné à mort.

Le 20 de la quatrième lune (1er juin), il fut conduit au lieu du supplice, en dehors de la petite porte de l'Ouest. Sa noblesse, sa vertu, sa réputation, y avaient rassemblé un concours immense de toutes classes et de toutes conditions. Durant le trajet, Josaphat conserva son calme et sa dignité, et arrivé au lieu du supplice, il dit à la foule réunie : « Les honneurs et la gloire de ce monde sont illusoires et mensongers. Moi aussi j'ai quelque réputation, et je pouvais obtenir de grandes dignités, mais les sachant vaines et fausses, je n'en ai pas voulu. Il n'y a que la religion chrétienne qui soit vraie, et voilà pourquoi je ne crains pas de mourir pour elle. Vous tous, pensez-y bien et suivez mon exemple. » Puis il inclina la tête et reçut le coup qui lui assurait l'immortalité bienheureuse. Il n'était âgé que de vingt-six ans.

---

<sup>4</sup> Ce récit semble inexact. Le 17ème jour du troisième mois, mis face à face avec le P. Zhou, il a nié l'avoir jamais vu. Ce n'est que le 23 qu'il reconnut l'avoir vu dans la maison de Hong Ik-man 洪翼萬 mais niait toujours avoir été baptisé.

À la capitale, il n'était personne qui ne déplorât et ne regrettât sa mort. D'après la loi et les coutumes, ses proches parents auraient dû perdre leurs places, et le nombre de ceux qui se trouvaient ainsi compromis était très-considérable, même parmi les plus hauts dignitaires du royaume. Mais la famille du défunt, à peu près toute-puissante, parvint à faire admettre pour cette fois ce principe, que les actes étant personnels, les parents n'ont pas à en répondre, et, par là, tous les parents de Josaphat purent conserver leurs dignités. Afin de faire disparaître, autant que possible, la tache d'infamie dont cette mort souillait la branche principale de la famille des Kim, on adressa une pétition au gouvernement, pour faire casser l'adoption de Josaphat. La régente y consentit, et un autre fut substitué officiellement au martyr, comme descendant de la branche aînée.

Le même jour, et au même lieu, plusieurs parents de Josaphat Kim partagèrent son triomphe. Le plus connu d'entre eux est Kim Baek-sun<sup>5</sup> qui, n'étant encore que catéchumène, n'a pas, dans les actes, de nom de baptême. Cousin de Josaphat, nous ne savons à quel degré, il vivait à la capitale, dans une grande pauvreté, et ne songeait qu'à en sortir, et à se frayer une voie aux honneurs et fonctions publiques. Un de ses ancêtres, qui était ministre en 1636, quand les Mandchoux arrivèrent près du fleuve qui sépare la Corée de la Chine, avait refusé de se soumettre aux Barbares, et s'était brûlé lui-même. Cet acte de dévouement à son pays et à son roi fit qu'on lui érigea, et qu'on permit aussi à ses descendants de lui ériger une porte monumentale, deux honneurs qui deviennent pour la postérité de celui à qui on les accorde, des titres à un avancement rapide.

Baek-sun donc, uniquement dans des vues d'ambition, s'appliqua aux études ordinaires des lettrés. Mais Dieu, qui avait sur lui des desseins de miséricorde, lui inspira peu à peu le désir de la véritable gloire et du véritable bonheur. Pour y parvenir, il se mit à lire les écrits philosophiques des grands hommes, mais leurs obscurités, leurs contradictions firent naître des doutes dans son esprit, et il ne les considéra plus comme entièrement dignes de foi. Ayant vu dans les écrits de Lao-tse et autres, que l'homme en mourant n'est pas anéanti, il se créa de nouvelles doctrines et un nouveau système, qu'il ne tarda pas à expliquer à quelques amis. « Tes paroles sont bien étonnantes, lui répondirent-ils, sans doute tu as tiré tout cela de la religion européenne. » Cette observation frappa beaucoup Baek-sun, et il se dit en lui-même : « En voyant des choses qui surpassent notre intelligence, tout le monde dit que cela vient des doctrines européennes, il doit y avoir quelque chose de bien grand, de bien extraordinaire dans cette religion. » En conséquence, il se mit à fréquenter des chrétiens, et après avoir examiné, discuté et approfondi leur doctrine pendant deux ans, il se sentit convaincu, crut fermement, et se donna de tout cœur à la pratique fidèle de tous les devoirs que la religion impose.

Sa mère, instruite et exhortée par lui, embrassa aussi le christianisme, mais sa femme, d'un caractère étroit, raide et ambitieux, qui avait toujours convoité les honneurs pour son mari, voyant tout à coup ses espérances déçues, se laissa emporter à la colère et ne lui épargna ni les reproches, ni les injures. Baek-sun ne faisait point mystère de sa conversion. Un de ses parents l'interrogeant un jour sur la religion, il répondit à haute voix : « C'est la vraie doctrine ; c'est une grande doctrine ; tout homme est tenu de la suivre ; faites comme moi. » Un autre jour, son oncle maternel venant le trouver, chercha à le séduire par toutes sortes de moyens, et ne pouvant parvenir à s'en faire écouter, finit par lui dire : « Si tu ne te rends pas à mes paroles, je romprai avec toi. » Baek-sun répondit avec calme : « Dussé-je rompre avec mon oncle, je ne puis rompre avec mon Dieu. » Dès lors, ses amis se

---

<sup>5</sup> 김백순 Kim Baek-sun 金伯淳 (?~1801). Martyr

concertèrent pour ne plus avoir de rapports avec lui, et ses parents prirent la résolution de le chasser de la famille. Notre courageux néophyte vit tout cela d'un œil indifférent, et se contenta de dire : « Depuis que j'ai connu Dieu, mon cœur ne s'émeut de rien ; il est comme une montagne. »

Au printemps de 1801, dénoncé par un apostat, il fut jeté en prison. Les détails de ses interrogatoires ne nous sont pas parvenus<sup>6</sup>. S'il faut en croire sa sentence, les supplices lui auraient arraché, un instant, quelques paroles de faiblesse. Mais bientôt il les rétracta hautement, et jusqu'à la fin montra un courage et une fermeté rares. Il fut condamné à mort et exécuté<sup>7</sup> en même temps que son cousin Josaphat, à l'âge de trente-deux ans. On ne voit pas qu'il ait été baptisé en prison ; c'est donc le baptême de sang qui le fit chrétien et lui donna entrée dans l'Église triomphante.

Nous devons mentionner encore Kim Yi-baek<sup>8</sup>, parent lui aussi de Josaphat, mais d'une branche bâtarde. Sa sentence se trouve jointe à celle de ce dernier, et il dut mourir avec lui. Cependant, comme il n'est pas parlé de religion dans cet acte, et que d'ailleurs aucun autre document ne le signale comme chrétien, nous n'osons, malgré toutes les probabilités, lui donner le titre de martyr.

Luc Yi Hui-yeong<sup>9</sup>, ami intime de Josaphat Kim, se trouva aussi réuni avec lui dans la même confession de foi, et partagea son martyre<sup>10</sup>. Il habitait d'abord la ville de Yeosu. C'est là qu'il fut instruit de la religion, et commença à la pratiquer. Plus tard, il émigra à la capitale, où sa foi et sa ferveur ne firent qu'augmenter. S'étant exercé dans sa jeunesse, à l'art de la peinture, il peignit nombre de sujets religieux, ce qui fut l'un des prétextes de sa condamnation. Elle est jointe à celle de Kim Baek-sun, et datée du 29 de la troisième lune. Il paraît toutefois que son exécution fut remise au 1er juin, et qu'il fut décapité avec les autres confesseurs dont nous venons de parler.

Il y eut peut-être encore d'autres victimes ce jour-là ; car un mémoire contemporain nous dit que, parmi les parents, alliés et amis de Josaphat, une vingtaine furent pris, parmi lesquels il n'a pu savoir au juste ceux qui se montrèrent fidèles, ou eurent le malheur de faiblir. Il nous a été impossible de trouver des renseignements plus détaillés. Mais quel que fût alors le nombre des chrétiens dans cette famille, il n'y en a plus aujourd'hui un seul. Toutefois, l'esprit général de ses membres n'est pas hostile à la religion. C'est de cette famille qu'était la reine épouse du roi Sunjo, décédée en 1857, et qui fut toujours favorable aux chrétiens, sans oser toutefois prendre leur défense ouvertement. La reine actuelle<sup>11</sup> a la même origine, et les principaux gouverneurs qui, de nos jours encore, ont fait éviter bien des vexations aux chrétiens, sont la plupart des parents de Josaphat.

Un mois après, le 23e jour de la cinquième lune (3 juillet), neuf nouveaux martyrs furent conduits en dehors de la porte de l'Ouest, et décapités. Cinq de ces martyrs, par une violation de la loi coréenne, que la fureur des ennemis de la religion peut seule expliquer,

---

<sup>6</sup> Au contraire, ils sont enregistrés dans le Yi Ga-hwan Chuan 李家煥推案

<sup>7</sup> Ils furent exécutés le 29e jour du troisième mois lunaire.

<sup>8</sup> 김이백 Kim Yi-baek 金履白

<sup>9</sup> 이희영 Yi Hui-yeong 李喜英 (1756-1801). Martyr.

<sup>10</sup> Ils n'ont pas été exécutés ensemble mais seulement jugés ensemble.

<sup>11</sup> On se demande de quelle reine il s'agit. Lorsque Dallet écrivait, la reine appartenait au clan Min, mais il semble pourtant vouloir parler de la branche des Andong Kim à laquelle appartenait Kim Geon-sun.

étaient des femmes de condition noble<sup>12</sup>. À la tête de cette glorieuse troupe, nous rencontrons l'auxiliaire dévouée du prêtre, Colombe Gang, dont nous avons parlé plus haut. Aussitôt après son arrestation, les juges, voulant lui arracher le secret de la retraite du prêtre, lui avaient fait subir jusqu'à six fois l'affreux supplice de l'écartement des os ; mais au milieu de ces tourments, elle resta muette et comme insensible, au point que les valets qui la voyaient se disaient entre eux : « C'est un génie, et non pas une femme. » Loin de donner le moindre signe de faiblesse, elle continua son apostolat dans la prison, et jusque devant les juges, proclamant sans cesse la divinité de la religion chrétienne, et apportant à l'appui de sa parole des preuves tirées de Confucius et des autres philosophes les plus célèbres. Dans leur admiration, les mandarins ne l'appelaient que la femme savante, la femme sans pareille, et disaient qu'elle leur coupait la respiration, expression coréenne qui marque cette espèce de stupeur produite par un étonnement extraordinaire. Ils n'en devinrent que plus acharnés à obtenir son apostasie et employèrent contre elle tous les supplices que peut inventer la cruauté la plus raffinée ; mais toujours ils furent vaincus par la patience surnaturelle de leur victime.

La foi de Colombe triompha non moins glorieusement de son amour maternel. Son beau-fils Philippe, arrêté avec elle, mais incarcéré dans une autre prison, avait paru faiblir dans les tourments. Elle l'apprit, et l'ayant aperçu de loin un jour qu'elle se rendait de la prison au tribunal, elle lui cria d'une voix forte ; « Jésus est au-dessus de ta tête, et te voit ; peux-tu t'aveugler et te perdre ainsi ? Prends courage, mon enfant, songe au bonheur du ciel. » Cette généreuse exhortation sauva l'âme du jeune homme qui, fortifié par ces paroles, reçut, quelques mois plus tard, la couronne du martyr.

Dans sa prison. Colombe apprit la mort du P. Zhou. Déchirant alors un pan de sa robe, elle y écrivit l'histoire des travaux apostoliques du missionnaire. Cette vie d'un saint, écrite dans les fers par une sainte qui le connaissait si bien, a été malheureusement perdue par la négligence de la femme chrétienne à qui le rouleau de soie avait été confié.

La ferveur de Colombe et de ses compagnes de captivité avait changé leur prison infecte en un lieu de prières. Fidèles à leurs exercices de piété, elles se soutenaient et s'encourageaient mutuellement, et ne cherchaient qu'à se rendre dignes de leur céleste époux qui, en retour, les couvrait d'une protection manifeste. Plus le moment du sacrifice approchait, et plus elles étaient heureuses ; la veille de leur mort surtout, elles paraissaient ivres de joie. Enfin se leva le jour si longtemps attendu, si ardemment désiré, le jour du triomphe et de la récompense. Le 23 de la cinquième lune (3 juillet), Colombe et quatre de ses compagnes montèrent sur le chariot, et furent conduites au lieu du supplice. Durant le trajet, elles ne cessaient de prier, de s'exhorter réciproquement, et de chanter les louanges de Dieu. La foule voyait avec étonnement une sainte joie briller sur leurs visages. Arrivée au lieu de l'exécution, Colombe se tourna vers le mandarin, qui présidait, et lui dit : « Les lois prescrivent de dépouiller de leurs vêtements ceux qui doivent être suppliciés, mais il serait inconvenant de traiter ainsi des femmes ; avertissez le mandarin supérieur que nous demandons à mourir habillées. » La permission fut accordée, à la grande satisfaction de ces saintes épouses de Jésus-Christ. Colombe alors lit le signe de la croix, et la première, présenta sa tête au bourreau. Elle était âgée de quarante-un ans.

Mentionnons ici, en anticipant un peu sur les événements, le martyr de Philippe Hong Pil-ju<sup>13</sup>. Il était, comme nous l'avons dit, fils du mari de Colombe, par une première femme ;

<sup>12</sup> Une seulement était d'origine *yangban*, une était *jung-in*, et deux étaient des femmes de cour.

<sup>13</sup> 홍필주 Hong Pil-ju 洪弼周 (1774-1801) Philippe. Bienheureux.

mais, selon l'usage du pays, il fut toujours appelé le fils de Colombe. Il demeura constamment avec elle, la suivit à la capitale, et la traita toujours comme sa mère. Quand ils eurent recueilli le prêtre chez eux, Philippe profita de sa présence pour devenir un excellent chrétien. Chaque jour il lui répondait la messe, et lui rendait avec assiduité tous les services que réclamait sa position difficile. Pris en même temps que Colombe, il fut séparé d'elle dans sa prison, et soumis à de violentes tortures, qu'il supporta d'abord avec un grand courage, sans laisser échapper aucune parole compromettante. Il semblait cependant faiblir, quand son héroïque mère ranima par quelques mots sa foi et sa confiance en Dieu. Depuis ce jour, il ne se démentit plus, et plus fort que les supplices, donna sa tête pour Jésus-Christ, le 27 de la huitième lune, (4 octobre). Il n'avait alors que vingt-huit ans.

Les quatre femmes décapitées avec Colombe, étaient : Gang Gyeong-bok 姜景福, Mun Yeong-in, Kim Yeon-i 金連伊 and Han Sin-ae 韓新愛. Nous ignorons quelles sont ces bienheureuses martyres<sup>14</sup>, car les femmes, en Corée, n'ont pas de nom personnel, et les actes du gouvernement ne les ont pas désignées par leurs noms de famille, mais bien par des noms de hasard, imposés uniquement pour le procès, comme cela se fait souvent dans le cas des personnes condamnées à mort ou à des peines infamantes. Elles étaient filles du palais, c'est-à-dire attachées au service personnel des reines et princesses. Leurs sentences, presque semblables, portent qu'elles furent instruites et baptisées par le P. Zhou, qu'elles servirent d'entremetteuses pour les affaires de la religion, qu'elles firent évader plusieurs fois des chrétiens poursuivis par la justice, et qu'elles tenaient cachés chez elles divers objets de religion, images, livres, etc.

Des recherches nombreuses nous ayant amenés à penser que l'une d'entre elles est très-probablement Bibiane Mun<sup>15</sup>, nous donnons ici les détails que la tradition nous a conservés sur cette sainte martyre.

Bibiane descendait d'une famille honorable de la classe moyenne ; son père et son oncle avaient de petits emplois. La troisième de cinq sœurs, elle n'était âgée que de sept ans, quand on vint faire choix de filles, pour le palais du roi. Son père tenait cachées les deux aînées, et ne s'inquiétait pas de Bibiane, que son jeune âge semblait devoir mettre à l'abri des perquisitions. Mais les émissaires du palais l'ayant aperçue, furent frappés de son intelligence précoce, et de sa beauté peu commune, et l'emmenèrent avec eux. Elle fut donc élevée dans le palais. À l'âge de quinze ans, on lui releva les cheveux<sup>16</sup>, et comme elle écrivait admirablement bien, on lui confia la charge des écritures. Son père était païen, mais sa mère, chrétienne fervente, se désolait de voir sa fille au palais, presque dans l'impossibilité de faire son salut. Quand Bibiane venait, de temps en temps, à la maison paternelle, sa mère et ses sœurs aînées l'exhortaient vivement à pratiquer la religion. Elle répondait : « Pratiquez-la bien, vous qui le pouvez. Pour moi, qui suis captive au palais et impliquée dans mille superstitions, cela m'est trop difficile à présent. Je la pratiquerai quand je serai vieille, et qu'il y aura moyen de sortir de là. »

---

<sup>14</sup> Hormis Mun Yeong-in, tous les noms sont mentionnés dans le *Sillok* (Veritable Records).

<sup>15</sup> 문영인 Mun Yeong-in 文榮仁 (1776-1801) Viviane. Bienheureuse.

<sup>16</sup> (Dallet Note 37 : Les jeunes gens des deux sexes laissent pendre leurs cheveux, et on ne les relève qu'à l'époque du mariage. Quoique les filles du palais soient légalement condamnées à un célibat perpétuel, on leur fait la même cérémonie, pour signifier qu'elles sortent de l'enfance et doivent désormais s'occuper de choses sérieuses.)

L'usage des filles du palais est de se réunir le soir, pour passer le temps à rire, causer, fumer et prendre des rafraîchissements. Un soir, au moment de se retirer, Bibiane, frappée tout à coup comme d'un coup de bâton à la tête, se sent le cerveau bouleversé, perd connaissance et tombe brusquement. Aussitôt on la relève et on lui prodigue tous les soins possibles, mais le mal s'aggravant, on dut la renvoyer dans sa famille. Sa mère, voyant sa position dangereuse, l'exhorta plus fortement que jamais à se convertir, et comme déjà Bibiane en avait le désir, et que sa position seule l'avait retenue jusque-là, elle y consentit facilement et fut ondoyée. Dès le lendemain, elle se trouva complètement guérie, et se mit aussitôt à apprendre assidûment les prières et la doctrine chrétienne.

Cette guérison subite était déjà une grâce bien extraordinaire ; elle devint bientôt un miracle manifeste. Tous les jours ou tous les deux jours, on lui envoyait du palais médecins et médecines, et souvent même plusieurs filles restaient pour la soigner. Or, depuis son baptême, quoiqu'elle fût entièrement débarrassée de sa maladie à tout autre moment, dès que quelque personne du palais venait à entrer dans la maison, Bibiane voyait un de ses bras et une de ses jambes se raidir et devenir comme morts. Elle dut, en conséquence, subir cent fois l'acupuncture, et avaler un grand nombre de médecines. Elle se soumettait aux opérations et prenait les drogues avec tranquillité ; et à peine les gens du palais étaient-ils sortis, qu'elle se relevait sans aucune douleur, remerciait Dieu, et riait aux éclats en disant : « Que de remèdes perdus ! que d'acupuncture prodiguées inutilement à un corps en pleine santé ! »

Uniquement occupée à lire et à prier, elle fuyait avec le plus grand soin jusqu'à l'ombre du péché, et la réputation de sa ferveur se répandit rapidement parmi les chrétiens. Elle s'efforçait d'imiter les saints dont elle lisait la vie, parlait souvent de leur générosité envers les bourreaux, et témoignait le désir de les suivre au martyre. Pendant trois ans consécutifs, tous les soins de l'art lui furent prodigués par les médecins officiels qui, à la fin, ne voyant plus aucun moyen de guérir cette étrange maladie, la firent rayer de la liste des filles du palais. On cessa, dès lors, de lui faire toucher ses appointements mensuels. Bibiane, entièrement rassurée, rendit à Dieu de vives actions de grâces, pour sa protection si éclatante, et ne songea plus qu'à s'appliquer à la pratique de ses devoirs, et à l'exercice de toutes les vertus chrétiennes.

Trois ans plus tard, elle entra au service du P. Zhou, avec Suzanne Kim Seom-a, mère du catéchiste Kim Seung-jeong, et pendant plusieurs années, elle s'acquitta de ses fonctions avec un dévouement et une piété exemplaires. Quand la persécution fut sur le point d'éclater, le prêtre s'étant retiré ailleurs, Bibiane revint près de sa mère, attendant le moment du martyre, et comme on semblait ne pas penser à elle, elle se désolait en répétant : « Est-ce que Dieu ne veut point de moi ? »

Suzanne Kim étant venue la voir un jour, oublia sous la natte de la chambre, où elle l'avait déposé en entrant, un papier sur lequel étaient écrites diverses prières. Les satellites s'étant présentés, quelque temps après, à la maison de Bibiane, avaient fouillé partout sans trouver aucun objet suspect, quand, à la fin, soulevant la natte, ils saisirent ce papier, et dirent à Bibiane : « Est-ce que vous aussi êtes chrétienne ? — Certainement, je le suis, » répondit-elle sans hésiter. Aussitôt ils la déclarèrent de bonne prise, et la pressèrent de partir ; mais la vierge chrétienne, se rappelant les exemples des saints, voulut d'abord exercer sa générosité à leur égard, et leur fit prendre des rafraîchissements, ce dont ils furent tous satisfaits. Puis, faisant ses adieux à sa mère, et la consolant de son mieux, elle partit et fut conduite au mandarin. Elle avait alors vingt-six ans.

Le mandarin, voyant sa jeunesse, lui dit : « Comment une jeune personne comme toi, si bien élevée au palais, peut-elle suivre une mauvaise religion, prohibée par le roi ? Veux-tu donc mourir dans les supplices ? — Je désire de tout mon cœur, répondit avec empressement

Bibiane, donner ma vie pour le Dieu que je sers. » Après avoir vainement essayé tous les moyens de séduction qu'il put imaginer, le mandarin, furieux de rencontrer chez une faible femme une résistance aussi opiniâtre, la fit mettre à la torture. On la frappa violemment sur les jambes ; le sang en jaillit, et, s'il faut en croire une tradition respectable, se convertit aussitôt en fleurs, qui s'élevaient dans les airs. À la vue de ce prodige, le mandarin fut frappé de stupeur, et il défendit, sous les peines les plus sévères, à tous ceux qui étaient présents, de jamais ouvrir la bouche sur ce qu'ils venaient de voir.

Bibiane eut à supporter beaucoup d'autres supplices, mais rien ne put ébranler sa constance, et elle entendit enfin prononcer la sentence de mort, qu'elle avait si longtemps désirée. En se rendant au lieu du supplice, elle dit aux soldats qui repoussaient les curieux : « Laissez-les regarder tout à leur aise, on va bien voir tuer les animaux ; pourquoi ne regarderait-on pas tuer les hommes ? » Une chrétienne, dont le père avait été témoin oculaire de l'exécution de Bibiane, a souvent répété que lorsqu'on lui trancha la tête, il coula de sa blessure du sang blanc comme du lait, que les bourreaux regardèrent avec admiration. Dieu daignait ainsi renouveler pour la vierge et martyre coréenne, le prodige qu'il fit autrefois à Rome, pour sainte Martine, vierge et martyre.

Quatre confesseurs de la foi accompagnèrent à la mort les cinq héroïnes dont nous venons de parler. C'étaient : Choe In-cheol<sup>17</sup>, frère de Mathias Choe In-gil<sup>18</sup>, martyrisé en 1793, pour avoir reçu chez lui le prêtre, à son arrivée en Corée ; Yi Hyeon<sup>19</sup>, neveu de Yi Hui-yeong 李喜英, l'un des compagnons de prison et de martyre de Josaphat Kim ; Hong Jeong-ho, proche parent de Philippe Hong, beau-fils de Colombe Gang ; et enfin Mathieu Kim Hyeon-woo<sup>20</sup>, le septième frère de Thomas Kim Beom-woo, qui, le premier, eut l'honneur de confesser la foi, en 1785.

On raconte que Mathieu Kim, au moment de son arrestation, vit apparaître une grande croix lumineuse, qui marchait devant lui et lui indiquait la route de la prison. Notons, en passant, que dans cette famille Kim, se trouvaient huit frères, dont trois seulement étaient chrétiens. Tous les trois obtinrent la grâce du martyre, car Barnabé Kim Yi-woo<sup>21</sup>, troisième frère de Thomas, traduit comme chrétien devant le tribunal des voleurs, y mourut sous les coups, pendant cette même persécution, on ne sait pas exactement à quelle date.

Nous n'avons aucun détail<sup>22</sup> sur le procès et les souffrances de ces quatre confesseurs. Le texte de leur sentence rempli des mêmes banalités ineptes, qui se répètent dans toutes les pièces officielles contre les chrétiens, ne nous apprend rien de particulier. Les neuf corps demeurèrent exposés pendant plusieurs jours, au lieu de l'exécution. C'était le temps de la grande chaleur, et il était tombé une pluie abondante. Cependant, lorsque l'ordre de les

<sup>17</sup> 최인철 Choe In-cheol 崔仁喆 (?-1801) Ignace. Bienheureux.

<sup>18</sup> 최인길 Choe In-gil 崔仁吉 (1765-1795) Matthias. Bienheureux.

<sup>19</sup> 이현 Yi Hyeon 李鉉 (?-1801) Antoine. Bienheureux.

<sup>20</sup> 김현우 Kim Hyeon-woo 金顯禹 (1775-1801) Matthieu. Bienheureux.

<sup>21</sup> 김이우 Kim Yi-woo 金履禹 (?-1801) Barnabé. Bienheureux.

<sup>22</sup> Leurs interrogatoires à *Geumbu* et *Hyeongjo* sont enregistrés dans le chapitre *Jeongbeop joiinjil* 正法罪人秩 du *SahakJingui* 사학징의 邪學懲義.



inhumer arriva, on reconnut avec étonnement qu'ils ne portaient aucune trace de corruption. Les chairs étaient saines, les visages vermeils, le sang aussi frais et aussi liquide que s'il eût coulé de leurs blessures quelques minutes auparavant. Cette merveille toucha vivement les chrétiens et grand nombre de païens qui en furent témoins.

## Chapitre 2. Martyrs dans les provinces depuis le cinquième jusqu'au huitième mois.

Les neuf martyrs dont nous venons de parler, n'avaient pas été les seuls condamnés le 23 de la cinquième lune (3 juillet). Plusieurs autres sentences de mort furent signées le même jour, mais ne purent être mises à exécution que les jours suivants, parce que le tribunal, en vertu d'un système déjà signalé, fit transporter les confesseurs dans les différentes villes d'où ils étaient originaires, afin d'effrayer les populations des provinces, par le spectacle de leur supplice.

Nous rencontrons d'abord Jeong Sun-mae<sup>1</sup>, sœur de Jeong Gwang-su<sup>2</sup>, native du district de Yeosu. Désirant consacrer à Dieu sa virginité, et craignant les clameurs des païens, elle prétendit avoir été unie en mariage à un homme qu'elle disait se nommer He. Elle se releva elle-même les cheveux, et grâce à cette ruse, put rester seule, et se livrer à toutes les bonnes œuvres que sa piété lui inspira. Sa sentence porte qu'elle reçut le baptême des mains du P. Zhou. Soumise à de cruelles tortures, elle montra un courage au-dessus de son sexe, fut condamnée à mort, conduite à la ville de Yeosu, et décapitée le 25 de la cinquième lune, deux jours plus tard que ses compagnes de la capitale.

Une seconde femme, appelée Jeom-hye<sup>3</sup> dans les actes du gouvernement, accusée entre autres crimes, d'être restée vierge en se disant veuve, eut, le même jour, la tête tranchée à Yanggeun sa ville natale. Une tradition constante, et les divers documents que nous avons eus entre les mains, nous ont convaincu que cette Jeom-hye n'est autre que la célèbre vierge Agathe Yun. Agathe était cousine germaine de Paul Yun Yu-il<sup>4</sup>, qui fit trois fois le voyage de Péking, amena le P. Zhou en Corée, et fut martyrisé en 1795. Descendue d'une famille de demi-nobles ou de nobles bâtards, elle habitait le district de Yanggeun. À peine eut-elle connu la religion chrétienne, que, désirant se consacrer à Dieu sans réserve, elle fit vœu de virginité, puis, craignant de rencontrer dans sa famille des obstacles à sa pieuse résolution, elle se fit secrètement des habits d'homme et s'enfuit chez un de ses oncles. Sa mère crut qu'elle avait été dévorée par un tigre et ne cessa de la pleurer, jusqu'à ce qu'après une longue absence, Agathe revint auprès d'elle. Ni les prières, ni les murmures de sa famille, qui ne comprenait rien à son héroïque détermination, ne purent toucher son cœur. Elle n'en devenait au contraire que plus ferme dans son dessein d'être toute à Dieu, et plus zélée pour procurer à ceux qui l'entouraient les bienfaits de la foi.

En 1795, elle vint avec sa mère demeurer à la capitale. Elle n'était pas encore baptisée, lorsque son cousin Paul fut saisi, jugé et mis à mort, comme introducteur du prêtre étranger. Elle-même, obligée de se cacher, eut alors beaucoup à souffrir. Après la mort de sa mère, elle se retira près de Colombe Gang, et jalouse de l'aider autant qu'il était en elle, dans l'exercice des bonnes œuvres, elle se dévoua à l'instruction des petites filles que Colombe réunissait dans sa maison. Infatigable pour le salut des autres, Agathe travaillait avec plus de ferveur encore à sa propre sanctification. À une vie très-austère, à des jeûnes fréquents, à de

---

<sup>1</sup> 정순매 Jeong Sun-mae 鄭順每 (1777-1801) Barbara. Bienheureuse.

<sup>2</sup> 정광수 Jeong Gwang-su 鄭光受 (?-1802) Barnabas. Bienheureux.

<sup>3</sup> 윤점혜 Yun Jeom-hye 尹占惠 (1778?-1801) Agatha. Bienheureuse.

<sup>4</sup> 윤유일 Yun yu-il 尹有一 (1760-1795) Paul. Bienheureux.

rigoureuses mortifications, elle unissait des prières et des méditations continuelles ; aussi, ses progrès dans les voies de la perfection furent-ils rapides. Dieu daigna même récompenser les nobles efforts de sa servante par plusieurs grâces extraordinaires. Sa mère était morte sans avoir pu participer aux sacrements, et Agathe s'en affligeait beaucoup. Un jour elle la vit en la compagnie de la sainte Vierge. Craignant d'être victime d'un rêve ou d'une illusion du démon, elle découvrit cette apparition au missionnaire, qui l'interpréta favorablement, et rendit le repos à son âme. Une autre fois, elle eut une vision de la sainte Vierge. Le Saint-Esprit lui paraissait descendre sur cette reine du ciel, et reposer sur son cœur. Dans son humilité profonde, Agathe n'osait croire à la réalité de ces divines faveurs, et elle les eût repoussées, si le prêtre n'eût calmé ses craintes, en lui montrant une image exactement conforme à ce qu'elle avait vu. Elle avait une dévotion toute spéciale à sa patronne, et tâchait d'inspirer cette même dévotion aux personnes qui l'entouraient. « Que je serais heureuse ! disait-elle souvent, si je pouvais être martyre, comme sainte Agathe ! » Ses vœux furent exaucés.

Dès les premiers jours de la grande persécution, vers la fin de la deuxième lune, elle fut arrêtée avec Colombe, et pendant trois mois, partagea sa prison et ses souffrances, subit les mêmes interrogatoires, et eut à supporter les mêmes tortures. Cependant ces deux grandes âmes, qui s'étaient si bien comprises et si tendrement attachées l'une à l'autre, n'eurent pas la consolation d'aller ensemble au martyre. Leur sentence fut portée le même jour, et Colombe arrosa aussitôt de son sang le sol de la capitale où s'était exercé son zèle ; mais Agathe, transférée à Yanggeun n'obtint la palme que deux jours plus tard. Son intrépide courage, sa paix et la sérénité d'âme qu'elle conserva jusqu'au dernier moment, édifièrent beaucoup les chrétiens, et produisirent sur un grand nombre de païens une vive et salutaire impression. On assure que Dieu donna à l'innocence virginale d'Agathe le même témoignage qu'à celle de sa compagne Bibiane et que lorsque sa tête tomba, le sang qui coulait de la blessure, sembla blanc comme du lait.

Il y eut à cette époque beaucoup d'autres martyrs à Yanggeun car s'il faut en croire les récits des vieillards du pays, qui vivaient encore il y a peu d'années, cette ville fut inondée de sang par la cruauté de son mandarin Jeong Ju-song, dont le nom est cité avec horreur par les païens eux-mêmes. Malheureusement, nous n'avons pas sur ces faits de documents contemporains. Mentionnons seulement quelques noms qui ont été recueillis de la bouche de témoins oculaires.

Une famille noble du nom de Yi, branche de Jeonju, qui vivait au village de Baeseok-gol, donna à l'Église quatre martyrs : Yi ae-mong<sup>5</sup>, âgé de cinquante-cinq ans ; son frère cadet Yi Gwae-mong<sup>6</sup>, appelé aussi Jung-gin, âgé d'environ cinquante ans, plus deux jeunes personnes, filles de l'un des précédents, âgées de vingt-cinq à trente ans, et qui avaient consacré à Dieu leur virginité. Arrêtés tous ensemble, le 20 de la quatrième lune, ils furent mis à la torture ; et sur leur refus constant d'apostasier, moururent sous les coups, ou furent décapités dans le cours de la cinquième lune. Kim Won-seong<sup>7</sup>, de famille noble, vivant au village de Jiyeoul, fut pris et exécuté avec eux, à l'âge de quarante-cinq à cinquante ans.

---

<sup>5</sup> 이재몽 Yi Jae-mong (1747-1801)

<sup>6</sup> 이괘몽 Yi Gwae-mong (?)

<sup>7</sup> 김원성 Kim Won-seong 金源星 (?)

Nous devons ajouter à cette liste l'illustre vierge Agathe Yi, fille de Yi Dong-ji 李同知, de la branche de Gwangju, et cousine éloignée du catéchiste Augustin Yi, martyrisé au commencement de 1839. Cette jeune personne vivait chez ses parents dans le voisinage de Yanggeun. De bonne heure, elle consacra à Dieu sa virginité, mais bientôt ne pouvant plus tenir contre les menaces des païens, elle s'entendit avec un de ses parents, Yu Han-suk<sup>8</sup>, dont nous avons raconté le martyre, et celui-ci la fit évader secrètement, et la conduisit à la capitale, près d'Agathe Yun. Dans cette retraite, à l'abri des clameurs, elle put se livrer en toute liberté à la prière et à l'exercice des bonnes œuvres, et se préparer pieusement au dernier combat. Nous regrettons d'autant plus de ne pouvoir retrouver les détails de sa vie, que sa mémoire est bénie d'une manière toute spéciale, encore aujourd'hui, par ceux qui parlent d'elle.

Enfin, parmi les condamnés du 23 de la cinquième lune, nous trouvons Gwang-seong<sup>9</sup>, Yi Guk-seung<sup>10</sup>, et probablement aussi Hwang Po-su<sup>11</sup>, dont il nous reste à dire quelques mots. Go Gwang-seong était né au district de Pyeongsan<sup>12</sup>, province de Hwanghae, d'une famille honnête. Nous ignorons les circonstances de sa conversion et les détails de son procès<sup>13</sup>. Jeté dans une des prisons de la capitale, il était malheureusement tombé dans l'apostasie, quand Dieu permit que Yi Guk-seung fût amené dans cette même prison. Celui-ci lui reprocha vivement sa faute, l'engagea à se rétracter, et, pour lui en faciliter les moyens, lui indiqua les paroles dont il devait se servir. « Dis au mandarin que ce n'est pas toi qui as apostasié, mais que c'est le diable qui t'a trompé et a parlé par ta bouche. » Ainsi poussé, Gwang-seong se rétracta convenablement et subit ensuite trois nouveaux interrogatoires, sans témoigner aucune faiblesse. Il fut envoyé à Pyeongsan, sa patrie, pour y être décapité, ce qui fut fait non avec l'instrument ordinaire du supplice, mais avec une cognée. Sa mort, vu la distance de la capitale à Pyeongsan, n'eut lieu que le 27 ou le 28 de cette même lune.

La Providence, dont les voies sont admirables, se servait ainsi de la méchanceté des persécuteurs, pour glorifier la religion dans des lieux où elle n'était pas connue auparavant. Tel était, en effet, le district de Pyeongsan<sup>14</sup>, qui entendit parler du christianisme pour la première fois, à l'occasion de la sentence et de la mort courageuse de notre martyr. Tel était aussi le district de Pyeongsan, dans cette même province de Hwanghae, où fut décapité le confesseur Hwang, surnommé Po-su, du nom de la compagnie de tirailleurs, dont il faisait partie. Hwang était venu à la capitale pour rejoindre son régiment, lorsqu'il eut le bonheur d'entendre parler de la religion et de se convertir. Saisi dès le commencement de la persécution, il se refusa avec une fermeté inébranlable à donner le moindre signe d'apostasie, fut condamné à mort, et transporté à son district de Pyeongsan, pour y être exécuté. On rapporte que, lorsqu'il se rendait au supplice, une de ses jeunes esclaves le suivit ; et comme le confesseur, tout occupé du ciel, refusait de la regarder, l'esclave se mit en colère et l'accabla d'injures qu'il supporta joyeusement.

---

<sup>8</sup> 유한숙 Yu Han-suk 俞汗淑 (?~1801).

<sup>9</sup> 고광성 Go Gwang-seong 高光晟 (1798-1801). (?). Martyr.

<sup>10</sup> 이국승 Yi Guk-seung 李國昇 (1772-1801) Paul. Bienheureux.

<sup>11</sup> 황포수 Hwang Po-su 黃砲手(?) Martyr.

<sup>12</sup> 봉산 Bongsan 鳳山

<sup>13</sup> Ce n'est en fait pas le cas, des archives existent.

<sup>14</sup> 황해도 평산 平山 Hwanghae-do Pyeongsan.

Pierre Yi Guk-seung<sup>15</sup>, appelé aussi Seong-gyeom, était natif du district de Eumseong 陰城, province de Chungcheong, d'où il avait émigré au district de Chongju. Ayant entendu parler du christianisme, il se rendit à Yanggeun près des frères Gwon, pour s'en instruire à fond, et, touché de la grâce, se mit de suite à le pratiquer. Lorsqu'il fut de retour chez lui, son précepteur païen employa toute son éloquence pour le faire changer d'avis, mais ce fut sans succès, et Pierre eut bon marché de tous ses sophismes. Pris d'abord en 1795, il se délivra par une parole d'apostasie, qu'il regretta sincèrement plus tard, et dont il fit une longue pénitence. Ses parents voulaient le marier, mais réfléchissant qu'une femme et des enfants lui seraient probablement un embarras dans la pratique de la religion, il s'y refusa obstinément, et pour éviter de continuelles obsessions, s'en alla habiter la capitale. Plein de zèle pour les bonnes œuvres, et n'ayant aucun embarras de famille, il pouvait facilement se livrer à l'instruction des autres. Aussi se donna-t-il tout entier à cette œuvre de charité, et sa parole produisit-elle de nombreux fruits de salut, parmi ses compatriotes chrétiens et païens.

Arrêté lors de la grande persécution, il eut, dès le moment même de son entrée en prison, l'occasion d'exercer son zèle, en exhortant au repentir Go Gwang-seong, qui venait d'apostasier. Il réussit, comme nous l'avons vu, et contribua à lui faire gagner la palme du martyr. Mais bientôt, mis lui-même à l'épreuve des supplices, il laissa échapper une parole d'apostasie. Le juge fit cesser la torture, et on allait le mettre en liberté, lorsque, touché d'un soudain repentir, il s'écria qu'aussitôt relâché, il pratiquerait de nouveau sa religion tout comme auparavant. La même scène d'apostasie, suivie de rétractation immédiate, paraît s'être répétée plusieurs fois ; et nous ne nous en étonnons pas trop, car Pierre avait tous les défauts, en même temps que toutes les qualités, de son tempérament. D'un caractère prompt, ardent, plein de feu et de zèle, il était aussi mobile et inconstant, et avait laissé voir, en plusieurs circonstances, une étourderie fâcheuse. Dieu cependant, qui connaissait le fond de son cœur, ne l'abandonna pas, et, après avoir permis ces chutes répétées, pour débarrasser entièrement son serviteur de tout orgueil et de toute confiance en lui-même, il lui donna la force nécessaire pour persister dans une ferme confession de foi, et conquérir sa sentence de mort. On l'envoya à Gongju pour y être décapité. On raconte qu'en se rendant au supplice, il dit plusieurs fois à la foule de curieux qui l'accompagnait : « Vous semblez prendre compassion de moi, mais c'est vous tous qui êtes vraiment dignes de pitié. » Pierre eut la tête tranchée le 26 ou 27 de la cinquième lune ; il était alors âgé de trente ans : son corps fut enterré par ses neveux à Gongju.

À la même cinquième lune, on ne sait quel jour, fut encore exécutée dans la même ville de Gongju, une pauvre esclave, nommée Mun Yun-jin<sup>16</sup>. Après avoir servi dans une des maisons où se réfugiait le P. Zhou, elle s'enfuit en province, pour éviter la persécution. Elle fut prise toutefois, et sa constance lui mérita la grâce du martyr. Inconnue partout ailleurs, elle a été signalée par une vieille chrétienne, qui eut avec elle quelques rapports d'amitié, la suivit dans la ville de Gongju, et la vit passer quand on la conduisait au supplice.

---

<sup>15</sup> 이국승 Yi Guk-seung 李國昇 dit 성겸 Seonggyeom (1772-1801). Paul (non pas le Pierre de Daveluy/Dallet). Bienheureux.

<sup>16</sup> 문윤진 Mun Yun-jin

Les documents coréens ne signalent aucune exécution durant le cours de la sixième lune. La rage des ennemis du christianisme n'était cependant pas assouvie, et pendant longtemps encore notre histoire ne sera qu'une liste de martyrs. Le 13 de la septième lune (31 août), une sentence de mort fut portée contre cinq autres confesseurs : André Kim Gwang-ok<sup>17</sup>, and Kim Jeong-deuk<sup>18</sup>, de la province de Chungcheong ; Stanislas Han<sup>19</sup>, Mathias Choe<sup>20</sup>, and André Kim Cheon-ae<sup>21</sup>, de la province de Jeolla.

André Kim Gwang-ok, né à Yeosa-ul, au district de Yesan, dans le Naepo, d'une famille honnête et riche, exerça longtemps les fonctions de chef de canton. Bien qu'il fût doué d'excellentes qualités naturelles, son caractère excessivement violent le faisait redouter de tous ceux qui le connaissaient. À l'âge d'environ cinquante ans, il fut instruit de la religion par Louis de Gonzague, qui était presque du même village, et au grand étonnement de tous, il l'embrassa de suite, et se mit à en observer les pratiques avec beaucoup de ferveur, ostensiblement, sans s'inquiéter des païens. Il fit plus, il convertit sa famille, beaucoup de ses amis, et d'autres personnes du village. Chaque jour, en quelque saison que ce fût, tous se réunissaient pour réciter en commun les prières du matin et du soir. Souvent aussi André expliquait la doctrine, et il savait faire naître dans l'âme de ses auditeurs une foi ardente. Pendant le carême, il observait un jeûne rigoureux, se livrait à diverses pratiques de mortification, et, par une grande assiduité aux exercices des diverses vertus chrétiennes, il parvint enfin à mâter tellement son caractère, qu'on le disait devenu semblable à un enfant à la mamelle.

Quand il vit la persécution de 1801 s'élever avec tant de violence, il se retira dans les montagnes<sup>22</sup> de Gongju ; mais ayant été dénoncé dès la première lune, il fut bientôt saisi par les satellites de sa propre ville. « Il eût été très-imprudent de ma part, dit-il alors, d'attendre assis dans ma maison, car je suis faible, et j'aurais semblé me fier à mes propres forces. J'ai donc dû fuir et éviter le danger, mais, au fond, le martyre est mon plus grand désir. Aujourd'hui que je suis pris, uniquement par l'ordre de Dieu, j'en suis bien heureux. » Et en effet, cette joie intérieure et céleste se manifestait clairement sur son visage et dans sa démarche, au point que les satellites et autres témoins en étaient stupéfaits.

Le mandarin le fit mettre aussitôt à la question, lui reprocha de s'être enfui lâchement, et lui commanda de dénoncer ses complices et d'exhiber ses livres de religion. André répondit : « J'ai beaucoup de coreligionnaires, mais si je vous les faisais connaître, vous les traiteriez comme moi, je ne puis donc vous donner aucun renseignement. Quant à mes livres, ils sont trop précieux pour que je les remette entre vos mains. » Le mandarin en colère fit redoubler les tortures, et André perdit connaissance ; on le chargea néanmoins d'une lourde cangue et on le reconduisit en prison. Dans un second interrogatoire, le mandarin montra la même cruauté, André le même courage. « Toutes vos promesses, disait-il, aussi bien que toutes vos menaces, sont inutiles. Ne m'interrogez pas de nouveau, un sujet fidèle ne sert pas deux rois, une épouse fidèle ne se donne pas à deux maris. Vous, mandarin, voudriez-vous enfreindre les ordres du roi ? oseriez-vous bien le renier ? Moi, je ne veux point enfreindre les

<sup>17</sup> 김광옥 Kim Gwang-ok 金廣玉 (1741?-1801) André. Bienheureux.

<sup>18</sup> 김정득 Kim Jeong-deuk 金丁得 dit 대춘 Daechun (?-1801) Pierre. Bienheureux.

<sup>19</sup> 한정흠 Han Jeong-heum 韓正欽 (1756-1801) Stanislas. Bienheureux.

<sup>20</sup> 최여겸 Choe Yeo-gyeom 崔汝謙 (1763-1801) Mathias. Bienheureux.

<sup>21</sup> 김천애 Kim Cheon-ae 金千愛 (1760-1801) André. Bienheureux.

<sup>22</sup> Vers la montagne connue sous le nom de Museong-san 馬城山.

ordres de Dieu. Non, dix mille fois non, je ne puis renier mon grand Roi et mon Père. Vis-à-vis des rois et des parents, il y a bien des circonstances où les actes extérieurs ne sont pas en harmonie avec les sentiments du cœur ; mais notre Dieu voyant les plus secrètes pensées, les sentiments et les intentions, on ne peut devant lui pécher même intérieurement. Je vous ai parlé, faites ce que vous voudrez. »

En vain le mandarin le fit-il frapper du bâton et de la planche à voleurs, jusqu'à ce que les bourreaux tombassent épuisés de fatigue ; en vain recommença-t-il la même série de tortures à un troisième et à un quatrième interrogatoire. Dieu, qui est plus fort que la malice des hommes et de l'enfer, soutenait son serviteur. « Mais que trouves-tu donc de si bon à mourir, disait le juge stupéfait ; tu as une femme, des enfants et de la fortune ; tu n'as qu'un mot à dire et tu retourneras en jouir ; pourquoi t'obstiner à succomber dans les tourments ? — La vie et la mort sont loin de m'être indifférents, répondit le confesseur, mais je ne puis avoir la pensée de renier mon Dieu. Chaque homme est dans sa condition ; vous mandarin, payé parle roi, vous devez suivre ses ordres, moi j'attends seulement que vous les exécutiez. Dussé-je mourir sous les coups, mon parti est pris ; dussé-je mourir dix mille fois, je n'ai rien autre chose à répondre, agissez comme vous voudrez, je suis prêt à tout. » Le mandarin furieux le fit accabler de coups, puis lui ordonna de signer sa sentence de mort, ce qu'il fit d'un visage rayonnant de joie, remerciant Dieu et la Vierge Marie de son bonheur. Renvoyé à la prison, le jour et la nuit il faisait ostensiblement ses prières, et quand il en avait l'occasion, développait aux païens la vérité de la religion.

Quelque temps après, André fut envoyé au tribunal de Cheongju, chef-lieu militaire de la province, et de là à la capitale, où semble avoir été prononcée sa sentence définitive. Les ordres de la cour portant de le faire exécuter à la ville de Yesan, dans son district natal, il se mit en route accompagné de Kim Dae-chun, son parent, condamné le même jour que lui, et qui devait être mis à mort à Daeheung, district limitrophe de Yesan. Les deux confesseurs s'exhortaient mutuellement pendant le voyage, et arrivés à l'embranchement où les deux routes se séparent, ils se firent leurs adieux, se donnant rendez-vous dans la céleste patrie pour le lendemain, à midi, heure où ils devaient, chacun de leur côté, avoir la tête tranchée. Combien durent-être édifiants ces derniers entretiens ! combien touchants ces adieux, avec rendez-vous dans le sein du sauveur Jésus !

Le lendemain, après sept mois de détention et de souffrances, André était porté sur une litière de paille au lieu du supplice. En s'y rendant, il récitait son rosaire à haute voix, et les curieux disaient : « C'est bien singulier ; il est content de mourir, il va au supplice en chantant. » André, entendant cette remarque, leur répondit : « C'est qu'aujourd'hui je serai près de Dieu, pour y jouir du bonheur sans fin. » Arrivé à l'endroit marqué, il dit : « Je n'ai pas fini mes prières, attendez quelque peu ; » puis il se mit à genoux, les termina à haute voix, et plaçant lui-même sous sa tête le billot qui devait la soutenir, il s'inclina. Le bourreau ayant frappé à faux, n'atteignit que l'épaule. André se releva, essuya le sang avec son mouchoir, et se remit en position, en disant : « Fais attention, et tranche-moi la tête d'un seul coup, » puis avec le plus grand calme, il reçut ce dernier coup qui consumma son sacrifice. C'était le 17 de la septième lune (25 août). André devait avoir environ soixante ans.

Le second confesseur, condamné le même jour qu'André, est désigné dans les actes officiels sous le nom de Jeong Deuk. Mais il est à peu près certain que ce Jeong Deuk n'est autre que Pierre Kim Dae-chun, que nous venons de mentionner, en rapportant le martyre d'André. Comme nous l'avons déjà remarqué, ces changements de noms, quand il s'agit de coupables condamnés à des peines infamantes, sont assez fréquents. Pierre était natif du district de Daeheung, dans le Naepo. Conduit d'abord au tribunal de Hongju, puis bientôt

après transféré au chef-lieu militaire Cheongju, il fut, pendant plusieurs mois, soumis à de fréquentes et cruelles tortures. Il avait pour compagnon de prison son parent André Kim. Comme lui, il demeura ferme dans les supplices et constant dans sa foi ; avec lui, il fut transféré à la capitale, d'où ils partirent tous deux ensemble pour cueillir, chacun dans son propre pays, la palme du martyr. Pierre fut décapité à la ville de Daeheung, le 17 de la septième lune, en même temps qu'André à Yesan.

Parmi les trois confesseurs de la province de Jeolla, condamnés à mort le même jour que les précédents, nous trouvons d'abord Stanislas Han eong-heum<sup>23</sup>. Stanislas appartenait à une famille pauvre, quoique noble, du district de Gimje, dans cette province. Parent éloigné d'Augustin Yu<sup>24</sup>, dont nous parlerons bientôt, il vivait habituellement chez celui-ci, et remplissait auprès de son fils la fonction de précepteur. Il y apprit la religion, l'embrassa de grand cœur, la pratiqua avec zèle, et quand il fut pris, vers la troisième lune, avec Augustin, ne se laissa ébranler ni par les supplices, ni par les promesses et les séductions. Il confessa noblement sa foi, d'abord à Jeonju, puis à la capitale. Stanislas ne fut en aucune manière impliqué dans l'affaire du prétendu complot que l'on reprochait à la famille Yu, mais condamné uniquement pour son attachement obstiné à la religion chrétienne. Envoyé pour être mis à mort dans son propre district, à Gimje, il y fut décapité le 18 de la septième lune, à l'âge de quarante-six ans.

André Kim Jeong-ae, esclave de la maison d'Augustin et instruit par lui des principes de la foi, sut la pratiquer avec une générosité au-dessus de sa condition. Pris en même temps que son maître, il ne consentit jamais à racheter sa vie par l'apostasie, souffrit courageusement la question à Jeonju, puis à la capitale, mérita d'y être condamné à mort, et fut exécuté à Jeonju, le 19 ou 20 de la septième lune (27 ou 28 août). Il était âgé de quarante-deux ans.

Mathias Choe Yeo-geom<sup>25</sup>, né de parents qui avaient quelque petit titre de noblesse<sup>26</sup>, au district de Mujang, avait, jeune encore, entendu vaguement parler de la religion chrétienne, et désirait beaucoup la connaître, sans pouvoir y parvenir. S'étant marié au district de Hansan, dans la partie sud du Naepo, il apprit bientôt qu'il y avait beaucoup de chrétiens dans les environs, alla de suite les trouver, se fit instruire par eux des principales vérités de l'Évangile, et, à son retour à Mujang, se mit à la pratiquer avec une grande ferveur. Sa piété et son zèle à répandre partout la connaissance de la foi, et à communiquer la grâce qu'il avait reçue, étaient telles qu'il convertit un grand nombre de païens. La persécution ayant éclaté avec violence dans son propre pays, Mathias se retira chez les parents de sa femme, à Hansan. Mais bientôt un grand nombre de chrétiens y furent arrêtés, et entre autres vingt-huit de ceux qu'il avait convertis. Quelques-uns d'entre eux le trahirent et firent connaître aux mandarins le lieu de sa retraite. Il y fut pris, le 13 de la quatrième lune, et conduit d'abord à la préfecture de Hansan, où il eut à subir un interrogatoire devant le mandarin. Celui-ci l'ayant fait torturer plusieurs fois inutilement, donna avis de cette capture au gouverneur de la province, qui le fit conduire, la cangue au cou, au mandarin de Mujang. Là, de nouveaux

<sup>23</sup> 한정흠 Han Jeong-heum 韓正欽 (1756-1801) Stanislas. Bienheureux.

<sup>24</sup> 유항검 Yu Hang-geom 柳恒儉 (1756-1801) Augustin. Bienheureux.

<sup>25</sup> 최여겸 Choe Yeo-gyeong 崔汝謙 (1763-1801) Matthias. Bienheureux.

<sup>26</sup> Mais la lettre sur soie de Hwang Sa-yeong dit qu'il était un roturier *pyeongmin* 平民.



supplices l'attendaient, mais rien ne put abattre son courage, et le mandarin, poussé à bout, l'envoya au tribunal de Jeonju, capitale de la province, où sa sentence de mort fut portée. Ayant encore sa mère presque octogénaire, Mathias demanda l'autorisation de la voir une fois, afin de mourir sans aucun regret ; cette permission lui fut refusée. Comme on le menaçait de le faire périr sous les coups, il craignit un instant que par là quelque chose ne manquât à son sacrifice, et en devint triste pendant plusieurs jours ; mais bientôt Dieu exauça les vœux de son serviteur, et permit qu'il fût transféré près des fidèles confesseurs Stanislas Han et André Kim. Grande fut sa joie et celle de ses généreux compagnons quand ils se virent réunis. Enfin le tribunal suprême rendit une sentence définitive, et Mathias fut conduit au marché Gaegap<sup>27</sup>, dans son propre district de Mujang, et décapité le 19 de la septième lune (27 août), à l'âge de trente-neuf ans.

Ajoutons ici les noms de quelques confesseurs de cette province de Jeolla, sur lesquels il ne reste pas de détails, et qui, très-probablement, ont souffert à la même époque, quoique la date exacte de leur martyre n'ait pas été conservée. Ce sont : Hwa-baek<sup>28</sup>, noble du district de Yeonggwang, élève de Mathias Choe<sup>29</sup>, décapité dans sa ville natale ; Choe Il-an, vulgairement appelé Geum-no, neveu du même Mathias, qui, après une glorieuse confession, mourut par suite des supplices dans la province de Jeonju, à l'âge de quarante ans ; un chrétien nommé O, noble du village de Pok-san-chi, au district de Yeonggwang, décapité ; enfin un autre chrétien nommé Won, pris à Sol-tei, district de Geumsan, et décapité à Jeonju.

Nous connaissons les noms de deux seulement des confesseurs qui ont été mis à mort pendant la huitième lune : Philippe Hong, le beau-fils de Colombe Kang, dont nous avons raconté le martyre avec celui de sa mère, et Kim Jong-jo ou Cho-hoi<sup>30</sup>. Ce dernier, peu connu des chrétiens, à cause de la vie obscure qu'il avait menée depuis son baptême, était d'une famille de médecins. Il embrassa la religion dès qu'elle se répandit en Corée. D'un visage froid et peu prévenant, d'un caractère timide, appartenant d'ailleurs à une famille très-pauvre, il avait peu d'accès auprès des grands, et partant, peu de chance d'obtenir des charges. En revanche, il avait du goût pour les études sérieuses, et Yi Byeok, plein d'estime et d'affection pour lui, répétait souvent que Cho-hoi était un homme aussi étonnant que peu connu. En 1791<sup>31</sup>, il se racheta par l'apostasie, comme presque tous les néophytes d'alors, mais bientôt il regretta sa faiblesse, et reprit ses exercices de religion avec plus de ferveur et d'assiduité. À la persécution de 1801, dénoncé comme un apostat relaps, il fut jeté en prison, où il confessa d'abord généreusement le nom de Jésus-Christ. S'il faut en croire sa sentence, il eut un moment d'hésitation au tribunal des voleurs, puis se rétracta presque aussitôt devant le tribunal des crimes, et depuis lors ne se laissa plus intimider. Il fut condamné à mort et exécuté le même jour que Philippe Hong, le 27 de la huitième lune.

---

<sup>27</sup> 개갑 Gaegap 장터 place du marché (Aujourd'hui 전북 고창군 공음면 석교리 Jeolla du Nord Gochang-gun Gongeum-myeon Seokgyo-rii)

<sup>28</sup> 이화백 Yi Hwa-baek 李和白

<sup>29</sup> 최여겸 Choe Yeo-gyeom 崔汝謙 (1763-1801) Matthias. Bienheureux.

<sup>30</sup> Dallet semble incertain, pourtant Daveluy Volume 4 dit que son nom était 김종교 Kim Jong-gyo 金宗教.

<sup>31</sup> En fait, cela s'est produit en 1795.

C'est aussi pendant la huitième lune que fut saisi Thomas Jo, fils de Justin Jo<sup>32</sup>, de Yanggeun. Ce dernier avait été condamné à l'exil par le tribunal suprême<sup>33</sup>, pour cause de religion, et le mandarin de Yanggeun son ennemi personnel, furieux de n'avoir pu le faire mettre à mort, avait juré de se venger sur le fils, puisque le père lui avait échappé. La chose était assez difficile, car Thomas, ayant accompagné son père au fond de la province du Nord, se trouvait sur un territoire hors de sa juridiction. Le mandarin présenta plusieurs requêtes aux ministres, et à la fin, grâce au crédit de quelques amis puissants, obtint les pouvoirs nécessaires.

Dès son enfance, et avant d'être chrétien, Thomas s'était fait remarquer par son excellent caractère et par sa piété filiale ; aussi, après sa conversion, devint-il bientôt, par sa vertu et son exactitude à tous ses devoirs, un modèle pour les chrétiens de l'endroit. Quand son père fut arrêté, en 1800, il le suivit et vint s'installer à une lieue de la prison, faisant tous les jours deux fois le voyage de la ville, pour lui apporter sa nourriture, et le consoler de tout son pouvoir. Justin ayant été transféré à la capitale, Thomas s'attacha à ses pas, ne le quittant ni le jour, ni la nuit, et raccompagna ensuite jusqu'au lieu de son exil, à environ 150 lieues au nord de Séoul. Ils y étaient à peine arrivés, quand Justin, accablé par l'âge, par les suites de ses blessures, par les fatigues d'un voyage aussi pénible, tomba dangereusement malade. Thomas, toujours près de lui, le servit avec un dévouement inexprimable, au point que les païens de ce district, frappés d'admiration, proclamaient hautement que jamais ils n'avaient vu pareille piété filiale.

Justin guérit, et le père et le fils se consolèrent ensemble des amertumes et des privations de l'exil, quand, à la huitième lune, arrivèrent les satellites de Yanggeun. Le premier moment de surprise passé, Justin dit à son fils : « Eh bien ! à quoi es-tu résolu ? » Thomas, forcé de laisser seul son vieux père, avait le cœur déchiré, mais soumis avant tout aux ordres de Dieu, et ne voulant pas trop impressionner son père, en lui laissant voir sa peine profonde, il répondit avec calme : « Je n'ai d'autre pensée que de suivre pas à pas la croix de Jésus-Christ. — C'est bien, reprit Justin, maintenant je te vois partir tranquille et sans regret, » et ils se séparèrent pour ne plus se revoir en ce monde. Lorsque Thomas fut arrivé à Yanggeun le mandarin lui dit : « Connais-tu le crime de ton père ? » Thomas répondit : « Comment pouvez-vous assez méconnaître les principes naturels, pour me faire une pareille question ? quelle faute a commise mon père ? La position où il se trouve aujourd'hui vient de mes fautes à moi, et non des siennes. » Le mandarin exaspéré lui fit subir de cruelles tortures, en le sommant d'apostasier, mais Thomas supporta tout avec constance. Pendant près de deux mois, presque tous les jours, il fut cité devant le tribunal et mis à la question, sans éprouver jamais un moment de faiblesse. Mais son corps finit par succomber à ces supplices répétés, et aux premiers jours de la dixième lune, Thomas mourut dans la prison. Il y avait longtemps qu'il se préparait au martyre. On rapporte que, depuis plusieurs années, il profitait des moments où il était seul pour se frapper violemment les bras et les jambes, afin de s'accoutumer à supporter les supplices, si Dieu permettait qu'il fût pris. C'est peut-être en récompense de cette mortification généreuse, que Dieu lui accorda la palme du martyre.

---

<sup>32</sup> 조동섭 Jo Dong-seom 趙東暹 (1739-1830) Justin.

<sup>33</sup> Il a été condamné par le *Gyeonggi Gamyong* (provincial office) et non par l'*Uigeumbu* 義禁府.

Chapitre 3. Procès de la famille Yu. — Martyre de Jean Yu et de sa femme Luthgarde Yi. — Lettres de Luthgarde.

Depuis le martyre de Paul Yun<sup>1</sup>, en 1791, jusqu'à la grande persécution de 1801, la province de Jeolla avait joui d'une paix profonde, et les chrétiens y étaient devenus très-nombreux. Celui qui avait le plus contribué à cette propagation rapide de l'Évangile était Augustin Yu Hang-geom<sup>2</sup> ; aussi fut-il un des premiers enveloppés dans la proscription. Dès la troisième lune, il avait été saisi avec plusieurs autres membres de sa famille, et conduit dans les prisons de Jeonju, capitale de cette province, dont Kim Dal-sun<sup>3</sup> était alors gouverneur. Nous ignorons les détails des interrogatoires qu'ils eurent à subir, mais il paraît malheureusement assez probable qu'Augustin eut la faiblesse d'apostasier.

Un de ses frères naturels, Yu Gwang-geom<sup>4</sup>, porta plus loin la lâcheté. Non-seulement il céda aux tortures, mais il se montra prêt à faire toutes les dénonciations que les juges exigèrent de lui, et à révéler plus qu'on ne lui demandait. Le gouverneur ne manqua pas de profiler d'une si bonne occasion, et d'exploiter la frayeur de cet infortuné. Il lui remit sous les yeux l'état désespéré de toute sa famille, lui faisant en même temps espérer qu'une grande franchise à déclarer tout ce qu'il savait serait le moyen non-seulement d'éviter la mort, mais de s'attirer les bonnes grâces de la cour et d'obtenir les plus grandes dignités. Gwang-geom, aveuglé par la crainte et par l'ambition, donna facilement dans le piège. Il commença par brûler tous ses livres, et fit une longue liste des chrétiens de sa connaissance. On s'en servit immédiatement. En peu de jours, les districts de Jeonju, Geumsan, Gosan, Yeonggwang, Mujang, Gimje et autres furent sillonnés par les bandes des satellites, et plus de 200 personnes, dit un mémoire du temps, furent jetées dans les prisons et soumises à d'affreuses tortures. Il est triste de constater que la plupart d'entre eux n'eurent pas le courage de rester fidèles à leur Dieu. Plusieurs même firent des aveux très-compromettants sur les allées et venues des courriers que l'on avait, à diverses reprises, envoyés à Péking, et les choses se compliquèrent étrangement. Gwang-geom surtout semble avoir complètement perdu la tête.

Un fragment des actes de son procès nous apprend qu'il fit devant le tribunal les déclarations suivantes : « Pour pratiquer la religion, il faut absolument des prêtres ; sans eux, on ne peut recevoir les sept sacrements ; c'est pourquoi on a dû faire venir le P. Zhou, et cacher sa présence en Corée avec toutes les précautions imaginables. De plus, pour administrer les sacrements de Baptême et de Confirmation, il faut des saintes huiles, et ces saintes huiles doivent être renouvelées chaque année ; on a dû, en conséquence, envoyer tous les ans quelqu'un les chercher à Péking. En 1797, Hwang Sim y alla, plus tard un des Kim de Gosan... Mais ces voyages offrant tant de difficultés, la situation restait trop précaire. Pour remédier à tous ces inconvénients, on a formé le projet d'appeler sur les côtes de Corée des navires européens qui pussent traiter avec le gouvernement, et faire accorder la liberté de religion... » Gwang-geom dénonça ensuite quelques-uns de ceux qui auraient fourni de l'argent pour subvenir aux frais d'exécution d'un pareil plan.

---

<sup>1</sup> 윤지충 Yun Ji-chung 尹持忠 (1759-1791) Paul. Blessed.

<sup>2</sup> 유항검 Yu Hang-geom 柳恒儉 (1756-1801). Augustin. Bienheureux.

<sup>3</sup> 김달순 Kim Dal-sun 金達淳 (1760-1806).

<sup>4</sup> 유관검 Yu Gwan-geom 柳觀儉 (1768-1801).

Parmi ces noms, on est étonné de trouver celui de Yi Seung-hun qui, lors de l'entrée du prêtre en Corée, ne pratiquait plus depuis longtemps, et celui de Yi Ga-hwan, qui n'a jamais eu de rapports avec les chrétiens. Nous inclinons à croire que Gwang-geom, pour épargner les chrétiens vivants, a voulu rejeter sur ces hommes déjà exécutés tout l'odieux des faits qu'il racontait ou qu'il inventait, ou, ce qui est plus probable encore, qu'on lui a extorqué à plaisir des accusations sans fondement, comme cela a souvent lieu dans les procès de ce pays.

Plusieurs des principaux chrétiens exécutés le 26 de la deuxième lune se trouvaient aussi compris dans cette dénonciation. L'affaire prenant ainsi une tournure de plus en plus sérieuse, on se hâta de relâcher ou d'exiler les apostats, tandis qu'un certain nombre des accusés les plus influents ou les plus compromis furent envoyés à la capitale, pour y être jugés par le tribunal suprême. De ce nombre, nous ne connaissons que Augustin Yu, son frère Gwang-geom, Yun Ji-heon<sup>5</sup>, Kim Yu-san<sup>6</sup>, Yi Woo-jip<sup>7</sup>, Stanislas Han<sup>8</sup>, Mathias Choe<sup>9</sup> et André Kim Cheon-ae<sup>10</sup>. Ces trois derniers toutefois n'étaient point accusés d'avoir pris part au complot pour faire venir les étrangers, mais uniquement de pratiquer la religion chrétienne ; aussi leur procès fut-il terminé beaucoup plus rapidement. Nous avons, plus haut, raconté leur martyre.

Les cinq autres prisonniers étaient accusés en outre de complot contre la sûreté de l'État. L'instruction de leur procès traîna en longueur, et les débats et interrogatoires furent multipliés en conséquence. Tout le peuple en était dans l'agitation, attendant le dénouement de cette importante affaire. Ennemis de la religion et ennemis des Nam-in, tous se remuaient à l'envi pour faire un grand éclat. Enfin, on décida de traiter les accusés en rebelles, et le 11 ou 12 de la neuvième lune, leur sentence fut définitivement portée. Ils furent condamnés comme coupables d'avoir suivi une mauvaise religion, d'avoir communiqué avec les étrangers, et d'avoir formé le complot d'appeler les navires européens pour forcer la volonté du gouvernement. Ordre était donné de les conduire tous les cinq à la ville de Jeonju, capitale de leur province, pour y être exécutés devant le peuple. Augustin Yu Hang-geom, son frère Yu Gwang-geom et François Yun Ji-heon, devaient être décapités et coupés en six. Ce supplice consiste, après avoir tranché la tête, à couper les quatre membres, ce qui, avec le tronc, forme six morceaux. Kim Yu-san et Woo-jip devaient seulement avoir la tête tranchée.

On les expédia donc de suite à la ville de Jeonju, et le 17 de la neuvième lune (24 octobre), le gouverneur fit exécuter de point en point la sentence. De plus, la famille de chacun d'eux fut mise au ban de la loi, et, selon l'usage en pareil cas, leurs maisons et tous leurs biens furent confisqués. Yu Gwang-geom avait alors trente-quatre ans. Eut-il, avant de mourir, le bonheur de rétracter son apostasie, et d'implorer le pardon de Dieu pour tous les maux qu'il venait de causer ? On l'ignore. Nous avons dit que, d'après l'opinion commune, Augustin Yu Hang-geom, son frère aîné et le chef de la famille, jadis si zélé à pratiquer la religion et à la répandre dans toute la province, avait eu tout d'abord, ainsi que les trois

---

<sup>5</sup> 윤지헌 Yun Ji-heon 尹持憲 (1764-1801) François. Bienheureux.

<sup>6</sup> 김유산 Kim Yu-san 金有山 (1761-1801) Thomas. Martyr.

<sup>7</sup> 이우집 Yi Woo-jip 李宇集 (1761-1801)

<sup>8</sup> 한정흠 Han Jeong-heum 韓正欽 (1756-1801) Stanislas. Bienheureux.

<sup>9</sup> 최여겸 Choe Yeo-gyeom 崔汝謙 (1763-1801) Matthias. Bienheureux.

<sup>10</sup> 김천애 Kim Cheon-ae 金千愛 (1760-1801) André. Bienheureux.

autres, la faiblesse de donner un signe d'apostasie. Toutefois, nous aimons à espérer que leurs souffrances n'auront pas été inutiles, et que Dieu leur aura fait, à la dernière heure, la grâce de laver leur péché dans leur sang. Augustin mourut à l'âge de quarante-six ans.

François Yun Ji-heon était le frère cadet d'un de nos premiers martyrs, Paul Yun Ji-chung<sup>11</sup>. Après la mort de son frère, il avait quitté son pays natal pour se retirer à Jegu-ri, district de Gosan, où il continua de pratiquer sincèrement la religion. Pendant le procès, il déclara le lieu où étaient cachés ses livres, et c'est cette circonstance surtout qui a fait douter de sa persévérance dans la foi. La violence des tourments lui fit aussi avouer que les chrétiens voulaient faire venir les navires européens, ainsi que Gwang-geom l'avait déclaré. Lors de son supplice, François avait trente-huit ans. Sa femme fut exilée à l'île Geoje, où elle mourut vers 1828. Ses trois fils furent exilés aussi dans diverses îles, et l'on prétend que l'un d'eux vit encore aujourd'hui. Woo-jip, dont le nom de famille et de baptême ne nous sont pas connus<sup>12</sup>, était allié à la famille d'Augustin Yu. Nous ne savons rien sur sa vie. Enfin, Kim Yu-san était un homme de la classe du peuple, qui allait de côté et d'autre pour le service de la famille Yu et d'autres familles chrétiennes. Il fit aussi, à ce qu'il semble, plusieurs fois le voyage de Péking, pour y porter ou en rapporter des lettres. C'est pour cela qu'il fut impliqué dans le prétendu complot. Il est probable qu'il s'appelait Thomas. Il était âgé de quarante ans<sup>13</sup> quand il fut décapité.

S'il nous faut maintenant dire notre opinion sur toute cette affaire, nous pensons que sur un fond vrai, on a bâti un échafaudage de calomnies. Ce qui est vrai, c'est que les chrétiens désiraient et sollicitaient l'intervention pacifique, par le moyen d'ambassadeurs, des puissances chrétiennes de l'Occident, pour faire cesser la persécution. Nous avons vu le P. Zhou lui-même développer ce plan à l'évêque de Péking. Ce qui est faux, c'est qu'Augustin Yu et ceux qui furent condamnés comme ses complices eussent jamais comploté la ruine du gouvernement coréen, par une invasion étrangère. Il n'y a absolument aucune preuve contre eux, et les nombreux détails qui ont été recueillis de la bouche de témoins oculaires ne peuvent pas laisser le moindre doute à ce sujet. L'argent en question était destiné aux dépenses personnelles des missionnaires et aux frais des chrétiens que, de temps à autre, on envoyait à Péking. Quant aux diverses confessions et dénonciations arrachées par la bastonnade ou d'autres tortures, il serait puéril d'y attacher aucune valeur.

Avant de passer au récit d'autres faits, c'est-à-dire d'autres procès et d'au très supplices, il sera mieux de compléter ici l'histoire de la famille Yu, bien qu'une partie des événements que nous allons raconter n'aient eu lieu que quelques mois plus tard.

Augustin Yu, en mourant, laissait sa mère très-avancée en âge, sa femme et six enfants. L'aîné, Jean Yu Jeong-cheol<sup>14</sup>, marié à Luthgarde Yi ; la seconde, une fille mariée récemment, mais non encore envoyée à la maison de son mari ; le troisième, Jean Yu Mun-cheol<sup>15</sup>, non marié ; les trois derniers avaient l'un neuf, l'autre six et l'autre trois ans. De plus

---

<sup>11</sup> 윤지충 Yun Ji-chung 尹持忠 (1759-1791) Paul. Blessed.

<sup>12</sup> Son nom de famille était Yi.

<sup>13</sup> En fait, il avait 41 ans.

<sup>14</sup> 유중철 Yu Jung-cheol 柳重哲 (1779-1801) Jean. Bienheureux.

<sup>15</sup> Non pas Mun-cheol mais 유문석 Yu Mun-seok 柳文碩 (1784-1801) Jean. Bienheureux.

Mathieu, fils d'un frère<sup>16</sup> d'Augustin, qui était mort avant que la religion se répandit en Corée ; ce jeune homme, âgé de quinze à dix-huit ans, portait alors le nom de Gangju-doryang. (C'est celui que les *Lettres édifiantes* appellent Wonju.) Enfin, la mère de Mathieu et la veuve de Gwang-geom. Cette nombreuse famille était distinguée entre toutes par sa ferveur et son attachement à la religion ; mais nous devons signaler tout particulièrement l'épouse de Jean, Luthgarde Yi. Voici quelques détails sur cette jeune femme, l'une de nos plus chères martyres et l'une des plus touchantes figures de cette histoire.

Lutgarde Yi<sup>17</sup> naquit à la capitale, d'une des plus illustres familles du pays. Son père se nommait Yi Yun<sup>18</sup> et sa mère Gwon ; elle-même reçut le nom de Yu-hui<sup>19</sup>. Elle était sœur cadette de Charles Yi, martyrisé cette même année *sin-yu*, à la douzième lune, et sœur aînée de Paul Yi, que nous verrons, dans la persécution de 1827, suivre les glorieuses traces de son frère et de sa sœur.

Luthgarde avait reçu du ciel en partage un caractère résolu, un cœur aimant et enthousiaste, une intelligence supérieure ; en un mot, elle était douée de toutes les qualités du corps et de l'esprit, qualités qu'une éducation convenable à son rang put facilement développer. Son père mourut pendant qu'elle était encore en bas âge, et probablement sans avoir entendu jamais parler de la religion<sup>20</sup>. Sa mère, plus heureuse, s'instruisit de la foi chrétienne, et consacra sa vie à élever ses enfants dans la piété. Luthgarde répondit fidèlement aux soins de sa vertueuse mère ; toutes ses pensées étaient pour le salut de son âme, tout l'amour de son cœur pour Jésus-Christ, et elle ne sentait aucun désir des grandeurs et des plaisirs que sa haute naissance lui eût facilement procurés. Elle avait environ quatorze ans, quand elle eut occasion de rencontrer le P. Zhou, qui venait d'entrer en Corée. Les chrétiens d'alors étaient généralement si peu instruits des dogmes de la foi, que Luthgarde sembla d'abord trop jeune pour être admise aux sacrements, mais déjà elle comprenait le prix de ces dons célestes. Elle s'enferma seule dans une chambre pendant quatre jours, uniquement occupée à s'y disposer, et le prêtre l'ayant jugée capable de les recevoir, elle fut au comble de ses vœux. Son unique soin fut dès lors de bien conserver le fruit de la sainte Eucharistie, son unique désir d'orner son âme de toutes les vertus, et bientôt après, jalouse d'attirer sans partage les bonnes grâces de son divin Époux, elle fit résolution de lui consacrer sa virginité. Mais de grandes difficultés s'y opposaient.

En Corée, comme nous l'avons déjà remarqué, c'est, dans toutes les classes de la société, une chose inouïe de ne pas marier une jeune fille ; mais dans les familles d'un rang distingué, c'est presque un attentat, et il serait dangereux de braver, sur ce point, l'opinion publique. Le Sauveur lui-même vint au secours de sa servante bien-aimée, et lui prépara un époux selon son cœur. Le P. Zhou qui avait, après mûr examen, approuvé le projet de Luthgarde, connaissait un jeune homme désireux, lui aussi, de garder le célibat pour se donner Dieu tout entier. C'était Jean Yu, fils aîné d'Augustin. La famille de Jean, quoique noble et très-riche, était cependant d'une condition bien inférieure à celle de Luthgarde, et de

---

<sup>16</sup> 유익검 Yu Ik-geom 柳益儉.

<sup>17</sup> 이순이 Yi Sun-i 李順伊 ou bien 유희 Yu-hui (1782-1802) Lutgarde. Bienheureuse.

<sup>18</sup> 이윤하 Yi Yun-ha 李潤夏 (?-1793) Matthew.

<sup>19</sup> On ne sait pas si elle s'appelait Yu-hui ou Yu-hye.

<sup>20</sup> Il en avait probablement entendu parler par Gwon Il-sin, etc.

plus, Jean habitait à Cho-nami<sup>21</sup>, près de Jeonju, province de Jeolla, c'est-à-dire à une distance considérable de la capitale, dans une région où les grandes familles ne s'établissent guère. Toutefois le P. Zhou vint à bout d'arranger les choses pour unir ces deux cœurs sous le voile du mariage, et leur permettre de vivre en frère et sœur, selon leurs mutuels désirs. La veuve, mère de Luthgarde, donna volontiers son consentement, et le mariage fut conclu.

Grande fut la colère des membres païens de la famille, quand ils apprirent ce qui s'était passé. Ils éclatèrent en murmures, en récriminations, et réunirent leurs efforts pour faire casser un contrat si inconvenant à leurs yeux. La mère de Luthgarde tint bon contre leurs clameurs. Elle donna pour prétextes les difficultés de sa position de veuve, l'avantage pour elle d'obtenir un gendre d'une grande fortune, etc. Peu à peu l'orage se calma, le mariage eut lieu en 1797, et l'année suivante, à la neuvième lune, la jeune personne se rendit dans la famille de son mari, où ils firent tous deux le vœu de virginité. Nous entendrons tout à l'heure Luthgarde nous donner elle-même de touchants détails sur ce point et sur quelques autres, dans les lettres écrites de sa prison. Après comme avant son mariage, Luthgarde, constamment appliquée à la pratique des vertus chrétiennes, se montra respectueuse et soumise envers ses nouveaux parents, modeste, charitable et exacte à tous ses devoirs. D'une douceur et d'une complaisance admirables, elle n'eut jamais la moindre mésintelligence avec aucun des membres de cette nombreuse famille, et, selon l'expression coréenne, elle parfumait de sa présence et de son bon exemple non-seulement sa maison, mais tout le voisinage. Son mari Jean avait, lui aussi, une piété franche et ouverte, une foi solide, une charité fervente. Assidu à ses devoirs, régulier dans sa vie, méprisant toutes les vanités du siècle, il était considéré, malgré sa jeunesse, comme un homme grave et mûr. Quelle était heureuse, cette union de deux nobles cœurs dans les liens d'un chaste amour ! quelle était belle aux yeux des anges ! Mais, parce que Jean et Luthgarde étaient agréables à Dieu, il était nécessaire que la souffrance vînt les éprouver et les perfectionner.

Dès le printemps de 1801, Jean fut saisi avec son père Augustin et quelques autres personnes de la famille. On peut imaginer quel terrible coup ce fut pour le cœur de Luthgarde. Elle apprit bientôt que son mari était resté prisonnier à la ville de Jeonju, quoique les autres eussent été transférés à la capitale. Pendant tout l'été, le frère cadet de Jean, nommé aussi Jean, allait continuellement à la ville porter des vivres à son aîné, mais il ne put réussir à lui faire passer des habits. Le confesseur dut donc, au milieu des grandes chaleurs, garder les lourds vêtements d'hiver qu'il portait lors de son arrestation, et bientôt leur saleté, l'odeur qui s'en exhalait et la vermine qui s'y engendra, devinrent un véritable supplice pour un homme élevé dans le luxe et la délicatesse. Nous ignorons quelles tortures il eut à supporter. On sait seulement que pendant tout le temps de son séjour en prison, il fut jour et nuit chargé de la cangue, et qu'elle ne lui fut enlevée qu'au moment du supplice. Du reste, Jean ne se laissa pas ébranler et sut conserver sa foi intacte jusqu'à la fin.

Vers le 15 de la neuvième lune, probablement un jour ou deux avant l'exécution d'Augustin Yu et de ses compagnons. Luthgarde fut arrêtée à son tour, avec tout le reste de la famille. Peu de temps après, on relâcha trois des femmes, savoir : la mère d'Augustin, que son grand âge sans doute fit épargner ; sa fille, nouvellement mariée, qui n'était plus censée faire partie de la famille, et une de ses deux belles-sœurs, peut-être la veuve mère de Mathieu Yu. Mais la maison d'Augustin étant confisquée, elles durent la quitter et furent déposées toutes les trois, sans aucune ressource, dans une misérable cabane, près de là.

---

<sup>21</sup> 초남이 Chonami (Aujourd'hui 전북 완주군 이서면 남계리 Jeolla du Nord Wanju-gun Iseo-myeon Namgye-ri)

À peine arrivée dans la prison, Luthgarde songea à consoler sa mère, que la nouvelle de son arrestation venait de plonger dans la douleur. Elle lui écrivit, et parvint à lui faire remettre une lettre dont voici la traduction aussi littérale que possible<sup>22</sup>.

« À ma mère.

« Au milieu des émotions causées par les événements qui me sont survenus, je pense à vous, ma mère, et je désire vous faire connaître mes sentiments depuis notre séparation, il y a quatre ans. Il m'est impossible de tout rapporter, je vous adresse seulement quelques lignes. Quoique je me trouve sur le point de mourir, ne vous en affligez pas trop, et, sans résister à l'ordre miséricordieux de Dieu, veuillez vous soumettre en paix et avec calme à ses desseins. Si j'obtiens la faveur de ne pas être rejetée de lui, remerciez-le de ce bienfait. En restant dans ce monde, je n'y serais jamais qu'une fille inconstante, une enfant inutile ; mais si, par une grâce signalée, le jour de porter des fruits paraissait, d'une part ma mère pourrait se dire avoir vraiment porté une fille dans son sein, et de l'autre, tout regret serait par le fait superflu.

« À la veille de vous quitter à jamais, et ne devant plus avoir l'occasion de remplir vis-à-vis de vous les devoirs de la piété filiale, comment pourrais-je bien comprimer tout sentiment naturel ? Mais je me dis que le temps, qui passe comme l'étincelle jaillie du caillou, n'est pas de longue durée ; je me dis que moi votre enfant, je vais de ce pas ouvrir à ma mère la porte du ciel et du bonheur éternel, et donner à l'avance pour elle le prix des éternelles joies ; et cette pensée de la mort prochaine, quoique naturellement amère et difficile à supporter, se convertit de suite en douceur et devient un plaisir tout suave. Vous n'ignorez pas tout cela, il est vrai, mais en vous rappelant les paroles de votre fille aux portes de la mort, vous vous aimerez pour vous conserver vous-même, et vous pratiquerez tout de bon la vertu. En dehors de ce souhait ardent de voir l'âme de tous mes parents jouir éternellement de la vue de notre Père commun, quel autre désir pourrais-je éprouver maintenant ?... Vous, mes sœurs, comment vous trouvez-vous ? Beaucoup de paroles d'affection ne serviraient de rien ; je ne vous adresse que deux mots : Ayez un amour fervent, rien ne touche autant le cœur de Dieu ; la réalisation de tous les désirs est du reste une chose qui ne dépend pas de nous, mais de lui. — Que les esclaves soient bien à leur devoir, et par là ils deviendront membres de la famille ; de petits et inutiles enfants qu'ils étaient, ils se rendront de vrais et précieux enfants, j'ose mille fois l'espérer.

« Ne vous affligez pas trop, ma mère, et comprimez toutes vos inquiétudes. Regardez ce monde comme un songe, et, reconnaissant l'éternité pour votre patrie, soyez toujours sur vos gardes. Puis quand, après avoir en tout suivi l'ordre de Dieu, vous sortirez de ce monde, moi, vile et faible enfant, la tête ceinte de la couronne du bonheur sans fin, le cœur inondé de toutes les joies célestes, je vous prendrai par la main et vous introduirai dans l'éternelle patrie. — J'entends dire que mon frère Charles, détenu à la capitale, a courageusement confessé sa foi. Vraiment quelle grâce ! quelle protection ! comment assez en remercier Dieu ? Ma mère, je loue votre bonheur. Séparée de vous depuis quatre ans, j'ai bien souffert de ne plus pouvoir vous communiquer tous les sentiments de mon cœur ; mais cela même est un ordre de Dieu. Il nous a donnés à vous, il nous retire, tout cela est réglé par sa Providence, et s'en émouvoir trop serait pour des chrétiens une faiblesse digne de risée. Dans l'éternité,

---

<sup>22</sup> En plus du texte traduit que Dallet a copié de l'archive de Mgr Daveluy, Volume 5, il existe une copie des lettres en coréen. Il y a des endroits où le texte de Daveluy est plus complet et des endroits où la copie fournit un texte plus complet.



nous relierons les rapports de mère à fille et les rendrons entièrement parfaits ; j'ose dix mille fois l'espérer.

« Ma belle-sœur, ne vous attristez pas trop. Mon frère viendrait-il à mourir, on peut dire que vous avez vraiment rencontré un époux. Je vous félicite par avance d'être la femme d'un martyr. Dans ce monde unis par les liens du sang ou du mariage, dans l'éternité placés sur un même rang, mère, fils, frère, sœurs, époux, si nous parvenons à jouir de la joie éternelle, ne sera-ce pas bien beau ? Après ma mort, veuillez ne pas rompre les relations avec la famille de mon mari, mais faire comme quand j'y étais.

« À mon arrivée chez mon mari, j'obtins facilement ce qui était l'objet de toutes mes inquiétudes, et le souci de toutes mes journées. Je me trouvais avec lui à la neuvième heure ; à la dixième, tous deux nous fîmes serment de garder la virginité, et, pendant quatre ans, nous avons vécu comme frère et sœur. Dans cet intervalle, ayant eu quelques tentations, une dizaine de fois, peu s'en fallut que tout ne fût perdu ; mais, par les mérites du Précieux Sang, que nous invoquions ensemble, nous avons évité les embûches du démon. Je vous dis ceci dans la crainte que vous ne vous tracassiez à mon sujet.

« Veuillez recevoir ce chiffon de papier avec joie, comme si vous receviez ma personne. — Avant d'avoir encore rien fait, vous envoyer ainsi mes pensées et mon écriture, c'est bien léger de ma part, mais je désire par là dissiper les inquiétudes de ma mère, veuillez y trouver quelque consolation. — Pendant que le P. Jacques Zhou existait, il me recommanda de noter en détail les persécutions subies par toute la famille ; c'est pour cela qu'arrivée ici, j'ai envoyé quelques papiers par l'occasion de Jean ; que sont-ils devenus<sup>23</sup> ? Je vous le répète, réprimez toute espèce de chagrin et de trouble, pensez que ce monde est vain et trompeur. J'aurais mille choses à ajouter, mais je ne puis tout écrire, je m'arrête ici. Année sin-iou, le 27 de la neuvième lune (3 novembre 1801).

« Votre fille, Yu-hui. »

Augustin Yu ayant été condamné et exécuté comme rebelle, le gouvernement, ainsi qu'il est d'usage en pareil cas, donna presque immédiatement des ordres pour qu'on mît à mort ses deux fils aînés par la strangulation. Le 6 de la dixième lune, un mandarin, attaché au tribunal du *Geumbu*, était député de la capitale pour exécuter cette sentence, et le 9 de cette même lune (14 novembre), Jean Yu Jeong-seon et son frère Jean Yu Mun-cheol furent étranglés dans la prison de Jeonju.

En même temps, et probablement par la même sentence, les membres survivants de sa famille étaient condamnés à l'exil. Mathieu et Luthgarde réclamèrent : « Suivant les lois, dirent-ils, les chrétiens doivent être mis à mort ; nous demandons à être exécutés promptement. » Ce zèle fut-il indiscret ? Nous n'osons le penser. Sans doute les lois de l'Église ne permettent pas aux confesseurs de provoquer les juges ; elles portaient même autrefois des peines sévères contre ceux qui agissaient ainsi. Mais nos néophytes prisonniers ignoraient ces sages règlements, et, dans la simplicité de leur foi, ils ne suivirent que l'élan de leur cœur. L'histoire des martyrs de la primitive Église offre plusieurs exemples d'un zèle semblable, inspiré ou du moins approuvé par Dieu lui-même, et que l'Église, toujours éclairée par l'Esprit-Saint, a su discerner des écarts de l'orgueil et de la passion.

Les juges n'eurent d'abord aucun égard à ces réclamations, et nos quatre confesseurs, frustrés dans leurs espérances du martyre, prirent à regret le chemin de l'exil. Mais à peine

---

<sup>23</sup> (Dallet Note 38 : On n'a pu retrouver aucune trace de ces documents.)

avaient-ils fait quelques lieues que l'ordre vint de les ramener à la prison, pour être jugés de nouveau. Nous ignorons ce qui motiva ce nouvel ordre ; un point cependant semble hors de doute. Si la première sentence avait été rendue en vertu des dispositions légales contre les enfants des rebelles, il est évident que ce nouveau jugement ne peut avoir eu d'autre cause que leur persistance, comme chrétiens, dans la profession de la religion de Jésus-Christ, et la gloire de leur martyre reste parfaitement intacte.

Laissons Luthgarde nous raconter elle-même ces divers événements, dans une longue lettre, écrite de sa prison à ses deux sœurs, c'est-à-dire à sa propre sœur et à sa belle-sœur, femme de Charles Yi, lequel était alors en prison, à la capitale. Cette lettre est plutôt, à proprement parler, un journal de ses émotions, de ses pensées, de ses craintes, de ses souvenirs, de ses espérances ; c'est une série de fragments écrits ? la dérobée, malgré la surveillance jalouse des geôliers. La voici tout entière, d'après les copies précieusement conservées dans diverses familles chrétiennes. Jamais la foi, la chasteté, la simplicité, l'amour de Jésus-Christ, n'ont parlé un plus beau langage ; et quand on se souvient que la jeune fille qui écrit ainsi n'avait pu recevoir qu'une instruction religieuse très-limitée, qu'elle n'avait pu participer que deux ou trois fois aux sacrements, on admire d'autant plus l'action directe de l'Esprit-Saint sur cette belle âme. On sent avec bonheur que lui seul a pu créer dans ce cœur virginal des sentiments d'une aussi exquise délicatesse, et mettre sous la plume de cette jeune néophyte des paroles qui rappellent les plus touchants récits de la primitive Église.

« À mes deux sœurs.

« Je prends la plume et ne vois rien à dire. Mon pauvre frère est-il mort ou en vie ? J'avais eu indirectement de ses nouvelles, dans les premiers jours de la neuvième lune, mais depuis, ayant été prise moi-même, je suis assise enfermée sans qu'aucune nouvelle puisse me parvenir. La pensée de mon frère m'opprime et me serre le cœur. S'il a signé sa sentence, tout doit être fini maintenant, mais avant sa mort il ne peut entrer en possession du bonheur. Et cependant, quelle position pour toute la famille ! Comment ma mère et ma belle-sœur pourront-elles y résister ? Il me semble qu'il ne doit plus leur rester un seul battement de pouls. Quand je songe à cela, ce n'est qu'inquiétudes et anxiétés, et quelles paroles pourraient rendre ce que je ressens ! Comment aurez-vous supporté tous les embarras du décès ? et puis, si le dénouement n'a pas encore eu lieu, comment Charles pourra-t-il tenir dans cette prison si froide ? Qu'il soit mort ou en vie, les entrailles de ma mère ne peuvent qu'en être également desséchées !

« Pour moi, mes péchés sont si lourds, l'horizon qui m'entoure est si sombre que je ne sais comment tout rendre par écrit, et ne trouve rien à dire. Me voilà parvenue sur le terrain de la mort, et je ne sais quels termes employer, et toutefois je veux vous dire quelques mots de ce qui s'est passé, et vous faire mes adieux de ce monde pour l'éternité. Cette année, quand déjà j'avais les entrailles déchirées par suite de tant de calamités sans remède, je dus encore me voir séparée de ce qui restait de ma famille. Dès lors aucun désir de vivre ne resta dans mon cœur, et je ne pensai plus qu'à donner ma vie pour Dieu pendant que l'occasion était belle. Je pris en moi-même cette résolution, et, méditant cette grande affaire, je m'efforçais de m'y bien préparer.

« Tout à coup, au moment où on y pensait le moins, de nombreux satellites entrent et je suis prise ; c'est pendant que je m'inquiétais sur le manque d'occasion, que tout arrive au gré de mes désirs ; grâce à Dieu pour ce bienfait ! J'étais contente et joyeuse, mais en même temps préoccupée et troublée. Les satellites me pressent, des cris de douleur à faire trembler ciel et terre se font entendre autour de moi ; il faut quitter pour toujours ma mère, ma belle-mère, mes frères et sœurs, mes amis, mes voisins, ma patrie ; et la nature n'étant pas

entièrement éteinte en moi, je fais ces adieux au milieu du trouble, et les yeux baignés de larmes ; puis, me retournant, un seul désir me reste, celui d'une bonne mort.

« Je fus d'abord enfermée au lieu nommé *Siou-kap-t'ieng*<sup>24</sup> ; puis, moins d'une heure après, transférée dans une autre prison, où je rencontrai ma belle-mère, ma tante et deux de mes beaux-frères. De part et d'autre on se regarde, c'étaient des larmes et pas une parole, peu à peu la nuit se fait. C'était le 15 de la neuvième lune, sous un ciel d'automne clair et serein. La lune était dans son plein et toute brillante, et sa clarté se réfléchissait contre la fenêtre ; on pouvait voir ce que chacun de nous pensait et sentait. Tantôt couchés, tantôt assis, ce que nous demandons en silence, ce que nous désirons, c'est la grâce du martyr. Bientôt nos cœurs débordent, chacun prend la parole, et tous les cinq, comme d'une seule voix, nous nous promettons d'être martyrs pour Dieu, nous formons une résolution solide comme le fer et la pierre. Cette confiance mutuelle ayant montré que nos désirs étaient les mêmes, notre affection devient plus entière, notre intimité plus complète, et naturellement tout regret et toute idée d'affliction s'oublie. Plus on avance, plus les bienfaits et les grâces de Dieu s'accumulent ; la joie spirituelle augmente dans nos âmes, nous devenons insouciants à toutes les affaires, aucune préoccupation ne semble rester.

« Et toutefois, mes pensées et affections se reportaient sans cesse sur Jean, mon mari, enfermé dans une autre prison de la même ville. Comment aurais-je pu l'oublier un instant ? Quand j'étais encore à la maison, je lui avais écrit : « Quel bonheur si nous pouvions mourir ensemble et le même jour ! » mais l'occasion n'étant pas sûre, je tardai quelque peu à lui envoyer ce papier, et je n'avais pu encore le lui faire parvenir, quand les relations furent sévèrement interdites, et toute voie de communication coupée. Néanmoins l'objet de mes prières secrètes, mon désir, mon espérance étaient toujours que nous pussions mourir ensemble, le même jour, martyrs pour Dieu. Qui aurait pu deviner les desseins adorables du souverain Maître ? Le 9 de la dixième lune, on nous enleva mon beau-frère, appelé Jean, je ne savais dans quelle intention. « Où va-t-il donc ? demandais-je. — C'est l'ordre du mandarin, répondit le geôlier ; on va le conduire à la grande prison, et l'enfermer avec son frère. » J'étais comme coupée en deux, comme percée de mille glaives. On l'emmena. « Que la volonté de Dieu soit faite, lui dis-je, allez et soyez avec lui ; ne nous oublions pas. » Puis je lui recommandai instamment : « Dites à Jean que mon désir est de mourir avec lui, le même jour. » Par deux et trois fois je répétai cette recommandation ; puis, nous lâchant la main, je me retournai.

« Nous restions quatre, tout déconcertés, et n'ayant d'appui qu'en la protection du Seigneur. Un quart d'heure ne s'était pas écoulé que la nouvelle de leur mort nous arriva. Le coup porté aux sentiments de la nature n'eut chez moi que le second rang ; le bonheur de Jean me remplissait de joie. Je sentis toutefois quelque anxiété dans le fond de mon âme. — Ô mon Dieu, qu'est-il devenu ? me disais-je ; était-il bien préparé à une mort aussi soudaine ? Dix mille glaives semblaient me déchirer le cœur, et je ne savais où tourner mes pensées. Une heure environ se passa ainsi, et je sentis le calme renaître un peu. « Ce genre de mort même ne serait-il pas une faveur de Dieu ? Après tout, il avait bien quelques mérites ; se pourrait-il que Dieu si bon, si miséricordieux, l'eût rejeté ? » Mon cœur était moins agité, mais mes pensées se reportaient sans cesse sur lui. J'interrogeai un de nos parents qui me dit : « Soyez tranquille, à l'avance il avait bien pris sa détermination. » Enfin, une lettre arriva de la

---

<sup>24</sup> On ne sait pas exactement à quoi ce mot fait référence. Daveluy, volume 5, f. 201, écrit « Siou kap t'ieng » que Dallet copie. Les éditeurs coréens modernes des lettres suggèrent 水汲婢 수급청 Sugeupcheong, mais cela fait normalement référence aux femmes de classe inférieure qui puisent de l'eau. alors que Lutgarda veut faire référence à une pièce ou à un lieu..

maison ; elle portait : « On a trouvé dans les habits de Jean, un billet adressé à sa sœur (c'est ainsi qu'il m'appelait toujours) ; ce billet était ainsi conçu : Je vous encourage, vous exhorte et vous console ; revoyons-nous au royaume des cieux. » Alors seulement toutes mes inquiétudes furent dissipées. Au fait, quand je pense à toute sa conduite, il n'y a rien à regretter ; il avait dépouillé l'esprit du siècle, et on pouvait le dire un véritable chrétien. Son assiduité, sa ferveur, sa droiture, lui avaient acquis l'estime générale.

« Quand nous avons réalisé ensemble ce que je désirais depuis nombre d'années, il m'a découvert le fond de son cœur, et m'a dit avoir eu, lui aussi, ce même désir dès avant notre mariage. Notre union a donc été une grâce spéciale de Dieu qui approuvait la réalisation de nos projets, et c'est pourquoi tous les deux nous désirions reconnaître ce bienfait si grand, en donnant notre vie pour la foi de Jésus-Christ. Nous nous étions mutuellement promis que quand serait venu le jour où on nous remettrait en main l'administration de la maison et des biens, nous en ferions trois ou quatre parts, l'une pour les pauvres, une autre très-large pour les frères cadets, afin qu'ils pussent bien soigner nos parents, et si les jours devenaient plus heureux, nous devions nous séparer et, avec le reste, vivre chacun en particulier. Enfin nous nous étions engagés à ne jamais violer cet accord.

« L'an passé, c'était à la douzième lune, une tentation des plus violentes se fit sentir ; mon cœur tremblait, semblable à quelqu'un qui marcherait sur la glace prête à se rompre, ou sur le bord d'un abîme. Je demandai instamment, les yeux levés au ciel, la grâce de la victoire, et, par le secours de Dieu, à grand'peine, à grand'peine nous avons triomphé, et nous nous sommes conservés enfants. Notre confiance mutuelle en est devenue solide comme le fer et la pierre, notre amour et noire fidélité inébranlables comme une montagne.

« Depuis cette promesse de vivre en frère et sœur, quatre ans s'étaient écoulés, quand, cette année, il fut pris au printemps. Pendant les quatre saisons, il ne put pas une seule fois changer d'habits. Emprisonné pendant huit mois, il ne fut déchargé de sa cangue qu'au moment de mourir. — Ne viendra-t-il pas à renoncer à Dieu ? pensais-je jour et nuit avec inquiétude ; et j'espérais pour l'encourager aller le rejoindre et mourir avec lui. Qui l'aurait pu penser ? qui aurait pu savoir qu'il prendrait le devant ? C'est encore un plus grand bienfait de Dieu. Ici-bas, de quelque côté que je me tourne, je ne vois rien qui puisse désormais captiver mes affections et me préoccuper. Qu'une pensée s'élève dans mon esprit, c'est vers Dieu ; qu'un soupir s'élève dans mon cœur, c'est vers le ciel.

« Le 13 de la dixième lune, je fus par sentence du tribunal mise au rang des esclaves de préfecture, et condamnée à un exil lointain à la ville de Piek-tong. Je me présentai devant le mandarin et lui fis mille réclamations : « Nous tous qui honorons le Dieu du ciel, d'après la loi du royaume, nous devons mourir ; je veux, moi aussi, mourir pour Dieu, comme les autres personnes de ma maison. » Il me chasse aussitôt et m'ordonne de sortir. Je m'approche davantage, je m'assieds devant lui et lui dis : « Vous qui recevez un paiement du gouverneur, comment ne suivez-vous pas les ordres du roi ? » et mille autres choses, mais il ne fait pas même semblant de m'entendre et me fait jeter dehors par ses satellites. N'ayant plus aucune ressource, je me mets en route ; le long du chemin je redoublais mes instantes prières à Dieu, et nous avons fait à peine cent lis, que j'étais rappelée et arrêtée de nouveau. C'est là une faveur insigne, une grâce au-dessus de toutes les grâces. Comment pourrais-je jamais en avoir assez de reconnaissance ? Même après ma mort, veuillez encore remercier Dieu de ce bienfait<sup>25</sup>.

---

<sup>25</sup> (Dallet Note 39 : Les deux phrases suivantes manquent dans quelques exemplaires de cette lettre.)

« Nous avons passé par quatre villages, je pensais aux quatre quartiers que Jésus traversa pour aller au Calvaire, et je me disais : « Serait-ce une petite ressemblance que Dieu veut me donner avec ce divin Sauveur ? » Je revis les satellites avec une joie indicible, et comme si j'eusse rencontré mes propres parents.

« Au premier interrogatoire qui suivit, je déclarai vouloir mourir en honorant Dieu ; de suite on dépêcha vers le roi, et, la réponse arrivant, on me fit comparaître de nouveau devant le juge criminel ; ma sentence fut portée, je la signai. Le juge me fit donner la bastonnade sur les jambes, on me passa la cangue, et on me remit en prison. Mes chairs étaient tout écorchées, le sang en coulait ; à peine le temps d'un repas se fut-il écoulé, que je ne souffrais plus ; ce sont grâces sur grâces, toutes inespérées ; quatre ou cinq jours après, tout était guéri : qui l'eût pu penser ?

« Depuis ce supplice, une vingtaine de jours se sont écoulés, et je n'ai plus senti la moindre douleur. Les autres disent que je suis dans les souffrances ; l'expression est non-seulement inexacte, mais directement contraire à la vérité ; moi je dis que je suis dans la paix et le bien-être. Quel homme pourrait être, dans sa propre maison, aussi tranquille et aussi heureux que je suis ici ! Quand j'y réfléchis, j'en suis même troublée et dans la crainte ; serait-ce que Dieu ne veut pas de moi ? serait-ce que je ne pourrais supporter des tortures violentes ? J'en tremble et suis remplie de confusion. Depuis qu'on a dépêché au roi, plus de vingt jours se sont passés et pas de nouvelles ; bien plus, certains bruits rapportent qu'il y aurait chance de vie ; je n'ai d'espoir qu'en l'aide du Seigneur, qui, j'en suis sûre, ne voudra pas me rejeter entièrement. Que la réponse vienne donc bien vite, bien vite ; je n'espère que la mort. En attendant, assise et sans occupations pour me distraire, c'est à peine si je puis tromper l'œil des gardiens, et saisir à la dérobée quelques instants pour vous faire mes adieux pour l'éternité, sur une feuille, de papier que vous recevrez comme la représentation de mon propre visage, et qui, j'espère, vous portera quelque consolation. Mais il y a tant de choses à dire, et devant le taire à la hâte, je parle à tort et à travers, et sans suite. Si vous me suivez par la pensée, lisez ces lignes comme si vous me voyiez présente et sous vos yeux.

« En nous quittant, nous nous étions donné rendez-vous à l'année suivante, et de cela voilà quatre ans entiers. Qui l'eût jamais pensé, même en songe ? Mais peut-on jamais rien dire à l'avance des choses de ce monde ? Une séparation de quatre ans nous a paru difficile, que sera-ce d'une séparation sans retour ici-bas ? et combien n'aurez-vous pas le cœur affligé, à l'occasion d'une petite sœur bonne à rien ? Toutefois, ma sœur aînée ayant le cœur grand comme la mer, et étant sage et prudente, ne saura-t-elle pas bien tout supporter ? Oui, vous saurez le faire avec calme, et je dépose toutes mes inquiétudes. Malgré cela, quand je songe à vous, chère sœur, je ne puis ne pas me préoccuper d'inutiles pensées. L'amour des proches est une chose si naturelle qu'on ne peut s'en dépouiller qu'avec la vie. « Pourtant, me dis-je, si j'avais un peu de ferveur, est-ce que je me fatiguerais d'inquiétudes inutiles ? » et je me reproche toutes ces pensées. Votre cœur souffrira beaucoup à mon sujet, sans doute ; mais enfin, si j'ai le bonheur d'être martyr, y a-t-il de quoi s'attrister ? Ne vous affligez donc pas, mais félicitez-vous.

« En pensant à la douleur et à l'affliction qui vont vous accabler, ma mère et mes sœurs, je vous adresse ces derniers vœux comme mon testament. De grâce, ne les rejetez pas. Quand vous apprendrez la nouvelle de ma mort, j'ose l'espérer dix mille fois, ne vous désolez pas trop. Moi, vile et misérable fille, moi, sœur stupide et sans aucuns bons sentiments, si je puis devenir l'enfant du grand Dieu, prendre part au bonheur des justes, devenir l'amie de tous les saints du ciel, jouir d'une félicité parfaite et participer au sacré banquet, quelle gloire ne sera-ce pas ? Voudrait-on l'obtenir de soi-même que ce serait chose impossible. Qu'une fille ou une sœur devienne seulement l'objet des bonnes grâces du prince, on s'en félicite à

bon droit ; mais si une enfant devient l'objet de l'amour du grand Roi du ciel et de la terre, en quels termes ne devra-t-on pas s'en féliciter ? On se dispute pour obtenir la faveur du roi ; la recevoir sans l'avoir brigüée, n'est-ce pas un bienfait plus grand encore ?

« De tout l'univers, je suis la plus grande pécheresse. Vis-à-vis du monde, je n'ai plus le moyen d'effacer jamais le titre honteux d'esclave de la préfecture de Piek-tong : vis-à-vis de Dieu, j'ai cent fois par mes péchés renié ce divin Maître et ses bienfaits ; toutefois si, finissant bien, je venais à être martyre, en un instant tous mes péchés seront effacés, et j'entrerais dans le sein de dix mille bonheurs ; y a-t-il là de quoi s'affliger ? Entre le titre de sœur d'une esclave de préfecture et celui de sœur d'une martyre, lequel vous sourit le plus ? Et vous, ma mère, si on vous appelle mère d'une martyre, que penserez-vous de ce titre ? Si moi je parviens à être martyre, ne sera-ce pas un incomparable prodige ? Pour les autres saints, c'est chose convenable et bien méritée ; mais qu'un honneur si élevé soit accordé à une misérable créature telle que je suis, y a-t-il rien de plus capable de confondre ?

« Regardez ma mort comme une vraie vie, et ma vie comme une véritable mort. Ne vous affligez pas de ma perte, mais affligez-vous de la perte de Dieu dans le passé, et craignez de le perdre de nouveau. Gardez toute espèce de regret pour pleurer le passé, et efforcez-vous de l'effacer et de le racheter. Appuyées sur la sainte Mère et mettant votre cœur en paix, efforcez-vous de devenir le trône du Seigneur. Si vous vous soumettez paisiblement à cet ordre de Dieu, vous suivrez par là son intention qui est de vous purifier par la douleur, et lui-même vous chérira et vous consolera. Vous avez là une belle occasion d'obtenir ses grâces les plus précieuses et d'acquérir des mérites. Si, au contraire, vous affligeant inutilement, vous en veniez à offenser ce même Dieu, y aurait-il rien de plus déplorable ?

« En toutes choses donc, soumettez-vous à sa providence, et d'un cœur calme profitez de votre affliction pour satisfaire entièrement à sa justice. Livrez-vous à la pratique du bien et à l'acquisition des mérites ; quelque léger que soit un défaut, évitez-le comme un grand péché, et regrettez-le de même ; pour la pratique du bien, au contraire, quelque petit qu'il paraisse, ne négligez pas l'occasion de le faire. Appuyez-vous entièrement sur le secours de Dieu, demandez souvent la grâce d'une bonne mort ; efforcez-vous toujours de produire des actes d'amour fervent. N'auriez-vous aucun amour, aucune contrition, efforcez-vous de les faire naître ; quand on les demande instamment, Dieu les donne. Si vous vous êtes relâchées quelques instants, réveillez-vous aussitôt ; et si vous cherchez Dieu avec ardeur, peu à peu vous vous rapprocherez de lui. Si Dieu, comblant mes désirs, me fait jouir de sa présence, et que frères et sœurs, mère et filles, nous nous rencontrions tous auprès de lui, ne sera-ce pas bien beau ? Chacune devons, indulgente pour les autres, doit s'examiner sévèrement elle-même, et tendre toujours à la concorde ; par là ma mère deviendra, dans ses vieux jours, tout unie à la volonté divine, et mes sœurs deviendront des filles aimantes et soumises.

« Ma belle-sœur, si mon frère est mis à mort, ne vous affligez pas trop, sans aucun profit ; mais, d'un cœur calme, remerciez Dieu de ce bienfait. Il vous soutiendra d'en haut et vous aidera au milieu des difficultés. Appliquez-vous à la contrition, faites tous vos efforts, et employez toutes les facultés de votre âme à suivre les traces de mon frère.

« Ici, ma tante est avec son fils, le seul enfant qu'elle ait eu. Ils désirent donner leur vie pour Dieu avec nous, ils ont subi les mêmes supplices et sont aussi détenus, ils sont parfaitement résignés et calmes. Prenez modèle sur eux, et, imitant notre bonne mère la vierge Marie et tous les saints, ne mettez pas vos affections sur des choses inutiles. Ma belle-sœur et mon beau-frère sont aussi dans une position bien difficile à supporter, mais, pour avancer dans la vertu et acquérir des mérites, de telles occasions sont excellentes ; et jusqu'à présent ils ont montré une patience admirable. Mais s'il est bon de bien commencer, il est meilleur encore de bien finir ; soyez donc toujours sur vos gardes, ne perdez pas les mérites

passés. Eussiez-vous des douleurs extrêmes, acceptez-les de grand cœur ; pensez à l'ordre de Dieu, et ayez foi en la rétribution avenir. Si vous repoussez tous les mouvements trop vifs de la nature, le-i choses même douloureuses perdront ce qu'elles ont de pénible. Il me semble qu'il serait bien avantageux de tenir toujours notre cœur dans cette disposition. Toutes les vertus sont bonnes à demander, mais la foi, l'espérance et la charité sont les principales ; si elles sont réellement dans l'âme, les autres vertus suivent tout naturellement.

« Comment se trouve maintenant mon beau-frère ? Quand je pense à la position de ma sœur, j'en ai l'âme bien affligée. Quoique vous ne puissiez pas être en parfaite concorde, tâchez de suivre tout doucement ses désirs pour tout ce qui n'est pas péché, et de ne pas perdre au moins la bonne harmonie. Jean et moi, mariés depuis cinq ans et ayant vécu quatre ans ensemble, nous n'avons pas eu un seul instant de désaccord ; avec toutes les personnes de la maison je n'ai jamais eu aucun mécontentement.

« J'aurais encore mille choses à dire, mais au dehors c'est un tapage affreux et je ne puis écrire qu'à grand'peine, aussi ne le ferai-je pas séparément à ma mère. Je voudrais du moins vous écrire la dix-millième partie de ce qui s'est passé depuis quatre ans, mais chaque fois que l'on crie pour faire comparaître quelqu'un des prisonniers, il me semble toujours que c'est moi qu'on appelle, et je cesse d'écrire ; puis, recommençant, je cesse encore. Mes phrases sont sans suite et peut-être incompréhensibles, mais pensant vous faire plaisir par quelques lignes de ma main, je tâche de saisir les moments et de dire quelques mots. Par l'infinie bonté de Dieu, si, ne me rejetant pas entièrement, il m'accorde la grâce du martyr, et que mon frère aussi l'ait obtenue, vous aurez deux enfants qui vous précéderont ; se pourrait-il que nous ne vous conduisions pas à bon port ? Quoique je meure, pourrais-je oublier ma mère et mes sœurs ? Si j'obtiens l'objet de mes désirs, un jour je vous reverrai ; mais n'ayant aucun mérite, il ne faut pas parler trop haut avant d'avoir fait une bonne mort.

« Ma belle-sœur, si mon frère vient à mourir, veuillez ne pas écouter seulement la nature et vous affliger trop. Les époux ne formant plus qu'un seul être, qu'une des parties monte au ciel, il y conduira facilement l'autre ; ne soyez donc pas lâche pour le bien, n'attristez pas votre cœur inutilement pour faire de la peine à Dieu et à mon frère. Dong-wan étant le seul rejeton du sang de mon frère, il est plus précieux que tout autre ; soignez donc bien son corps et son âme, et quand il sera grand, mariez-le et tâchez de faire de lui et de sa femme de saints époux.

« Pour moi, pendant vingt ans de vie, n'ayant passé aucun jour sans faiblesses, et n'ayant de plus jamais rempli mes devoirs de fille, me voilà sur le point de partir sans laisser aucune trace de piété filiale ; ma sœur, soignez d'autant plus ma mère, et faites encore à ma place ce que j'aurais dû faire. La piété envers le corps est bonne, mais celle envers le cœur est encore meilleure. Ayant vécu, moi aussi, près de mon beau-père et de ma belle-mère, j'ai vu que ce qui les satisfait davantage, c'est d'entrer dans toutes leurs vues et sentiments. Si, étant pauvre, vous ne pouvez traiter ma mère entièrement selon vos désirs, entrez du moins dans toutes ses intentions et consolez-la bien ; réveillez souvent son intelligence obscurcie, et si par hasard elle avait quelque petit tort, ne vous contentez pas de lui adresser quelques bonnes paroles, faites-le encore d'un air gai et serein. Si elle est dans la tristesse, déguisez bien la vôtre, faites même l'enfant avec elle, et, par quelque parole agréable ou plaisante, forcez-la à se remettre. Après la mort de mon frère aîné, mes jeunes frères n'ont d'appui qu'en vous ; cumulez la charge de frère et de sœur aînée, élevez-les dans la vertu, lâchez de les établir, de conserver la famille et d'en faire de fervents chrétiens.

« Si mon frère vient à être martyr, et que moi aussi, par la grâce de Dieu, je fasse une bonne mort, j'ose espérer vous retrouver dans l'autre vie. Surtout, aidez ma mère à bien passer le reste de ses années et à obtenir la grâce d'une bonne mort, afin que mère et enfants,

frères et sœurs, époux et épouses, nous puissions nous rencontrer dans la joie ; je vous le recommande mille fois. Je sais bien que vous n'agirez pas avec insouciance, mais en pensant à mes recommandations, vous le ferez deux fois mieux. Celui qui a ses parents ne doit pas se laisser aller à la tristesse et se livrer sa propre affliction, pensez-y bien. Je ne dis pas cela par méfiance de votre bonne volonté, mais parce que je sais que vous êtes trop portée à vous abandonner au chagrin.

« Pour Jean, ou l'appelle mon époux et moi je l'appelle mon fidèle ami : s'il a pu parvenir au royaume du ciel, je pense qu'il ne m'oubliera pas. Ici-bas, il avait tant d'égards et de bonté pour moi ; habitant au séjour du bonheur, mes cris, du milieu des craintes et de la douleur, ne pourront sortir de son oreille, et il n'oubliera pas nos promesses ; non, notre amitié ne saurait être rompue. Oh ! quand donc, sortant de cette prison, pourrai-je rencontrer notre grand Roi et Père commun, la reine du ciel, mes parents bien-aimés et mon fidèle ami Jean, pour jouir avec eux de la joie ! Mais n'étant que péché et n'ayant aucun mérite, j'ose bien espérer, il est vrai ; mais mes désirs pourront-ils être comblés de sitôt ?

« Ici, il y a bien des personnes plongées dans l'affliction, comment tout exprimer ? Ma belle-sœur élevée dans l'abondance et l'opulence, après avoir perdu ses parents, ses frères et tous ses biens, a été obligée encore de quitter la grande maison ; elle s'est retirée dans une cabane en ruines avec une de ses tantes, et sa grand-mère accablée de vieillesse. Mariée récemment, elle n'avait pas encore été conduite à la maison de son mari, et on dit que son beau-père ne veut plus la recevoir, à cause des malheurs de sa famille. Quelle déplorable position ! quels termes pourraient la dépeindre ! Mes beaux-frères, âgés de neuf, six et trois ans, sont tous trois envoyés séparément en exil dans les îles Heuk-san-to, Sin-tsi-to et Ketsiei ; comment supporter un si affreux spectacle ? Ma belle-mère, ma tante et Mathieu, le cousin germain de mon mari, n'ont avec moi qu'un cœur et une pensée, Ils ont été, eux aussi, mis à la question, et ont eu à subir de cruelles tortures. Ils sont emprisonnés ici ; j'espère que tous finiront bien.

« Ma sœur aînée, parmi cinq frères et sœurs que nous sommes, me chérit entre tous d'une affection toute particulière, par la raison peut-être, dit-elle, qu'elle m'a portée et élevée dans ses bras. Certes il en est bien de même de ma part, et je lui ai voué une bien vive affection, mais raison de plus pour ne pas vous affliger de ma mort. Si, par la grâce de Dieu, j'ai le bonheur de parvenir au royaume du ciel, quand, après avoir assidûment acquis des mérites, vous ferez une bonne mort, je veux moi-même vous y attirer et vous conduire par la main. Ayant pris la plume pour vous faire des adieux éternels, je ne voudrais rien omettre de ce que j'ai à dire, et toutefois, ne pouvant écrire tout ce que je pense, je suis obligée d'abréger. J'espère vivement que vous pratiquerez le bien et recueillerez des mérites ; conservez votre corps en bonne santé et votre âme toute pure, afin de pouvoir monter au ciel, afin que nous jouissions ensemble des joies éternelles. Après ma mort, je le demanderai instamment et sans cesse. Mais si par hasard mes vœux n'étaient pas comblés, si j'étais condamnée à vivre, ah ! ce serait une chose terrible ! Mais non ; j'ai confiance en mon doux sauveur Jésus-Christ.

« Après mon arrestation, craignant que mon procès ne fût de suite terminé, j'ai adressé quelques lignes à ma mère ; lisez-les, et après avoir aussi pris lecture de cette lettre-ci, veuillez l'envoyer aux autres membres de la famille, pour qu'en les lisant, ils se figurent encore une fois me voir moi-même. Voilà une bien longue lettre et bien des paroles. N'ayant moi-même aucune vertu, j'ai eu l'audace d'exhorter les autres ; vraiment ne suis-je pas comme ces bonshommes de bois placés sur le bord des chemins, qui enseignent la route, sans faire jamais eux-mêmes un seul pas ? Toutefois, comme il est dit que les paroles d'un



mourant sont droites, peut-être les miennes ne seront-elles pas trop fautives ; lisez-les avec indulgence.

« Yu-hui. »

Nous ne trouvons pas la date de cette lettre, mais, d'après les faits qui y sont mentionnés, elle a dû être écrite à la onzième lune de cette année *sin-yu*.

Luthgarde et les autres confesseurs, rappelés en prison, lorsqu'ils étaient déjà sur le chemin de l'exil, eurent à subir de nouveaux interrogatoires, dont les détails ne nous ont pas été conservés. On rapporte seulement qu'après leur condamnation à mort, on leur brisa les doigts des pieds sans qu'ils en ressentissent aucune douleur.

Arriva enfin le jour du triomphe. Pendant le trajet de la prison au lieu du supplice, Mathieu prêchait au peuple avec beaucoup de ferveur ; Luthgarde de son côté ranimait et exhortait ses deux compagnes, sa belle-mère surtout, que le souvenir de ses trois petits enfants exilés plongeait dans le trouble et la désolation. Notre vierge héroïque sut lui rendre la confiance en Dieu, lui redonner du courage, détacher son cœur des affections terrestres, et tourner ses pensées vers le ciel dont les portes allaient s'ouvrir. Le bourreau voulut les dépouiller, suivant l'usage ; mais Luthgarde le repoussa par quelques paroles pleines de pudeur et de dignité, puis elle ôta elle-même son vêtement de dessus, ne permit pas qu'on lui liât les mains, et, la première, présenta avec calme sa tête à la hache. Les trois autres eurent aussi la tête tranchée. C'était le 28 de la douzième lune (31 janvier 1802). Luthgarde avait alors vingt ans ; Mathieu était âgé de quinze à dix-huit ans, il n'avait pas encore été marié ; la femme et la belle-sœur d'Augustin pouvaient avoir de trente-cinq à quarante ans. Les trois jeunes enfants, exilés séparément dans des îles éloignées, y moururent sans laisser d'autre postérité qu'une fille qui, dit-on, vivait encore il y a quelques années. La ruine de cette famille fut donc complète, et il n'y a pas à s'étonner si aujourd'hui il n'en reste pas un seul membre chrétien.

Chapitre 4. Martyre d'Alexandre Hwang. — Sa lettre à l'évêque de Péking. — Lettre du roi de Corée à l'empereur de Chine, et réponse de l'empereur.

Le 29 de la neuvième lune, onze jours après l'exécution d'Augustin Yu et de ses compagnons, Alexandre Hwang Sa-yeong<sup>1</sup>, que nous avons eu souvent déjà l'occasion de citer, était arrêté sur le territoire de Jecheon, et amené prisonnier à la capitale.

Alexandre Hwang, malgré sa jeunesse, passait alors, et avec raison, pour l'un des chefs les plus influents de la chrétienté de Corée. Sa naissance aussi bien que son mérite personnel, ses rares talents aussi bien que ses vertus, lui avaient acquis la considération générale. Il appartenait à une des grandes familles du parti Nam-in, distinguée dans le pays par sa noblesse et par les hautes fonctions que plusieurs de ses membres avaient souvent remplies. Doué des plus belles qualités du corps et de l'esprit, il se fit dès l'enfance remarquer entre tous ses compagnons par ses rapides progrès dans les lettres et les sciences. À l'âge de dix-sept ans, il fut couronné aux examens publics et obtint le grade de licencié (*jinsa*). Le roi, ayant entendu parler de ses talents extraordinaires, se le fit présenter, l'entretint quelque temps, le traita avec une bienveillance remarquable, jusqu'à lui serrer le poignet en signe d'amitié, et lui dit en le quittant : « Lorsque vous aurez vingt ans, revenez promptement me voir, je veux à tout prix vous avoir à mon service. »

C'était là une insigne faveur, dans ce pays surtout où les rois ne voient aucune société, n'ont de rapports qu'avec leur famille, et avec les ministres pour les affaires de l'État, et ne se permettent jamais aucune de ces familiarités, même dignes et réservées, que nos usages comportent. Aussi Alexandre dut-il toujours depuis porter un cordon de soie autour du poignet, pour signifier qu'il n'était plus permis au commun des hommes de toucher inconsidérément cette main honorée de l'attouchement de la main royale.

Tout lui présageait donc un brillant avenir, lorsqu'il fut marié à la fille d'un des Jeong de Majae, cette famille célèbre dont nous avons raconté l'histoire, et entendit pour la première fois parler de la religion chrétienne. Il l'embrassa aussitôt avec ardeur, ne voulut plus connaître d'autre science que celle du saint, répudia le siècle et ses plaisirs dangereux, et, comprenant qu'il devait communiquer aux autres la lumière que lui-même avait reçue, devint un catéchiste zélé.

Ses parents et amis païens l'accablèrent de reproches et de mauvais traitements, sans pouvoir ébranler sa constance. Animé qu'il était d'une ambition plus haute, la faveur et les promesses du roi ne lui faisaient plus aucune impression. Quand celui-ci apprit la conversion d'Alexandre, il en fut affligé, mais ne l'inquiéta nullement, tant il avait d'estime pour ses rares qualités ; peut-être même fut-il touché de voir dans un jeune homme ce mépris héroïque des grandeurs de la terre. Alexandre avait une âme digne de servir un plus grand maître. Admis à la réception des sacrements, il ne mit plus de bornes à sa ferveur, et travailla de tout son pouvoir à seconder le prêtre dans l'exercice de son ministère, et dans toutes sortes d'autres bonnes œuvres.

En 1798 et 1799, il vint demeurer à la capitale, dans le quartier nommé Aeogae. Là, il s'occupait à enseigner les lettres à quelques jeunes gens chrétiens, et à transcrire des livres de piété. Il logea souvent chez lui le P. Zhou, soit pour le cacher, soit pour faire recevoir les sacrements à d'autres fidèles. Dénoncé nommément dès les premiers jours de la persécution, il se rappela le conseil du Sauveur : « Lorsque l'on vous persécutera dans une ville, fuyez dans

---

<sup>1</sup> 황사영 Hwang Sa-yeong 黃嗣永 (1775-1801). Alexis (Daveluy et Dallet se trompent en écrivant Alexandre).

une autre, » et prit ses mesures en conséquence. Pour ne pas être reconnu, il coupa tout d'abord sa longue et belle barbe, ornement viril assez rare en Corée, et dont naturellement les possesseurs sont très-jaloux ; il revêtit des habits de deuil, dont la forme est parfaitement propre à déguiser les personnes, puis, comprenant l'insuffisance de ces précautions, quitta la capitale, vers le 15 de la deuxième lune.

Il séjourna quelque temps dans le district de Yecheon, province de Gyeongsang, puis sur les limites de la province de Gangwon, et enfin finit par se fixer dans une fabrique de poteries, au village de Baeron, district de Jecheon. Tous les ouvriers étaient chrétiens. On prépara pour le recevoir une espèce de chambre souterraine, dont les avenues étaient couvertes par tous les grands vases de terre que l'on fabriquait dans l'établissement. Les chrétiens du village eux-mêmes ignorèrent longtemps sa présence ; le maître de maison était seul du secret, avec sa femme et la mère de Grégoire Han, qui venait souvent le voir.

Alexandre avait près de lui deux hommes de confiance : Pierre Kim Han-bin 金漢彬 et Thomas Hwang Sim 黃沁, lesquels allaient sans cesse de côté et d'autre s'enquérir des nouvelles, le tenaient au courant de la marche de la persécution, et lui rapportaient les principaux événements qui intéressaient la chrétienté.

Pierre Kim, natif du district de Hongju, dans le Naepo, avait été, pendant son séjour à la capitale, enrôlé comme soldat, d'où le nom de Kim Po-siou, sous lequel il est quelquefois désigné. À la huitième<sup>2</sup> lune, il tomba une première fois entre les mains des satellites, mais réussit à s'évader.

Thomas Hwang était du village de Yong-mari<sup>3</sup>, district de Deoksan, dans le Naepo. Descendu d'une famille honnête, et marié à la sœur de François Yi Bo-hyeon<sup>4</sup>, martyr en 1799, Thomas paraît s'être consacré entièrement au service du prêtre. Il fit plusieurs fois le voyage de Péking, et s'acquitta toujours avec prudence et fidélité des diverses commissions dont il fut chargé par le P. Zhou.

C'est dans sa retraite de Baeron qu'Alexandre Hwang composa une longue lettre adressée à l'évêque de Péking. Ce document, précieux à tous égards, a été heureusement conservé<sup>5</sup>. Alexandre y raconte d'abord, dans tous ses détails, l'histoire des premiers martyrs de cette persécution. Ses informations sont généralement exactes. Sur un certain nombre de points cependant, il avoue lui-même n'avoir pas eu des renseignements suffisants ; et plusieurs fois, en rédigeant cette histoire, nous avons dû, après examen et comparaison d'autres documents, rejeter des faits qu'il avait avancés trop légèrement sur un simple ouï-dire. Dans la seconde partie de sa lettre, il expose le triste état de la chrétienté, et fait un éloquent appel à l'évêque, pour qu'il prenne leur sort en pitié, et s'efforce de faire sortir

---

<sup>2</sup> Cela s'est produit au cours du 6ème mois lunaire, plutôt que du 8ème.

<sup>3</sup> Plus correctement connu sous le nom de Yongdu-ri 龍頭里.

<sup>4</sup> 이보현 Yi Bo-hyeon 李步玄 (1773-1800) François. Bienheureux.

<sup>5</sup> Dallet pense à la traduction partielle faite par Mgr Daveluy trouvée dans le volume 579 des archives IRFA. La version originale de la Lettre de Hwang avait été conservée à l'*Uigeumbu* 義禁府, l'agence de justice pénale. Pendant les réformes Gabo (1894-5), le gouvernement a jeté les anciens documents lors du déménagement d'anciens bureaux vers de nouveaux. Tous les matériaux devaient être incinérés, y compris la lettre de Hwang. Avant l'incinération, un bureaucrate a trouvé la lettre et l'a remise à son ami catholique Yi Geon-yeong. Mutel obtint la version originale de Yi en 1894, une traduction de sa part fut publiée en 1925, puis la lettre originale en soie fut envoyée à Rome. La lettre, écrite en caractères chinois, donnait pour la première fois les caractères chinois pour les noms complets de nombreux personnages principaux des débuts de l'histoire de l'Église.

l'Église coréenne de ses ruines. Nous en citons ici un long fragment, qui fera connaître la position physique et morale des chrétiens, vers la fin de la persécution.

« Le prêtre ayant été dénoncé par un traître, dès son entrée dans le pays, et le feu roi ayant connu sa présence, il fallait sans cesse être sur ses gardes, et prendre les plus grandes précautions. De là, beaucoup ne purent prendre part aux sacrements, et parmi ceux qui les reçurent, la moitié étaient des femmes. Parmi les chrétiens de la province et le peuple de la capitale, un grand nombre, quoique très-fervents, n'y furent pas admis. Tous avaient supporté de grandes souffrances, et espéré bien des années dans le secret ; mais depuis qu'ils ont vu le prêtre devenu la proie des méchants, et sa tête publiquement exposée, toutes les souffrances et tous les efforts de dix années se trouvent en un instant devenus inutiles. Corps et âmes, tout est sur le penchant de la ruine ; pendant la vie et au moment de la mort, les voilà sans aucun soutien ; aussi leur cœur faiblit, leurs idées sont toutes bouleversées, et ils ne savent plus que devenir. Nous leur disons bien, pour les consoler, que le prêtre étant venu dans le seul but de sauver les âmes, désirait sans doute se répandre partout et les sauver toutes, mais que de grands empêchements s'étant rencontrés, il a dû comprimer son affection pour eux, et ne pas la laisser se produire au dehors ; que maintenant qu'il a été martyrisé et se trouve près de Dieu, sa protection devra avoir plus de force que lorsqu'il était sur la terre ; que nous devons avoir pleine confiance en Dieu, espérer plus que par le passé dans sa miséricorde infinie, et ne pas nous laisser aller à des tentations de désespoir. Quelques-uns nous croient, d'autres sont dans le doute ; les uns sont rebutés, les autres semblent un peu consolés ; jamais en aucun temps se trouva-t-il une aussi terrible position ?

« En Europe, les anciennes persécutions ont bien pu être plus violentes que celle de Corée, mais les prêtres s'y étant succédé sans interruption, la religion n'a pas pu être anéantie, et les âmes ont toujours trouvé leur salut. Ici, en Corée, la situation est toute différente, et nous ne pouvons avoir le même espoir. Que de faibles agneaux perdent leur berger, il reste des moyens de les nourrir et de les élever ; qu'un enfant à la mamelle perde sa mère, il y a encore espoir de le voir survivre ; pour nous, nous avons beau y réfléchir, vraiment aucun espoir de vie ne nous reste. Nés dans un pays reculé, et heureusement devenus les enfants de Dieu, nous avons la ferme pensée de consacrer toutes nos forces à faire glorifier son saint nom, nous voulions essayer par là de payer du moins la dix-millième partie de ses bienfaits ; qui aurait pu penser qu'à mi-route nous tomberions dans un aussi triste état ?

« Nous avons bien entendu dire que le sang versé des martyrs est une semence de chrétiens, mais notre royaume a malheureusement pour voisin, à l'est, le Japon qui, par ses cruelles exécutions, a anéanti la religion, et les projets de notre gouvernement sont de le prendre pour modèle. Comment ne serions-nous pas dans l'alarme ? Il est vrai qu'en Corée, les hommes étant naturellement faibles, et la législation moins rigide, on ne voudra pas y aller aussi violemment qu'au Japon ; mais aujourd'hui, parmi nous, il ne reste pour ainsi dire plus aucun homme capable et ferme. Les ignorants, les gens de basse condition, les femmes et les enfants peuvent bien y être encore au nombre de plusieurs milliers, mais personne pour les diriger, personne pour les instruire, comment pourraient-ils se conserver longtemps ? N'y eût-il plus de persécution, qu'avant dix ans, la chrétienté sera d'elle-même réduite à néant<sup>6</sup>.

---

<sup>6</sup> (Dallet Note 40 : Le gouvernement coréen comprenait parfaitement la vérité de ces considérations ; aussi, comme le fait remarquer Alexandre dans un autre endroit de cette lettre, chercha-t-il toujours à mettre à mort les chrétiens de haute classe, les hommes qui s'étaient livrés à l'étude des lettres ou de la philosophie, tous ceux, en un mot, qui auraient pu diriger les affaires en l'absence du prêtre. Quant aux ignorants et aux gens du peuple, au

Quelle douleur ! Mais tant que nous serons en vie, comment pourrions-nous voir ainsi la ruine complète de la Religion ?

« Ayant échappé aux malheurs de cette année, nous en sommes encore tout émus et tremblants, et tout en rendant grâces à Dieu pour le bienfait qui nous a conservé la vie, nous sommes attristés de n'avoir pas, comme nos frères, été jugés dignes du martyre. Au moins, pendant ce reste de notre existence, nous désirons vraiment supporter toutes les peines et braver toutes les difficultés pour servir la cause de Dieu, mais non-seulement nos expédients sont à bout, nos ressources aussi sont épuisées. Faut-il donc que notre désolation nous accompagne dans la tombe ! Au milieu de tous ces malheurs, qui aura pitié de nous ? qui nous consolera ? Nous voudrions bien aller déposer nos pleurs et nos demandes aux pieds de votre bonté, mais empêchés par la distance, nous ne pouvons faire que des vœux et rien de plus. Quelle tristesse ! quelle angoisse ! que deviendrons-nous ?

« Quand nous apprîmes que le prêtre s'était livré, outre le saisissement et la douleur causés par un aussi triste événement, nous avons conçu encore un sujet de crainte. Lorsqu'on connaîtra à Péking tout ce qui vient de se passer, ne sera-ce pas une cause d'abandon pour notre Église ? S'il en était ainsi, aucune espérance ne resterait pour la religion en Corée. C'est ce danger imminent, et non point notre péril personnel, qui fait jour et nuit le sujet de nos craintes et inquiétudes. Si, par bonheur, on ne fait pas de perquisitions ultérieures, nous autres étant encore en vie, et Jean<sup>7</sup> aussi ayant été conservé, comme vous resterez sans doute chargé de la Corée, nous ferons tous nos efforts pour rétablir les relations avec vous, et par là avoir part aux bienfaits de Dieu ; daignez donc écouter nos paroles et y réfléchir profondément.

« La Corée est le plus pauvre des royaumes du monde, et les chrétiens y sont les plus pauvres de tous. Parmi eux, c'est à peine aujourd'hui si l'on peut compter dix familles qui n'aient pas à souffrir de la faim et du froid. En 1794, quand on reçut le prêtre, on ne put rien préparer à l'avance. Ce ne fut qu'après son arrivée qu'on disposa à la hâte les choses les plus nécessaires, et encore d'une manière bien mesquine et bien incomplète. Cela provient en partie sans doute de notre inhabileté et ignorance des affaires, mais la cause en fut aussi dans notre pauvreté ; nos forces ne purent y suffire. Plus tard le nombre des chrétiens ayant augmenté, on fut moins à la gêne, toutefois nous ne pûmes arranger les choses convenablement.

« Après la persécution de cette année, tous sont entièrement ruinés. Ceux-là même qui ont voulu par l'apostasie éviter la mort, sont sortis des prisons nus et spoliés, ne conservant que le souffle de la vie. Notre pauvreté est donc plus grande encore qu'en 1794, et eussions-nous même quelque bon expédient, nous ne pourrions le mettre à exécution. Malgré tous les désastres de la chrétienté, si nous avons quelques ressources, il semble que nous pourrions maintenant essayer quelque chose. Voici pourquoi. Depuis 1795, il y avait deux causes continuelles de persécution : l'une, que le feu roi, soupçonnant et craignant le prêtre, voulait absolument le trouver ; l'autre était la haine qui poussait les No-ron à anéantir les Nam-in. Or, d'un côté, le prêtre ayant été saisi, et, de l'autre côté, les Nam-in, poursuivis par les No-ron, ayant vu périr tous leurs hommes les plus remarquables, on peut désormais espérer un peu de calme. Il est vrai que la loi sur les cinq maisons solidaires l'une de l'autre dure encore, mais elle n'est exécutée que dans les quartiers où se trouvaient les chrétiens ; dans les autres endroits, elle n'existe que de nom, tout y est tranquille, et on peut aller s'y établir.

---

contraire, la tactique était de les laisser de côté, autant que possible, ou bien, si on les arrêtait, de les traiter en général avec beaucoup moins de rigueur.)

<sup>7</sup> (Dallet Note 41 : Probablement Jean Choe.)

« Pour ce qui concerne les routes, dans les provinces de Gyeonggi, Chungcheong et Jeolla où il y avait beaucoup de chrétiens, et dans celles de Gyeongsang et Gangwon où les chrétiens fugitifs se sont retirés depuis quelques années, les voyageurs sont, à chaque instant, soumis à des perquisitions. Mais dans les provinces de Hwanghae et Pyongan, où il n'y avait pas de chrétiens avant la persécution, et où depuis nul n'a cherché refuge, on ne parle de rien, et les soupçons ne sont pas éveillés. À Pien-men même, sur la frontière de la Chine, quoiqu'on exerce encore maintenant une assez rigoureuse surveillance, dans un ou deux ans, tout sera passé, et on pourra risquer quelque tentative. Nous devons aussi changer notre manière d'agir. Jusqu'ici on s'était surtout efforcé de répandre la religion parmi les païens, et de la rendre libre ; maintenant que c'est devenu impossible, il faut tâcher de la conserver par la prudence. Il faut s'appliquer à raffermir tous ceux qui pratiquaient le christianisme, à bien instruire ceux qui ne faisaient que commencer, et quant aux autres, prier Dieu en secret pour leur conversion, et attendre en silence. Par là, on pourra se conserver sans inquiétude.

« En 1795, les chrétiens, joyeux de l'arrivée du prêtre et se félicitant de leur bonheur, n'ont pas su craindre et n'ont pas pris de précautions suffisantes. Mais maintenant, instruits par l'expérience et se servant du passé comme d'un miroir, ils prendront toutes les précautions convenables, et il n'y a pas de raison pour que la persécution s'élève de nouveau. Nous ne pouvons attendre la mort sans rien faire, mais rien ne se peut qu'avec des ressources. Il est difficile de croire que l'existence et la ruine de la religion dans un royaume, la vie et la mort des âmes, dépendent du Mammon d'iniquité, et cependant faute de ressources, la chrétienté de Corée va être anéantie, et les âmes sont condamnées à la mort.

« C'est pourquoi nous osons vous en prier, et nous espérons que vous voudrez bien implorer des secours dans tous les royaumes de l'Europe pour nous, quoique nous ne soyons que de misérables pécheurs, afin de soutenir notre Église persécutée, et de nous procurer le moyen de sauver nos âmes. De notre côté, nous nous disposerons, formerons nos plans, et après avoir tout préparé sûrement, nous vous demanderons le bienfait d'une seconde vie ; de grâce, ayez pitié de nous. Nous savons qu'il y a une sorte d'imprudence à faire une pareille demande. Néanmoins, considérant que sans votre secours, nous sommes condamnés à une mort éternelle, nous osons maintenant ouvrir la bouche, et si, après avoir demandé, nous n'obtenons rien, nous n'emporterons pas du moins dans la tombe le regret de n'avoir rien essayé. Isolés et sans aucun appui comme nous sommes, nous vous en conjurons avec instance, daignez, à l'exemple du Dieu tout bon et tout miséricordieux, penser à des enfants pauvres, misérables et faibles, et ranimer nos espérances en comblant nos vœux. Quel plus grand bien pour l'Église ? quel plus grand bien pour nous, que de nous ouvrir le chemin d'une seconde vie ?

« De notre côté, nous tâcherons d'y répondre ; mais il ne s'agit pas de choses réalisables en quelques jours ou en quelques mois. Rien ne peut se faire en moins de deux ou trois ans. L'entrée d'un prêtre en Corée rencontre deux grandes difficultés, les cheveux et le langage<sup>8</sup>. Les cheveux peuvent croître assez facilement, mais le langage ne se change pas aussi vite. Si le prêtre pouvait bien parler, la plus grande difficulté disparaîtrait. Dans notre humble pensée, il serait bon d'envoyer à l'avance un Coréen à Péking, pour enseigner la langue coréenne aux prêtres que vous auriez désignés. Si vous le permettiez, nous conviendrions secrètement d'un signe et nous nous disposerions pour le passage, soit de

---

<sup>8</sup> (Dallet Note 42 : On sait que les Chinois se rasent la tête, excepté le sommet, et portent la queue. Mais les Coréens n'ont jamais voulu admettre cette réforme, introduite par les empereurs tartares Mandchoux. Ils conservent tous leurs cheveux et les nouent sur la tête, comme le pratiquaient, il y a quelques années, les insurgés de Chine, pour se distinguer des impériaux.)

l'hiver, soit du printemps, selon qu'il vous serait plus commode. Il serait aussi très-avantageux qu'un chrétien Chinois fervent et fidèle vînt s'établir secrètement à Pien-men. Il ouvrirait une auberge pour défrayer les voyageurs, et nos communications en deviendraient beaucoup plus faciles. »

Vient ensuite l'exposition détaillée de divers plans qu'Alexandre, dans sa cachette solitaire, avait imaginés pour faire obtenir la liberté de la religion à ses frères persécutés. Le premier eût été de faire écrire par le Pape à l'Empereur de Chine, pour lui donner ordre de laisser les chrétiens en paix, et de recevoir les missionnaires. La foi naïve du néophyte ne pouvait s'imaginer qu'un potentat, quel qu'il fût, même païen, osât refuser d'écouter la voix du souverain Pontife, vicaire de Dieu sur la terre. La liberté de la religion une fois accordée en Chine, elle devait tout naturellement, par contre-coup, l'être aussi en Corée ; et si le gouvernement coréen faisait des difficultés, il serait facile à l'Empereur chinois de l'y contraindre par la force des armes. Enfin, dans le cas où ce plan eût rencontré des obstacles insurmontables, Alexandre proposait à l'évêque de Péking de faire appel aux nations chrétiennes de l'Europe, de les supplier d'envoyer une armée de soixante ou soixante-dix mille hommes pour conquérir la Corée, et s'il était impossible de réunir tant de troupes, d'essayer au moins avec sept ou huit mille, chiffre qui, dans son opinion, eût été suffisant à la rigueur. La lettre se termine ainsi :

« Pour nous, les jours sont comme des années. Nous voudrions faire quelque chose, mais cela nous est actuellement impossible ; nous ne pouvons qu'espérer. Nous désirons ardemment que vous ayez pitié de nous, et veniez à notre aide sans retard. Après la violente persécution de cette année, peu de chrétiens ont échappé, et tous doivent se tenir cachés, et laisser croire qu'ils sont entièrement anéantis. C'est le seul moyen de conserver ici les restes de la chrétienté. Les uns se sont faits marchands ambulants, les autres, forcés d'émigrer, se trouvent sur les routes ; nous demandons dispense des jeûnes et abstinences pour tous ceux qui sont en voyage.

« An de Jésus-Christ 1801, 29 octobre, le lendemain de la fête des apôtres saint Simon et saint Jude, nous pécheurs Thomas et autres, vous saluons de nouveau en envoyant ces détails. »

Cette lettre était écrite sur une pièce de soie, avec de l'encre sympathique, qu'on ne pouvait lire sans connaître le secret<sup>9</sup>. Thomas Hwang Sim<sup>10</sup> voulut s'adjoindre, pour la porter à Péking, un chrétien de la province de Pyongan, nommé Ok Cheon-hui<sup>11</sup>, qui avait, lui aussi, fait le voyage de Chine plusieurs fois pour les lettres et commissions du P. Zhou. Il y avait encore été pendant l'hiver de 1800 à 1801, et ayant appris, à son retour, que la persécution venait d'éclater avec violence, était retourné de suite à Pien-men, sur la frontière chinoise, pour tâcher d'informer les chrétiens de Chine du véritable état des choses.

Thomas réussit à trouver Ok Cheon-hui, l'amena à Alexandre pour se concerter avec lui, et tous deux promirent de partir à la fin de l'année, avec l'ambassade annuelle, pour remettre la lettre entre les mains de l'évêque de Péking. Mais la Providence en avait décidé

---

<sup>9</sup> Ceci est faux.

<sup>10</sup> 황심 Hwang Sim 黃沁 (1756-1801) Thomas.

<sup>11</sup> 옥천희 Ok Cheon-hui 玉千禧 Jean.

autrement, et la lettre ne devait pas arriver à sa destination. Elle était datée du 27 octobre ; le 2 novembre, Thomas Hwang fut arrêté.

Effrayé outre mesure de se voir en prison, s'imaginant que, lui saisi, aucun chrétien ne pouvait échapper, espérant peut-être, par des aveux, faire cesser la persécution, il découvrit le lieu où Alexandre était caché. Nombre de chrétiens prétendent qu'il avait reçu d'Alexandre lui-même l'ordre de le dénoncer, si les choses en venaient à l'extrémité. Les satellites arrivés en toute hâte à Baeron, ne pouvaient trouver celui qu'ils cherchaient ; enfin le bruit sourd que rendaient les grands vases de terre, quand on marcha sur la cave, attira leurs soupçons et il fut rencontré. Alexandre les vit arrivera lui sans s'effrayer. Il ordonna de ne pas toucher la main que le roi avait jadis serrée, et où se trouvait le cordon signe de la faveur royale, et cet ordre fut respecté. On le conduisit, chargé de fers, à la capitale, et la fameuse lettre fut trouvée sur lui<sup>12</sup>, roulée dans ses vêtements. Nous ignorons comment les juges purent en prendre lecture. Une tradition rapporte qu'un chrétien, menacé de mort, s'offrit à en donner la clef, ce qui fut accepté ; mais ce fait est loin d'être prouvé. Quoi qu'il en soit, la lettre fut lue, et jeta l'épouvante à la cour. Le complot d'appeler les Européens dans le pays, au secours des chrétiens, était évident ; on en avait en main la preuve authentique, il en fallait dix fois moins, avec un gouvernement aussi soupçonneux et aussi jaloux des étrangers que le gouvernement coréen, pour faire traiter les prisonniers en criminels d'État.

En même temps, et probablement sur les indications fournies par Thomas Hwang, les deux autres associés d'Alexandre, Ok Cheon-hui et Pierre Kim Han-bin<sup>13</sup> furent saisis et jetés dans la même prison. On leur adjoignit bientôt un cinquième chrétien, de la classe des interprètes, nommé Hyeon Gye-heum<sup>14</sup>, ou Hyeon Sa-su, le père du catéchiste Charles Hyeon<sup>15</sup>, décapité pour la foi en 1846.

Hyeon Gye-heum s'était d'abord réfugié en province, mais toute sa parenté s'étant trouvée compromise, et exposée à de continuelles vexations à cause de sa fuite, on lui écrivit de se livrer, ce qu'il fit. On l'accusait de s'être rendu à bord d'un navire européen qui, en 1799<sup>16</sup>, avait, pendant quelques jours, mouillé en rade de Dongnae, et d'avoir rapporté qu'un seul navire comme celui-là pourrait facilement détruire plus de cent navires de guerre coréens ; ce qui, aux yeux des juges, prouvait manifestement sa participation au complot. Il fut donc à tort ou à raison impliqué dans le procès d'Alexandre. Tous ces accusés eurent des tortures extraordinaires à supporter, et tous le firent en héros. La pensée de renier leur foi ne leur vint pas un seul instant, et ils furent bientôt condamnés.

Voici le texte officiel<sup>17</sup> de la sentence de Thomas Hwang, celles de ses compagnons sont analogues.

« Le 24<sup>18</sup> de la dixième lune, tribunal du *Geumbu*.

« Le coupable Hwang Sim, être vil et méprisable, perdu dans la mauvaise religion, a parcouru la capitale et les provinces, a consacré toutes ses forces et s'est beaucoup remué pour la secte impie et ignoble. Ayant été secrètement dans un pays étranger, il a reçu un nom

<sup>12</sup> La lettre a plutôt été retrouvée lors de l'arrestation de Thomas Hwang.

<sup>13</sup> 김한빈 Kim Han-bin 金漢彬 (1764-1801) Pierre.

<sup>14</sup> 현계흠 Hyeon Gye-heum 玄啓欽 (1763-1801) Florus. Bienheureux.

<sup>15</sup> 현석문 Hyeon Seok-mun 玄錫文 (1797-1846) Charles. Saint.

<sup>16</sup> En fait en 1797.

<sup>17</sup> Archive Daveluy Volume 5 f. 262.

<sup>18</sup> En fait le 23.



dans l'Église des Européens. Il a fait divers voyages pour Zhou Wen-mo (le P. Zhou), et a transmis ses lettres. Dans tout ce que les adeptes de la mauvaise religion ont tramé, il n'est rien qu'il n'ait su à l'avance. Il s'est lié à la vie, à la mort, avec Sa-yeong (Alexandre Hwang), puis ayant appris que celui-ci, pour se dérober à la justice, était allé à Jecheon, il est allé à dessein l'y trouver ; ils ont partagé le même oreiller, et, pendant la nuit, il a lu de ses yeux son affreuse lettre, qui, par son atrocité, n'a rien d'égal sous le ciel dans les temps anciens ou modernes. La plume se refuse à en écrire les horreurs, car jamais rien de semblable n'a été vu ni entendu. Il a comploté impudemment avec lui, et s'est engagé à envoyer cette lettre aux étrangers, pour faire venir les grands vaisseaux, et mettre le royaume en péril. Mais ses noirs desseins ont été découverts. C'est un rebelle, un scélérat. Qu'il soit conduit dehors de la porte de l'Ouest ; qu'il soit coupé en six, et décapité. »

Le 24 de la dixième lune (29 novembre), Thomas, qui avait signé la lettre, fut décapité et coupé en six morceaux, selon la sentence. Pierre Kim Han-bin<sup>19</sup>, l'accompagna au supplice, mais fut seulement décapité. Thomas avait alors quarante-cinq ans, et Pierre trente-huit ans. Le 5 de la onzième lune (10 décembre) vint le tour de leurs trois compagnons. Alexandre Hwang condamné comme auteur de la lettre, monstre dénaturé, coupable de lèse-majesté divine et humaine, fut décapité et coupé en six. Les deux autres eurent simplement la tête tranchée, comme les criminels ordinaires. Alexandre n'était âgé que de vingt-sept ans ; Ok Cheon-hui avait environ trente-cinq ans, et Hyeon Gye-heum trente-neuf. En même temps la maison et les biens d'Alexandre furent confisqués, sa mère exilée à l'île Geoje, sa femme à Jeju (Quelpaert) et son fils Gyeong-heon à l'île Juja-do, où il vivait encore, il y a quelques années.

Quelques jours plus tard on fit le procès à deux chrétiens de Baeron, qui, pour avoir caché dans leur maison Alexandre Hwang, avaient été saisis et emprisonnés avec lui. L'un fut condamné à l'exil, sans doute après apostasie ; l'autre, nommé Kim Gwi-dong<sup>20</sup>, montra plus de courage. Né dans le district du Naepo, il avait, afin de pratiquer librement sa religion, quitté ses biens, sa famille, son pays, et s'était retiré à Baeron, où il gagnait sa vie en fabriquant des poteries. Après de longues tortures, le juge lui promit sa liberté s'il voulait apostasier ; mais il s'y refusa constamment, et déclara vouloir mourir avec les autres chrétiens. Il fut, dit-on, envoyé à la ville de Hongju, son propre district, où il eut la tête tranchée, le 30 de la douzième lune (2 février 1802).

Ainsi se termina cette affaire, malheureusement trop célèbre, et dont les suites ont été si fâcheuses. Que les projets enfantés par l'imagination exaltée d'Alexandre Hwang fussent chimériques, surtout à cette époque, c'est évident. Qu'ils fussent imprudents, dangereux, nous le reconnaissons volontiers. Que les passions politiques, les irritations du Nam-in vaincu contre les No-ron vainqueurs aient été pour quelque chose dans cet appel à l'intervention étrangère, c'est probable. Mais qu'au fond, ses intentions fussent droites, qu'il eût principalement en vue la délivrance des chrétiens, le triomphe de l'Évangile sur le paganisme, de Dieu sur l'enfer, cela nous semble hors de doute.

Du reste, qu'on le juge comme on voudra, la lettre où il expose ses plans, est un fait personnel à lui et aux trois compagnons de sa retraite. Aucun des chrétiens d'alors ne l'a connue, ni n'a pu la connaître, puisque les dates prouvent qu'elle était à peine rédigée, quand

<sup>19</sup> 김한빈 Kim Han-bin 金漢彬 (1764-1801) Pierrer.

<sup>20</sup> 김귀동 Kim Gui-dong 金貴同 (?~1802).

ses auteurs furent saisis. Le gouvernement coréen prétendit voir dans ce document la preuve manifeste d'une conspiration générale des chrétiens. Il fit publier partout qu'ils avaient déjà ramassé l'argent nécessaire, et enrôlé un grand nombre de soldats. Mais les faits démentent ces accusations. Les faibles sommes recueillies par les chrétiens n'étaient nullement destinées à seconder l'invasion étrangère, puisqu'elles suffisaient à peine pour faire face aux dépenses du prêtre et de ses employés, puisque, dans sa lettre même, Alexandre constate, à plusieurs reprises, la pauvreté et le dénuement de ses coreligionnaires. L'inculpation d'avoir levé des troupes est encore plus ridicule, puisque Alexandre, caché dans son souterrain, n'avait pu avoir ni le temps, ni les moyens déformer même une bande de dix personnes. Or, c'est dans sa retraite, au temps même où il rédigea sa lettre, qu'il songea à implorer l'appui des Européens, et la preuve en est que, jamais auparavant, aucun chrétien n'avait entendu parler d'une intervention à main armée. Ils y pensaient si peu, qu'à l'époque du procès, et jusque dans ces derniers temps, ils étaient unanimes à ne voir dansées imputations qu'une calomnie odieuse, inventée par les juges. Les missionnaires européens eux-mêmes n'ont pu savoir ce qu'il en était, qu'après avoir obtenu, à grand'peine, une copie authentique de la lettre.

Quoi qu'il en soit, l'effet produit fut déplorable. Aux deux causes de persécution jusque-là existantes, et que nous avons expliquées plus haut, savoir : la haine instinctive des païens contre le christianisme et les rancunes acharnées des partis politiques, vint dès lors s'enjoindre une troisième, aussi puissante que les autres : le sentiment de l'indépendance nationale. On a toujours affecté depuis de regarder les chrétiens comme les ennemis naturels du pays et de la dynastie. Cette opinion, habilement entretenue par les ennemis de la religion, a été le prétexte, sinon la cause, de persécutions et de vexations sans nombre ; et malheureusement, de nos jours, diverses interventions avortées n'ont servi qu'à confirmer les craintes jalouses du gouvernement, et à faire couler, plus abondants que jamais, les flots de sang chrétien.

Pendant que le tribunal suprême instruisait le procès d'Alexandre Hwang et de ses compagnons, arriva l'époque du départ de l'ambassade annuelle pour Péking. Les événements qui venaient d'avoir lieu étaient trop considérables, les exécutions de grands personnages avaient été trop nombreuses, pour qu'il fût possible de les passer entièrement sous silence. Il fallait aussi mentionner et excuser la sentence de mort portée et exécutée contre un sujet chinois, à l'insu de l'Empereur. Les artifices et les mensonges habituels de la diplomatie vinrent en aide à la régente, pour donner aux faits la couleur voulue. Voici le texte<sup>21</sup> de la lettre écrite au nom du jeune roi, et datée de la sixième année de Jiaqing<sup>22</sup>, le 20 de la dixième lune (25 novembre 1801)<sup>23</sup>.

---

<sup>21</sup> Ici Dallet transcrit Archives IRFA Vol. 577 ff. 137-145 (-151), une traduction française, avec des notes explicatives que Dallet reproduit, de la lettre du roi faite (probablement) par un prêtre français à Pékin, et de la réponse de l'empereur, avec une lettre d'accompagnement en latin envoyé par l'évêque de Pékin à Giambattista Marchini, Procureur de Propaganda Fide à Macao de 1786 à 1823. La lettre explique que les textes chinois étaient publiés 'in gazeta Pekinensi.' Les noms personnels coréens sont identifiés entre parenthèses pour éviter de surcharger les notes de bas de page.

<sup>22</sup> 嘉慶 Jiaqing (empereur chinois) régna 1796-1820.

<sup>23</sup> (Dallet Note 43 : Cette lettre ayant été écrite en chinois, les noms propres de personnes ou de lieux s'y trouvent avec la prononciation chinoise, très-différente de la prononciation coréenne, à ce point que plusieurs noms sont tout à fait méconnaissables. Nous avons mis entre parenthèses la prononciation coréenne pour les plus importants.) N.B. Dans cette édition, nous n'avons pas conservé l'orthographe chinoise trouvée dans Dallet. La traduction qu'il cite a été réalisée par un prêtre français ne connaissant que les prononciations chinoises, mais en tant que texte coréen, les prononciations coréennes doivent être utilisées pour les noms coréens. Il est vrai que les autorités coréennes ont parfois exprimé leur hostilité en déformant délibérément les noms des chrétiens.

« Le roi de Joseon (朝鮮, Corée) expose respectueusement à Sa Majesté Impériale, l'origine et la fin des troubles, que le petit royaume<sup>24</sup> a eu le malheur d'éprouver de la part d'une secte de brigands, dont il a fait justice en les mettant à mort.

« Sa Majesté Impériale sait que depuis le jour où les débris de l'armée des Shang-Yin<sup>25</sup> ont passé à l'Orient, le petit royaume s'est toujours distingué par son exactitude à remplir tout ce que prescrivent les rites, la justice et la loyauté, et en général par sa fidélité aux devoirs. C'est une justice que lui a toujours rendue la cour du Milieu (la cour de Chine). Ce royaume, qui a toujours conservé la pureté de ses mœurs, n'estime rien tant que la doctrine des Iou (la doctrine des lettrés). Tous les livres autres que ceux de Tchou-cha<sup>26</sup>, Ming<sup>27</sup> or Lo<sup>28</sup>[46] n'ont jamais été admis par les lettrés et les mandarins de ce royaume ; à plus forte raison, n'ont-ils jamais eu cours parmi eux. Il n'est pas jusqu'aux femmes et aux enfants des carrefours et des chaumières, qui ne soient familiers avec les cinq devoirs fondamentaux et les trois grands câbles, appuis de la société<sup>29</sup>, et qui n'en fassent la règle ordinaire de leur conduite. Toute autre doctrine est étrangère au petit royaume et l'erreur n'y a jamais pénétré.

« Mais depuis environ une dizaine d'années, il a paru une secte de monstres, de barbares et d'infâmes, qui s'affichent pour les sectateurs d'une doctrine, qu'ils disent apportée d'Europe, qui blasphème contre le ciel, n'affectent que du mépris pour les sages, se révoltent contre leur prince, étouffent tout sentiment de piété filiale, abolissent les sacrifices des ancêtres, et brûlent leurs tablettes ; qui, prêchant un paradis et un enfer, fascinent et entraînent à leur suite le peuple ignorant et imbécile ; qui, par le moyen d'un baptême, effacent les atrocités de leur secte ; qui recèlent des livres de corruption, et avec des sortilèges semblables à ceux des Fou-tchan<sup>30</sup> (bonzes, sectateurs de Fo), rassemblant des femmes de toutes parts, vivent comme les brutes et les oiseaux de basse-cour. Les uns se disent pères spirituels (prêtres), d'autres se donnent pour dévoués à la religion (chrétiens). Ils changent leurs noms pour se donner des titres et des surnoms à l'exemple des brigands Pe-

---

<sup>24</sup> (Dallet Note 44 : « Petit royaume » signifie ici « mon royaume, » la politesse voulant qu'un inférieur appelle petit tout ce qui le regarde, lorsqu'il parle à son supérieur.)

<sup>25</sup> (Dallet Note 45 : Gija, que les historiens chinois et coréens regardent comme le fondateur ou le législateur de la Corée, avait été exilé par son neveu l'empereur (紂王 le roir Zhou, dernier roi de la Dynastie Shang 商朝 / Yin 殷代), le Néron de la Chine, qui ne voyait en cet oncle sage qu'un censeur de ses crimes. Mais Ou-ouang (武王 le roi Wu) ayant délivré l'empire de son tyran et mis fin à la dynastie des Shang, rappela Gija de l'exil, l'établit roi de Corée, où le nouveau souverain se rendit, l'an 1122 avant Jésus-Christ, avec le reste des troupes qui avaient servi la dynastie des Shang-Yin. C'est à ce trait d'histoire que fait ici allusion le roi de Corée.)

<sup>26</sup> 朱熹 Zhixi (1130-1200), inspirateur principale du Neo-Confucianisme.

<sup>27</sup> 孟子 Mengzi Mencius (372-289 B.C.)

<sup>28</sup> 老子 Lao-Tze, fondateur du Taoism philosophique. (Dallet Note 46 : Les livres de Tchou-cha, de Ming, de Lo, signifient la doctrine de Confucius. Tchou-cha est l'endroit où enseigne ce philosophe ; Ming et Lo sont la paire de deux commentateurs célèbres de sa doctrine, Tchong-tse et Tcheou-tse, sous la dynastie des Sung..) Dallet semble confus ici.

<sup>29</sup> (Dallet Note 47 : Les cinq devoirs fondamentaux sont ceux : 1° du prince et des sujets ; 2° du père et des enfants ; 3° de l'aîné et des cadets ; 4° du mari et de la femme ; 5° des vieillards et des jeunes gens. — Les trois grands câbles sont : l'autorité du prince, celle du père et celle du mari.)

<sup>30</sup> 符讖 *Fuchen* in Chinese (*Bucham* in Korean), are in fact magical fortune-telling methods.

ling et Houang-kin<sup>31</sup>. Ils s'adonnent à la divination, répandent en forcenés l'erreur et le trouble depuis la capitale jusqu'aux provinces Chungcheong et Jeolla. Leur doctrine se communique avec la rapidité du feu, leurs sectateurs se multiplient d'une manière effrayante.

« Défunt Jeongjo-dae-wang (le roi précédent, 正祖), ayant pris une connaissance exacte de tous ces désordres, et prévoyant les suites, donna les ordres les plus sévères, et prit les mesures les plus efficaces pour arrêter le cours du mal. En l'année *sin-hae* de Qianlong (1791), (Paul) Yun Ji-jeong et (Jaques) Gwon Sang-yeon, avec d'autres, ayant supprimé les sacrifices et détruit tous les objets qui y étaient destinés, furent tous punis de mort. Tout jeune encore, je reçus l'inauguration pour lui succéder<sup>32</sup>. Ces brigands corrompus, étouffant tout sentiment d'égards et de bienséance, se dirent que l'instant était favorable. Dès lors, entre eux une correspondance plus active et plus suivie, une union plus étroite ; bientôt c'est un torrent qui déborde, un incendie qui ravage tout. Leurs complices croissent tous les jours en nombre de la même manière qu'un bourgeon, qui, sortant d'un arbre, en donne lui-même plusieurs autres, lesquels, produisant de la même manière, en très-peu de temps se multiplient à l'infini.

« À la troisième lune de cette année, on a intercepté à Hanseong (漢城, Seoul), ville du premier ordre, les lettres de ces brigands corrupteurs, de même que les livres de leur doctrine perverse : c'est d'après ces pièces qu'on a entamé leur procès.

« Alors j'assemblai, pour délibérer sur cette affaire, les grands de Uijeong daeshin 議政大臣 Uijeongbu, Conseil des ministres), les mandarins du Uigeumbu (義禁府), du Saheonbu (司憲府), du Saganwon (司諫院), le *Geumbu* et les autres tribunaux. On commença par l'examen des livres. Il conste qu'ils ont été composés par (Augustin) Jeong Yak-jong (丁若鍾) ; or, selon la déposition de celui-ci, (Pierre) Yi Seung-hun (李承薰), de retour d'une ambassade à la suite de son père Yi Dong-wook (李東郁), avait rapporté des livres qui renfermaient une doctrine d'Europe ; il avait reçu ces livres des Européens de Péking, avec lesquels il s'était lié pendant son séjour en cette capitale. Il communiqua d'abord ces livres à Yi Byeok (李蘖), ensuite à Yun Ji-chung (尹持忠), son frère (?), à Jeong Yak-jong (丁若鍾), Jeong Yak-yong (丁若鏞), Yi Ga-hwan (李家煥) et autres. Ils étudiaient ces livres, les discutaient ensemble et en faisaient la règle de leur conduite. Par suite, ils renoncent à leurs propres parents pour se faire une secte et des disciples, pensant par ce moyen changer les mœurs de ce royaume ; mais les lois étant très-strictes et sévères, leur dépit s'exhale en murmures, ils maudissent, blasphèment, résistent en face, ne méditent rien moins qu'une révolte. Il y a déjà du temps que Yi Byeok est mort, mais les dépositions de Jeong Yak-jeon (丁若銓), Jeong Yak-yong, Yi Ga-hwan, Jeong Yak-jong, Yi Seung-hun, s'accordent toutes parfaitement.

---

<sup>31</sup> (Dallet Note 48 : Houang-kin est le nom d'une secte de révoltés qui parut sous la dynastie des Han ; Pe-ling, le nom d'une société secrète qui a troublé la Chine jusque dans les derniers temps.) Les 黃巾 Huangjin sont les Turbans Jaunes; 白蓮 Bailian sont les Lotus Blancs.

<sup>32</sup> (Dallet Note 49 : Dans l'original, il n'y a pas : Je reçus, etc. Le roi, comme inférieur, ne parle de lui-même qu'à la troisième personne : Celui qui régit, etc.)

« Cependant Yi Ga-hwan étant fort habile dans la littérature et les arts libéraux<sup>33</sup>, avait obtenu un mandarinat du second ordre ; aussi ces sectaires le prenaient-ils pour leur appui et lui étaient-ils soumis en tout. Il mit en langage vulgaire les livres corrupteurs qu'avait apportés Yi Seung-hun, et était à la tête de tous pour les répandre au loin. Jeong Yak-jong avait pour principaux complices Hong Nak-min (洪樂敏), Kim Geon-sun (金建淳), Choe Chang-hyeon (崔昌顯), Yi Hui-yeong (李喜英), Hong Pil-ju (洪弼周), Choe pil-gong (崔必恭) et autres. Toutes leurs dépositions sont claires et s'accordent. Outre ces hommes de lettres et de grande famille, quelques centaines et plus d'un rang inférieur, parmi les marchands et le simple peuple, s'étaient réunis au parti. Tous se plient et se replient, s'entrelacent ensemble comme le serpent, et se nouent comme une corde. D'un autre côté, les femmes séduites et entraînées dans le parti, ont à leur tête (Colombe) Gang Wan-suk (姜完淑), mère de (Philip) Hong Pil-ju (洪弼周).

« Déjà auparavant Yi In (李愬), prince de la famille royale, avait été coupable de trahison et de révolte. Le roi défunt, par affection et bienveillance pour un membre de sa propre famille, ne put se résoudre à le faire mourir ; il fut relégué dans une île. Cependant la famille de Yi In et tous ses gens s'accordaient secrètement avec Gang Wan-suk, pour répandre cette perverse doctrine, et ils ourdissaient ensemble la trame de leurs criminels projets. En ce même temps, Yi In s'échappa de l'île à la faveur de la nuit. Quand l'affaire fut sur le point d'éclater, l'année ping-chen de Kien-Iong (Jiaqing 1776), Hong Nak-im (洪樂任), sujet allié à la famille royale et neveu de Hong In-han (洪麟漢), coupable de trahison, révolte et brigandage, s'accorda avec Hong Gye-neung (洪啓能) et autres pour amener une rébellion, mais le roi défunt ne voyant en eux que des parents égarés, dissimula pour leur faire grâce. Cependant, Hong Nak-im n'en devint que plus acharné à poursuivre ses projets criminels ; il se lia plus étroitement que jamais avec Yi Ga-hwan (李家煥), et tous deux avaient le même but. Yun Haeng-im (尹行恁), ministre d'État, favorisait de tout son pouvoir les crimes de Hong Nak-im, faisait traîner les procès en longueur et, en opposition formelle aux lois du royaume, s'efforçait de tout troubler et de faire prendre le change à la multitude. Il paraît bien que ces brigands corrupteurs, ayant étouffé tout sentiment naturel, voulaient s'élever ouvertement contre l'État. Déjà depuis longtemps se préparait, en secret, le ferment terrible qui devait produire l'explosion ; se contentant à l'extérieur de faire parade de leur doctrine perverse, ils recelaient intérieurement leurs désastreux desseins, se parant de belles règles de conduite, qui n'étaient que des moyens d'exciter le trouble ; or Yi In était leur merveille et leur trésor.

« Ce fut bien longtemps après que cette secte obtint et reçut d'un commun accord Zhou Wen-mo, (周文謨 le P. Jacques Zhou), qu'ils qualifiaient du titre de père spirituel. La maison de Gang Wan-sun lui servait comme de caverne pour se cacher. Interrogé sur son nom et sa demeure, il ne répondait que par des équivoques et des tergiversations, s'enveloppant de mille formes différentes pour cacher ses crimes. Quoiqu'il fût frappé à plusieurs reprises, rien ne put vaincre son obstination à tergiverser. Or, ce Zhou Wen-mo était à la tête de tous leurs

---

<sup>33</sup> (Dallet Note 50 : Les six arts libéraux des Chinois sont : la civilité, la musique, le calcul, tirer de l'arc, écrire en beaux caractères et conduire un char avec adresse, surtout dans les combats.)

plans, le centre de leur correspondance ; ils se ralliaient tous autour de lui et auraient voulu mourir tous ensemble pour lui seul. On tremble encore à la pensée du danger qu'a couru le royaume, placé ainsi à deux doigts de sa perte, et n'ayant plus qu'un souffle de vie.

« Il n'y avait pas de temps à perdre pour remédier au mal et en extirper la racine. Yi In, Hong Nak-im, Yun Haeng-im ont eu la permission de s'étrangler eux-mêmes<sup>34</sup> ; Zhou Wen-mo a eu la tête tranchée, avec Jeong Yak-jong, Yi Seung-hun, Hong Nak-min, etc... Yi Ga-hwan est mort sous les coups de bâton, Jeong Yak-jeon, Jeong Yak-yong et autres, ont été punis à raison de la part qu'ils avaient prise aux crimes.

« Quant à la trame des complots et des intrigues ourdies par ces brigands, un des leurs, appelé Hwang Hwang Sa-yeong, en tenait le fil. Prévoyant l'orage, il s'était dérobé par la fuite à la poursuite des mandarins. Ce n'est qu'à la neuvième lune qu'il fut pris et interrogé pour la première fois. Or, selon ses dépositions, après que Yi Seung-hun eut rapporté la doctrine d'Europe, ces brigands continuèrent à correspondre avec les Européens de Péking. Kim Yu-san (金有山), Hwang Sim (黃沁), Ok Jeon-hui (玉千禧) etc, s'acquittaient de cette commission à chaque ambassade qui allait à Péking. Ils en tiraient des plans de corruption et des moyens relatifs à leurs fins.

« Celui qu'ils nomment Zhou Wen-mo, ayant pris le costume d'un homme du commun, eut un rendez-vous sur les frontières, et après avoir marché jour et nuit, il entra furtivement dans ce royaume au printemps de l'année *eul-myo* (1795). Il y resta plusieurs années caché, en qualité de maître et de chef de parti. Zhou Wen-mo est de Suzhou, ville du premier ordre dans la province de Jiangnan. On saisit une de ses lettres écrite sur la soie, que Hwang Sim and Ok Cheon-hui étaient convenus de porter secrètement aux Européens en la cousant dans leurs habits ; mais elle fut prise avant leur départ. Hwang Sim, qui en était chargé, se disait lui-même To-mo<sup>35</sup>. Cette lettre contenait deux projets atroces proposés aux Européens pour renverser le petit royaume. Le premier consistait à écrire à tous les royaumes de la grande Europe, pour leur proposer de venir par mer, avec quelques centaines de vaisseaux, portant cinquante à soixante mille hommes, de gros canons et d'autres armes terribles, pour conquérir et détruire le petit royaume.

« Le second projet était d'introduire sur les frontières un homme de leur religion, qui s'y établirait sous prétexte de commerce, ferait passer les lettres, et serait une voie sûre pour communiquer les plans et les résultats des délibérations du parti. Les dépositions de Kim Yu-san, Hwang Sim, Ok Cheon-hui et d'autres, s'accordent sur ces deux articles. De plus, selon les dépositions de Yu Han Geom, Yun Ji-hyeon, et autres membres de cette secte perverse, il existait un complot pour inviter une flotte européenne. C'était un parti pris irrévocablement ; Yi Ga-hwan et autres étaient chargés des frais nécessaires pour amener la révolte en secret. C'est aussi ce que dépose Hwang Sa-yeong. Hélas ! les royaumes d'Europe n'ont avec le petit royaume aucun rapport de haine ou de bienveillance. Si l'on consulte la raison et le cours ordinaire des choses, est-il possible qu'ils aient le cœur de venir à travers les mers, de dix mille lieues de distance, pour renverser le petit royaume ?

« Ainsi cette détermination vient sans doute uniquement de ce que les brigands, au désespoir de se trouver sans ressource, réduits à chercher du secours au bout du monde, ont conçu le dessein d'inviter au delà des mers des armées européennes, se proposant de leur

---

<sup>34</sup> (Dallet Note 51 : C'est l'usage de ce pays pour les criminels de très-haut rang. Communément le bourreau suit la corde qu'on leur envoie, et assiste à l'exécution.)

<sup>35</sup> (Dallet Note 52 : To-mo était son nom de baptême Thomas, prononcé à la chinoise. Par hasard ces deux caractères : *To, mo*, signifient : beaucoup de vues, de nombreux projets.)

ouvrir eux-mêmes les portes et de leur livrer le royaume. Moi, mes mandarins, mon peuple, saisis de crainte, tout tremblants, l'indignation dans le cœur, en fûmes pénétrés jusque dans les os, et je fis aussitôt décapiter Hwang Sim; Kim Yu-san; Ok Cheon-hui; Hwang Sa-yeong; Yu Han-geom.

« Toutefois, considérant que le petit royaume, pays méprisable, situé à un coin de la mer, comblé des bienfaits de Sa Majesté, lui offre chaque année le tribut d'usage, comme s'il était dans l'intérieur même de l'empire ; considérant que, quand il survient quelque grande affaire dans un royaume quelconque, on doit aussitôt faire partir des serviteurs pour la communiquer fidèlement à Sa Majesté Impériale ; considérant que le royaume vient d'être purgé de ces brigands qui l'ont précipité sur le bord de sa ruine, qu'il a échappé à cet épouvantable danger, et jouit maintenant de la paix et de la tranquillité ; considérant, de plus, comment le génie de Sa Majesté pénètre tout, embrasse tout, je présente à Sa Majesté Impériale les détails de cette affaire.

« Quoique tous ces brigands aient été exterminés, il peut se faire que d'autres tentent de relever cette secte abattue. On ne peut donc s'empêcher de prendre des précautions pour l'avenir, de crainte qu'ils ne se cachent et qu'ils ne se déroberent aux recherches des mandarins. Si quelques-uns de ces brigands corrupteurs passaient furtivement par la porte des frontières. Sa Majesté Impériale est suppliée d'ordonner aux mandarins de s'en saisir et de les rendre. En m'accordant cette grâce, la Majesté Impériale qui, par elle-même, imprime la crainte et le respect, sera employée à consolider la paix et la tranquillité parmi les vassaux de l'empire. Plein de confiance en la très-grande bienveillance de Sa Majesté, dont je me regarde comme le petit enfant, je prends la liberté de la molester par ces détails. Cette supplique de renvoyer les transfuges, importune et contraire au respect dû à l'Empereur, dont elle offense la Majesté, a été commandée par un excès de crainte et de saisissement.

« Quant à Zhou Wen-mo, pendant le cours de son procès, il ne parut rien qui pût le faire reconnaître pour étranger. Ses habits, son langage, tout son extérieur n'annonçaient rien qui pût le faire distinguer des hommes de ce pays-ci. Aussi ne vit-on en lui qu'un chef de corrupteurs, et c'est comme tel qu'il fut jugé et exécuté.

« Quant aux dépositions de Hwang Sa-yeong, elles ne sont pas absolument certaines, peut-être aura-t-on manqué de la pénétration et de la sagacité nécessaires pour distinguer le vrai du faux. Mais que les paroles de l'homme du royaume supérieur (du missionnaire qui était chinois) soient vraies ou fausses, de même que les dépositions de tous ces brigands, il n'est pas moins certain que, selon les règles de la prudence, vu les raisons que le petit royaume a de craindre, je ne pouvais m'exposer à laisser ces brigands impunis, comme aussi, en qualité de prince vassal de l'empire, je ne pouvais me dispenser d'en informer l'Empereur.

« Quoique tout ce verbiage semble annoncer l'importunité et le manque de respect, c'est la droiture et la franchise même. Tourné vers le nord, je tiens mes yeux fixés sur le ciel enveloppé de nuages, qui, j'espère, sera favorable à ce qui est en bas<sup>36</sup>.

« Telle est l'origine et la fin des malheureux troubles qui ont eu lieu dans le petit royaume à l'occasion d'une secte de brigands corrupteurs qui ont été punis de mort.

« J'envoie, comme il est de règle, un de mes grands mandarins, appelé Jo Yun-dae (曹允大), qui a la charge du Panjungchu busa (判中樞府事). Le second se nomme Seo Mi-su

---

<sup>36</sup> (Dallet Note 53 : Tourné vers le nord, signifie : prosterner devant le trône impérial, parce que le trône faisant face au midi, le sujet, en parlant à l'empereur, regarde vers le nord. Le Ciel signifie la Majesté Impériale; l'empereur se dit lui-même fils du Ciel. Ces nuages font allusion à la sévérité du souverain, dont les bienfaits, au contraire, sont une douce pluie, etc.)

(徐美修) ; il a la charge du Ijopanseo (吏曹判書, Ministère de l'Intérieur). Ils se rendront à la capitale mère, portant ces dépêches qu'ils feront passer à l'honorable tribunal, le priant de les communiquer à l'Empereur.

« Adressé au tribunal des Rites, la sixième année de 嘉慶 Jiaqing, le 20<sup>37</sup> de la dixième lune. »

À cette lettre, l'Empereur fit la réponse suivante :

« Le Tribunal des Rites a représenté que l'ambassadeur de la Corée appelé Tsao-younta, et autres mandarins de l'ambassade, étant venus à Péking apporter le tribut, étaient chargés d'un placet, dont ce même tribunal a tiré une copie, qui m'a été présentée.

« Il appert de cet écrit que le roi qui a été établi par moi pour gouverner à titre de vassal de l'empire, étant encore fort jeune, des mauvais sujets de ce royaume ont voulu profiter de cette occasion, et ont tenté d'exciter des troubles. Le roi s'étant aussitôt mis à la tête de ses mandarins, s'est défait des chefs, a éteint l'incendie et rétabli la paix. À peine cette affaire est terminée, qu'il était ici pour m'en rendre compte, m'en exposer l'origine, la fin et la manière dont elle a été traitée. Tout cela est dans l'ordre. Mais quant à ce qu'il dit de Kim Yu-san, Hwang Sim, Ok Cheon-hui et autres, qu'à chaque ambassade ils communiquaient secrètement avec les Européens, dont ils tiraient des moyens de corruption, cela est faux. Les Européens ont été placés dans la capitale mère, parce que communément ils entendent le calcul et qu'on les applique à compter le temps et observer le ciel : ils ont leur emploi au tribunal des Mathématiques ; il ne leur est pas permis de communiquer avec les étrangers. Ces mêmes Européens traversant les mers pour se rendre à Péking, savent tous se soumettre à l'ordre public et obéir aux lois. Depuis plus de cent ans qu'ils sont ici, ils n'ont jamais prêché furtivement la religion, et jamais personne n'a été séduit par eux.

« Quant à ce que dit ce roi que les mauvais sujets de son royaume, venant ici à chaque ambassade, en tiraient la religion qu'ils prêchaient : c'est une calomnie, sans ombre de doute. Ces mauvais sujets ayant tiré d'ailleurs des livres et une doctrine de corruption, l'auront répandue par toute sorte de menées et d'intrigues ; et après avoir été découverts, ils ont inventé cette calomnie pour éviter de dire la vraie origine de leur secte. Eh ! certes, il n'y a rien qui mérite qu'on y ajoute foi. Le roi doit user de sévérité, pour imprimer à ses mandarins et à son peuple l'attachement et le respect qu'ils doivent avoir pour la véritable doctrine. L'erreur n'ayant alors aucune prise parmi eux, il étouffera ainsi jusqu'au germe de corruption.

« Quant à ce qu'il ajoute que, peut-être, le royaume n'étant pas totalement purgé de ces mauvais sujets, il est à craindre qu'ils ne passent furtivement aux frontières, en cela il pense bien. Aussi les grands mandarins des frontières ont ordre de s'accorder entre eux, pour les rechercher sévèrement. Si on rencontre de ces brigands, qu'ils soient saisis et rendus à leur roi pour être jugés.

« C'est ainsi que je donne un témoignage éclatant de ma clémence et de ma protection.

« Cet édit sera remis au tribunal des Rites, pour être communiqué audit roi. »

Ces deux pièces diplomatiques sont très-curieuses, et nous donnent une juste idée des gouvernements et des nations de l'extrême Orient. On y voit dans tout son jour ce caractère

---

<sup>37</sup> La date devrait être le 27.



indélébile des peuples asiatiques, la servilité craintive, l'artificieuse fourberie du plus faible, aussi bien que l'insolence du plus fort et son dédain superbe de la vérité. Il n'y a que le gouvernement chinois dans le monde, pour nier aussi effrontément des faits avérés et connus de tous ; pour oser prétendre qu'il n'y avait pas de chrétiens dans l'empire, alors même qu'il les persécutait dans toutes ses provinces, au vu et su de ses centaines de millions de sujets.

Nous avons été étonné de ne pas trouver dans la réponse de l'Empereur un seul mot sur l'exécution du P. Zhou, sujet chinois, que d'après la loi on aurait dû renvoyer à Péking. Sans aucun doute, le gouvernement coréen, avant de rendre cette lettre publique, en aura retranché divers passages. Les chrétiens ont toujours été convaincus que l'Empereur donna, à ce propos, une verte semonce au roi de Corée, et qu'il y ajouta des paroles menaçantes. La régente et ses ministres, frappés de terreur, envoyèrent à la hâte à Péking une somme d'argent très-considérable qui, naturellement, apaisa le courroux de Sa Majesté Impériale. Nous n'osons pas répondre de l'authenticité de ces faits, mais rien ne peut être plus vraisemblable. La Chine n'eût pas été la Chine, si l'Empereur eût perdu une si belle occasion de rançonner son vassal.

Chapitre 5. Proclamation royale au sujet de la religion chrétienne. — Dernières exécutions. — Résumé.

À l'occasion des procès moitié politiques, moitié religieux, d'Augustin Yu et d'Alexandre Hwang, les ennemis de la religion et du parti Nam-in, peu satisfaits que plusieurs personnages importants eussent été seulement exilés, et que les familles des martyrs n'eussent pas été entièrement anéanties, résolurent de faire une nouvelle tentative.

Ils présentèrent donc une requête à la régente, demandant que l'on appelât de nouveau en jugement tous ces exilés, que l'on poursuivît les femmes et les enfants des grandes familles dont les chefs seuls avaient été mis à mort, et finalement que l'on confisquât les maisons et les biens de tous les condamnés sans exception. Le gouvernement ne fit pas d'abord de réponse. Sans se rebuter, les pétitionnaires, parmi lesquels plusieurs personnes honorées des plus hautes charges publiques, s'assemblèrent un grand nombre de fois pour s'entendre sur les meilleurs moyens d'arriver à leur but, et de forcer la main à la régente et à ses ministres. Mais un obstacle imprévu les arrêta tout à coup. Le jeune roi, âgé seulement de douze à treize ans, et qui n'avait pas encore de part dans l'administration du royaume, fut informé de leurs projets. Il se plaignit amèrement de ce que tous les grands du royaume, au lieu de chercher à sauver la vie de ses sujets, ne cessaient de comploter leur mort ; puis il fit, comme roi, défense absolue de revenir sur les jugements déjà rendus, et de faire désormais de nouvelles démarches pour obtenir leur révision. Cet acte éclatant déconcerta les auteurs de la requête, et sauva d'une ruine complète les débris de plusieurs grandes familles, qui jusqu'à ce jour conservent une vive reconnaissance pour la générosité royale.

C'était dans le courant de la onzième lune, le jour même, dit-on, du martyr d'Alexandre Hwang. Après cet acte de vigoureuse initiative de la part du jeune roi, la persécution ne pouvait plus guère continuer officiellement. Aussi la régente donna-t-elle, bien à contre-cœur, l'ordre de ne plus faire de nouvelles poursuites, et le tribunal extraordinaire fut dissous. En même temps les ministres préparèrent, sous forme de proclamation ou d'instruction au peuple, un compte rendu de la persécution et une apologie de leur conduite.

Voici cette pièce<sup>1</sup>, qui fut promulguée le 22 de la douzième lune (25 janvier 1802) :

« Instruction contre la mauvaise religion, rédigée par le Daejehak<sup>2</sup> (maître des cérémonies et grand sacrificateur) Yi Man-su<sup>3</sup> sur l'ordre du gouvernement.

« Ainsi parle le Roi : Par la protection secrète dont le ciel et nos glorieux ancêtres entourent notre royaume, la racine du mal ayant été arrachée, et ses principaux chefs enfin terrassés, nous le faisons savoir à toute la cour et à notre peuple. C'est un bien dont les huit provinces doivent se féliciter ; c'est pour toutes les générations futures le développement

---

<sup>1</sup> La traduction citée par Dallet ici se trouve dans l'Archive Daveluy Volume 5 ff. 266-276. Son titre officiel coréen est *Shinyu Cheoksa-yuneum* 辛酉斥邪綸音. La plupart des notes de Dallet pour ce texte reproduisent les notes insérées dans le texte de Daveluy.

<sup>2</sup> 대제학 Daejehak 大提學

<sup>3</sup> 이만수 Yi Man-su 李晩秀 (1752-1820)

assuré des principes naturels et sociaux. Le royaume concédé à Gija<sup>4</sup> jouissait d'une très-grande paix, depuis quatre cents ans, dans toute l'étendue de son territoire de deux mille lis et plus. Son peuple se compose de lettrés, de cultivateurs, d'artisans et de marchands ; ses livres classiques sont le *Si-jeon* (詩傳) et le *Seo-gyeong*<sup>5</sup>, puis les livres de civilité, de rites et de musique. Ce que l'on présente à l'étude et à l'imitation du peuple, sont les enseignements de Yao<sup>6</sup>, Shun<sup>7</sup>, Wu<sup>8</sup>, Tang<sup>9</sup>, Wen-wang<sup>10</sup>, Confucius<sup>11</sup>, Mencius<sup>12</sup>, Zhuangzi<sup>13</sup> et Zhu-zi<sup>14</sup>. Les fondements de sa morale<sup>15</sup> sont les relations de roi à sujet, de père à fils, d'époux à épouse, de vieillard à jeune homme et des amis entre eux.

« Pendant la longue succession des rois de notre royaume, les vertus de Ju-nam<sup>16</sup> et So-nam<sup>17</sup> se firent particulièrement remarquer, les principaux fondements des vertus et de la morale furent en honneur, et par le moyen d'une foule d'homme sages et célèbres, on fit ressortir le sens des livres sacrés, et on se transmet les sentiments de mille saints. Qu'il fut grand notre feu roi, pendant les vingt-quatre années de son règne éclatant ! N'ayant en pensée

<sup>4</sup> (Note dans le texte de Mgr Daveluy : Gija est un Chinois remarquable, dit-on, par sa vertu, qui fuyant de Chine avec q.q. mille hommes vint s'établir en Corée et fonda un royaume, qui fut confirmé par l'Empereur de Chine comme son vassal, l'an 1122 avant J.C.)

<sup>5</sup> (Dallet Note 55 : Ce sont deux ouvrages historiques, en vers et en prose, arrangés en forme de *Morale en action*..) *Si-jeon* 詩傳 = 시경 詩經 Livre des Odes et *Seo-gyeong* = 書經 서경 Livre des Documents.

<sup>6</sup> Le roi Yao 堯, traditionnellement c. 2356 – 2255 BCE, vanté comme le roi sage moralement parfait et intelligent

<sup>7</sup> Le roi Shun 舜 aurait vécu traditionnellement entre 2294 et 2184 avant JC, successeur du roi Yao. Yao et Sun étaient souvent considérés comme un couple de rois sages unis..

<sup>8</sup> L'Empereur Wu 武 de Han (156–87 BC) considéré comme l'un des plus grands empereurs de l'histoire chinoise.

<sup>9</sup> Cheng Tang (Chinese: 成湯) le premier roi de la dynastie Shang.

<sup>10</sup> Wen-wang 文王 1152–1050 BC, le roi cultivé), l'un des rois sages loués par Confucius. C'est son fils Wu qui conquiert les Shang après la bataille de Muye. Le comte Wen fut honoré à titre posthume en tant que fondateur de la dynastie Zhou et intitulé à titre posthume roi. De nombreux hymnes du Classique de la poésie font l'éloge de l'héritage du roi Wen.

<sup>11</sup> Confucius 孔夫子 Kǒng Fūzǐ en Chinois, Gong Fuja en prononciation Coréenne.

<sup>12</sup> Mencius 孟軻 372-289 BCE. a hérité de l'idéologie de Confucius et l'a développée.

<sup>13</sup> Zhuangzi 莊子 369-286 BCE. Zhuangzi est traditionnellement reconnu comme l'auteur d'au moins une partie de l'ouvrage portant son nom, le Zhuangzi.

<sup>14</sup> (Dallet Note 56 : L'empereur Io ne donna pas l'empire en héritage à ses propres enfants, mais à Sioun, à cause de sa vertu éminente. Ou fut aussi appelé au trône pour sa vertu. Tang et Moun-oang sont des empereurs également célèbres ; ce dernier, toutefois, ne régna pas réellement, car il refusa par conscience, dit-on, de prendre le royaume d'autrui ; mais son fils, Mou-oang, moins scrupuleux, étant devenu empereur, suivit l'usage de ce pays en donnant à son père le titre honorifique d'empereur. Tsiang-tsa et Tsiou-tsa sont des lettrés de grande réputation qui ont beaucoup complété la partie des Rites, et dont les institutions sont en usage jusqu'à ce jour en Corée.) Zhu Xi 朱熹 1130- 1200 fut fondateur du Néo-Confucianisme.

<sup>15</sup> (Dallet Note 57 : L'empereur Io ne donna pas l'empire en héritage à ses propres enfants, mais à Sioun, à cause de sa vertu éminente. Ou fut aussi appelé au trône pour sa vertu. Tang et Moun-oang sont des empereurs également célèbres ; ce dernier, toutefois, ne régna pas réellement, car il refusa par conscience, dit-on, de prendre le royaume d'autrui ; mais son fils, Mou-oang, moins scrupuleux, étant devenu empereur, suivit l'usage de ce pays en donnant à son père le titre honorifique d'empereur. Tsiang-tsa et Tsiou-tsa sont des lettrés de grande réputation qui ont beaucoup complété la partie des Rites, et dont les institutions sont en usage jusqu'à ce jour en Corée.)

<sup>16</sup> 주남 周南 la première partie du 詩經 *Livre des Odes*, les « Odes de Zhou et le Sud » consacrés à la vertue.

<sup>17</sup> 소남 召南 un chapitre du 詩經 *Livre des Odes*, Les « Odes de Shao et le Sud ».

que la droite doctrine, il protégea la morale et s'attacha à la religion des lettrés ; il mit au grand jour les écrits de Zhu-zi : il resta fidèle à l'Empereur, et repoussa les barbares ; il mit en pratique les principes si grands du livre *Printemps et Automne*<sup>18</sup>. Pour faire fleurir dans tout le royaume la piété filiale, il la pratiqua lui-même, et répandant au dehors tout ce dont son cœur était richement imbu, les quatre mers se tournèrent au bien. Partout sur ses pas surgissaient la paix et l'harmonie ; partout où il apparaissait, d'admirables effets se faisaient sentir. Qui aurait pu prévoir que du fond de l'Occident un air corrompu et empoisonné, secrètement introduit dans ce royaume civilisé, aurait pu venir souiller la pureté de son territoire ?

« Ce qu'adorent les sectateurs de cette religion perverse, ce sont des serpents génies et des bœufs génies, et ils avaient infecté presque la moitié du monde. Ils parlent d'un enfer et d'un paradis. Ceux qu'ils appellent pères spirituels et évêques, ils les révèrent plus même qu'on ne faisait autrefois les Si-tong 尸童<sup>19</sup>. Ce qu'ils nomment les dix commandements et les sept vertus capitales sont des mensonges analogues à ceux de ces livres qui prétendent enseigner l'art des prophéties et des sorcelleries. L'amour de la vie et l'horreur de la mort sont des sentiments naturels à l'homme, et, toutefois, ils regardent le sabre et la scie comme une couche délicieuse. Rendre grâce aux parents pour la vie que l'on a reçue d'eux, est une loi tracée par le ciel lui-même ; malgré cela ils ne voient dans l'offrande des sacrifices qu'une chose vaine et futile. Les esprits de leurs ancêtres pourraient-ils ne pas mourir d'inanition<sup>20</sup> ?

« Enfin, le désordre de leurs mœurs est quelque chose de plus honteux encore. Des familles déchues et quelques nobles de rebut, conservant rancune contre le gouvernement, se sont liés avec des bandes de gens perdus, et grâce à un certain appareil extérieur, ont semé leur venin parmi la foule ; ils ont appelé à eux des gens de la classe marchande ; ils se sont recrutés parmi les cultivateurs et parmi les femmes ; puis détruisant et troublant l'ordre des différentes classes de la société, ont corrompu tous les usages. Par le moyen de deux ou trois caractères chinois, ils se donnent à chacun un nom secret pour se reconnaître<sup>21</sup>. Avec quelques feuilles de peintures déshonnêtes, ils ornent en secret leurs trous et lanières. Au milieu de la profondeur de la nuit, et dans les appartements dérobés, se pressant têtes sur têtes, ils récitent leurs livres et font la prédication ; et quelquefois aussi, paraissant au grand jour, ils agitent l'éventail au milieu de la foule assemblée. Ils se sont ainsi multipliés, bien plus que la bande du rebelle Gang I-cheon<sup>22</sup>, dissipée dernièrement. Qu'un jour quelque chose éclate, comment pourrait-ce n'être pas plus grave que l'affaire des troubles de Hwang-tsi<sup>23</sup> ?

« Seung-hun suivant l'ambassade de Péking, acheta et apportâtes livres dépravés et, allant au temple des Européens, devint le disciple de cette race étrangère. Yak-jong (Augustin

---

<sup>18</sup> (Dallet Note 57 : L'un des livres de Confucius.)

<sup>19</sup> (Dallet Note 58 copiée du texte de Daveluy : Avant l'invention des tablettes, pour offrir les sacrifices aux parents, on faisait venir un enfant, petit-fils du défunt, et on lui offrait le sacrifice. Cet enfant, en qui était supposé venir l'esprit des ancêtres, prenait le nom de Si-ton. Le texte signifie par conséquent: Ils les révèrent plus que les tablettes des ancêtres.)

<sup>20</sup> (Dallet Note 59 : Le double but de ces sacrifices aux parents est de leur payer le bienfait de l'existence que l'on a reçue d'eux, et de nourrir leurs âmes de la fumée des offrandes.)

<sup>21</sup> (Dallet Note 60 : Le nom de baptême.)

<sup>22</sup> Gang I-cheon (姜彝天 1768-1801) était un érudit ambitieux exilé à Jeju en 1797 en tant que rebelle potentiel. Il est mentionné par Dallet à propos de Josaphat Kim Geon-sun dans le livre 3, chapitre 1.

<sup>23</sup> (Dallet Note 61 : Ces deux dernières phrases font allusion à quelques troubles partiels causés par la misère dans les années précédentes, mais de peu d'importance politique, puisqu'il n'y avait ni chefs influents ni complot sérieux.)

Jeong), avec toute sa maison, avec son frère aîné et son frère cadet, fut pris de la contagion. Cheol-sin (Jean Choe), reste bâtard du rebelle Hei<sup>24</sup>, s'y fit une réputation de savoir et de connaissances, Nak-min (Luc Hong), qui jouissait d'une dignité élevée à la cour, se fit général de la milice, et abjurant les bienfaits du roi, refusa jusqu'à la fin de changer ses idées perverses. Plus corrompu encore que Chang-hyeon et Pil-gong, renversant le temple de ses ancêtres, et détruisant les relations naturelles, il surpassa aussi la malice invétérée de Chang-hyeon and Pil-gong.

« Hélas ! même dans une famille brillante par sa fidélité, c'est Geon-sun<sup>25</sup> qui abandonne les rites reçus, étudie les livres dépravés, se fait toucher le front (baptiser), reçoit un nom inconnu, détourne le sens des livres sacrés pour en confirmer une fausse doctrine, et finalement s'obstine à vouloir courber la tête sous le glaive de la loi.

« Ga-hwan, couvert des nombreux bienfaits de deux rois, a déshonoré par son imprudence sa dignité du deuxième degré ; quoiqu'il eût la réputation de grand lettré, son mesquin talent finit par ne produire que de honteux et déshonnêtes pamphlets. Du reste ses yeux de guêpe et sa voix de loup ne pouvaient longtemps lui permettre de cacher la corruption et la méchanceté de son naturel. Le véritable chef était le fils de sa sœur, le rebelle Yi Seung-hun qui, pour propager et répandre le mal, unit ses efforts à ceux de son ami Byeok. Toute cette race de vrais barbares sont ses disciples.

« Le méprisable Ju-chang (Louis de Gonzague Yi), avec toute sa bande, faisait jouer sa langue comme une clarinette et protégeait secrètement les affreux projets de Ga-hwan. Il se montra au public et se fit remarquer de tous, et, quoique le roi, par une indulgence aussi large que le ciel et la terre, ait différé son supplice en lui pardonnant, il avait bien vu par sa perspicacité, aussi lucide que le soleil et la lune, le fond caché sous cet extérieur fourbe et surnois. En ce même temps Zhou Wen-mo (le P. Zhou) se présenta, pour appuyer la doctrine des Européens. Ayant d'abord pendant quelques années fait parvenir de ses nouvelles sur les frontières du Nord, il vint du Jiangnan (province de Chine) à dix mille lis d'ici, et trompa la surveillance de la douane à Pien-men. Ce fut une guêpe venimeuse entrée dans la manche. Les individus Hwang 璜 (Sabas Ji) et Il 一 (Paul Yun Yu-il) lui prêtaient main forte de l'avant ; derrière lui, Sim 沁 (Thomas Hwang) et Hui 禧 (Ok Cheon-hui) étaient ses commissionnaires ; Wan-suk (Gang Wan-suk 姜完淑 Columba), femme naturellement fourbe et corrompue, devint la maîtresse de sa demeure, et on acheta In-gil 仁吉 (Matthias Choe) pour le faire livrer à la mort à la place du chef de la mauvaise religion. Le rebelle Yi In, voulant se frayer la route au trône, se fit du rebelle Im<sup>26</sup> un rempart au dehors, et, dépouillant en quelque sorte la grossière enveloppe du corps, il savait, quoique caché dans les montagnes, communiquer avec les gens restés à sa maison, et, de sa retraite de Ganghwa, sur les bords de la mer, s'entendait secrètement avec les rebelles restés à l'intérieur, et connaissait l'état des choses.

« Quand les affreux projets de ces méchants commencèrent à se dévoiler, on osa bien dire par une fausse allusion aux annales de Chine, que les innocents calomniés étaient plus

---

<sup>24</sup> (Dallet Note 62 : Ceci est une injure purement gratuite, car Jean Choe n'appartenait ni de près ni de loin à la famille de Hei.)

<sup>25</sup> (Dallet Note 63 : Il s'agit ici de Josaphat Kim, lequel, ainsi que nous l'avons remarqué était de l'une des principales familles du parti No-ron, alors au pouvoir.) 김건순 Kim Geon-sun (金建淳 1776-1801).

<sup>26</sup> (Dallet Note 64 : Cet individu était un païen compromis dans l'affaire du prince exilé.)

nombreux que dans l'affaire du complot sous la dynastie Tsong<sup>27</sup>. Les rebelles, profitant tout d'abord du moment où nous montions sur le trône dans un âge tendre, purent se remuer, et, depuis le décès du feu roi, leur audace ne fit qu'augmenter. Hélas ! un germe de trouble existait, tout le monde désignait du doigt le danger, et bientôt la révolte arriva à un tel point, que tout ne tenait plus qu'à un fil. C'est effrayant ! Un être comme Sa-yeong (Alexandre Hwang) au cœur de tigre, à la figure et à l'œil de chacal et de fouine, appuyé sur la réputation qu'il avait eue dans l'art magique et la sorcellerie, osa bien prendre la fuite, et, pour essayer de sauver sa petite existence, eut l'audace de prendre un morceau de soie et d'y écrire le détail de trois affreux stratagèmes. Vraiment ! comment a-t-il bien pu avoir la pensée d'ouvrir les portes des trois cents districts de ce royaume tout dévoué à la belle religion des lettrés, pour les livrer à des brigands étrangers ? Comment a-t-il bien pu appeler de quatre-vingt mille lis, les navires de l'Occident, et convenir du jour pour faire invasion dans ce pays ? Sa haine et sa rébellion sont cent fois au-dessus de celles de Yak-Jeong.

« Les rapports avec l'étranger se faisaient d'accord avec Hwang Sim ; Hyeon Gye-heon semait l'agitation dans la province de Jeolla ; Hang-geom faisait ses préparatifs, se mettait en action, et semait des milliers de taëls ; tous les bataillons de la mauvaise secte étaient donc organisés et fixés, c'était une affaire conclue pour en finir sur un seul champ de bataille. On peut voir par là les bases et l'étendue de cet horrible complot. En vérité, les quatre fameux rebelles, Koal, Ien, In, et Liang (适, 璉, 麟, 亮), n'auraient jamais pu concevoir de telles pensées ; les conspirateurs Oun, Hai, Ha, et Kong n'auraient pu agir de la sorte ; et toi, un être vivant entre le ciel et la terre, comment as-tu bien pu vouloir de telles choses ? Depuis toutes les anciennes dynasties Tanggun, Gija, Silla, Goryeo, jusqu'aujourd'hui, jamais on n'entendit parler de telles atrocités.

« Mais notre clémentine et sainte régente, n'ayant d'autres pensées que celles du feu roi, ne cherchant sa tranquillité que dans celle de tout le royaume, devina leur complot, et semblable en cela à la reine Yeowa (女媧 Nüwa), qui eut le mérite de radouber la voûte du ciel<sup>28</sup>, elle sut déjouer leur malice. Elle lance le blâme et donne ses ordres avec une imposante majesté. Son administration rappelle le règne de la reine Ma, qui fut digne d'être assimilée au grand empereur Yu (堯 Yao)<sup>29</sup>. Mettant à mort et punissant avec équité, elle fait briller les vrais principes aux yeux de toutes les races futures. Répandant d'une main la pluie et la rosée, de l'autre lançant la gelée blanche et les neiges, elle place le gouvernement sur le terrain de la doctrine et de la véritable justice. Gravement inquiète, et voyant le danger de la position, elle émet des vues lucides comme le soleil et les étoiles. C'est pourquoi, à la troisième lune de cette année<sup>30</sup>, elle donna ses ordres au tribunal Geumbu, commanda de faire siéger une chambre extraordinaire pour juger cette affaire, et par là tout fut arrêté.

---

<sup>27</sup> (Dallet Note 65 : Sous cette dynastie, il y eut en Chine une tentative de révolte, comprimée avec une barbarie sans exemple, et dont le souvenir s'est conservé dans la mémoire du peuple, à cause du grand nombre des victimes dont l'innocence fut plus tard reconnue.)

<sup>28</sup> (Dallet Note 66 : Dans les anciennes histoires de la Chine, il est dit que la reine Nuwa 女媧 s'étant battue avec Gonggong 共工, cette dernière saisit un des piliers du ciel, le renversa et fit ainsi un trou à la voûte céleste. Les eaux coulant par ce trou, l'inondation menaçait tout l'univers. Heureusement, Nuwa sut trouver une pierre précieuse, parvint à la fixer à la voûte pour boucher le trou fatal, et rendit ainsi à l'humanité un service dont toutes les races de l'extrême Orient la remercient de génération en génération.)

<sup>29</sup> (Dallet Note 67 : Il s'agit ici de l'empereur Dae-Yo 堯 ; c'est-à-dire Yo le Grand, celui qui, en creusant des canaux, livra à l'agriculture une immense étendue de terrain auparavant couverte de marais.)

<sup>30</sup> (Dallet Note 68 : Cette date est inexacte ; l'édit de persécution est daté du 11 de la première lune.)

« Déjà Ji-chung, Sang-yeon, In-gil, Yu-il, et Hwang avaient, depuis plusieurs années, subi la sévérité de la loi ; mais, dès lors, l'épouse et la belle-fille du prince rebelle In périssent par le poison ; Ga-hwan et Cheol-sin meurent sous les coups ; Zhou Mun-mo subit le supplice de l'exécution militaire, pour frapper tous les regards ; Seung-hun, Yak-jong, etc., etc., en un mot, tous les principaux chefs de cette ligue insensée, sont condamnés et mis à mort. À la huitième lune<sup>31</sup>, Sa-yeong fut pris et traité selon la loi, avec Hang-geom, Ji-heon, Hwang Sim<sup>32</sup>, Cheon-hui et leurs complices. Ceux qui avaient infatué le peuple, furent envoyés dans leurs provinces respectives pour y être exécutés. Les ministres et dignitaires du palais unissant leurs efforts, et tous d'une voix répétant que pour détruire le mal, il fallait le prendre par sa base et sa racine, ordre fut donné, sur leurs pressantes sollicitations, de dépouiller le ministre T'sai de toutes ses dignités<sup>33</sup>. C'est ainsi que pour n'avoir pas lâché le fil céleste et avoir tenu aux principes naturels, l'empereur Ha-woo<sup>34</sup> élevant l'énorme marmite, les mauvais esprits ne purent s'évader ; c'est ainsi que pour avoir été très-éclairé sur la doctrine du ciel, l'empereur Heon-won<sup>35</sup> s'avançant sur un char mystérieux, dissipa toutes les vapeurs sombres et malignes dont son ennemi l'entourait<sup>36</sup>.

« Tous ces reins turbulents ayant été domptés, et tous ces gosiers de désordre ayant été coupés, les fondements du mal ont disparu, et toute l'horrible secte a été anéantie. Femmes ou lettrés, grands ou petits, tous les vils agents de la bande ont reçu le salaire de leurs crimes. Mais sans la protection des génies du ciel et de la terre et des génies de nos ancêtres, le royaume eût-il pu rester sur pied jusqu'aujourd'hui ? Pour moi, j'ai toujours entendu dire que le ciel matériel s'appelle ciel, et celui qui le gouverne, empereur, et en tout j'adhère à la pure doctrine orthodoxe. Mais ces affreux rebelles parlent faussement de ceci et de cela, et induisent en erreur sur toute espèce de questions.

« Bien plus, leur doctrine est très-fourbe, très-artificieuse et très-peu profonde ; leurs actes sont très-imprudents et très-corrompus ; toutes leurs paroles sont vaines et futiles. Ce qu'ils disent des esprits, n'est qu'un ramassis de la lie de Shakya (doctrine de Fo), et le mélange qu'ils en font est tout semblable au langage des sorciers. Quant aux livres par lesquels ils trompent le peuple, détruisent les rapports naturels et tous les principes, sous le règne des dynasties les plus florissantes, on eût pu seulement les livrer au feu ou à l'eau, mais pour ceux qui désormais en adopteraient un seul article, on doit savoir qu'ils sont bien au-dessous des chiens et des porceaux. Ils portent leur aveuglement jusqu'à vouloir mourir, comment ne serait-ce pas opposé au sens commun ? Le tout bien considéré pendant nombre d'années, il nous paraît certain qu'ils ont au fond du cœur quelque autre but caché. À l'extérieur, ils s'appuient sur la magie, et à l'intérieur, couvent d'affreux projets. D'abord, ils mettent en avant le mot de religion sublime, et secrètement ils ourdissent une trame qui s'élèverait jusqu'au ciel. Finalement, ils regardent rois et parents comme des ennemis ; ils veulent réaliser librement leurs complots qui tournent à la ruine générale.

« Étant père du peuple, comment pourrions-nous ne pas descendre de notre char, et avoir l'envie de pleurer ? Vous, notre peuple, sachez comprendre le but de nos prières, et quel

<sup>31</sup> (Dallet Note 69 : Cette date aussi est inexacte. Est-ce de propos délibéré ? et dans quel but ? nous l'ignorons.)

<sup>32</sup> 황심 Hwang Shim 黃沁 (1756-1801) Thomas. Martyr.

<sup>33</sup> (Dallet Note 70 : Ce ministre, jadis accusé de rébellion, était mort depuis un certain temps quand cet ordre posthume fut rendu contre sa mémoire.)

<sup>34</sup> Ha-woo 하우 夏禹 Il s'agit du légendaire Yu le Grand « qui contrôlait les eaux ».

<sup>35</sup> 현원 Heon-won = Xuan Yuan 軒轅, 'Empereur Jaune de la mythologie.

<sup>36</sup> (Dallet Note 71 : Allusion à quelques légendes ridicules de l'histoire chinoise.)

est notre dessein en ouvrant le filet pour vous laisser échapper. Vous tous, écoutez attentivement notre voix, afin que tous, revenus au bien, s'efforcent de pratiquer la vertu ; que le sujet pense à la fidélité, le fils à la piété filiale, que la femme s'applique au tissage, que l'homme adonné à la culture des champs pense en même temps à honorer le roi et à être utile au peuple ; qu'il aime ses parents et respecte ses supérieurs ; selon les livres Cho-ja<sup>37</sup> and Pu-yei<sup>38</sup>. Les rites consistent surtout dans les sacrifices, que vos vases donc et vos habits soient conformes à ceux de nos établissements publics d'instruction. Ne perdez pas la vertu que nous avons reçue du ciel ; ne vous éloignez pas de tout ce qui a constamment été en usage parmi nous. La curiosité est, ce nous semble, une manie qui aveugle les siècles modernes ; on s'agite pour scruter les noms et les choses, puis on en vient à vouloir tourner le dos aux anciens lettrés, et on se dispute. Entraîné par l'exemple, on s'engoue de tout ce qui est extraordinaire, et on répand des choses étranges. Tout ceci ne décèle que des langues bien légères. D'abord on en vient à des actes singuliers qui inclinent vers le mal, puis dans deux ou trois tours, comment ne tomberait-on pas dans la superstition ? Cet état est bien effrayant. On doit donc rejeter tout ce qui n'est pas dans les règles des six beaux arts et dans la doctrine de Confucius ; là, seulement, se trouve le véritable fondement des cinq relations naturelles et des rites et cérémonies légitimes. C'est par là qu'on connaît le ciel et la terre, et qu'on éclaire la volonté des hommes ; c'est par là qu'on fait briller la vraie doctrine et relève l'autorité des rois.

« À partir de ce jour, 22 de la douzième lune, le tonnerre et la pluie commencent à avoir produit leurs effets sur le peuple ; une grande paix revient au ciel et sur la terre, c'est un heureux événement comme on n'en vit pas dans toute l'antiquité. Le plus grand des attributs étant de donner et de conserver la vie, il eût fallu pardonner le tout, mais en vérité, avec cette mauvaise doctrine, ne trouvant aucun moyen de faire changer ses sectateurs, il faut absolument les frapper de mort, pour détruire les germes de leur folie. Hélas ! si quelque chose se transmettait dans les familles, la loi serait encore là. Nous espérons qu'il n'en sera pas besoin. Un nouvel air commence à souffler ; c'est signe que le ciel nous redevient favorable. Un fondement solide pour dix mille ans a été de nouveau placé, les esprits se sont renouvelés, et les destinées du royaume apparaissent maintenant inébranlables comme les rochers et les montagnes. Les paroles du roi devant être brèves, pourquoi s'étendre davantage ? Le fond de la mer s'étant éclairci, nous espérons que le changement en bien continuera de plus en plus, tel est le but des instructions que nous présentons, et nous pensons que chacun saura les comprendre. »

Que le lecteur nous pardonne d'avoir cité tout au long ce fatras indigeste et stupide<sup>39</sup>. Telle qu'elle est, cette pièce est une des plus importantes de notre histoire, non-seulement parce que les Coréens y voient un chef-d'œuvre de style, et une réfutation sans réplique de la religion chrétienne, mais, ce qui est beaucoup plus grave, parce qu'elle est devenue loi fondamentale de l'État, parce qu'elle a fixé la législation contre les chrétiens, et qu'il est presque impossible, sans une révolution complète à l'intérieur, ou sans une pression

---

<sup>37</sup> Chuci 楚茨 : poème dans le 詩經 *Livre des Odes* (no. 209)

<sup>38</sup> FuYi 鳧鷖 “Canards sauvages” poème dans le 詩經 *Livre des Odes* (no. 248)

<sup>39</sup> Par contraste, Mgr Daveluy (Archive Volume 5 f. 276) écrit: “à part le mauvais esprit qui l'a dicté, et les injures calomnieuses que la haine aveugle y a accumulées, cette composition est assez bien connue, et le style en est très beau, tout le monde ici l'admire et avec q.q. raison ; par là même elle est très difficile à traduire, et nous n'osons assurer avoir toujours saisi le sens de l'auteur...”



extérieure suffisante, qu'elle soit jamais rapportée. Cette loi de proscription est appliquée avec plus ou moins de rigueur selon les circonstances, mais elle existe toujours, et chacune des persécutions que nous aurons à raconter a été motivée par elle. De plus, les Coréens, comme tous les Asiatiques, ou, pour parler plus juste, comme tous les peuples païens d'autrefois et d'aujourd'hui, confondant invinciblement ce qui est de l'ordre politique et ce qui est de l'ordre religieux, la croyance que le christianisme est par essence hostile à l'état, aussi bien qu'à la religion nationale, est devenue un article de foi. C'est ce préjugé, maintenant enraciné, qui s'oppose le plus à la propagation de l'Évangile.

Nous ne perdrons pas le temps à réfuter les accusations de toute nature accumulées ici contre les chrétiens, mais il est bon de constater la ressemblance ou plutôt l'identité des calomnies, que tous les persécuteurs, depuis les empereurs païens de Rome jusqu'aux princes de la Chine, du Tong-king, ou de la Corée, ont toujours mises en avant pour justifier leur cruauté. Toujours il est question de magie, de sorcellerie, de mystères cachés, de débauche, de violation des lois de la nature, etc... Et cependant la régente de Corée et ses ministres ne songeaient certes guère à copier les décrets de Néron ou de Dioclétien ; mais, comme ceux-ci, ils écrivaient sous la dictée du même esprit de mensonge, qui de tout temps s'est servi, et de tout temps se servira des mêmes armes contre Dieu et son Église.

La proclamation officielle fut envoyée à tous les gouverneurs de province, de façon à être publiée le jour du nouvel an ; et en même temps ordre fut donné aux tribunaux d'exécuter immédiatement les sentences déjà rendues, de terminer en toute hâte, avant la fin de l'année, les procès de chrétiens encore pendants, et de ne plus commencer de nouvelles poursuites. En conséquence, deux exécutions eurent lieu coup sur coup, à la capitale ; l'une le 26 de la douzième lune (29 janvier 1802) ; l'autre deux jours après. Cette dernière est celle de Luthgarde Yi, de ses belles-sœurs<sup>40</sup> et de son cousin Mathieu. Nous l'avons racontée plus haut. Disons maintenant quelques mots de la première dans laquelle, d'après le témoignage de témoins oculaires, huit chrétiens obtinrent la palme du martyre.

Le chef de cette glorieuse troupe fut Charles Yi Gyeong-do<sup>41</sup>, frère aîné de Luthgarde. Né à la capitale en l'année 1780, il était, à la douzième ou quinzième génération, le principal descendant d'un fils naturel du roi Tae-jo, fondateur de la dynastie aujourd'hui régnante. Sa famille anoblie sous le nom de Gyeong-ryeong-gun<sup>42</sup> ne comptait plus, depuis plusieurs générations, parmi les princes ; elle avait néanmoins conservé un rang très-distingué dans le royaume, et se trouvait à la tête du parti Nam-in. D'un caractère doux, généreux et grave, Charles, dès l'enfance, n'avait pas de conversations légères. Il se fit de bonne heure remarquer par des talents naturels peu communs, et par ses progrès dans les lettres. À l'âge de dix-sept ans, il fut marié selon sa condition, et trois mois après, son père étant venu à mourir, il se trouva, en qualité d'aîné, à la tête d'une riche et nombreuse famille. Il lui était difficile, à l'occasion de la mort de son père, de ne pas participer aux superstitions si nombreuses en pareil cas, surtout parmi les nobles ; toutefois, à force de prudence et de fermeté, il réussit à se conserver pur de toute coopération illicite. Déjà depuis longtemps, pour se tenir éloigné du siècle, et éviter les tentations journalières qui ne peuvent manquer d'assaillir un jeune homme dans sa haute position, il affectait d'être bossu, et demandait instamment à Dieu de lui

<sup>40</sup> Non pas ses belles-sœurs mais sa belle-mère et la sœur de sa belle-mère.

<sup>41</sup> 이경도 Yi Gyeong-do 李景陶 (1780-1802) Charles. Bienheureux.

<sup>42</sup> 경녕군 Gyeong-nyeong-gun 敬寧君 (Prince Gyeong-nyeong). (1395-1458)

envoyer cette infirmité. Il ne marchait jamais qu'en se courbant, et ayant l'air de se traîner à grand'peine. Peu à peu l'épine dorsale, dérangée, se courba en avant, ses jambes s'affaiblirent, et il devint tellement infirme, que plus tard on fut obligé de le porter au tribunal pour y subir les interrogatoires.

Chef d'une grande maison, il s'appliquait à la conduire convenablement, y réglait tout, instruisait ses subordonnés, et ne laissait rien voir que de conforme à la gravité chrétienne. Il ne sortait jamais pour aller visiter ses parents et amis, et ne se mêlait en rien aux conversations et amusements futiles. Une vie aussi modeste et aussi retirée ne pouvait manquer de lui attirer bien des blâmes et des réprimandes ; il les recevait humblement, mais ne changeait rien à ses résolutions. Ce fut bien pis encore, lors du mariage de sa sœur Luthgarde avec Jean Yu ; une véritable tempête de murmures et de protestations s'éleva contre lui, mais décidé à tout pour son propre salut et celui des siens, il laissa passer l'orage sans se troubler.

Arrêté en 1801, il semble avoir eu d'abord quelques instants de faiblesse, mais bientôt sa foi reprit le dessus, sa résolution devint ferme et ne se démentit plus jusqu'au jour du supplice. Nous ne connaissons pas les détails de son procès. Il ne fut accusé ni de conspiration ni de révolte, mais condamné purement et simplement comme chrétien. Voici la lettre<sup>43</sup> qu'il écrivit à sa mère la veille de sa mort.

« Moi, votre fils, je vous écris aujourd'hui pour la dernière fois. Quoique je sois le plus grand des pécheurs, le Seigneur, par un bienfait extraordinaire, daigne m'appeler à lui d'une manière toute spéciale. Je devrais être rempli de contrition et d'amour, je devrais essayer, par ma mort, de payer quelque peu cette faveur ; mais la masse des péchés de toute ma vie, atteignant jusqu'au ciel, mon cœur, semblable au bois et à la pierre, ne laisse pas encore couler de larmes pour cette grâce insigne. J'ai beau considérer l'infinie bonté de Dieu, comment pourrais-je n'être pas honteux, et ne pas craindre ses terribles punitions ? Toutefois, quand je réfléchis, je me dis : Mes péchés, il est vrai, sont sans bornes, mais la miséricorde de Dieu est aussi sans limites. Si de sa main clémente il veut bien m'attirer, devrais-je mourir dix mille fois, qu'ai-je à regretter et sur quoi peuvent porter mes inquiétudes ?

« Faible comme je suis, ne pouvant prendre une détermination courageuse, je me disais souvent : Si par une grâce spéciale de Dieu la mort me devenait inévitable, quel bonheur ce serait pour moi ! Et voilà qu'aujourd'hui Dieu me sert selon mes désirs ; n'est-ce pas le plus grand des bienfaits ? Tant que j'ai été dans ce monde, je crains de n'avoir pas su remplir mes devoirs de fils et de ne pas vous avoir témoigné toute la soumission que je devais ; c'est là le sujet de ma peine et de mes regrets. Ne vous séparez pas les uns des autres, et j'espère vous revoir sous peu pour toujours, dans le ciel. Je n'oublierai pas mon fils Kouï-pir-i ; cher enfant, sois bien obéissant, reste avec tous les autres sans jamais t'éloigner d'eux, et quand il en sera temps, viens me retrouver. J'aurais bien des choses à dire, mais je ne puis le faire longuement. Surtout ne vous contristez pas trop, et après avoir conservé ici-bas le corps et l'âme en bon état, réunissons-nous pour toujours.

---

<sup>43</sup> Daveluy Archive Volume 5 ff. 212-3.

« Année sin-iou, le 25 de la douzième lune,

« Charles Yi. »

Le lendemain, le martyr eut la tête tranchée au lieu ordinaire des exécutions. Il était âgé de vingt-deux ans.

Un des compagnons de Charles Yi fut le catéchiste Son Gyeong-yun<sup>44</sup>. D'une famille honnête de la capitale, il se convertit dès avant l'entrée du prêtre. Ayant été ensuite établi catéchiste, il s'acquitta de ses fonctions avec beaucoup d'assiduité et de zèle. Il avait acheté une énorme maison, dont le devant était disposé en cabaret, et où il vendait du vin à quantité de païens. Efficacement protégé par ces dehors bruyants, il réunissait à l'arrière un très-grand nombre de chrétiens pour les instruire et les exhorter. Dénoncé, dès le commencement de la persécution, il prit d'abord la fuite ; mais toute sa famille ayant été saisie à sa place, il crut devoir se livrer lui-même pour les faire relâcher. Il eut, dit-on, à souffrir des tortures affreuses, mais, soutenu de la grâce, il sortit victorieux de toutes les épreuves, et reçut la couronne à l'âge de quarante-deux ans.

Simon Kim Baek-sim<sup>45</sup>, né, lui aussi, d'une famille honnête de la capitale, montra le même courage et la même persévérance. Ayant été quelque temps serviteur dans une maison que le prêtre habitait, il sut profiter de cette heureuse occasion pour s'affermir dans la foi, et s'exercer à la pratique des vertus. Recherché dès le printemps de 1801, il se sauva et resta longtemps caché, puis ayant appris que son père était retenu captif comme caution, il alla se présenter de lui-même, et confessa hardiment Jésus-Christ. Le juge qui avait reçu secrètement de l'argent pour le relâcher, l'envoya passer trois jours dans sa famille, pensant par là ébranler sa constance. Quand Simon revint, il lui dit : « Eh ! bien, as-tu changé maintenant ? — Oui, répondit le confesseur. — Très-bien, reprit le juge ; désormais donc, tu ne suivras plus cette mauvaise secte. — J'ai bien changé, répartit Simon, mais c'est en prenant une résolution ferme de pratiquer mieux que par le passé, en me convertissant plus complètement à la loi de Dieu. » Le juge fut stupéfait de cette réponse, et Simon, ne voulant entendre parler d'aucune concession, même la plus légère, fut condamné à mort et exécuté avec les précédents.

Le quatrième de ces généreux confesseurs fut Antoine Hong<sup>46</sup>, plus connu sous le nom d'An-dang. Nous n'avons pu retrouver aucun détail sur le lieu de son origine, sur sa parenté, ni sur les circonstances de sa vie. On sait seulement qu'il habita, pendant quelque temps, la maison voisine du palais, et eut de fréquents rapports avec le P. Zhou.

Venait ensuite une femme chrétienne nommée Seol-ae<sup>47</sup>. La principale accusation portée contre elle, était d'avoir confectionné un habit de deuil à Alexandre Hwang, pour l'aider à se soustraire aux perquisitions. Les trois autres compagnons de ces cinq martyrs sont restés inconnus.

---

<sup>44</sup> 손경윤 Son Gyeong-yun 孫敬允 (1760-1802) Gervase. Bienheureux.

<sup>45</sup> 김백심 Kim Baek-sim 金百心 Simon.

<sup>46</sup> 홍익만 Hong Ik-man 洪翼萬 dit 安堂 Andang (?-1802) Antoine. Bienheureux.

<sup>47</sup> 최설애 Choe Seol-ae 崔雪愛

Philippe<sup>48</sup> et Jacques<sup>49</sup>, les deux beaux-fils d'Antoine Hong, auxquels divers témoignages joignent aussi sa femme, le suivirent de près au supplice ; on ne sait pas quel jour. On ignore également la date précise du martyre des trois autres chrétiens : Byeon Deuk-jung<sup>50</sup>, le teinturier Kim Gyeong-seo, et Park, dont le fils Park Myeong-gwan, fut martyrisé à son tour en 1839. On sait seulement qu'ils souffrirent à la capitale, vers cette époque.

En vertu des ordres du gouvernement, un certain nombre d'exécutions eurent lieu également dans les provinces, pendant les derniers jours de cette année.

À Cheongju, nous avons à citer le martyre de François Kim Sa-jip<sup>51</sup>. Né au village de Bebang-goji, district de Deoksan, d'une famille honnête, François s'était adonné aux lettres, et avait acquis en peu de temps des connaissances suffisantes pour concourir honorablement aux examens publics. Mais à peine eut-il été converti à la foi chrétienne, qu'il laissa de côté les sciences humaines, pour ne plus s'occuper que d'études religieuses. La prière et la lecture faisaient ses délices. Une conduite exemplaire, jointe à sa prudence naturelle et à ses rares talents, lui procura bientôt beaucoup de réputation et d'autorité dans le voisinage. Il profitait de son influence pour répandre la religion, exhortant les faibles, expliquant la doctrine aux ignorants, et ses paroles étaient d'autant mieux accueillies, qu'il était le premier à les mettre en pratique. Il faisait volontiers l'aumône. Se procurait-il un habillement neuf, il donnait de suite au plus pauvre celui qu'il dépouillait. Il secourait avec sollicitude les nécessiteux de son village, et s'il entendait dire qu'une femme en couches ou quelque pauvre infirme ne pouvaient se procurer les petits soulagements nécessaires, il les lui envoyait sur-le-champ, en sorte que tous les malheureux et les délaissés le regardaient comme un père. Non moins dévoué envers ses parents, il ne manqua jamais de remplir minutieusement ses devoirs envers eux, et à leur mort, observa strictement l'abstinence pendant tout le temps du deuil, c'est-à-dire deux ans entiers. Habile en calligraphie, il copiait beaucoup de livres de religion, et donnait gratis les plus nécessaires aux chrétiens qui n'avaient pas le moyen d'en acheter.

C'est ainsi que par une vie toute pleine de bonnes œuvres, François travaillait à obtenir la grâce de Dieu. À la persécution, beaucoup de livres copiés de sa main ayant été saisis, il fut tout d'abord signalé aux mandarins. Deux traîtres, feignant d'être attirés par sa réputation, vinrent examiner sa maison sous prétexte d'acheter quelques livres, et bientôt après, amenèrent les satellites pour le prendre. François fut d'abord conduit à sa propre ville de Deoksan. Le juge lui promit de le mettre immédiatement en liberté, s'il voulait apostasier ; mais il répondit : « Moi qui sers le grand Dieu du ciel, comment pourrais-je le renier ? » Le mandarin lui infligea quelques tortures, le dégrada au rang de satellite, et le renvoya à la prison. Cité de nouveau, François montra la même constance sous les coups, et fut condamné à l'avalisant office de fustigateur ; mais il ne se laissa pas ébranler et écrivit à ses enfants : « Appuyé sur l'assistance de Dieu et de sa sainte Mère, tâchez de passer votre vie chrétiennement, et n'ayez pas la pensée de me revoir. » C'est que son parti était pris, et son sacrifice déjà consommé dans son cœur.

---

<sup>48</sup> 홍필주 Hong Pil-ju 洪弼周 (1774-1801). Philippe. Bienheureux.

<sup>49</sup> 이현 Yi Hyeon 李鉉 (?-1801) Antoine. Bienheureux.

<sup>50</sup> 변득중 Byeon Deuk-jung 邊得中

<sup>51</sup> 김사집 Kim Sa-jip 金一 (1744-1802). François. Bienheureux.

À la dixième lune, transféré au tribunal criminel de Haemi, il reçut quatre-vingt-dix coups de la planche à voleurs. Les supplices ne pouvant vaincre sa constance, il fut, à la douzième lune, renvoyé à Cheongju, chef-lieu militaire de la province. Ce voyage fut pour lui une cruelle torture. Par un froid rigoureux, chargé d'une lourde cangue, et alors que ses blessures n'étaient pas encore fermées, il dut parcourir à pied l'espace de 480 lis. Ses cheveux blancs étaient épars sur ses épaules, le sang coulait de ses plaies, mouillait ses habits et les collait sur la peau, en sorte que chaque pas, chaque mouvement, lui causaient des souffrances aiguës. Cet horrible voyage dura trois jours, pendant lesquels la résignation et le calme de François ne le quittèrent pas un seul instant. Il fut de suite condamné à mort, et le 22 de la douzième lune (25 janvier), après avoir été donné en spectacle sur le marché et frappé de quatre-vingt-un coups de planche, il rendit doucement son âme à Dieu. Jusqu'à la fin, disaient des témoins oculaires, sa foi, son espérance et sa charité parurent des plus vives, et son cœur ferme comme le fer et la pierre. Il était âgé de cinquante-huit ans.

Avec lui fut aussi exécutée une chrétienne nommée Colombe, épouse d'un noble du nom de Yi, qui habitait à Byeol-am, district de Deoksan ; nous n'avons sur sa vie et sa mort absolument aucun détail digne de foi.

Cinq jours après, au district de Pocheon, ce fut le tour de Léon Hong<sup>52</sup>, qui, arrêté avec son père François-Xavier Hong Gyo-man<sup>53</sup>, le 14 de la deuxième lune, avait été renvoyé à la prison de Pocheon, pendant que son père était gardé à la capitale. D'un caractère doux et tranquille, Léon avait passé sa jeunesse dans ce district, ne rêvant pour l'avenir que les grandeurs humaines, dont sa naissance et sa position lui frayaient la route. Mais à peine eut-il connu notre sainte religion, qu'il l'embrassa avec zèle, et oublia de suite toute autre ambition que celle de servir Dieu et de propager sa loi. La piété filiale lui faisait un devoir de commencer par son père, qui, bien qu'instruit du christianisme, hésitait à l'embrasser. Léon sut éclaircir ses doutes, fixer ses irrésolutions, il parvint à l'affermir solidement dans la foi. Son zèle se porta ensuite sur les autres membres de sa famille qu'il instruisait assidûment, sur les chrétiens tièdes qu'il excitait avec une patiente énergie, et sur les païens dont il convertit un grand nombre. Son humilité surtout était admirable ; il ne parlait de lui-même que dans les termes les plus modestes, et se plaisait à relever les qualités, les talents, et les bonnes actions des autres. Aussi était-il estimé et aimé de tous.

Emprisonné d'abord avec son père, puis ramené à sa ville natale, il eut à subir de fréquentes tortures, mais la pensée de la glorieuse mort de ce père que lui-même avait converti, et le désir de marcher sur ses traces, le soutinrent merveilleusement, et son courage fit plus d'une fois l'admiration des satellites. Dix mois de détention, au milieu de toutes sortes de souffrances et d'épreuves, ne purent en rien ébranler sa foi ; et il mérita enfin d'être condamné à mort, pour Jésus-Christ. Il avait quarante-quatre ans, lorsqu'il fut décapité, à Pocheon, le 27 de la douzième lune (30 janvier 1802). Après sa mort, pendant plusieurs jours, une vive lumière environna son corps, qui conservait toutes les apparences de la vie. Les satellites et une grande foule de païens furent témoins de ce prodige.

---

<sup>52</sup> 홍인 Hong In 洪鎭 (1758-1802) Léon. Bienheureux.

<sup>53</sup> 홍교만 Hong Gyo-man 洪教萬 (1738-1801) François-Xavier. Bienheureux.

Le même jour, à Yanggeun où avait déjà coulé le sang de tant de chrétiens, eut lieu le martyre de Sébastien Gwon Sang-mun<sup>54</sup>, second fils de François-Xavier Gwon, et devenu par adoption fils et héritier d'Ambroise Gwon. Le nom qu'il portait, la réputation que ses talents et ses bonnes qualités lui avaient déjà acquise, sa ferveur à pratiquer la religion, étaient des causes de proscription plus que suffisantes. Il fut donc pris, et incarcéré d'abord dans la prison de Yanggeun où il souffrit des tourments si atroces, que son cœur faiblit un instant, et laissa échapper une parole d'apostasie. Mais transféré devant les tribunaux de la capitale, il se rétracta, et au milieu des tortures qui ne lui furent pas épargnées, confessa de nouveau la religion chrétienne. Après environ dix mois de détention, il fut condamné à mort et renvoyé à Yanggeun pour y être exécuté. Le 27 de la douzième lune (30 janvier), sa tête tombait sous le sabre ; il était alors dans la trente-troisième année de son âge.

Le même jour encore, dans la grande ville de Chongju, autrefois capitale de la province de Chungcheong, la foi de Jésus-Christ eut de nouveaux témoins.

Le premier était un noble nommé Yi Gye-Yeon<sup>55</sup>, qui avait été exilé, après apostasie, à la fin de l'année précédente. Rappelé de son exil, il subit avec plus de courage de nouveaux interrogatoires, et eut le bonheur, cette fois, d'être condamné à mort. Il fut décapité à l'âge de soixante-trois ans.

Trois autres confesseurs, que Yi Gye-Yeon avait lui-même convertis et instruits des vérités de la religion, l'accompagnaient au supplice ; c'étaient Yi Bu-chun<sup>56</sup>, Yi Seok-jung<sup>57</sup>, et une femme nommée Yi Agi-nyeon<sup>58</sup>.

Yi Bu-chun, prétorien de cette même ville, homme d'une certaine éducation, d'une grande facilité de parole et d'un extérieur avantageux, s'était toujours montré très-attaché à sa foi, et fidèle à en observer les pratiques. Yi Seok-jung était fils du précédent et, comme lui, fervent chrétien. Bien qu'il exerçât le métier de marchand, métier très-dangereux dans ce pays pour la conscience, il savait mettre avant tout les intérêts de son âme, et s'occupait de gagner le ciel, bien plus que de gagner des richesses périssables. Le père et le fils avaient été arrêtés à des époques différentes, mais leur constance fut la même dans les supplices, et ils firent l'étonnement des païens qui ne connaissaient pas encore les prodiges qu'opère la grâce divine dans le cœur des fidèles. Ils furent décapités ensemble. Le premier avait soixante-huit ans, et le second vingt-neuf ans.

Yi Agi-nyeon, fille de prétorien, fut mariée dans cette même classe, et perdit son mari après en avoir eu deux fils. Quoique ceux-ci refusassent de pratiquer la religion, la veuve chrétienne n'en fut pas moins un modèle d'assiduité à ses devoirs et à ses exercices de piété. Jamais, dit-on, la moindre froideur ou la moindre paresse ne se fit sentir chez elle ; aussi Dieu daigna-t-il récompenser sa noble persévérance. Il permit qu'elle fût arrêtée comme chrétienne et que, dans d'horribles supplices, son calme et son courage fissent l'honneur de la religion.

---

<sup>54</sup> 권상문 Gwon Sang-mun 權相問 (1769-1802) Sebastien. Bienheureux.

<sup>55</sup> 이기연 Yi Gi-yeon 李箕延 (1737-1801)

<sup>56</sup> 이부춘 Yi Bu-chun 李富春 (1773-1801). Martyr.

<sup>57</sup> 이석중 Yi Seok-jung 李石中 (1773-1801). Martyr.

<sup>58</sup> 이야기련 Yi Agi-nyeon 李阿只連

Elle eut la tête tranchée, avec les autres martyrs que nous venons de nommer, le 27 de la douzième lune (30 janvier).

Enfin, à Gwangju, province de Gyeonggi, nous avons à signaler deux martyrs. Le premier est Woo Deok-un 禹德運, sur lequel nous n'avons pas de détails. Sa sentence d'ailleurs très-claire, nous montre un homme décidé, qui prit souvent soin de la sépulture des martyrs, et, en diverses circonstances, reprocha publiquement et énergiquement aux apostats leur lâche faiblesse. Il fut décapité le 28 de la douzième lune (31 janvier 1802), à l'âge le cinquante ans.

Le second est Thomas Han Deok-won<sup>59</sup>. Né d'une famille noble du district de Suwon, province de Gyeonggi, il avait émigré sur le territoire de Gwangju. C'était un homme austère, dévoué, assidu à la prière et aux lectures pieuses. Il aimait à réunir les chrétiens pour les instruire et les exhorter, et alors, disent les mémoires du temps, ses paroles étaient fermes et tranchantes comme son cœur lui-même. Sa principale application était de se conformer en tout à la volonté de Dieu, et il le faisait avec une constance invariable. Saisi en 1801 par les satellites de Gwangju, il fut traduit devant le juge, qui voulait à tout prix obtenir de lui des dénonciations. Thomas refusa d'en faire aucune, et supporta les tortures avec une sainte joie, sans changer de visage. Soumis, quelque temps après, à de nouveaux supplices, il dit au mandarin : « Si vous deviez donner des récompenses à ceux que je désignerais, je le ferais aussitôt, mais, loin de là, vous les feriez saisir, leur presseriez le cou jusqu'à les étrangler, et à mesure qu'ils viendraient, vous leur trancheriez la tête ; je ne puis donc vous dénoncer personne. » Sa sentence de mort fut envoyée à la capitale et confirmée au nom du roi. Il se rendit joyeusement au lieu du supplice, soutint lui-même le billot sur lequel il posait la tête, et, regardant le bourreau fixement, lui dit : « Coupez-moi la tête d'un seul coup. » Celui-ci, saisi de crainte et tout tremblant, frappa à faux, et la tête ne tomba qu'au troisième coup. C'était le 30 de la douzième lune (2 février 1802). Thomas était dans la cinquante-deuxième année de son âge.

En terminant l'histoire de cette affreuse persécution de 1801, mentionnons encore quelques autres martyrs qui n'ont pas été indiqués dans notre récit, parce que le lieu ou la date de leur exécution n'ont pas été retrouvés. Ces noms sont à tout jamais glorieux dans ciel, et il serait injuste de les laisser tomber, ici-bas, dans un complet oubli.

Le premier est Mathias Bae, chrétien zélé, qui employa toutes les forces et toutes ses ressources pour le bien général, et rendit à l'église de Corée d'importants services. Il était frère cadet de François Bae<sup>60</sup>, martyrisé en 1799. Depuis le jour de sa conversion le grand désir de Mathias avait été de faire à tout prix pénétrer des prêtres en Corée. En conséquence, il s'offrit à faire le périlleux voyage de Péking, y alla en effet plusieurs fois, y reçut les sacrements et, selon toute probabilité, fit partie de la troupe qui introduisit le P. Zhou. La droiture de Mathias, son dévouement, sa ferveur, lui avaient concilié l'estime générale, et les chrétiens aimaient à suivre ses avis. La persécution ayant éclaté, il se cacha, continuant toujours à exhorter ses frères, à célébrer le courage des martyrs, à publier, comme un exemple et un encouragement, le récit de leurs souffrances. Lui-même se préparait au combat, en

---

<sup>59</sup> 한덕운 Han Deok-un 韓德運 (1752-1802) Thomas. Bienheureux.

<sup>60</sup> 배관검 Bae Gwan-gyeom 裴—(1740?-1800) François. Bienheureux.

supportant avec joie les peines de la vie, en renonçant à tous les plaisirs, et en vivant avec sa femme dans une continence absolue.

Il fut arrêté, et montra un grand courage dans les tourments. Quatre ou cinq mois de supplices continuels ne purent l'ébranler, et le juge, désespérant de venir à bout de son prisonnier par les voies ordinaires, essaya d'un moyen plus perfide. Il mit en jeu la famille de Mathias, et quelques-uns de ses compagnons de captivité, chrétiens indignes qui avaient renoncé à leur foi. Dieu, qui voulait purifier son martyr de tout levain d'orgueil, permit que, cédant un instant à la voix de la nature et aux obsessions de ses amis, Mathias laissât échapper une parole d'apostasie. On le mit immédiatement en liberté. Mais il avait à peine passé le seuil de la prison, que la foi et la grâce reprirent le dessus ; il rentra sur-le-champ, versant des larmes, poussant des gémissements sur le crime qu'il venait de commettre, et invoquant à haute voix les saints noms de Jésus et de Marie. — « Es-tu fou ? » cria le juge, « il n'y a qu'une minute que tu as renoncé à tout cela. — Oui, » dit Mathias, « j'étais fou de prononcer une telle parole, mais maintenant la raison m'est revenue, et dussé-je mourir, je professe hautement la foi de mon Dieu. » Il fut aussitôt condamné à mort, et étranglé dans la prison. Il avait alors trente-trois ans.

Un chrétien du district de Boryeong, dont le nom même est inconnu, s'était rendu à la capitale pour acheter des images religieuses. Il fut pris, conduit en prison, et mis à la torture. Comme il persistait, après une longue détention et des supplices répétés, à montrer une fermeté peu commune, il fut condamné à mort. On envoya des satellites qui lui dirent de se passer la corde au cou ; il refusa de le faire lui-même, et fut étranglé par eux. Dieu permit qu'un prisonnier chrétien se trouvât dans la chambre voisine, et entendit très-distinctement tout ce qui se passa entre la victime et les bourreaux. C'est ce chrétien qui, sorti de prison, a raconté à sa famille ce fait édifiant.

Un autre martyr, Jean Yi Ik-un<sup>61</sup>, appelé aussi Myeong-ho, montra le même courage, et mourut d'une manière moins glorieuse peut-être aux yeux des hommes, mais non moins méritoire devant Dieu. Descendu d'une noble famille du parti Nam-in, Yi Ik-oun-i était gouverneur de la province de Gyeonggi avant et pendant la persécution de 1801. Ayant embrassé la religion, il travailla à réprimer son caractère trop vif, et à régler toutes ses actions d'après les exemples de Jésus-Christ et des saints. Il se mortifiait continuellement dans ses repas, ne fréquentait plus les sociétés mondaines, et vivait seul dans un appartement retiré. Le dimanche seulement, il sortait pour aller se joindre à quelques chrétiens, et se livrer en leur compagnie à la prière, à des lectures et conversations pieuses. Son père, alarmé du danger qu'une telle conduite faisait courir à toute la famille, ne négligea rien pour lui faire abandonner la foi, mais sans succès. Le péril devenait de plus en plus imminent, et la haute position de sa maison ne permettait pas à Jean de s'y soustraire par la fuite. Il attendait donc avec résignation les ordres de la Providence, quand son père, aveuglé par la peur et par la colère, lui ordonna de prendre du poison. Jean refusa de le faire ; mais plusieurs personnes s'étant réunies à son père, on le saisit violemment, et on parvint à le lui faire avaler de force. Il en mourut après quelques heures.

---

<sup>61</sup> Dallet dit que 이익운 李益運 est la même personne que 이명호 李明鎬. Ce n'est pas correct. Daveluy Volume 4 dit clairement que le martyr Jean Yi Myeong-ho était le fils de Yi Ik-un (1748-1817), magistrat du Gyeonggi-do responsable de l'exécution de plusieurs martyrs.



À la ville de Yeosu, on signale une jeune veuve nommée Yi, de la branche de Wansan, fervente chrétienne, qui fut prise et exécutée avec un de ses parents.

Au district de Byeokjeong, province de Chungcheong, un noble nommé Choe, plus connu des chrétiens sous le nom de Choe-pan, après s'être séparé, pour devenir chrétien, d'une concubine qu'il aimait tendrement, et avoir donné, pendant plusieurs années, l'exemple d'une fervente exactitude à tous ses devoirs, fut pris et décapité.

Thomas Kim, natif du district de Deoksan, qui avait accompagné le P. Zhou dans ses courses, comme conducteur de son cheval, eut aussi la tête tranchée.

Paul Yun, de Jurul, district de Deoksan, et Thomas Han de Olgu-ji, district de Chuncheon, furent tous deux martyrisés à la ville de Hongju.

À Gongju, furent exécutés un homme et une femme, de la famille Won.

Enfin, Sin Gwang-seo<sup>62</sup>, natif de Hantui, au district de Cheongsa, émigré près de Jeonju, fut traduit devant le tribunal de cette ville, et y eut la tête tranchée, en compagnie de Yi Guk et de deux ou trois autres confesseurs.

Cette liste des victimes de la persécution de 1801, quelque longue qu'elle soit, est loin d'être complète. L'homme le plus à même de bien connaître les événements, Jeong Yak-yong, porte à deux cents au moins le nombre des martyrs. Alexandre Hwang assure que, dès la fin d'octobre, les païens estimaient à trois cents les exécutions qui avaient eu lieu, dans la capitale seulement. Jamais pareille boucherie n'avait ensanglanté les tribunaux du pays. Malheureusement beaucoup d'écrits originaux ont disparu. Les missionnaires européens, arrivés trente ans plus tard, eurent, en entrant en Corée, autre chose à faire d'abord que de recueillir les anciennes traditions au sujet des martyrs ; et quand, longtemps après, Mgr Berneux, devenu vicaire apostolique, s'occupa le premier de réunir tous les documents authentiques<sup>63</sup>, un grand nombre de témoins oculaires de la persécution étaient morts, et avaient emporté avec eux dans la tombe des souvenirs à jamais perdus.

Nous avons donc à regretter bien des détails édifiants, bien des exemples de charité héroïque, qui ne seront connus et glorifiés que dans le ciel. Nous avons à regretter surtout l'impossibilité où l'on se trouve maintenant de constater d'une manière juridique un grand nombre de miracles, dont il ne reste plus qu'un vague souvenir. Dans le cours du récit, nous avons noté ceux seulement qui ont un certain caractère d'authenticité ; mais, s'il faut en croire la tradition générale. Dieu en fit beaucoup d'autres pour glorifier les confesseurs, et protéger leurs précieuses reliques. Un fait hors de doute, c'est que les païens, aussi bien que les chrétiens, croient encore aujourd'hui à la fréquence et à la réalité des prodiges qui eurent lieu à cette époque.

Les païens, aussi bien que les chrétiens, remarquèrent également la punition frappante de quelques-uns des persécuteurs. Le ministre Hong Nak-an<sup>64</sup>, ennemi acharné des chrétiens,

---

<sup>62</sup> 신광서 Shin Gwang-seo 辛光瑞

<sup>63</sup> Une grande partie de ce travail fut réalisée par Daveluy sur ordre de Mgt Berneux.

<sup>64</sup> 홍낙안 Hong Nak-an 洪樂安 (1752-1812)

toujours le premier à élever la voix contre eux, fut, on ne sait pourquoi, exilé à l'île de Quelpaert, où il mourut après vingt ans de détention.

Le frère de l'apostat Pierre Seung-hun, nommé Yi Ji-hun, qui avait été, lui aussi, très-hostile à la religion, mourut en exil à l'île de Geoje.

Jeong Ju-seong<sup>65</sup>, mandarin de Yanggeun qui faisait ses barbares délices de tourmenter et massacrer les chrétiens, devint aveugle, perdit son fils unique, et vit, avant de mourir, sa maison entièrement ruinée. On dit que les débris de cette famille végètent encore aujourd'hui, dans la plus grande misère, au district de Chongju, abhorrés des païens eux-mêmes qui les montrent au doigt, comme une race maudite du ciel.

Pierre Yi Seung-hwa raconte dans ses mémoires, comme un fait connu de tous, l'histoire d'un malheureux apostat qui, d'accord avec les satellites, vexait, dénonçait, pillait les chrétiens. Envoyé plus tard en exil pour quelque crime, il se pendit de désespoir ; son corps, brûlé par accident, resta sans sépulture ; sa famille perdit tout ce qu'elle possédait, et ses descendants sont maintenant réduits à la mendicité.

Dans le Naepo, un traître, nommé Jo Hwa-jin<sup>66</sup>, qui par ses délations, avait causé la mort de plusieurs chrétiens, continua après la persécution sa vie de scélératesse et de brigandages, jusqu'à ce que, poursuivi par les tribunaux, il se fit à lui-même justice en se suicidant.

Un autre, du nom de Gang Dong-ok, s'étant rendu coupable de divers crimes, fut envoyé en exil, où, par son insolence, sa mauvaise foi et ses escroqueries, il exaspéra tellement les gens du pays, qu'ils mirent le feu à sa maison, et le brûlèrent vif. Ses parents étant venus chercher son cadavre pour l'ensevelir, le déposèrent, pendant la nuit, près d'une rivière vis-à-vis de l'auberge. Une pluie abondante survint inopinément, la rivière déborda, et le cadavre fut emporté sans qu'on pût en retrouver aucun vestige ; punition redoutable dans ce pays, où, de même qu'en Chine, la privation de sépulture est considérée comme une peine plus terrible que la mort.

Des faits analogues eurent lieu dans d'autres provinces, mais ceux-là suffirent pour prouver qu'en Corée aussi bien qu'ailleurs, Dieu punit presque toujours, dès ce monde, les ennemis de son Christ et de son Église.

D'après les ordres précis du gouvernement, les exécutions sanglantes cessèrent avec l'année *sin-yu* ; la proclamation royale fut affichée dans toute la Corée, pour les fêtes du nouvel an, et, les prisons étant vides de chrétiens, les bourreaux purent se reposer quelque temps. Le succès des persécuteurs semblait assuré. Leurs rancunes politiques et leurs haines religieuses étaient également satisfaites, et la double campagne entreprise par eux aboutissait enfin à une double victoire.

Politiquement parlant, le résultat obtenu était complet. Le parti des Nam-in écrasé, presque anéanti, n'a jamais pu se remettre du coup porté alors. Il n'a plus dans le pays qu'un souffle de vie, et son influence a entièrement disparu. Le parti des No-ron n'a cessé de se maintenir au pouvoir ; il augmente et se fortifie chaque jour, et il n'y a plus de rivaux pour lui disputer l'omnipotence.

Sous le rapport religieux, la régente et ses adhérents crurent également à un triomphe définitif. Le seul prêtre qu'il y eût en Corée avait été tué ; tous les chefs des chrétiens, tous les hommes influents parmi eux avaient disparu. Les néophytes survivants, plongés dans la

---

<sup>65</sup> 정주성 Jeong Ju-seong 鄭周誠.

<sup>66</sup> 조화진 Jo Hwa-jin 趙和鎭.

misère, déshonorés aux yeux de leurs concitoyens, mis au ban de la loi, ne pouvaient donner le moindre ombrage au pouvoir le plus jaloux, et certainement, si la religion de Jésus-Christ était l'œuvre de l'homme, elle aurait dû alors périr en Corée. Mais Dieu est plus puissant que les gouvernements, il se plaît à tirer le bien du mal, et l'acharnement des persécuteurs eut, pour le christianisme, des résultats que ses ennemis ne prévoyaient guère. Les édits, les proclamations, firent connaître l'Évangile dans les coins les plus reculés du royaume, d'une manière plus rapide et plus universelle, qu'aucune prédication n'eût pu le faire, si active et si zélée qu'on la suppose. Le courage des martyrs en face de la mort, dans les districts où il y avait des chrétiens, dans les autres endroits, la patience des exilés, furent une révélation pour ce peuple idolâtre et plongé dans la matière. Le fait plusieurs fois cité dans les actes officiels, d'hommes recommandables par leur science, leur vertu, leur position sociale, qui avaient tout sacrifié pour suivre la nouvelle doctrine, ce fait, même, disons-nous, devint une éloquente apologie. Enfin, la persécution eut un dernier résultat plus précieux encore aux yeux de la foi. Le ciel se peupla de nouveaux élus, l'église de Corée eut devant Dieu une légion de puissants intercesseurs, et si plus tard, malgré tous les obstacles, la parole des missionnaires fut féconde en fruits du salut, c'est grâce aux prières des martyrs.

Livre 4. Depuis la fin de la persécution de 1801, jusqu'à l'érection de la Corée en vicariat apostolique. 1802-1831.

\* \* \*

Chapitre 1. État déplorable de la chrétienté. — Lettre des chrétiens de Corée à l'évêque de Péking. — Leur lettre au Souverain Pontife. — Nouveaux martyrs.

Le dernier jour de l'année *sin-yu* avait encore été ensanglanté par le supplice de plusieurs chrétiens ; avec l'année *im-sul* (1802), commença pour l'Église de Corée une ère de tranquillité relative, qui permit aux néophytes de respirer un peu. Ce n'était pas la paix, encore moins était-ce la liberté, mais la violence de la persécution était diminuée, les juges et les bourreaux avaient, pour un temps, cessé de fonctionner.

Il serait difficile d'exposer complètement l'état de désorganisation, de misère et de ruine, dans lequel se trouvait la chrétienté au lendemain de la persécution. Tous les hommes éminents, capables de diriger, d'exhorter, de ranimer leurs frères, avaient été mis à mort. Dans beaucoup de grandes familles, il ne restait que des femmes et des enfants. Les pauvres, les gens du peuple, que la rage des ennemis de la religion avait dédaigné de poursuivre, demeuraient isolés, sans relations entre eux, au milieu de païens hostiles, qui, forts de la loi et de l'opinion publique, ne leur épargnaient aucune vexation, et les traitaient en esclaves. Le très-grand nombre des apostats qui n'avaient renié la foi que de bouche et la conservaient encore dans leur cœur, tremblaient de reprendre leurs pratiques religieuses, et se bornaient à répéter en secret quelques timides prières. Presque tous les objets de piété, presque tous les livres avaient été détruits, et le peu qui en restait était enfoui sous terre, ou caché dans des trous de murailles. Beaucoup de néophytes, encore peu affermis dans la foi, privés de toute instruction, de tout appui moral, se décourageaient, et finissaient souvent par abandonner une religion qui était pour eux la cause de tant de maux.

Le sort de ceux qui avaient été exilés par les tribunaux, ou qui avaient volontairement émigré dans les parties les plus sauvages des provinces éloignées, était plus triste encore. Nous ne pouvons mieux l'exposer qu'en donnant le récit<sup>1</sup> que nous a laissé de ses épreuves Pierre Sin Tae-bo<sup>2</sup>, ce courageux chrétien qui fit inutilement tant d'efforts pour approcher du P. Zhou et recevoir les sacrements, et qui, plus tard, obtint, comme nous le verrons, la couronne du martyr. On y trouvera, trait pour trait, le tableau des souffrances de milliers d'autres chrétiens, à cette même époque, et dans les mêmes circonstances.

« La persécution était enfin apaisée, il est vrai, mais nous étions isolés et nous avons perdu les livres de prières. Quel moyen de pratiquer ? J'apprends par hasard que les survivants de quelques familles de martyrs habitent dans le district de Yongin, je fais tous mes efforts pour les découvrir, et enfin je les rencontre. Il n'y avait que des femmes déjà avancées en âge, et quelques jeunes gens à peine sortis de l'enfance ; en tout, trois maisons liées par la parenté. Ils étaient sans appui et sans ressources, osant à peine ouvrir la bouche avec les étrangers, et ne respirant plus de frayeur quand on commençait à parler de religion. Ils avaient bien quelques volumes de prières et l'explication des Évangiles, mais le tout caché

---

<sup>1</sup> Archive Daveluy Volume 4 ff. 214-7

<sup>2</sup> 신태보 Shin Tae-bo 申太甫 (1769?-1839) Pierre. Bienheureux.

avec le plus grand soin. Quand je demandai à les voir, on me coupa la parole, en agitant les mains en signe de silence ; je ne voulus point insister. Toutefois, ces pauvres femmes étaient dans une grande joie, en apprenant de leurs enfants la présence d'un chrétien, et les convenances ne leur permettant pas de me voir, elles voulaient à tout le moins converser avec moi<sup>3</sup>. Je leur parlai un peu des derniers événements, de l'état de la religion, et de notre position commune, dans laquelle nous ne pourrions ni servir Dieu ni sauver notre âme. Elles étaient vivement touchées ; quelques-unes même versaient des larmes, et témoignaient le désir que nous nous missions en rapports fréquents, pour nous soutenir les uns les autres.

« Je demeurais à quarante lis de là (quatre lieues), et depuis ce temps, tous les huit ou dix jours, nous nous fîmes des visites réciproques. Bientôt notre affection mutuelle fut aussi vive et aussi sincère, que si nous eussions été des membres d'une même famille. Nous commençâmes à reprendre la lecture de nos livres, et à faire les exercices des dimanches et fêtes. Ces personnes avaient reçu les sacrements du prêtre, et quand j'entendis des détails sur lui et ses exhortations, il me semblait le voir lui-même. La joie et le bonheur se répandirent dans mon âme ; c'était comme si j'avais trouvé un trésor. J'aimais tous ces chrétiens comme des anges, mais, de part et d'autre, nous habitons parmi les païens, et de tous côtés leurs yeux étaient sans cesse ouverts sur nous. Je devais faire les quarante lis, de nuit et en secret, pour les éviter. Peu après les païens voisins voulurent savoir mon nom, puis le lieu où j'habitais, et avec qui j'étais en relation. Tout ceci nous déplaisait, et nous conçûmes le plan d'émigrer tous ensemble, et d'aller quelque part former un petit village séparé. Pour moi, je n'avais que mon fils et ma fille ; mais nos cinq familles réunies faisaient un nombre de plus de quarante personnes, et chacun n'ayant pour toute fortune que des dettes, la vente des maisons ne devait pas, les dettes une fois payées, fournir seulement le viatique nécessaire au voyage, car le lieu que j'avais en vue était dans le fond des montagnes de la province de Gangwon, où se trouvaient à peine des traces d'hommes. Néanmoins, que la chose dût réussir ou non, l'émigration fut décidée.

« Deux familles avaient leurs maisons entièrement vides, ignorant le matin ce qu'elles mangeraient le soir. Les trois autres vendirent leurs maisons avec le mobilier, et en retirèrent à peine cent nhangs (environ deux cents francs), sur lesquels il fallait payer beaucoup de dettes. Quand on voulut fixer le jour du départ, chacun dans les cinq familles, prétendait partir le premier, et n'avait qu'une pensée : sortir de cet enfer pour aller chercher un paradis. On se disputait au point d'en venir à des paroles de mésintelligence et de discorde. Grand Dieu ! quelle peine j'eus pour leur faire entendre raison ! Pour moi, je confiai mon fils et ma fille à la charge de mon neveu, et on décida que le départ d'une des familles serait remis à quelque temps. Mais sans parler des enfants, il y avait cinq femmes qu'on ne pouvait absolument pas retarder, et qui, soit à raison de leur âge, soit parce qu'elles n'avaient jamais eu l'habitude de marcher, ne pouvaient aller à pied. J'achetai donc à grand'peine deux chevaux, puis encore un troisième, ce qui épuisa notre petit fonds, et n'ayant plus de ressources, j'allai trouver deux amis riches du village, qui voulurent bien faire préparer cinq litières, et prêter deux chevaux. Nous partîmes dans cet équipage. Les chevaux étaient bons, et les valets remplissaient bien leur office ; et toutefois la première journée se fit difficilement. Notre tournure était fort suspecte. Ce n'était pas un cortège de nobles, ni de roturiers ; mais surtout les chevaux étaient accoutrés d'une manière bizarre. Dès le second

---

<sup>3</sup> (Dallet Note 73 : En pareil cas, pour satisfaire aux exigences de l'étiquette et conserver le décorum, on se place dans des chambres voisines, et on communique à travers une grille ou une toile, à peu près comme font les religieuses cloîtrées.)

jour il fallut changer de système. Nous laissâmes les cinq litières, et les femmes, s'affublant de jupes sur la tête en guise de mantelets, durent aller à cheval. La tournure de notre caravane était devenue à peu près celle des gens ordinaires de la province, ou plutôt des montagnards, et toutefois, les passants et les aubergistes disaient toujours que nous étions de la capitale. Quelques-uns même répétaient avec un sourire méchant : « Voilà certainement des familles de chrétiens. » Nous craignions à chaque instant d'être reconnus et arrêtés.

« Après huit jours de marche très-pénible, nous arrivâmes enfin au but désiré. Nouvel embarras ! pas de maison, et aucune connaissance. Nous parvînmes à emprunter une mesure pour loger tout le monde, et, cinq chevaux devenant embarrassants, je vendis de suite le mien pour nous procurer des vivres, et acheter une cabane où les jambes pouvaient à peine s'étendre. Nous devions renvoyer les deux chevaux d'emprunt ; mais, faute d'argent, il nous fallut les garder un mois, et leur nourriture consomma presque le prix d'un cheval. Toutefois, on parvint à les renvoyer, et, au retour, on amena la famille restée en arrière. Sans que nous le sussions, le temps de la culture passait, et l'hiver étant venu, les neiges s'accumulèrent et firent disparaître tous les chemins<sup>4</sup>. Dans les environs, aucune connaissance ; impossible même de communiquer avec nos voisins, et nous étions plus de quarante exposés à mourir de faim. Un cheval qui nous restait avait rongé et presque dévoré son énorme auge en bois ; les enfants criaient sans cesse, demandant à manger ; les grandes personnes elles-mêmes s'inquiétaient et s'impatientaient. Nous n'avions presque plus de provisions ; l'avenir se présentait chaque jour plus sombre, et nous succombions à la tentation de murmurer, de détester notre foi qui était la cause de ces épouvantables souffrances, de nous maudire nous-mêmes pour avoir cru en Dieu.

« Enfin, par un prodige de la miséricorde divine, nous sans pouvoir dire comment. L'hiver se passa, et les neiges une fois fondues, il devint possible de circuler et de franchir la montagne. Apprenant qu'un riche bachelier<sup>5</sup> nommé Choe, vivait à environ soixante-dix lis de nous, je me rendis chez lui, y restai deux jours, et lui ayant fait le tableau de l'horrible misère où se trouvaient nos familles, je pus, par son entremise, obtenir une vingtaine d'hectolitres de riz non épluché. Pour diminuer le prix de transport, j'allai prier les habitants du pays qui s'y prêtèrent avec beaucoup de complaisance, de m'éplucher ce riz ; puis j'en vendis une partie et fis transporter le reste en deux ou trois jours. Tout ce grain était payable à une époque fixée. Ayant ainsi terminé cette affaire, j'essayai de nouveau de consoler tout notre monde, et alors seulement je fus écouté ; la joie et la charité fraternelle réparèrent. Nos différents emprunts s'élevaient déjà à plus de cent nhangs, mais je n'avais pas le courage d'y faire allusion ; car, quand je parlais d'être sur nos gardes et d'épargner les vivres, tous les visages prenaient un air sombre et désolé. »

Tel était le sort de presque tous les chrétiens qui avaient cherché un refuge dans les montagnes et les forêts, surtout au nord-est du royaume. Mêmes fatigues, mêmes misères, et aussi, hâtons-nous de le dire, même protection de Dieu. Le sort des exilés était encore plus déplorable, car ils étaient privés de leur liberté, placés sous la surveillance d'une police ombrageuse, et quelquefois même séparés violemment de ceux de leurs proches qui les

---

<sup>4</sup> (Dallet Note 74 : Dans la province de Gangwon, les neiges tombent avec une abondance effrayante. Non-seulement les routes sont interceptées, mais souvent on ne peut avoir de rapports entre maisons d'un même village. Ceux qui n'ont pas de provisions meurent de faim ; si l'on ne prenait de continuelles précautions, les habitations seraient ensevelies sous la neige, et on y périrait étouffé.)

<sup>5</sup> Un qui avait réussi le premier niveau des examens d'État et reçu le diplôme de *josi* 初試.

avaient suivis pour leur adoucir un peu les souffrances de l'exil. Et cependant, dans les desseins de la Providence, ces exilés, ces réfugiés étaient, sans le savoir peut-être, des apôtres. Leurs maisons sont devenues des villages, leurs familles sont devenues des chrétientés nombreuses et florissantes, et ont fait connaître l'Évangile dans les coins les plus reculés de la Corée.

Nous n'avons presque point de détails sur les années qui suivirent la persécution. Le gouvernement laissait les néophytes à peu près tranquilles, bien convaincu que c'en était fait de leur religion, et que la nouvelle secte, noyée dans le sang, s'éteindrait d'elle-même en peu de temps. On cite cependant quelques arrestations dans les provinces. En 1804, Jo Suk<sup>6</sup>, l'un des parents de Justin Jo, fut saisi dans le district de Icheon. En 1805, d'autres chrétiens furent emprisonnés à Haemi. Ces derniers furent relâchés quelque temps après, on ne sait trop comment. Mais Jo Suk, conduit au tribunal de Yanggeun fut condamné à mort. Dans les tourments, il avait eu d'abord la faiblesse d'apostasier et de dénoncer Jean Yi Yeo-jin, cousin de Pierre Sin Tae-bo 申太甫, dont nous venons de parler. Jean Yi fut saisi sur cette dénonciation, mais Pierre, qui craignait le même sort, accourut à la capitale, et fit tant par ses démarches, par des présents donnés à propos, qu'il parvint à obtenir l'élargissement de Jean ; Dieu le permettant ainsi, sans doute, pour le plus grand bien de la chrétienté, à qui Jean devait bientôt rendre d'importants services. Avant de quitter la prison, Jean pardonna à Jo Suk, et réussit à lui inspirer un vif regret de sa faute, et à lui rendre le courage de mourir pour la foi. On raconte que lorsque Suk se rendait au lieu du supplice, Jean Yi se trouva sur son chemin, et d'un coup d'œil lui montra le ciel ; le martyr répondit par signe qu'il le comprenait. Il fut décapité à Yanggeun.

Cette exécution isolée n'ayant pas eu d'autres suites, les chrétiens commencèrent peu à peu à sortir de leur stupeur, et à reprendre leurs pratiques religieuses. Pendant bien longtemps, ils n'avaient osé ni se réunir, ni même se parler, et c'est à peine s'ils se saluaient de loin en se rencontrant dans les rues ou dans les chemins. Ils se mirent alors à renouer des relations, à se chercher, à se compter, à se réunir ; c'était une fête pour eux quand ils rencontraient un frère qu'ils avaient cru mort ou en exil ; quand des parents, des connaissances qui s'étaient perdus de vue au milieu des désastres de la persécution, se retrouvaient de nouveau. On se consolait mutuellement ; on se racontait les scènes d'horreur ou d'édification dont on avait été témoin ; on s'aidait à retrouver quelques livres, quelques objets de religion ; on s'encourageait à reprendre les anciennes pratiques avec une ferveur nouvelle.

Tous savaient tirer de leur pauvreté quelques secours pour ceux de leurs frères qui étaient dans un dénûment absolu ; les veuves, les orphelins, étaient recueillis, et jamais, on peut le dire, la charité fraternelle ne fut plus grande que dans ces temps malheureux. Les vieillards qui en ont été témoins assurent qu'alors tous les biens étaient réellement mis en commun. Les plus instruits parmi les néophytes se faisaient un devoir d'enseigner les prières, les vérités fondamentales de la religion aux ignorants de leurs familles ou du voisinage. Enfin, quelques-uns plus dévoués, profitant de l'influence que leur science, leur caractère, ou leur réputation leur avaient acquise, obéissaient à l'impulsion de la grâce divine, en se dévouant entièrement à l'œuvre difficile de la réorganisation de l'Église coréenne.

Parmi ces derniers, nous devons citer d'abord Jean Gwon Gi-in, neveu du martyr Ambroise Gwon. Il s'était caché pendant la persécution, mais sans quitter la capitale, aidant

---

<sup>6</sup> Il s'agit peut-être de Jo Suk 趙淑 Pierre, 1786-1819, connu comme Jo Myeong-su, qui était le beau-frère de François-Xavier Gwon Il-sin (權日身) 1751-1792).

secrètement les prisonniers de son argent et, autant qu'il le pouvait, s'occupant nuit et jour de leurs affaires et de celles de leurs familles. La persécution terminée, il lutta de toutes ses forces contre le découragement général, allant de côté et d'autre exhorter les chrétiens, secouer leur apathie, dissiper leurs craintes, et les ramener à leurs exercices de piété.

Dans la province de Naepo, Maur Choe Sin-deok<sup>7</sup>, de la famille des Choe de Daraegol, homme instruit, fervent et résolu, exerça le même ministère de charité. Non content de rétablir les communications entre les chrétiens des divers villages, il multiplia de sa propre main les copies de livres de religion, afin de procurer à tous le moyen de s'instruire, et contribua plus que tout autre à remettre sur pied cette importante chrétienté.

Signalons encore, comme ayant pris une part active à ce mouvement de rénovation : Jean Yi Yeo-jin, son cousin Pierre Sin Tae-bo<sup>8</sup>, Hong Woo-song, fils de Luc Nak-min, et Jean Jeong Yak-yong, qui avait eu la faiblesse, d'apostasier pendant la persécution, mais qui, touché d'un sincère repentir, travaillait à expier son crime en se dévouant de toutes ses forces à l'œuvre commune. Leurs efforts ne furent pas inutiles. Non-seulement les chrétientés se reformèrent peu à peu, non-seulement le très-grand nombre des apostats vinrent à résipiscence, mais la propagation de l'Évangile reprit une nouvelle vigueur ; les conversions de païens recommencèrent, et de nouveaux fidèles comblèrent bientôt, et au delà, les vides faits par la persécution.

Ce premier pas une fois fait, la grande pensée, le principal désir de tous, fut d'obtenir de Péking un nouveau pasteur. Ceux qui avaient eu autrefois le bonheur de participer aux sacrements, se rappelaient la force que l'âme y puise, et les consolations qu'elle y éprouve. Ceux qui n'avaient jamais pu jouir de cette faveur, pressés d'une sainte jalousie, voulaient, à leur tour, obtenir le pardon de leurs péchés, et prendre place au banquet du Seigneur. Tous, en un mot, sentaient vivement le besoin d'un prêtre, et appelaient son arrivée de tous leur vœux. L'entreprise présentait de grandes difficultés. Jean Yi s'offrit pour courir les chances et subir les fatigues du voyage de Péking. Il se résolut à déguiser son rang de noble, et à se mêler aux marchands ou aux valets qui accompagnaient l'ambassade, malgré toutes les avanies et tous les mauvais traitements auxquels il devait s'attendre en conséquence. Rendus plus prudents par les désastres et les trahisons des années précédentes, les principaux chrétiens s'arrangèrent de façon à cacher le plan et les détails de cette nouvelle tentative à la majorité des néophytes. Mais il fallait de l'argent, et l'argent manquait. On essaya d'abord de s'en procurer en plaçant quelques fonds dans une entreprise commerciale qui promettait de larges bénéfices ; mais cette entreprise manqua, et les avances furent perdues. On fit appel à la générosité des chrétiens de la capitale et des provinces, et, enfin, après des retards interminables, tout fut prêt pour envoyer des lettres à l'évêque de Péking, vers la fin de 1811<sup>9</sup>.

---

<sup>7</sup> Dallet écrit son nom 'Sing-tok', Mgr Daveluy dans ses Notes écrit Sengt'ok, ce qui pourrait signifier que son nom était Choe Seong-deok.

<sup>8</sup> 신태보 Shin Tae-bo 申太甫 (1768-1839). Martyr.

<sup>9</sup> (Dallet Note 75 : Mgr Daveluy penche à croire qu'il y a là une erreur, et que les lettres écrites vers la fin de l'année *gyeong-o* (1810-1811) arrivèrent à Péking au commencement de 1811. En cela, il se trompe, car non-seulement toutes les copies existantes de ces lettres sont datées de l'année *sin-u* (1811-1812) mais l'arrivée des deux néophytes de Corée, n'est mentionnée que dans la lettre écrite en décembre 1812 par M. Richenet, lazariste français, à M. Chaumont, supérieur du séminaire des Missions-Étrangères. Une lettre de l'année précédente, du même au même, n'en parle pas.)



Outre les chrétiens influents nommés plus haut, on cite comme ayant pris une grande part à cette affaire : Justin Jo Dong-seom<sup>10</sup>, qui y contribua du fond de son exil, et Thomas Han, du district de Myeon-cheon 沔川 dans le Naepo, qui fournit une assistance matérielle relativement considérable.

Deux lettres furent donc rédigées, l'une à l'évêque de Péking, pour lui raconter tout ce qui s'était passé, et le supplier d'envoyer un prêtre au secours de ses enfants de la Corée, et l'autre au souverain Pontife. On croit que ce fut Jean Gwon qui les écrivit au nom de tous les chrétiens. Elles sont signées : François et autres..., probablement un nom d'emprunt, pour dérouter les recherches des mandarins dans le cas où ces lettres eussent été saisies en route.

Chargé de ces dépêches, Jean Yi, accompagné d'un autre chrétien dont nous ne connaissons pas le nom, se mit en route à la suite de l'ambassade, et arriva heureusement à Péking. Mais il ne savait où trouver les chrétiens, et n'osait adresser de questions à personne. Se souvenant alors que le mode de préparation du tabac avait été introduit en Chine par les missionnaires, et que dans le commencement, c'étaient des chrétiens qui en faisaient le commerce, il se mit en quête d'un marchand de tabac. La Providence permit qu'il rencontrât une de ces boutiques, sur la porte de laquelle n'étaient peints aucuns caractères superstitieux. Il y entra avec confiance, et après une courte conversation, découvrit que le marchand était chrétien. Il se fit reconnaître lui-même comme tel, et demanda à être conduit près de l'évêque.

Mgr de Govéa était mort le 6 juillet 1808. Plusieurs années auparavant, Mgr Joachim de Souza-Saraiva avait été sacré évêque de Tipase, *in partibus*, et coadjuteur de Péking ; mais la persécution étant survenue en 1805, il fut impossible d'obtenir pour lui la permission de se rendre à cette capitale. Aussi, quoiqu'il fût devenu évêque titulaire de Péking par la mort de Mgr de Govéa, il ne put jamais pénétrer dans sa ville épiscopale, et mourut à Macao, le 6 janvier 1818. D'un autre côté, Mgr Pires, lazariste portugais, missionnaire à Péking, qui avait été sacré évêque de Nanjing par Mgr de Govéa, ne put jamais non plus, à cause des persécutions, se rendre dans sa ville épiscopale de Nanjing. Il fut obligé de rester à Péking, où il exerçait les fonctions épiscopales, et dont il reçut du Saint-Siège l'administration, après la mort de Mgr de Souza-Saraiva. Mgr Pires vécut jusqu'au 2 novembre 1839. C'est lui qui, dans la suite de cette histoire, est désigné souvent sous le titre d'évêque de Péking. C'est à lui que notre courrier fut conduit, et qu'il remit les lettres suivantes :

Lettre des chrétiens de Corée à l'évêque de Péking<sup>11</sup>.

---

<sup>10</sup> 조동섬 Jo Dong-seom 趙東暹 (1739-1830). Justin.

<sup>11</sup> Les lettres à l'évêque et au Pape furent écrites en caractères chinois en 1811 et reçues par l'évêque de Pékin en 1812. Deux traducteurs chinois traduisirent la lettre en portugais et la lettre traduite arriva à Lisbonne en 1814. La lettre fut envoyée à Rome en 1816 et à nouveau traduite en Italien par D. Giovanni de Cettem. publié en français dans *Nouvelles lettres édifiantes des missions de la Chine et des Indes Orientales*, Volume 5 (1820) Pages 299-344. L'original de cette traduction française par le P. Lamiot à Pékin se trouve dans le volume des archives IRFA 577 et suiv. 163-190. Dallet n'imprime qu'une partie de la lettre à l'évêque. Une copie du texte chinois de Yu Siding 俞斯定 (1813) a survécu, mais pas les textes originaux. La lettre à l'évêque de Pékin est au dos de la lettre au pape, que Yu a combinée en une seule lettre. La copie est désormais conservé dans la collection de l'Academia Sinica à Taiwan. La première page est estampillée du sceau de la « bibliotheca major Xujiahui 徐家匯 », la bibliothèque jésuite de Shanghai..

« Moi François<sup>12</sup>, et autres chrétiens de Corée, quoique nous ne soyons que de misérables pécheurs, néanmoins le cœur brisé de douleur, le front en terre devant le trône épiscopal, nous présentons avec respect notre écrit au maître de la religion.

« L'énormité de nos péchés est à son comble ; nous avons perdu la sainte grâce du Seigneur. Ô désolation ! ô douleur ! nos crimes sont la cause de la mort de notre Père spirituel ! La tristesse et l'affliction ont dispersé les uns, éteint ou affaibli dans les autres tout sentiment de religion. Il y a déjà onze ans que nous avons perdu tous ceux dont le zèle et les talents étaient de quelque ressource. La rigueur avec laquelle nous sommes sans cesse surveillés, nous a empêchés de vous faire parvenir plus tôt nos humbles supplications. Tout ce qu'on dit des saints de l'antiquité qui soupiraient tant après la venue du Messie, tout ce que la sainte tradition nous enseigne de la bonté avec laquelle Notre Sauveur veut bien condescendre aux vœux ardents de ses saints ; tout cela nous prouve assez que, comme dans l'économie animale, il existe un rapport exact et infailible entre l'aspiration et la respiration, de même, une prière fervente, qui part du fond du cœur, est un moyen sûr de toucher le Seigneur et d'en être exaucé.

« En réfléchissant sur l'énormité de nos péchés qui est parvenue à son comble, nous reconnaissons humblement qu'ils ont fermé la porte aux effets de la miséricorde de Dieu, qu'ils en ont arrêté le cours. Sa justice a éclaté d'une manière si épouvantable, que nous sommes devenus semblables à un enfant qui, surpris par la foudre, est saisi de frayeur et ne peut trouver où se cacher, semblables à un troupeau attaqué, qui, privé de son pasteur, fuit, s'égare, reste sans ressources et sans aucun moyen de salut. Eh ! quelle peut être la cause de nos désastres, sinon nos iniquités ? Notre cœur est cruellement serré, notre esprit est abattu par la violence de notre douleur ; elle a pénétré jusqu'au fond de nos entrailles, elle nous a fait verser des larmes de sang. Néanmoins, quelque énormes que soient nos péchés, la miséricorde de Dieu est infiniment plus grande. Oh ! si le Seigneur daignait suspendre les coups de sa justice, nous supporter encore, nous attendre à pénitence ! Oh ! s'il lui plaisait de nous prêter une main secourable pour nous aider à sortir de l'état déplorable auquel nous sommes réduits. C'est ce que nous lui demandons jour et nuit, sans pouvoir contenir nos larmes et nos sanglots. Si nous désirons échapper à une mort prochaine, c'est uniquement pour avoir le bonheur d'assister au saint sacrifice et de confesser nos péchés ; dussions-nous mourir aussitôt après, nous serions satisfaits et transportés de joie.

« D'ailleurs, lorsque nous pensons que la sainte Mère de Dieu daigna autrefois se rendre propice à un pécheur qui avait signé son apostasie de son sang, et que nous nous rappelons la conversion éclatante du prince impie qui fut miraculeusement touché par la présence du Saint-Sacrement<sup>13</sup>, quelque grands pécheurs que nous soyons, nous espérons aussi que la Mère de miséricorde apaisera peu à peu la colère de Dieu, et tempérera les effets de sa justice, en sorte que nous puissions participer au bienfait des sept Sacrements, et trouver un asile assuré dans les cinq plaies du Sauveur. Prosternés aux pieds de notre pasteur, qui est revêtu de l'autorité de Dieu même, nous espérons que, réfléchissant sur le redoutable emploi dont il est chargé, il se laissera toucher par la douleur dont la vue de nos péchés nous pénètre et nous accable, et que, par un effet extraordinaire de compassion, il nous procurera au plus tôt le secours du saint ministère. Nous nous confions pour cela en la sainte grâce de la

---

<sup>12</sup> Il ne s'agit peut-être pas du nom d'un individu en particulier, mais d'un nom utilisé pour dissimuler l'identité des écrivains.

<sup>13</sup> (Dallet Note 76 : Allusion à la conversion de saint Théophile et à celle de saint Guillaume, duc d'Aquitaine, lesquelles sont racontées dans une Vie des Saints, traduite du chinois en coréen.)

Rédemption, commune à tout le genre humain ; nous l'espérons par le saint nom de Dieu et la gloire des martyrs de notre royaume. Ainsi soit-il. »

Vient ensuite une relation abrégée de tout ce qui était arrivé depuis la mort du roi en 1800, et une courte notice sur chacun des principaux martyrs. Après quoi, la lettre continue ainsi :

« Il y en a encore un grand nombre d'autres qui, s'efforçant de correspondre à la grâce du Seigneur, ont, par son secours, également consommé leurs mérites par le martyre. Leurs familles ont recueilli ce qui les concerne. Quand un missionnaire viendra en Orient, on pourra faire un recueil de tout, à commencer par Paul Ji-chung<sup>14</sup> (Paul Yun, martyrisé en 1791).

« Jésus-Christ a dit : « Mon Père, vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents du siècle, et vous les avez révélées aux petits (St. Matth. xi, 25). » Cette sainte parole doit s'accomplir à la lettre, de génération en génération. Elle se vérifie maintenant dans notre patrie. Parmi les grandes et nobles familles depuis longtemps célèbres, parmi les descendants des mandarins, ou ceux qui sont actuellement en charge, on trouve un certain nombre d'hommes bien disposés en faveur de la religion ; mais ils sont retenus par le désir de parvenir, de s'avancer dans le monde, ou par la crainte de s'exposer à la raillerie. Parmi les riches, c'est la soif de l'or qui étouffe la voix de la conscience. Ceux qui se tournent du côté de la religion et cherchent la justice, sont de ces personnes que la pauvreté et la misère accablent, qui manquent de toutes ressources. D'ailleurs, suivant les mœurs du pays, presque tous les genres de commerce et d'associations sont remplis de superstitions ou d'injustices. Les chrétiens qui voudraient s'y livrer pour gagner leur vie en sont par là même exclus. Aussi les chrétiens riches sont devenus pauvres ; les pauvres sont réduits à mendier, à errer de tous côtés sans trouver d'asile, ils ont toutes les peines du monde à subsister. Cependant on ne les entend ni murmurer ni se plaindre. Ils sont contents d'errer et de souffrir, pour pouvoir observer la religion. N'est-ce pas une faveur toute particulière du Seigneur qui nous anime et nous soutient ? Nous en sommes indubitablement redevables à la protection des anges, des saints et de toute l'Église qui intercèdent pour nous.

« Ceux d'entre nous qui avaient des talents pour les affaires sont tous morts dans la grande persécution. Ceux qui ont échappé aux supplices, et ceux qui se sont cachés, sont saisis de frayeur ; la terreur a comme paralysé leurs âmes. Ayant perdu tout leur patrimoine et tout ce qu'ils possédaient, ils n'ont plus de ressource que dans la mendicité. Il n'en est pas un qui puisse se suffire à lui-même. D'ailleurs, tant de souffrances ont fait changer de disposition à plusieurs qui sont devenus craintifs et soupçonneux. Mais dix ans se sont écoulés depuis cette violente tempête ; les circonstances ont changé, et la crise est moins violente. Peu à peu les esprits peuvent se ranimer, les choses reprendre leur cours. Si nous avons la grâce des sacrements, la religion pourrait bientôt briller d'un nouveau lustre. Mais nous n'avons plus d'hommes de talents ; il ne nous reste guère que des hommes simples et grossiers. Nous formons bien des désirs, mais nous n'avons aucun moyen à notre disposition ; quand même on rencontrerait quelqu'un qui pût traiter les affaires, nos maisons étant vides, nos bourses sans argent, ne sachant où tendre la main, que pourrions-nous faire, sinon pleurer, gémir et nous affliger ?

« C'est la raison pour laquelle, depuis dix ans, nous n'avons envoyé personne à Péking. En vain nous élevions la tête, nous nous levions sur la pointe de nos pieds ; en vain

---

<sup>14</sup> 윤지충 Yun Ji-chung 尹持忠 (1759-1791) Paul. Bienheureux.

nous regardions vers le nord, nous pleurions, et nous poussions des cris. Nous n'aurions point été arrêtés par la difficulté des routes ; le danger pour nos vies ne nous eût point effrayés ; mais nous ne pouvions ramasser quelques centaines de taëls pour le viatique des députés. Dans le commencement on avait construit des corps de garde de tous côtés pour surveiller le pays. Les sentinelles étaient aussi près l'une de l'autre que les arbres dans une forêt. Les plus petits villages, sur les frontières, étaient gardés comme des villes en temps de guerre. Depuis quelque temps, on s'est relâché de cette sévérité ; l'état des choses permettait d'agir : mais d'un côté notre indigence nous laissait sans ressource ; d'un autre, étant dispersés au loin, nous ne pouvions nous réunir et suivre notre désir. Le cœur navré de douleur et rempli d'amertume, nous ne pouvions que gémir sans savoir que faire.

« Tout le royaume a pris part à la grande persécution ; elle faisait la matière de toutes les conversations. L'excellente doctrine et les bons exemples des chrétiens remplissaient tous les yeux et toutes les oreilles ; leurs discours pathétiques touchaient tous les cœurs. On s'étonnait de voir combien la religion est supérieure à la science du monde ; on admirait la charité des chrétiens ; presque tous les cœurs en étaient attendris. On condamne comme injuste la mort de ceux qui ne sont plus ; on a compassion de ceux qui restent. Non, la lumière du ciel ne peut s'éteindre, le cri de la conscience ne s'étouffe point. Ce sentiment est commun à tous les hommes ; mais, faute des secours que procurent les sacrements, rien dans l'intérieur n'excite et n'anime la volonté. Bafoués, vilipendés, ayant sans cesse devant les yeux la mort et les tourments, nous sommes à l'extérieur sous l'oppression. Le cœur est toujours le même, mais on craint de se déterminer imprudemment ; on désire entendre, mais personne n'indique ce qu'il faut faire ; c'est vraiment un état digne de compassion. Toutefois l'occasion présente est favorable ; vous ne refuserez pas de nous procurer un si grand bien.

« Nous avons entendu dire qu'en 1804, il y a eu une violente persécution à Péking ; que l'entrée des églises avait été interdite très-rigoureusement ; que beaucoup de chrétiens avaient été mis à mort, et les missionnaires européens emprisonnés. Cette nouvelle a répandu parmi nous la plus grande consternation, et nous a causé la douleur la plus amère. Jusqu'à présent, nous n'avons pu nous assurer de la vérité de ces bruits ; cela nous met dans la plus grande inquiétude. Nous vous supplions de nous éclaircir sur ce point ; ce sera pour nous une grande consolation. L'église de Péking étant elle-même très-rigoureusement surveillée, et nos affaires extérieures exigeant ! le plus grand secret, nous vous prions de nous indiquer ce qu'il y a de mieux à faire dans les circonstances présentes. Nous implorons le secours du Seigneur, et nous vous conjurons de penser à trouver un moyen efficace pour nous tirer de l'état affreux où nous nous trouvons.

« Depuis la grande persécution, tout ce qui concerne la religion, ses lois et sa doctrine, est connu dans tout le royaume. En vain voudrait-on cacher ou dissimuler les lois qui défendent de sacrifier aux ancêtres et aux idoles. Celles qui prescrivent les jeûnes et les abstinences font aussi reconnaître les chrétiens. Or quant au premier commandement de Dieu et à ce que la religion prescrit rigoureusement, dût-il en coûter la vie, il n'est jamais permis de l'enfreindre. Il n'en est pas de même des lois qui prescrivent les jeûnes et les abstinences ; nous avons vu qu'on en dispense souvent. Pourrait-on accorder une dispense générale aux voyageurs et aux domestiques ?

« Les livres et objets de dévotion qui ont été portés aux tribunaux inférieurs, ont été la proie des flammes. Ce qui était au tribunal *Geumbu*, a été mis sous clef pour être conservé, lien a été de même des écrits du missionnaire et d'Alexandre (Hwang) dont nous avons parlé ; tout cela est dans le palais du roi. Les chrétiens n'ont pu conserver intact presque aucun des livres de religion. On ne retrouve aujourd'hui que des lambeaux ou des feuilles séparées. Les images du père, ses livres, son calice, tout a disparu. Il ne reste de ses livres que

deux petits volumes qui sont entre les mains d'une chrétienne. Les livres imprimés en Chine, que nous avons vus, sont en grand format, et pour cela difficiles à cacher. Si vous les faisiez imprimer en petit format, vous pourriez nous les envoyer plus facilement, et il nous serait plus aisé de les cacher. Nous vous prions d'avoir égard à cette demande.

« Maintenant que nous n'avons aucun moyen de recevoir les sacrements, c'est une chose bien fâcheuse pour nous de manquer de secours à l'article de la mort. Si nous pouvions avoir des choses saintes, auxquelles fussent attachées des indulgences plénières, elles serviraient à nous animer et à fortifier en nous la foi, l'espérance et la charité.

« Comme, depuis dix ans, nous n'avons pu avoir aucune communication avec vous, nous ignorons le nom du souverain Pontife ; depuis combien d'années il gouverne l'Église ; nous ignorons également ce qui regarde les prêtres de l'église de Péking ; combien il y en a, outre l'évêque ; quels sont les progrès de la religion en Chine ; combien il y a de royaumes en Orient où la religion est prêchée et exercée publiquement. Nous vous prions de nous donner quelques détails sur ces différents points.

« Personne d'entre nous, qui avons survécu à la persécution, n'est bien instruit des affaires qui furent traitées secrètement en l'année *gyeong-sin* (1800). Simon Kim and Yu Jeon-si<sup>15</sup> nous écrivirent, il est vrai, de leur prison ; mais ils ne nous dirent que des choses générales, et n'osèrent entrer dans aucun détail. Ils nous apprirent qu'au bout de dix ans il devait venir un grand vaisseau ; que les nombreux sectaires de Nanjing causaient de grands troubles. Ils nous donnèrent l'assurance que des prêtres de l'église de Péking avaient résolu de venir en Orient pour travailler au salut de nos âmes. Mais, la grande persécution nous a empêchés d'aller recevoir ces missionnaires ; nous en avons ressenti la douleur la plus amère, et nous sommes inconsolables d'ignorer ce qu'ils sont devenus. Si le Seigneur les a conservés sains et saufs, lorsqu'ils verront les députés que nous envoyons à Péking, ils penseront sans doute à accomplir leur promesse. Nous les en prions avec les plus vives instances ; nous les désirons avec autant d'ardeur qu'un enfant soupire après la mamelle. Prosternés en terre, nous implorons surtout la miséricorde et la bonté infinie de Dieu, qui est notre unique appui. Nous espérons de la vertu et du zèle des pères, que les paroles du salut nous parviendront avec la rapidité de l'étoile filante, et nous rendront à tous la vie. Si l'on réparait la boutique qui était près de la porte d'une des maisons que les Européens ont à Péking, il nous serait plus aisé de communiquer avec l'église de Péking. Nous demandons humblement qu'on veuille bien nous procurer cette commodité.

« L'année *sin-yu* (1801), après que le prêtre et un grand nombre de chrétiens eurent été mis à mort, notre gouvernement en informa l'empereur de Chine. L'église de Péking en aura sans doute appris quelque chose. Depuis ce temps, il est arrivé plusieurs fois que quelques-uns de nos compatriotes, feignant d'être chrétiens, sont allés pour espionner. Ce sont des apostats, des traîtres à la religion, qui prétendent par ce moyen faire preuve de loyauté, pour obtenir quelque récompense. Nous espérons que vous aurez découvert leur malice, et que vous n'en aurez pas été dupes. Si la communication entre vous et nous est entravée, ne serait-il pas à propos de convenir d'une maison chrétienne de la ville, dans laquelle serait le rendez-vous ?

« Notre roi est très-grièvement malade ; la vie semble être usée en lui, et les remèdes n'ont aucun effet. Nous prions notre propre église (l'église de Péking) de demander à Dieu qu'il le protège et lui rende la santé.

---

<sup>15</sup> (Dallet Note 77 : C'étaient les deux derniers courriers envoyés en Chine par le P. Zhou. Ils furent saisis à leur retour de Péking, et l'on trouva sur eux la réponse de l'évêque.) Leur noms ne sont pas connus.

« En écrivant au Souverain-Pontife, nous avons grandement passé les bornes de notre condition. Forcés par les circonstances fâcheuses où nous nous trouvons, nous n'avons pu faire autrement. Nous vous prions de traduire notre lettre et de la lui faire parvenir. C'est un léger témoignage de l'affection que, dans notre petitesse, nous présentons à celui qui sur la terre est le vicaire de Dieu et la cause de notre bonheur. Nous souhaitons que notre affaire lui soit communiquée et fidèlement détaillée, dans l'espoir qu'il sera touché de compassion pour nous.

« Nous aurions encore à dire une infinité de choses que nous ne pouvons mettre sur la soie. Le porteur pourra, jusqu'à un certain point, y suppléer.

« Nous vous supplions de penser à nous, de prendre au plus tôt un parti, et de nous donner votre bénédiction, par le saint nom de Dieu et les mérites de la Rédemption. Ainsi soit-il.

« Le 3 de la onzième lune de l'année *sin-yu* (18 décembre 1811). »

Dans leur lettre au pape, les néophytes exposent leur triste situation, et sollicitent des secours spirituels, d'une manière plus énergique encore.

Lettre des chrétiens de Corée au souverain Pontife.

« François et les autres chrétiens de Corée prosternés en terre, nous frappant la poitrine, offrons cette lettre au Chef de toute l'Église, père très-haut et très-grand.

« C'est avec la plus grande instance, la plus vive ardeur que nous supplions Votre Sainteté d'avoir compassion de nous, de nous donner des preuves de la miséricorde qui remplit son cœur, et de nous accorder le plus promptement possible les bienfaits de la rédemption. Nous habitons un petit royaume, et avons eu le bonheur de recevoir la sainte doctrine, d'abord par les livres, et dix ans plus tard, par la prédication et la participation aux sept Sacrements. Sept ans après, il s'éleva une persécution, le missionnaire qui nous était arrivé fut mis à mort avec un grand nombre de chrétiens, et tous les autres, accablés d'affliction et de crainte, se sont dispersés peu à peu. Ils ne peuvent se réunir pour les exercices de religion, chacun se cache. Il ne nous reste d'espérance que dans la très-grande miséricorde divine, et la grande compassion de Votre Sainteté, qui voudra bien nous secourir et nous délivrer sans retard ; c'est l'objet de nos prières et de nos gémissements. Depuis dix ans, nous sommes accablés de peines et d'afflictions ; beaucoup sont morts de vieillesse ou de diverses maladies, nous n'en savons pas le nombre ; ceux qui restent ignorent quand ils pourront recevoir la sainte instruction. Ils désirent cette grâce, comme dans une soif brillante on désire de quoi se désaltérer ; ils l'appellent, comme dans un temps de sécheresse, on appelle la pluie. Mais le ciel est très-élevé, on ne peut l'atteindre ; la mer est très-vaste, et il n'y a pas de pont au moyen duquel nous puissions aller chercher du secours. Nous avons lu quelque chose des livres saints. La sainte religion a été prêchée dans tout le monde ; il n'y a que dans notre royaume oriental, qu'elle ait été annoncée sans missionnaire et seulement par les livres. Cependant plusieurs centaines de martyrs ont donné leur vie pour Dieu, avant et après l'arrivée du missionnaire, et les convertis, actuellement existants, ne sont pas moins de dix mille.

« Nous, pauvres pécheurs, ne pouvons exprimer à Votre Sainteté avec quelle sincérité, avec quelle ardeur nous désirons recevoir son assistance. Mais notre royaume est petit, éloigné, situé dans un coin de la mer, il ne vient ni vaisseaux ni voitures au moyen desquels nous puissions recevoir vos instructions et vos ordres, et quelle est la cause d'une telle

privation, sinon notre peu de ferveur et l'énormité de nos péchés ? C'est pourquoi maintenant, nous frappant la poitrine avec une crainte profonde et une douleur sincère, nous prions très-humblement le grand Dieu qui s'est incarné, qui est mort en croix, qui a plus de sollicitude pour les pécheurs que pour les justes, et Votre Sainteté qui tient la place de Dieu, qui a soin de tout le monde, et délivre véritablement les pécheurs. Nous avons été rachetés, nous avons quitté les ténèbres ; mais le monde afflige nos corps ; le péché, la malice oppriment nos âmes. Nous n'avons pas de moyen de recevoir le bienfait du baptême<sup>16</sup> et de la confession ; nous ne pouvons participer au sacrifice du très-saint Corps de Jésus-Christ ; notre désir est grand, mais quand sera-t-il rempli ? Nos larmes et nos gémissements, nos afflictions sont de peu de valeur, mais nous considérons que la miséricorde de Votre Sainteté est sans bornes et sans mesure, qu'en conséquence elle aura compassion des ouailles de ce royaume qui ont perdu leur pasteur, et qu'elle nous enverra des missionnaires, le plus tôt possible, afin que les bienfaits et les mérites du sauveur Jésus soient annoncés, que nos âmes soient secourues et délivrées, et que le saint nom de Dieu soit glorifié partout et toujours.

« 1° Anciennement, nous n'avions rien entendu dire de ce qui appartient aux autres nations, mais, depuis quelques années, à l'occasion de la propagation de la sainte Religion, nous avons eu connaissance des choses d'Europe. Nous avons beaucoup de plaisir à en parler entre nous. Tout notre royaume admire la science des Européens dans les mathématiques, et l'habileté de leurs artistes. D'ailleurs, depuis quelque temps la population avait augmenté, et en conséquence la pauvreté, la famine, et la misère. Excepté quelques docteurs entêtés, ennemis de la religion ; excepté quelques prosélytes de Fo également opiniâtres, tout le monde, fatigué de tant de calamités, gémissait et désirait être instruit de la sainte Loi. Cependant par l'effet de la faiblesse naturelle, et le défaut de moyens, la religion n'avait pas fait beaucoup de progrès, lorsque tout à coup s'éleva la grande persécution. Tous les plus instruits et les plus vertueux furent mis à mort. L'affliction que les autres en ressentent fait voir que leurs sentiments n'ont pas changé, mais la prohibition légale, les tourments, la mort dont ils sont menacés, et dont ils ont vu de terribles exemples, les effrayent. S'il paraissait un homme de courage pour les animer, il semble certain qu'ils s'empresseraient de pratiquer la religion ; ils s'y porteraient avec ardeur, comme les eaux qui, descendant des montagnes, se précipitent dans les vallées,

« 2° Notre royaume, limitrophe de l'empire de Chine dont il est tributaire, est situé à l'extrémité du monde ; il a des mœurs particulières auxquelles il est très-attaché. La sortie et l'entrée sont strictement défendues, surtout depuis la persécution ; les sentinelles veillent avec cent fois plus d'attention qu'auparavant. Nous avons appris d'ailleurs qu'il y a aussi une persécution à Péking. Si donc on veut délivrer nos âmes, il faut nous envoyer le remède par mer, il n'y a pas d'autre voie sur laquelle on puisse compter. Notre royaume n'est abordable par terre que vers le Nord, les trois autres côtés sont entourés par la mer. De nos rivages à la province de Chang-tong en Chine, il n'y a pas cent lieues, de sorte que quand le vent souffle de cette partie, nous pourrions quasi entendre le chant du coq. La partie méridionale de notre royaume n'est éloignée de la province de Nanjing que de quelque mille lis (quelques centaines de lieues), et par conséquent de trois cents ou quatre cents lieues seulement de Macao, où la sainte religion est publique. Si de Macao l'on expédiait un vaisseau qui passât entre la province de Nanjing et l'île de Ryukyu, prenant au nord, en peu de jours il pourrait

---

<sup>16</sup> (Dallet Note 78 : Il est évidemment question ici du baptême solennel.)

arriver à notre côte méridionale. De là à notre capitale, il n'y a pas plus de dix lieues. Quoique cette mer occidentale soit peu profonde, les petits navires peuvent y passer ; nous ne pouvons donc attendre de secours que de ce côté ; c'est pourquoi nous supplions humblement Votre Sainteté de s'occuper promptement de l'objet de notre demande.

« 3° Lorsque de gros temps obligent quelques navires étrangers à toucher nos côtes, on ne leur permet pas d'y demeurer. On a soin de ne pas les laisser seuls ; on veille continuellement sur eux ; et on les force à partir le plus promptement possible. C'est pourquoi il faudrait que sur le vaisseau que nous demandons, il y eût un homme prudent, capable, expérimenté, sachant bien écrire les caractères chinois, afin que nous puissions, par ce moyen, nous entendre avec lui. En outre, il convient que le Souverain-Pontife et le Roi<sup>17</sup>, envoient des présents et des lettres pleines d'honnêteté à notre roi. Ils feront bien de dire dans ces lettres, que leur unique intention est qu'on n'adore qu'un seul Dieu, que la sainte religion soit annoncée, que tous les hommes soient libres, que les royaumes se conservent, et que la paix règne parmi les peuples. Il faudrait aussi expliquer très-clairement la doctrine du christianisme, et persuader avec toute sincérité et de la meilleure manière possible, que les prêtres ne cherchent point à conquérir le royaume, mais qu'ils viennent uniquement pour exercer la charité. Peut-être que, par ce moyen, nos compatriotes ouvriraient les yeux, sentiraient leurs soupçons se dissiper, et verraient la vérité. Ils savent depuis longtemps que les Européens excellent dans les arts, les sciences, la prudence et les autres talents. Ils n'ont garde de se mesurer avec eux, ou de les offenser. Ils savent très-bien que les prédicateurs européens parcourent tout le monde, sans qu'aucun d'eux pense à s'emparer des royaumes étrangers. Mais notre petit royaume est rempli de soupçons et de crainte. Il ne pourra se déterminer de lui-même ; certainement il enverra à Péking, pour avertir l'empereur et recevoir ses ordres, afin de s'assurer la protection dudit empereur, et afin d'éviter d'être puni. Or, comment l'empereur pourrait-il obliger notre gouvernement à ne pas recevoir quelqu'un qui vient le complimenter et lui faire des présents ? Notre roi et ses ministres n'auront donc rien à craindre, et ne manqueront pas de faire bon accueil à cet envoyé.

« 4° Dans la mer méridionale de la Corée, qui est près de la province de Nanjing et non éloignée de Macao, on rencontre beaucoup d'îles, qui n'appartiennent à personne, et qui sont cultivables et habitables. Notre royaume n'a de communication avec d'autres contrées, ni par terre, ni par mer<sup>18</sup> ; c'est pourquoi nous sommes grossiers et faibles. Ayant peu de talents et de connaissances, nous n'entreprenons point de naviguer dans les pays éloignés. C'est même une malédiction proverbiale parmi nous, que de dire à quelqu'un : « Va en mer. » On pourrait donc envoyer un navire de Macao pour examiner ces îles abandonnées, et s'établir dans quelques-unes de celles qui sont les plus convenables ; ou, si l'on y trouve quelques habitants, les convertir, et les faire chrétiens. Par ce moyen nous pourrions arriver peut-être à sortir de notre triste position ; mais c'est là un remède désespéré, parce qu'il demande beaucoup trop de temps. Le meilleur est de nous expédier un vaisseau directement et promptement.

---

<sup>17</sup> (Dallet Note 79 : Le roi de Portugal de qui dépend Macao.) Le roi du Portugal régnait non seulement sur Macao mais sur toute la mission catholique chinoise. Il avait le droit de nommer les évêques de Pékin qui étaient alors responsables de l'Église en Corée.

<sup>18</sup> (Dallet Note 80 : La Chine n'est pas exceptée, parce que les communications entre elle et la Corée sont très-limitées. Elles se bornent, comme nous l'avons vu, à quelques ambassades officielles, et à une ou deux foires par an, sur la frontière, lors du passage des ambassadeurs.)



« 5° On a dans ce royaume bien peu de capacité, bien peu d'intelligence. Nous sommes bien éloignés d'avoir les talents des autres peuples ; les choses les plus nécessaires pour se procurer la subsistance, tels que les instruments d'agriculture et de tissage, ne valent rien ; notre pauvreté est extraordinaire. Ni les nobles, ni le peuple n'ont de ressources assurées qui puissent leur procurer de quoi se nourrir et se vêtir lorsque, par suite des sécheresses ou des inondations, survient une année de famine. Quant aux chrétiens, à cause de la persécution, ils courent en confusion tantôt à l'orient, tantôt à l'occident ; ils ne peuvent demeurer en paix nulle part, ni profiter des ressources telles quelles qu'ils auraient d'ailleurs pour subsister. Aussi, sont-ils presque tous réduits à l'état de mendicité. Ordinairement l'âme gouverne le corps, et le corps aide l'âme ; cette corrélation est naturelle. Mais maintenant, nos corps manquent des moyens nécessaires pour conserver la vie, nos âmes manquent des remèdes indispensables pour ranimer les vertus. Ceux qui étaient instruits et avaient le don de la parole, sont tous morts dans la persécution, et il ne s'en est pas converti d'autres capables de les remplacer. Il n'y a plus que des femmes, des enfants, et des hommes si ignorants qu'ils ne savent pas distinguer les deux lettres lou et you<sup>19</sup>. Quelque grand que soit le nombre des chrétiens, ils ne sont pas suffisamment instruits ; ils savent qu'il y a un Dieu, une âme, une récompense et un châtiment ; pour les autres articles de religion, ils ne les connaissent guère ; ils ne peuvent ni les enseigner, ni les expliquer. D'ailleurs, ils sont retenus par la crainte de la persécution et le respect humain. Tourmentés par la faim et le froid, accablés de travaux, ils ne peuvent s'aider les uns les autres ; ils sont dispersés comme des brebis qui ont perdu leur pasteur, ils ont fui de tous côtés, ils ne peuvent se réunir pour les exercices de la religion, mais tous espèrent que le Seigneur aura pitié d'eux et ne les abandonnera pas.

« 6° Nous avons entendu dire qu'en règle générale quand il y a plus de mille chrétiens dans un endroit, on doit y envoyer un prêtre, et que quand il y en a plus de dix mille, on doit y envoyer un évêque. Il est vrai que nous sommes peu instruits de la religion ; nous savons seulement jeûner et réciter des prières, et, en vérité, nous sommes indignes d'être appelés chrétiens. Cependant nous sommes plus de dix mille qui connaissons Dieu, et nous n'avons pas encore obtenu d'être gouvernés par un évêque. Nous sommes accablés de douleur, en pensant que l'objet de notre espérance est si éloigné ; nous demandons avec la plus grande instance par la miséricorde de Jésus-Christ, que Votre Sainteté nous envoie le plus promptement possible un maître spirituel pour délivrer nos âmes.

« 7° Il n'y avait pas vingt ans que nous étions convertis à la foi ; et il n'y avait pas sept ans que le missionnaire était arrivé, lorsque s'éleva la grande persécution. Dans celles qui précédèrent, nous avons eu peu de martyrs. Mais celle qui commença en 1801 fit beaucoup de bruit, et la sainte religion parut avec plus d'éclat. Il y eut alors plus de cent martyrs<sup>20</sup>, près de quatre cents exilés. Le bienfait spirituel des Sacrements et l'augmentation de la grâce divine leur avaient donné la force. Quant aux prisonniers peu instruits, et qui avaient peu récité les prières, comme c'étaient des gens grossiers du peuple, on jugea que peu importait qu'ils fussent ou ne fussent pas chrétiens, et on les mit en liberté. Ils sortirent comme les

---

<sup>19</sup> (Dallet Note 81 : Expression proverbiale pour signifier une grande ignorance, car il est très-facile de distinguer ces deux lettres d'une de l'autre.)

<sup>20</sup> (Dallet Note 82 : Nous avons vu plus haut que le nombre réel fut beaucoup plus considérable, et s'éleva à deux cents au moins. Dans l'état de dispersion et d'isolement auquel étaient réduits les chrétiens, on s'explique facilement que les auteurs de cette lettre n'aient pas pu connaître alors le chiffre exact.)

poissons les uns après les autres ; on n'en sait pas le nombre. On ignore aussi le nombre de ceux qui n'ayant pas eu de relations personnelles avec le missionnaire, et n'ayant pas été dénoncés, prirent la fuite, se cachèrent, et sont encore errants, sans maison, sans famille. Ayez pitié de tant d'âmes qui, privées de tout moyen de salut n'ont que la mort à attendre. Si en Europe on n'a pas compassion de nous, si on ne nous envoie pas du secours, et si nous n'en pouvons attendre de Péking, nous tombons dans le désespoir, et tout sera fini. Si le secours tarde un jour, nous souffrons un jour ; s'il tarde deux jours, nous souffrons deux jours ; si nous ne voyons arriver un vaisseau d'Europe, il en sera du précepte de Jésus-Christ, d'enseigner et de baptiser toutes les nations, il en sera des paroles du saint Évangile sur l'amour du prochain et le zèle du salut des âmes, il en sera de tout cela comme d'un vieux chapeau et d'une guenille inutile. Nous perdrons toute espérance, ainsi que l'homme qui, tombé dans l'eau, fait d'abord des efforts pour ne pas se noyer, dans la confiance qu'on viendra à son secours, et enfin se voit tromper dans son attente. Nous supplions Votre Sainteté de nous pardonner ces cris inconvenants, ces paroles désordonnées, cet égarement que nous occasionne la vue du péril. Comme ceux qui tombent dans l'eau ou dans le feu, nous ne sommes plus maîtres de nous-mêmes et nous perdons la tête.

« 8° L'état de persécution permanente nous oblige d'écrire cette lettre sur de la soie, afin que le porteur puisse la cacher dans ses vêtements. Le danger de perdre la vie est, pour lui, de dix mille contre un. C'est pourquoi nous ne pouvons envoyer à Votre Sainteté des livres volumineux. Nous envoyons seulement les actes du martyr du missionnaire, de la catéchiste Colombe, et de quelques autres, environ dix en tout ; avec les noms et surnoms de quarante-cinq qui se sont le plus distingués. Leurs actes remplissent plusieurs volumes que nous prendrons humblement la liberté de vous faire parvenir à la première occasion ; car nos concitoyens martyrs, quoique d'un pauvre royaume étranger, ont eu le bonheur d'être admis dans la sainte religion, leurs noms et leurs mérites sont écrits dans le livre de ceux qui sont morts pour la justice. Ils sont véritablement agréables à Dieu ; ils sont aimés de la sainte Vierge, et des saints anges ; ils ne seront pas moins agréables à Votre Sainteté qu'ils le sont à Dieu. Par les mérites de nos martyrs, nous espérons recevoir au plus tôt le secours spirituel que nous demandons avec mille et dix mille larmes de sang.

« Le 24 de la dixième lune de l'année *sin-mi* (9 décembre 1811). »

En lisant ces lettres des chrétiens de Corée, l'histoire de leurs martyrs, l'exposé des souffrances des néophytes, leurs instantes supplications pour obtenir un pasteur, l'évêque et les quelques missionnaires qui étaient encore avec lui, versèrent d'abondantes larmes. Malheureusement il était impossible de satisfaire à ces ardents désirs des Coréens, et de leur envoyer un prêtre. L'église de Péking elle-même, privée à la suite de la Révolution française, de presque tout secours d'Europe, en butte à la persécution qui renversait les églises, massacrait ou exilait les missionnaires et les prêtres indigènes, et venait de détruire le séminaire, l'église de Péking, disons-nous, pouvait à peine se suffire ; et l'évêque, le cœur brisé, dut renvoyer Jean Yi Ye-jin, sans même lui faire aucune promesse pour l'avenir.

Le voyage toutefois eut un heureux résultat. Les rapports avec la Chine étaient rétablis, et des précautions prises pour les rendre désormais plus réguliers et plus faciles ; cela seul était un encouragement et une espérance pour les pauvres fidèles de Corée, qu'un isolement absolu aurait réduits au désespoir. Jean Yi emporta à son retour, un grand nombre de chapelets, médailles, images et autres objets de religion, que l'on dut vendre à très-haut prix, pour couvrir les frais du voyage, et payer les dettes contractées à cet effet. Il fut même

impossible de faire présent de quelques-uns de ces objets à ceux qui avaient d'avance contribué aux dépenses de l'expédition, et l'homme étant toujours homme, plusieurs eurent la faiblesse de se trouver offensés de ne pas recevoir cette petite récompense qu'ils avaient bien méritée, et se laissèrent aller à de fâcheux murmures et à des querelles regrettables.

L'évêque de Péking envoya en Europe la lettre adressée au souverain Pontife par les Coréens, et le pape la reçut dans sa prison de Fontainebleau. Qui nous dira les sentiments douloureux qui déchirèrent son cœur en lisant ce touchant appel de ses enfants les plus lointains et les plus abandonnés, et en se voyant dans l'impossibilité de leur venir en aide ? Le domaine de Saint-Pierre venait d'être confisqué ; le clergé de France commençait à peine à se recruter, et les nombreux vides faits par les échafauds, les pontons, et l'exil, étaient loin d'être comblés ; presque partout, les ordres religieux avaient été anéantis ; l'œuvre rédemptrice de la Propagation de la Foi n'existait pas encore ; à peine si de loin en loin surgissait quelque vocation de missionnaire ; en un mot, dans le monde entier, l'Église subissait le terrible contre-coup de la Révolution, et semblait menacée même dans son existence. Que pouvait faire le Vicaire de Jésus-Christ, que de prier, d'en appeler à Dieu, et, du fond de sa prison, de verser des gémissements dans le cœur de Jésus crucifié et délaissé. Il est écrit que la prière de celui qui s'humilie, pénètre le ciel ; bien plus encore la prière de celui qui est écrasé par le malheur, qui souffre persécution pour la justice. Aussi Dieu exauça-t-il la prière de son Pontife. Il multiplia ses grâces aux néophytes de la Corée, pour que leur Église, formée jadis et agrandie sans le secours des prêtres, pût se reconstituer et se développer seule, sans appui extérieur, par l'influence directe du Saint-Esprit. Il fit plus, et pour rendre manifeste à tous que la propagation de l'Évangile dans ce pays est son œuvre, et que cette œuvre est indestructible, il permit, comme nous le verrons bientôt, que de nouveaux orages vinssent l'affermir au lieu de l'ébranler.

Les deux ou trois années qui suivirent l'envoi des lettres à l'évêque de Péking et au souverain Pontife, furent comparativement assez tranquilles. Il n'y eut pas de persécution générale. Cependant, comme les lois de proscription contre les chrétiens n'avaient pas été rapportées, le sort des néophytes restait livré à l'arbitraire des autorités locales, et il y eut quelques martyrs dans les diverses provinces. Dieu voulait rappeler aux fidèles que le repos dont ils avaient joui depuis dix ans, n'était qu'une trêve, qu'ils devaient se considérer comme une armée en pays ennemi, toujours exposée et harcelée, et se tenir prêts en conséquence.

En 1812, à Hongju, eut lieu le martyre de Paul Yi Yeo-sam<sup>21</sup>. Exilé pour la foi en 1802, il venait d'obtenir sa grâce et de rentrer dans son pays natal, lorsque, pour des causes que nous ignorons, le mandarin fit saisir quelques-uns de ses parents. Ceux-ci le dénoncèrent, et l'un d'eux même conduisit les satellites au village de Gaejigi, district de Geumsan, province de Jeolla, où Paul s'était réfugié ; c'était la troisième fois qu'il tombait entre les mains des persécuteurs. Sa volonté tint ferme dans les supplices ; il répondit avec courage aux diverses interrogations du mandarin, et celui-ci, voyant qu'il ne pouvait le faire apostasier, le condamna à mort. On n'a conservé aucun détail sur les diverses tortures qu'il eut à subir pendant six mois qu'il fut en prison à Hongju. Plusieurs fois des païens de ses amis l'engagèrent à se conserver la vie par quelques paroles de soumission et de complaisance ; mais il répondit constamment qu'il était décidé à mourir pour Dieu. À la fin, un jour de marché, pendant la onzième lune, le mandarin résolut de se débarrasser de lui, et

---

<sup>21</sup> 이여삼 Yi Yeo-sam 李汝三 Paul (?-1812). Martyr.

commanda à deux vigoureux fustigateurs de le frapper avec le bâton triangulaire. Après une longue bastonnade, Paul demeurant étendu sans mouvement, le mandarin dit de voir s'il était encore en vie ; les bourreaux répondirent qu'il était presque mort. Mais soudain, à la grande surprise de tous, Paul se releva, s'assit convenablement sur les talons, ainsi qu'il est d'usage pour une cérémonie solennelle, et demanda de l'eau qu'on lui apporta de suite. Puis, comme il n'était encore que catéchumène, il fit un grand signe de croix, et se versa l'eau sur la tête pour se conférer le baptême<sup>22</sup>. Après quoi, tournant les yeux vers le mandarin stupéfait, il lui dit : « Je suis un grand pécheur, et si vous me battez seulement comme vous l'avez fait, ma mort est encore bien éloignée ; si vous voulez que je meure, frappez ici, » et de sa main il montra un point sur le côté du corps. Deux coups donnés comme il l'avait indiqués, furent suffisants, et il rendit le dernier soupir. Il était âgé alors d'environ quarante-trois ans.

On raconte qu'au moment où il consommait son martyre, trois jeunes gens, passant non loin de là, virent une lumière brillante qui s'élevait jusqu'au ciel. Ils se disaient entre eux : « Qu'est-ce donc que cela ? Ce n'est pourtant pas du feu. C'est singulier ! » et ils continuèrent leur route. L'un d'eux, qui était chrétien, de retour chez lui, apprit, trois jours après, la nouvelle de la mort de Paul, et, calculant le jour et l'heure, il reconnut que l'apparition de cette lumière coïncidait exactement avec le martyre, et dans sa joie, il se mit à louer Dieu de ce prodige. Les parents et amis païens de Paul retirèrent son corps pour lui rendre les honneurs de la sépulture ; mais ils furent bien étonnés de voir que ce corps flagellé et déchiré n'avait aucune trace de blessures, et semblait au contraire tout rayonnant. L'un d'entre eux, frappé de cette circonstance si étrange, se convertit, et devint dès lors un fervent chrétien. Un témoin oculaire de la lumière qui apparut au moment du martyre de Paul, vit encore aujourd'hui, ainsi que plusieurs autres personnes qui en entendirent parler le jour même, et l'on a reçu tout dernièrement le témoignage d'un païen dont le père et la mère avaient vu le corps intact quand on lui donna la sépulture. Le nom de Yeo-sam est longtemps resté proverbial parmi les satellites de Hongju. Ils disaient aux chrétiens dans les supplices : « Il faut supporter les coups comme Yeo-sam ; » et après la mort des confesseurs, ne voyant pas de lumière extraordinaire, ils répétaient : « Celui-ci, sans doute, ne vaut pas Yeo-sam. »

L'année suivante (1813<sup>23</sup>), nous trouvons, dans la ville de Gongju, trois nouveaux martyrs.

Le premier est Paul Hwang, qui avait eu la gloire de confesser une première fois le nom de Jésus-Christ, en 1794. On assure que même auparavant, il avait déjà subi une rude persécution dans sa propre maison. Son père, ennemi acharné du nom chrétien, alla dit-on, jusqu'à lui mettre des charbons ardents entre les doigts, et sur les parties du corps les plus sensibles, sans pouvoir obtenir son apostasie. Paul Hwang fut arrêté dans le district de Boryeong, le 15 de la quatrième lune, et conduit au tribunal de Haemi. Beaucoup d'autres chrétiens furent pris à cette même époque et emprisonnés avec lui. Interrogé par le mandarin sur son maître de religion et sur ses complices, il répondit : « Celui qui m'a enseigné la religion est mort, et ceux que vous appelez mes complices, sont tous ici avec moi. » Peu satisfait de cette réponse, le mandarin le pressa de dénoncer les chrétiens qu'il connaissait, et

---

<sup>22</sup> (Dallet Note 83 : Il est inutile de faire remarquer ici que ce prétendu baptême était nul, et qu'on ne peut se baptiser soi-même. Mais Paul était dans la bonne foi. Il ne pouvait manifester d'une manière plus vive son désir du sacrement, et l'Église nous enseigne que, dans le cas d'impossibilité absolue, le désir seul suffit. À plus forte raison, quand au baptême de désir se joint le baptême de sang.)

<sup>23</sup> En fait, cette persécution a eu lieu en 1812.

lui fit subir, par trois fois, le supplice de l'écartement des os des jambes et de la puncture des bâtons. Dans cette horrible torture, il tint ferme et confessa généreusement sa foi. Il fut donc déposé à la prison, et, après quelques mois de souffrances, fut, à la huitième lune, transporté au tribunal du gouverneur à Gongju. Dans les prisons de Gongju, il rencontra plusieurs autres chrétiens, entre lesquels Pierre Won et Mathias Chang.

Pierre Won était du village de Deokmeori<sup>24</sup>, au district de Gyeolseong. Il vivait de son travail dans une poterie païenne de ce pays, lorsqu'il se convertit avec son frère aîné. Afin de pouvoir pratiquer plus librement la religion, les deux frères émigrèrent d'abord au district de Hongju, dans une autre fabrique païenne où ils furent saisis par le mandarin et mis à la torture. Puis ayant été relâchés, ils se réfugièrent à Euisil, district de Yeonsan, dans une fabrique chrétienne. La persécution ayant éclaté, et les chrétiens de cette fabrique ayant été dénoncés, les deux frères s'enfuirent au district de Jincheon. Là, ils furent arrêtés de nouveau, conduits à la préfecture de Yeonsan, et après un premier interrogatoire, envoyés au juge criminel de Gongju. L'aîné eut la faiblesse d'apostasier et fut condamné à l'exil ; mais Pierre Won, traduit devant le gouverneur, souffrit de cruelles tortures dans trois interrogatoires, sans faiblir un seul instant, et mourut glorieusement en prison, la nuit qui suivit la dernière question, environ quinze jours après son arrivée à Gongju, dans les premiers jours de la dixième lune.

Mathias Tsiang Tae-won<sup>25</sup>, était aussi du village de Deokmeori. Ses parents étaient très-pauvres, et, lorsqu'il les perdit, étant encore païen, il entra d'abord comme domestique ou homme de peine dans différentes maisons ; puis, lassé de sa misère, finit par se joindre à une troupe de comédiens ambulants. Mais ayant eu le bonheur d'embrasser la religion, il quitta de suite sa vie licencieuse, renonça à ses mauvaises habitudes, particulièrement à l'ivrognerie, et alla travailler à la fabrique chrétienne de Solti, au district de Geumsan, où il pratiqua pendant quelque temps avec beaucoup de ferveur. Il était ensuite tombé dans le relâchement, il avait même pris une concubine sans cesser toutefois entièrement ses pratiques religieuses, lorsque sa femme légitime étant venue à mourir, il se maria avec sa concubine, et se remit avec zèle à l'exercice de la prière quotidienne, faisant une sévère et continuelle pénitence de ses égarements passés. Il fut pris, vers la huitième lune, à Euisil, district de Yeonsan, où il avait fui, et conduit à Gongju. Il supporta courageusement de violents supplices, et quoique les tortures de la faim et de la soif, lui eussent arraché, un instant, quelques signes d'apostasie, il se rétracta presque aussitôt, grâce aux exhortations de ses compagnons de captivité, et redevint plus ferme que jamais.

Réuni dans la prison à Paul Hwang, il partagea les mêmes souffrances, et tous deux méritèrent d'être ensemble condamnés à mort. Quand ils se rendirent au supplice, la foule les poursuivait de sarcasmes et de plaisanteries grossières ; mais Mathias, sans changer de couleur, et sans perdre son calme, leur répondit à haute voix : « Vous ne devriez pas rire, mais bien plutôt pleurer, car c'est votre sort et non pas le nôtre qui est réellement misérable. » Tous deux furent décapités ensemble, le 19 de la dixième lune de cette année kiei-iou, 1813. Paul avait cinquante-neuf ans.

---

<sup>24</sup> 덕머리 Deokmeori (Aujourd'hui 충남 홍성군 은하면 덕실리 덕머리 마을 Chungcheong du Sud Hongseong-gun Eunha-myeon Deogsil-ri Deokmeori maeul)

<sup>25</sup> 장대원 Jang Dae-won (1754-1812) Matthias.

À ces trois noms, il faut ajouter celui d'un autre confesseur de la foi, auquel Dieu n'accorda pas la palme du martyre. Yun Saeng-won 尹生員 de famille noble, qui commençait à peine à pratiquer la religion, et n'avait encore appris que l'Angélus, fut aussi arrêté à la même époque, au district de Yeonsan, et transféré à Gongju. Aucun supplice ne put lui arracher une parole d'apostasie, et il aurait dû partager le sort des précédents ; mais comme il s'était fait un nom par une piété filiale tout à fait extraordinaire, le gouverneur dut, d'après les usages du pays, diminuer sa peine, et le condamna seulement à l'exil dans une province du Nord. Il y resta jusqu'en 1832 ; à son retour il s'instruisit à fond de la vraie doctrine, et la pratiqua fidèlement jusqu'à sa mort.

Tous les autres chrétiens prisonniers ayant été relâchés ou exilés, cette affaire n'eut pas d'autres suites.

Le peu de succès du précédent voyage de Péking avait affligé les chrétiens, sans leur ôter l'espérance, et les principaux d'entre eux voulaient, à l'ambassade suivante, faire une nouvelle tentative. Mais, plusieurs personnes qui avaient contribué à la première, refusèrent cette fois leur concours, et la difficulté de se procurer des fonds occasionna un retard considérable. Toutefois, en frappant à de nouvelles portes, tant à la capitale que dans les provinces, on parvint à recueillir de quoi subvenir aux frais d'une seconde expédition, et Jean Yi Yeo-jin, s'exposa de nouveau aux fatigues et aux périls de cette longue route. Il partit à la fin de l'année 1813, et cette fois encore, par une protection spéciale de Dieu, il arriva sans accident à Péking. Mais les désirs de la chrétienté coréenne ne purent être satisfaits. L'évêque de Péking était toujours dans les mêmes embarras qu'auparavant, et non-seulement il ne put pas envoyer de prêtre, mais il n'osa pas même en promettre un pour plus tard.

Depuis son retour de ce voyage, Jean Yi Yeo-jin ne paraît plus d'une manière saillante dans l'histoire de la chrétienté. Il avait eu l'honneur de renouer les relations avec l'église de Chine. Là, semble-t-il, s'est bornée sa mission, et désormais il n'aidera plus ses frères que par ses exemples et ses exhortations. Dieu, pour augmenter sa vertu, permit qu'il fût cruellement éprouvé en 1815, où il perdit coup sur coup, dans l'espace de trois mois, sa mère, sa femme, son frère, sa belle-sœur et un neveu. Il mourut tranquillement en 1830, à Eugi<sup>26</sup>, district de Yangji.

Jean Gwon Gi-in qui avait, lui aussi, fait tant de démarches, pris tant de soins, et subi tant de fatigues pour procurer de nouveaux prêtres à la Corée, fut vivement affecté de l'insuccès de ce second voyage. « C'est de ma faute, disait-il souvent ; je suis un trop grand pécheur, je ne puis attirer les regards favorables de Dieu, et il refuse d'écouter mes continuelles prières. » Il était allé s'établir dans les montagnes, pour pouvoir plus librement s'occuper des affaires de la chrétienté. Quelque temps après le retour de Jean Ni, il dit à ceux qui étaient près de lui : « Je ne suis pas loin de ma dernière heure. » En effet, il tomba bientôt gravement malade, et mourut à la troisième lune de l'année kap-sioul (1814), à l'âge de quarante-sept ans.

---

<sup>26</sup> Il s'agit peut-être d'Euni, Yongin, au sud de Séoul.

Cette même année, Pie Kim Jin-hu<sup>27</sup> termina son orageuse carrière. Né à Solmoi<sup>28</sup>, au district de Myeoncheon, d'une famille honnête, il s'était livré passionnément aux superstitions, à la magie, et à la géoscopie. Il avait environ cinquante ans quand il entendit parler de la religion chrétienne pour la première fois ; mais son cœur, uniquement désireux des honneurs, des richesses et des plaisirs de ce monde, resta alors sourd à la voix de la grâce. Ayant obtenu une petite fonction près du gouverneur de la province, il résista encore longtemps aux sollicitations de son propre fils. À la fin cependant, son âme fut gagnée à Jésus-Christ ; il donna sa démission, rompit avec ses amis païens, et se mit à pratiquer avec ferveur. Traduit une première fois devant les tribunaux, en 1791, il confessa courageusement la foi. Ayant échappé alors, on ne sait trop comment, il fut successivement repris et relâché quatre ou cinq fois, et eut à subir des interrogatoires et des tortures à Hongju, à Jeonju et à Gongju. On croit que pendant la grande persécution, il n'évita la mort qu'en prononçant la formule d'apostasie.

Envoyé en exil à cette époque, il fut, peu après son retour, arrêté de nouveau en 1805, et conduit à la préfecture de Haemi, où, cette fois, il se conduisit en véritable chrétien. Il ne fut pas condamné à mort, mais les affaires traînant en longueur, il resta en prison, sans jugement, pour un terme indéfini. Son caractère grave et digne lui attira le respect et l'estime des prétoriens et des geôliers, et il pratiquait sa religion au su de tout le monde. Enfin, après dix ans de réclusion supportée avec une patience exemplaire, il mourut à l'âge de soixante-seize ans, le 20 de la dixième lune. On ne sait pas au juste s'il succomba de maladie, de faim, ou sous les coups ; mais les longues persécutions qui avaient précédé sa mort, ont rendu son souvenir cher à toute la chrétienté. Parmi ses descendants nous compterons plusieurs martyrs, entre autres le premier prêtre coréen André Kim.

Mentionnons aussi la fin édifiante de Siméon Yu Geun-myeong<sup>29</sup>, noble de province, originaire de So-iak-kol<sup>30</sup>, au district de Myeoncheon. Son caractère était naturellement doux et bon. Il parlait peu, et n'avait jamais à la bouche de paroles inutiles et mondaines ; aussi l'appelait-on l'excellent homme, ou, encore, le fils pieux, à cause de sa belle conduite envers ses parents et des soins assidus qu'il leur prodiguait. Après leur mort, aux jours marqués pour les sacrifices, il redoublait de zèle, et tous les voisins disaient : « Il n'y a personne pour remplir, comme lui, les devoirs de la piété filiale. » Ayant émigré à Hwang-mo-sil<sup>31</sup>, district de Deoksan, il y fut instruit de la religion et l'embrassa, à l'âge de cinquante-neuf<sup>32</sup> ans. Depuis ce jour, il abandonna les superstitions païennes, et ne sut plus que servir et honorer Dieu. Baptisé par Louis de Gonzague Yi Tan-Won, qui faisait alors l'office de prêtre au Naepo, il se montra toujours le modèle de ses frères, partageant tous ses revenus avec les pauvres et les malheureux. Il donna la liberté à ses esclaves, et fit sa principale occupation d'instruire et d'exhorter les nombreux chrétiens qui venaient chez lui. Il fut pris à la

<sup>27</sup> 김진후 Kim Jin-hu 金震厚 (1739-1814) Pie. Bienheureux.

<sup>28</sup> Solmoi: Aujourd'hui 충남 당진군 우강면 서산리 Chungcheong du Sud Dangjin-gun Ugang-myeon Seosan-ri.

<sup>29</sup> Probablement Yu Gwon-myeong.

<sup>30</sup> Non pas Soyak-gol mais 쇠악골 Soiak-gol. Maintenant, 당진군 송악면 가아리 Dangjin-gun Songak-myeon Gaa-ri.

<sup>31</sup> 황모실 Hwangmo-sil (Aujourd'hui 충남 예산군 고덕면 호음리 Chungcheong du Sud Yesan-gun Godeok-myeon Hoeum-ri)

<sup>32</sup> En fait il avait 49 ans.

cinquième lune de l'année *sin-yu* (1801), et mis plusieurs fois à la torture, qu'il supporta avec constance. Plus tard, il eut la faiblesse de déclarer où étaient ses livres de religion ; mais il ne voulut jamais dénoncer aucun chrétien, et refusa jusqu'à la fin de donner le moindre signe d'apostasie. Condamné à l'exil<sup>33</sup> dans une province éloignée, il resta fidèle à ses exercices, témoignant seulement le regret de n'avoir plus aucun livre de religion. Enfin, après de longues souffrances courageusement endurées, il mourut en faisant sa prière, à genoux, assis sur ses talons, à la grande surprise et admiration des habitants du lieu. Il avait quatre-vingt-deux ans.

Telle est l'histoire des treize années qui suivirent la première persécution générale. Dans cet intervalle, l'Église de Corée s'est reformée ; les fidèles presque anéantis, se sont relevés ; ils ont recommencé à s'instruire, à s'organiser ; ils ont donné au ciel de nouveaux martyrs ; ils ont renoué les relations avec le clergé de Chine, et avec le Saint-Siège ; enfin ils ont conquis de nouveaux frères et solidement établi l'Évangile dans des provinces où il était auparavant inconnu, dans le Gangwon, et surtout dans le Gyeongsang. Cette dernière province, l'une des plus riches du pays, souvent nommée par les indigènes la base et le fondement du royaume, est en même temps le foyer des superstitions antiques, nées du mélange du culte des ancêtres et des pratiques de la doctrine de Fo. Dans les desseins de Dieu, le temps était venu pour ces chrétientés nouvelles de recevoir le baptême de sang ; aussi, tandis qu'en 1801, la persécution avait eu pour théâtre les trois provinces de Gyeonggi, Chungcheong et Jeolla, qui étaient alors les principaux centres des chrétiens, cette fois nous allons voir la violence de l'orage tomber tout spécialement sur les néophytes du Gangwon et du Gyeongsang.

---

<sup>33</sup> Quand il avait déjà 68 ans



## Chapitre 2. Persécution de 1815. — Les martyrs de Daegu et de Wonju.

Les disettes sont assez fréquentes en Corée, et comme ce pays, obstiné dans ses vieilles traditions d'isolement absolu, n'a presque aucune relation commerciale avec les autres peuples, et ne peut, par conséquent, recevoir aucun secours du dehors, elles y sont très-meurtrières, surtout parmi les païens. Nous disons : surtout parmi les païens, car soit par la protection spéciale de Dieu, soit à cause de la charité plus grande qui règne entre les chrétiens, c'est un fait avéré que, toute proportion gardée, ces derniers meurent de faim en beaucoup moins grand nombre que leurs compatriotes idolâtres. Or, la récolte de 1814 ayant manqué à peu près complètement, une famine épouvantable, telle que de mémoire d'homme on n'en avait jamais vu, désola toutes les provinces du royaume. Le peu de grain que l'on avait recueilli fut consommé pendant l'hiver, et, au printemps, le pays entier présenta un spectacle affreux. Beaucoup périssaient chez eux dans les tortures de la faim, et grand nombre aussi tombaient et expiraient sur les routes où le besoin les avait fait s'aventurer.

Au milieu de tant de maux, un misérable traître nommé Jeon Ji-su se mit dans l'esprit de vivre aux dépens des chrétiens. S'en allant de village en village, dans la province de Gyeongsang, il mendiait de l'argent, des habits et des vivres. Les fidèles lui donnèrent aussi longtemps qu'ils le purent, et probablement beaucoup, eu égard à leur misère. Mais bientôt toute ressource ayant été épuisée, les aumônes diminuèrent, et peu satisfait de ce qu'il recevait, Jeon Ji-su conçut le dessein de dénoncer les chrétiens, tant par vengeance, que pour pouvoir les piller impunément, et s'approprier sans obstacle leur petit avoir. Il savait très-bien que la famine donne plus de force à tous les mauvais instincts, et se sentait sûr à l'avance de trouver de l'appui chez les satellites dont la cupidité ne manquerait pas d'être excitée par l'appât d'un pillage considérable et impuni. Il alla donc faire sa dénonciation, qui fut reçue avec beaucoup de joie par le mandarin et ses gens, et comme tous connaissent l'usage des chrétiens de revenir chez eux pour célébrer les grandes fêtes, on décida que le premier coup serait frappé inopinément le jour de Pâques, qui tombait cette année le 22 de la deuxième lune.

Ce jour arrivé, alors que les chrétiens réunis chantaient ensemble à haute voix les prières habituelles, le traître se mit à la tête des satellites, et ils envahirent tout à coup le village de Morae-san<sup>1</sup>, au district de Chongsong. Les chrétiens qui ne s'attendaient nullement à la persécution furent étrangement surpris, et, croyant d'abord avoir affaire à des brigands, commencèrent, sous la conduite de Joseph Go<sup>2</sup>, homme agile et vigoureux, à repousser la force par la force ; mais aussitôt qu'ils surent que ces hommes étaient des satellites envoyés officiellement par le mandarin, toute résistance cessa, et Joseph Go lui-même, devenu doux comme un agneau, se laissa saisir le premier. Un grand nombre de chrétiens furent pris dans cette expédition, et conduits au tribunal de Gyeongju d'où dépendait leur district. Quelques jours après, d'autres satellites tombèrent à l'improviste sur le village de Meoru-san<sup>3</sup>, district

---

<sup>1</sup> 모래산 Morae-san (Aujourd'hui 경북 청송군 현서면 고모길 (백자동) 모래실 Gyeongsang du Nord Cheongsong-gun Hyeonseo-myeon gomogil (Baekja-dong) Moraesil). Cependant, certains documents l'appellent Norae-san.

<sup>2</sup> 고성운 Go Seong-un 高聖云 (?-1816) Joseph. Bienheureux.

<sup>3</sup> 머루산 Meoru-san village (Aujourd'hui 경북 영양군 석보면 포산리 Gyeongsang du Nord Yeongyang-gun Seogbo-myeon Posan-ri)

de Jinpo, et firent de nombreux prisonniers, qu'on déposa à la préfecture criminelle d'Andong.

Ces tristes nouvelles se répandirent bientôt de tous côtés. La terreur se mit parmi les chrétiens, et comme il arrive toujours dans de semblables circonstances, les uns prirent la fuite, et cherchèrent un asile dans d'autres provinces ; les autres n'ayant pas le moyen de fuir, demeuraient dans leurs villages, attendant dans des transes continuelles l'heure de leur arrestation, passant le jour dans les forêts ou sur les montagnes, revenant furtivement chez eux pendant la nuit pour préparer quelque nourriture, et regagnant de suite les retraites des bêtes fauves, moins redoutables à leurs yeux que les satellites des mandarins. De tous côtés, des saisies nombreuses furent faites, et bientôt les prisons regorgèrent de chrétiens.

À Gyeongju, les supplices et la faim amenèrent l'apostasie de beaucoup de néophytes qui furent, en conséquence, relâchés immédiatement. Mais leurs compagnons montrèrent plus de courage, et confessèrent hardiment le nom de Jésus-Christ. La tradition rapporte que sept d'entre eux, consumés par la faim, ou tués par les tortures, expirèrent en prison dans le cours de la troisième lune, avant qu'on eût pu les transférer à un tribunal supérieur. C'étaient : Paul Park, père de Park Chun-cheong<sup>4</sup> ; Jean Park Gwan-seo, son cousin germain, lequel, veuf et nouvellement converti, ne fut baptisé que pendant la persécution ; Gosan Kim Seo-bang, oncle maternel de Paul, ainsi appelé parce qu'il venait du district de Gosan ; Kim Sa-il de la province de Gyeongsang ; et trois autres dont les noms ne nous ont pas été conservés. Cependant, comme il n'y a ni témoins oculaires, ni documents écrits, concernant ce qui s'est passé alors dans cette partie reculée de la province de Gyeongsang, nous n'osons rien affirmer positivement. Les prisonniers qui, constants dans leur confession de foi, survécurent à la faim et aux tortures, furent bientôt envoyés à la grande ville de Daegu, chef lieu de la province. C'étaient André Seo<sup>5</sup> avec sa femme Barbe Choe<sup>6</sup>, et son beau-fils François Choe Yeo-ok<sup>7</sup> ; Alexis Kim Si-woo<sup>8</sup> ; Pierre Go<sup>9</sup> et son frère cadet Joseph Go<sup>10</sup> ; et enfin Agathe-Madeleine Kim<sup>11</sup>. Disons quelques mots de chacun d'eux.

Nous ne savons rien sur André Seo, grand-père maternel des Park de San-gol<sup>12</sup>, sinon qu'après avoir supporté les supplices avec une constance inébranlable, il mourut en prison avant l'exécution de la sentence capitale portée contre lui. Sa femme Barbe Choe, plus connue des chrétiens sous le nom de Veuve Seo, était, dit-on, originaire de Hannaejang-

---

<sup>4</sup> Probablement Park Chun-seong.

<sup>5</sup> 서석봉 Seo Seok-bong 徐碩奉 (?-1816) André. Bienheureux.

<sup>6</sup> 최성열 Choe Seong-yeol 崔性悅 (1776-1816) Barbe. Martyr.

<sup>7</sup> 최봉한 Choe Bong-han 崔奉漢 dit 여옥 Yeo-ok (1785?-1815) François. Bienheureux.

<sup>8</sup> 김시우 Kim Si-woo 金時佑 1783-1816 Alexis. Bienheureux.

<sup>9</sup> 고성대 Go Seong-dae 高聖大 (?-1816) Pierre. Bienheureux.

<sup>10</sup> 고성운 Go Seong-un 高聖云 (?-1816) Joseph. Bienheureux.

<sup>11</sup> 김윤덕 Kim Yun-deok 金允德 (1765?-1815). Agathe Madeleine. Bienheureuse.

<sup>12</sup> Probablement Son-gol.

beol<sup>13</sup>, district de Hongju. Elle avait un extérieur agréable, un caractère doux et patient, et se faisait remarquer par une vertu peu commune. Convertie dès avant 1801, elle perdit son premier mari et épousa en secondes noces André Seo. Prise le jour de Pâques, elle eut, au moment même de son arrestation, à supporter de violentes tortures ; ce qu'elle fit courageusement. Un peu plus tard, elle fut si horriblement maltraitée par les coups du bâton triangulaire, que, de retour à la prison, elle semblait faiblir dans sa résolution, et pencher vers l'apostasie. Son beau-fils François Choe vint alors à son aide, la consolant, l'exhortant à ne pas manquer une si belle occasion, lui parlant avec émotion du bonheur qu'ils auraient de donner ensemble leur vie pour Dieu. Il fit si bien que toute tentation disparut, et qu'à dater de ce jour elle demeura ferme au milieu des diverses tortures. On la transféra à Daegu avec les autres confesseurs.

François Choe Yeo-ok, connu de plusieurs sous le nom de Jin-gang, son nom d'enfance, était beau-fils des époux ci-dessus. Natif de Daraegol au district de Hongju, il se convertit avec sa mère, et vint habiter dès lors dans les montagnes de Museong-san 茂城山. Lorsqu'il apprit le séjour du P. Zhou à la capitale, il s'y rendit avec sa mère et sa sœur ; sa mère put participer aux Sacrements, et recevoir l'Extrême-Onction à l'heure de la mort. Sa sœur resta ensuite à Séoul, chez Augustin Jeong, tandis que lui se retira en province. Il avait d'abord eu l'intention de vivre dans le célibat, mais l'exemple de son cousin germain, et les exhortations de quelques autres parents le firent changer d'avis, et il se maria à la fille d'André Seo. Depuis, il regretta souvent de n'avoir pas persisté dans son premier projet, ce qui ne l'empêchait nullement de vivre en très-bonne intelligence avec sa femme et toute sa famille. Lors de son arrestation, il dit à ses compagnons de tout rejeter sur lui dans les interrogatoires que le mandarin allait leur faire subir, et fut, en conséquence, torturé plus violemment que les autres ; mais toujours humble et ferme, il ne se démentit pas un instant. Conduit à Daegu, il eut à supporter coup sur coup des supplices si atroces que plusieurs fois il en perdit connaissance, sans que sa ferveur et son courage fussent ébranlés. Il avait été condamné à mort, mais avant le jour marqué pour l'exécution, il mourut en prison sous les coups, ou des suites de ses blessures, pendant la cinquième lune de l'année *eul-hae* (1815). Il était âgé d'un peu plus de trente ans.

Alexis Kim Si-woo<sup>14</sup> ou Si-woo-jae, de la branche des Kim de Yeonsan, était d'une famille noble du district de Cheongyang. Il avait un caractère bon et patient, et pratiquait la religion avec une ferveur remarquable, mais ayant tout le côté droit paralysé, il vivait très-pauvrement et n'avait pu se marier. Il allait de côté et d'autre chez les chrétiens qui le soutenaient de leurs aumônes. Assez instruit et plein d'adresse, comme il ne pouvait écrire de la main droite, il se servait de la gauche pour copier des livres, et se procurer ainsi quelques ressources. Non content d'expliquer les vérités de la religion aux chrétiens toutes les fois qu'il le pouvait, il instruisit et convertit beaucoup de païens ; aussi jouissait-il dans le pays d'une grande réputation de piété et de science. Il avait suivi les chrétiens à Morai-san, et fut témoin de l'arrestation opérée le jour de Pâques, mais n'ayant pas été pris lui-même, il se mit à pleurer. « Qu'as-tu donc à pleurer, lui dirent les satellites ? — Moi aussi, je suis chrétien, répondit-il, mais parce que je suis estropié, vous ne voulez pas m'emmener. C'est ce qui me fait verser des larmes. — Oh ! reprirent les satellites, si tel est ton désir, viens aussi avec

<sup>13</sup> 한내장벌 Hannaejang-beol (Aujourd'hui 충남 예산군 고덕면 대천리 Chungcheong du Sud Yesan-gun Godeok-myeon Daecheon-ri)

<sup>14</sup> 김시우 Kim Si-woo 金時佑 dit 시우재 Siwoojae (1783-1816). Alexis. Bienheureux.

nous. « Et aussitôt il les suivit d'un air joyeux. Traduit devant le tribunal de Gyeongju, il eut, malgré son état de maladie, de fréquents supplices à endurer, et sa constance fit l'admiration des juges. Transféré à Daegu, il fut cité d'abord devant le juge criminel, puis devant le gouverneur qui lui dit : « On prétend que tu adores Jésus ; mais ce Jésus, qu'est-ce autre chose qu'un homme mort sous les coups de ceux qui l'ont crucifié ? Or, quelle raison pour adorer un homme tué par d'autres, et qu'y a-t-il de si beau dans sa mort ? » Alexis répondit : « Pendant une inondation de neuf années, le roi Ha-woo-ssi<sup>15</sup> ne cessa de parcourir le pays, et de l'aire de nombreuses tentatives pour sauver son peuple, et, par trois lois, venant à passer vis-à-vis de la porte de son palais, il refusa d'y entrer. Niera-t-on que cette conduite fut admirable ? Aussi ce roi, qui, après tout, n'avait en vue que le salut matériel de ses sujets, est-il resté célèbre dans tous les âges. Notre Seigneur Jésus-Christ a souffert et il est mort, lui, pour sauver les âmes de tous les hommes de toutes les parties de l'univers. Mériterait-il le nom d'homme celui qui ne servirait pas un tel bienfaiteur ? Donc, vous aussi, gouverneur, vous devez remercier et adorer Jésus, et embrasser sa religion. » Le gouverneur confus, outré de colère, commanda de lui imposer silence en lui brisant la mâchoire, et fit redoubler les tortures.

Alexis, fidèle dans la confession de son Dieu, fut condamné à mort, signa sa sentence, et revint en prison attendre tranquillement le jour du supplice. Ne pouvant pas, comme les autres prisonniers, faire des souliers de paille, il fut bientôt sans ressources, et comme il n'avait rien à donner à la femme qui apportait la nourriture, celle-ci lui en fit des reproches, et le laissa manquer de tout. Affaibli par les supplices et dévoré par la faim, il mourut dans la prison, environ deux mois après son arrivée à Daegu, à la cinquième ou sixième lune de cette année 1815. Il avait trente-quatre ans. Son infirmité, son adresse, ses talents, son courage à défendre l'Évangile devant les juges, et surtout son état de virginité l'ont rendu cher aux chrétiens de ce pays, et ils citent encore son nom, comme une des gloires de leur Église.

Les deux frères Joseph Go Yeo-bin<sup>16</sup>, et Pierre Go Seong-il, étaient du village de Beoram<sup>17</sup>, district de Deoksan. Instruits de la religion par leurs parents, ils la pratiquèrent dès l'enfance ; mais Pierre avait le caractère assez violent, et tout le monde le craignait, tandis que son frère était généralement aimé pour son bon naturel. Tous deux, au reste, se faisaient également remarquer par une piété filiale peu commune, et pendant huit mois que dura la maladie de leur père, tous les jours ils priaient pour lui avec beaucoup de ferveur. Leur bonne harmonie, leur assiduité à la lecture et à l'exhortation, édifiaient tous les chrétiens. Pierre Ko, arrêté une première fois en 1801 à Jeo-guri-gol<sup>18</sup>, au district de Gosan, et conduit à Jeonju,

---

<sup>15</sup> L'un des rois-sages de la mythologie chinoise 하우씨(Xia Yu Shi 夏禹氏). et le fondateur légendaire de la dynastie dite des Xia 夏, la plus ancienne dynastie présumée de Chine. Selon la légende, Di Shun 帝舜 lui aurait transmis le trône en raison de sa réputation de moralité et de sa contribution à la maîtrise de la grande inondation.

<sup>16</sup> Dallet ne s'y retrouve pas. Go Yeo-bin est plus correctement connu sous le nom de Go Seong-dae 고성대 高聖大 et son nom de baptême était Peter. Go Seong-il est plus correctement appelé Go Seong-un 高聖云 et son nom était Joseph. Tous deux sont bienheureux.

<sup>17</sup> 별암 (Aujourd'hui 충청남도 예산군 고덕면 상장리 South Chungcheong Yesan-gun Godeok-myeon Sangjang-ri)

<sup>18</sup> 고산 저구리 Jeo-guri-gol (Aujourd'hui 전북 완주군 운주면 산북리 Jeolla du Nord Wanju-gun Unju-myeon Sanbuk-ri)

après avoir d'abord confessé courageusement sa foi, succomba à la tentation de se conserver la vie, apostasia et fut mis en liberté. Depuis il regrettait vivement sa faute et répétait souvent : « Il me faut un coup de sabre pour faire pénitence de cet énorme crime. » Dans la suite, il émigra avec son frère à Norae-san<sup>19</sup>, où ils furent pris tous les deux le jour de Pâques, comme nous l'avons rapporté. Inébranlables dans les supplices, ils furent envoyés ensemble à Daegu, et méritèrent par leur constance d'être condamnés à mort pour Jésus-Christ.

Agathe-Madeleine Kim<sup>20</sup>, belle-sœur<sup>21</sup> de Paul Park dont nous avons parlé, était née à Eun-jae<sup>22</sup>, district de Sangju, province de Gyeongsang. Après sa conversion, elle se réfugia à Norae-san 老萊山, où elle fut arrêtée en compagnie des autres chrétiens, et subit, à plusieurs reprises, avec un courage remarquable, les interrogatoires et les tortures. « Ignorante que tu es, lui disait le mandarin, pourquoi veux-tu donc mourir ? — Il n'est personne, répondit-elle, si vil et si ignorant qu'il soit, qui puisse méconnaître les bienfaits du Dieu créateur, et oser le renier. » Sa constance ne s'étant point démentie, elle fut transférée au tribunal de Daegu, avec les autres confesseurs.

En résumé, parmi les chrétiens saisis à Norae-san le jour de Pâques, et conduits au tribunal de Gyeongju, si beaucoup nous ont affligés par leur faiblesse, nous avons eu la consolation devoir un certain nombre de fidèles serviteurs de Jésus-Christ. Plusieurs ont déjà terminé leur carrière de souffrance, et il n'en reste à Daegu que quatre, tous condamnés à mort, mais ne sachant à quel moment on exécutera leur sentence. De nouveaux compagnons vont leur être adjoints.

On n'a pas oublié que peu de jours après la capture des néophytes de Norae-san, ceux de Me-rou-san avaient été arrêtés à leur tour, et traînés devant le mandarin d'Andong. Leur histoire offre un spectacle analogue. À côté de nombreuses et déplorables apostasies, nous rencontrons également de courageux confesseurs, dont la constance semble rehaussée par la chute de leurs frères.

C'est d'abord Kim Myeong-suk, natif du district de Hongju, converti dès avant 1801. Sa pauvreté l'avait forcé alors d'émigrer au district de Yeon-pung 延豊, près des chrétiens ; mais ceux-ci ayant été pris et conduits à la capitale pendant la grande persécution, Myeong-suk s'enfuit au district de Jinbo. C'est là qu'il vivait en 1815. Sa femme était morte depuis longtemps, et il n'avait avec lui que son fils Jin-bok 眞福, âgé de dix-neuf ans, non encore marié, et une fille à peine parvenue à l'âge nubile. Pleins de ferveur, le père et le fils se plaisaient à faire beaucoup d'aumônes, et à pratiquer toutes sortes de bonnes œuvres. À l'arrivée des satellites, les trois membres de cette famille furent trouvés ensemble et conduits à An-fong. Peu après, la jeune fille fut ravie par un prétorien, et jamais depuis on n'a pu savoir ce qu'elle était devenue. Myeong-suk et son fils subirent avec joie les tortures, et leur foi ne se démentit pas un seul instant. Consumés en peu de temps par la faim et les supplices, ils moururent tous deux, dans cette même prison d'Andong, vers la troisième lune de l'année

<sup>19</sup> 노래산 Norae-san ( Aujourd'hui 경북 청송군 안덕면 노래 2 리 Gyeongsang du Nord Cheongsong-gun Andeok-myeon Norae2ri)

<sup>20</sup> 김윤덕 Kim Yun-deok 金允德 (1765?-1815). Agathe Madeleine. Bienheureuse.

<sup>21</sup> Non pas la belle-sœur mais la tante maternelle.

<sup>22</sup> 은재 Eunjae (Aujourd'hui 경북 문경시 가은읍 저음리 Gyeongsang du Nord Mungyeong-si Gaeun-eup Jeoeum-rii)

1815. Myeong-suk avait alors cinquante-un ans. Ces deux confesseurs n'ayant été baptisés que pendant la persécution, leur nom de baptême est inconnu. C'était dès lors un usage chez les chrétiens de baptiser, au moment des persécutions, à peu près tous les catéchumènes, afin de ne pas les laisser exposés à mourir sans ce sacrement ; et nous voyons que dans cette même année 1815, le catéchiste Ambroise Kim dont nous parlerons plus loin, donna le baptême à tous ceux qui le demandèrent, qu'ils fussent ou non instruits des vérités de la religion.

Nous devons citer aussi les deux frères Choe, André et Martin. André Choe, avait été arrêté le premier, au district de Jinpo, par les satellites de cette ville. Il resta un mois dans cette prison et y subit quatre ou cinq fois le supplice de la question, sans manquer à la fidélité qu'il devait à Dieu. Transféré ensuite devant le juge criminel d'Andong, il fit preuve de la même constance et, après des tortures atroces, fut reporté presque mourant à la prison par les geôliers. C'est alors que son frère cadet Martin, qui par dévotion avait fait vœu de chasteté, apprit son arrestation, et vint le trouver pour le consoler et le servir. André était censé recevoir de la préfecture une ration de dix poignées de riz par jour ; mais à cause de la disette, tout était soustrait par les satellites et les geôliers, et presque rien ne lui parvenait. Martin, pour conserver la vie à son frère aîné, se présenta devant le mandarin, lui fit connaître les fraudes dont son frère était victime, et obtint que la ration désignée lui fût remise exactement. Les satellites, furieux de se voir ainsi frustrés de leurs profits illicites, dirent à Martin : « Tu nous as volés, malheureux coquin ; à cause de toi, nous n'y tiendrons pas ; mais ne serais-tu pas chrétien aussi par hasard ? » Martin répondit affirmativement ; les satellites se dirent alors entre eux : « Puisqu'il est chrétien, pourquoi ne pas nous défaire de lui ? Nous ne risquons rien. » Et ils se mirent à le frapper avec les pieds d'une manière atroce, et pendant fort longtemps. Ceci se passait le soir, pendant la troisième lune ; vers la fin de la nuit, Martin expira. Il était âgé de cinquante-six ans. André, resté à la prison, y supporta avec un courage admirable des souffrances et des privations sans nombre, et y mourut de faim<sup>23</sup>, vers la onzième lune de cette même année.

On assure également qu'un chrétien, nommé Park, fut, à cette époque, arrêté avec sa femme dans ce même district de Jinpo, que tous deux confessèrent résolument la foi, sans se laisser ébranler par les supplices, et de tribunal en tribunal arrivèrent jusqu'à celui de Daegu, où ils moururent en prison. Mais nous ne savons rien de leur vie, ni des circonstances de leur mort.

Faisons connaître maintenant les principaux confesseurs qui d'Andong furent envoyés à Daegu rejoindre leurs frères de Gyeongju, et eurent plus tard l'honneur de partager leur triomphe. Ce sont : Anne Yi, François Kim, Jacques Kim et André Kim.

Anne Yi<sup>24</sup>, était du village de Nopeun-moi<sup>25</sup>, au district de Deoksan. Elle descendait d'une famille noble, et nous aurons à parler plus tard de son père Yi Seong-sam<sup>26</sup>, mort en

<sup>23</sup> Il avait probablement déjà été transféré d'Andong à Daegu avec les autres.

<sup>24</sup> 이시임 Yi Si-im 李時壬 (1782-1816) Anne. Bienheureuse.

<sup>25</sup> 높은모 Nopeun-moi (Aujourd'hui 충남 예산군 고덕면 몽곡리 Chungcheong du Sud Yesan-gun Godeok-myeon Monggok-ri)

<sup>26</sup> 이성삼 Lee Seong-sam 李性三 était le frère aîné d'Anne, non pas son père.

1827, dans la prison de Jeonju. Douée des plus belles qualités du corps et de l'esprit, elle pratiquait la religion avec une ferveur peu commune, et avait résolu de garder la virginité. Mais bientôt le fait fut remarqué des païens ; ils se plaignirent, et sa famille ne pouvant plus tenir contre les mille vexations qu'on suscitait à son sujet, elle se résolut à fuir et à se retirer dans une maison éloignée, où vivaient quelques vierges réunies en une espèce de petite communauté. Un batelier chrétien, du nom de Park, se chargea de l'y conduire. Mais quand elle fut en son pouvoir, il lui fit violence, et, comme il n'était pas marié, l'épousa de force. Malgré sa désolation, Anne se résigna. Elle eut de ce mariage un enfant qu'elle nomma Jong-ak, et peu d'années après, étant devenue veuve, elle continua à remplir fidèlement tous ses devoirs. Arrêtée par les satellites de Jinpo, en 1815, elle fut mise à la question dans cette ville, puis, grâce à sa constance, envoyée au tribunal supérieur de Daegu. Là, après de nouvelles tortures courageusement supportées, elle fut condamnée à mort.

On s'étonnera peut-être qu'Anne ait ainsi consenti à vivre avec un pauvre batelier. Mais outre que nous ne connaissons pas tous les détails de cet enlèvement, nous ferons remarquer qu'il y a dans ce pays un proverbe odieux, fondé sur les mœurs, et passé dans les usages nationaux, portant que toute femme qui n'est pas sous puissance de mari ou de parents appartient au premier occupant. Or, Anne ayant quitté la maison paternelle, se trouvait dans ce cas ; le batelier l'avait réduite en sa possession, et un procès n'eût abouti à rien. Il eût fallu, pour échapper à cet homme, subir force mauvais traitements, s'exposer peut-être à la mort ; et puis, sortie de là, où aller ? En chemin elle fût devenue la proie de quelque autre bandit. Elle pensa donc qu'après avoir perdu son honneur et sa virginité, le mieux pour elle était de se taire, et de contracter mariage avec ce chrétien, puisqu'elle le pouvait licitement. Du reste, en Corée, comme dans tous les pays non chrétiens, où l'avilissement et le mépris de la femme sont, pour ainsi dire, de droit naturel, les femmes elles-mêmes partagent l'opinion générale. Elles ne se croient ni droites, ni responsables, et dans des cas analogues à celui-ci, elles se regardent réellement comme enchaînées, et ne conçoivent pas la possibilité de se délivrer. Les exemples en sont nombreux. Inutile d'ajouter que ces usages et ces idées n'ont plus guère cours parmi les fidèles, et l'on a vu un certain nombre de veuves chrétiennes, enlevées par des païens, braver même la mort, et réussir, par leur résistance acharnée, à se soustraire aux ravisseurs.

François Kim Gyeong-seo<sup>27</sup> était né d'une famille honnête et riche, au village de Yeosa-ul, district de Yesan. Dès sa jeunesse, il s'appliqua à l'étude des lettres, et son père, André Kim Gwan-ok 金光玉, fervent chrétien, lui donna lui-même une instruction très-solide. André ayant été pris à la persécution de 1801, profita de toutes les occasions pour recommander à sa famille de suivre ses traces, de s'exercer à la charité envers Dieu et le prochain, de vivre en bonne harmonie entre eux et avec les voisins, et de servir Dieu et sauver leur âme par la pratique de la mortification ; après quoi il fut décapité, comme nous l'avons vu plus haut. La ferveur de François ne fit qu'augmenter dès lors de jour en jour. Animé d'une sainte émulation pour suivre l'exemple de son père, et méprisant toutes les choses temporelles, il abandonna ses biens et se retira dans les montagnes Ilweol-san, au village de Godeun-jang, district de Yangyang, province de Gyeongsang. Arrivé là, il vécut de racines et de glands, et depuis ce temps garda une perpétuelle continence. Chaque année, pendant le carême, il observait un jeûne rigoureux, et se livrait à toutes les pratiques de mortification. Il

---

<sup>27</sup> 김희성 Kim Hui-seong 金稀成 ou 경서 Gyeong-seo (1765-1816) François. Bienheureux.

fit tant d'efforts pour dompter son caractère naturellement emporté, qu'il devint bientôt un modèle de douceur et de patience.

À la troisième lune de l'année 1815, le traître Jeon Ji-su, accompagné des satellites d'Andong, vint inopinément l'arrêter. François se trouvait alors sur la montagne à travailler ; les satellites lui ayant crié de descendre, il dit à son fils Mun-ak : « Pour moi, je dois me rendre, c'est l'ordre de Dieu ; mais toi, ne viens pas avec moi. Veille sur toute la famille, et surtout prends bien soin de ta grand'mère. » Puis il descendit tout joyeux, traita généreusement les satellites et le traître lui-même, fit ses adieux à sa mère en la suppliant de ne pas trop s'affliger et la consolant par de bonnes et douces paroles. Ensuite, s'adressant à sa femme, il lui recommanda d'être bien soumise à sa mère et de la bien soigner, de bien instruire ses enfants, et enfin de marcher sur ses traces. Après quoi, il suivit les satellites d'un air gai et souriant, Arrivé à la ville d'Andong, il y subit un premier interrogatoire, et peu de jours après, fut conduit à Daegu. Sa courageuse persévérance dans les supplices déconcerta les juges, et il fut bientôt condamné à mort.

Jacques Kim Hwa-jun 金若古排 (= Kim Jacobo), sur lequel il nous reste peu de documents, était d'une famille de Sudanri<sup>28</sup>, district de Cheongyang. D'un caractère doux et résigné, il savait cependant montrer une grande énergie quand il s'agissait du service de Dieu et du salut de son âme, et, fidèle observateur des règles de l'Église, se faisait remarquer par son assiduité à la prière et aux lectures pieuses. Arrêté, on ne sait en quel lieu, en 1815, il fut conduit à la préfecture d'Andong, où résistant à toutes les sollicitations et à toutes les promesses des mandarins, aussi bien qu'aux violents supplices qu'on lui infligea, il mérita d'être envoyé à Daegu, et condamné à mort.

Enfin, André Kim Gye-won, nommé aussi Jong-han, était du village de Solmoi, au district de Myeoncheon, et fils de Pie Kim, dont nous avons raconté la vie. Docile aux instructions de ses parents, il apprit, dès l'enfance, à servir et honorer Dieu. Les persécutions continuelles auxquelles son père fut en butte pendant plus de vingt ans, formèrent son jeune cœur à l'école du malheur, et le détachant de tout ce qu'il y a de séduisant dans le monde, fortifièrent sa foi, développèrent les germes de vertu qu'il avait reçus du ciel, et le préparèrent aux dures épreuves qui lui étaient réservées. André dont la famille était ainsi poursuivie et proscrite, se vit bientôt obligé de quitter ses parents, ses amis, et les tombeaux de ses pères. Il alla donc s'établir dans un pays inconnu, tout au fond des montagnes, à Uryeonbat<sup>29</sup>, district d'Andong, province de Gyeongsang. Là, il resta caché pendant dix-sept ans, uniquement adonné aux œuvres de charité, assidu à la prière, aux lectures pieuses et, à tous ses devoirs. En carême, il jeûnait habituellement tous les jours, sans parler des autres mortifications ordinaires qu'il s'imposait. Sa nourriture habituelle était du millet cuit assaisonné de sel, et quand il ne pouvait s'en procurer, il se contentait de feuilles d'arbres, de glands, de racines ou légumes sauvages, sans jamais se donner la peine de rechercher quelque nourriture plus solide et plus agréable au goût. Toujours égal à lui-même, toujours rempli d'une sainte joie au milieu des peines de la vie, il avait pour principale occupation, pendant le jour, de

<sup>28</sup> 수단리 Sudanri (Aujourd'hui 경기도 청양군 남양면 신왕리 Gyeonggi-do Cheongyang-gun Namyang-myeon Sinwang-ri)

<sup>29</sup> 우련밭 Uryeonbat (Now 경북 봉화군 재산면 갈산리 Gyeongsang du Nord Bonghwa-gun Jaesan-myeon Galsan-ri)



transcrire des livres de religion, afin d'en répandre partout des copies, et le soir, il se livrait à l'instruction des chrétiens avec un si grand zèle que souvent il prolongeait ses entretiens au delà du milieu de la nuit. Jaloux aussi de répandre la foi parmi les infidèles, il en instruisit et convertit un grand nombre, autant par l'efficacité de ses prières et de ses exemples que par la force de ses paroles.

Tel était André, quand il fut arrêté par les satellites d'Andong, le 23 de la quatrième lune, et conduit devant le mandarin de cette ville. Celui-ci s'efforça d'abord d'obtenir de lui une parole d'apostasie ; mais, n'y ayant pas réussi, il le fit mettre en prison, puis, deux jours après, sur l'ordre du gouverneur, lui fit administrer la bastonnade sur les jambes, et l'expédia à Daegu. André arrivait à la porte de ce tribunal, quand il rencontra une chrétienne qui en sortait, et s'en allait seule et libre. Étonné à cette vue, il lui demanda de quoi il s'agissait ; elle lui répondit qu'elle venait d'apostasier pour éviter la mort. C'était Agathe-Madeleine Kim que nous avons vue si ferme dans les supplices au tribunal de Gyeongju, et qui, arrivée à Daegu, vaincue enfin par la violence des tourments, avait eu la faiblesse de renier sa foi. André lui dit en soupirant : « Vous perdez là une belle occasion, et qu'attendez-vous donc pour ne vouloir pas mourir maintenant ? Vous vous en allez, mais combien d'années avez-vous donc à vivre ? » — Elle répondit : « Je suis libre, il est vrai, mais comment savoir si je ne mourrai pas aujourd'hui ou demain ? — S'il en est ainsi, reprit André, ne vaut-il pas mille fois mieux faire maintenant une bonne mort ? » Puis il continua à l'exhorter par des paroles énergiques, si bien que touchée de la grâce, elle ouvrit les yeux, et rentra immédiatement avec lui. En vain les satellites l'insultent, la frappent, la repoussent, et font tous leurs efforts pour l'empêcher de pénétrer jusqu'au mandarin. Agathe saisissant un bon moment, se glisse, arrive devant lui et s'assied. Celui-ci la reconnaît et lui dit : « Je t'avais relâchée, pourquoi reviens-tu donc encore ? » Elle répond : « Tout à l'heure, trop faible pour supporter les supplices, j'ai renié mon Dieu, mais en cela j'ai commis un crime énorme, je m'en repens et je reviens devant vous. Faites-moi mourir si vous voulez, mais je suis maintenant plus chrétienne que jamais. » Le mandarin la traita de folle et la fit chasser, mais elle parvint à revenir près de lui, et rétracta de nouveau, à haute voix, son apostasie. Le mandarin, irrité, la fit lier et battre d'une manière si atroce que, les chairs tombant en lambeaux, tous les os furent bientôt mis à nu. Agathe ayant perdu connaissance, fut transportée à la prison et mourut en y entrant. C'était au commencement de la cinquième lune. Elle avait près de cinquante ans.

Interrogé à son tour, André répondit avec calme et fermeté. En vain le mandarin le fit mettre à la question et fustiger cruellement, la constance du martyr ne se démentit pas, et le juge, voyant qu'il y perdait son temps et sa peine, envoya une dépêche au gouvernement. La réponse fut qu'il fallait, à tout prix, obtenir sa soumission, et sur son refus, on le fustigea pour la troisième fois. Toujours inébranlable, il fut enfin condamné à mort, et prit la place d'Agathe à qui ses paroles venaient de faire cueillir la palme ; ainsi fut complété de nouveau le nombre primitif de sept. Ces généreux confesseurs, tous sous le poids d'une sentence capitale, attendaient chaque jour le moment de leur exécution. Mais Dieu, dans ses secrets desseins, permit qu'il y eût, nous ne savons à quelle occasion, un sursis indéfini, et ils commencèrent dès lors, dans la prison, un nouveau genre de vie. On ne les mit plus à la torture puisque leur sentence était définitive, mais ils eurent à supporter en échange les privations, la faim, et des vexations de tout genre. Pendant près de deux ans encore, nous les admirerons dans cette vie mourante, dans ce long martyre de tous les jours.

Les arrestations en masse ne semblent pas s'être renouvelées après la cinquième lune de cette année. La plupart avaient eu lieu dans la grande province de Gyeongsang, premier foyer de l'incendie, mais les dénonciations arrachées par les supplices aux malheureux

chrétiens furent cause qu'on saisit aussi beaucoup de personnes dans la province de Chungcheong, et quelques-unes même dans la province de Gangwon. Si maintenant nous considérons que, outre les chrétiens relâchés presque immédiatement par suite d'apostasie, ou morts dans les diverses prisons de la province de Gyeongsang, il y en eut à la fois plus de cent incarcérés à Daegu sa métropole, il sera facile de conclure que le nombre des arrestations porté à plus de deux cents par les documents de l'époque, est loin d'être exagéré. Les lettres qu'André Kim écrivit de sa prison, ainsi qu'une autre relation d'un témoin oculaire, nous donnent l'assurance bien consolante qu'une grande partie des prisonniers resta fidèle à Jésus-Christ jusqu'à la mort. Plusieurs d'entre eux sont signalés aussi comme ayant fait avec talent et courage l'apologie des principaux articles de notre sainte religion, devant les différents tribunaux. La plupart périrent misérablement dans les prisons, au milieu des horreurs de la faim, ce qui se conçoit facilement quand on connaît le régime des prisons de ces pays. Certaines rations sont, il est vrai, assignées par la préfecture à ceux des prisonniers qui n'ont aucune ressource ; mais elles passent par beaucoup de mains ; chacun en soustrait quelque partie à son gré, et ce qui parvient au pauvre patient se réduit à quelques grains de riz insuffisants pour soutenir son existence. À plus forte raison, pendant une famine aussi épouvantable et aussi générale que celle de 1815, les employés subalternes, satellites, prétoriens, geôliers, fustigateurs et autres, durent-ils voler à peu près tous les vivres donnés pour les chrétiens, et cela en toute impunité, car les chrétiens étaient regardés par les idolâtres comme des êtres dégradés et indignes de faire partie de la race humaine.

Beaucoup de néophytes, pris dans la province de Chungcheong, furent renvoyés pour être définitivement jugés et punis dans leur propre préfecture ou province. Des témoins de l'époque assurent qu'une vingtaine, au moins, de ces infortunés, après s'être traînés péniblement sur les chemins pendant quelques jours, périrent de faim ou des suites de leurs blessures, les uns sur le bord des routes où les conducteurs les abandonnaient, les autres dans les auberges où le défaut d'argent ne leur permettait pas de se rien procurer. Enfin, grand nombre d'autres cédant à la tentation, rachetèrent leur vie par une honteuse défection. Ces apostats furent ou relâchés purement et simplement, ou envoyés en exil dans les diverses provinces du royaume ; en sorte que, vers le milieu de l'été, il ne restait que peu de confesseurs dans les prisons de Daegu.

Outre ceux dont nous avons déjà parlé, nous pouvons encore citer An Cheom-ji<sup>30</sup>, quelquefois nommé Chi-ryong, natif du district de Boeun. Ayant été condamné à mort avec les autres, il mourut en prison, de faim ou de la peste, avant d'avoir pu subir sa sentence. Il était âgé d'environ cinquante ans.

Yi Yun-jip, de Geonsama-gol, n'étant encore que catéchumène, fut pris à Uryeon-bat avec André Kim, et sans avoir apostasié, mourut, dit-on, de faim et d'épuisement.

Dans ces mêmes prisons de Daegu, d'autres encore gagnèrent le ciel par le même genre de martyre, mais leurs noms, oubliés des hommes, ne sont plus connus que de Dieu.

---

<sup>30</sup> 안치룡 An Chi-ryong dit 첩지 Cheom-ji (1766?-1816?).

À Wonju, capitale de la province de Gangwon, celui qui confessa le plus glorieusement le nom de Jésus-Christ, fut Simon Kim<sup>31</sup>. Voici, sur sa vie et ses souffrances, les quelques détails qui nous restent aujourd'hui.

Simon Kim Yeo-saeng, d'autres disent Yeo-seong, était d'une famille honnête du district de Seosan, province de Chungcheong. Il avait un caractère noble et courageux, et possédait une fortune considérable. Ayant été instruit de la religion avant l'arrivée du P. Zhou, il abandonna presque aussitôt tous ses biens et ses esclaves, quitta son pays, ses parents, ses amis, et se retira avec son frère cadet Thaddée, au district de Gosan, dans la province de Jeolla. C'est là qu'il eut des rapports avec le prêtre, près duquel il séjourna plusieurs fois. À la persécution de 1801, il fut signalé comme un des principaux chefs des chrétiens, et de nombreux satellites furent lancés à sa poursuite. Ils circulèrent dans toutes les directions, portant avec eux son signalement, et pendant plus d'un an que durèrent les recherches, il serait difficile de rapporter toutes les privations et souffrances que Simon eut à endurer pour se dérober à leurs perquisitions. Sa femme avait été arrêtée, et elle ne fut relâchée qu'un an après, à force d'argent.

Pour se mettre mieux à l'abri, et subvenir à son existence, Simon prit le parti de se faire marchand ambulante, et s'étant à cet effet associé à des païens, il eut le courage, au plus fort de la persécution, de leur prêcher l'évangile ; il réussit même à en convertir quelques-uns. Mais ne pouvant trouver, dans cette position, le temps et la liberté de se livrer aux pratiques de piété, il l'abandonna bientôt, et se retira à Meoru-san, dans la province de Gyeongsang, pour s'adonner à la culture. Il y fut suivi par quelques-uns de ses prosélytes qui, émigrant avec leurs familles, y formèrent avec lui un petit village chrétien. Le zèle de Simon lui fit encore opérer quelques conversions dans le voisinage ; mais, forcé d'émigrer de nouveau à plusieurs reprises, il alla enfin s'établir dans le district d'Uljin, province de Gangwon. La persécution s'étant élevée dans la province de Gyeongsang, il fut dénoncé à Andong, par un chrétien qui avait été domestique chez lui, et les satellites de cette ville vinrent le saisir, emportant en même temps tout ce qu'ils purent de ses effets. C'était à la quatrième lune de l'année 1815.

Simon, arrivé à la prison, y trouva beaucoup de chrétiens prisonniers, qui, dans ce temps de famine, souffraient horriblement de la faim. Il eut la pensée de réclamer auprès du mandarin les nombreux effets que les satellites avaient pillés. Celui-ci, soit par compassion, soit pour épargner les fonds de la préfecture, fit rapporter ce qu'on put trouver, et Simon distribua le tout aux prisonniers, soulageant ainsi pour un temps leur cruelle position. Après plusieurs interrogatoires dans lesquels il ne voulut à aucun prix faire sa soumission, il fut transféré, à la cinquième lune, au tribunal de Wonju, capitale de sa province, avec son frère Thaddée. Ils s'y trouvèrent réunis avec six ou sept autres chrétiens pris sans doute avec eux, ou dans les environs. C'était la première fois que des chrétiens se trouvaient captifs dans cette ville, et qu'ils étaient cités devant ses tribunaux. Simon s'y montra ferme et résolu. Il résista à tous les supplices qui lui furent infligés, aussi bien qu'à toutes les sollicitations par lesquelles on essaya de le faire fléchir, et fit beaucoup d'honneur au nom chrétien par une noble et franche confession de foi. Il ne se laissa pas même ébranler par la déplorable défection de son frère Thaddée, qu'il vit partir pour l'exil en récompense de sa lâcheté. L'ardeur de sa foi et sa patience dans les tourments tirent l'admiration de tous. Il fut enfin condamné à mort, et signa sa sentence selon l'usage. Cette sentence, envoyée au roi pour recevoir sa confirmation, fut en effet approuvée ; mais quand la réponse arriva, Simon était gravement malade des suites

---

<sup>31</sup> 김강이 Kim Gang-i 金綱伊 dit 여생 Yeo-saeng. Simon.

de ses blessures jointes à une violente dyssenterie. On sursit à l'exécution, et peu de jours après, Simon, sans avoir pu recevoir le glorieux coup de sabre qu'il désirait, mourut dans la prison de Wonju, le 5 de la onzième lune 1815, après huit mois de détention, à l'âge de plus de cinquante ans.

Nous ne savons rien autre chose de la persécution dans la province de Gangwon. Dans les documents de l'époque, que nous avons pu retrouver, il n'est nulle part question du sort des compagnons de captivité de Simon Kim. Espérons qu'ils auront jusqu'à la fin imité son courage et sa patience<sup>32</sup>.

Revenons maintenant aux généreux confesseurs qui, réunis dans la prison de Daegu, attendaient chaque jour, le moment qui devait mettre un terme à leurs souffrances. Pendant leur longue captivité, ils furent, non-seulement pour leurs frères dans la foi, mais pour les païens eux-mêmes un sujet d'admiration. Délaiés sans ressources dans le cachot, le jour ils s'occupaient presque tous de la confection de souliers de paille pour subvenir à leur subsistance, et Dieu permit qu'ils n'eussent plus trop à souffrir de la faim ; la nuit ils allumaient une lampe, et vauaient tous ensemble à la lecture de livres pieux, et à la récitation de leurs prières qu'ils disaient en commun et à haute voix. Les habitants de la ville qui les entendaient en étaient tout surpris. Un grand nombre vinrent contempler de leurs propres yeux ce spectacle étrange, et s'en retournèrent stupéfaits. La joie, la tranquillité, la concorde de ces prétendus coupables, poursuivis par la justice humaine, étaient pour ces païens une merveille incompréhensible. Pas une dispute, pas une parole grossière, pas un mot d'impatience. » Est-ce donc là, se disaient-ils, le repaire des criminels ? » La prison se trouvait en effet changée en une école de vertus ; elle présentait le spectacle d'une famille admirablement unie, et réglée dans tous ses actes et toutes ses paroles.

Des prétoriens et satellites se présentèrent souvent pour savoir ce qu'était la religion chrétienne. Ils envoyèrent les plus instruits et les plus habiles d'entre eux, pour entamer des discussions sur les points fondamentaux de la nouvelle doctrine. André, le plus capable des sept prisonniers, acceptait avec joie ces occasions. Il développait à ses antagonistes les principaux articles de la foi, leur exposait la beauté des commandements de Dieu ; puis répondant à leurs questions captieuses, il les suivait article par article, réfutait tous leurs arguments, éclaircissait en détail chaque matière, de telle sorte qu'en se retirant ils se disaient entre eux : « Vraiment, il n'y a pas de lettré, quelque savant qu'il soit, qui puisse lui tenir tête, et sa parole peut être comparée à celle des plus fameux orateurs. » André par le fait n'avait qu'une instruction incomplète, mais accoutumé à discourir avec les chrétiens des choses de la religion, il pouvait facilement mettre à bout, en pareille matière, la faconde de n'importe quel prétorien. D'ailleurs, la grâce le soutenait toujours dans ces controverses qui ne manquaient pas d'une certaine importance, car les rapports des prétoriens circulaient ensuite dans la ville et dans toute la province.

Le traître Jeon Ji-su, fut aussi incarcéré vers cette époque, pour quelque grave méfait. Le gouverneur avait ordonné de le laisser mourir de faim, mais les prisonniers chrétiens lui sauvèrent la vie, en lui donnant tous les jours une part de leur petite ration. Plus tard, lorsqu'il fut délivré, et jeté presque nu hors de la prison, ils lui donnèrent des habits pour se couvrir, montrant ainsi à tous les païens comment la vraie charité sait se venger.

---

<sup>32</sup> Ils ont presque certainement apostasié.

Le séjour des confesseurs dans la prison servit donc beaucoup à faire connaître la religion dans cette grande ville de Daegu, et si les fruits se font attendre, nous avons néanmoins la ferme confiance qu'ils ne laisseront pas de se produire un jour. Il paraît que dans le cours de cette année et de la suivante, on leur fit subir encore deux ou trois interrogatoires dont le détail nous est inconnu. Comme ils persistaient tous dans leur ferme résolution de mourir pour la foi, on dépêcha de nouveau au roi. Cette fois encore, la réponse se fit beaucoup attendre, et l'on voit dans les lettres d'André Kim que lui et tous ses compagnons attribuaient ce retard à leurs péchés, et tremblaient de ne pas obtenir la couronne du martyr.

Nous citons ici quelques-unes de ces lettres<sup>33</sup> qui méritent d'être conservées. Elles sont une preuve de plus de l'action merveilleuse du Saint-Esprit sur les âmes des néophytes ; car il est impossible d'expliquer autrement que par l'efficacité de la grâce divine, comment des hommes païens hier, n'ayant reçu de sacrement que le baptême, vivant au milieu des idolâtres, sans prêtre, sans sacrifice, presque sans instruction religieuse, ont pu ainsi parler le langage surnaturel de la résignation chrétienne et de l'amour divin.

La première lettre d'André est adressée à son frère aîné.

« Je commence, en mettant de côté toutes les formules habituelles. Au moment où je m'y attendais le moins, j'ai été arrêté par les satellites d'Andong. Dans le premier interrogatoire, le juge criminel de cette ville voulut, à tout prix, me faire apostasier, mais. Dieu aidant, je tins ferme jusqu'à la fin, et je fus mis en prison, Après dix jours de détention, il me fit donner une volée de coups sur les jambes, et conduire en toute hâte à la prison criminelle de Daegu. Là, le mandarin essaya par mille moyens tentateurs d'obtenir ma soumission, mais n'ayant pu y réussir, il me fit administrer une nouvelle bastonnade sur les jambes, et dépêcha au gouverneur pour l'avertir de l'état des choses. La réponse fut qu'on devait me forcer à apostasier, et je reçus encore une volée de coups.

« Dans cette province, plus de cent personnes, hommes, femmes et enfants, avaient été arrêtées. De ce nombre, les uns moururent de faim, soit dans la prison de leur propre ville, soit le long des chemins en se rendant au chef-lieu de la province ; les autres eurent la faiblesse de faire leur soumission, et aujourd'hui nous restons treize seulement. Tout ceci est un ordre de la Providence et un bienfait dont nous devons la remercier ; mais le corps étant si faible, il est difficile de tout supporter d'un cœur joyeux ; chaque instant est plus triste que je ne saurais l'exprimer. Pour moi pauvre pécheur, n'ayant rien qui puisse me faire mériter la faveur du martyr, je compte uniquement sur le secours de tous les chrétiens ; priez et demandez sans cesse, et j'ai confiance que mes désirs pourront être comblés. »

Dans une seconde lettre, André dit à son frère :

« Sans autre préambule, je vous écris deux mots à la hâte. Depuis bien longtemps, à cause de la distance, toute communication avec vous était interrompue ; je n'avais eu qu'indirectement de vos nouvelles, et pendant cette année de famine, mes inquiétudes devenaient de jour en jour plus graves. Contre tout espoir, je reçois enfin de votre écriture ; il me semble être avec vous tête-à-tête, est-ce un songe ? est-ce une réalité ? Les sentiments de

---

<sup>33</sup> Daveluy Archive Volume 5 ff. 234-241

joie et de tristesse se pressent à la fois dans mon cœur ; j'ai la poitrine oppressée, des larmes coulent de mes yeux. Quand je perdis mon père, je ne pus l'assister à ses derniers moments ; j'en conservais un profond regret et je me disais : pourrais-je du moins assister à l'anniversaire de sa mort ! Ce désir ne peut maintenant se réaliser, j'en suis d'autant plus affligé. D'un autre côté, je suis heureux d'apprendre que pendant cette affreuse année, vous vous portez comme à l'ordinaire, et que toute la famille est en paix. La nouvelle de la mort de ma belle-sœur, au commencement du printemps, est bien fâcheuse il est vrai ; mais nul ne peut éviter de mourir. Le point principal, le seul important, est de faire une bonne mort ; car, dans ce monde, pourquoi l'homme est-il né ? Sa grande affaire, c'est de servir Dieu, sauver son âme et obtenir le royaume du ciel. Si l'on ne remplit pas ces grands devoirs et qu'on perde le temps inutilement, à quoi bon la vie ?

« Après être venu au monde sans y penser, si l'homme s'en retourne de même, mieux vaudrait pour lui n'être pas né, et il se trouve dans une condition pire que celle de la brute même ; car quand l'animal meurt, il retourne dans le néant. Pour l'homme, il n'en est pas ainsi, s'il ne sauve pas son âme, elle tombe dans la mort éternelle. La mort ! ce mot est effrayant ! mais si le corps, qui doit nécessairement mourir, s'effraie de la mort, combien l'âme, qui est faite pour vivre toujours, ne doit-elle pas la redouter ? Que l'on entre une fois en enfer, jamais on n'en peut sortir ; on y vit sans vivre véritablement, on y meurt sans pouvoir mourir ; y aurait-on passé des milliers d'années, c'est toujours comme le commencement. Hélas ! hélas ! ne pouvoir jamais entrevoir la clarté du ciel et du jour ! toujours être plongé dans un gouffre ténébreux ! quand on y pense cela fait frémir. Mais aussi quand on pense aux souffrances de l'enfer, les peines et les souffrances de ce monde ne sont plus qu'une ombre. On ne regarde plus comme pénibles les maladies et les infortunes d'ici-bas. Bien plus, si l'on sait en profiter, elles servent au salut. Le corps trouve bien de quoi se conserver la vie, comment l'âme ne pourrait-elle pas aussi le faire ? Les choses de ce monde ne sont en elles-mêmes ni bonnes ni mauvaises ; en use-t-on bien ? elles sont bonnes ; en use-t-on mal ? elles sont mauvaises. Elles sont semblables à une échelle qui sert également pour monter et pour descendre, et chacune peut nous servir à éviter le péché et acquérir des mérites. En tout agissez avec joie et pour Jésus, et vous êtes un élu. Mais puisque tout dépend de la bonne ou mauvaise volonté, auriez-vous même des difficultés énormes, Supportez-les avec patience pour Jésus, et elles opèrent le salut de l'âme et font obtenir le royaume du ciel. C'est pourquoi en traversant ce monde de douleurs et de tribulation, ne cherchez que la gloire de Dieu. Démolissez les montagnes de l'orgueil, de la concupiscence et de la colère ; marchez en volant au bonheur éternel.

« Pour moi entré dans ce lieu de souffrances depuis déjà un an, et par un bienfait très-spécial, ayant conservé ma santé, je remercie Dieu de cette faveur. Je suis sur la route du martyre, j'ose presque espérer ce dernier bienfait, mais je suis trop indigne de le recevoir. Les choses traînent en longueur, et aucune décision n'arrive ; j'en suis tout effrayé. Le corps en est plus à l'aise, mais l'âme en devient d'autant plus malade, et dans ce corps vivant l'âme est comme morte. Si je ne puis obtenir cette faveur signalée, comment désormais résister aux trois terribles ennemis ? Quand le corps est faible, l'âme devient plus forte ; et si l'âme est faible, le corps reprend le dessus. Le temps ne revient pas deux fois ; si je perds l'occasion présente, à tout jamais je ne pourrai la retrouver. ; et plus je réfléchis à l'état des choses, plus je crains de manquer le bon moment. Espérer sans fondement serait folie ; aussi, avant tout, j'espère en une grâce toute gratuite de Dieu, en second lieu, je compte sur les prières de tous les chrétiens. Priez donc et priez de tout cœur et de toutes vos forces ; priez tous les jours, pour que je porte du fruit, et ne devienne pas comme les arbres des forêts.

« J'avais une première fois reçu quelques objets, mais sans aucune lettre, et j'ignorais par qui c'était envoyé ; cette fois en lisant votre billet, j'ai tout compris. Ce qui m'est arrivé par cette seconde occasion, me sera fort utile dans les grands froids. Mille et mille remerciements. Au milieu de la gêne générale, je me trouve ainsi à charge à bien des personnes. Dieu veuille que j'arrive au but que mes soupirs appellent si ardemment ! »

Enfin André Kim écrivit aux chrétiens Yi et Yu pour leur recommander sa femme.

« Le temps passe vite, voilà plus d'un an que nous ne nous sommes rencontrés, et de part et d'autre notre peine est sans doute égale. Par occasion j'ai appris de vos nouvelles ; Dieu soit béni de ce qu'en ce terrible hiver, vous avez pu survivre à tant de privations. Pour moi, j'ai maintenant à supporter l'emprisonnement pour la foi. C'est, il est vrai, une belle position, mais malheureusement je n'ai encore que le beau nom de martyr, et à cause de mes péchés, tout est resté à un simple commencement ; le dénouement ne vient pas, et les choses traînent en longueur. Je suis comme les arbres de la forêt qui ne portent aucun fruit ; si tout en reste là, de quoi cela me servira-t-il ? Le temps est un trésor ; qu'on le perde une fois, jamais il ne peut se retrouver. Si je ne fais pas mes efforts en ce moment-ci, quel temps attendrais-je donc pour les faire ? Même dans les affaires du monde, si on manque l'occasion favorable, il est difficile de la retrouver ; à plus forte raison, dans l'affaire du salut de l'âme.

« Pour moi, en embrassant la religion, je n'ai pas eu d'autre but que le service de Dieu et le salut de mon âme ; la position où je me trouve aujourd'hui n'a donc rien que de bien naturel, et mon cœur ne s'en rebute pas trop. Mais en apprenant la triste situation de ma femme, je m'afflige et me désole. On assure que pendant les rigueurs de l'hiver, elle n'a pas un endroit où se retirer, et quoique, dans le village où elle se trouve, tous soient nos parents ou connaissances, à cause de mon état présent, personne ne veut la secourir. Chacun prétexte la crainte de se compromettre, et elle est réduite à chercher ailleurs un refuge. Comment la dureté et l'insensibilité peuvent-elles être portées à ce point ? Nous autres chrétiens, dès que nous embrassons la religion, nous quittons notre pays pour servir Dieu et sauver notre âme, et nous nous retirons au loin dans des lieux où nous ne connaissons personne. Nous faisons pour notre salut tous les sacrifices ; nous considérons tout, adversité ou prospérité, comme l'ordre de Dieu ; mais si toutes les peines qui nous viennent de la part des hommes sont un ordre de Dieu, si la joie ou la douleur, tout devient moyen de salut quand nous en usons bien, n'est-ce pas une meilleure œuvre encore de soulager ceux qui sont seuls et sans appui ?

« Prenez donc soin de ma femme, qui n'a aucun lieu pour s'abriter. Si vous la recevez dans votre maison, si vous la regardez comme une parente et tâchez de conserver son corps et son âme, vous travaillerez par là à votre propre salut ; aussi je vous la recommande avec confiance. Je le fais d'autant plus librement que votre propre fille est prisonnière avec nous, et, quoique j'ignore combien d'années nous devons partager les mêmes souffrances, tant que je vivrai, je ne cesserai de la soutenir de tout mon pouvoir ; de cette manière, il y aura compensation. Avec la charité, que ne ferons-nous pas ? Dieu lui-même a voulu fonder ce monde sur la charité ; si l'amour mutuel en disparaissait, comment le monde se conserverait-il ? L'Église ne forme qu'un seul corps, le ciel et la terre ne forment qu'un seul ensemble, le monde lui-même ne forme qu'un seul tout. Qu'est-ce qui n'est pas fondé sur l'union et l'amour ? Dans un corps il y a beaucoup de membres, quel est le membre qu'on n'aime pas, quel est celui qu'on voudrait rejeter ? On ne vit que par l'aide qu'on se donne mutuellement ; le corps doit aider l'âme, et l'âme le corps ; il n'y a pas d'autre moyen de se conserver la vie. Quoique chaque homme soit un être à part, la tête de l'église c'est Dieu, le cou c'est la Sainte Vierge Marie, les membres ce sont nous tous ; quand même on ne blesserait pas la tête

directement, blesser les membres c'est blesser la tête, et de même, aimer les membres c'est aimer la tête. D'après cela, si on aime Dieu, on aimera les hommes, et si on aime les hommes, on aimera Dieu aussi... »

André et ses compagnons passèrent ainsi environ vingt mois en prison, s'excitant à la ferveur et à la patience, épurant leur vertu dans le creuset des tribulations. Pendant ce temps, Anne Yi eut la douleur de voir périr dans ses bras son fils Jeong-ak, mais elle dut en être bien consolée par la pensée de son heureux sort. En effet, ce jeune enfant, non encore parvenu à l'âge déraison, avait suivi, à la prison, sa mère le seul soutien qui lui restait sur la terre. Il supporta avec elle les horreurs de la faim, partagea toutes les privations et souffrances de ces affreux cachots, et la précéda de quelques jours au ciel. Son nom de baptême nous est inconnu,

À la fin, de nouveaux ordres arrivèrent de la cour, et l'exécution des confesseurs fut décidée. On ne sait pas au juste ce qui se passa au moment de leur martyre. Voici d'après une notice rédigée à cette époque, ce qu'on a pu recueillir des personnes de la ville qui en ont été témoins. Lorsqu'ils furent arrivés au lieu du supplice, André Kim, qui avait toujours été considéré comme leur chef, dut passer le premier. Le bourreau, novice dans son métier, se sentit alors sans force et comme paralysé ; la tête du martyr ne tomba qu'au dixième coup. Tous les assistants furent stupéfaits du calme avec lequel André supporta ce supplice sans nom. Témoin de cet affreux spectacle, Joseph Go dit au bourreau : « Fais attention et tranche-moi la tête d'un seul coup. » Son vœu fut satisfait, et d'un seul coup la tête tomba ; puis, les trois autres hommes furent décapités. Après quoi, le mandarin s'adressant lui-même aux deux femmes, voulut encore essayer de les ébranler et leur dit : « Ces hommes viennent d'être mis à mort, mais vous autres femmes, pourquoi voulez-vous mourir ? Comparée à la leur, votre faute est légère. Allons, il est temps encore, dites seulement un mot, et je vous fais mettre en liberté. » Anne répondit : « Comment pouvez-vous à ce point méconnaître les principes ? D'après vous, les hommes doivent honorer Dieu leur père suprême, et les femmes ne devraient pas l'honorer ! De nombreuses paroles sont inutiles. J'attends seulement que vous me traitiez selon les lois. » Puis toutes deux, comme d'une seule voix, s'écrièrent : « Quand Jésus et Marie nous appellent et nous invitent à monter de suite au ciel avec eux, comment pourrions-nous apostasier, et, pour conserver cette vie passagère, perdre la vraie vie et le bonheur éternel ? » Aussitôt l'ordre fut donné, et elles eurent aussi la tête tranchée. « D'où l'on peut voir, ajoute l'auteur de la notice, que quoique appartenant au sexe faible, elles surent montrer une fermeté toute virile, et, par l'offrande de leur vie, rendre un témoignage éclatant à la gloire de Dieu. » Ainsi se consumma le long martyre de ces illustres confesseurs. C'était le 1<sup>er</sup> de la onzième lune de l'année pieng-tso (1816), à Daegu, capitale de la province de Gyeongsang. François Kim avait cinquante-deux ans ; Anne Ni, trente-cinq ans ; et Barbe Choe, quarante ans. On ignore l'âge des autres.

Par ordre du mandarin, les corps furent soigneusement ensevelis dans le voisinage du lieu de l'exécution, et recouverts d'une couche de terre assez légère ; chacun avait son inscription. Les parents des martyrs et autres chrétiens habitant loin de là, s'entendirent ensemble pour les faire transporter dans un endroit à part, et le 4 de la troisième lune<sup>34</sup> de l'année suivante, une dizaine d'entre eux se rendirent sur les lieux. On voulait faire la translation sur la chute du jour, et on craignait d'être vu par les habitants du voisinage. En ce moment, par un effet particulier de la protection de Dieu, un nuage noir couvrit le côté de la

---

<sup>34</sup> Daveluy (Archive Volume 5) dit que c'était le 2<sup>ème</sup> jour du 3<sup>ème</sup> mois lunaire.



ville où étaient les corps. Le ciel semblait abaissé, et le brouillard était si épais que, bien que les lampes donnassent une lumière suffisante aux travailleurs, les personnes qui demeuraient tout près de là ne pouvaient les voir. On découvrit les corps. Celui de Barbe Choe avait été enlevé et dévoré par quelque animal. Les six autres étaient entiers, nullement corrompus, et semblaient n'être sans vie que depuis quelques instants. Le peu d'odeur qui s'en exhala, au moment où les fosses s'ouvrirent, disparut aussitôt que les corps furent sortis de terre. Les vêtements eux-mêmes étaient bien conservés, et sans humidité. Tous les chrétiens en furent dans l'admiration. On transporta ces précieux restes dans un lieu plus convenable, et ils sont enterrés dans quatre fosses seulement.

L'exécution de ces sept martyrs dans la grande ville de Daegu, la seconde peut-être du royaume, eut, dans les provinces voisines, un immense retentissement, et ne contribua pas peu à faire connaître le nom de Jésus-Christ à beaucoup d'idolâtres.

C'est ici le lieu de remarquer plusieurs différences importantes entre cette persécution de 1815, et la grande persécution de 1801. La persécution de 1801 avait été générale ; on avait poursuivi les chrétiens partout où ils existaient en plus ou moins grand nombre ; celle de 1815, comme nous l'avons déjà dit, éclata avec beaucoup plus de violence sur les chrétientés nouvellement formées des provinces de Gangwon et de Gyeongsang. Dans la première persécution, les passions politiques, les rivalités de partis avaient joué un rôle considérable ; cette fois, il n'en est plus question, et les néophytes ne sont emprisonnés que comme chrétiens, mis à mort que comme chrétiens. La première persécution avait commencé par un décret solennel, et s'était terminée par une proclamation royale annonçant à tous que l'œuvre était terminée ; cette fois il n'y eut pas besoin de nouveaux édits, car les lois antérieures contre la religion étaient et sont toujours en vigueur. Il n'y eut pas non plus de terme officiel, car elle continua et continue encore, diminuant ou augmentant d'intensité, suivant les caprices des mandarins, les circonstances locales, et les passions populaires.

Enfin, en 1801, nous ne voyons que quelques femmes chrétiennes saisies, et encore dans les familles les plus éminentes et, par là même, les plus compromises aux yeux du gouvernement. La plupart des autres femmes ne furent ni arrêtées, ni poursuivies ; elles n'eurent à supporter que le contre-coup de la persécution ; elles furent ruinées par la confiscation elle pillage, mais purent se retirer presque toutes avec leurs enfants, dans d'autres lieux. En 1815, les satellites, livrés à eux-mêmes, firent souvent main basse indistinctement sur tout ce qu'ils rencontraient, et, proportion gardée, le nombre des femmes emprisonnées et mises à mort, semble beaucoup plus considérable. Ce fait montre bien l'influence directe de l'enfer, car rien n'est plus contraire à l'esprit et aux usages de ce pays, où les femmes ne sont presque jamais compromises dans les procès, où même elles peuvent se livrer impunément à beaucoup de violences, d'injustices, et d'autres abus qui seraient fortement punis s'ils étaient commis par des hommes. Mais, dès qu'il s'agit des chrétiens, il n'y a plus ni lois, ni coutumes, ni usages ; c'est une race maudite, tout est permis contre eux, et c'est servir l'État que de contribuer à leur complète extermination.

Chapitre 3. Nouveaux voyages à Péking. — Martyre de Pierre Jo et de sa femme Thérèse, en 1819 — Persécution de 1827 : les confesseurs de Jeonju.

Au milieu des angoisses et des dangers de la persécution, les chrétiens de Corée sentaient plus vivement que jamais la nécessité d'obtenir des prêtres, et multipliaient les tentatives pour arriver à ce but si désiré. En voyant les sacrifices qu'ils s'imposèrent, les efforts qu'ils ne cessèrent de renouveler, efforts et sacrifices si longtemps inutiles, nous ne pouvons mieux les comparer qu'aux juifs fidèles appelant de tous leurs vœux la venue du Messie, et trouvant dans cette attente, l'unique consolation aux maux qui accablaient leur patrie. Comme eux, les néophytes coréens comprenaient que le salut ne pouvait leur venir que de l'envoyé de Dieu. Bien que peu instruits, ils connaissaient assez la religion pour savoir que les sacrements institués par Jésus-Christ sont nécessaires pour former et maintenir de véritables chrétiens ; et cela seul nous explique leur invincible persévérance à réclamer des pasteurs, que le malheur des temps ne permettait pas de leur envoyer. Vers la fin de 1816, on parvint à préparer une nouvelle députation à l'évêque de Péking, et Paul Jeong<sup>1</sup>, porteur des supplications et des vœux de ses frères, se chargea, pour la première fois, de cet office d'ambassadeur qu'il devait ensuite si fréquemment remplir. Déjà nous avons eu à citer quelques-uns de ces chrétiens courageux qui, au péril de leur vie, avant l'arrivée du P. Zhou en Corée, pendant son séjour, et après son martyre, entretenirent ou renouèrent les communications avec l'église de Chine ; mais aucun d'entre eux n'est resté aussi populaire que Paul Jeong, qui, pour le salut de tous, se dévoua à cette œuvre avec un zèle et une énergie indomptable. Voici quelques détails sur son histoire.

Né en 1795, Paul descendait d'une des plus illustres familles de la Corée, et ses ancêtres avaient souvent été honorés des grandes dignités du royaume. Mais son plus beau titre de noblesse était d'être le fils du célèbre Augustin Jeong Yak-jeong<sup>2</sup>, et le frère cadet de Charles Jeong<sup>3</sup>, qui avaient tous les deux, en 1801, souffert la mort pour rendre témoignage à Jésus-Christ. À cette époque, la femme et les enfants d'Augustin avaient été emprisonnés. Mis plus tard en liberté, ils furent reconduits à Majae par un païen, parent éloigné d'Augustin. Là, abandonnés sans ressources<sup>4</sup>, sans nourriture, ils furent secourus par un homme du peuple, auquel, plus tard, Paul put payer sa dette de reconnaissance. Lors de la mort de son père et de son frère, Paul était âgé seulement de six ou sept ans ; son jeune âge l'avait fait épargner, ou plutôt Dieu le réservait pour l'exécution de ses desseins. Baptisé dans son enfance par le P. Zhou, et couvert, pour ainsi dire, du sang des martyrs, il persista avec sa mère et ses sœurs dans la pratique fidèle de ses devoirs religieux. Mais la famille Jeong que la persécution avait proscrite et ruinée, et dont plusieurs membres étaient encore en exil, tremblait au seul nom du Christianisme, et ne pouvait leur pardonner la pensée de vouloir continuer de semblables exercices. Elle fit donc tous ses efforts pour empêcher Paul et les siens de vaquer désormais au service de Dieu. Reproches amers, menaces, mépris, dérisions, mauvais traitements même, tout fut mis en jeu. Paul tint bon toutefois contre ces indignes

---

<sup>1</sup> 정하상 Jeong Ha-sang 丁夏祥 (1795-1839) Paul. Saint.

<sup>2</sup> 정약종 Jeong Yak-jong 丁若鍾 (1760-1801) Augustin. Bienheureux.

<sup>3</sup> 정철상 Jeong Cheolsang 丁哲祥 (?-1801) Charles. Bienheureux.

<sup>4</sup> La mère de Jeong Ha-sang, Cecily Yu, sa sœur cadette Elizabeth Jeong Il-hye 丁侗惠, l'épouse et le fils de son frère aîné martyr Charles Jeong Cheol-sang vivaient tous là.

menées, et persévéra envers et contre tous. Il fallait que le malheur et les contradictions vinssent éprouver et fortifier cette âme d'élite dont toute la vie devait se passer dans les peines et les sacrifices.

Cependant, il ne restait plus dans la maison aucun livre religieux, et Paul ne put acquérir qu'une instruction bien superficielle, par les explications orales de son excellente mère. Toute communication avec les chrétiens lui étant strictement interdite, il gémissait en silence, songeait aux moyens de s'instruire, et surtout, pria avec ferveur. Arrivé à l'adolescence, il eût pu, malgré la ruine de sa maison, trouver facilement quelque parti honorable, à tout le moins parmi les familles qui avaient été proscrites comme la sienne ; et les belles qualités de l'esprit et du corps dont il était doué, l'eussent mis à même de subvenir aisément à ses besoins, tout en pourvoyant au salut de son âme. Mais son grand cœur était loin de songer au mariage ; ses nobles penchants le portaient plus haut ; sa seule pensée, sa seule ambition était de travailler à l'introduction des prêtres, et, en se sauvant lui-même, de procurer, quoi qu'il en dût coûter, le salut de ses frères dans la foi.

Ne pouvant supporter plus longtemps les vexations de sa famille, il prit la résolution de s'évader, et laissant momentanément à la garde de Dieu sa mère et sa sœur, il se retira chez deux pauvres chrétiens, près desquels il mena quelque temps une vie excessivement pénible. Sans aucune ressource, sans habits, souvent même sans riz, comme ses généreux hôtes, il lit de rapides et sérieux progrès dans la pratique de la morification chrétienne. Il voulut ensuite aller trouver au lieu de son exil, à Musan, Justin Jo Dong-seom<sup>5</sup>, dont il avait bien des fois entendu vanter le grand cœur, les talents et les vertus, afin d'étudier un peu auprès de lui les lettres chinoises, dont la connaissance était nécessaire pour l'exécution de ses projets. Il ne s'agissait de rien moins que d'une distance de mille lis, et la dernière partie de la route devait se faire à travers des pays presque déserts. Paul n'avait pas encore vingt ans ; il n'avait jamais voyagé ; il était seul, sans amis, sans argent, sans guide. Les difficultés, les dangers de cette entreprise auraient effrayé un cœur moins résolu que le sien. Mais sa vigueur physique extraordinaire semblait lui permettre de tout oser, et comptant sur le secours de Dieu, il partit à l'aventure. Après des fatigues et des souffrances indicibles, il arriva heureusement à la ville de Musan. Généreusement reçu par le noble exilé, qu'il était venu trouver de si loin, il resta près de lui pendant plusieurs mois, se livrant sans relâche à l'étude de la religion et des lettres chinoises. Puis, encouragé par lui dans ses grands desseins, il revint et se mit de suite en relation avec les chrétiens de la capitale, pour obtenir les moyens de faire le voyage de Péking. Il trouva de l'écho dans tous les cœurs, et les préparatifs furent terminés pour la fin de l'année 1816.

Malgré son extrême jeunesse, Paul était déjà un homme mûr, prudent, et capable de réussir dans tout ce qu'il entreprendrait. Comme son prédécesseur Jean Yi Yeo-jin, il dut cacher ses titres de noblesse, et se mettant au service des interprètes, comme simple valet, il partit à pied, et fit heureusement le voyage, aller et retour. Les détails de son expédition ne nous sont pas connus ; mais, cette fois encore, l'Église de Corée n'obtint ni prêtre, ni promesse positive pour l'avenir<sup>6</sup>. Néanmoins, la voie était ouverte à Paul ; il s'était, par la

---

<sup>5</sup> 조동섭 Jo Dong-seom 趙東暹 (1739-1830). Justin.

<sup>6</sup> Ce n'est pas tout à fait exact. Mgr Joachim de Souza-Saraiva (évêque de Pékin depuis 1808 bien qu'il n'ait jamais quitté Macao jusqu'à sa mort en 1818) dans une lettre adressée à la Sacra Congregatio de Propaganda Fide à Rome en date du 23 janvier 1817, a écrit qu'il avait nommé deux prêtres pour la Corée, Xin Vellozo (43 ans) et le P. Vam (29). Ni l'un ni l'autre n'est entré en Corée, et il semble d'après une lettre écrite par le Père Ribeiro Nunes, le Vicaire général de Pékin, que le P. Xin était mort près de la frontière coréenne. Le P. Vam retourna ensuite à Nanjing où il mourut.

réception des Sacrements, confirmé dans sa résolution ; il avait soigneusement étudié le chemin, et nous le verrons, pendant de longues années, renouveler ses tentatives, et poursuivre obstinément la réalisation de ce projet, qu'il considérait comme sa vocation spéciale.

Souvent, dans la suite, Paul racontait la protection toute particulière de Dieu, dont il fut l'objet à son retour du premier voyage. Son pied-à-terre, à la capitale, était chez Pierre Jo Si-uk, et c'est là qu'il devait se rendre en arrivant. Ayant pris des bêtes de somme à la ville d'Uiju, sur la frontière de Corée, pour porter son bagage, il devait arriver à Séoul en un nombre de jours déterminé. Le hasard, ou plutôt la Providence, voulut qu'un de ces animaux fût blessé à la jambe, ce qui retarda d'un jour sa marche et son arrivée. Bien lui en fut, car, en dehors des portes, il rencontra des chrétiens postés pour l'avertir que Pierre Jo et toute sa famille avaient été arrêtés la veille par les satellites. S'il fût venu au jour marqué, il eût été infailliblement la proie des persécuteurs ; ses dépêches et tous ses effets eussent été saisis avec lui, et, il eût, selon toute probabilité, partagé le sort de ces confesseurs dont nous devons maintenant parler.

Pierre Jo Myeong-su<sup>7</sup>, plus connu sous son nom légal de Suk, naquit au district de Yanggeun. Il était de la noble famille des Jo, et proche parent du célèbre Justin Jo, que Paul Jeong visita dans son exil. Jeune encore quand éclata la grande persécution de 1801, Pierre se retira avec ses parents dans la famille de sa mère qui habitait la province de Gangwon, et y vécut plusieurs années. En grandissant, il fit paraître des talents remarquables, un caractère bon et complaisant, et une gravité au-dessus de son âge. Mais le manque d'instruction suivie et de communication avec les autres chrétiens, les craintes continuelles qui ne cessaient d'assaillir les néophytes et de paralyser leur bonne volonté, avaient affaibli sa foi, et lui faisaient négliger ses pratiques habituelles. Heureusement, son mariage ayant été conclu avec Thérèse Gwon, les exhortations de cette fervente épouse le réveillèrent, et firent de lui un excellent chrétien.

Thérèse Gwon<sup>8</sup> était la fille d'un des premiers et des plus zélés propagateurs de la religion en Corée, François-Xavier Gwon Il-sin<sup>9</sup>. Née au district de Yanggeun elle reçut dès l'enfance le bienfait de l'instruction religieuse. À l'âge de sept ans, elle perdit sa mère et, deux ans plus tard, vit périr son père à la persécution de 1791. Les germes de vertu, déposés dans son cœur, étaient déjà si développés, qu'elle sut dès-lors modérer la violence des impressions de la nature, en supportant pour Dieu cette double perte. Thérèse était la plus âgée<sup>10</sup> de quatre enfants que la mort de Xavier laissait orphelins. Ils vécurent ensemble, se soutenant mutuellement ; et, la douceur, la complaisance, la charité de Thérèse contribuèrent beaucoup à conserver entre eux une paix sans nuage. Avec l'âge, ses belles qualités du cœur et de l'esprit, jointes à une rare beauté, la firent remarquer de tous ; mais, elle-même, méprisant ces avantages temporels, pensait dès lors, dans la ferveur de son amour pour Dieu, à lui consacrer sa virginité ; et sa résolution s'affermir encore quand elle eut le bonheur de recevoir les sacrements de la main du P. Zhou. Thérèse était âgée de dix-huit ans, quand, par suite de la grande persécution, ses frères furent envoyés en exil et sa famille entièrement

---

<sup>7</sup> 조명수 Jo Myeong-su 趙明秀 dit 조숙 Jo Suk 趙淑 (1786-1819) Pierre. Bienheureux.

<sup>8</sup> 권천례 Gwon Cheon-rye 權千禮 (1784-1819). Thérèse. Bienheureuse.

<sup>9</sup> 권일신 Gwon Il-sin 權日身 (?-1791) François-Xavier.

<sup>10</sup> Elle était en fait la plus jeune

ruinée. Toutefois elle ne laissa échapper aucune plainte, et, n'ayant plus d'appui en ce monde, elle se retira à la capitale avec un de ses neveux, toujours décidée à refuser le mariage. Bientôt ses parents la voyant sans ressources, et craignant les clameurs des païens si elle restait seule, lui firent considérer les dangers de cet état dans les tristes circonstances où elle se trouvait, et, à la fin, elle se rendit à leurs observations bien qu'à contre-cœur.

Elle fut donc, à l'âge de vingt et un ans, donnée à Pierre Jo, qu'elle savait être un chrétien assez tiède. Les usages du pays ne lui permettant pas de parler tout d'abord librement à son mari, elle prépara un écrit où elle faisait ressortir la beauté de la virginité, et l'exhortait à garder avec elle la continence. Elle lui remit ce papier, aussitôt qu'ils furent seuls dans la chambre nuptiale ; chose extraordinaire, Pierre, subitement changé, accéda à ses désirs, et ils se promirent de vivre comme frère et sœur. Thérèse vit là, et avec raison, une preuve manifeste du secours de Dieu, et ne cessa de l'en remercier. Les deux époux vivant ensemble dans une harmonie parfaite, la foi de Pierre fut bientôt ranimée par l'insigne vertu et les paroles pénétrantes de sa pieuse épouse, et en peu de temps, il devint un tout autre homme.

Lorsque la tranquillité fut complètement rétablie, il transporta sa famille à la capitale, où il continua de se livrer à toutes sortes de bonnes œuvres. Leur pauvreté était grande, et souvent ils manquaient du nécessaire. Tous deux néanmoins supportaient avec joie les privations ; et, à force d'économie, ils trouvaient encore moyen de faire l'aumône à de plus pauvres qu'eux. Pierre, tout appliqué à la prière et aux méditations, versait souvent des larmes abondantes au souvenir de ses péchés. Voyait-il quelque chrétien dans la tiédeur, il en était sensiblement affligé, et s'empressait de le réveiller par des exhortations que Dieu rendait presque toujours efficaces. Il instruisit et convertit beaucoup de païens, et, par son zèle à baptiser les enfants en danger de mort, procura le salut éternel à un grand nombre de ces pauvres créatures. Chrétiens et païens se faisaient un plaisir de l'entendre, et se présentaient sans cesse en foule pour profiter de ses leçons. Ne se mêlant jamais à aucune des affaires du monde, il n'avait d'application que pour les choses de la religion, et son but principal était de rendre possible l'introduction d'un prêtre en Corée. Il y travailla longtemps de toutes ses forces, et quand Paul Jeong dut faire le voyage de Péking, il se chargea de presque tous les préparatifs. Il serait difficile de redire les peines et les ennuis qu'il eut alors à supporter, sans jamais faire paraître la moindre impatience ou le moindre découragement.

Thérèse, de son côté, n'était pas moins assidue à faire tout le bien qui était en son pouvoir. Jalouse avant tout de son avancement spirituel, elle s'efforçait de se le procurer par divers exercices de mortification ; elle jeûnait habituellement deux fois par semaine, et mêlait très-souvent à son riz, en secret, de la cendre ou de la poussière. Presque toujours malade, elle supportait ses douleurs avec joie, s'unissant à Jésus-Christ souffrant et crucifié, et s'appliquant à l'oraison avec tant de ferveur, qu'elle en oubliait tous les besoins du corps, et souvent ne pensait ni à manger ni à dormir. Plus d'une fois les gens de la maison durent la rappeler à elle-même. Elle ne donnait que quelques heures au sommeil, et partageait tout son temps entre la prière, la lecture des livres de religion, et l'instruction ou la consolation du prochain. Elle était toujours disposée à répondre à quiconque s'adressait à elle pour demander quelque explication ou quelque conseil, et tous ceux qui l'entendaient s'en retournaient chez eux satisfaits, touchés et édifiés.

Le démon ne pouvait voir d'un œil tranquille tant de vertu et de zèle. Aussi, pendant les quinze ans que Pierre et Thérèse vécurent ensemble dans la continence, leur suscita-t-il de violentes tentations pour les faire renoncer à leur sainte résolution. Pierre surtout fut, à différentes reprises, sur le point de violer sa promesse ; mais, chaque fois, Thérèse sut par de bonnes paroles le faire revenir à ses premiers sentiments ; aussi tous deux ne cessaient d'en rendre au Seigneur de ferventes actions de grâces. Ils s'étaient ainsi longuement préparés par

l'exercice de toutes les vertus, quand Dieu permit qu'ils fussent mis à l'épreuve des grandes tribulations. Vers la fin de la troisième lune de l'année *jeong-chuk* (1817), au moment où l'on attendait de jour en jour le retour de Péking de Paul Jeong, un calendrier ecclésiastique fut saisi sur Pierre Jo, ou selon d'autres, sur un nouveau catéchumène qu'il instruisait alors et qui l'aurait dénoncé. Quoi qu'il en soit, ce calendrier ayant été porté au grand juge criminel, celui-ci expédia immédiatement ses satellites pour arrêter Pierre. Thérèse ne voulant pas se séparer de son mari, ni le laisser seul dans une position aussi critique et aussi décisive, le suivit et se constitua prisonnière avec lui.

Pierre fut mis à la question, et, selon l'usage, on lui demanda d'apostasier, de donner ses livres et de dénoncer ses complices. Il tint ferme au milieu des tortures, et ne laissa pas échapper une seule parole qui pût compromettre qui que ce fût. Le juge voulut d'abord par la douceur amener Thérèse à apostasier pour sauver sa vie. C'était bien peu connaître le grand cœur de cette femme courageuse. Elle répondit avec calme et fermeté : « Dieu étant le père de tous les hommes et le maître de toutes les créatures, comment voulez-vous que je le renie ? On ne pardonnerait pas dans le monde à quiconque renierait ses parents ; à plus forte raison ne doit-on pas renier celui qui est notre Père à tous. » On en vint donc aux supplices, mais elle les supporta avec joie ; son visage ne changeait même pas de couleur, et le mandarin vit de suite qu'il n'obtiendrait pas aisément sa soumission. Dans les interrogatoires faits aux deux époux, elle répondait toujours la première, sans laisser à son mari le temps de prendre la parole, et eut pour cela de plus violents supplices à subir.

Dieu permit qu'ils eussent, pendant tout ce temps, une fidèle compagne de leur captivité et de leurs souffrances, Barbe-Madeleine Go. Celle-ci était d'une famille du peuple, du district de Choe-ryeong, province de Hwanghae. Étant encore païenne, elle suivit son mari condamné à l'exil à la ville de Musan, et y rencontra Justin Jo Dong-seom, par qui elle fut instruite de la religion. Son mari étant mort dans cette ville, Barbe, sans être arrêtée par la distance et les difficultés, fit reporter son corps au tombeau de ses pères ; puis, considérant que rien ici-bas n'est comparable au service de Dieu et au salut de l'âme, elle se rendit à la capitale où, après de longues recherches, elle trouva enfin la maison de Pierre Tsio, qu'elle avait vu à Musan, pendant la visite qu'il fit à son parent Justin. Au comble de ses désirs, elle resta près de lui, comme servante, assidue à s'instruire et pratiquant la religion de tout son cœur. Quand Pierre et Thérèse furent arrêtés, à la troisième lune, elle ne voulut pas se séparer d'eux et les suivit à la prison, où elle eut à subir les mêmes interrogatoires et les mêmes supplices. Elle sut imiter leur constance, et partagea leur sort jusqu'à la fin.

Cependant le procès de ces trois confesseurs traînait en longueur. Le juge ne se pressait pas de porter la sentence, et semblait vouloir les laisser pourrir dans des cachots infects. Ils y restèrent plus de deux ans, se consolant par la pratique fidèle de leurs devoirs religieux, et attendant avec patience l'accomplissement de la volonté divine. C'est alors surtout que Thérèse fit paraître sa force d'âme et son ardent amour de Dieu. Toujours gaie et heureuse, elle faisait sa joie des souffrances, conservait un visage calme et serein, et semblait pour les autres un ange consolateur. Elle disait souvent : « À moi pécheresse, Dieu avait déjà bien voulu accorder la trop grande faveur de garder la virginité, et voici qu'il daigne encore m'appeler au bienfait du martyr. C'en est trop. Comment pourrais-je le remercier dignement ? » Un jour son mari, dans une tentation de découragement, lui dit que de tels supplices n'étaient plus supportables. Aussitôt Thérèse s'efforça de le ranimer, avec ces paroles énergiques et insinuantes qu'elle savait si bien trouver dans son cœur. « Si vous manquez cette belle occasion, ajouta-t-elle, et que vous conserviez la vie, que pouvez-vous donc espérer de si beau dans le monde ? Ne vaut-il pas mille fois mieux que nous soyons martyrs ensemble, le même jour, pour Dieu ? » Depuis ce temps, Pierre ne fut plus ébranlé. Il

écrivit même, de sa prison, plusieurs lettres pleines des plus beaux sentiments de foi, et qui édifièrent beaucoup ceux qui en prirent lecture. Malheureusement, aucune de ces lettres n'est parvenue jusqu'à nous. Le détail des supplices que les prisonniers eurent à subir à différents intervalles est également perdu. Nous savons seulement que, fermes jusqu'à la fin, ils méritèrent de donner leur vie pour Jésus-Christ et furent tous trois décapités, à la capitale, le 21 de la cinquième lune<sup>11</sup> de l'année *gi-myo* (1819), après vingt-sept mois de prison. Pierre avait alors trente-trois ans, Thérèse trente-six ans, et Barbe-Madeleine plus de soixante ans. Une chrétienne qui vivait encore il y a quelques années, vit le corps de Thérèse après son exécution ; il portait les traces de trois coups de sabre, et lui parut d'une beauté merveilleuse. Les corps de ces martyrs ne purent être recueillis qu'un mois après ; il ne restait plus que les ossements. La chevelure de Thérèse, déposée en désordre dans un panier d'osier, fut conservée chez Sébastien Nam, martyr en 1839, et plusieurs témoins ont attesté que lorsqu'on ouvrait le panier, il en sortait un parfum qui embaumait toute la chambre.

C'est ainsi que les deux époux, Pierre et Thérèse, eurent le bonheur d'être unis dans la mort comme dans la vie, de joindre le lis de la virginité à la palme du martyr. C'est la seconde fois que nous rencontrons en Corée ce fait remarquable, rare d'ailleurs dans l'histoire de l'Église. Que ne doit-on pas attendre d'un peuple chez qui la religion, à peine établie, imparfaitement connue, sans prêtres, sans sacrements, sans sacrifices, produit néanmoins de telles âmes et fait de pareils prodiges !

Les trois martyrs précédents ayant refusé de faire aucune dénonciation, personne ne fut compromis dans leur procès, et il n'y eut pas alors d'autres arrestations à la capitale. Mais nous avons à en mentionner quelques-unes dans les provinces. En 1817, à la dixième lune, les satellites de Haemi, on ne sait à quelle occasion, se présentèrent subitement au village de Baena-dari, district de Deoksan, et enchaînèrent un certain nombre de chrétiens, qu'ils conduisirent à Haemi. Cette persécution, qui ne s'étendit pas au delà de quelques districts voisins, ne nous est pas connue dans ses détails. Les mémoires du temps sont presque muets, et les témoignages que l'on a pu recueillir laissent à désirer par leur manque de précision. Cela tient principalement à ce qu'il n'y eut pas d'exécution capitale ; car les chrétiens, dans leurs relations écrites, s'occupent généralement beaucoup plus des martyrs mis à mort par la main du bourreau, que de ceux qui périssaient tout aussi glorieusement dans les prisons ou sur la route de l'exil. Peut-être aussi la position isolée de Haemi et le peu d'importance relative du procès ont contribué à l'oubli dans lequel est tombée cette affaire. Il n'y eut qu'une trentaine de chrétiens arrêtés, et la plupart achetèrent immédiatement leur liberté par l'apostasie. Quelques autres restèrent fermes, et eurent la grâce de persévérer jusqu'à la mort. Voici ce que l'on sait de plus certain sur les principaux d'entre eux.

Pierre Min Cheom-ji, natif du district de Gyeolseong<sup>12</sup>, avait toujours fait sa principale occupation d'instruire et d'exhorter les autres chrétiens. Après avoir habité quelques années à

---

<sup>11</sup> (Dallet Note 84 : D'après le témoignage de Brigitte Choe, leur martyre n'aurait eu lieu que trois semaines plus tard, le 13 de la sixième lune.)

<sup>12</sup> 결성 Gyeolseong 結城 (Aujourd'hui 충남 홍성군 결성면 Chungcheong du Sud Hongseong-gun Gyeolseong-myeon)

Soiak-gol<sup>13</sup>, au district de Mokcheon, il émigra à Paena-dari<sup>14</sup>, et se mit de suite, selon sa coutume, à catéchiser les gens de ce village. Sa charité et l'exemple de ses vertus lui attirèrent bientôt l'estime et l'affection de tous. Pris à la dixième lune, il ne se laissa ébranler ni par les supplices, ni par la défection de ses compagnons de captivité. Une de ses belles-sœurs, nommée Anne, qui était veuve depuis quelque temps, fut arrêtée avec lui et imita son courage. Après environ deux mois de souffrances, tous deux moururent de faim en prison. Ils avaient l'un et l'autre plus de soixante ans. Une tradition rapporte qu'Anne avait six doigts à une main.

Joseph Song Cheom-ji, oncle de Philippe Song Chun-hwa, était, au moment de son arrestation, d'un âge très-avancé. Pauvre et sans famille, il vivait comme domestique chez d'autres chrétiens, aimé de tous ceux qui le connaissaient, à cause de son caractère doux, simple et dévoué. Il ne voulut pas renier sa foi, et mourut aussi dans la prison de Haemi.

Un autre chrétien, dont on ignore le nom, après avoir confessé généreusement Jésus-Christ, attendait, dans cette même prison, la décision finale du mandarin. Les satellites, qui cherchaient à obtenir de lui la dénonciation d'un de ses parents, homme très-riche, dont ils voulaient piller la maison, le torturaient continuellement en secret. Il résolut d'échapper, coûte que coûte, à leurs mauvais traitements ; et un jour, la fuite lui paraissant possible, il s'arracha le poignet par lequel il était enchaîné, parvint à tromper la vigilance des gardiens, s'évada, et se cacha chez une famille chrétienne, où il ne mourut que longtemps après.

Joseph Son Yeon-uk, né dans le district de Hongju, se distingua par son intrépidité à confesser la foi, aussi bien que par sa constance dans les supplices. C'était un homme doux, humble, charitable envers le prochain, et surtout très-exact dans la pratique de ses devoirs religieux. Souvent il témoignait le désir de donner sa vie pour Dieu. Lorsqu'il eut été pris et conduit à Haemi, le juge criminel le fit comparaître et voulut le forcer à dénoncer les chrétiens, à donner ses livres et à renier sa religion. Il répondit à ces demandes comme doit le faire un soldat de Jésus-Christ, et par suite fut mis à la question. On continua les tortures pendant plusieurs jours, mais son cœur ne se laissa pas ébranler, et aucune parole compromettante ne tomba de ses lèvres qui semblaient n'avoir de mouvement que pour prier Dieu. La défection de beaucoup de ses compagnons de prison ne fit pas plus d'impression sur lui. Au contraire, il sembla en prendre occasion pour ranimer son zèle et s'exciter à réparer, par sa propre fidélité, l'indigne outrage fait à la gloire de Dieu. Après de longs et nombreux supplices, il fut laissé dans la prison, sans espoir d'en sortir jamais, et s'y installa comme pour y passer sa vie. Six ou sept ans s'écoulèrent ainsi, et sa ferveur, loin de diminuer, s'affermissait chaque jour. À la fin, il obtint de vivre avec son frère, dans une maison voisine de la prison. Il y demeurait depuis quelques semaines seulement lorsqu'il mourut, dans des circonstances qui frappèrent beaucoup les chrétiens. Il ne paraissait atteint d'aucune maladie, et nul ne prévoyait sa fin prochaine, quand un jour, après avoir passé toute la nuit en prières et récité même, assure-t-on, les oraisons de la recommandation de l'âme, il sortit dès le matin, alla se laver à la fontaine voisine, puis, s'asseyant au bord de la fontaine sur une grande

---

<sup>13</sup> 쇠악골 Soiak-gol (Aujourd'hui 충남 천안시 동남구 북면 남안리 Chungcheong du Sud Cheonan-si Dongnam-gu Buk-myeon Napan-ri)

<sup>14</sup> 배나드리 Paenadeuri (Aujourd'hui 충남 예산군 삽교읍 용동 3 리 Chungcheong du Sud Yesan-gun Sapgyo-eup Yongdong3ri)



pierre, rendit le dernier soupir, sans que les personnes qui étaient près de lui s'en aperçussent. Son corps exhalait une odeur agréable, et, pendant plusieurs jours, conserva toute sa souplesse. C'était en l'année *gap-sin* (1824).

Son Ie-sim, père de Joseph, avait été aussi arrêté, trois jours après son fils, et conduit à la préfecture de Haemi. Il supporta résolument, à plus de vingt reprises différentes, de cruels supplices. Le bruit courut qu'à la fin il s'était laissé ébranler. Il est certain toutefois qu'il fut consigné à la prison et qu'il y avait passé au moins dix ans, avec d'autres chrétiens détenus comme lui, lorsqu'il fut atteint d'une maladie très-dangereuse. Le mandarin l'envoya dans sa famille, avec ordre de revenir après sa guérison ; mais cet ordre fut inutile, car il mourut bientôt après, dans l'année *jeong-hae* (1827).

À l'histoire de l'année 1817 se rattache un trait bien édifiant, inconnu de la plupart des chrétiens. Yi Yong-bin, dont le nom de baptême n'est pas connu, qui peut-être même ne fut jamais baptisé, vivait à Gamtang-gae, au district de Suwon. Il avait épousé une personne de la famille chrétienne de Jo Han-ji, et perdu au milieu des infidèles, pratiquait la religion seul avec son épouse. Devenu veuf, il se retira chez un de ses parents qui tous étaient païens, pour y trouver un moyen d'existence, et continua d'accomplir ses devoirs religieux avec fidélité et ferveur. Déjà bien des murmures s'étaient élevés contre lui de la part de sa famille, mais il n'y faisait pas attention, et ne pensait qu'à servir Dieu de tout son pouvoir. Un de ses cousins, animé de dispositions plus bienveillantes, semblait devoir écouter avec docilité quelques paroles sur la religion. Poussé par le désir de sauver cette âme, Yong-bin lui exposa, tout au long, ce qu'il savait du christianisme. Son zèle fut-il couronné de succès ? nous l'ignorons ; mais sa famille, déjà mal impressionnée contre lui, craignant qu'il n'infatuât plusieurs de ses membres de la fatale doctrine, et n'attirât ainsi de grands maux sur la tête de tous, résolut de se défaire de lui. On essaya d'abord de le faire apostasier, et comme il ne voulait pas renoncer à sa foi, on l'enleva secrètement, et on le fit périr.

Dans les années qui suivirent, nous ne rencontrons aucun événement mémorable. Presque à chaque ambassade, Paul Jeong repartait pour Péking, afin de solliciter l'Évêque de cette ville d'envoyer un pasteur aux néophytes de Corée, la partie la plus désolée de son immense troupeau. Mais le jour fixé par la Providence n'était pas encore arrivé, et ses tentatives renouvelées aboutissaient toujours au même insuccès. Rien néanmoins ne put diminuer son courage ou éteindre son espérance.

On ne signale à cette époque aucune persécution. Les chrétiens vivaient presque en liberté, et leur nombre s'augmentait tous les jours. L'Esprit-Saint suppléait directement, par l'abondance de ses grâces, au manque de prêtres et de sacrements, et, pour l'utilité de tous, accordait quelquefois des faveurs singulières à divers membres de la chrétienté. En l'absence de documents et de témoignages assez positifs, nous nous abstenons de qualifier les faits que les chrétiens racontent, quoiqu'il nous semble tout à fait dans l'ordre de la Providence, que Dieu ait multiplié les secours spirituels extraordinaires, pour ranimer et soutenir ces pauvres néophytes abandonnés. Nous n'en citons qu'un seul exemple, entre beaucoup d'autres analogues.

Un enfant, né de parents chrétiens, et nommé Jacques Yun, âgé de onze ans, allait tous les jours chercher du bois sur la montagne, avec ses camarades. Un jour il revint de bonne heure, harassé et souffrant, et se dit pris d'une maladie mortelle. Puis il ajouta : « Sur la

montagne, me trouvant fatigué plus que de coutume, je me reposais, lorsqu'un sentiment intérieur invincible m'a fait connaître que je mourrai le jour de l'Ascension, à midi. » On examina son corps, on n'y trouva aucune marque de maladie ; cependant il allait plus mal, et bientôt sa situation parut dangereuse. Trois jours avant l'Ascension, il demanda instamment le baptême, qui lui fut conféré. La veille de la fête, il se fit donner des habits propres avec lesquels il désirait être enterré, puis distribua à quelques camarades les objets dont il se servait habituellement. Le jour de l'Ascension, rien ne paraissait annoncer une fin prochaine, il déclara toutefois que c'était son dernier moment, et à l'heure de l'Angelus, après avoir récité cette prière avec ceux qui l'entouraient, il s'endormit dans le Seigneur. N'était-ce pas son ange gardien qui, en le prévenant ainsi de l'heure de sa mort, lui avait procuré le bonheur de se présenter devant Dieu, dans la splendeur de son innocence baptismale ?

En l'année *sin-sa* (1821), l'invasion subite du choléra fut cause que beaucoup de chrétiens, qui n'étaient encore que catéchumènes, reçurent le sacrement de baptême, les uns à l'heure même de la mort, les autres à l'avance, par une pieuse précaution, afin de ne pas s'exposer à mourir sans avoir été régénérés. D'après la tradition, ce terrible fléau, jusqu'alors inconnu en Corée, y arriva du Japon. Ce que l'on raconte de sa marche et de ses ravages ressemble à ce que l'on a vu en Europe et dans d'autres contrées, quand il s'y montra pour la première fois. Les Coréens en parlent encore en tremblant. C'était partout la mort, et la mort presque subite. Aucun remède ne pouvait arrêter les progrès du mal. Toutes les familles étaient dans le deuil, toutes les maisons renfermaient des cadavres, souvent même les routes en étaient jonchées. Après quelques mois, on crut avoir trouvé quelques remèdes d'une efficacité au moins douteuse, ou plutôt le fléau diminua d'intensité, et finit par disparaître. Depuis lors, il n'a pas reparu comme épidémie, jusqu'en l'année 1850. Mais à cette époque, il s'est comme implanté dans le pays, et a fait à diverses reprises de nombreuses victimes, surtout en 1858 et dans les quatre ou cinq années suivantes.

Cependant Paul Jeong, malgré sa jeunesse, se trouvait par le fait à la tête des affaires de la chrétienté. Charles Hyeon<sup>15</sup>, fils du martyr Hyeon Gye-heum<sup>16</sup>, Paul Yi Jong-hoi<sup>17</sup>, frère cadet du martyr Charles Yi Gyeong-do 李景陶, et plusieurs autres, dont nous aurons souvent à parler dans la période qui suivit l'arrivée des missionnaires, s'étaient associés à ses efforts. Chaque fois que Paul retournait à Péking, quelques chrétiens l'accompagnaient pour recevoir les sacrements de Baptême, de Confirmation, de Pénitence et d'Eucharistie. En 1823, notre intrépide voyageur dut être bien consolé et fortifié par un événement tout providentiel qui, en rendant beaucoup plus faciles les communications avec l'Évêque de Péking, semblait annoncer que les temps de la miséricorde approchaient. Nous voulons parler de la conversion d'Augustin Yu Yong-sim<sup>18</sup>, homme vraiment grand par ses talents et son énergie, plus grand encore par ses vertus et sa patience dans les souffrances.

Augustin Yu était d'une des principales familles d'interprètes, et depuis plusieurs générations, ses ancêtres avaient occupé des postes importants. Dès l'enfance, il montra beaucoup de goût pour l'étude et s'y livra avec une telle ardeur et un tel succès, qu'avant

<sup>15</sup> 현석문 Hyeon Seok-mun 玄錫文 (1797-1846) Charles. Saint.

<sup>16</sup> 현계흠 Hyeon Gye-heum 玄啓欽 (1763-1801) Florus. Bienheureux.

<sup>17</sup> 이경언 Yi Gyeong-eon 李景彦 dit 중회 Jong-hoi (1792-1827) Paul. Bienheureux.

<sup>18</sup> 유진길 Yu Jin-gil 劉進吉 (1791-1839) Augustin. Saint.

l'âge de vingt ans, il avait déjà la réputation d'homme très-instruit. Quoiqu'il fût riche et dans une belle position, il ne recherchait aucunement la gloire et les plaisirs du monde ; son unique passion était pour les études sérieuses. Il voulait arriver à connaître clairement l'origine et la fin de l'homme et du monde ; et dans l'espoir d'y réussir, il étudia à fond, jour et nuit, pendant plus de dix ans, les livres de la religion de Fo, ainsi que beaucoup d'autres. On disait de lui qu'il renfermait dix mille volumes dans sa poitrine et que toutes les sciences, tant anciennes que modernes, s'y trouvaient réunies. Mais après de si vastes recherches, Augustin n'avait réussi qu'à altérer profondément sa santé par l'excès de travail ; il ne trouvait nulle part de principes inébranlables de vérité, et son esprit était de moins en moins satisfait.

Trop jeune en 1801 pour entendre parler de la religion, ou comprendre ce qu'on en disait, il apprit plus tard qu'à cette époque beaucoup de personnages, célèbres par leur science et leur vertu, avaient été tués comme professant la religion du Maître du Ciel, et qu'ils mouraient avec une joie extraordinaire. « Ne serait-ce pas là la vraie doctrine ? » se dit-il en lui-même. Et dès lors il chercha à rencontrer des chrétiens, ou du moins à se procurer des livres de leur religion : mais où trouver ces livres, où rencontrer ces hommes ? Il y avait chez lui un meuble tapissé de papiers imprimés en chinois. Regardant un jour par hasard quelques feuilles à moitié déchirées, il y vit ces mots : âme sensitive... âme végétative... âme spirituelle... Des paroles si extraordinaires pour lui piquèrent sa curiosité ; aussitôt il décolla une à une, avec les plus grandes précautions, toutes les feuilles qui recouvraient le meuble, et les coordonnant, il eut entre les mains une partie du livre chrétien intitulé : Vrais principes sur Dieu. Il se mit à le lire avec toute l'attention possible, mais bien des choses étaient peu claires et incomplètes, et il ne put encore apprendre ce qu'il désirait. Plus avide que jamais d'avoir la solution complète de toutes ses difficultés, il fit de nouveaux efforts pour trouver des chrétiens, et Dieu, qui voyait la droiture de ses intentions, et la soif ardente de vérité qui dévorait son cœur, permit enfin, après mille recherches, qu'il en rencontrât. C'était en l'année *gye-mi* (1823), La lumière se fait facilement dans les âmes de bonne volonté ; aussi à peine Augustin eut-il entendu quelques explications orales, et lu les livres procurés par les chrétiens, que la religion lui parut claire et certaine. Après quelques jours d'étude, aucun doute ne lui resta dans l'esprit ; Dieu lui accorda le don inestimable de la foi, et il se mit de suite à la pratiquer avec assiduité.

Tel était l'homme que la Providence allait associer à Paul Jeong et à ses compagnons, dans leurs tentatives pour se procurer enfin des pasteurs. Interprète du gouvernement par fonction, il lui était facile de faire la route de Péking ; sa charge le mettait au-dessus des soupçons, et sa position officielle lui donnait assez d'influence pour couvrir les démarches des autres. Dès l'année qui suivit sa conversion, c'est-à-dire en 1824, Augustin fit en effet le voyage de Pékin, en qualité d'interprète de l'ambassade. Arrivé en cette ville, il se rendit avec Paul Jeong auprès de l'évêque et des prêtres, demanda et reçut le baptême, puis, mettant sous leurs yeux le triste état des fidèles de Corée, semblables à des brebis délaissées, en proie à la fureur des loups, il les conjura de pourvoir à leur salut par tous les moyens possibles. Son zèle éclairé ne se borna pas là ; il pensa, et avec raison, qu'une supplique adressée directement au Souverain Pontife, au nom de tous les chrétiens, ses frères, pourrait hâter la réalisation de leurs communs désirs, et il écrivit, cette année-là même, suivant les uns, ou plus probablement une des années suivantes<sup>19</sup>, une lettre au Pape, dans laquelle lui

---

<sup>19</sup> Probablement en 1824 ou 1825, puisqu'il fut traduit en Latin et envoyé à Rome depuis Macao le 3 décembre 1826.

dépeignant la misérable situation de la chrétienté, il le conjurait de leur tendre la main, et de les tirer de l'abîme.

Nous verrons plus tard que cette lettre eut son effet. De son côté l'Évêque de Péking touché des efforts constants de ces pauvres orphelins, promit de leur accorder enfin un prêtre, l'année suivante. C'était au cinquième voyage de Paul Jeong. Les arrangements furent pris, et on fixa l'époque du rendez-vous à Pien-men, ville frontière de la Chine. Les Chrétiens accueillirent cette promesse avec une joie indicible. Tous les préparatifs se firent avec empressement, et, au temps convenu, on se rendit à Pien-men pour recevoir et introduire l'envoyé du Seigneur. Mais une nouvelle épreuve devait désoler la patience de nos pauvres néophytes. Arrivés au lieu fixé, les courriers ne rencontrèrent pas le prêtre : personne n'y était venu. Comment décrire leur désappointement et leur tristesse ? Paul Jeong, qui était à leur tête, ne pouvant deviner la cause de ce contre-temps, poursuivit la route jusqu'à Péking, et vit que les déplorables circonstances dans lesquelles la chrétienté de Chine se trouvait elle-même à cette époque, avaient mis l'évêque dans l'impossibilité absolue de tenir sa promesse.

Paul ne se découragea point cependant, et de concert avec Augustin Yu, il travailla à faciliter de plus en plus les communications annuelles, et à multiplier pour l'avenir les chances de réussite. Leur projet était de s'associer quelque homme sûr et dévoué parmi les valets habitués de l'ambassade ; mais malheureusement aucun d'eux n'était chrétien. Après mûre réflexion ils jetèrent les yeux sur Charles Jo<sup>20</sup>, alors païen, qu'ils avaient un peu connu dans le voyage, et dont le caractère bon, droit, ferme et désintéressé, semblait promettre une prompte et sincère conversion. Il était originaire du district de Hoeyang, province de Gangwon. À l'âge de cinq ans il perdit sa mère, et peu après, les petites ressources de sa famille étant épuisées, il quitta la maison paternelle, se fit raser la tête et recevoir parmi les bonzes, chez qui il passa quelques années. Rentré dans la vie commune, il se plaça d'abord comme domestique dans diverses maisons, puis, à l'âge de vingt-trois ans, il se fit admettre au nombre des valets attachés à l'ambassade de Péking, et parvint à ramasser un petit pécule, dont il usa pour venir en aide à son père et à son frère. Son bon caractère le faisait remarquer entre tous ses compagnons, et lui avait gagné la confiance générale.

Charles Jo avait environ trente ans quand Paul songea à le convertir. On le fit donc appeler secrètement dans une maison chrétienne, et Augustin Yu se chargea de lui faire les premières ouvertures au sujet de la religion. Il fut un peu interdit d'abord et ne comprit rien à ce qu'on lui disait ; mais après quelques jours d'instructions suivies, son esprit s'ouvrit à la lumière de la foi, et il promit de pratiquer tout de lion. Quelque temps après il se mit en route avec Augustin pour Péking, s'y présenta aux prêtres, et eut le bonheur de recevoir le Baptême, la Confirmation et la sainte Eucharistie. De retour en Corée, il ne se contenait pas de joie, et se faisait remarquer entre tous les néophytes par son humilité, sa patience, son amour ardent envers Dieu, et sa charité envers le prochain, qu'il soulageait par ses aumônes autant qu'il était en son pouvoir. Il fit tant d'efforts auprès de sa femme, qu'il parvint à surmonter ses répugnances, la convertit, et en fit une excellente chrétienne qui ne se démentit pas jusqu'à sa mort. Cet homme vraiment dévoué rendit, dans son humble condition, de très-grands services à la chrétienté ; il contribua beaucoup par son activité et son zèle, à l'introduction des missionnaires, et son nom ne peut plus être séparé de ceux de Paul Jeong et d'Augustin Yu.

---

<sup>20</sup> 조신철 Jo Sin-cheol 趙信喆 (1796-1839) Charles. Saint.

En cette même année 1825, nous trouvons encore quelques chrétiens tourmentés et emprisonnés, sans toutefois que la tranquillité générale paraisse avoir été sérieusement troublée. Augustin Bae<sup>21</sup>, autrement dit Jeong-mo, natif du district de Dangjin 唐津, et fils de François Bae<sup>22</sup>, martyr en 1799, était parvenu à se cacher quelque temps lors de l'arrestation de son père ; mais étant revenu chez lui, il fut pris et conduit au tribunal de Cheongju, où son père était détenu. On lui demanda s'il était chrétien, et sur sa réponse affirmative, il lut sommé d'apostasier et de dénoncer ses complices. Il refusa, fut mis à de violentes tortures qu'il supporta avec intrépidité, lassa par sa patience la fureur de ses juges, et fut jeté dans un cachot séparé de celui de son père. Quand celui-ci fut conduit au supplice, le mandarin permit à Augustin de le voir, et après l'exécution lui remit le corps, avec permission d'aller l'enterrer. Augustin après avoir donné la sépulture à son père, profita de l'occasion pour s'enfuir, et afin de se dérober aux recherches, il fit pendant un an le métier de matelot, il se cacha ensuite pendant quatre ou cinq ans au district de Gongju. La persécution étant apaisée, il alla s'établir à Gangmun, district de Myeoncheon, gagnant sa vie par des travaux de menuiserie dans lesquels il excellait, et copiant des livres religieux pour l'usage des chrétiens. Il se fit toujours remarquer par une grande ferveur dans l'accomplissement de ses devoirs. Il fut repris, on ne sait à quelle occasion, en l'année *eul-yu* (1825), et conduit au tribunal de Haemi, où on lui fit subir de cruelles tortures. Soutenu par l'exemple de son père et fidèle à ses propres antécédents, il les supporta avec un grand courage. On assure qu'il fut alors condamné à mort ; mais le fait paraît peu probable. Dans sa prison, il conquiert bientôt l'estime et la confiance de tous, et obtint, après deux ou trois ans, la permission de retourner chez lui, à la charge de se présenter le 1er et le 15 de chaque mois devant le mandarin. Il mourut paisiblement à l'âge de soixante-trois ans, le 26 de la sixième lune de l'année *kei-Jouk* (1829).

Dans cette même prison de Haemi se trouvait la veuve Barbe Ha, dont la mémoire est restée en vénération parmi les chrétiens. Née de parents païens au district de Dangjin, elle fut mariée dans celui de Myeoncheon, et son caractère doux et complaisant engagea un des parents de son mari, à lui faire connaître la religion. Elle l'embrassa avec joie, et se lit bientôt remarquer par ses vertus et sa fervente piété. Devenue veuve, elle s'occupait d'instruire et d'exhorter les filles et les femmes chrétiennes, et n'ayant plus d'autre but que le service de Dieu, parcourut dans tous les sens les différents districts de la plaine de Naepo, exerçant son ministère de charité et convertissant aussi beaucoup de païennes. Son zèle et son activité à remplir cette fonction de catéchiste, l'ont rendue particulièrement chère aux chrétiens de cette province, dont un grand nombre lui doivent la connaissance de la religion. Dieu, pour récompenser sa foi et ses travaux, permit qu'elle eut quelque part à la gloire des confesseurs. Elle fut arrêtée au village de Banae-magol, district de Asan, à la troisième lune de 1825, et conduite à Haemi, où elle rencontra Augustin Bae. Sommée d'apostasier et mise à la question plusieurs fois, elle montra une force toute virile et ne se laissa nullement ébranler. Elle obtint plus tard de quitter la prison, sous la condition de se présenter au mandarin deux fois par mois, et mourut de maladie quelque temps après.

---

<sup>21</sup> 배정모 Bae Jeong-mo 裴正模 ou 배손이 Bae Son-i 裴孫伊

<sup>22</sup> 배관겸 Bae Gwan-gyeom 裴— (1740?-1799) François. Bienheureux.

L'année 1826 ne nous présente rien d'intéressant. D'après un bruit répandu parmi les chrétiens, l'empereur du Japon aurait alors écrit au roi de Corée pour l'avertir que six sujets japonais de la religion de Jésus, avaient lui dans une petite barque. « S'ils sont venus dans votre royaume, ajoutait-il, veuillez les faire saisir et me les renvoyer. » Nous n'avons pu vérifier ce fait.

Sauf les quelques vexations locales dont nous venons de parler, l'Église de Corée était en paix, et ses ennemis ne semblaient pas songer à l'attaquer de nouveau, lorsqu'en l'année *jeong-hae* (1827), l'imprudance et la mauvaise conduite de plusieurs chrétiens devinrent la cause d'un horrible désastre. En 1815, nous avons vu la tempête se déchaîner sur la province de Gyeongsang ; cette fois, le principal théâtre de la persécution sera la province Jeolla, si cruellement éprouvée déjà en 1801. De longues années de tranquillité y avaient fait émigrer depuis lors un grand nombre de chrétiens, auxquels s'étaient joints, peu à peu, beaucoup de nouveaux prosélytes.

Dans le village de Deoksil<sup>23</sup>, au district de Gokseong, vers le sud-est de la province, se trouvait une fabrique de poterie, dont tous les ouvriers étaient chrétiens. Un nouveau converti, nommé Jeon, y avait établi un débit de vins pour le service du village. Han Baek-gyeom, fils du célèbre martyr Thomas Han, homme trop connu par la violence de son caractère et sa conduite peu exemplaire, vivait alors dans ce village, et par ses actes, ne justifiait que trop le dicton des chrétiens : « Faut-il qu'un si noble martyr ait laissé un si mauvais fils ? » Un jour que les vases de terre devaient être retirés du four, il y eut, selon l'usage, grand concours de peuple et, par suite, de copieuses libations. Han Baek-gyeom, excité déjà par les fumées du vin, se plaignit vivement que ses vases étaient trop petits, et après s'être disputé avec le cabaretier, il s'en prit à la femme de celui-ci, l'insulta et la battit cruellement. Le cabaretier, dont la foi n'était pas encore bien consolidée, ne put supporter une telle injure et résolut d'en tirer une vengeance éclatante. Il prit donc des livres de religion, et sans réfléchir, sans doute, aux suites de sa démarche, les porta au mandarin de Gokseong, en lui dénonçant comme propriétaires son ennemi Han Baek-gyeom, et quelques autres chrétiens dont il croyait avoir à se plaindre. Il est triste de voir cette misérable querelle entre chrétiens, devenir la cause de tant de ruines, occasionner tant d'apostasies, et amener la perte de tant d'âmes rachetées du sang de Jésus-Christ !

Le mandarin de Gokseong ayant en main des preuves manifestes, n'hésita pas un instant, et donna immédiatement ses ordres pour saisir les chrétiens. C'était à la deuxième lune de 1827. Alors se présenta de nouveau le spectacle déchirant de ces pauvres fidèles livrés à la merci de satellites féroces et avides ; d'hommes, de femmes et d'enfants, dépouillés brutalement de tout ce qu'ils possédaient, entassés dans les prisons, mis à la question et torturés sans pitié. Peu à peu, soit par suite de dénonciations arrachées aux chrétiens faibles, soit parce qu'un incendie une fois allumé se communique naturellement à tout ce qui est proche, la persécution s'étendit de district en district, dans toute la province.

Beaucoup de chrétiens cherchaient leur salut dans la fuite ; les autres attendaient chez eux, ou sur les montagnes environnantes, le sort que Dieu leur réservait, et ni les uns ni les autres ne parvenaient à éviter les satellites qui pénétraient partout et gardaient soigneusement toutes les routes. Ceux que l'on dédaignait de saisir, laissés par le pillage sans vivres, sans ressource, n'osaient se féliciter d'avoir été épargnés, car il ne leur restait qu'à mourir de faim et de misère. Nous n'avons aucun détail sur les divers interrogatoires subis par les néophytes, dans les différentes petites préfectures où ils furent d'abord conduits. Quelques-uns des plus

---

<sup>23</sup> Probablement 전남 곡성군 오곡면 미산리 Jeolla du Sud Gogseong-gun Ogokmyeon Misan-ri.

lâches apostasièrent de suite, mais le plus grand nombre furent transférés au tribunal de Jeonju, métropole de la province.

Pendant le cours de la troisième lune, tout le nord de la province fut aussi envahi. Au district de Geumsan, parmi les chrétiens saisis se trouva un nommé Gang qui, par crainte de ne pas se conduire assez courageusement devant les juges, se donna lui-même la mort en route, dans un accès de folie.

Au district de Gosan, on arrêta nombre de chrétiens, et presque tous furent aussi conduits à Jeonju. Les captifs se trouvèrent réunis dans cette ville au nombre de plus de deux cent quarante, parmi lesquels beaucoup de femmes. Soit que les prisons fussent trop étroites, soit plutôt que l'on voulût empêcher les prisonniers de se concerter entre eux et de se soutenir mutuellement, on les dispersa en différents endroits de la ville, même dans des maisons particulières. Presque tous étaient enchaînés et avaient la cangue sur les épaules. D'autres étaient attachés ensemble avec des cordes qui leur liaient le cou et les jambes.

Le gouverneur de Jeonju était, à cette époque, Yi Gwang-mun<sup>24</sup>, de la branche des Yi de Ubong. Il suivit un système différent de celui employé dans les persécutions précédentes. Peut-être était-il personnellement moins hostile à la religion ; peut-être aussi, voyant que tous les chrétiens arrêtés étaient des gens du peuple, et qu'il n'y avait parmi eux aucun personnage important, voulut-il essayer d'arriver au même but par d'autres moyens. Quoiqu'il en soit, il évita autant que possible les exécutions capitales, condamnant seulement à l'exil même ceux qui se montraient terribles dans les supplices et refusaient les dénonciations demandées ; ou bien, quand les circonstances le forçaient à prononcer une sentence de mort, laissant les victimes végéter indéfiniment dans les prisons, et s'éteindre, sans bruit, de faim et de misère. Ce système réussit au delà des espérances du gouverneur, car les chrétiens de la province de Jeolla étaient tombés dans un grand relâchement ; et nous devons avouer que cette persécution de 1827 fut la plus déplorable entre toutes, par la quantité de défections qu'elle occasionna. Jamais, proportion gardée, les apostats ne furent aussi nombreux. Quelques confesseurs cependant ont maintenu par leur constante fermeté l'honneur de la religion. Nous allons nommer ici les plus connus.

C'est d'abord Madeleine Yi, la sœur de Paul Yi de Janggi. Née dans un petit village du Naepo, elle fut mariée à André Yi à l'âge de dix-sept ans, et Dieu bénissant cette union, elle en eut sept enfants qu'elle éleva et instruisit avec soin, et dont elle fit d'excellents chrétiens, moins encore par ses avis que par ses beaux exemples. Arrêtée au district de Gokseong, au commencement de cette persécution, elle fut traduite devant le juge criminel, dont tous les efforts tendirent à lui faire dénoncer le lieu de la retraite de son frère. Mais Madeleine, comprenant combien de telles déclarations étaient contraires aux devoirs des disciples de Jésus-Christ, supporta avec fermeté et patience les violentes tortures auxquelles elle fut soumise, et n'ouvrit pas la bouche. Les séductions et les promesses ne firent pas plus d'impression sur son cœur. Le juge ne pouvant rien gagner, la condamna à l'exil, et elle fut envoyée à la ville de Baekcheon, province de Hwanghae. Là, de nouvelles épreuves l'attendaient. Les habitants de ce lieu la poursuivirent de plaisanteries et de sarcasmes sur la cause de son exil ; on ne lui épargna ni les vexations, ni les mauvais traitements, ni les injures. Madeleine n'en continua pas moins la pratique fidèle de sa religion, et supporta tout avec une patience invincible, acceptant d'un cœur soumis et content ce que permettait la

---

<sup>24</sup> 이광문 Yi Gwang-mun 李光文 (1778-1838).

volonté de Dieu. Comme elle ne savait pas lire, elle comptait les jours et taisait les exercices du dimanche, sans pouvoir observer les autres fêtes dont elle ne connaissait pas la date. Elle passa ainsi quatre ans, après lesquels une maladie dont elle portait le germe depuis longtemps, la reprit avec violence. Sentant sa fin approcher, elle prit son chapelet, se mit à genoux pour prier, et rendit son âme à Dieu dans cette position, le 12 de la onzième lune de l'année *gyeong-in* (1830), à l'âge de cinquante-trois ans.

Après cette fidèle servante de Dieu, nous mentionnerons André Kim Do-myeong<sup>25</sup>. Né au district de Myeoncheon, de parents chrétiens, il fut dès l'enfance docile à leurs instructions, et fit de rapides progrès dans la piété. Pris à la deuxième lune à Sincheok, district de Suncheon, et conduit au juge criminel de Jeonju, il refusa constamment d'apostasier et de dénoncer ses frères dans la foi, et malgré la torture et les menaces de mort, resta inébranlable jusqu'à la fin. Il n'est pas absolument certain qu'il ait été condamné à mort<sup>26</sup>. On le laissa languir en prison, où il mourut sans avoir jamais laissé paraître un signe de faiblesse et de découragement, un peu après 1832, à l'âge de cinquante et quelques années.

Nous trouvons ensuite Jean-Baptiste Yi Seong-ji, de la branche des Yi de Hampyeong. Descendant d'une famille de mandarins militaires, il habitait le village de Nopeun-moi<sup>27</sup>, au district de Deoksan, et ne fut instruit du christianisme qu'à l'âge de vingt-quatre ans. L'aîné de trois frères, et chargé de la conduite de la maison, il comprit de suite que, dans son propre pays, au milieu de ses nombreux parents païens, le culte des tablettes et les autres superstitions lui seraient un grand empêchement dans le service de Dieu. Il en sortit donc avec toute sa famille et se retira dans les montagnes, afin de pouvoir observer librement les préceptes de l'Évangile. Son petit avoir fut en peu d'années complètement épuisé, et toute la famille eut à souffrir de la faim et du froid. Aussi son père, demeuré païen, ne cessait de le quereller, de l'injurier, et de maudire cette religion qui les avait tous plongés dans la misère. Pour obtenir sa conversion, Jean-Baptiste multipliait ses prières et ses exercices de pénitence. Après plus de dix ans, ses efforts furent enfin couronnés de succès, et son père se fit chrétien deux ans avant sa mort. Obligé d'émigrer plusieurs fois, Jean-Baptiste s'était enfin établi au district de Gosan, province de Jeolla, où il avait pour principale occupation de secourir les malades et les indigents, et dans les années de famine, de donner la sépulture aux morts abandonnés sur les routes.

C'est dans l'exercice de ces bonnes œuvres qu'il fut arrêté, le 23 de la troisième lune, par les satellites de Jeonju. Bientôt ses deux frères et tous les membres de sa famille, au nombre de treize, furent saisis et consignés, les uns à la prison, les autres chez des particuliers sous caution. Jean-Baptiste comparut au tribunal de Jeonju. « Qu'as-tu fait de tes tablettes ? » lui dit le mandarin. — Je les ai enterrées. — Tu n'honores donc pas tes ancêtres ? — Je puis bien honorer mes parents, mais un morceau de bois coupé sur la montagne peut-il devenir jamais mon père et ma mère ? » — On lui demanda ensuite diverses dénonciations, et sur son refus, on lui fit subir l'écartement des os des bras plus de dix fois de suite ; ses bras furent brisés, il perdit connaissance, et on le reporta en prison la cangue au cou. Trois jours après,

<sup>25</sup> 김도명 Kim Do-myeong 金道明 André.

<sup>26</sup> Il semble probable qu'il ait apostasié mais n'a pas été cru et a donc été maintenu en prison pour un interrogatoire plus approfondi. Il a ensuite rétracté son apostasie et est mort en martyr.

<sup>27</sup> 높은 뫼 Nopeun-moi (Aujourd'hui 충남 예산군 고덕면 몽곡리 Chungcheong du Sud Yesan-gun Godeok-myeon Monggok-ri)



cité de nouveau, il fut encore sommé de faire des dénonciations et reçut plus de trois cents coups de b ton. Huit ou dix interrogatoires se succédèrent ainsi, et à chaque fois on lui infligeait de nouveaux supplices.   la fin, le gouverneur lui dit : « Puisque tu violes la loi du royaume et restes entêté dans tes idées, p rirais-tu dix mille fois, tu n'es pas digne de compassion. » Jean-Baptiste était décidé à mourir. On n'a pas cependant de preuves authentiques que sa sentence ait été prononcée, il fut laissé indéfiniment à la prison où, après neuf ans de souffrances et huit mois de maladie, il mourut à l'âge de cinquante-huit ans, le 11 de la quatrième lune de l'année *eul-mi* (1835).

Avec Jean-Baptiste Yi avait été saisi le troisième de ses frères, nommé Jean Yi Seong-sam. Celui-ci, dans sa jeunesse, avait, selon le désir de ses parents, étudié les lettres, tout en se livrant aux travaux du corps. Aussi copiait-il beaucoup de livres religieux, qu'il vendait ou donnait aux chrétiens. Il s'occupait en outre de l'instruction des pauvres fidèles et, quoique son caractère f t naturellement violent et emporté, il avait su se dompter si bien, qu'il gagnait tous les c eurs par la douceur et la charité de ses paroles. Arrêté en 1827, il avait déjà subi de nombreux supplices devant le juge criminel, quand plusieurs prisonniers le dénoncèrent comme le copiste des livres pris chez eux. Ce nouveau chef d'accusation devint pour lui la cause de bien des embarras et des souffrances. Traité dès lors comme chef des chrétiens, il fut mis un grand nombre de fois à la question, et eut à supporter des tortures si atroces, qu'il en mourut dans la prison, le 14 de la neuvième lune de cette même année, à l'âge de trente-trois ans.

Avec lui se trouvaient emprisonnés quatre autres confesseurs dont le martyr commença à cette époque, pour ne se terminer que treize ans plus tard. C' taient Paul Jeong<sup>28</sup>, Job Yi<sup>29</sup>, Pierre Kim<sup>30</sup> et Pierre Yi<sup>31</sup>, tous originaires de la fameuse plaine du Naepo, berceau et centre de la chrétienté coréenne.

Paul Jeong, dont le nom légal était Man-bo, mais qui est plus connu sous son nom d'enfant : Tae-bong, était du district de Deoksan, et cousin issu de germain de Pierre Jeong, martyr en 1801. Ayant perdu de bonne heure son père et sa mère, il fut élevé chez un parent assez éloigné, et, comme il arrive fréquemment en pareilles circonstances, fut traité en véritable esclave. Son caractère, naturellement doux et complaisant, lui fit supporter avec patience et résignation ces premières épreuves. Plus tard, lorsqu'il put se suffire à lui-même, il quitta le Naepo, et se retira au district de Yongtan, dans la province de Jeolla. Il y demeurait depuis trois ans, lorsque s'éleva la persécution de 1827. Paul avait toujours été un chrétien zélé, faisant tous ses efforts pour accomplir exactement ses devoirs, et si avide d'instruction que, quand il ouvrait un livre de religion, il ne pouvait le fermer qu'après l'avoir lu tout entier. Il sentait en son c eur un grand désir du martyr et, de temps en temps, plaçant un billot sous son menton, il disait : « Si je recevais le coup de sabre dans cette position, peut-être pourrais-je sauver mon  me. » Toutefois, pour ne pas agir avec trop de témérité, il se cacha d'abord. Mais comme il revenait très-souvent dans sa maison, il y fut rencontré un jour par les satellites, qui se présentaient avec un mandat d'arrêt lancé par le tribunal sur la

---

<sup>28</sup> 정태봉 Jeong Tae-bong 鄭太奉 (1796-1839) Paul. Bienheureux.

<sup>29</sup> 이일언 Yi Il-eon 李日彦 (1767-1839) Job. Bienheureux.

<sup>30</sup> 김대권 Kim Dae-gwon 金大權 (?-1839) Pierre. Bienheureux.

<sup>31</sup> 이태권 Yi Tae-gwon 李太權 dit 만보 Man-bo (1782-1839) Pierre). Bienheureux.

dénonciation d'un apostat. Ce mandat portait un autre nom que le sien, et il eût été facile à Paul de s'esquiver ; mais il n'eut garde de manquer l'occasion favorable, et suivit les satellites à la préfecture de Yongtan. Après un interrogatoire, suivi de la bastonnade sur les jambes, on l'envoya à Jeonju, chef-lieu de la province. Là, il eut à subir par deux fois les supplices de l'écartement des os et de la puncture des bâtons, et le mandarin voyant qu'il ne pourrait obtenir de lui ni apostasie ni dénonciation, le laissa en prison jusqu'à nouvel ordre.

Job Yi Il-eon<sup>32</sup> surnommé Tae-mun, plus connu sous le nom de Yi d'Anui, était du village de Daebol, au district de Hongju. Il fut instruit de la religion par ses parents, et la pratiquait déjà avant la persécution de 1801. À cette époque il fut pris et, après une détention dont on ignore la durée et les détails, exilé à Anui, province de Gyeongsang. Arrivé au lieu de son exil, mal vu du mandarin et des prétoriens, il fut enfermé dans la prison, ce qui n'a pas lieu ordinairement pour les exilés. De plus, on ne lui donnait à manger qu'une fois par jour, quelquefois même tous les deux jours seulement, et on alla jusqu'à lui refuser le feu et l'eau. Job demeura ainsi renfermé dans la prison pendant dix ans, exposé à toutes sortes d'avaries et de mauvais traitements. Mais en véritable chrétien, il semblait ne pas entendre les injures, ne pas ressentir les outrages. Son inaltérable résignation parvint à gagner les esprits prévenus, les geôliers devinrent peu à peu moins cruels envers lui et, à la fin, on lui permit d'aller se loger sous caution dans une maison particulière.

En 1815, sa femme put venir le rejoindre au lieu de son exil, et ils vécurent ensemble à Anui, jusqu'à la cinquième lune de l'année 1826. Job fut mis alors en liberté, et vint s'établir au village de Daepan, au district d'Im-sil, province de Jeolla. Il y était à peine installé quand surgit la persécution de 1827. Sa femme l'engageait à fuir, mais il ne semblait pas entendre ses paroles. Un jour qu'il avait disparu, on le chercha partout, et enfin on le rencontra seul dans un lieu retiré, assis et pleurant à chaudes larmes. Interrogé sur la cause de ses pleurs, il répondit : « Autrefois j'ai manqué une belle occasion d'être martyr, et je regrette vivement de m'être laissé envoyer en exil. Maintenant n'est-il pas bien triste pour moi d'être dans un lieu retiré et de n'avoir aucune chance de donner ma vie pour Dieu ? » Ses soupirs étaient sans doute montés jusqu'au Ciel, car, trois jours après, les satellites de Jeonju vinrent inopinément l'arrêter. Il les suivit plein de joie. Dès le premier interrogatoire, le juge criminel ayant connu ses antécédents, le fit battre plus cruellement que de coutume ; et, quelques jours après, le voyant déterminé, prononça la sentence de mort. Job était petit et avait une chétive apparence. Mais sa constance et sa fermeté dans les supplices le firent bientôt remarquer de tous les gens du prétoire, et ils se disaient : « Nous l'avions mal jugé sur la mine. Cet homme-là est un vrai chef de chrétiens. » Job fut donc laissé à la prison en attendant l'exécution.

Pierre Kim Dae-gwan<sup>33</sup> était d'une famille originaire de Sudani<sup>34</sup>, au district de Cheongyang, laquelle avait émigré à Cheongna-dong<sup>35</sup>, district de Boryeong. Frère aîné de Jacques Kirn martyr en 1816, il avait été instruit de la religion dès l'enfance, mais ne la

---

<sup>32</sup> 이일언 태문 Yi Il-eon Tae-mun 李日彦 太文 (1767-1839) Job. Bienheureux.

<sup>33</sup> 김대권 Kim Dae-gwon 金大權 (?-1839) Pierre. Bienheureux.

<sup>34</sup> 수단이 Sudani (Aujourd'hui 충남 청양군 사양면 신왕리 Chungcheong du Sud Cheongyang-gun Sayang-myeon Sinwang-ri)

<sup>35</sup> 청라동 Cheongna-dong (Aujourd'hui 충남 보령군 청라면 청라리 Chungcheong du Sud Boryeong-gun Cheongra-myeon Cheongra-ri)

pratiquait guère, et ce ne fut qu'après la mort de ses parents, que par une grâce spéciale de Dieu, il devint plus exact à tous ses devoirs religieux. Voici comment. S'étant établi au district de Gongju, où il travaillait dans une fabrique de poterie, il avait de très-fréquents démêlés avec sa femme. Un jour qu'ils s'étaient mis en une furieuse colère l'un contre l'autre, Pierre alla dormir dans la chambre intérieure, tandis que sa femme resta à la cuisine pour se livrer au repos. Pierre était dans son premier sommeil, lorsque, croyant entendre la voix de Dieu qui l'appelait, il se leva en sursaut, et vit un tigre emportant sa femme dans la gueule. Aussitôt il poursuivit l'animal, en poussant de grands cris, et parvint à lui arracher sa victime ; elle avait à la jambe une large blessure. Le lendemain il lui dit : « Cet accident est arrivé à cause de nos discordes, mais puisque Dieu a permis que tu aies la vie sauve, il faut d'abord l'en remercier, puis, profiter de notre mieux de cette leçon sévère, nous corriger, pratiquer le bien, et jusqu'à la mort vivre en bonne intelligence. » Ils gardèrent leur résolution, et dès ce moment vécutent tous deux dans la plus grande concorde.

Chaque dimanche, Pierre exhortait et instruisait non-seulement sa famille, mais tous les gens du village. À la fête de Noël, il ne manquait pas d'aller sur quelque'une des montagnes voisines, et prenant avec lui l'Évangile et quelques autres livres, il passait la nuit dans les exercices de piété. Un jour qu'il était en oraison sur une de ces montagnes, un gros tigre vint se placer vis-à-vis de lui et se mit à pousser des rugissements. Pierre, sans trop s'effrayer, resta où il était, fit toutes ses prières à l'ordinaire, puis le jour venant à paraître, descendit tranquillement à sa maison, pendant que le tigre regagnait son repaire. Durant le carême, Pierre était plus assidu que jamais à la prière et à la méditation ; il ne faisait alors qu'un repas, ne prenait qu'une demi-écuelle de riz, qu'il mangeait avec de l'eau froide, sans autre assaisonnement qu'un peu de sel ; sa vigueur corporelle n'était en rien altérée par cette mortification extraordinaire. Il avait dans le cœur un vrai désir du martyre, et, après l'exécution de son frère cadet en 1816, ayant rapporté le billot sur lequel on lui avait tranché la tête, il se le plaçait souvent sous le menton, pendant la nuit, pour penser plus efficacement à la mort.

Pierre avait émigré au district de Gosan. Quand il apprit, en 1827, que la persécution venait d'éclater, il engagea les autres à fuir pour l'éviter, mais lui-même attendit en paix que Dieu manifestât sa volonté. Une bande de plus de cent satellites<sup>36</sup> cerna bientôt le village où il se trouvait, et se rua sur les pauvres chrétiens. Pierre, sans s'effrayer, alla en riant à leur rencontre, et aussitôt, lié de la corde rouge comme les grands criminels, fut conduit par eux au tribunal de Gosan. Il semblait se rendre à un festin. « Suis-tu cette mauvaise religion ? lui demanda le mandarin. — Je ne suis point de mauvaise religion, mais j'adore seulement le vrai Dieu du ciel et de la terre. » On le fit mettre à la cangue, et on l'envoya au juge criminel de Jeonju, qui lui dit : « Toi aussi, tu es de cette mauvaise secte prohibée par le roi et les mandarins ; si tu renies Dieu, je te relâche, toi et tes enfants, sinon, tu seras mis à mort. » Pierre fit alors, à haute et intelligible voix, cette admirable réponse qui a été rapportée par des témoins oculaires de son procès : « Dussé-je mourir sous les coups, je ne puis renier mon Dieu. Ces sentiments ont pénétré ma chair et mes os. Me coupât-on les membres, chaque morceau en resterait imprégné ; me broyât-on les os, chaque fragment les conserverait intacts ; non, dix mille fois non, je ne puis renier mon Dieu. »

---

<sup>36</sup> (Dallet Note 85 : On s'étonnera peut-être de voir ainsi de tous côtés des satellites sans nombre. Il est certain qu'il y en a énormément dans le pays. D'ailleurs, on donne habituellement ce nom à tous ceux qui les suivent, car les satellites proprement dits ont souvent sous leurs ordres, chacun deux, trois ou quatre valets qui les accompagnent. Il y a en outre d'autres gens que l'on recrute en cas de besoin, pour courir de côté et d'autre, à peu près comme on louerait des hommes de journée.)

Pierre ne redoutait pas plus ses juges qu'il n'avait autrefois redouté les tigres. Le mandarin, furieux de l'entendre ainsi parler, le fit dépouiller de ses vêtements et battre de verges, aussi violemment que possible. Pendant que le sang ruisselait de son corps, Pierre invoquait avec ferveur les saints noms de Jésus et de Marie, et conservait un visage souriant et joyeux. De là, il fut transporté dans une chambre voisine, où il eut à subir de la part des satellites et valets des supplices plus cruels encore ; mais sa résolution resta inébranlable. Le lendemain, il comparut de nouveau devant le juge qui lui demanda ses livres de religion, et le somma de dénoncer ses complices. Sur sa réponse négative, on lui fit subir par trois fois la puncture des bâtons. Pendant cette affreuse torture, Pierre perdit connaissance, et fut reporté à la prison. Il reprit peu à peu ses sens et, voyant tout son corps brisé, il dit : « Pourrai-je bien par là payer la dix-millième partie des bienfaits de Dieu ? » puis, versant d'abondantes larmes de contrition et de reconnaissance, il se disposa tranquillement à mourir. On fit venir son fils arrêté comme lui, et lui mettant un couteau sur la gorge devant le père, on menaça celui-ci de trancher la tête de son enfant s'il n'apostasiait pas immédiatement. Pierre répondit : « Si mon fils a la tête coupée pour une pareille cause, ce sera une grande gloire pour lui et pour moi ; non, je n'apostasierai pas. » Le fils fut envoyé en exil.

Après de nouvelles tentatives aussi inutiles que les premières, le juge lui fit infliger, à diverses reprises, le supplice de l'écartement des os, puis l'envoya au gouverneur. Celui-ci, entouré de quatre-vingts valets, tous le bâton à la main, le soumit, ce jour-là et le lendemain, à de nouveaux interrogatoires. Au milieu des tortures, Pierre conserva la même fermeté, le même air tranquille, et invoquant toujours le Seigneur ; il disait : « Comment faire pour payer, au moins d'une épaisseur de cheveu, les bienfaits de la Passion de Jésus-Christ ? » Le mandarin, désespérant de le faire fléchir, le renvoya à la prison avec les autres confesseurs.

Pierre Yi Seong-hwa, dont la famille et les antécédents sont déjà connus, avait continué, malgré ses premières faiblesses, à vivre dans la pratique exacte de la Religion. Quand s'éleva la persécution de 1827, il eût bien voulu prendre la fuite, mais toutes les routes étaient gardées si soigneusement, qu'il ne savait pas où se réfugier ; d'ailleurs, avec sa vieille mère, sa femme et ses jeunes enfants, il lui était à peu près impossible de se mettre en chemin. Il se décida donc à attendre les ordres de Dieu et se contenta de faire évader son frère cadet à travers les montagnes. Les satellites ne tardèrent pas à se présenter, et le conduisirent devant le juge criminel, à Jeonju. C'était pour la troisième fois qu'il tombait entre les mains des persécuteurs. Après les interrogatoires ordinaires, il eut à supporter de nouveaux et plus terribles supplices, par suite de la dénonciation de quelques chrétiens qui déclarèrent avoir été instruits par lui, et avoir reçu des livres copiés de sa main. Il ne paraît pas qu'il ait apostasié, mais il avoua depuis qu'il avait eu la faiblesse, au milieu des supplices, de promettre de donner quelques livres, et de dénoncer un chrétien. Malgré cette tache dont on ne peut le laver, il se montra inébranlable dans tout le cours du procès, soit en présence du juge criminel, soit par-devant le gouverneur, et mérita d'entendre de la bouche de ce dernier ces paroles : « Cet être-là continuant de parler et d'agir ainsi, il est impossible de le laisser vivre. » Reconduit à la prison, il y resta avec les autres confesseurs, dans l'attente du dénouement.

Nous devons noter ici que ces quatre derniers confesseurs, ainsi que les précédents, et ainsi que Pierre Sin dont nous parlerons bientôt, ont été vaguement accusés d'avoir, dans le commencement de leur procès, laissé échapper quelques paroles d'apostasie. Nous venons de dire ce qu'il en est pour Pierre Yi Seong-hwa. Pour les autres, l'accusation, très-improbable en elle-même, est positivement niée par divers témoins oculaires. D'ailleurs ils se sont

toujours montrés résolus à mourir, jusqu'à signer à trois reprises leur sentence, et, pendant treize ans de captivité, ils ont constamment refusé de racheter leur vie par l'apostasie.

Chapitre 4. Persécution de 1827 : interrogatoires de Pierre Sin et de Paul Yi. —  
Lettres de Paul.

Cependant de nouvelles dénonciations avaient été faites, vers le milieu de la quatrième lune, par-devant le juge de Jeonju, et plusieurs des personnes dénoncées demeuraient dans d'autres provinces. Or, d'après la loi, les tribunaux criminels ne peuvent arrêter un individu, sans l'autorisation du mandarin civil au district duquel il appartient ; quelquefois même il faut la permission du gouverneur de la province. Néanmoins, ils se dispensent souvent de cette formalité quand il s'agit des gens du peuple, et que l'accusé se trouve pour le moment dans le cercle de leur juridiction directe. Par suite de ces dénonciations, des satellites furent envoyés de Jeonju, tant à la province de Gyeongsang qu'à la capitale, pour saisir divers chrétiens, entre autres Pierre Sin et Paul Yi, dont nous allons raconter l'histoire.

Pierre Sin Tae-po<sup>1</sup>, déjà bien connu de nos lecteurs, après avoir pris beaucoup de peine pour les collectes relatives au voyage de Péking, ne se mêlait plus des affaires de la chrétienté, et vivait dans la retraite, uniquement occupé du salut de son âme<sup>2</sup>. Son nom toutefois était très-connu, et le grand nombre de livres qu'il avait transcrits devaient naturellement le compromettre plus que tout autre, en temps de persécution. Après avoir habité successivement en diverses provinces, il s'était enfin établi à Jatgol<sup>3</sup>, au district de Sangju, province de Gyeongsang, où il vivait à l'écart, n'ayant que très-peu de relations avec les chrétiens du dehors. Néanmoins, lorsqu'il connut les progrès de la persécution de 1827, il comprit qu'il ne pouvait manquer d'être dénoncé, et fit ses préparatifs pour mettre en sûreté sa famille et sa personne. Le 22 de la quatrième lune, tout était prêt, et on devait partir avant le jour, lorsque cette nuit-là même, au chant du coq, les satellites de Jeonju firent irruption dans le village, entourèrent la maison de Pierre Sin, et le déclarèrent prisonnier. Pierre, voyant les lettres de police venues de la préfecture de Jeonju, province différente de la sienne, refusa d'abord de les suivre, mais il dut aller avec eux chez le mandarin du district qui, après avoir visé les pièces, le remit aux satellites. Ceux-ci eurent à retourner chez Pierre, avec des prétoriens de la ville de Sangju, pour procéder à l'arrestation selon les formes légales.

Dans la route ils rencontrèrent une bande de leurs compagnons, envoyés pour arrêter les chrétiens d'un autre village. Dès qu'ils se virent de loin, ils se mirent à sauter et à frapper des mains, puis se félicitèrent de l'heureux succès de leur expédition, et manifestèrent leur joie par de copieuses libations. La nuit étant venue, force fut de s'arrêter en route dans un village. Là, ils se firent donner par menaces et de vive force du vin, du riz, des poules, etc., et passèrent la nuit en fête, aux frais des pauvres habitants. Arrivés à la maison de Pierre, les satellites de Jeonju voulaient la livrer au pillage, mais ceux de l'endroit les en empêchèrent, et prirent note de tous les objets qui s'y trouvaient, pour le cas où l'on réclamerait quelque

---

<sup>1</sup> 신태보 Shin Tae-bo 申太甫 (1769?-1839) Pierre. Bienheureux.

<sup>2</sup> (Dallet Note 86 : Les chrétiens de l'époque ont souvent raconté que Pierre Sin étant encore catéchumène, fut tourmenté par plusieurs démons qui lui auraient apparu, et même l'auraient enlevé de l'appartement où il étudiait la religion. Ils cherchaient à le dissuader de recevoir le baptême. Pierre leur résista, et leur déclara que rien au monde ne pourrait l'empêcher de suivre la religion ; les démons furieux le rejetèrent à sa place avec une telle violence, qu'il en conserva toute sa vie une douleur dans les membres.)

<sup>3</sup> 잣골 Jatgol (Aujourd'hui 문경 마성면 상내리 Gyeongsang du Nord Mungyeong Maseong-myeon Sangnae-ri)

chose. Après quoi on se mit en route, et, le quatrième jour, on fit halte sur le territoire de Jeonju, non loin de la ville. Pendant qu'on se préparait à passer la nuit, arriva dans le même lieu une troupe de chrétiens montés sur des bœufs ou des chevaux et escortés par des satellites. C'étaient de pauvres prisonniers qui, mis à la question, avaient reconnu posséder des livres de religion. Comme ils ne pouvaient marcher, par suite des tortures, on les envoyait de la sorte chercher leurs livres, pour les apporter au tribunal. Pierre passa la nuit avec eux, et pendant que tous les gens du prétoire étaient à boire, jouer, crier, chanter et se disputer dans la cour, il s'informa de l'état des choses, et apprit que parmi les livres dénoncés, beaucoup étaient écrits de sa propre main. Il devenait donc inutile pour lui de chercher à dissimuler plus longtemps le fait. Le lendemain on se sépara, et bientôt après, arrivé à la ville, Pierre fut conduit au juge criminel.

C'est lui-même qui nous fait connaître tous ces détails, dans les mémoires qu'il écrivit plus tard dans sa prison, sur la demande d'un missionnaire, M. Chastan. Laissons-le maintenant raconter<sup>4</sup> son procès.

« Le juge me demanda d'abord : « Es-tu noble ? — Je répondis : Une fois ici, la différence entre noble et roturier ne sert plus guère de rien. — On dit que dans trois provinces tu répands une doctrine perverse, et en infatués le peuple : est-ce vrai ? — Je ne suis pas de doctrine perverse, mais seulement la religion du Maître du ciel. — Il ne veut pas dire une doctrine perverse ! Il dit la religion du Maître du ciel ! Eh bien ! en suivant la doctrine perverse du Maître du ciel, savais-tu qu'elle est sévèrement prohibée ? — Comment l'ignorerais-je ? Ce que j'ai fait, je l'ai fait sciemment. — Ayant contrevenu sciemment aux ordres du roi, n'es-tu pas digne de mort ? — Je savais bien que l'on me ferait mourir. — Maintenant que le roi commande de vous mettre tous à mort, ne te raviseras-tu pas ? — Celui qui, après avoir servi son Roi dans la prospérité, lui désobéirait dans l'adversité, serait un lâche ; celui qui professe la vérité seulement quand tout lui sourit, et qui l'abandonne dans les jours difficiles est plus lâche encore. Que le mandarin agisse selon la loi, moi j'agirai selon mes convictions. — Ce coquin-là a la parole mauvaise, reprit le juge. C'est sans doute un des chefs de la secte. Eh bien, puisque tu désires être traité selon la loi, tu seras satisfait. » Puis il ordonna de me mettre à la question la plus sévère. On me lia donc les bras croisés derrière le dos, puis on fit passer entre eux et le dos un bâton qu'un valet devait faire manœuvrer. De plus, avec une corde en crin, on me lia ensemble les deux jambes aux genoux et au-dessus des chevilles, et on inséra entre les jambes deux gros bâtons sur chacun desquels un homme devait peser de chaque côté. Lors donc qu'attirant d'une part le bâton fixé contre le dos, de l'autre on appuya avec effort sur ceux croisés entre les jambes, il me sembla que mon corps était suspendu en l'air, que ma poitrine allait éclater et tous mes os être brisés. Je perdis connaissance, et le mandarin voyant que je ne pouvais répondre aux questions que l'on m'adressait, ordonna de lâcher un peu les courroies. Peu à peu je repris l'usage de mes sens ; les rayons du soleil me paraissaient des torches brûlantes, mes bras et mes jambes me semblaient ne plus exister, mon corps était tout en feu.

« Deux valets me perçaient les côtés avec des bâtons aigus pour me faire parler. À grand'peine je pus répondre que j'avais été instruit par un vieux chrétien martyrisé depuis longtemps, et que je n'avais aucun disciple. « Vilain fourbe, s'écria le juge, attends-tu donc de nouveaux supplices pour déclarer la vérité ? — Si c'est oui, je dis oui ; si c'est non, je dis non. Je suis déjà à moitié mort, et si on continue tant soit peu, je vais mourir tout à fait. Au

---

<sup>4</sup> Archive Daveluy Volume 4 ff. 289-304

moment de mourir, comment pourrais-je tromper ? — Non, non, tu n'en mourras pas, mais tu auras beaucoup plus à souffrir ; vois un peu. » On me leva donc les jambes, et on appuya fortement sur les deux bâtons. Mon corps n'avait plus de vie, toute salive était épuisée, la langue s'allongeait hors de la bouche, les yeux sortaient de leurs orbites et la sueur couvrait tout mon corps. « Déclare tout, » hurlaient les satellites. Mais je ne répondis pas ; je priais Dieu de m'accorder promptement la mort. C'était le dernier jour de la quatrième lune. La nuit étant venue, le juge dit : « Il se fait tard. Comme c'est le premier jour, tu n'as eu qu'un échantillon, demain tu auras de vrais supplices à supporter. Tâche donc de réfléchir cette nuit, et d'aviser à conserver ta vie. » On me délia, et deux valets, me passant un bâton entre les jambes, m'emportèrent dans la prison, où bientôt on me servit à souper. Mais je ne pouvais ni m'asseoir, ni faire usage de mes bras : bien plus, l'odeur du riz me donnait des nausées, et comme je ne pouvais rien prendre, on approcha de mes lèvres un bol de vin trouble que je bus par petites gorgées ; alors seulement la raison sembla me revenir.

« La nuit était déjà avancée, quand le chef des satellites qui m'avait amené à Jeonju, vint me dire ; « Vous êtes digne de pitié. Le mandarin est convaincu que Yi Yeo-jin est chez vous, ou bien, s'il n'y est plus, que vous savez où il est. Demain vous aurez pour cette affaire de terribles supplices à endurer. Il vaudrait mieux, ce me semble, l'avouer franchement et vous sauver la vie. » Je répondis : " J'ignore quel est cet homme. En le voyant, je pourrais peut-être dire s'il m'est connu ou non ; il n'est ni mon père ni mon frère, quelle raison aurais-je de le cacher au prix de ma vie ? Mais toi qui as vu ma maison, tu peux savoir ce qu'il en est. Y était-il caché ? Et d'ailleurs, comment pourrais-je savoir où il s'est enfui maintenant ? Il me semble que dans cette affaire, tout dépend de tes paroles. » Il répondit : « À cause de ce Ni, le mandarin et les prétoriens m'accusent d'incapacité, pour ne l'avoir pas encore pris. Je n'ai plus rien à dire : mais à coup sûr, vous en savez quelque chose. Agissez en conséquence. On me reproche aussi de n'avoir saisi chez vous aucun livre. J'ai dit qu'après avoir tout examiné, je n'en avais pas trouvé. On vous interrogera aussi là-dessus : répondez net que vous n'en aviez pas. » Après quoi il suspendit la cangue dont j'étais chargé, afin qu'elle me fit moins souffrir : il appela le gardien pour lui recommander de me rendre les services de propreté que demandait ma position, ajoutant qu'il lui en tiendrait compte, puis enfin me fit prendre du vin. Cette conduite me consola beaucoup, et je fus vivement touché de ces marques de compassion.

« Bientôt la porte de la préfecture s'ouvrit et des valets arrivèrent pour m'y transporter. Le juge dit d'une voix forte : « Pense à ce que je t'ai dit hier et fais franchement les aveux demandés. — Hier, répondis-je, j'avais perdu connaissance, je ne me rappelle pas vos ordres. Pour ce qui est de faire des aveux, si j'en avais à faire, je n'aurais pas attendu jusqu'à présent. — Yi Yeo-jin était certainement chez toi, et tu connais ses affaires ; si tu ne l'avoues pas, malheur à toi ! — J'ignore quel est ce Ni, mais supposé même que je l'eusse caché alors, comment pourrais-je savoir où il est allé maintenant ? Je ne puis rien vous en dire. Il n'est ni mon père, ni mon frère ; serait-il juste que je me fasse tuer pour lui ? Si vous voulez me mettre à mort, que ce soit pour mes propres fautes. — Il paraît que tu as trouvé le supplice d'hier léger, et tu veux en goûter de plus violents. Eh bien ! soit ! » En même temps il excita les bourreaux en disant : « Ce coupable, quoique vieux, est le plus obstiné de tous. Ne l'épargnez pas. » Et il me fit infliger de nouveau l'écartement des os des jambes. On serra les courroies et déjà j'étais presque évanoui, quand à force de presser, un bâton se brisa. Au bruit, je crus ma jambe cassée et je regardai tout effrayé. J'entendais des paroles et ne pouvais répondre. On m'apporta du vin et on l'approcha de mes lèvres ; mais je ne pus l'avaler. Après quelques moments de repos, on me le présenta de nouveau et, peu à peu, je pus boire cette potion. Le juge dit à voix modérée : « Tu veux absolument mourir pour l'affaire d'autrui. Je



ne comprends pas les principes. » Puis il fit préparer son escorte, monta à cheval et se rendit près du mandarin supérieur.

« Comme il ne m'avait pas fait délier, je restai assis et exposé à l'ardeur du soleil. Toutefois, je ne sentais pas la chaleur, l'air me semblait froid. Après un assez long espace de temps, le juge revint et me dit d'un ton irrité : « Puisque tu ne veux pas faire d'aveux, il faut que tu meures ou que je perde ma place. Il n'y a pas de milieu. Ainsi donc, recommencez les tortures. » On obéit ; les souffrances n'étaient ni plus ni moins fortes ; seulement on variait les tourments, mais pour moi, c'était tout un. Le soir venu, je fus délié et remporté à la prison. Je ne pus manger le riz : on me donna une tasse de vin, et la nuit se passa ainsi. Le matin, j'entendis de nouveau les cris pour l'ouverture des portes de la préfecture. Ces cris me faisaient mal, et je croyais toujours entendre l'appel des accusés. Par le fait, les valets ne tardèrent pas à venir me chercher. Ils poussaient des clameurs injurieuses et, sans aucune précaution ni ménagement, me mirent à cheval sur un bâton, m'enlevèrent et vinrent me déposer vis-à-vis du juge qui me dit : « Tu peux voir qu'il y a ici beaucoup de livres écrits par toi. Tu passes pour être le chef de trois provinces, et avoir fourni nombre de livres aux autres chrétiens. Avoue tout franchement, et ne t'obstine pas à mourir dans les tortures. » Je n'avais pas la force de parler. On me fit prendre un peu de vin, et à grand'peine je pus articuler quelques mots. Dans cet interrogatoire, d'après ce que m'avaient dit les chrétiens que j'avais rencontrés en route, j'avouai avoir copié quelques volumes pour eux, ajoutant que chez moi il n'y en avait pas, comme pouvaient le certifier les satellites qui avaient fouillé ma maison. « Quand je copiai ces livres, ajoutai-je, ce fut chez ces chrétiens et sur de vieux exemplaires qu'ils avaient. — Tu ne dis pas vrai, et tu ne dis pas tout ; nous verrons la fin. » Bientôt après je fus remporté, sans avoir eu à subir d'autre supplice.

« Cette nuit-là on me déposa chez les prétoriens. Ils se réunirent en assez grand nombre autour de moi et me dirent : « Vous prétendez être noble et toutefois vous ne parlez pas franchement devant le mandarin. Yi Ye-jin<sup>5</sup> n'ayant pas été saisi, cette affaire ne peut se terminer. Il est certain qu'il était dans votre village, et s'il en est sorti, c'est vous qui avez dirigé sa fuite. Dire que vous ne le connaissez pas et tromper aussi sur les livres, c'est vous exposer à des tortures plus cruelles encore. Comment y tiendrez-vous ? Demain on doit encore recommencer la question. Avouez-nous tout ici, et nous en avertirons le juge. » Je répondis : « Désirer la vie et craindre la mort est un sentiment commun à tous ; et qui donc voudrait de gaîté de cœur s'attirer des souffrances ? Mais vous, vous ne procédez que par supplices, sans faire attention au fond des choses. Est-ce là de la justice ? — Pourquoi vouloir prendre nos paroles en mauvaise part ? nous n'agissons que pour vous épargner des souffrances. Dénoncez seulement ce Ni, et on ne parlera plus d'autre chose. Nous nous en chargeons. Pourquoi vous entêter ainsi ? — J'ai dit tout ce que j'avais à dire, et n'ai rien de plus à avouer. Si je meurs, tout sera fini par là. Si on me laisse la vie, c'est un ordre de Dieu ; mais je n'ai guère le désir de vivre. Reconduisez-moi vite là où j'étais. » Tout ceci avait été suggéré par le mandarin lui-même.

« On me ramena à la préfecture lorsque déjà les portes s'ouvraient, et je fus bientôt traduit devant le juge qui dit à haute voix et en colère : « Je voudrais en finir avec cette affaire, mais tu fais des déclarations si confuses que je ne puis voir les choses. » Puis, en quelques mots, il conclut que le fait d'avoir écrit tous ces livres était à ma charge. Quel

---

<sup>5</sup> (Dallet Note 87 : Il paraît que Yi Ye-jin avait non-seulement été dénoncé comme chrétien, mais que ses voyages à Péking avaient aussi été révélés. Autrement, l'acharnement avec lequel on le poursuivait serait tout à fait inexplicable.)

remède pouvais-je apporter à cela ? Ce n'est pas tout. De nombreuses images et objets religieux, dont plusieurs venaient de pays étrangers, avaient aussi été pris chez des chrétiens, qui, pour se tirer d'embarras, avaient jeté la faute sur moi. Le juge dit : « Tu n'as plus aucun moyen de te justifier. Explique donc d'où viennent ces images et autres objets. — J'ai déclaré la vérité pour les livres. Pour le reste, veuillez bien interroger ceux à qui ces objets appartiennent. — Tous n'accusent que toi. » Ne sachant quel parti prendre, je restai muet. Le juge demanda de nouveau aux chrétiens prisonniers, si tous ces objets venaient de moi, et ils répondirent affirmativement. Je dis alors : « On m'a raconté autrefois qu'après l'année *sin-yu* (1801) quelqu'un ayant acheté la maison d'une personne exécutée à cette époque, trouva, en la démolissant, de ces objets dans les murailles. Ils auront été partagés et répandus de côté et d'autre. C'est sans doute de là qu'ils sont venus. » Le juge courroucé s'écria : « En allant de ce pas, nous n'arriverons à rien. Il faut d'abord torturer ces chrétiens. »

« On se mit à leur scier les membres avec des cordes, et tous alors de rejeter la faute sur moi, avec plus d'insistance que jamais. Comme je me disposais à parler, le juge me soumit à la même torture, en criant : « Serrez, serrez, il faut en finir. » Les bourreaux ainsi excités n'eurent garde de m'épargner, et cependant, par une grâce particulière de Dieu, je souffris moins qu'auparavant. « Ne feras-tu pas enfin des aveux complets ? me cria le juge. — J'ai tout dit. — Qui a d'abord reçu ces différents objets, et par quelles mains ont-ils ensuite passé ? — Les personnes qui vivaient en 1801 sont presque toutes mortes, et s'il en reste quelques-unes, elles ne sont pas chrétiennes. — Qui les a d'abord reçus ? À qui les a-t-il remis ? — Je l'ignore. Ces objets, comme tous les autres, auront changé de maître soit par la mort, soit par dons ou achats. Qui pourrait jamais savoir par quelles mains tout a passé ? — Dis ce que tu sais. » J'indiquai alors quatre ou cinq noms parmi les chrétiens déjà morts, et j'ajoutai : « Quant au reste, il m'est impossible de rien savoir. — Parmi un si grand nombre, tu n'en connais que quatre ou cinq ; c'est une dérision. » On serra de nouveau mes liens, si fort que je crus mourir. Le juge donna une liste de noms à un prétorien, et j'avais ordre, à mesure qu'il les prononçait, de déclarer si je connaissais ou non les individus désignés. Ne pouvant plus parler, je répondais par un signe de tête, et je fis une réponse négative pour tous, connus ou inconnus. Le juge ajouta : « Ne connais-tu pas non plus Ia-So ? » Je fis encore ce même signe négatif. Le soir était venu, on me délia, mais les cordes étant enfoncées dans les chairs, on ne pouvait les ôter, et je perdis connaissance pendant l'opération. On me remporta en prison, et, comme je ne pouvais rien manger, on me coucha, la tête appuyée sur ma cangue.

« Les cris affreux du tribunal me restaient toujours dans l'oreille, la souffrance m'empêchait de dormir, et revenu à moi, je pensai par hasard à ces paroles du juge : « Ne connais-tu pas non plus Ia-So ? » Alors seulement je réfléchis que les caractères chinois du saint nom de Jésus se prononçaient Ia-So en coréen<sup>6</sup>. Je me pris à trembler, à m'affliger, à déplorer ce qui était arrivé. J'en avais le cœur serré et pouvais à peine respirer. On vint encore me presser de prendre quelque nourriture, mais abattu, désespéré par la pensée que mon étourderie rendait désormais pour moi la mort infructueuse, je repoussai violemment ceux qui me présentaient le riz, et me décidai seulement, sur des sollicitations réitérées, à avaler quelques gorgées de vin. Puis j'essayai de me consoler. Je me disais : « Quoique le juge ait voulu désigner Jésus, je n'ai entendu que Ia-So. Dieu mêle pardonnera-t-il ? » Et je résolus

---

<sup>6</sup> (Dallet Note 88 : Les caractères chinois se prononcent Ie-sou en Chine, et les chrétiens de Corée ont, par tradition, conservé cette prononciation ; mais les païens, ne voyant que les caractères, lisent Ia-so, selon les règles de la prononciation coréenne. On conçoit qu'un pauvre patient n'ait pas fait cette réflexion, dans de telles circonstances.)

de me rétracter clairement le lendemain ; mais ayant été conduit dès lors devant le mandarin civil, je ne pus faire cette rétractation, et le regret m'en reste imprégné jusque dans la moelle des os.

« Le lendemain, 5 de la cinquième lune, je fus traduit devant le mandarin civil. À la séance se trouvaient les mandarins de Muju, de Gosan, et de Iksan. Ce dernier, accompagné d'un prétorien, vint se placer près de la balustrade et me dit : « Si vous voulez seulement régler votre conduite d'après les principes d'une saine morale, les livres de Confucius, de Mencius et des autres saints sont bien suffisants. Maintenant, contre la défense du roi, vous suivez une doctrine étrangère, et vous avez été saisi ; n'est-ce pas un crime digne de mort ? » Je vis de suite que je n'étais plus au tribunal criminel. Le mandarin de mon district paraissait irrité, mais tous les autres avaient un air affable. Ils me regardaient avec compassion, et semblaient regretter les affreux supplices auxquels j'avais été soumis. Leurs valets eux-mêmes ne poussaient pas de vociférations, et parlaient à voix modérée. Ce ne semblait plus un tribunal, mais une maison particulière. Je répondis avec d'autant plus de respect : « On défend notre religion, pour cela seul qu'elle vient d'un autre royaume. Mais partout je vois chez vous des objets venus de contrées étrangères : livres, habillements, meubles, etc... — Ce sont des objets dont on se sert dans tous les pays, il n'y a donc nulle raison pour les prohiber. Mais, en fait de doctrine, Confucius et Mencius ne sont-ils pas suffisants ? — Pour les maladies du corps, quand avec les médecines de notre pays on n'obtient pas d'effet, on a recours aux médecines de Chine, qui souvent opèrent la guérison. Chaque homme a les sept vices qui sont autant de maladies de l'âme. Or, sans notre religion, on ne peut les guérir. Ce n'est pas que j'ignore la doctrine de Confucius et de Mencius, mais, vous le savez comme moi, dans les temples de ces sages ou d'autres semblables, on se bat pour une écuelle de riz ou un morceau de viande, en proférant même des injures grossières ; non-seulement on s'inquiète fort peu de la doctrine et des actions de ces sages, mais souvent on les insulte, et leurs temples, au lieu d'être des écoles de vertu, deviennent des écoles de désordre. Il n'y a que peu de personnes qui sachent se contenir, au moins à l'extérieur, et garder un peu les convenances, et encore dans le fond du cœur, elles n'en restent pas moins mauvaises. Notre doctrine, au contraire, règle tout d'abord l'intérieur, redresse les sept passions, dirige par le moyen du Décalogue l'extérieur aussi bien que l'intérieur. Elle est, de fait, le perfectionnement des doctrines de Confucius et autres. — Si tu dis vrai, elle ne serait pas perverse, mais puisque le roi la prohibe, diras-tu que le roi a tort<sup>7</sup> ? — De même qu'il n'y a qu'un soleil au ciel, vous voulez qu'il n'y ait qu'une seule doctrine dans le royaume ; c'est bien. Maintenant qu'à côté de la doctrine des lettrés se présente celle du Maître du ciel, le roi n'a peut-être pas tort de la prohiber momentanément jusqu'à ce qu'on ait fait la distinction du vrai et du faux ; mais, d'autre part, celui qui suit notre religion laquelle par le fait est la seule vraie, ne peut pas non plus avoir tort. — Que dis-tu là ? Une chose fausse est fausse, une chose vraie est vraie. Or, d'après tes paroles, le vrai et le faux se rencontreraient en même temps pour le même objet. — En tout la raison est le grand maître. Or, quand par la raison on commence à vouloir faire la distinction du vrai et du faux, il y a un moment où rien n'est encore décidé. Dans les discussions, les uns découvrent la vraie raison avant les autres, et en fait de doctrine, un sujet peut bien apercevoir la vérité avant que le gouvernement n'ait réussi à la connaître. C'est précisément ce qui a lieu aujourd'hui dans ce royaume. — D'après cela,

---

<sup>7</sup> (Dallet Note 89 : Nous avons déjà fait remarquer que, dans ce pays, par respect pour le roi, on ne peut jamais dire qu'il a tort. C'est pour cela que les chrétiens, devant les tribunaux, éludent toujours cette question ou d'autres analogues.)

tous ceux qui parmi vous ont été exécutés selon la loi, avaient donc raison ? — La doctrine étant vraie, ils ont eu raison ; si elle était fausse, ils auraient eu tort. »

« Le mandarin du district se leva alors furieux en disant : « De telles paroles sont inutiles ; » et il se fit apporter le livre des actes civils. Après quoi il proféra, au sujet de la sentence, quelques paroles que je n'entendis pas. Le mandarin de Muju en prit lecture, et dit tout surpris : « Vous décideriez-vous donc pour l'exécution ? — Oui, répondit-il. — Mais reprit l'autre d'un air affligé, dans cette affaire, il n'y a pas de raison pour en venir toujours à l'exécution capitale. » Après quoi le mandarin d'Iksan m'adressa la parole : « Répète tout ce que tu as dit devant le juge criminel, et explique aussi en détail ce que tu avais commencé sur les sept passions. » Je répétai donc ce que j'avais dit au tribunal criminel, et je développai comment chacune des sept passions se guérit par une des sept vertus opposées. Un prétorien prenait note de tout. « À voir les supplices que tu as endurés, me dit ensuite le mandarin, à voir l'état où tu es réduit, je crois vraiment qu'on t'a fait trop souffrir. Il te serait difficile maintenant de prendre toi-même lecture du résumé de ta cause, un prétorien va te le faire entendre. » Puis il donna le papier au prétorien qui le lut. C'était à peu près le fond des choses, mais sans détails aucuns. On avait adouci les expressions, et on semblait pencher à me laisser la vie. Je dis : « Il paraît que vous êtes touchés de compassion, votre jugement sera un triomphe sur la loi elle-même. » Le mandarin du district s'écria alors d'un ton de colère : « Nous aurions bien fait de le condamner à mort. Ils sont tous entêtés à ce point. — D'après ses paroles vous n'auriez pas tort, » lui dit le mandarin d'Iksan ; puis, se tournant vers moi : « Tu as violé les prohibitions du roi, et moi je suis délégué pour te juger. Peut-être serais-tu excusé ailleurs, mais autres pays, autres lois ; ici, en Corée, à ta faute il n'y a pas de remède. » On appela ensuite le gardien pour me remettre entre ses mains, et je fus conduit dans une maison particulière. Après quelques jours, je pus me lever, sans toutefois être capable de marcher. Mon estomac refusait tout aliment, et je ne prenais guère qu'un peu de vin,

« Quelques jours plus tard, on me porta devant le gouverneur. Tous les chrétiens prisonniers étaient réunis. J'attendais devant la porte, assis et appuyé sur ma cangue. Les valets et les prétoriens se moquaient de moi ; les uns frappaient la cangue avec les pieds ; les plus méchants montaient dessus pour la faire peser davantage ; tous n'avaient pour moi que des injures. Je comparus le premier. Le gouverneur me dit : « Es-tu noble ? — Je répondis : Qu'importe ! quelle est ici la différence de noble à roturier ? — Si vous autres chrétiens voulez suivre cette religion, pourquoi ne le faites-vous qu'en cachette ? » Puis il m'ordonna de déclarer nommément le propriétaire de chaque livre, image et autre objet religieux. « Dans l'interrogatoire, repris-je, tous les prisonniers ayant jeté la faute sur moi, on m'a pressé de faire des aveux, et si je disais ne pas savoir, on redoublait les tortures, exigeant absolument que je prisse la responsabilité de tout. N'y pouvant plus tenir, j'ai accepté cette responsabilité. Maintenant, vous voulez que je dise à qui appartient chaque objet. Comment pourrais-je le savoir ? — As-tu des tablettes ? — Je n'en ai pas. — Et pourquoi n'en as-tu pas ? — Resté seul d'une famille ruinée, sans maison et toujours errant de côté et d'autre, n'ayant pas même où les placer, je n'en ai pas. — Ne fais-tu pas les sacrifices aux ancêtres ? — Aux jours anniversaires, je prépare seulement de la nourriture selon mes moyens, et je la partage avec les voisins, — Manges-tu alors sans faire même les genuflexions ? — Je ne fais pas les genuflexions. » Puis, sans autres questions, on me remit au geôlier.

« Le lendemain on me porta devant le mandarin du district ; tous les prisonniers chrétiens y étaient. Nous comparaissons cinq par cinq, et on nous donnait la bastonnade sur les jambes. Mais quoique l'on frappât vigoureusement, ce n'était rien auprès du supplice de la courbure des os. Ensuite, on déliait les accusés, on leur passait la cangue, et on leur mettait les fers aux pieds et aux mains. À moi seulement on ne mit pas les fers aux pieds, parce qu'ils

étaient trop enflés. Quand on nous reconduisit à la prison, le mandarin, voyant mon état, dit au prétorien de me faire ôter la grande cangue et de la remplacer par une plus légère, et pour la première fois elle me fut enlevée. Mes jambes étaient tellement déchirées qu'on voyait les os, et je ne pouvais ni m'asseoir ni manger le riz. Chaque jour, je ne prenais que deux ou trois bols de vin. La gangrène s'était mise dans mes plaies, et il s'en exhalait une odeur insupportable. De plus, la chambre était pleine de vers et de vermine, de sorte que personne n'osait m'approcher. Heureusement, quelques chrétiens en bonne santé me soutenaient pour que je pusse un peu remuer, et voulaient bien nettoyer mon cachot de temps en temps. Comment les remercier assez de cet acte de charité ? »

Telle était la situation de Pierre Sin dans la prison où il devait attendre si longtemps la couronne du martyr. Nous avons rapporté tout au long les intéressantes particularités de son procès, car rien ne peut donner une plus juste idée des procédés barbares dont on use envers les chrétiens, et des préjugés nourris contre eux par les idolâtres. Pour la même raison, malgré quelques redites inévitables, nous allons reproduire l'interrogatoire de Paul Ni. Ces détails nous montrent comment Dieu, qui sait tirer le bien du mal, profitait de la persécution elle-même pour faire prêcher l'Évangile devant les tribunaux, pour faire connaître la doctrine chrétienne aux principaux magistrats du royaume, et par eux à une foule d'autres personnes. Cette prédication au milieu des supplices a été la cause première de la conversion d'un grand nombre ; elle justifiera la condamnation sévère de ceux qui, ayant des oreilles, n'ont pas voulu entendre, et, par des motifs humains, ont obstinément fermé les yeux à la lumière.

Paul Yi Jong-hui<sup>8</sup>, appelé légalement Gyeong-byeong<sup>9</sup>, était le dernier des frères de Charles Yi<sup>10</sup> et de Luthgarde Yi<sup>11</sup>, martyrisés en 1801. Comme eux, il reçut dès l'enfance une éducation vraiment chrétienne. D'une constitution frêle et délicate, d'un caractère à la fois doux et ferme, il brillait par les plus belles qualités du cœur et de l'esprit. Sa famille, issue du roi fondateur de la dynastie actuelle, avait occupé, jusqu'à la persécution, les plus grandes dignités du royaume. Mais son frère et sa sœur ayant été décapités en 1801, pour cause de religion, tous les siens furent proscrits, et sa maison entièrement ruinée. Paul n'avait alors que neuf ou dix ans. Resté avec sa mère veuve et sa belle-sœur veuve aussi, il vécut à la capitale dans une grande pauvreté. Lorsqu'il fut en âge, on le maria à une personne de la classe moyenne, et par une permission de Dieu, sa femme se trouva être d'un caractère intraitable, en sorte qu'il eut avec elle, pendant tout le cours de sa vie, des peines sans nombre, qu'il supporta avec une patience exemplaire. En 1815, sa mère et sa belle-sœur se retirèrent en province chez son frère aîné, à Yeonpung 延豊 ; et Paul resta seul à la capitale avec sa femme. Bien qu'il souffrît beaucoup d'une maladie intérieure dont les accès étaient fréquents et pénibles, il ne laissait échapper aucune plainte, conservait toujours un visage gai et affable, et s'appliquait continuellement à la lecture des livres de religion. Il aimait à se répandre parmi les chrétiens, dont il pouvait à juste titre être appelé le guide et le père ; il exhortait les tièdes à la ferveur, travaillait par ses discours à instruire et exciter tous les autres, et n'omettait pas non plus de donner ses soins à la conversion des païens. Le jour ne suffisait pas à ses œuvres

<sup>8</sup> 이경언 Yi Gyeong-eon 李景彦 dit 종회 ou 경병 (1792-1827) Paul. Bienheureux.

<sup>9</sup> Ceci devrait être corrigé en 경언 Gyeong-eon 景彦.

<sup>10</sup> 이경도 Yi Gyeong-do 李景陶 (1780-1802) Charles. Bienheureux.

<sup>11</sup> 이순이 Yi Sun-i 李順伊 Lutgarda. Bienheureuse.

de zèle, il y consacrait une partie des nuits, et malgré l'état de gêne où il vivait, il s'efforçait encore de soulager ceux qui étaient plus pauvres que lui.

Toujours vigilant sur lui-même, il demandait aux autres s'il n'était pas pour eux une occasion de péché. « S'il en était ainsi, veuillez bien m'avertir, » disait-il souvent, et ces sentiments étaient si sincères chez lui, que nous trouvons dans une de ses lettres à un ami, datée de sa prison, ces paroles bien remarquables : « Notre affection mutuelle était loin d'être une amitié ordinaire ; sans vous, jamais personne ne m'aurait parlé de mes défauts. Maintenant que j'y réfléchis, vraiment je vois quel trésor c'était pour moi. » S'appliquait-il à la prière ou à la méditation, son attention était tellement fixée en Dieu qu'il ignorait s'il y avait ou non quelqu'un près de lui. Plein de défiance de lui-même, en parlant aux personnes du sexe, il ne les fixait jamais, aussi ne connaissait-il point leur visage. De si beaux exemples ne pouvaient manquer de faire impression sur tous ceux qui avaient le bonheur de le connaître, et il avait sur eux un tel ascendant, que bien peu de chrétiens tièdes restaient sourds à ses touchantes sollicitations. Pour soutenir son existence, il s'occupait à copier des livres de religion et des images, qu'il vendait ensuite aux chrétiens, et même, dans ses travaux manuels, il savait trouver un aliment à sa ferveur. Il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à recueillir des ressources pour les messagers que l'on envoya plusieurs fois à Péking ; et l'évêque de cette ville ayant ordonné de choisir quelques catéchistes des deux sexes, il travailla avec beaucoup d'ardeur à les former, les réunissant chez lui le premier dimanche de chaque mois, leur donnant des sujets de méditation, et les excitant à la vraie piété.

Le fait suivant montre combien la vertu de Paul était solide. Dans ce pays où les secondes noces sont en déshonneur, surtout parmi les personnes de haut rang, beaucoup de jeunes veuves ne pouvant supporter leur isolement, cherchent à se faire accepter comme concubines par des nobles. Or un jour, une vieille femme vint à Paul et lui présenta un rouleau qui ressemblait à une composition littéraire. Il l'ouvrit : c'était une lettre d'une jeune veuve riche qui lui découvrait ses désirs et l'engageait à y répondre. La tentation devait être violente pour lui si pauvre, et que sa femme avait rendu si malheureux ; néanmoins, sans hésiter une seule minute, il chassa brusquement l'entremetteuse. Celle-ci, sans se décourager, se présenta une seconde fois, et il la chassa de nouveau, avec une verte réprimande. Elle revint une troisième fois, et Paul dont les sentiments n'avaient pas changé, pensant qu'il pourrait peut-être prêcher et convertir la jeune veuve, fit semblant de donner son consentement, et suivit la vieille servante. Il arriva d'abord chez elle, et apprit bientôt qu'elle était la nourrice de la veuve. La nuit venue, elle le fit entrer dans une belle et grande maison où tout respirait l'aisance et le bien-être, le conduisit tout au fond, dans une des pièces de l'appartement des femmes, l'y fit asseoir, puis se retira. Bientôt une jeune personne vêtue de blanc, couleur de deuil que les veuves doivent toujours porter, se présenta tenant en main une lanterne, ouvrit la porte et s'assit non loin de lui. Le cœur de Paul était calme. Il lui parla uniquement des vérités de notre sainte Religion, de Dieu, des Anges, de l'âme et du péché, des joies du ciel et des peines de l'enfer. Dans une seconde visite, il l'instruisit des mystères de l'Incarnation et de la Rédemption. Dans l'intervalle, la jeune veuve lui envoya plusieurs fois, par sa nourrice, des objets de grand prix ; mais Paul refusa de les recevoir, et commanda à celle-ci de les déposer chez elle. Dieu, qui voyait la pureté de son cœur, le récompensa en lui accordant la conversion qu'il demandait. La jeune veuve s'appliquait à apprendre les principales prières, quand tout à coup elle tomba dangereusement malade. Elle fit aussitôt avertir Paul qui, saisissant un moment favorable, se rendit chez elle, compléta son instruction, et lui conféra le baptême. Trois jours après elle mourut. Paul dit alors à la vieille nourrice de reporter à la maison de la défunte les objets précieux déposés chez elle, mais comme elle le

trouvait inconvenant, il les reçut lui-même, les vendit, puis, sous prétexte de restituer une somme empruntée autrefois, en fit remettre intégralement le prix aux héritiers de cette veuve, sauvant ainsi à la fois et sa pureté héroïque et son admirable désintéressement.

Paul entretenait toujours dans son cœur le désir du martyre et aimait à prendre pour sujet de méditation l'agonie de Notre-Seigneur au jardin des Olives. Il engageait les autres à en faire autant, afin d'être toujours prêts à souffrir la mort pour Dieu. « Il faut que notre "sang soit versé, disait-il, pour que la religion se répande dans tout notre pays. » Quand la persécution s'éleva dans la province de Jeolla en 1827, il fut dénoncé, dans un interrogatoire, au tribunal de Jeonju, pour les livres et images qu'il avait répandus de toutes parts. Les satellites de cette ville furent donc envoyés à la capitale pour se saisir de sa personne. Devant les juges, Paul suivit fidèlement les glorieuses traces de son frère et de sa sœur ; comme eux, il confessa courageusement sa foi, et laissa aux chrétiens de la Corée, et du monde entier, des exemples dignes de toute notre admiration. Voici comment il raconte lui-même les péripéties de son procès, dans une lettre<sup>12</sup> écrite de sa prison, et dont l'exactitude est garantie par tous les témoins oculaires encore vivants.

« Souvent je m'étais dit : « Par le martyre du moins, pourrai-je bien espérer de satisfaire pour tous mes péchés ? » Au moment où je ne m'y attendais pas, le 21 de la quatrième lune, au commencement de la nuit, Kim Seong-jip et une dizaine de satellites, tant de la province que de la capitale, se présentèrent à moi, me saisirent et me déposèrent à une des préfectures de police. Ils me demandèrent s'il était vrai que j'eusse dessiné des tableaux religieux ; à cette question, je compris que tout était découvert. « Cela est vrai, » leur dis-je. Le jour suivant, le grand juge criminel m'appela et me dit : « Est-il vrai que tu suives la religion du Maître du ciel ? — Oui. — Par qui as-tu été instruit ? — Mon frère aîné étant mort pour cette religion, dès l'enfance j'en avais entendu un peu parler ; mais, par la suite, je me suis lié avec Tsio-siouk-i tué, lui aussi, pour la même doctrine ; je m'y suis exercé plusieurs années avec lui et m'en suis rempli le cœur. — Maintenant encore si tu veux te désister, je te ferai conserver la vie. — Je ne le puis. — Ce que tu as déclaré, hier, est-il vrai ? — Oui, cela est vrai. » Et il me fit reconduire à la prison. Trois jours après, le grand juge, après avoir pris avis du premier ministre, me livra aux satellites, et à la chute du jour nous traversions le fleuve. Depuis mon arrestation, tracassé que j'étais par mille soucis, je n'avais pu rien manger et j'étais épuisé. La nuit se passa non loin de là, et le lendemain, de bonne heure, je partais accompagné de Seong-jip et de six satellites.

« La nature n'étant pas entièrement morte en moi, des larmes coulèrent de mes yeux, quand je vis cette route que je commençais. Puis je pensai en moi-même : « Jésus-Christ a bien daigné faire route chargé de sa croix, pourquoi donc refuserais-je de faire ce voyage ? Non, je veux suivre Jésus pas à pas. » Cette pensée me rendit des forces. Nous faisons, chaque jour, un chemin de 100 lis (dix lieues), et, le 28, au soir, j'entrai à la préfecture de police de Jeonju, où, après quelques instants de repos, je fus introduit devant le juge. Il était entouré d'une vingtaine de serviteurs, dont les torches jetaient une vive lumière. Cette scène me rappelait Notre Seigneur Jésus lorsqu'il fut pris au jardin des Olives. On me demanda seulement mes noms, prénoms, et ceux de quelques-uns de mes aïeux, et je fus reconduit aussitôt. Le riz me fut servi bien convenablement dans un appartement chaud, mais après en avoir pris trois ou quatre cuillerées, je ne pus continuer. Je m'étendis à terre pour dormir, on inséra mes pieds et mes mains entre deux barres de fer, et me passant au cou une grande

---

<sup>12</sup> Daveluy Archive Volume 4 ff. 308-317.

cangue, on m'enferma. La nuit se passa sans sommeil ; mes idées toutes confuses ne pouvaient s'arrêter à rien.

« Dès le lendemain, quand le jour parut, je fus cité au tribunal et le juge me dit : « Combien as-tu dessiné de tableaux ? Combien as-tu de livres et quels sont tes complices ? » Je répondis sans détour. Je déclarai quelques tableaux livrés autrefois à Jo Suk 趙淑, et deux donnés à Seong-jip qui m'avait dénoncé. « En fait de complices, ajoutai-je, je n'en ai point. Resté seul d'une famille ruinée, mes parents et amis m'ont tous délaissé. Il n'y a pas jusqu'aux roturiers qui ne me méprisent et ne me crachent à la figure. Je n'ai donc plus d'amis, comment pourrais-je avoir ce que vous appelez des complices ? Enfin quant aux livres : j'ai été instruit entièrement de vive voix, et mes livres sont seulement gravés dans mon cœur. Je n'en ai pas d'autres. — Tu me trompes. Parmi vous les roturiers ignorants ont eux-mêmes chacun trente ou quarante volumes, et toi, tu n'en aurais pas ? Battez-le fortement. — Dussé-je mourir sous les coups, je n'ai ni complices, ni livres. » Ayant fait apporter ensuite une quantité d'images, de verres, de tableaux, d'Agnus Dei, et de médailles, il me dit : « Ces peintures sont-elles de toi ? » Je répondis affirmativement et on me remit en prison. Le juge se rendit de suite chez le gouverneur, et après quelque temps, on me fit passer dans une salle voisine du tribunal. Pendant que j'attendais, la pensée de ma sœur jugée et martyrisée en 1801 dans cette même ville de Jeonju, me revint à l'esprit. « Oui, me dis-je, je la suivrai. Et vraiment n'est-ce pas elle qui m'attire à sa suite ? » En même temps une joie mêlée de tristesse s'élevait dans mon cœur.

« Je fus bientôt traduit devant le gouverneur qui, accompagné du juge, me fit quelques questions auxquelles je répondis comme la veille. Mais tout l'appareil était dix fois plus terrible que chez le juge criminel. « Es-tu donc bien décidé à rester chrétien ? demanda le gouverneur. — Je le suis. — Qu'est-ce que Dieu ? — C'est le roi et le père suprême de tout l'univers. Lui seul a créé le ciel, la terre, les esprits, les hommes et tout ce qui existe. — Comment le sais-tu ? — D'une part, examinant notre corps, et de l'autre, considérant toutes les créatures, peut-on dire qu'il n'y a pas un créateur de ces choses ? — L'as-tu vu ? — Ne peut-on donc croire qu'après avoir vu ? Le mandarin a-t-il vu l'ouvrier qui a construit ce tribunal ? Ce que nous appelons les cinq sens ne nous font percevoir que les sons, les couleurs, les odeurs, les saveurs et choses semblables ; mais pour les principes, la raison et toutes les choses immatérielles, c'est l'esprit qui les fait distinguer. » Après quelques instants, il ajouta : a Dis-moi tout ce que tu as appris. — Je sais les dix commandements qu'il faut suivre, les sept péchés qu'il faut éviter, et les prières que nous adressons à Dieu le matin et le soir. — Pour cela, je l'ai déjà entendu, mais à la fin ne te rétracteras-tu pas ? — Je ne le puis. Un enfant qui ne sert pas son père, un sujet qui ne sert pas son roi, sont des impies et des rebelles. Comment étant homme pourrais-je ne pas servir Dieu ? — Ne crains-tu pas la mort ? — Pourquoi ne la craindrais-je pas ? — S'il en est ainsi, comment n'abandonnes-tu pas cette religion ? — La raison pour laquelle je ne puis l'abandonner, je vous l'ai donnée à l'instant : veuillez ne pas m'interroger de nouveau. J'en serai quitte pour mourir. » On me fit reconduire à la prison.

« Le lendemain, le mandarin de Jeonju ainsi que ceux de Gosan, de Gokseong, de Dongbok, et de Jeong-euk s'étant assis, et ayant renvoyé tous leurs suivants, me firent approcher tout près de la barre, et le mandarin de Jeonju me dit d'une voix très-modérée : « Toi, enfant de noble, tu n'es pas comme ce peuple ignorant. Tu es bel homme d'ailleurs, comment donc peux-tu t'obstiner à suivre cette mauvaise religion ? — Quand il s'agit de principes, il n'y a pas de supérieur ni d'inférieur, de noble ni de roturier, de visage plus ou moins avantageux : c'est seulement l'âme qui peut et doit faire la distinction. — Dans cette



religion du maître du ciel quel principe peut-il y avoir ? » Après quoi, le mandarin de Dongbok m'engageant à dire quels étaient les dogmes du christianisme, je rapportai en abrégé ce qui est exposé au long dans les trois parties de l'un de nos livres, savoir : la connaissance du vrai Dieu, la connaissance de la nature humaine, et les récompenses et punitions. Puis, comme je développais le Décalogue, le mandarin de Jeonju dit : « Ce sont toutes niaiseries, il n'y a pas d'âme ; il n'y a ni ciel ni enfer ; il n'y a pas même de Dieu. Et puis vous n'offrez pas de sacrifices aux ancêtres. Parmi vous les biens et les femmes sont en commun. Peut-il exister une doctrine plus dénaturée et plus impie ? — Que nous n'offrions pas de sacrifices, c'est vrai ; mais que parmi nous les biens et les femmes soient en commun, cela n'est pas. Les sacrifices aux ancêtres sont une chose vaine, qu'une doctrine droite prohibe avec raison. Au moment de la mort, l'âme des bons va au ciel et l'âme des méchants va en enfer. Après y être entrées elles ne peuvent jamais en sortir. De plus, l'âme étant immatérielle, comment pourrait-elle manger des choses matérielles ? et les tablettes étant simplement l'ouvrage d'un artisan, n'est-ce pas une injure de les vouloir honorer comme ses parents ? Tout ceci est fondé sur la raison et je le crois fermement. Quant au bien que l'on dit être en commun parmi nous, s'il n'y avait pas dans le monde quelque communication des richesses, comment les pauvres vivraient-ils ? Enfin, pour ce qui est des femmes, ce qu'on nous impute est formellement prohibé dans les commandements, et répugne à tous les sentiments de la nature. Il nous est défendu même de désirer la femme du prochain. Comment pourrions-nous avoir les principes que vous nous prêtez ? Et n'étant pas des animaux, comment pourrions-nous en agir ainsi ? C'est une calomnie atroce et dix mille fois déplorable. » Un des mandarins reprit : « On dit que tu as encore ta mère, et de plus ta femme et des enfants ; maintenant encore prononce seulement une parole, et sortant d'ici tu iras retrouver ta mère, ta femme et tes enfants. Ne sera-ce pas bien agréable ? — Pour aller retrouver ma mère, vous voulez que j'apostasie ? Mais Dieu étant le grand roi et le père de tous les hommes, ma mère elle-même ayant été créée par lui, comment pourrais-je renier le Créateur pour une de ses créatures ? » Après avoir ainsi conversé pendant une demi-journée, je fus reconduit à la prison.

« Trois jours après on me cita devant le juge criminel qui, entouré d'un appareil terrible, me dit : « Dénonce tes complices, donne tes livres et renie le Dieu du Ciel. » Puis il me fit placer sur la planche à tortures, lier et frapper cruellement. Mes forces étaient épuisées, et quoique j'eusse beaucoup de peine à parler, je répétais encore : « Je n'ai ni livres ni complices, et je ne puis renier mon Dieu. » On me reporta à la prison. Le lendemain, même scène et mêmes supplices pendant lesquels je m'évanouis. Plusieurs valets me portèrent dans le liant de la salle et me frictionnèrent doucement tout le corps. Quand je revins à moi, il était nuit. Le surlendemain je fus porté à dos chez le mandarin du district. À voir toutes les dispositions, je crus mon dernier moment arrivé. On me fit lecture du rapport au gouverneur et de l'adresse au roi, et le mandarin ajouta : « Tu le vois, tout le monde s'efforce de te conserver la vie. Les autres chrétiens se sont tous soumis au roi, pourquoi voudrais-tu seul agir avec entêtement ? Dis seulement une parole. — Je ne le puis pas. » Après des tentatives sans nombre, n'ayant plus rien à essayer, il me fit signer ma condamnation. Il y a trois jours que ceci s'est passé, et on prétend que le juge criminel doit m'interroger de nouveau. Qu'en sera-t-il ? Pendant toutes ces épreuves, quoique je ne m'appuyasse que sur Dieu et sa sainte Mère, j'ai eu de violentes tentations, me voyant entre la vie et la mort. Jour et nuit, j'étais singulièrement tourmenté. Depuis hier, mon cœur est plus calme. Combien grande est cette grâce ? Comment faire pour en remercier Dieu ? Comment y répondre ? Je ne le puis que par ma mort.

« Le 6 de la cinquième lune, après avoir été conduit au tribunal criminel, je fus ramené chez le mandarin du district. Lui et plusieurs autres mandarins réunis me firent comparaître par trois fois devant eux, et employèrent pour me sauver la vie mille paroles caressantes et pleines de finesse. À la fin, comme je ne me rendais pas : « Lui parler davantage, est inutile, » dirent-ils, et ils me renvoyèrent à la prison où, d'ailleurs, j'étais assez bien traité. Le 13, après qu'on eut fait subir l'interrogatoire à plus de cinquante chrétiens, je fus, vers quatre heures du soir, cité moi-même et le juge me dit : « À la fin ne viendras-tu pas à résipiscence ? » Je répondis négativement, et, sans plus de questions, on me plaça sur la planche à tortures. Hélas ! je n'ai aucune ferveur et suis d'une faible complexion, mais par une grâce toute spéciale, pendant que je fus sur cette planche, je ne pensais qu'à la flagellation et au crucifiement du Sauveur. À chaque coup, j'invoquais Jésus et Marie. Après une vingtaine de coups, sentant que je perdais connaissance, je dis : « Mon Dieu recevez mon âme entre vos mains. » Quand le nombre voulu fut achevé, on me tira de dessus la planche, ou me mit au cou une cangue d'une vingtaine de livres, et on me traîna jusqu'à la porte. La connaissance me revenant un peu, j'essayai de marcher, soutenu par deux personnes, sans pouvoir y réussir. Un jeune homme, du nombre des spectateurs, d'un air complaisant, me chargea sur son dos, et le chef de la prison soutenant le haut de ma cangue, je fus porté ainsi dans une chambre de la prison.

« Pendant que ce jeune homme me soutenait couché dans ses bras, le chef de la prison, quelques prisonniers chrétiens et d'autres personnes se mirent à me presser doucement tous les membres, et à bander mes blessures. J'ouvris les yeux, et je vis mes jambes en lambeaux et le sang coulant de toutes parts ou caillé sur les plaies. Hélas ! Jésus, dont le corps ne devait pas être plus fort que le mien, répandit une sueur de sang au jardin des Olives. Il subit la flagellation, et chargé de sa croix, il marcha plus de mille pas, jusqu'au sommet d'une haute montagne. Personne ne le regardait en pitié, et il n'y avait pas un chrétien pour lui venir en aide. Et moi, grand pécheur comme je suis, on me porte ainsi compassion et secours, on s'efforce de me faire revenir à la connaissance. Quelles actions de grâces ne serait-il pas juste de rendre ? Et cependant, dans ma faiblesse je ne sais pas même remercier. Anges et saints du paradis, et vous tous, mes amis, veuillez bien rendre grâces à Dieu, en ma place, pour ce bienfait ! Plus j'avance, plus les grâces et faveurs divines augmentent. Le temps d'un repas ne s'était pas écoulé, que mes douleurs avaient disparu. Trois jours se sont passés depuis, et mes plaies ne me font pas trop souffrir. Je ne puis, il est vrai, faire usage des jambes, et une lourde cangue m'écrase, mais je prends un peu de nourriture, et mon cœur est très-calme. Si ce n'était le secours de Dieu et de Marie, comment par mes seules forces pourrait-il en être ainsi ? Moi qui ne pouvais pas même supporter la morsure d'un insecte ! Vraiment, je n'y comprends rien. Le 15 on a dépêché vers le roi ; la réponse viendra, dit-on, vers le 20 ; quelle sera-t-elle ? Je l'attends avec anxiété. J'ai mis tout mon espoir en Dieu seul ; mais je suis sans mérites et tout couvert dépêchés, quel sera son ordre sur moi ? Plus la fin est proche, plus je crains la mort et plus je tremble d'être rejeté.

« Le 16, quand je me réveillai, mes jambes se trouvèrent plus légères et les douleurs grandement diminuées. Je reçois bienfait sur bienfait, comment remercier le Seigneur ? Un jeune chrétien se trouve près de moi, fait toutes mes commissions et me sert sans relâche ; n'est-ce pas encore une grâce ? D'autres chrétiens que je n'avais jamais vus, dont je n'avais jamais entendu parler, viennent de temps en temps me trouver. Les uns me donnent quelque argent, les autres me consolent. C'en est trop. Il semble que toutes les faveurs se soient réunies sur moi seul. Tout mon corps se changeât-il en lèvres, comment chanter assez les louanges de Dieu ? Vous tous, chrétiens, veuillez, en ma place, remercier et remercier encore

le Seigneur. J'aurais encore mille choses à dire, mais le temps me manque ; nous nous retrouverons dans l'éternité.

« P.-S. — Le 19, je fus reconduit devant le juge criminel, je signai de nouveau ma condamnation, et après m'avoir mis la cangue et les fers aux pieds, on me renvoya à la prison, et on dépêcha de nouveau au roi. J'étais certainement heureux dans le fond de mon âme, mais mes forces physiques et morales étaient épuisées, j'avais peine à calmer mon cœur effrayé. Revenu à la prison, je conversai avec quelques chrétiens, nous nous consolâmes mutuellement, et depuis ce temps, soutenu d'abord par la grâce de Dieu et le secours de Marie, puis aidé par mes compagnons de captivité, je passe les jours sans aucune nouvelle inquiétude. J'ignore encore quel sera le dénouement. Se pourrait-il bien que Dieu me rejetât ? Je le prie instamment, daignera-t-il m'écouter ? Je ne puis qu'espérer, et j'espère, oui j'espère. »

De la prison où il fut déposé en attendant la réponse définitive du roi, Paul écrivit plusieurs autres lettres, que les chrétiens ont pieusement conservées<sup>13</sup>. Elles méritent de figurer dans cette histoire avec celles de sa sœur Luthgarde. On y trouve les mêmes accents de foi vive, de ferme espérance, d'humilité héroïque, d'amoureuse résignation à la volonté de Dieu. La première est adressée à sa mère, et collectivement à tous les membres de sa famille.

« Ma mère, ma sœur, mon frère, ma belle-sœur, ma femme : Depuis treize ans que j'avais quitté la maison paternelle, jusqu'au jour de mon arrestation, je n'ai pu aller vous saluer que deux fois. C'est là, de ma part, un grand manque de piété. Pendant trente-six ans, aucun jour ne s'est passé pour moi sans quelque faute plus ou moins grave, je n'ai fait que manquer aux devoirs de la piété filiale, et aujourd'hui contre toute attente, par une grâce toute spéciale. Dieu appelle aux félicités de la vie éternelle cet être plein de péchés et de méchanceté. J'en suis honteux et je tremble, mais pourrais-je ne pas me soumettre à sa volonté sainte ?

« L'occasion est trop belle pour que je la laisse échapper. Je suis résolu à donner ma vie pour Dieu. Mais ce qui m'effraye, c'est d'avoir perdu inutilement, pour mon salut, plus de trente années. Tout le reste me fait peu d'impression. Même en ce jour, je n'ai ni ferveur, ni contrition, ni charité parfaite ; mais mon seul espoir étant en la miséricorde sans bornes de Dieu et de Marie, pourraient-ils m'abandonner ? Remerciez Dieu pour tous ses bienfaits.

« Ma sœur, comment vous trouvez-vous ? En un frère tel que je suis, vous n'avez pu vraiment rencontrer aucune marque de fraternité ! Voici maintenant que je vous quitte pour toujours. Je ne dois plus vous revoir en ce monde. Faites donc en sorte, par la pratique de la vertu, et l'acquisition de nombreux mérites, que nous puissions nous réjouir ensemble éternellement devant Dieu. Pour moi, je ne pourrai plus remplir mes devoirs de fils envers ma mère, non plus que ceux de frère envers vous ; du moins par l'union de nos cœurs, de nos prières et de nos efforts, faites que nous nous rencontrions dans les joies de l'éternité.

« Cher frère, que vous dirai-je ? Bon et vertueux comme vous êtes, combien vous allez avoir le cœur affligé à l'occasion d'un frère inutile ! Je vous recommande vivement de songer par-dessus tout au salut de votre âme. Ne considérez pas comme long ce temps qui passe aussi vite que l'étincelle jaillie du caillou. Ayez de ma mère, pendant ses dernières années, le plus grand soin possible ; et si toute la famille, mère, frères et sœurs peuvent, réunis dans

---

<sup>13</sup> Daveluy Archive Volume 5 ff. 213-223.

l'éternité, chanter les bienfaits de notre Père commun, quelle gloire ne sera-ce pas ? Puisque Dieu daigne bien accorder une si grande faveur à un pécheur et à un méchant comme moi, vous, mon frère, naturellement bon et droit, pour peu que vous fassiez d'efforts, vous ne serez pas rejeté. Travaillez donc assidûment, et tâchez de mériter la grâce d'une bonne mort. Vraiment je suis tout honteux, je n'ai jamais été pour vous qu'une cause de soucis. Après ma mort, ma femme et mes deux enfants n'ont plus aucun appui, et à qui puis-je les recommander, si ce n'est à vous ? Ayant déjà tant de charges, comment pourrez-vous y suffire ? Quelle misère ! j'en ai le cœur tout serré.

« Ma belle-sœur aînée, comment allez-vous ? Vous qui m'avez élevé, et si souvent porté dans vos bras, qui jusqu'ici étiez toujours si inquiète à mon égard, et si touchée de ma position, quand vous apprendrez cette nouvelle, combien votre cœur ne sera-t-il pas brisé ? Toutefois remerciez Dieu de ses bienfaits. Dans sa bonté sans mesure, il veut bien accorder à votre misérable frère la grâce de suivre de loin Jésus sur le chemin de la croix. Mon frère et ma sœur martyrs m'ont obtenu le bonheur de marcher sur leurs traces ; je vous le répète, rendez grâces à Dieu. J'ai une faveur à vous demander, veuillez ne pas rejeter mes dernières paroles. Mon fils ne semble pas un enfant dont on ne puisse absolument rien faire. Veuillez l'adopter entièrement, l'établir et le rendre vraiment homme. Toute ma vie est pour moi une source de regrets ; trop souvent j'ai méconnu vos sentiments, peu écouté vos paroles, et tant d'autres choses que je ne puis rapporter ; veuillez bien me tout pardonner. De cinq enfants que nous étions, voilà que trois sont martyrs ; devant Dieu quelle plus grande gloire pouvait-on désirer ? Pour les autres saints, pour mon frère et ma sœur, la chose n'est pas étonnante ; mais pour un être comme moi, quelle grâce extraordinaire !

« Et vous, mon épouse, maintenant pardonnez, pardonnez-moi. Il n'y a pas de mari aussi mauvais que je l'ai été, et tout ce que j'ai à me reprocher à votre égard ne pourrait s'écrire. Pendant les treize années de notre union, je ne suis jamais entré dans vos sentiments et ne vous ai causé que des afflictions ; voici que tout à coup je me trouve en face de la mort. Que vous dirais-je ? Nous ne pourrions plus désormais vivre ensemble en ce monde ; il n'y a donc nul remède au passé, et le regret seul me reste. Quoique j'aie si mal rempli mes devoirs d'époux, si j'obtiens de monter au royaume du Ciel, j'intercéderai pour vous obtenir une bonne vie et une bonne mort, et, moi-même, messager du bonheur qui vous est destiné par notre Père céleste, je viendrai à votre rencontre, et vous conduirai par la main pour vous mettre en possession des joies éternelles.

« Je vous le recommande instamment, soyez soumise en toutes choses à la volonté de Dieu, regrettez toutes les choses du passé, regardez ce monde comme un songe, et considérez l'éternité comme votre véritable patrie. Ah ! comment ai-je pu faire tant de cas d'un monde si futile ? Dans quelques jours, tout paraît devoir finir pour moi. Maintenant seulement je le comprends, tout, même les plus petites choses, dépend de la volonté de Dieu, et les projets des hommes ne sont que vanité ; mais le regret même n'aboutit à rien.

« Ma mère, vous êtes encore de ce monde, mais pour combien de jours ? Soyez heureuse de voir les enfants que vous avez mis au monde suivre, l'un après l'autre, le chemin du martyr, excitez-vous à une véritable contrition, et faites en sorte d'obtenir la grâce d'une bonne mort. Les paroles de mon frère et de ma sœur, à leur dernière heure, ont été pleines de dévouement et de piété filiale ; quelles que soient les miennes, veuillez bien y penser. Je ne vous oublierai pas non plus, ma belle-sœur aînée, non, je ne vous oublierai pas. Quel est celui de mes frères et sœurs pour lequel je puisse être indifférent ? Toutefois les peines et les soins que vous avez pris pour moi ne le cèdent qu'à ceux qu'a pris ma mère elle-même ; et c'est aussi en vous, après ma mère, que je me confiais et m'appuyais davantage. Quand j'allai à

Ien-p'ong, il y a quelques années, je revins sans avoir pu vous voir ; je le regrette dix mille fois, mais qu'y faire maintenant ? Que notre rendez-vous soit donc dans l'éternité !

« Mon fils et ma fille, par un bienfait du Seigneur je suis devenu votre père, mais la gravité de mes péchés m'a empêché de remplir convenablement mes devoirs, et avant même que vous ayez l'intelligence ouverte, voici que le fil de mes jours se trouve coupé. N'ayant à vous laisser en héritage ni vertus ni richesses, je vous laisse seulement deux mots en testament. Ayez soin de suivre fidèlement la volonté de Dieu, et d'exercer envers votre mère tous les devoirs de la piété filiale. Vis-à-vis de toutes les autres personnes, soyez affables et pleins de charité, et si, dans ce monde, vous suivez la bonne voie, vous monterez certainement au royaume du Ciel. Je n'ai guère le droit de parler ainsi, moi pauvre pécheur, mais je suis père, et c'est mon devoir d'exciter mes enfants au bien. Je vous recommande encore de graver dans vos cœurs ce sage proverbe des anciens : Ne vous permettez jamais défaire le mal, quoiqu'il semble léger ; efforcez-vous toujours de faire le bien quelque peu considérable qu'il paraisse. J'aurais bien des choses à dire à beaucoup d'autres personnes, mais non-seulement le papier et les pinceaux me manquent, mais je viens encore de subir une violente torture qui m'a ôté l'usage de la partie inférieure du corps, je suis chargé d'une cangue du poids de plus de vingt livres, et ma raison est toute troublée et mon bras tremblant. Je ne puis donc en dire davantage. Surtout, surtout, tâchez de passer une bonne vie, et de faire une sainte mort. Je l'espère mille fois, dix mille fois.

« Année *jeong-hae* , le 14 de la cinquième lune. »

« Paul Ni, pécheur. »

Le lendemain, Paul écrivit une lettre particulière à sa femme, cette lettre porte pour suscription : À la mère de Jeong-ei, parce que la politesse de ce pays demande que les femmes soient désignées par le titre de mère de tel ou tel de leurs enfants. Jeong-ei était le nom du jeune fils de Paul.

« Depuis notre mariage, pendant treize ans, nous n'avons pu passer l'un et l'autre un seul jour tranquille, et nous avons eu toutes sortes de misères. Séparés tout d'un coup, nous ne devons plus nous revoir en ce monde ; que la volonté de Dieu soit faite ! En considérant les actions de toute ma vie, et mes nombreux péchés, je regrette surtout tout ce que j'ai eu à me reprocher envers vous ; pardonnez-le-moi. Bien que je meure, pourrais-je vous oublier ? Pour soutien ici-bas, il vous reste Jeong-ei et sa sœur ; élevez-les bien, instruisez-les et faites-leur suivre mes traces. Pour vous, si vous êtes soumise en toutes choses à la volonté de Dieu, si vous devenez amie du Seigneur, ne sera-ce pas là le vrai bonheur ? Depuis notre séparation, combien vous avez dû rencontrer de difficultés ! Quand cette pensée me vient, j'en suis accablé ; mais songeant de suite à Dieu et à Marie, je calme mes inquiétudes. Surtout tâchez tous de bien finir la vie. Avez-vous des nouvelles de Yeon-pung ? Hélas ! hélas ! quand ma mère va apprendre mon état, que va-t-elle devenir ? Si je viens aussi à être martyr, quelle gloire pour elle, il est vrai, mais comment la nature pourra-t-elle se contenir ? Maintenant il faut vous quitter tout à fait, je n'ai plus de papier, et toujours sous les yeux des geôliers, je suis obligé de saisir à la dérobée quelques instants pour vous adresser ces deux mots ; veuillez les faire circuler dans la famille. Et mon frère aîné comment est-il ? Et ma belle-sœur aînée que je ne pourrai plus revoir ? Mon espoir est que nous nous rencontrerons et réjouirons ensemble au royaume du ciel.

« J'ignore si je mourrai ici ou à la capitale ; si je meurs ici, j'obtiendrai la palme sur le même lieu où ma sœur l'a cueillie ; quel bienfait ! Anges et Saints du Paradis, chrétiens de

toutes les parties de la terre, daignez rendre grâces à Dieu pour moi. Chaque circonstance me rappelle le souvenir des lettres de cette chère sœur martyre, et la seule chose qui m'afflige, c'est le regret de ne pas avoir autant qu'elle aimé Dieu pendant ma vie. Maintenant, je voudrais commencer à l'aimer, mais il est trop tard et qu'y faire ? J'en ai le cœur oppressé, mais si d'une part mes péchés sont sans nombre, la miséricorde de Dieu est aussi sans limites, voilà mon seul espoir. Par mes seules forces, je n'aurais pu tenir ferme même un instant. Non, maintenant plus que jamais, je reconnais qu'en toutes choses nos forces ne sont pour rien, et que la protection de Dieu fait tout.

« Quand la violence de la persécution sera un peu apaisée, venez chercher mes effets et donnez-les à mon fils. N'oubliez pas de faire rebaptiser mes deux enfants ; ils ne l'ont pas été sûrement. J'ai quelques dettes et des commandes auxquelles je n'ai pu satisfaire. Nulle parole ne saurait rendre ce que j'en éprouve ; j'espère seulement que Dieu me le pardonnera ; faites tous vos efforts pour payer le tout.

« Je ne puis écrire séparément à ma mère, copiez cette lettre et envoyez-la-lui. Les années qui vous restent ne seront pas longues et le bonheur éternel approche ; ne vous contristez pas trop et rencontrons-nous pour toujours près du Seigneur. L'ordre de me faire comparaître se fait entendre ; je termine donc ici.

« Le 15 de la cinquième lune.

« Votre mari,  
« Paul Ni. »

Enfin, quelques jours avant sa mort, Paul écrivit une dernière lettre aux associés de la confrérie Myeongdo, ou confrérie de l'instruction chrétienne, dont il était un des principaux membres, peut-être même un des directeurs. Cette pieuse association, établie d'abord en Chine, avait été transportée en Corée, comme nous l'avons vu, par le P. Zhou, dans le but de préparer et d'encourager les confrères à l'instruction des chrétiens et des païens. Voici cette lettre :

« Moi, très-grand pécheur, qui, pendant trente-six ans, ai passé vainement mon temps, et suis sans aucun mérite, je méritais bien d'être délaissé de Dieu et de la vierge Marie. Aujourd'hui, je suis appelé, par une faveur spéciale et tout extraordinaire. C'est, je n'en doute pas, un bienfait de Marie conçue sans péché, notre grande patronne qui, après m'avoir agrégé à la confrérie, fait découler sur moi cette grâce de premier ordre. Combien grandes ne sont pas la ferveur et les œuvres méritoires de tous les confrères ! Pour moi, honteux de moi-même et de mon indignité, en réfléchissant à la grandeur de mes péchés que le ciel et la terre ne peuvent contenir, je ne croyais pas pouvoir y prendre part. « Comment, me disais-je, pourrais-je bien me mêler à cette société ? » Ayant été, contre toute attente, jeté en prison pour la loi, je pense que l'intention de Marie m'est, par cela même, clairement révélée. Pour les autres confrères, qui sont si riches en mérite et en vertu, elle pourra bien, sans les faire passer par la prison, les faire parvenir au terme ; mais pour un pécheur comme moi, la bonne Mère a vu qu'il n'y avait pas d'autre moyen. Ô vous tous, remerciez-la pour moi.

« Comme j'ai été saisi tout à fait à l'improviste, vous en aurez tous été stupéfaits et dans une grande inquiétude. De mon côté, je ne saurais exprimer tous les sentiments par lesquels je suis constamment avec chacun de vous. Je sais bien que vous agissez avec beaucoup de zèle. Laissez-moi pourtant vous dire un mot. Vous savez l'histoire de la vraie religion de Notre Seigneur Jésus-Christ dans notre pays. Après des efforts continués pendant

de longues années, on était parvenu, par une disposition spéciale de la Providence, à bâtir une toute petite maison, et à y réunir quelques habitants. Puis, le temps n'étant pas favorable, voici qu'un vent et une pluie violente l'ont presque renversée ; quand j'y songe, ma respiration se coupe, et toutefois j'espère que, par la protection de la bonne Mère, cette maison pourra se conserver ; oui, je l'espère ; priez, priez instamment.

« Vous trouverez chez moi des détails sur tout ce que j'ai pu faire pendant le mois passé. Mais quand, ce mois-ci, arrive quelqu'un de nos jours de réunion, ma douleur redouble, car maintenant je me trouve séparé de vous pour toujours. Du reste, quand je survivrais, il n'y aurait pas pour la confrérie une grande utilité. Néanmoins, je sais bien que quand vous ferez vos réunions, vous ressentirez quelque tristesse et quelque regret, à cause de mon absence. Unissez plutôt vos cœurs et vos forces pour remercier Dieu d'un si grand bienfait. Je pense à chacun de vous en particulier. Il me semble même vous voir. De grâce, tous, faites vos efforts pour conserver la petite maison dont je viens de vous parler, et pour arriver sans faute à la grande Maison de Dieu, où nous nous réjouirons tous ensemble.

« Les deux supérieurs sont-ils en bonne santé ? Les supérieurs de chaque lieu sont-ils aussi bien portants ? Je ne puis déposer toute inquiétude à cause de l'intérêt que je vous porte. Que de peines vous voulez bien vous donner ! Si tout est tranquille à la capitale, veuillez bien veiller à la conservation de la petite maison et de ses habitants si peu nombreux. Travaillez à ce que la religion devienne florissante. J'ai vu ici plus de deux cents chrétiens ; peu ont tenu ferme, presque tous sont tombés ! Par la grâce de Dieu, quelques-uns pensent à reprendre la vie, et je me dis : ceci encore n'est-il pas l'effet de l'intercession des confrères ?

« Charles, mon ami<sup>14</sup>, comment se porte votre mère ? Certes notre affection mutuelle était bien loin d'être une amitié ordinaire. Sans vous, jamais personne ne m'aurait parlé de mes défauts ; maintenant que j'y réfléchis, vraiment vous étiez pour moi un trésor. Cher ami, écoutez favorablement ma prière, veuillez prendre soin de ma femme et de mes enfants. Il y en a bien d'autres à qui je pourrais me fier, et qui ne tromperaient pas ma confiance, mais entre tous, vous mon ami, comprenez toute ma pensée, et vous n'oublierez pas la parole d'un mourant. Le temps passe vite, déjà plus d'un mois s'est écoulé depuis mon arrestation. Quant aux souffrances, je ne suis pas moi-même capable de les supporter, le corps trop faible ne saurait les vaincre, et si ce n'était la grâce de Dieu et le secours de Marie, comment pourrais-je tenir même un instant ? Je suis tourmenté par la pensée de n'avoir pu payer les dettes contractées envers les chrétiens de la capitale et de la province, et de n'avoir pu reconnaître les bienfaits que j'ai reçus. Il ne me reste qu'à invoquer Dieu, espérant qu'il m'en fera remise.

« Je vous le dis de nouveau à tous, et j'ose espérer dix mille fois que vous m'écoutez : ce temps n'est vraiment qu'un instant, faites vos efforts, épuisez tous les moyens pour obtenir une bonne mort. La masse de mes péchés monte jusqu'au ciel, mais puisque Dieu m'a comblé de bienfaits jusqu'ici, certainement il ne veut pas m'abandonner. Si j'obtiens le premier d'arriver au ciel, qui que vous soyez, quand vous viendrez à notre grande demeure, j'irai à votre rencontre avec les instruments de musique, et nous monterons ensemble devant notre Père commun pour le louer et nous féliciter. J'aurais encore mille choses à vous dire, mais je ne le puis sur le papier. Ayez soin de conserver le corps et l'âme en bon état dans ce monde qui passe, et, dans l'éternité, nous nous découvrirons entièrement les sentiments de nos cœurs.

---

<sup>14</sup> (Dallet Note 90 : Charles Hyeon, qui fut martyrisé en 1846.) (현석문 Hyeon Seok-mun 玄錫文)

« Année Jeong-hai, le 25 de la cinquième lune.

« Paul Ni. »

Il ne paraît pas que Paul ait eu d'autres interrogatoires à subir après ceux qu'il nous a lui-même racontés. Dans la prison, il continua de faire l'édification de tous par sa patience, par sa ferveur et sa soumission à la volonté de Dieu. Mais son corps, naturellement faible, avait été tellement brisé qu'il ne put prendre le dessus. Épuisé par ses blessures, notre courageux martyr languit encore quelques jours, et le 4 de la cinquième lune intercalaire, sa belle âme s'envola vers le ciel pour y recevoir le prix de son invincible constance. Il avait alors trente-six ans.

Ainsi mourut cet insigne confesseur de la foi, l'un des plus grands héros de l'Église coréenne. Depuis son arrivée à la prison, sans cesse il avait relevé le courage de ceux qui étaient tombés, raffermi les faibles, consolé et soutenu ses compagnons de captivité, édifié et instruit les païens, forcé l'admiration de ses juges eux-mêmes. Parmi les autres prisonniers, un petit nombre, il est vrai, eurent le courage d'imiter ses exemples, mais tous l'admiraient et l'aimaient, tous pleurèrent sa mort, et encore aujourd'hui, tous les fidèles ont sa mémoire en vénération.

Il était temps cependant de décider enfin du sort de tous ces chrétiens que, durant plus de deux mois, on avait réunis comme par troupeaux de toutes les parties de la province, et entassés dans les cachots de Jeonju. La plupart, nous l'avons déjà dit, avaient cru, par une lâche apostasie, éviter les tortures, et racheter de suite leur vie et leur liberté. En cela, ils s'étaient trompés, et quoique dans la prison on les traitât avec un peu plus d'indulgence, ils virent bientôt que les juges n'étaient pas d'humeur à leur pardonner si vite le crime d'avoir adoré Jésus-Christ. Vers le milieu de la cinquième lune, on prépara le dénouement de leur procès. Vingt-quatre mandarins furent appelés pour coopérer à leur jugement, et siégèrent en un même jour dans les diverses parties du tribunal. Chacun d'eux avait à questionner un certain nombre d'accusés, cinq par cinq.

On commença par administrer à chacun de ces malheureux apostats, trente coups de bâton, de sorte que, sans aucun mérite pour eux, leur sang coula, leurs corps furent meurtris et couverts de blessures. Puis, après quelques questions, on leur passa la cangue au cou, et on les renvoya à la prison. Dix jours après, chacun d'eux fut encore appelé, reçut deux ou trois volées de coups de bâton, et entendit sa sentence définitive. Les moins compromis, ainsi que ceux qui avaient non-seulement renié Dieu, mais trahi et dénoncé leurs frères, furent relâchés immédiatement. Les autres furent condamnés à l'exil dans diverses parties éloignées du royaume. Alors, ces infortunés qui n'avaient pas perdu la foi, et à qui la conscience reprochait cruellement leur faute, se dirigèrent chacun vers le lieu qui lui était assigné, trop heureux si, comme nous avons lieu de l'espérer pour le plus grand nombre, ils surent recevoir ce châtiment de la justice humaine en satisfaction de ce qu'ils devaient à la justice de Dieu.

Le sort des apostats étant ainsi réglé, il fallait en finir avec les huit ou dix chrétiens fidèles, qui persistaient dans leur généreuse profession de foi. En voyant les prisons se vider autour d'eux, ils s'interrogeaient mutuellement du regard et se disaient : « Nous, au moins, par un bienfait tout spécial de Dieu, porterons-nous des fruits de salut ? » Peu de temps après, ils furent cités devant le mandarin du district. On leur fit signer leur sentence de mort, puis, les appelant un à un, on leur demanda par trois fois s'ils n'avaient pas de regret de mourir. Chacun répondit n'avoir aucun regret. On leur passa la cangue, on leur remit les fers aux



pieds et on les reconduisit à la prison. Le lendemain ils comparurent devant un autre mandarin, et la même scène que le jour précédent fut répétée trois fois encore. Deux jours après, par-devant le gouverneur, la même triple interrogation fut faite et la même réponse donnée. Enfin toutes les formalités étant remplies, ils quittèrent le tribunal définitivement condamnés à mort. Sur leur passage, les valets criaient mille injures grossières ; les uns les frappaient avec le pied, d'autres faisaient pirouetter leurs cangues, tous leur prodiguaient des marques de mépris et de dérision.

De retour à la prison, ils s'attendaient à être presque immédiatement livrés au bourreau. La réponse du roi devait arriver en quelques jours, et ils ne cessaient de se consoler et de se fortifier mutuellement. Une joie toute divine inondait leurs âmes, une sainte gaîté animait leurs actions et leurs paroles. « C'est pour aujourd'hui, c'est pour demain, » disait-on ; et chacun, confiant dans le secours de Dieu, était bien résolu. Quelques jours se passèrent ainsi, puis quelques mois, puis des années entières, et l'on comprit enfin que l'exécution était indéfiniment ajournée. L'unique cause de ce retard était la volonté personnelle du roi. Ce prince que nous avons vu, vingt-cinq ans plus tôt, intervenir encore enfant pour faire cesser la grande persécution de 1801, était d'un naturel doux et tranquille. Il répugnait par instinct à verser le sang de ses sujets, et dans le cas présent, on ne put lui arracher la ratification de la sentence portée par le tribunal de Jeonju.

Laissons donc pour un temps, dans la prison de cette ville, nos généreux confesseurs porter les chaînes pour le nom du Sauveur Jésus, et suivons l'histoire de la persécution dans les autres provinces.

Chapitre 5. Persécution de 1827 : les confesseurs de Daegu et Danyang. — Martyre de Paul Kim Ho-yeon. — Martyre de Pierre Hwang. — Résumé.

Pendant plus de deux mois, la persécution, quoique très-violente dans la province de Jeolla, était restée, pour ainsi dire, concentrée dans cette province. Toutes les autres parties de la chrétienté avaient été en paix, jusqu'au 22 de la quatrième lune de cette année. À cette époque, comme nous l'avons vu, les satellites de Jeonju franchirent les barrières du Gyeongsang, et se saisirent de Pierre Shin<sup>1</sup>, dans le district de Sangju. Deux jours après, d'autres satellites étaient envoyés dans le même district, au village d'Aengmudang<sup>2</sup>, pour arrêter d'autres chrétiens dénoncés. Mais déjà le bruit de l'emprisonnement de Pierre Shin s'était répandu et tous les chrétiens avaient pris la fuite ; de sorte qu'on n'en put saisir aucun ce jour-là. Nous ne savons pas au juste comment les choses se passèrent alors à Sangju, mais la suite des faits semble indiquer que le mandarin civil et le mandarin criminel de cette ville, ainsi prévenus officiellement de l'existence des chrétiens dans leur district, et excités sans doute par les hauts faits de leurs collègues de la province de Jeolla, voulurent aussi se donner le mérite de tourmenter les disciples de Jésus-Christ.

Quoi qu'il en soit, vers la fin de la quatrième lune, cinq ou six grands villages chrétiens du district de Sangju furent subitement envahis par leurs satellites. Les plus alertes ou les plus adroits des néophytes trouvèrent leur salut dans la fuite, tandis qu'un bon nombre, saisis à domicile ou sur les routes, furent jetés dans les prisons de Sangju. Ici encore nous avons à déplorer de nombreuses apostasies ; néanmoins la religion trouva quelques courageux défenseurs et d'éloquents apologistes.

Le premier est Paul Park Gyeong-hwa<sup>3</sup>, nommé aussi Do-hang. Descendant d'une famille de la noblesse inférieure du district de Hongju, il jouissait d'une assez belle fortune, et vivait entouré de l'estime de ses concitoyens, lorsqu'il embrassa la religion, vers l'année 1792. Il avait alors trente-trois ans. Bientôt après, n'étant encore que catéchumène, pendant la persécution de 1794, il eut la faiblesse d'obtenir sa délivrance par une parole d'apostasie. Mais comme il avait le cœur vraiment droit, sa chute ne fut pour lui qu'une occasion de redoubler de ferveur. Touché de repentir, il se remit avec plus d'exactitude à la pratique de ses devoirs, et rencontrant dans son pays beaucoup d'obstacles au service de Dieu, il abandonna ses biens et ses proches, et se retira dans les montagnes. Là, cachant son origine, il se fit passer pour un homme de la classe moyenne, et délivré de toutes les inquiétudes du siècle ne songea plus qu'au salut de son âme. Le P. Zhou étant entré en Corée, il eut le bonheur de recevoir le baptême de sa main, et fut, depuis ce jour, un homme nouveau. Il recherchait les lieux retirés pour pouvoir se livrer, à heures fixes, aux exercices de la prière et de la méditation, et employait le reste de son temps soit à s'instruire lui-même par des lectures pieuses, soit à expliquer aux autres les vérités de la religion. Tout le monde disait de

---

<sup>1</sup> 신태보 Shin Tae-bo 申太甫 Pierre

<sup>2</sup> 앵무당 Aengmudang (Aujourd'hui 경북 상주시 화남면 평운리 Gyeongsang du Nord Sangju-si Hwanam-myeon Pyeongon-ri)

<sup>3</sup> 박경화 도항 Park Gyeong-hwa Do-hang 朴—(1757-1827) Paul. Bienheureux.

lui : « Voilà un homme vraiment dépouillé de lui-même ; » et beaucoup le fréquentaient pour entendre ses paroles. Il avait le plus grand soin de l'éducation de ses enfants, leur faisait regarder l'exercice de la prière comme le plus important de tous pour un chrétien, et les exhortait sans cesse à la pratique de la vertu. Ses exemples ajoutaient à l'efficacité de ses conseils.

En 1827, lorsqu'il vit la persécution sévir dans la province de Jeolla, il s'efforça de consoler les chrétiens, de les rassurer, de leur inculquer la résignation à la volonté de Dieu. « Dans le cœur, disait-il, chacun doit se préparer au martyre : mais pour le corps, la prudence veut que l'on cherche à s'échapper quand cela est possible. » Lui-même ne songeait qu'à se disposer à la mort. Souvent, étant malade, il avait dit à son fils et aux autres personnes de sa maison, pour les rassurer et leur enlever toute inquiétude : « Soyez bien tranquilles, je ne mourrai pas ici en votre présence ; » et nul ne savait le sens de ces paroles. Ce ne fut qu'après l'événement que sa famille les comprit. Paul venait de quitter Gamagi dans les montagnes du district de Danyang, où il habitait depuis neuf ans, et s'était installé depuis quelques semaines seulement avec sa famille, à Meonge-mok, district de Sangju, lorsque le jour de l'Ascension, dernier jour de la quatrième lune, au moment où sa famille et les chrétiens du voisinage faisaient avec lui les prières accoutumées, un traître entra dans sa maison à la tête des satellites, qui saisirent presque tous ceux qui étaient présents. Pendant qu'on les conduisait à la ville, Paul répétait : « Rendons bien grâce à Dieu pour la route que nous faisons aujourd'hui ; » et la joie rayonnait sur son visage. Par là, les satellites le reconnurent pour un des chefs, et dans les supplices, on n'oublia pas cette circonstance aggravante.

Le juge criminel fit à Paul les interrogations d'usage, et celui-ci ne pouvant, en conscience, répondre à la plupart des questions, fut, malgré son grand âge, soumis à de terribles tortures. Comme on les réitérait plusieurs fois, il sentit ses forces défaillir, et s'écria : « J'abandonne mon corps entre les mains du mandarin ; pour mon âme, je la remets entre les mains de Dieu. » Il fut reconduit à la prison, où il commença aussitôt à exhorter les chrétiens et à leur rendre les petits services en son pouvoir. Cité de nouveau, il montra la même constance au milieu des supplices. Les bourreaux ne craignaient pas de le souffleter, de lui arracher la barbe et de l'accabler de mille injures ; mais Paul disait seulement : « Ces souffrances sont un bienfait, pour lequel je rends grâce à Dieu. » Après quelques autres tentatives inutiles pour ébranler sa résolution, le juge l'envoya au tribunal du gouverneur à Daegu. Celui-ci lui dit : « Ces nombreux prisonniers ont été infatués par toi : un plus grave supplice t'est justement dû. » Et en même temps, il lui fit infliger une torture beaucoup plus cruelle. Mais Paul, soutenu par son amour pour Dieu, supportait tout sans se plaindre. Trois jours consécutifs, il dut subir encore des supplices extraordinaires, après quoi le gouverneur, désespérant de vaincre sa constance, prononça la sentence de mort et le fit reconduire à la prison.

Le fils de Paul avait été pris avec lui. Il se nommait André Sa-sim<sup>4</sup>, et son nom légal était Sa-eui. Imbu, dès l'enfance, des principes de la religion, et formé par les exemples de son vertueux père, il se livra de bonne heure aux exercices de piété, et se fit remarquer à mesure qu'il avançait en âge, par une foi et une ferveur peu communes. Régulé dans ses actions de chaque jour, complaisant et charitable envers tous, il brillait surtout par une admirable piété filiale. Quand ses parents étaient malades, il ne les quittait pas, et comme il s'était fait une loi de ne manger jamais qu'après eux, ils étaient obligés de se contraindre alors pour avaler quelque nourriture, afin qu'il pût lui-même prendre son repas. Son père

---

<sup>4</sup> 박사의 Park Sa-ui 朴士儀 (1792-1839) André. Bienheureux.

ayant l'habitude de boire un peu de vin, il ne manqua jamais de lui en offrir, malgré la pauvreté de la famille ; il multipliait ses travaux et s'ingéniait en toute manière, pour pouvoir lui procurer cette petite satisfaction. Avait-il besoin de sortir, il ne dépassait jamais le jour ou le moment marqué pour son retour. Dans ces circonstances, ni le vent, ni la pluie ne l'arrêtaient, et il ne craignait pas même de braver les ténèbres de la nuit afin d'éviter à ses parents l'inquiétude que son retard eût pu leur causer. Le moindre signe, le moindre désir de leur part, étaient pour lui des ordres.

Un jour, son père ayant dit par manière de conversation : « Notre maison est bien étroite, et ne serait-ce que pour pouvoir donner au besoin l'hospitalité à quelques chrétiens sans asile, il serait bon que nous eussions deux ou trois chambres de plus ; » ces paroles furent un ordre pour André. Dès ce jour, tout en se livrant à ses travaux habituels, il ne manqua pas, chaque fois qu'il sortait, de rapporter une ou deux poutres ou solives, et bientôt il put construire ce que son père avait semblé désirer. De toutes parts, les chrétiens affluaient dans cette maison bénie, et comme Paul, tout pauvre qu'il fût, n'était pas en repos s'il ne pouvait traiter convenablement ses hôtes, André, entrant dans ses vues, trouvait moyen de faire face aux dépenses, même quand il lui fallait, pour cela, se refuser et refuser aux siens le nécessaire. Plusieurs fois des chrétiens riches, touchés de cet admirable dévouement d'André pour son vieux père, et sachant dans quelle pénurie il vivait lui-même, lui firent passer quelques secours en argent. Mais André ne voulait pas les recevoir, et disait : « Il est juste que je paye moi seul, par mon travail, les dettes que je contracte pour soutenir mon père et ma famille. » Et quand il ne pouvait pas renvoyer ces dons, loin de les approprier à son usage, il les distribuait en aumônes à quelques chrétiens plus pauvres que lui. C'est ainsi que ce pieux néophyte passait sa vie dans l'exercice de toutes les vertus, lorsqu'il fut saisi avec son père. Comme lui, il fit preuve d'une patience et d'un courage extraordinaires dans les supplices, et tous deux ensemble furent transférés du tribunal de Sangju à celui de Daegu.

D'après la loi du royaume, on ne doit pas faire subir la question au père et au fils simultanément, dans le même lieu. André voyant l'état de faiblesse et d'épuisement où son père était réduit par la prison et les tortures, ne pouvait supporter la pensée de le quitter, même pour quelques instants. Il exposa ses craintes au juge qui, touché de sa piété filiale, lui dit : « D'après la loi, je ne devrais pas en agir ainsi, mais toutefois je ne puis refuser d'entrer dans tes vues, car ce que tu demandes est juste et convenable. « Aussi, quoique les autres prisonniers fussent mis à la question chacun à part, il la fit toujours subir simultanément à André et à son père ; et André, alors même qu'après les supplices il pouvait à peine faire usage de ses membres, s'approchait pour soutenir et rendre plus légère la cangue dont son père était chargé, ce que tous les assistants ne pouvaient voir sans une vive émotion. André, non moins fidèle à son Dieu que dévoué à son père, supporta jusqu'au bout avec intrépidité de nombreuses tortures, et après avoir mérité d'entendre prononcer sa sentence de mort, fut aussi renvoyé à la prison jusqu'au jour de l'exécution.

La première expédition des satellites dans le village de Aengmudang avait, nous l'avons dit, complètement échoué. Une seconde tentative eut plus de succès. Parmi les chrétiens saisis alors et conduits à cette même préfecture de Sangju, deux surtout méritent de fixer notre attention : ce sont André Kim et Richard An.

André Kim Sa-geon<sup>5</sup> était du district de Seosan. Sa famille avait été riche et opulente : mais ses parents, après leur conversion, furent obligés d'abandonner leurs biens, et d'émigrer dans les montagnes, de sorte qu'il lui restait très-peu de chose. Quoiqu'il fût naturellement fier et irascible, son caractère, sous l'influence de l'éducation religieuse que lui donnèrent ses parents, était devenu doux, humble et charitable. En 1815, son oncle Simon fut martyr pour la foi, et son père Thaddée envoyé en exil. André jeune encore fut relâché, et depuis il disait souvent avec regret : « Quelle belle occasion j'ai perdue ! » Son père étant en exil, André consacra sa vie aux bonnes œuvres. Il allait de côté et d'autre chez les chrétiens, faisait parvenir des livres et des objets religieux dans les lieux éloignés, prêchait et exhortait sans cesse, s'efforçait d'ouvrir l'intelligence aux ignorants, et surtout baptisait beaucoup d'enfants païens en danger de mort. Il se rendait fréquemment au lieu d'exil de son père, le consolait et le fortifiait de tout son pouvoir. Il donnait la plus grande partie de son temps à la prière, à la prédication et aux lectures pieuses, instruisant sa famille avec beaucoup de soin, édifiant tous les chrétiens par ses bons exemples. Il conservait toujours dans le fond du cœur l'espérance que Dieu lui rendrait l'occasion du martyre qu'il avait une fois manquée.

Quand s'éleva la persécution de 1827, il comprit de suite qu'après avoir fait connaître la foi chrétienne, si souvent et en tant d'endroits divers, il ne pouvait manquer d'être dénoncé et saisi. En conséquence il multiplia ses oraisons pour se préparer à bien répondre aux desseins de Dieu. Quelque temps après, il fut pris en effet, et conduit au tribunal de Sangju. Le juge, après quelques questions préliminaires, lui dit : « Explique-moi franchement quelle est votre religion, et quelles sont les règles que vous suivez. » André se mit aussitôt à développer la doctrine chrétienne sur l'existence et la nature de Dieu, puis à expliquer en détail les dix commandements. Le juge lui dit : « Parlant aussi bien que tu le fais, tu as certainement beaucoup de disciples, fais-les connaître en détail. » Sur son refus, il commanda de le frapper avec le gros bâton, puis lui fit subir l'écartement des os, et enfin ordonna de lui scier les jambes avec une corde. Ce supplice affreux est quelquefois, par un raffinement de barbarie, infligé entre les jambes, sur les parties naturelles. André toutefois paraît n'avoir été scié ainsi que sur les cuisses. Ses chairs étaient brûlantes, et les os paraissaient à nu, mais il ne cessait de répéter : « Dussé-je mourir, je ne puis dénoncer personne. — Et pourquoi ne peux-tu pas ? — C'est qu'un homme juste ne peut rien faire qui doive tourner au détriment des autres. » Pendant trois jours consécutifs, il subit de semblables supplices sans faiblir. Au contraire, sa joie toute spirituelle augmentait de plus en plus.

Peu de temps après, il fut envoyé au tribunal du gouverneur à Daegu. Là encore il fut mis à la torture, et à la sommation de renier Jésus-Christ, il répondit : « Si j'avais voulu apostasier, je l'aurais fait devant le premier tribunal. À quoi bon venir jusqu'ici ? » Le gouverneur tout en colère dit : « Il faut que tu meures ; » et après lui avoir fait endurer des supplices extraordinaires, ne pouvant rien en obtenir il le renvoya en prison. Le lendemain, André fut cité de nouveau. « As-tu changé de sentiment ? » lui demanda le juge. « Je n'ai aucune envie d'en changer, » répondit-il, et il fut remis à la torture. Quelques jours après, il dut se rendre au tribunal de Jeonju, pour répondre sur certains objets de religion, que les chrétiens emprisonnés dans cette ville avaient déclaré tenir de lui. Malgré l'affreux état de son corps tout déchiré, il fut jeté sur un cheval, et fit cette longue route avec des souffrances qu'il est plus facile d'imaginer que de dépeindre. Puis, après avoir subi un nouvel interrogatoire à Jeonju, il revint à sa première prison. Il avait parcouru ainsi près de mille lis

---

<sup>5</sup> 김사건 Kim Sa-gyeong 金思健 (1794-1839) André. Bienheureux.

(cent lieues). Il fut enfin condamné à mort, et déposé à la prison en attendant l'exécution de sa sentence.

Richard An Gun-sim<sup>6</sup> était originaire du district de Boryeong. C'était un homme d'un visage ouvert, d'un caractère humble et complaisant. Après avoir embrassé la religion dans sa jeunesse, il quitta son pays natal, pour la pratiquer plus librement. On admirait surtout le soin qu'il prenait de la bonne éducation de ses enfants, et sa charité généreuse pour le prochain. Assidu il la prière et à la méditation, il ne manquait jamais à ces exercices ; il jeûnait habituellement trois fois la semaine. Il passait une grande partie de son temps à copier des livres religieux, pour subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille, et il se faisait un plaisir de les expliquer aux chrétiens et aux païens eux-mêmes. Arrêté une première fois, on ne sait en quelle année, le mandarin lui demanda : « Est-il vrai que tu exerces les arts mauvais ? » Il répondit : « Je ne connais et n'exerce nullement des arts mauvais ; » et sans l'interroger davantage, le mandarin le renvoya. Cette expression est quelquefois employée, quoique rarement, en parlant de la religion, mais d'une manière si impropre que nous ne savons si on pourrait blâmer la réponse de Richard. Néanmoins, il regretta toujours depuis de ne pas s'être expliqué plus clairement, et d'avoir manqué de courage.

En 1827, sentant bien qu'il serait nécessairement compromis à cause des nombreux livres écrits de sa main, et réfléchissant que Notre-Seigneur lui-même avait fui plusieurs fois devant ses ennemis, il se cacha quelque temps, tout en se préparant au combat par un redoublement de ferveur. Les satellites de Sangju finirent par le trouver et le conduisirent à cette ville. Le mandarin lui dit : « Est-il vrai que tu suis la religion chrétienne ? — Cela est vrai, répondit-il. — Explique-moi donc la doctrine de Dieu. » Richard fit de son mieux un exposé clair et succinct de la religion chrétienne. « Ce que tu dis est beau, mais enfreindre ainsi la loi du royaume, n'est-ce pas manquer de fidélité au roi ? » À cette question Richard fit la même réponse que nous avons entendu faire à presque tous nos martyrs, et dans les mêmes termes, parce qu'elle se trouve textuellement dans le catéchisme abrégé que presque tous savaient par cœur. Il dit : « Dieu étant le grand roi de l'univers et le père de tous les hommes, nous l'honorons par-dessus tout. Le roi, les mandarins et les parents ne doivent être honorés qu'après Dieu. — Renonce à ce Dieu et fais connaître tes complices. » Sur son refus, on le frappa violemment, mais il demeura constant dans sa profession de foi et fut reconduit en prison. Le lendemain et les jours suivants, le mandarin fit recommencer les tortures mais sans succès, et après quelque temps d'inutiles efforts, le fit transférer à Daegu, résidence du gouverneur. Là, il eut à subir de nouveaux supplices, son corps n'était plus qu'une plaie, mais les souffrances ne faisaient qu'augmenter l'ardeur de son amour pour Dieu. À la fin il fut condamné à mort et reconduit à la prison.

Ces quatre confesseurs furent bientôt rejoints dans les cachots de Daegu, par deux autres non moins intrépides, André Yi et Ambroise Kim, que nous allons maintenant faire connaître.

André Yi Jong-il<sup>7</sup>, originaire du district de Hongju, avait un caractère ferme, droit et charitable qui le faisait remarquer et estimer de tous. Il ne fut instruit de la religion qu'à l'âge de vingt et quelques années, mais sa conversion fut tellement sincère et complète que, ne se

<sup>6</sup> 안군심 An Gun-sim 安— (1774-1835) Richard. Bienheureux.

<sup>7</sup> 이재행 Yi Jae-haeng 李在行 dit 종일 Jong-il (1776-1839) André. Bienheureux.

trouvant pas dans sa propre patrie assez libre de pratiquer sa foi comme il le désirait, il quitta sa famille, son avoir et ses proches, et se retira dans les montagnes. Forcé par les circonstances d'émigrer successivement en diverses provinces, il eut bientôt dépensé le peu qu'il avait emporté avec lui, et dut soutenir son existence par le travail de ses mains. La résignation d'André au milieu de la pauvreté et des privations qui en sont la suite, sa charité envers tous, sa patience à supporter les injures, sa réserve dans toutes ses paroles, le soin qu'il prenait de l'instruction et de l'éducation de sa famille, et tant d'autres vertus qui brillaient en lui, excitaient l'admiration de tous. Quoiqu'il fût très-occupé par les soins qu'exigeait l'entretien de sa maison, jamais il ne voulut rien relâcher de son application assidue et incessante à la prière et aux lectures pieuses.

Lorsque la persécution s'éleva en 1827, il se prépara au martyre par la fuite des sociétés mondaines et par un redoublement de ferveur. Il encourageait les siens en disant : « Il faut que chacun de nous se prépare à souffrir la mort, et toutefois, ne connaissant pas les desseins de Dieu, nous devons chercher à échapper aux persécuteurs si nous le pouvons. »

Il vivait à Gomjigi, au district de Sunheung<sup>8</sup>, où les satellites vinrent le saisir. Il les reçut avec allégresse et fut conduit au tribunal d'Andong. Le juge lui demanda : « Est-il vrai que tu suives une mauvaise doctrine ? — Le Dieu du Ciel, répondit André, est le créateur de toutes choses ; il est le grand roi qui gouverne tout, le père suprême qui nourrit tous les hommes ; c'est lui qui récompense le bien et punit le mal. Le devoir de tout homme étant de l'adorer, je l'adore et le sers. Quant à une mauvaise doctrine je n'en connais pas. — Tu réponds bien insolemment, cria le mandarin, apostasie de suite. » Et il le fit battre cruellement. André, d'un visage calme et d'un ton de voix ferme, dit alors : « Dix mille et dix mille fois je ne puis renoncer à mon Dieu. Veuillez ne plus m'interroger là-dessus. » Le mandarin piqué fit continuer les supplices pendant plusieurs jours ; mais l'amour de Dieu soutint André jusqu'au bout. Il fut envoyé ensuite au tribunal du gouverneur, qui lui dit : « On m'assure que tu ne veux pas abjurer. Nous allons voir. » Et il lui fit subir, par trois fois, des tortures atroces, mais en vain. On essaya ensuite de le gagner par des caresses et par la douceur, mais tous les moyens étant inutiles, il fut à la fin condamné à mort et consigné à la prison avec les autres confesseurs.

Ambroise Kim Gun-mi<sup>9</sup>, nommé aussi Eon-woo, descendait d'une famille d'interprètes de la capitale, et était parent éloigné de Thomas Kim, confesseur de la foi en 1783. À peine la religion fut-elle introduite en Corée, qu'il l'embrassa de toute l'ardeur de son âme, et la fit connaître à sa femme et à ses enfants. Mais ceux-ci ne l'écoutèrent point et non contents de ne pas l'imiter, cherchèrent par mille vexations à le ramener à l'idolâtrie. Sa femme surtout, d'un caractère violent et acariâtre, ne lui laissait aucun repos ; elle voulait, entre autres choses, l'empêcher d'observer les jeûnes et abstinences de l'Église, et disait souvent, à haute voix, force injures contre la religion. Ambroise, fatigué de tant d'importunités, prit le parti de quitter sa maison, et faisant ses adieux à sa famille, peu après 1791, s'en alla trouver les chrétiens de la province, vivant tantôt chez l'un et tantôt chez l'autre, instruisant tous ceux qui voulaient l'entendre, et copiant des livres de religion, pour gagner sa vie. Il eut le bonheur de voir le P. Zhou, près duquel il paraît même être resté quelque temps, et y affermit sa foi et sa vertu. N'ayant pas de domicile, il se retirait de temps en temps dans les montagnes, pour

<sup>8</sup> 순흥의 곰직이 Sunheung Gomjig-i (Aujourd'hui 경북 봉화군 물야면 오전리 Gyeongsang du Nord Bonghwa-gun Mulya-myeon Ojeon-ri)

<sup>9</sup> 김세박 Kim Se-bak 金世博 dit 군미 Gun-mi or 언우 Eon-woo (1761-1828) Ambroise. Bienheureux.

vaquer plus tranquillement à ses exercices de piété. Il aimait surtout à catéchiser les enfants, et ne cessait d'exciter chacun à la pratique des vertus, plus encore par ses exemples que par ses paroles. Chaque nuit, même dans les grands froids de l'hiver, il se levait à minuit pour se livrer à la prière. Très-sobre dans sa nourriture, il s'était prescrit des limites étroites qu'il ne dépassa jamais, quelle que fût la qualité bonne ou mauvaise des mets qu'on lui présentait.

Ambroise avait échappé aux persécutions de 1801 et de 1815. En 1827, tous les chrétiens de sa connaissance étaient en fuite, et, chaque jour amenant la prise de plusieurs d'entre eux, le maître de la maison où il s'était réfugié alla se cacher chez un païen. Ambroise, qui ne savait plus de quel côté diriger ses pas, et ne voyait aucun moyen de se soustraire aux poursuites, prit la résolution de se livrer lui-même. Il se rendit donc à la ville d'Andong à la cinquième lune, déposa chez un geôlier le petit paquet qu'il portait, et voulut se présenter devant le juge criminel. Le portier du tribunal l'en empêcha, mais Ambroise répondit : « Je suis chrétien ; allez avertir le juge que je suis là. » Les satellites le traitaient d'insensé et le repoussaient ; mais il cria à haute voix : « Je ne suis pas un insensé, mais bien un chrétien. » On dut donc avertir le juge, qui le fit venir et lui adressa quelques questions. Ambroise refusa de répondre sur le lieu de sa demeure et sur l'endroit où étaient cachés ses livres, reçut une volée de coups sur les jambes et fut mis en prison. Un mois plus tard, il fut envoyé à Daegu où se trouvaient les autres confesseurs, tous ses amis intimes. Devant le gouverneur, il reçut par trois fois de violentes bastonnades, et fut soumis à diverses tortures, qu'il supporta avec une patience inébranlable. À la fin il fut condamné à mort, et laissé en prison en attendant la confirmation de la sentence.

À cette même époque se trouvait, par hasard, dans le voisinage de Daegu, un bonze très-fameux dans la province, et qui s'était même coupé par dévotion quatre doigts de la main. Le juge eut l'idée de commander à Paul Park de discuter avec ce bonze la vérité ou la fausseté de leurs doctrines respectives. À cette nouvelle, tous les chrétiens prisonniers furent fort inquiets. Paul leur dit : « Sans études comme je le suis, comment pourrais-je lui tenir tête par mes propres forces ? Mais si je compte uniquement sur le secours de Dieu et de sa sainte Mère, qu'y a-t-il à craindre, et pourquoi vous inquiéter ? Priez seulement pour moi. » Arrivé au tribunal et lorsque la discussion allait commencer, les prétoriens voyant que les forces de Paul étaient épuisées, lui offrirent une tasse de vin qu'il accepta avec reconnaissance. Après l'avoir bue, il se mit à raisonner avec le bonze. On était à peine entré en matière que celui-ci, perdant le fil de son discours, resta sans réponse, fut obligé de s'avouer vaincu, et, tout couvert de honte, voulut prendre la fuite. En vain les mandarins, les prétoriens, les satellites, tous humiliés et furieux, voulurent ranimer leur champion ; ils ne purent le décider à proférer une seule parole, et finirent par le chasser ignominieusement. Paul rendit grâce à Dieu de la victoire qu'il lui avait accordée, et pendant qu'il retournait à sa prison, les satellites le louaient, l'exaltaient, le félicitaient grandement, et se disaient entre eux : « La religion du Dieu du Ciel est certainement une doctrine vraie. Quant aux bonzes sectateurs de Fô, qu'on en empoigne seulement deux ou trois et qu'on leur fasse subir les tourments qu'on inflige aux chrétiens, il n'en restera pas, sous le ciel, même une petite graine, pour propager désormais la doctrine de Fô. »

On ne voit pas que de nouvelles arrestations de chrétiens aient eu lieu après la cinquième lune. Le zèle des persécuteurs s'était-il ralenti de lui-même, ou des ordres secrets de la cour étaient-ils intervenus ? nous l'ignorons. À cette époque, on ne songea plus qu'à se débarrasser des prisonniers. Tous furent interrogés de nouveau ; on relâcha les uns, on envoya les autres en exil. Les petits enfants de Paul Park furent, à cause de leur jeunesse, mis en liberté. En les quittant Paul leur dit : « Allez et conservez vos âmes pures de tout péché, et si



vous aviez le malheur d'offenser Dieu, repentez-vous sincèrement. Pratiquez toujours fidèlement notre sainte religion. Avant dix ans d'ici, les chrétiens de Corée auront un grand sujet de joie. » Il voulait parler de l'entrée des prêtres dans le pays.

Après quelques jours, il ne resta plus dans les prisons de Daegu que les six confesseurs dont nous avons parlé. Inébranlables dans leur résolution et, voyant que l'exécution de leur sentence traînait en longueur, ils s'établirent dans les cachots comme pour y passer leur vie. Chacun d'eux, pour soutenir son existence, confectionnait des souliers de paille, ou exerçait quelque autre petit métier. Un nouveau gouverneur ayant remplacé le précédent, les fit citer à sa barre et, après un court interrogatoire, les fit battre très-violemment. Paul Park, épuisé par l'âge et par les divers supplices qu'il avait endurés, ne put survivre à ces nouvelles tortures. Rentré à la prison, il languit encore quelques jours, puis, sentant que sa fin approchait, il appela auprès de lui son fils André et les autres prisonniers condamnés à mort, les exhorta à la constance et à la fidélité dans le service de Dieu. « Regardez cette prison, leur dit-il, comme un séjour de bonheur ne laissez pas partager votre cœur par une affection excessive et déréglée pour les parents ou enfants que vous avez au dehors, et suivez mes traces. On est bien heureux de mourir pour Jésus-Christ. » Après quoi, il rendit son âme à Dieu dans un calme et une paix admirables, le 27 de la neuvième lune de l'année Jeong-hai (1827), à l'âge de soixante et onze ans. Il avait été cinq mois en prison. Ainsi mourut ce digne confesseur de la foi, dont la mémoire est restée en grande vénération dans tout le pays. Sa bonté extraordinaire, sa douceur inaltérable, l'hospitalité qu'il exerçait si généreusement envers tous, son zèle à répandre la religion chrétienne, et les autres vertus dont il donna toujours de si beaux exemples, pendant sa longue carrière, attirèrent la bénédiction de Dieu sur lui et sur sa famille. Non-seulement son fils André, que nous retrouverons plus tard, ne dégénéra pas, mais aujourd'hui encore ses descendants se montrent dignes de lui, par leur foi et leur ferveur.

Ambroise Kim mourut aussi dans la prison, un peu plus tard. Pendant sa vie il avait toujours regretté d'être à charge à ceux qui lui donnaient asile. Ayant appris que les prisonniers qui, comme lui, n'avaient aucune ressource étaient nourris au moyen d'une taxe imposée par le gouverneur aux maisons du voisinage, il fut singulièrement tracassé de cette pensée, qu'il était à charge aux gens du quartier. C'est sans doute ce qui le détermina à se priver presque entièrement de nourriture. Beaucoup de chrétiens, au contraire, ont attribué à une inspiration divine cette étrange résolution. Il commença donc un jeûne presque absolu ; ce qu'ayant vu, les autres prisonniers lui dirent : « Maître, puisque vous ne mangez plus, nous devons tous faire comme vous. » Il les reprit fortement en disant : « Quoique je doive, moi, en agir ainsi, sans pouvoir vous en expliquer le motif, pour vous, une pareille conduite serait un suicide. » Les uns disent qu'il passa ainsi plusieurs jours, après quoi il s'éteignit paisiblement. Selon d'autres témoignages il aurait, afin de n'être à personne une cause de scandale, repris des aliments après son long jeûne, et survécu encore un certain temps. Il mourut à l'âge de soixante-huit ans, le 27 de la dixième lune de l'année mou-Isa (1828).

Enfin, pour compléter l'histoire de cette persécution de 1827, disons deux mots de l'arrestation de quelques chrétiens dans l'extrémité est de la province de Chungcheong.

Laurent Yu Sun-ji<sup>10</sup> était venu, au commencement de cette année, habiter Gipeungol, au district de Danyang. Lorsque la persécution s'éleva dans de Gyeongsang, un certain nombre de chrétiens de cette province, ses parents ou amis, se réfugièrent chez lui pour se mettre à l'abri des poursuites. Sur ces entrefaites, un des amis païens de Laurent le dénonça aux prétoriens de Danyang, les engageant à le saisir pour en tirer quelque rançon, qu'il se promettait bien de partager avec eux. Ils n'eurent pas de peine à se rendre à une invitation si conforme à leurs goûts et, dans le courant de la cinquième lune, vinrent arrêter Laurent, et avec lui une vingtaine de personnes alors réunies dans sa maison. Conduits au tribunal de Danyang, tous se hâtèrent d'apostasier, excepté Laurent que de violents supplices ne purent ébranler. Le mandarin dit alors : « Je voudrais bien vous relâcher tous, mais ce coquin-là est un de vos chefs, et s'il n'apostasie pas, je ne mettrai personne en liberté. » Aussitôt tous les prisonniers éclatèrent en murmures contre Laurent, lui faisant mille instances, le molestant et l'obsédant de telle sorte qu'à la fin, ne pouvant plus y tenir, il prononça comme eux une formule d'apostasie.

On les relâcha immédiatement et ils sortirent tous ensemble. Laurent les renvoya chacun de son côté, leur recommandant de s'enfuir en toute hâte. Resté seul, il attendit pour leur donner le temps de se mettre en sûreté, puis retourna devant le mandarin, se rétracta, et se montra de nouveau déterminé à mourir. Les supplices ne lui manquèrent pas : mais il les supporta sans faiblir, et on finit par l'envoyer au juge criminel de Chongju.

Comme il montrait toujours la même fermeté, le juge porta contre lui une sentence de mort, laquelle fut ensuite, on ne sait pourquoi, changée en condamnation à l'exil. Laurent réclama en plein tribunal disant que, selon la loi, il devait mourir, mais on ne l'écouta point, et on l'expédia à Musan, à l'extrémité septentrionale de la province de Hamgyeong. En l'envoyant, le juge dit aux satellites : « Cet individu pourrait bien, pendant la route, infatuer de sa doctrine quelques hommes du peuple. Soyez sur vos gardes et surveillez-le. » Laurent répondit : « Dans la route je veux convertir seulement dix mille personnes. » Arrivé au lieu de son exil, il se mit à pratiquer sa religion ostensiblement, et à la prêcher à tous ceux qui l'approchaient, satellites ou gens du peuple, ce qui irrita beaucoup le mandarin et ses gens. Aussi Laurent fut-il, quelque temps après, enfermé dans une maison avec défense de sortir ; puis on finit par ne plus lui donner de nourriture. Quelques jours se passèrent, et, ne pouvant plus supporter la faim et la soif qui le dévoraient, il demanda instamment qu'on lui apportât quelque chose. On détrempa alors de la farine de riz, avec une égale quantité de sel, et on en forma des gâteaux qu'on lui offrit. Son estomac déjà ruiné par un long jeûne ne put supporter cet horrible mets, et, avant d'en avoir pris la moitié, le confesseur expira, comme l'avaient prévu ses bourreaux. C'était vers la douzième lune de cette année, ou, selon d'autres, à la troisième lune de l'année *mu-ja* (1828). Laurent était alors âgé de trente-cinq à quarante ans.

Telle est, sur cette affaire de Chungcheong, la version qui nous a paru la plus digne de foi. Nous n'avons pas cru devoir passer ces faits sous silence, quoique le manque de témoignages suffisamment précis ne nous permette pas d'en affirmer la complète authenticité.

Ainsi passa, comme un violent orage, cette persécution de 1827. Toutes les chrétientés de la province de Jeolla furent ravagées ; mais sauf quelques districts du Gyeongsang, et un village de Chungcheong, on ne voit pas que les fidèles des autres provinces aient été

---

<sup>10</sup> 유성태 Yu Seong-tae 劉性泰 dit 순지 Sun-ji (1789/1794-1828) Laurent. Martyr.

inquiétés. Cette persécution diffère des précédentes en plusieurs points qu'il n'est pas inutile de noter. Elle fut comparativement assez courte. Les premières arrestations eurent lieu vers la fin de la deuxième lune ; trois mois après, elles avaient cessé. Il semble évident aussi que le gouvernement central ne fut pour rien dans les poursuites. L'avidité des mandarins et de leurs satellites, les rancunes populaires, les dénonciations individuelles furent la cause de tout le mal. Une autre différence, c'est que le gouvernement, loin de prodiguer le sang des chrétiens comme auparavant, ne permit d'exécuter aucune des sentences de mort portées par les tribunaux de province, et fit laisser les condamnés en prison pour un temps indéfini. Cette indulgence relative venait très-probablement, comme nous l'avons déjà remarqué, de l'opposition personnelle du roi aux mesures de rigueur proposées par ses ministres et ses mandarins. Enfin, ce qui distingue d'une manière bien triste la persécution de 1827 de toutes celles qui avaient précédé ou qui suivront, c'est le grand nombre des apostats. Il y avait eu près de cinq cents arrestations, il n'y eut guère de confesseurs fidèles que ceux dont nous avons cité les noms et raconté l'histoire. C'est un spectacle bien affligeant sans doute, mais quand on se rappelle que sur les cinq cents chrétiens arrêtés, près de la moitié n'étaient que catéchumènes, que quatre ou cinq d'entre eux au plus avaient vu le prêtre et reçu une fois ou deux les sacrements, on ne s'étonne que d'une chose, c'est que tous n'aient pas apostasié, c'est que parmi ces néophytes délaissés, Jésus-Christ ait trouvé des confesseurs et des martyrs. D'ailleurs, cette fois-ci comme toujours, presque tous ceux qui avaient eu la faiblesse de céder aux tortures, ne discontinuèrent pas leurs pratiques de religion, et, à peine rentrés chez eux, se repentirent de leur faute et travaillèrent à la réparer.

À la persécution succéda une période de grande tranquillité pour les chrétiens de Corée, et nous ne trouvons dans les quatre ou cinq années suivantes que très-peu de faits intéressants à signaler.

Le roi alors régnant était Sunjo<sup>11</sup>, prince aimé et estimé de son peuple. Bien qu'agé seulement d'une quarantaine d'années, il ne se sentait plus ni la force, ni l'envie de rien diriger par lui-même. Ses facultés mentales semblaient s'affaiblir de jour en jour, il soupirait après le calme et la tranquillité, et voulait à tout prix se décharger des soucis du gouvernement. Dans ce but il avait, depuis quelque temps, associé à la conduite des affaires son fils Ik-jong, et s'était fait préparer, pour sa retraite, un palais à la ville de Suwon, éloignée de soixante lis (six lieues) de la capitale. L'époque à laquelle il devait s'y retirer définitivement n'était pas éloignée, lorsqu'en 1830, le jeune roi fut attaqué d'une maladie grave qui bientôt fit craindre pour ses jours. Toute la science des médecins de la cour étant inutile, on résolut d'appeler près du malade quelques-uns des plus célèbres docteurs du royaume. L'un d'eux était Jean Jeong Yak-yong, que nous avons vu condamner à l'exil, vers la fin de 1801. On l'avait, il est vrai, rappelé en 1818, mais la grâce accordée n'était pas complète ; il n'avait pas été réintégré dans ses dignités, et menait la vie de simple particulier. Or, d'après les usages, la porte du palais ne peut être ouverte à de pareilles personnes, et à plus forte raison, le roi ne peut pas les recevoir en sa présence. Comme le danger pressait, un édit royal rétablit immédiatement Jean Jeong dans tous ses honneurs et dignités, et rendit à sa famille ses titres héréditaires de noblesse. Mais il était trop tard pour le jeune prince, et l'habileté de Jean ne put lui sauver la vie. Il mourut quelques jours après et, comme il avait eu

---

<sup>11</sup> Dallet l'appelle « Sioun-tsong » (Sunjong) mais son nom posthume a été changé en Sunjo à la fin du 19e siècle.

en main l'administration du royaume, on lui fit de pompeuses obsèques, comme à un roi, et non pas seulement comme à l'héritier présomptif de la couronne. Les cérémonies furent troublées par un accident que tous regardèrent comme de sinistre augure. Le feu prit à l'appartement où se faisait la pompe funèbre, et le cercueil fut à demi brûlé, ainsi que tous les ornements qui le décoraient.

Depuis son retour de l'exil, Jean Jeong avait repris avec plus de ferveur qu'auparavant tous ses exercices religieux. Touché d'un sincère repentir pour le crime qu'il avait commis en 1801, en reniant de bouche la foi de Jésus-Christ, il vivait séparé du monde, presque toujours enfermé dans sa chambre, où il ne recevait qu'un petit nombre d'amis. Il se livrait fréquemment au jeûne et autres exercices de pénitence, et ne quittait jamais des chaînes de fer dont il s'était fait une ceinture fort douloureuse. Ses méditations étaient longues et fréquentes. Il a laissé par écrit une partie de ses réflexions, ainsi que divers autres ouvrages, composés pour réfuter les superstitions des païens, ou pour instruire les néophytes. Plusieurs de ses écrits, souvent cachés sous terre en temps de persécution, ont été rongés par les vers ou par la pourriture ; beaucoup sont conservés dans sa famille. Après son entière réintégration, Jean ne changea rien à son genre de vie retirée, et sa ferveur toujours croissante réjouit et édifia tous les chrétiens, que sa chute avait autrefois scandalisés. Il mourut en 1835, après l'entrée du P. Pacifique<sup>12</sup> en Corée, et reçut les derniers sacrements de sa main.

Ajoutons de suite, pour compléter l'histoire de Jean Jeong, que son fils Jeong Yu-san<sup>13</sup>, homme très-remarquable par ses talents et ses connaissances, après avoir longtemps manifesté un grand éloignement pour la religion chrétienne, qu'il accusait de tous les malheurs de sa famille, finit par se convertir, et reçut le baptême quelques années avant sa mort. Une sœur de Jean était belle-fille du ministre Chae, dont nous avons parlé à l'occasion de la persécution de 1801. Devenue veuve dès l'âge de seize ans, elle passa une vie triste et solitaire dans la famille toute païenne de son mari. Elle eut enfin le bonheur, dans sa vieillesse, d'embrasser la foi, et, quand elle mourut, en 1851, le prêtre indigène Thomas Choe trouva le moyen de s'introduire furtivement auprès d'elle pour lui administrer les sacrements.

Pendant que Jean Jeong reprenait son rang dans la haute noblesse du royaume, un autre noble chrétien, exilé comme lui lors de la grande persécution, mourait à Musan, à l'extrémité de la province septentrionale, après trente ans de privations et de souffrances. C'était Justin Jo Dong-seom<sup>14</sup>, déjà bien connu de nos lecteurs. Pris à Yanggeun à la fin de 1800, et conduit à la capitale, il fut condamné à l'exil, quoique très-probablement il n'eût jamais donné le moindre signe d'apostasie. Il continua toujours à pratiquer la religion, et supporta avec un calme héroïque le départ de son fils, qu'on enlevait d'auprès de lui, pour le condamner aux tortures et à la mort. En 1819, l'arrestation de Pierre Jo Suk<sup>15</sup>, l'un de ses parents, fut cause qu'on lui fit subir un nouvel interrogatoire. Le mandarin lui demanda s'il pratiquait encore sa religion ; Justin répondit : « Si je ne la pratiquais plus, serais-je dans cette position ? — Si tu

---

<sup>12</sup> Le Père Pacifique (Pacificus) Yu 劉方濟 (Liu Fang-ji) était un prêtre chinois formé et envoyé en Corée par la Propagande à Rome (et non par l'évêque de Pékin) qui entra en Corée en 1833, bien que la mission ait alors été confiée à la Société des missions étrangères. Il essaya d'empêcher les missionnaires français d'entrer et dès que le P. Maubant arriva à Séoul en 1836 il s'avéra qu'il vivait d'une manière scandaleuse, financièrement et moralement. Le P. Maubant usa de son autorité pour l'obliger à quitter la Corée fin 1836.

<sup>13</sup> 정유산 Jeong Yu-san 丁酉山

<sup>14</sup> 조동섭 Jo Dong-seom 趙東暹 (1738-1830) Justin.

<sup>15</sup> 조숙 Jo Suk 趙淑 (1787-1819) Pierre. Martyr.

t'obstines à résister à l'ordre du roi, on te mettra à mort et avec toi celui de ta famille que l'on vient de prendre. — Je ne crains rien de tout cela, répondit Justin, faites ce que vous voudrez. » Dès ce moment, le mandarin donna des ordres pour ne plus laisser communiquer personne avec lui. Beaucoup de ceux qui le fréquentaient auparavant obéirent à cette injonction du mandarin, mais une grande quantité d'élèves qu'il instruisait dans les lettres chinoises, et qui lui étaient très-attachés, ne firent aucun cas de la consigne. Sous les yeux des gardes, ils escaladaient les murs et les haies pour se rendre à ses leçons, et ils étaient si nombreux et si résolus, que le mandarin crut plus sage de fermer les yeux sur leur conduite.

Pendant trente ans d'exil, Justin supporta avec une patience et une résignation admirables les misères et les épreuves de sa position. Il était heureux de souffrir pour Jésus-Christ, et le Sauveur, acceptant son sacrifice, lui accorda la grâce d'une sainte mort, le 14 de la sixième lune de l'année kieng-in (2 août 1830). Justin Jo avait alors quatre-vingt-douze ans. Dans les années qui suivirent, quelques-uns de ses disciples vinrent plusieurs fois à 1,500 ou 1,600 lis (150 ou 160 lieues) de distance, dans des pays inconnus pour eux, cherchant à se mettre en rapport avec les fidèles, à compléter l'éducation religieuse qu'ils avaient reçue de Justin, et à entrer dans le sein de l'Église. Malheureusement, la crainte de se compromettre empêcha ceux auxquels ils s'adressaient de se déclarer chrétiens, et ces pauvres gens furent obligés de retourner dans leur pays, sans avoir reçu le baptême. On n'en a plus entendu parler depuis, car les chrétiens n'ont aucun rapport avec cette province éloignée. Toutefois, nous ne pouvons croire que ces hommes courageux, qui ont fait des démarches si extraordinaires pour trouver le salut, aient été entièrement abandonnés. C'est Dieu qui a dit : « Celui qui demande obtient, celui qui cherche trouve, on ouvre à celui qui frappe ; » et notre Dieu est fidèle à ses promesses.

En cette même année 1830, au nord de la province de Gyeongsang, la grâce de Dieu opérait des prodiges dans la personne d'un jeune homme nommé Kim Ho-yeon<sup>16</sup>. Descendant d'une famille du district de Andong, célèbre par la rare vertu d'un de ses ancêtres, il était lui-même d'un caractère bon, doux, simple et réfléchi. Dès l'enfance, il parlait peu et ne se mêlait guère aux jeux et aux amusements de ses compagnons. Quelques-uns pensèrent d'abord que c'était chez lui idiotisme, mais ils furent bientôt démentés. Avant l'âge de vingt ans, Ho-yeon avait acquis une connaissance exacte de la plupart des livres sacrés du pays ; il était versé dans toute espèce de sciences, dans la morale, la philosophie, les mathématiques, l'astronomie, les arts magiques, les doctrines les plus abstruses de Fô et de Lao-tse. Cependant le monde n'avait aucun attrait pour lui, et il faisait si peu de cas de la gloire et de la réputation, qu'il ne voulut pas se donner la peine de concourir aux examens publics. Toujours dans un coin, modestement assis, plongé dans quelque méditation, il adressait à peine la parole à ses amis, et ne répondait pas à leurs plaisanteries. Aussi le signalait-on dans tout le pays comme un sage, et sa réputation de savoir et de vertu se répandant au loin, beaucoup de personnes venaient le voir et lui demander la solution des plus difficiles problèmes.

Ennuyé de cette affluence, il quitta son pays en cachette et se retira au pied de la montagne Taebaek-san, au district de Sunheung<sup>17</sup>, pour y jouir de la solitude, et continuer ses travaux. C'est là que la grâce l'attendait. À peine fut-il arrivé, qu'il fit connaissance avec un chrétien instruit et capable, qui habitait dans ces mêmes montagnes. Leurs conversations

<sup>16</sup> 김호연 Kim Ho-yeon (1796-1831) Paul.

<sup>17</sup> 순흥 Sunheung 順興, une ville en Gyeongsang du Nord,

roulant toujours sur les sciences, il eut bientôt conçu une haute estime pour ce chrétien, que la lumière de la vérité mettait à même de traiter et de résoudre des questions inconnues aux païens. Plus il le consultait, et plus son admiration augmentait. Le chrétien fut peu à peu amené à parler de sa religion, et à peine en eut-il exposé les premiers principes, que Ho-ien-i, tressaillant de joie, lui dit : « Voilà ce que je cherchais. Toute ma vie, j'avais présumé que l'homme doit avoir une fin digne de lui, mais ne trouvant rien là-dessus dans nos livres sacrés, j'en étais resté à des doutes ; aujourd'hui, j'ai rencontré la vraie doctrine. »

Sans perdre de temps, il se mit à étudier quelques livres de religion, rompit à l'instant avec toutes les superstitions païennes, et détestant toutes les erreurs dont son âme avait été jusqu'alors victime, ne pensa plus qu'à obtenir la connaissance et la grâce de Dieu. Tout occupé à cette préparation, il ne prenait aucun repos. Il passa ensuite une vingtaine de jours dans les exercices de la pénitence pour purifier son âme, et invita le chrétien à aller faire une promenade avec lui. Ils devisaient ensemble, quand arrivés sur les bords d'un petit ruisseau, Ho-yeon qui avait tout calculé d'avance, se mit à genoux, demanda le baptême, et fit des instances si pressantes que le chrétien ne put y résister ; il lui administra le sacrement de la régénération. Ho-yeon prit le nom de Paul. Tout ce jour, des larmes abondantes coulaient de ses yeux, et dans l'excès de son bonheur, il disait : « Pour remercier Dieu de ses incomparables bienfaits, il n'y a d'autre moyen que de souffrir le martyre. » Sa ferveur augmenta dès lors d'une manière prodigieuse. Il ne s'occupait que de ses exercices de piété et de l'accomplissement de ses devoirs.

Bientôt il retourna à la maison paternelle, instruisit son frère, et peu après fit voir à son père des livres de religion. Celui-ci se rendit d'abord et reconnut la vérité du christianisme, mais ayant ensuite étudié plus attentivement les conséquences de ses dogmes, il entra dans une grande colère, et prononça ces paroles qui résument bien l'idolâtrie coréenne, et les principales superstitions qui, dans ce pays, font obstacle à l'Évangile : « Si l'on suit cette nouvelle religion, les temples du génie protecteur du royaume, les temples des ancêtres du roi, les temples de Confucius et des grands hommes, les tablettes des ancêtres et tous les sacrifices deviennent inutiles et doivent disparaître. Je comprends maintenant combien le roi a eu raison de l'interdire sévèrement, et de punir ses sectateurs. » Puis il réprimanda son fils très-fortement, lui ordonna de rompre sur-le-champ avec les chrétiens et de brûler tous ses livres, et ne cessa plus de le maltraiter pour l'empêcher de pratiquer sa foi. Le frère de Paul, homme violent et brutal, s'emporta plusieurs fois jusqu'à le frapper avec un bâton. Mais notre courageux néophyte, affermi par la grâce qu'il avait reçue le jour de son baptême, opposa une résistance inflexible.

Cependant, comme il était d'une constitution naturellement très-délicate, il craignit de succomber à ces mauvais traitements répétés. C'est pourquoi il quitta secrètement sa maison, et alla se cacher chez de pauvres chrétiens, où il passa quelques mois dans un dénûment absolu, et au milieu de privations difficiles à décrire. Il s'était choisi une place qu'il ne quittait jamais. Là, assis sur ses talons, il se livrait à la prière, à la lecture, à la méditation, passait ainsi tout le jour et une partie de la nuit, et, au chant du coq, faisait semblant de prendre quelque repos. De plus, il jeûnait régulièrement les vendredis et samedis ; de sorte que les chrétiens se disaient entre eux que Paul était comme un homme n'ayant pas de corps. Pendant les grandes chaleurs de l'été, il ne changea rien à ce régime, et on ne le vit pas une seule fois sortir de sa chambre pour prendre l'air. Malgré cela, il se portait très-bien, et on ne voyait sur son visage aucune trace de fatigue, ce que chacun attribua à un miracle de la Providence.

Le père de Paul voyant qu'il ne revenait pas après plusieurs mois, se douta qu'il était quelque part chez des chrétiens, et se disposa à en accuser quelques-uns devant le mandarin, afin de retrouver son fils. Cette affaire pouvait avoir de graves conséquences. On en fit avertir Paul, qui prit le parti de retourner chez lui. Il confia aux chrétiens un livre qu'il avait composé sur la religion, et les divers objets religieux qu'il possédait, et leur fit ses adieux en disant : « Revoyons-nous dans la véritable patrie. » Quand il se présenta à la maison paternelle, son père le reçut d'abord d'un air affable, mais peu de jours après il lui dit : « Pendant que tu n'étais pas ici, beaucoup de personnes sont venues de toutes parts te chercher ; ta réputation en toute espèce de sciences est déjà répandue au loin ; quand on viendra te consulter de nouveau, si tu t'obstines dans cette religion, comment pourras-tu répondre aux questions qui te seront adressées ? Pourquoi rester ainsi entêté ? Je saurai bien te guérir de cette folie ; » et il le battit cruellement. La même scène se répéta les jours suivants. Paul supportait le tout avec patience, sans discontinuer ses pieux exercices ; mais après quelques semaines il tomba gravement malade. Ses forces étaient épuisées, et il était devenu d'une maigreur effrayante.

Environ deux mois se passèrent ainsi, sans que la colère de ce père dénaturé se calmât, et sans que la ferveur et la résignation de Paul eussent en rien diminué. Il était presque à l'agonie quand son père vint le trouver, un couteau à la main, et lui dit : « Tu dois évidemment mourir sous peu ; si tu meurs après avoir apostasié, je te reconnais pour mon fils ; mais si tu refuses d'apostasier, je tétue maintenant avec ce couteau, puis, avec le même couteau, je me donnerai la mort à moi-même. » Paul répondit : « Pour obéir à un père, on ne peut transgresser les ordres du roi ; à plus forte raison, Dieu étant le souverain roi de tout l'univers et le père de tous les hommes, récompensant le bien et punissant le mal, devons-nous lui obéir malgré tout. Vous voulez me forcer à le renier, est-ce là le devoir d'un père ? » Il n'avait pas achevé, que son père, exaspéré, se précipite et veut le percer de son couteau ; mais la mère et les frères de Paul s'élancent sur lui et le retiennent. Ne pouvant se débarrasser d'eux et atteindre son fils, il veut se couper la gorge. On l'en empêche également. Cependant, Paul disait avec beaucoup de douceur : « Mon père, quoique vous en veniez à ces excès, je ne puis, pour suivre vos ordres, enfreindre les commandements de notre père céleste. »

Le lendemain, dès le matin, Paul se livra selon sa coutume à la prière et à la méditation. Pendant la matinée, il demandait fréquemment s'il était midi, et ce temps arrivé, il récita dévotement l'Angelus ; puis, bientôt, levant les yeux au ciel, il s'agenouilla et rendit l'âme à Dieu, si tranquillement que ceux qui étaient près de lui ne s'aperçurent pas de son dernier soupir. C'était à la huitième lune de l'année sie-mio (septembre 1831). Un an s'était à peine écoulé depuis la conversion de Paul, et il n'était âgé que de trente-six ans. On rapporte qu'après sa mort, ses parents ayant voulu faire les sacrifices d'usage, l'autel dressé à cet effet s'écroula de lui-même.

Les chrétiens de Corée comptent Paul au nombre de leurs plus glorieux martyrs, et Dieu sans doute aura ratifié leur jugement. La conduite de Paul fut admirable, surtout pour un Coréen. N'oublions pas que, plusieurs fois déjà, nous avons vu des confesseurs, après avoir bravé les mandarins et vaincu les supplices, succomber misérablement aux assauts de la tendresse naturelle pour les parents. Ce sentiment de piété filiale, si saint en lui-même, est tout-puissant dans ce pays, au point de faire souvent oublier, même à des chrétiens, que la loi de Dieu prime toute autre loi, et que son amour doit primer tout autre amour. Honneur donc à Paul pour avoir, en de telles circonstances, gardé sa foi avec tant d'héroïsme !

En 1832, Dieu voulut de nouveau châtier l'orgueil de cette nation coréenne qui continuait à repousser les vérités évangéliques, si éloquemment prêchées par la voix des martyrs devant ses tribunaux, et par leur sang sur les places publiques. Il permit que des pluies continuelles et, par suite, des inondations extraordinaires vinsent ravager le pays, et faire disparaître à l'avance presque tout espoir de récolte. Or, il a toujours été d'usage en Corée qu'au milieu des grandes calamités publiques, le roi répande largement ses faveurs, en amnistiant des coupables et gracier des condamnés, afin d'attirer par ces actes de clémence les regards bienveillants du ciel. La grâce accordée alors par le roi paraît avoir été des plus étendues. Les nombreux chrétiens exilés pendant les précédentes persécutions furent presque tous relâchés, et revinrent prendre place dans les diverses chrétientés.

Malheureusement la faveur royale n'était pas gratuite. L'usage observé ordinairement en pareil cas est de rendre la liberté au coupable après seulement qu'il a de nouveau détesté son crime, et par conséquent, lorsqu'il s'agit de chrétiens, après une nouvelle apostasie de leur foi. Il n'est que trop probable que tous les exilés, alors rappelés, achetèrent leur délivrance à ce prix honteux. Quelques-uns cependant refusèrent. Ainsi, Protais Hong qui avait échappé à la mort, en 1801, par l'apostasie, et que nous verrons marcher au supplice en 1839, ne voulut pas se délivrer par une seconde lâcheté, et resta en exil. Les généreux confesseurs que l'on avait emprisonnés et condamnés à mort à Jeonju, en 1827, et qui, depuis cette époque, languissaient dans la prison, eurent de même le courage de refuser une abjuration, au prix de laquelle on leur promettait la vie et la liberté. Aussi les verrons-nous plus tard obtenir la plus belle récompense que Dieu puisse donner en ce monde à ceux qui l'aiment, la couronne du martyr.

Pendant l'été de cette même année, le pavillon britannique se montrait sur les côtes de la Corée. Un navire marchand, expédié probablement par quelques agents des sociétés bibliques, aborda près de l'île appelée Wonsan-do, presque à l'entrée de la baie formée par la côte Ouest de la province de Chungcheong. L'étonnement fut général, et les chrétiens surtout étaient en grand émoi, car ce navire portait écrit sur son pavillon, en gros caractères chinois : Religion de Jésus-Christ. Quelques chrétiens, pensant rencontrer des frères, s'empressèrent d'aller à bord, sans s'inquiéter des mauvaises affaires qu'ils pouvaient s'attirer de la part du gouvernement ; mais ils furent bien surpris quand, à leur arrivée, un ministre protestant les salua avec ces paroles qui sont sacramentelles parmi les païens : « Que l'esprit de la terre vous bénisse ! » À ces mots les néophytes voyant qu'ils s'étaient trompés, et devinant qu'un piège était tendu à leur bonne foi, se retirèrent en toute hâte, sans même répondre au salut, et ne reparurent plus<sup>18</sup>.

Ce navire demeura plus d'un mois à l'ancre, surveillé jour et nuit par les Coréens. Faute de mieux, les ministres firent déposer sur divers points du rivage plusieurs caisses de livres religieux. On prétend aussi qu'ils envoyèrent au roi quelques cadeaux, avec des livres en chinois et en anglais. Le roi, assure-t-on, refusa de les recevoir, et les fit aussitôt reporter aux étrangers, sans permettre même de les ouvrir. Cette impolitesse refroidit le zèle des colporteurs de bibles qui, tout bien considéré, jugèrent à propos de ne pas s'aventurer dans l'intérieur des terres. Ils avaient raison, car ils y auraient trouvé autre chose que ce qu'ils cherchaient, et ils durent, sans doute, se féliciter de leur prudence, quand ils apprirent,

---

<sup>18</sup> (Dallet Note 91 : Gutzlaff et Lindsay, les prédicants dont il est ici question, ont publié la relation de leur voyage. Entre autres assertions aventurées, ils prétendent qu'à l'époque de leur séjour près de la côte, il ne restait en Corée aucune trace de christianisme.) C. Gutzlaff, *Journal of three Voyages along the Coast of China, in 1831, 1832. 1833, with Notices of Siam, Corea, and the Loo-Choo Islands*. London, 1834.



quelques années plus tard, le massacre des missionnaires catholiques qui, en 1839, se livrèrent eux-mêmes pour sauver leur troupeau.

L'amnistie générale accordée aux exilés chrétiens semblait indiquer dans le gouvernement un certain esprit de tolérance, qui tranquillisait les fidèles. Mais chacune des pages de cette histoire nous a déjà montré combien précaire est la paix dont peuvent jouir, en Corée, les disciples de Jésus-Christ.

Au moment où l'on s'y attendait le moins, le 10 de la neuvième lune de cette année 1832, les satellites de la capitale se ruèrent au milieu de la nuit sur la maison d'André Hwang, chrétien fervent et dévoué, que ses divers voyages à Péking et d'autres généreux travaux en faveur de ses frères avaient depuis longtemps mis en évidence. Il ne paraît pas toutefois que cette affaire ait été suscitée par l'autorité supérieure ; ce fut ou le désir du pillage chez les satellites, ou quelque motif d'avidité rancuneuse de la part d'un mandarin subalterne, qui en fut l'unique cause. André, ne se trouvant pas alors chez lui, ne put être arrêté ; mais son oncle Pierre Hwang fut saisi avec les autres personnes de la maison, et quelques chrétiens qui habitaient près de là. On fit en tout dix prisonniers. Sur ce nombre, neuf cédant aux supplices, furent bientôt ou relâchés ou exilés. Pierre seul confessa généreusement sa foi.

Pierre Hwang Sa-Yun<sup>19</sup>, descendu d'une famille noble de la province, vivait dans son village natal de Saemgol, district de Suwon. C'était un homme d'un caractère grave et austère, respecté de tous ses parents et voisins, et devant lequel personne n'eût osé se permettre des paroles légères ou inconvenantes. À l'âge de quarante ans, il fut instruit de la religion, se convertit avec toute sa famille, et dès lors pratiqua la loi chrétienne avec une ferveur persévérante, malgré tous les obstacles. « Avant ma conversion, disait-il souvent, je ne voyais dans le désir du martyre manifesté par quelques chrétiens, qu'une illusion d'enthousiasme et le délire d'une imagination échauffée, mais je suis bien détrompé. » Il s'appliqua à dompter son caractère trop sévère et trop impérieux, et à corriger ses autres défauts. Ayant pris la résolution de ne plus boire de vin, dont il avait trop usé autrefois, il n'en approcha jamais plus une goutte de ses lèvres. Il perdit successivement ses quatre enfants, puis sa femme ; mais au milieu de ces épreuves, il ne laissa paraître aucune douleur exagérée, ne laissa échapper de ses lèvres aucune plainte indigne d'un chrétien. Au contraire, il remerciait Dieu de les avoir tous appelés à lui, pendant qu'ils étaient dans de bonnes dispositions pour mourir. Après que sa famille eut été ainsi éteinte, et sa petite fortune dissipée, il n'en fut que plus assidu à la prière ; il chercha et trouva dans la pratique de la vertu la seule véritable consolation. L'égalité d'âme, la calme et franche résignation avec lesquelles il supportait ses malheurs, faisaient l'admiration de tous.

Il s'était retiré à la capitale depuis quelque temps, chez son neveu André, quand il fut pris à l'improviste dans sa maison, comme nous l'avons dit. Le juge criminel après avoir entendu sa confession de foi, touché peut-être de pitié pour ses cheveux blancs, lui promit la vie, pourvu qu'il prononçât une parole d'apostasie. Le confesseur refusa hautement. « Qui es-tu donc, reprit le juge, pour vouloir ainsi enfreindre les défenses du roi ? » Et en même temps, il le fit mettre à la question, mais en vain. Pierre resta ferme et fut envoyé à la prison, où il eut beaucoup à souffrir de l'insolence et de la cruauté des geôliers. Il avait été pris sans qu'on eût trouvé en sa possession aucun objet religieux, ce qui rendait son élargissement plus facile ; mais, désirant la mort plus qu'il ne la craignait, et voulant tirer d'embarras autant que possible les chrétiens arrêtés avec lui, il leur suggéra de le désigner comme propriétaire de tous les objets qui avaient été saisis. Nous avons vu souvent en effet, dans de pareilles

---

<sup>19</sup> 황사윤 Hwang Sa-yun 黃斯允 Pierre.

circonstances, les meilleurs chrétiens assumer ainsi sur eux la responsabilité des objets de religion appartenant à d'autres, soit pour éviter les dénonciations compromettantes que la possession de ces objets provoque de la part des faibles, soit pour diminuer, à leurs propres risques, le fardeau de leurs compagnons de captivité. Ils ignoraient certainement que le mensonge est absolument défendu par la loi de Dieu, dans ce cas comme dans tous les autres, et leur bonne foi aussi bien que leur charité auront été leur excuse.

On fit donc passer Pierre, selon sa demande, pour propriétaire des objets saisis, ce qui lui attira des interrogatoires plus longs, et des tortures plus multipliées. Dans la suite, le juge, soupçonnant quelque fraude, dit que ces objets n'appartenaient réellement pas à Pierre, mais celui-ci se récria fortement et maintint sa première affirmation. Après plusieurs interrogatoires au tribunal des voleurs, Pierre, toujours inébranlable fut transféré au tribunal des crimes. Là encore, il refusa énergiquement de racheter sa vie au prix de sa foi, et eut à subir de nouveaux supplices. Pendant qu'on le torturait cruellement, il s'écria : « Eh quoi ! je vais bientôt mourir de vieillesse ; il y a trente ans que j'observe les commandements du Seigneur créateur du ciel et de la terre, et vous voudriez que par une parole infâme, je perde en un instant l'amour de mon Dieu ! » Qui ne se rappellerait les paroles du disciple de saint Jean en pareille circonstance : « Il y a quatre-vingt-dix ans que je sers le Christ et il ne m'a jamais fait de mal, comment voulez-vous que je le maudisse ? » Les sentiments sont semblables, parce que le même Esprit de Dieu inspirait les deux martyrs.

Après une glorieuse confession, Pierre eut le bonheur de s'entendre condamner à mort. Il signa joyeusement sa sentence, après quoi, chargé d'une lourde cangue, il fut envoyé dans une prison à part. À son arrivée les prisonniers païens, parmi lesquels un bachelier nommé Kim, furent tous étonnés de l'air de sainte joie qui paraissait dans la contenance et sur le visage du chrétien. « Chacun a ses fautes à payer, disaient-ils, mais pourquoi ce vieillard, loin de craindre la mort, semble-t-il si content de la subir ? Maître, pourquoi semblez-vous si heureux ? — C'est, répondit Pierre, que le Dieu que je sers est le grand roi du ciel et de la terre, le père de toutes les créatures et, plutôt que de le renier, j'aimerais mieux mourir dix mille fois pour lui. — S'il en est ainsi, reprirent les prisonniers, faites-nous donc connaître cette doctrine. » Pierre ne se fit pas prier et, à dater de ce jour, leur développa fréquemment les vérités de la religion et les commandements de Dieu. Il passa ainsi près de huit mois, toujours inquiet de ce que Dieu semblait ne pas vouloir accepter son sacrifice, et se recommandant sans cesse à la sainte Vierge. Tout à coup il tomba malade et, en peu de jours, rendit paisiblement son âme à Dieu, dans le commencement de la cinquième<sup>20</sup> lune de l'année *gye-sa* (juin 1833). Il était âgé de près de soixante-dix ans, et avait subi cinq fois la question comme les plus grands criminels, sans compter les autres supplices.

On fit connaître sa mort aux membres de sa famille, et quand ils vinrent réclamer le corps, le bachelier païen Kim leur dit : « Au moment de la mort de Pierre Hwang, une vive lumière apparut dans toute la prison. Nous tous, ses compagnons de captivité, sortîmes pour voir ce que c'était. Un feu brillait dans sa chambre, nous y entrâmes et vîmes une colombe qui tournait au-dessus de lui et, quelques minutes après, il expirait. » C'est ainsi que Dieu se plaît, même ici-bas, à glorifier ceux qui meurent pour sa gloire.

Ces quelques cas isolés de persécution n'avaient pas troublé la paix générale dont la chrétienté jouissait depuis 1827. Aussi nos intrépides courriers Paul Jeong, Augustin Yu et leurs compagnons continuaient-ils à faire, presque chaque année, le voyage de Péking pour

---

<sup>20</sup> En fait au 11ème mois ou même plus tard.

demander des prêtres. Toujours trompés dans leurs espérances, ils revenaient toujours, et, en attendant le jour de Dieu, ils resserraient les liens entre les deux Églises de Chine et de Corée, nouaient des relations utiles, multipliaient les renseignements, et posaient des jalons pour l'avenir.

Le moment approchait où cette admirable persévérance allait enfin être récompensée par le succès. Les trente années de veuvage de l'Église coréenne, prédites par le P. Zhou lorsqu'il allait au supplice, étaient écoulées. Depuis 1828, le Saint-Siège avait résolu de détacher la Corée du diocèse de Péking ; et enfin, en 1831, ce royaume fut définitivement érigé en vicariat apostolique et Mgr Bruguière, de la société des Missions-Étrangères, évêque de Capse, coadjuteur du vicaire apostolique de Siam, fut appelé à ce poste aussi glorieux que difficile. Avec cette nouvelle ère qui, à la parole du souverain Pontife, s'ouvre pour la mission de Corée, commence la seconde partie de notre histoire.

Résumons maintenant les faits de cette première période.

Cinquante ans se sont écoulés depuis le jour où le premier néophyte coréen a été baptisé à Péking, jusqu'au moment où l'heureuse nouvelle de l'arrivée prochaine des missionnaires, se répandant parmi les chrétiens, commence à ranimer leur foi et à relever leur courage. Pendant ce temps, la religion de Jésus-Christ s'est établie, s'est maintenue, s'est propagée dans ce pays, malgré une persécution continuelle, par l'action directe de l'Esprit-Saint et l'on peut dire, sans prêtre, sans sacrifice, sans sacrements, car le seul prêtre qui ait été envoyé à l'Église naissante n'y est demeuré que cinq ans, caché à tous les regards, presque inaccessible aux chrétiens eux-mêmes. Dans ce miracle d'un demi-siècle, on peut distinguer trois époques ayant chacune un caractère bien différent.

La première s'étend de 1784 jusqu'à 1801 ; c'est l'époque de création et de développement. La persécution commence avec la propagation de l'Évangile, car il n'y avait pas un an que Pierre Yi était revenu de Péking, quand déjà les ministres du roi requéraient la proscription de la nouvelle secte ; mais cette persécution, quoique sanglante, est contenue un peu par la modération personnelle du roi et par la présence au pouvoir du parti des Nam-in, auquel appartenaient la plupart des premiers prosélytes. Dans le principe ce sont surtout des nobles, des savants, des lettrés qui se font chrétiens. Plusieurs peut-être ne voyaient tout d'abord dans l'Évangile qu'une école de haute philosophie ; mais à peine l'eau du baptême a-t-elle touché leurs fronts, que le véritable esprit chrétien se manifeste en eux ; ils se répandent, ils prêchent partout et à tous, ils ramassent autour d'eux les petits et les ignorants. Enfin la présence du prêtre aide à régulariser leurs efforts, à organiser cette chrétienté naissante, à la fortifier pour les prochaines épreuves.

La seconde époque, c'est la grande persécution de l'année 1801. À la mort du roi, la haine religieuse, envenimée par la haine politique, éclate avec une fureur inouïe, et la nouvelle Église est, pour ainsi dire, noyée dans le sang. Presque tous ces nobles, tous ces docteurs, si nombreux parmi les néophytes dans les premiers temps, disparaissent, les uns en mourant glorieusement pour la foi et en laissant d'impérissables exemples de courage et de charité, les autres, qui ont aimé la gloire des hommes plus que la gloire de Dieu, en scandalisant leurs frères par une lâche apostasie. La persécution finie, le parti ennemi des chrétiens demeure en possession du pouvoir ; la chrétienté, composée maintenant de faibles, de pauvres, de petits, d'ignorants, reste meurtrie, désorganisée, et désormais sans appui humain.

La troisième époque s'étend depuis 1801 jusqu'à l'époque à laquelle nous sommes arrivés. La persécution dure toujours, comme un monstre souvent assoupi, qui se réveille de temps à autre dans des accès de rage. Le gouvernement laisse les chrétiens plus tranquilles, parce qu'il méprise leur faiblesse, et qu'il n'y a plus parmi eux de personnages dont l'influence ou la richesse puisse exciter sa jalousie, mais il ne les tolère pas, et les lois de proscription sont toujours en vigueur. Cette Église néanmoins se réforme, s'étend, et pour obtenir des pasteurs fait de continuelles tentatives, que le triste état de la chrétienté de Chine et le contrecoup des révolutions d'Europe rendent longtemps inutiles.

Telle est, en quelques mots, l'histoire de l'Évangile dans ce pays durant ces cinquante années ; histoire à la fois triste et consolante, pénible et glorieuse, et d'où ressortent pour la foi d'un chrétien les plus magnifiques enseignements.

Nous y voyons, d'un côté. Dieu accomplir toujours les mêmes prodiges. Sa parole toute-puissante, qui est esprit et vie, change complètement les cœurs qui la reçoivent. De ces êtres si timides, elle fait des héros ; de ces pauvres idolâtres, elle fait des saints ; de ces esclaves aplatis dans une servitude sans nom, elle fait des hommes qui, — chose inouïe dans l'extrême Orient, — osent dire Non à leurs juges et même à leurs rois ; de ces ignorants, elle fait des savants qui connaissent le vrai Dieu et la véritable destinée de l'homme, c'est-à-dire tout ce qu'il importe à l'homme de savoir. Elle tue dans son germe ce mépris inné que partout et toujours, dans les sociétés païennes, les riches, les puissants, les lettrés, ressentent pour les pauvres, les déshérités, les misérables ; elle rapproche les classes extrêmes de la société, et apprend à tous qu'ils doivent s'aimer comme des frères, parce qu'ils sont les enfants du même Père qui est au ciel. Elle fait pratiquer la chasteté au milieu des fanges du paganisme ; elle change les tribunaux des persécuteurs en autant de chaires où l'Évangile est publiquement prêché ; elle peuple le ciel de confesseurs et de martyrs.

D'un autre côté, nous voyons le démon et ses suppôts employer toujours les mêmes armes, mettre en jeu les mêmes passions, propager les mêmes calomnies, se servir des mêmes ruses, commettre les mêmes crimes, avoir la même soif du sang innocent. À entendre les questions des mandarins dans les interrogatoires, ces menaces, ces promesses, ces insinuations, ces accusations de révolte, de crimes mystérieux ; à voir cette injustice flagrante qui laisse libres des sectes et des doctrines impies pour ne persécuter que les disciples de Jésus-Christ, ne se croirait-on pas dans les prétoires romains des trois premiers siècles ?

Et, en effet, ce sont toujours les mêmes adversaires, le Dieu fait homme et Satan ; c'est toujours la même lutte, avec des péripéties analogues, aboutissant tôt ou tard à la même victoire. L'histoire de cette pauvre mission de Corée, perdue à l'extrémité du monde, n'est qu'un épisode de l'histoire de l'Église catholique et, en Corée, comme ailleurs, cette histoire prouve que l'Église, bien que ses ennemis la croient toujours à l'agonie, sort plus brillante et plus forte de tous les assauts. Au moment où le pape Grégoire XVI donnait un évêque à cette chrétienté désolée, dans quel état se trouvait-elle, humainement parlant ? Ça et là quelques confesseurs que le gouvernement dédaignait de tuer et qu'il laissait pourrir dans les prisons ; de loin en loin quelques fidèles honnêtes et fervents qui espéraient contre toute espérance et luttèrent de toutes leurs forces contre le relâchement général ; et autour d'eux, des néophytes découragés, dont l'immense majorité tiède, timide, défailante, semblait prête à apostasier au premier souffle de persécution. Voilà tout ce que l'œil de l'homme pouvait y voir. En fait, cependant, il y avait l'Église vivante, ayant au ciel de nombreux intercesseurs et sur la terre d'intrépides témoins de la vérité. Ces quelques prisonniers étaient le germe d'où bientôt allait surgir une floraison nouvelle de saints et de martyrs ; ces quelques fidèles étaient le levain qui bientôt allait amener la fermentation de la masse ; et sur cette terre de Corée, qui avait bu des

flots de sang chrétien, les prêtres de Jésus-Christ allaient bientôt, malgré la mort, et en dépit de l'enfer, affermir et étendre le règne du Dieu vivant, de celui qui est la mort de la mort, et le vainqueur de l'enfer. *O mors, ero mors tua, morsus tuus ero, inferne.* (Osée, 13, 14.)

FIN DU PREMIER VOLUME.